Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuedeparis34vr

REVUE

DE PARIS.

ÉVERAT, IMPRIMEUR,
rue du Cadran, n° 16.

REVUE
DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1834.

TOME TROISIÈME.

PARIS.
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
RUE DES FILLES SAINT-THOMAS, N° 17.

1834.

Souvenirs du capitaine Marryat.

LES PRISONNIERS DE GUERRE.

§ Ier.

Depuis quelques jours nous avions croisé au large et près de la côte de France, lorsqu'un matin, au point du jour, nous rencontrâmes, à environ quatre milles du port de Cette, un grand convoi de navires qui se dirigeaient tous vers le même point. Aussitôt nous leurs donnâmes la chasse près de la côte, où ils mouillèrent sous une batterie que nous n'aperçûmes que quand elle fit feu sur nous. La frégate reçut deux ou trois boulets, parce que la mer était calme et la batterie presque à fleur d'eau. Le commandant, virant aussitôt de bord, se tint au large pour mettre les embarcations à la mer et se préparer à un débarquement. Son projet était de prendre la batterie d'assaut. Le lieutenant O'Brien, qui commandait le premier cutter de service, était dans son embarcation; et j'obtins de lui la permission de m'y glisser en contrebande. Nous débarquâmes au milieu du feu des canonniers qui protégeaient le convoi et qui nous tuèrent trois hommes. Nous cou-

2 mars 1834

rûmes aussitôt à la batterie, que nous prîmes sans opposition, car les Français en sortaient à mesure que nous y entrions. Les instructions précises du commandant étaient de ne pas rester dans la batterie une minute après nous en être rendus maîtres. Nous devions nous contenter d'enclouer les canons; car le commandant savait qu'il y avait des troupes sur la côte, et qu'elles pourraient nous attaquer à l'improviste. O'Brien et moi nous restâmes dans la batterie avec l'armurier, et l'équipage de la chaloupe retourna au rivage pour la tenir à flot et se préparer à gagner le large au premier signal. Nous avions encloué toutes les pièces, excepté une, lorsque tout à coup une décharge de mousqueterie tue l'armurier et me blesse au-dessus du genou. Je tombai à côté d'O'Brien, qui s'écriait : « Les voici, et il reste une pièce à enclouer! » Il fit un saut, arracha le marteau de la main de l'armurier, et en un clin d'œil il eut encloué le canon. Au même instant j'entendis les pas des soldats français. O'Brien jeta le marteau, me chargea sur ses épaules en me disant : « Allons, Pierre, mon brave aspirant, du courage! » et il se mit à courir vers la chaloupe; mais il était trop tard. A peine avait-il franchi la moitié de la distance qui nous séparait de l'embarcation qu'il fut saisi au collet par deux soldats et ramené dans la batterie. Les Français avancèrent alors et firent un feu bien nourri. Notre cutter échappa et alla rejoindre les autres chaloupes qui avaient capturé les canonnières et le convoi sans beaucoup de peine. Nos grandes embarcations, qui avaient des caronades sur l'avant, ripostèrent à boulet et à mitraille. Les Français furent obligés de se mettre à l'abri dans la batterie, et de là ils ajustaient nos hommes à leur aise, jusqu'à ce que la plupart des navires fussent amarinés. Ceux sur lesquels on ne put mettre du monde furent brûlés. Pendant ce temps, O'Brien avait été conduit dans la batterie en me portant toujours sur son dos : mais dès qu'il fut entré il me déposa doucement à terre, en me disant : « Pierre, mon garçon, quand vous étiez sous ma protection, je vous aurais porté à travers champs et broussailles; mais maintenant que vous voilà à la disposition de ces maudits Français, qu'ils vous portent s'ils veulent. A chacun sa

besace; Pierre, n'est-ce pas juste? S'ils croient qu'un aspirant vaut la peine d'être transporté ils peuvent bien se charger du fardeau. — Et s'ils ne veulent pas, O'Brien, me laisserez-vous ici? — Vous abandonner, Pierre! non certainement, mon garçon, si cela dépend de moi; mais n'ayez pas peur qu'ils vous laissent : ils font si peu de prisonniers qu'ils emmèneraient même le singe du commandant, s'il était pris. » Aussitôt que nos chaloupes furent hors de portée de la mousqueterie le feu cessa. L'officier qui commandait les troupes s'approcha d'O'Brien et lui dit en le regardant fixement : « Officier? » O'Brien répondit par un signe de tête. Il fit la même question en me montrant du doigt, et O'Brien répondit de la même manière. J'étais raide, faible et incapable de marcher. Le commandant laissa un détachement dans la batterie et se disposa à retourner à Cette. On me porta sur trois fusils, et O'Brien marchait à côté de moi. Je dois dire que les soldats furent très-humains et qu'ils eurent l'attention de mettre une capote sous ma jambe blessée. Après une marche d'une heure et demie, qui me parut cinq jours, nous arrivâmes à Cette. Je fus transporté dans la maison du commandant, qui pendant la route m'avait souvent regardé avec intérêt, en disant : « Pauvre enfant! » Aussitôt qu'on m'eut mis au lit je m'évanouis. Quand je repris mes sens, je m'aperçus qu'un chirurgien avait bandé ma jambe. O'Brien était près de moi; le commandant se tenait debout d'un côté de mon lit et le chirurgien de l'autre; une jeune fille d'environ douze ans s'appuyait sur mon chevet et me présentait une tasse. Je crus voir un ange, tant elle était jolie, et je me tournai un peu pour mieux la contempler. Je pris la tasse qu'elle m'offrait, que j'aurais refusée de tout autre, et j'humectai mes lèvres. Une autre personne entra dans ce moment, et la conversation eut lieu en français.

« Que fera-t-on de nous, dis-je alors à O'Brien? — Silence, me répondit-il en se penchant vers moi; je comprends tout ce qu'ils disent. Ne savez-vous pas que je parle français? » Un instant après, tout le monde se retira, excepté cette jeune fille et O'Brien. Environ une heure après, l'officier et le chirurgien revinrent. L'offi-

cier adressa la parole à O'Brien en français, et celui-ci fit signe qu'il ne comprenait pas.

« Pourquoi ne lui répondez-vous pas? dis-je à O'Brien, puisque vous le comprenez. — Faites comme si je ne savais pas un mot de leur baragouin; ils ne se méfieront de rien, et je saurai tout ce qu'ils diront. — Mais est-ce loyal, O'Brien? — Si c'est loyal! Supposez que j'aie un billet de banque dans ma poche, suis-je obligé de le montrer à tous ceux que je rencontre? — Non assurément. — Eh bien! n'est-ce pas ce que les hommes de loi appellent cas identiques? — Je ne dirai rien, puisque vous le voulez; cependant je devrais vous dénoncer, à cause des bontés qu'on a pour nous. » Pendant notre conversation l'officier disait de temps en temps quelques mots au chirurgien, en fixant sur nous des regards significatifs. Deux autres individus entrèrent en ce moment. L'un dit en mauvais anglais à O'Brien qu'il était interprète. Il nous demanda nos noms et nos grades, que l'autre consigna sur un registre; et, cette formalité remplie, tout le monde sortit, excepté l'officier. A notre grande surprise, il nous adressa la parole en très-bon anglais. « Messieurs, dit-il, j'ai obtenu pour vous de monsieur le gouverneur la permission de demeurer chez moi jusqu'à ce que notre jeune blessé soit rétabli. Monsieur O'Brien, il faut que vous me donniez votre parole que vous ne ferez aucune tentative d'évasion. Y consentez-vous? » O'Brien était stupéfait : « Comment, vous parlez anglais, colonel! Il n'est pas généreux de votre part de nous l'avoir caché. Vous avez entendu tous nos petits secrets. — M'avez-vous prévenu que vous saviez le français? — Diable! s'écria O'Brien, je me suis pris dans mes propres filets. Je parie que vous êtes Irlandais. — Je descends d'une famille irlandaise, répondit le colonel, et mon nom est aussi O'Brien. Je fus élevé dans ce pays, parce qu'il m'était défendu de servir le mien, et j'ai conservé la religion de mes ancêtres. Je puis passer pour Français, car je n'ai de mon pays que la langue que ma mère m'a apprise et un vif attachement pour les Anglais, que je leur témoigne toutes les fois que j'en trouve l'occasion. Mais revenons à la question, monsieur O'Brien : voulez-vous me donner votre parole? —

La parole d'un Irlandais et sa main par-dessus le marché, répondit O'Brien en serrant la main du colonel, sont des garanties suffisantes. Soyez sûr que je ne m'en irai jamais en laissant le petit Pierre ici. — Cela suffit, répondit le colonel; monsieur O'Brien, je ferai pour vous tout ce que je pourrai. Quand vous serez fatigué de veiller auprès de votre ami, ma fille vous remplacera. Vous aurez là une petite garde-malade bien attentive, monsieur Marryat. » La bonté du colonel me fit verser des larmes. Il me pressa la main, et après avoir dit à O'Brien que le dîner était prêt, il appela sa fille et la pria de rester dans la chambre. Je reconnus l'enfant qui m'avait déjà donné des soins. « Céleste, lui dit son père, tu sais assez d'anglais pour comprendre ce que monsieur demandera. Va chercher ton ouvrage pour t'occuper quand il dormira. » Céleste sortit et rentra un moment après avec sa broderie. Elle s'assit près de mon chevet, et on nous laissa seuls. Céleste se mit à broder, et comme ses yeux étaient fixés sur son ouvrage, je pouvais la regarder sans qu'elle s'en aperçût. Elle était vraiment jolie : des cheveux châtain foncé, de grands yeux, des sourcils bien dessinés, un nez fin et une bouche parfaite; mais je n'admirais pas tant ses traits que l'expression de sa physionomie; il y avait dans ce visage tant de douceur, de modestie et d'intelligence! Quand elle souriait, et elle ne parlait jamais sans sourire, ses dents ressemblaient à deux rangées de petites perles. Elle ne tarda pas à lever les yeux vers moi en me disant : « Avez-vous besoin de quelque chose? voulez-vous boire? Je parle bien peu anglais. — Je vous remercie; je n'ai besoin de rien; je ne désire qu'un peu de sommeil. » Elle se leva pour tirer les rideaux de la croisée, afin que le jour ne m'empêchât pas de m'endormir; mais je ne pus fermer l'œil : le souvenir de ce qui venait de se passer me préoccupait trop. Je pensais à ma famille, au chagrin qu'elle éprouverait en apprenant cet événement. Je ne m'étendrai pas sur les détails de ma maladie, qui fut cruelle pendant quinze jours. Céleste me quittait à peine. Lorsque je fus convalescent nous devînmes intimes, comme on le devine. Nous nous apprenions l'anglais et le français. Au bout de deux mois, j'étais entièrement rétabli; mais le colonel ne voulut

pas encore me remettre au gouverneur. J'étais donc obligé de rester tout le jour sur un sofa; mais le soir je me dédommageais par quelques promenades avec Céleste. Cette dernière quinzaine fut la plus heureuse de ma vie.

Le commandant de notre frégate avait envoyé un parlementaire pour s'informer si nous étions vivans, et nous avait fait remettre nos effets avec deux cents dollars pour notre usage. Au bout de trois mois j'allais parfaitement, et le chirurgien ne put différer plus long-temps de faire son rapport. Nous reçûmes l'ordre de nous préparer à partir dans deux jours pour Toulon, où nous devions joindre un détachement de prisonniers, pour nous rendre de là dans l'intérieur. Notre séparation fut cruelle. Céleste promit de m'écrire si on le lui permettait, et moi je promis de répondre à ses lettres. Le colonel nous serra la main. O'Brien le remercia de ses bontés, et nous partîmes à cheval, sous l'escorte de deux cuirassiers. Le soir du second jour nous arrivâmes à Toulon. Aussitôt que nous fûmes entrés dans la ville, notre escorte nous remit entre les mains d'un officier à la figure sinistre, qui nous dit d'un ton grossier que notre parole nous était rendue et commanda une escouade pour nous conduire à la prison près de l'arsenal. Nous donnâmes 4 dollars à chacun des cuirassiers pour les remercier de leur politesse, et nous nous acheminâmes vers le lieu de notre captivité. Je fis remarquer à O'Brien que nous allions dire adieu à toute espèce de plaisir : « C'est vrai, Pierre; mais il est certain bijou qu'on appelle espérance, que quelqu'un trouva au fond de son coffre-fort, lorsqu'il le croyait vide; il ne faut pas le perdre de vue et chercher un moyen de nous échapper. Au reste, le moins que nous en parlerons ne sera que le mieux. » Quelques minutes après, nous fûmes à notre destination.

Les portes s'ouvrirent pour nous laisser entrer et se refermèrent pesamment sur nous. Quand nos yeux furent faits à l'obscurité de la prison, nous vîmes que nous étions en compagnie d'une trentaine de matelots anglais. Nous nous assîmes sur nos paquets, et chacun se livra à ses réflexions. Nous passâmes une nuit horrible. Au point

du jour, on ouvrit les portes, et nous reçûmes l'ordre de passer dans la cour. Là on nous mit sur deux rangs, et, tambour en tête, nous sortîmes de la ville, escortés par une populace avide de spectacle; le soir, nous arrivâmes à Cujes. On nous enferma dans une vieille église, où nous dormîmes dans la boue, car la voûte était percée. Le lendemain matin, nous fûmes conduits sur la place pour être remis à un autre détachement. Parmi les officiers, je crus reconnaître un capitaine que nous avions vu souvent à Cette, chez le colonel O'Brien, et je l'appelai par son nom. Il se tourna, et en nous voyant, il témoigna sa surprise de nous trouver dans cet état. Il parla en notre faveur au major de la place, qui nous permit d'être prisonniers sur parole. Jusqu'à Montpellier nous fûmes traités avec les plus grands égards par les officiers qui commandaient les détachemens. Dans cette ville, nous jouîmes de toute la liberté possible; nous n'avions pas même un gendarme pour nous suivre; nous dînions à table d'hôte, et le soir, nous allions nous délasser au théâtre. J'écrivis au colonel O'Brien, à Cette, et dans sa lettre j'en mis une, non cachetée, pour Céleste. Peu de jours après, nous reçûmes les réponses; celle de Céleste était écrite en anglais. Le colonel me disait qu'il allait être envoyé au commandement de quelque place dans l'intérieur; mais qu'il en ignorait encore le nom.

Dix jours après notre arrivée à Montpellier, O'Brien, moi et huit capitaines de navires marchands, qui nous avaient joints dans cette ville, nous reçûmes l'ordre de nous préparer à partir pour Givet, ville fortifiée du département des Ardennes; mais en même temps les autorités reçurent du gouvernement des instructions qui leur défendaient de permettre la prison sur parole. Je n'entrerai pas dans des détails sur une marche de trois semaines, pendant laquelle nous fûmes bien ou mal traités, selon le caprice des officiers qui nous escortaient. Enfin, quatre mois après notre capture, nous arrivâmes à Givet. « Pierre, me dit O'Brien en jetant un regard rapide sur les fortifications et sur la rivière qui sépare les deux villes, je ne vois pas pourquoi nous ne mangerions pas le dîner de Noël en Angleterre. J'ai pris une vue à vol d'oiseau

de l'extérieur de la place ; il ne me reste qu'à savoir comment nous serons dedans. » Je dois avouer qu'en voyant les fossés et les hautes murailles, je ne partageai pas la confiance de mon ami. Un gendarme qui marchait à nos côtés devina ce dont il était question et dit à O'Brien en français : « Vous le croyez possible? — Il n'y a rien d'impossible pour un homme courageux, les armées françaises l'ont prouvé, répondit O'Brien. — Vous avez raison, reprit le gendarme, flatté du compliment adressé à sa nation. Je vous souhaite une bonne chance, vous la méritez; mais... » et il hocha la tête. « Si je pouvais seulement me procurer un plan de la citadelle, dit O'Brien, je donnerais volontiers cinq napoléons, » et il regarda le gendarme. « Je ne vois pas de raison pour empêcher un officier, quoique prisonnier, d'étudier l'art de la fortification, répondit le gendarme. Dans deux heures nous serons dans l'enceinte. Je me rappelle que dans le plan des deux villes la citadelle est décrite avec assez d'exactitude pour que vous puissiez en avoir une idée. Mais nous avons déjà trop causé; » et en disant ces mots, le gendarme rejoignit l'arrière-garde.

Un quart d'heure après, nous arrivâmes sur la place, et de là on nous conduisit chez le gouverneur. Quand nous fûmes devant sa maison, le gendarme fit un signe à O'Brien : celui-ci tira de sa poche cinq napoléons qu'il enveloppa dans un morceau de papier, et les tint cachés dans sa main. Un instant après le gendarme, en passant à côté d'O'Brien, lui remit un vieux mouchoir de soie, en lui disant : « Votre mouchoir, monsieur. — Merci, répondit O'Brien, en mettant dans sa poche le paquet qui contenait la carte; voici pour boire, mon ami », et il glissa le papier dans la main du gendarme qui se retira aussitôt. Ce fut une bonne fortune pour nous; car nous apprîmes plus tard qu'il était expressément défendu de nous laisser sortir de la citadelle sur parole, et même avec surveillance.

Après avoir attendu devant la porte du gouverneur que l'heure de l'appel fût arrivée, nous fûmes conduits à la prison, et en quelques minutes nous nous trouvâmes sous les verrous dans l'une des places les mieux fortifiées de la France.

Si j'avais eu des doutes sur la possibilité d'une évasion en examinant les fortifications extérieures, je la regardai comme impossible du moment où nous y entrâmes, et je fis part de ma pensée à O'Brien. Nous étions dans une cour ou préau entourée de hautes murailles; d'un côté était le logement des prisonniers, et quatre sentinelles, placées à égales distances, avaient sans cesse les yeux sur nous. Ce préau ressemblait parfaitement aux larges fosses où l'on met maintenent les ours, avec la seule différence que les proportions étaient plus grandes. O'Brien me répondit : « Bah! Pierre, c'est précisément la sécurité du lieu qui nous donnera les moyens d'en sortir. Mais silence! il y a toujours quelque espion qui comprend l'anglais. » On nous désigna une loge qui contenait six personnes, et, avant de nous en laisser prendre possession, nos malles furent visitées.

« De mieux en mieux, Pierre, me dit O'Brien, ils ne se sont aperçus de rien. — Qu'est-ce? lui demandai-je. — Oh! ce n'est qu'une petite collection d'articles qui pourront nous être utiles »; et il me montra (ce que j'ignorais entièrement) que sa malle avait un double fond, tapissé comme le reste, et si bien adapté qu'il était impossible de s'en douter. « Qu'avez-vous là-dedans, demandai-je à O'Brien? — Ce sont des instrumens que j'ai fait confectionner à Montpellier; mais vous verrez cela plus tard. » Nos camarades de chambre entrèrent en ce moment, et un quart d'heure après, la cloche ayant sonné le dîner, ils nous laissèrent seuls. « Maintenant, Pierre, dit O'Brien, il faut que je me débarrasse; ouvrez la malle. » Il se déshabilla, et quand il eut ôté son caleçon et sa chemise, je vis une corde de soie nouée de deux en deux pieds, et d'un demi-pouce environ de circonférence, tournée autour de son corps. Elle avait à peu près soixante pieds de long. A mesure que je la dévidais, O'Brien me dit tout en pirouettant sur ses talons : « Pierre, j'ai porté cette corde depuis Montpellier, et vous ne pouvez avoir une idée de ce que j'ai souffert; mais il faut que nous retournions en Angleterre, c'est décidé. » Lorsque la corde fut dévidée, je conçus ce qu'O'Brien avait dû souffrir. En plusieurs endroits, la chair vive était à découvert par l'effet du

frottement continuel, et quand il eut remis ses habits, il s'évanouit. Je ne fus pas peu alarmé; mais j'eus la présence d'esprit d'enfermer la corde dans la malle avant d'appeler du secours. Ce fut inutile, car O'Brien revint à lui au même moment, et son premier mouvement fut de me regarder avec un air inquiet; je lui montrai la clef et il parut content. — Pendant plusieurs jours, O'Brien fut indisposé et ne sortit pas; il profita de ce temps pour étudier le plan que lui avait donné le gendarme. Un jour il me dit : « Pierre, savez-vous nager? — Non, mais c'est égal. — Ce n'est pas égal du tout; car faites bien attention que nous aurons à traverser la Meuse, et qu'on ne trouve pas toujours des bateaux. Cette citadelle est baignée par la rivière d'un côté, et comme c'est le mieux fortifié, c'est aussi celui qu'on garde le moins. C'est par-là qu'il faut nous évader. Je sais très-bien mon chemin jusqu'à la seconde enceinte sur la rivière; mais lorsque nous serons dans l'eau, si vous ne savez pas nager, il faut que je trouve un moyen de nous tirer d'embarras. — Êtes-vous donc décidé à tenter l'escapade? Je ne conçois vraiment pas comment nous pourrons arriver au haut de ce mur en présence de ces quatre sentinelles? — Ne vous inquiétez pas de cela, Pierre, pensez à vos affaires, et dites-moi seulement si vous voulez me suivre? — Certainement, si vous avez assez de confiance en moi pour m'accepter comme associé. — A vous parler franchement, Pierre, je ne donnerais pas un sou pour fuir sans vous. Nous avons été pris ensemble, et, s'il plaît à Dieu, nous recouvrerons notre liberté ensemble. Mais ce ne sera pas dans ce mois-ci; il nous faut des nuits sombres et du mauvais temps. »

Cette prison était, sous tous les rapports, bien différente de celle de Verdun et des autres. Nous n'avions aucune permission sur parole et peu de communications avec les habitans. Quelques-uns seulement avaient le droit d'entrer et de vendre divers articles aux prisonniers; mais leurs paniers étaient fouillés par les inspecteurs. Sans les précautions qu'O'Brien avait prises, toute tentative eût été inutile. Aussitôt qu'il put sortir, il acheta quelques articles indispensables, et entre autres plusieurs pelo-

tons de ficelle, car un des amusemens des prisonniers était de faire enlever des cerfs-volans. Mais ce passe-temps fut bientôt défendu, parce qu'une ficelle (sans qu'on pût savoir si c'était avec intention de la part de celui qui la tenait) s'accrocha à la batterie du fusil d'une de nos sentinelles et le lui enleva des mains. Depuis ce moment, le commandant défendit les cerfs-volans. Cette circonstance nous fut favorable. O'Brien acheta peu à peu toute la ficelle des prisonniers, et comme nous étions plus de trois cents, il en eut assez pour faire en cachette une corde très-forte, ou mieux une de ces tresses carrées comme les marins en savent faire. « Pierre, me dit-il un jour, je n'ai plus besoin maintenant que d'un parapluie pour vous. — Un parapluie! pourquoi faire? — Pour vous empêcher de vous noyer, voilà tout. — La pluie ne me noiera pas. — Non, certes; mais achetez-en un neuf le plus tôt que vous pourrez. » Mon emplette faite, O'Brien fit bouillir une certaine quantité de cire et d'huile, passa sur mon parapluie plusieurs couches de cette préparation, et le cacha dans sa paillasse. Je lui demandai s'il avait le projet de mettre quelqu'un des prisonniers dans sa confidence. « Non, me répondit-il; il y en a si peu sur lesquels on puisse compter que je ne veux me fier à aucun. »

Quelques jours après, nous reçûmes des lettres. Mon père m'invitait à tirer sur lui pour tout l'argent dont j'aurais besoin. — La semaine suivante, O'Brien vint à moi et me dit : « La nouvelle lune s'est levée avec du mauvais temps. S'il continue, préparez-vous pour une escapade. J'ai mis tout ce qui vous est nécessaire dans votre petit havresac.... Ce sera peut-être cette nuit : allez vous coucher et dormez pour une semaine, si vous pouvez, car si nous réussissons, nous dormirons mal la semaine prochaine. » Il était alors huit heures. Je me couchai : vers minuit, je fus réveillé par O'Brien qui me dit de m'habiller sans bruit et de le suivre dans le préau. Je sortis sans éveiller personne; la nuit était très-noire (nous étions en novembre), il pleuvait par torrens et le vent soufflait avec violence. Je fus quelque temps sans trouver O'Brien, qui était déjà à l'ouvrage, et comme il m'avait

communiqué son plan et ses moyens, je vais les faire connaître d'avance. A Montpellier il s'était procuré six tringles de fer de dix-huit pouces de long, et dont une extrémité était terminée en forme de vrille, l'autre était carrée et garnie d'un manche qui se démontait à volonté. Pour plus de sûreté, il y avait un manche de rechange, et chaque manche pouvait s'adapter à toutes les tringles. O'Brien avait déjà vissé une de ces tringles dans les interstices des pierres dont le mur était construit, et à califourchon sur celle-là, il en fixait une autre trois pieds au-dessus. Quand il eut fini, il se tint debout sur la première tringle, et, s'appuyant sur la seconde, qui était à la hauteur de sa hanche, il fixa la troisième, et ainsi de suite, en ayant soin de ne pas les placer à une ligne droite, mais à six pouces d'écart l'une de l'autre. Lorsque les six tringles furent fixées, il se trouvait à peu près à demi-hauteur du mur; il attacha sa corde, qu'il avait mise autour de son cou, à la tringle la plus élevée, et se laissant glisser jusqu'en bas, il dévissa les quatre premières. Remontant alors par le moyen de la corde, il se mit debout sur la cinquième tringle, en s'appuyant à la sixième, et il recommença sa tâche. De cette manière il arriva au bout d'une heure et demie au haut du mur : là il fixa sa dernière vis, et après y avoir attaché la corde, il se laissa couler jusque dans la cour. « Maintenant, Pierre, me dit-il, il est impossible aux sentinelles de nous voir. Quand même elles auraient des yeux de chat, elles ne le pourraient que lorsque nous serons au haut du mur; mais alors nous arrivons sur le glacis, et il nous faut ramper sur le ventre pour gagner les remparts. Je vais monter avec les outils : donnez-moi le havresac, vous serez plus léger; mais s'il survient quelque incident, n'oubliez pas d'aller vous remettre au lit. Si, au contraire, j'agite la corde trois ou quatre fois, vous grimperez au plus vite. » Ces instructions données, O'Brien se chargea de l'autre corde, des deux havresacs, des tringles de fer, du parapluie et de tout son attirail, en me disant : « Pierre, si la corde peut me porter avec tout ce bagage, soyez sûr que le poids d'un corps comme le vôtre ne la fera pas rompre; ainsi n'ayez pas peur. Dans trois minutes je vis la corde

s'agiter, et je me mis à l'œuvre pour le joindre. Je n'eus pas beaucoup de peine, parce que les nœuds servaient de support à mes pieds. Quand je fus au haut du mur, O'Brien me saisit par le collet, mit sa main humide sur ma bouche, et je me couchai à côté de lui pendant qu'il retirait la corde. Cela fait nous traversâmes le glacis en rampant sur le ventre, et nous fûmes bientôt sur le rempart. Le vent soufflait avec fureur, et la pluie était si épaisse que les sentinelles ne nous aperçurent pas; certes ce ne fut pas leur faute, car il était impossible de nous découvrir. O'Brien eut quelque difficulté à trouver le point correspondant au pont-levis du premier fossé; il y parvint enfin, et après y avoir fixé une tringle de fer il y attacha la corde. « Je vais descendre le premier, me dit-il, et quand je remuerai la corde, vous me suivrez. » Lorsqu'il fut en bas, il fit le signal convenu. Je descendis et je me trouvai dans ses bras sur l'éperon du pont-levis qui, en ce moment, était levé. O'Brien me montra le chemin en passant par-dessus les chaînes, et je le suivis. Après avoir traversé le fossé, nous arrivâmes à une porte que nous trouvâmes fermée. Ici notre embarras fut grand. O'Brien essaya de la crocheter, mais en vain. Nous ne pouvions plus avancer. Je proposai de faire un trou au-dessous de la porte et de passer par-là. « Pierre, vous avez une idée excellente, dit O'Brien, je n'y aurais jamais songé. » Aussitôt nous nous mîmes à l'ouvrage avec nos pinces. Après plus d'une heure d'un travail opiniâtre, le trou fut assez grand pour nous donner passage. Cette porte conduisait au rempart intérieur à travers une allée couverte. Nous avancions à tâtons quand nous entendîmes du bruit. Nous nous arrêtâmes pour écouter, et nous reconnûmes que c'était le ronflement d'une sentinelle endormie. Cet obstacle inattendu nous fit réfléchir assez long-temps. Passer sans éveiller le soldat était chose impossible, parce qu'il était précisément à l'endroit même où nous voulions planter notre barre pour descendre dans la rivière. Après quelques momens de réflexion, O'Brien me dit : « Pierre, voici le moment de vous montrer. Je vais mettre ma main sur sa bouche, et au même instant il faut que vous ouvriez le bassinet de son fusil; la poudre tombera, et il ne

pourra faire feu. — Comptez sur moi, O'Brien. » Nous nous approchâmes de lui doucement, et aussitôt qu'O'Brien lui eut fermé la bouche, j'ouvris le bassinet.

Le soldat se débattit et lâcha la détente pour donner l'alarme; mais, grâce à notre précaution, le coup ne partit pas, et dans un instant il fut, grâce à nos efforts réunis, bâillonné et lié. N'ayant plus rien à craindre de la sentinelle, nous gagnâmes le rempart, au bord duquel O'Brien planta la pince et attacha la corde. Il descendit; je le suivis, et quand je fus en bas, je le trouvai dans l'eau jusqu'à la ceinture et tenant le bout de la corde. Il avait déjà ouvert le parapluie, qui, grâce à sa préparation, résistait parfaitement à l'eau, et me conformant aux instructions qu'il m'avait données avant de descendre, je n'eus qu'à saisir de chaque main deux cordes qu'il avait attachées au bout du parapluie, qui était dans l'eau le manche en bas.

Au moyen d'une autre corde fixée au même endroit, et dont il prit le bout avec ses dents, O'Brien me remorqua en suivant le courant, et nous prîmes terre à environ cent toises de la forteresse. Il était si épuisé que pendant quelques minutes il demeura sans mouvement. J'étais moi-même transi de froid. « Pierre, me dit-il enfin, grâces à Dieu nous avons réussi quant au plus difficile. Maintenant gagnons du terrain tant que nous pourrons, car dans deux heures il sera jour. »

O'Brien tira son flacon à eau-de-vie; nous en bûmes chacun au moins un demi-verre à bière; mais dans la position où nous nous trouvions, une bouteille entière ne nous aurait pas incommodés. Nos forces ainsi réparées, nous nous acheminâmes le long de la rivière. Après quelque temps de marche, nous rencontrâmes un train de bateaux dont le dernier remorquait une petite nacelle. O'Brien se jeta à la nage, coupa le câblot sans entrer dans le batelet et le tira jusqu'au rivage. Par bonheur, les avirons étaient dedans. Nous nous embarquâmes, et, aidés par le courant, nous fîmes force de rames jusqu'au point du jour. « Tout va bien, Pierre, me dit O'Brien; nous allons débarquer; voici la forêt des Ardennes. » Nous sautâmes à terre, remîmes les avirons dans le

bateau et le poussâmes au courant pour faire croire qu'il s'était séparé de lui-même du train qui le remorquait. Cela fait, nous nous enfonçâmes dans le plus épais de la forêt. Il pleuvait toujours à torrens : je grelottais, mes dents claquaient, et aucun moyen de se réchauffer. Notre seule ressource était l'eau-de-vie. Nous en avalâmes un bon coup, et épuisés de fatigues et d'émotions, nous nous endormîmes sur un tas de feuilles mortes que nous avions ramassées ensemble.

L. Hérail.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

LES ESSAIS,

OU

QUI RUSE S'ABUSE.

PERSONNAGES.	PERSONNAGES.
M. LUDGER.	Mme DORVILLE.
Mme LUDGER.	FANNY, femme de chambre.
M. DOTTI.	HUGUET, domestique.

(La scène se passe à Paris. — Le théâtre représente un salon.)

SCÈNE 1re. — FANNY, SEULE D'ABORD, ENSUITE HUGUET.

FANNY, *assise sur une chaise basse devant une cheminée.*

Je ne sais pas ce que cette cafetière a dans l'ame, elle ne veut pas filtrer.

HUGUET, *une serviette sous le bras.*

Mademoiselle Fanny, ils demandent le café.

FANNY.

Ah ! ma foi, qu'ils attendent. Causent-ils ?

HUGUET.

Pas plus qu'à déjeuner.

FANNY.

Qu'est-ce qu'ils ont donc depuis quelques jours ?

HUGUET.

Ils ont, ils ont, parbleu ! ils ont que voilà bientôt un an qu'ils sont mariés, et qu'au bout d'un an des gens mariés n'ont plus rien à se dire apparemment.

FANNY.

Bast, bast ! ne vous fourrez donc pas cela dans la tête.

HUGUET.

C'est bien sûr. Ce pauvre monsieur, il n'a plus que Jacquot pour ressource. Il ne s'est occupé que de lui pendant tout le dîner. Je voyais madame qui le regardait de temps en temps en dessous, en riant d'un air comme si monsieur était un imbécile, et qu'elle elle eût tout l'esprit du monde.

FANNY.

Mettez-vous à la place de madame; n'est-ce pas humiliant ?

HUGUET.

Que ne fait-elle la conversation ? Un perroquet qui parle vaut mieux qu'une femme qui ne dit rien.

FANNY.

La belle comparaison !

HUGUET.

Tout ce que je sais, c'est que quand je vois le mariage de près je cherche à quoi ça sert.

FANNY.

Ça sert à être heureux quand on sait s'en servir. Parce que madame a été élevée dans le couvent le plus en vogue de Paris ; qu'on lui a appris à se mettre à part tant qu'elle pourrait, afin de ne pas ressembler à tout le monde, vous vous imaginez qu'on doit rester garçon. Il y a femme et femme. Nous n'avons pas été toutes élevées au couvent, Dieu merci !

HUGUET.

Tenez, quand ce n'est pas cela, c'est autre chose.

FANNY.

Votre café est prêt, allez-vous-en. (*Huguet prend le café et s'en va.*) Avec des domestiques comme Huguet, l'exemple des maîtres est capable de tout gâter. Monsieur et madame, qui n'ont rien à faire, peuvent s'amuser à se bouder ; mais Huguet et moi, supposition que nous soyons mariés, n'aurions-nous pas notre besogne pendant la journée? Ce n'est pas la nuit qu'on se boude. Qu'est-ce donc qu'il a à craindre, cet imbécile-là?

(En voyant entrer M. et Mme Ludger, elle sort.)

SCÈNE II. — M. LUDGER, Mme LUDGER, ENSUITE HUGUET.

(Mme Ludger entre nonchalamment, et après avoir avancé un fauteuil près de la cheminée elle s'assied, arrange son châle, croise les bras et regarde le feu. — M. Ludger fait quelques tours dans le salon en ayant l'air de remettre les meubles en place; il regarde ses ongles, chante entre ses dents; puis, avec tous les signes d'une humeur concentrée, il s'approche d'une bougie, prend une brochure dont il coupe les feuillets, et finit par s'asseoir près d'une table en posant sa tête entre ses deux mains comme une personne qui lit avec la plus grande attention. Mme Ludger sonne; son mari la regarde un instant et se remet à lire.)

HUGUET.

Madame a sonné?

MADAME LUDGER.

Mettez du bois. (*Huguet sort.*)

M. LUDGER.

Est-ce qu'il n'y a pas assez de feu?

MADAME LUDGER.

Non.

M. LUDGER.

Je trouve qu'on étouffe ici.

MADAME LUDGER.

Moi, je gèle. (*Huguet apporte du bois et arrange le feu.*) Vous passerez le petit paravent, et vous direz en bas qu'on ne laisse monter personne.

HUGUET.

Oui, madame.

M. LUDGER.

A moins que ce ne soit pour moi, Huguet.

HUGUET.

Oui, monsieur.

MADAME LUDGER.

Alors vous ferez du feu dans ma chambre.

HUGUET.

Oui, madame.

M. LUDGER.

Non, non, Huguet; faites-en plutôt dans mon cabinet.

HUGUET.

Oui, monsieur. (*Il sort.*)

M. LUDGER, *à demi-voix, avec un geste d'impatience.*

C'est insoutenable!

SCÈNE III. — M. LUDGER, Mme LUDGER, M. DOTTI.

HUGUET, *annonçant.*

M. Dotti! (*Bas à Mme Ludger en posant le paravent derrière elle.*) Je n'avais pas encore eu le temps de donner les ordres de madame.

(*Il sort.*)

M. DOTTI.

Bonsoir. Comment se porte-t-on? Vous êtes étonnés de me voir d'aussi bonne heure; mais, comme mon cuisinier était malade, j'ai dîné près de chez vous, au café Desmares.

M. LUDGER.

Il fallait venir dîner ici.

M. DOTTI.

J'y avais pensé d'abord, et puis je me suis dit: « Bast, ils n'y seront peut-être pas. » Depuis que je vous ai vus, j'ai acheté cette terre dont je vous avais parlé. Oh! mon Dieu, oui, c'est fini. Je ne m'en repens pas encore.

MADAME LUDGER.

Que ferez-vous d'une terre, monsieur Dotti ?

M. DOTTI.

Que peut-on faire de son argent ? La Bourse est un cul-de-sac aujourd'hui. A moins d'être dans les secrets du télégraphe, on court de trop grands risques, et, ma foi ! pour être dans les secrets du télégraphe, il faut voir si mauvaise compagnie que j'ai préféré me retirer de tout cela. Jouer à coup sûr comme font tous ces messieurs, c'est tricher, il n'y a plus de plaisir.

M. LUDGER.

Pour le temps où nous vivons, vous êtes trop délicat.

M. DOTTI.

Quand on a à peu près ce qu'il faut, on fait bien de se tenir tranquille. Ma terre, c'est cent mille écus de placés; je suis seigneur châtelain. Vous viendrez me voir, n'est-il pas vrai? Cela a bonne mine.

M. LUDGER.

Et cela vous rapporte ?

M. DOTTI.

Personne pourrait-il le dire ? Ce n'est pas que mon vendeur m'en ait fait un secret; car, selon lui, c'est de l'argent placé à plus de cinq pour cent.

MADAME LUDGER.

Cinq pour cent ! Et nous achetons à Paris des maisons qui ne rapportent pas quatre.

M. LUDGER.

Mais demandez à M. Dotti s'il croit ce que lui a dit son vendeur.

M. DOTTI.

Oh bien oui! Je voulais avoir un coin pour me reposer. Songez donc que voilà plus de vingt-cinq ans que je suis dans les affaires. Il faut laisser la place à d'autres. Grâces au ciel, je n'ai pas trop à me plaindre. Il y en a de plus malheureux. Je vais apprendre à chasser, je m'accoutumerai à lire, à faire enfin ce qu'on fait à la campagne; et puis, si je m'ennuie, écoutez donc, ce n'est qu'à quinze lieues de Paris.

MADAME LUDGER.

Savez-vous auprès de qui vous êtes, quels sont vos voisins?

M. DOTTI.

Je ne m'en suis seulement pas informé. Je ne veux pas de société d'obligation, je ferai venir la mienne. Il y en a qui me conseillent de me marier. A quarante-cinq ans ce serait une folie; qu'en pensez-vous?

MADAME LUDGER.

Pour les hommes ce n'est jamais une folie. Comme cela ne les engage à rien.

M. DOTTI.

Qu'avez-vous donc, ma petite dame? Vous avez l'air souffrant.

M. LUDGER.

Puisque Mme Ludger n'est pas seule, je vais profiter de cela pour prendre l'air.

M. DOTTI.

Sortez, sortez; nous nous passerons bien de vous.

M. LUDGER.

Au revoir. (*M. Ludger sort.*)

SCÈNE IV. — Mme LUDGER, M. DOTTI.

M. DOTTI.

Où va-t-il comme cela?

MADAME LUDGER.

Est-ce que je le sais?

M. DOTTI.

Comment! il ne vous dit pas tout?

MADAME LUDGER.

A moi!

M. DOTTI.

Je le croyais bonnement. Ah! ce cher mari a des secrets pour vous.

MADAME LUDGER.

C'est peut-être prudent.

M. DOTTI.

Pour le coup je répondrais bien de lui. Est-ce qu'il y a de la brouille dans le ménage?

MADAME LUDGER.

Quand une femme s'est imposé la plus grande résignation, il ne peut pas y avoir de brouille, monsieur Dotti.

M. DOTTI.

C'est donc plus sérieux que je ne pensais? Parlez-moi un peu : je suis un ancien ami de la maison. Pauvre petite femme! Eh bien! qu'est-ce que vous avez dans l'idée? Je connais Henri de toute éternité; il me paraît difficile qu'il ait de bien grands torts; mais cependant...

MADAME LUDGER.

Je ne lui reproche rien. Une femme est si peu de chose : à peine lui doit-on des égards. D'ailleurs j'ai été élevée dans un couvent, vous comprenez que je suis pétrie de préjugés.

M. DOTTI.

Qu'est-ce que cela veut dire?

MADAME LUDGER.

J'ai le tort de n'aimer que les personnes qui me conviennent; il se trouve que ce sont précisément celles qui plaisent le moins à M. Ludger.

M. DOTTI.

Cela est très-commun dans les ménages.

MADAME LUDGER.

Je ne veux aussi aller qu'à un seul théâtre, à l'Opéra-Bouffe; il s'imagine que c'est pour le contrarier, il répète sans cesse que je veux faire sentir en tout l'aristocratie de mon éducation; que j'aurais dû épouser un sot.

M. DOTTI.

Quelle folie ! Mais, moi, je n'aime aussi que l'Opéra-Bouffe ; la preuve, c'est que je viens de m'assurer d'une loge pour la saison. Pourquoi ? parce que c'est le théâtre dont on parle le plus, et que c'est comme une obligation d'y être abonné. Qu'il lise donc mon journal, il verra le cas qu'il doit faire du vaudeville, et de ces insipides comédies à ariettes, et des flons et des ponts neufs qui font la désolation de tous les gens de goût.

MADAME LUDGER.

Je ne proscris rien pour les autres, mais j'ai une règle de conduite pour moi ; cela devrait m'être permis, ce me semble. Que ceux qui ne voient aucune différence entre les comédiens aillent indifféremment partout où ils voudront, je ne les en empêche pas. Chacun a sa manière d'envisager les choses.

M. DOTTI.

Oui, sans doute ; quand on aime la bonne compagnie, il n'y a que les Bouffes ; vous avez raison. Les femmes y sont plus en évidence, la salle est mieux éclairée, les hommes y ont une meilleure tenue ; il y fait chaud ; ça commence plus tard ; on a le temps de dîner ; on en sort bien ; le vestibule est commode : voilà le grand charme.

MADAME LUDGER.

Ce n'est pas trop que de demander à avoir mon libre arbitre là-dessus.

M. DOTTI.

Comment donc ! mais c'est trop juste.

MADAME LUDGER.

Vous êtes heureux vous autres hommes.

M. DOTTI.

Je n'aime pas qu'une femme dise cela.

MADAME LUDGER.

Vous faites tout ce que vous voulez.

M. DOTTI.

Pas toujours.

MADAME LUDGER.

Aussi je ne conçois pas pourquoi vous vous mariez. C'est donc le plaisir de tourmenter une femme.

M. DOTTI.

Voilà la petite tête qui se monte.

MADAME LUDGER.

Ah ! je vous réponds bien que si j'eusse été ma maîtresse je me serais faite religieuse de bien bon cœur.

M. DOTTI, *se rapprochant d'elle en lui prenant doucement la main.*

C'eût été conscience.

MADAME LUDGER.

Dans le mariage, quelles sont nos compensations ?

M. DOTTI.

Diable ! Cependant, à voir Henri... Il y a malheureusement des questions qu'on ne peut pas faire. Un jeune homme comme lui, dans la force de l'âge... Mais moi enfin qui ai quarante-cinq ans... (*Il rit.*)

MADAME LUDGER.

Je ne sais pas ce qui vous fait rire.

M. DOTTI.

Il devrait être amoureux comme un fou.

MADAME LUDGER.

Amoureux ! Qu'est-ce que c'est que l'amour ? Ce n'est pas l'amour comme les hommes l'entendent qui lui manque.

M. DOTTI.

A la bonne heure donc.

MADAME LUDGER.

Mais aucun rapport entre nous, aucune sympathie. La frivolité l'entraîne. Ce serait tous les jours des fêtes si je voulais.

M. DOTTI, *d'un ton patelin.*

Ah ! que c'est triste.

MADAME LUDGER.

Par mon éducation, par mon caractère, je suis assez sérieuse.

M. DOTTI.

Qualité bien rare aujourd'hui chez les femmes.

MADAME LUDGER.

J'ai besoin de confiance, d'épanchemens.

M. DOTTI.

Je l'aurais juré.

MADAME LUDGER.

Voilà comme je concevais le mariage.

M. DOTTI.

Moi aussi.

MADAME LUDGER.

Vous!

M. DOTTI.

Mais certainement.

MADAME LUDGER.

Vous n'avez jamais pensé à vous marier.

M. DOTTI.

Vous croyez cela?

MADAME LUDGER.

A quelle époque donc?

M. DOTTI.

Il n'y a pas bien long-temps. Ce traître de Henri ne l'a pas voulu.

MADAME LUDGER.

M. Ludger?

M. DOTTI.

Il m'a enlevé la seule femme qui aurait pu me convenir.

MADAME LUDGER.

Je suis si peu faite aux plaisanteries que je ne concevais pas celle-là d'abord.

M. DOTTI.

En quoi trouvez-vous que ce soit une plaisanterie?

MADAME LUDGER.

Quelle question !

M. DOTTI.

Est-ce parce que j'ai quinze ans de plus que Ludger ?

MADAME LUDGER.

Parlons sérieusement, je vous prie, monsieur Dotti.

M. DOTTI.

Je ne suis pas brillant, je me rends justice; mais je n'en sais pas moins apprécier les qualités d'une femme aimable. Si j'étais assez heureux pour en rencontrer une qui réunît votre esprit, votre raison, et qu'elle me permît de lui adresser mes hommages, il n'y aurait jamais eu sur la terre un esclave plus soumis que moi. Juste ciel! causer le moindre déplaisir à une femme aussi parfaite! (*Il s'approche encore plus près.*) Continuez à me confier vos peines. Je vous trouve un ange.

MADAME LUDGER.

Monsieur Dotti, si le ton que vous prenez avec moi n'est qu'un badinage, il se prolonge beaucoup; si c'est autre chose, je ne sais pas le nom qu'il faut lui donner.

M. DOTTI.

Qu'importe! Je déteste les maris tyrans; j'ai toujours été défenseur des dames. Vous ne connaissez pas mon cœur. Une femme aimable doit-elle être éternellement victime ?

MADAME LUDGER.

Aimable ou non, c'est notre sort.

M. DOTTI.

Il faut vous y soustraire. Henri, je le vois, n'est pas capable de vous rendre justice. Délaissée! à votre âge! non : c'est un crime. Il vous faut

un ami, un véritable ami, un confident. Voulez-vous que je le sois? Dites. Vous n'aurez rien à craindre de ma discrétion. Répondez.

MADAME LUDGER.

N'a-t-il pas inventé tout nouvellement de faire le jaloux?

M. DOTTI.

Et de qui? serait-ce de moi, par hasard?

MADAME LUDGER.

C'est bien plus ridicule; c'est du frère d'Eulalie, de M. Léopold.

M. DOTTI.

Léopold de Lémon?

MADAME LUDGER.

Oui.

M. DOTTI.

Il n'a pas vingt-cinq ans!

MADAME LUDGER.

Que voulez-vous? c'est comme cela. Je crois qu'on lui trouve une jolie figure; quelques personnes prétendent qu'il a ce qu'on est convenu d'appeler de bonnes manières : c'est peut-être cela que M. Ludger s'imagine que j'aurai remarqué...

M. DOTTI.

Il est fou.

MADAME LUDGER.

Je ne cache pas que la conversation de M. Léopold me paraît plus agréable que celle de bien d'autres; mais ce n'est pas un crime.

M. DOTTI.

Quand il n'y a que cela.

MADAME LUDGER.

Il chante aussi passablement. Vous nous avez quelquefois entendus chanter ensemble; j'y ai renoncé. Avoir des bouderies pour une romance!

M. DOTTI.

Ce n'est pas la peine.

MADAME LUDGER.

Par exemple, il dessine assez bien ; ce n'est pas que son crayon soit très-savant, c'est plutôt un crayon spirituel et gracieux. J'aurais aimé à avoir quelque chose de lui dans mon cabinet, impossible. Chaque fois seulement qu'il vient ici avec sa sœur et que M. Ludger est là, je suis sur les épines.

M. DOTTI.

A votre place je lui ferais entendre qu'il ne devrait plus revenir.

MADAME LUDGER.

Je vous demande alors qui je verrais.

M. DOTTI, *gaiement*.

Moi.

MADAME LUDGER.

Ah! sans doute. Mais, soyez de bonne foi, monsieur Dotti; n'est-il pas bien cruel de rompre avec toute une famille qui est pour ainsi dire devenue la mienne, et cela sans autre excuse qu'une bizarrerie de M. Ludger? Si je fais une impertinence à M. Léopold, sa sœur n'aura-t-elle pas le droit de s'en fâcher? Leur mère, qui a eu tant de bontés pour moi dans mon enfance, m'accusera de légèreté, d'inconséquence...

M. DOTTI.

Je me charge de vous excuser auprès d'elle.

MADAME LUDGER.

Non, non, il y a des concessions que je ne dois pas faire. Mes principes sont connus. Soyez persuadé qu'il ne viendra jamais à la pensée de qui que ce soit qu'une jeune femme, élevée, comme je l'ai été, par des personnes de la plus haute distinction et d'un mérite incontestable, se laisse aller à aucune espèce de séduction. Congédier M. Léopold serait de ma part comme un aveu tacite du danger que j'aurais trouvé à le recevoir plus long-temps; il ne faut pas donner de pareilles armes contre soi : la malignité est déjà assez grande. Je ne changerai rien à ma manière d'être à l'égard de M. Léopold.

M. DOTTI.

Je conçois à peu près votre raisonnement; mais, dans la position où vous êtes, je voudrais vous voir un ami sûr, un ami dévoué, un ami comme moi enfin, qui me charge de vous tenir compagnie autant que vous le voudrez, et avec grand plaisir assurément.

MADAME LUDGER.

Vous êtes si bon!

M. DOTTI.

Puisque vous ne tenez qu'à ne pas être isolée, un homme de mon âge impose bien davantage aux mauvaises langues. Quand au contraire on voit un trop jeune homme aller souvent dans une maison, on s'imagine tout de suite que cela plaît à la maîtresse de cette maison.

MADAME LUDGER.

Vous voilà comme mon mari. A ce compte-là il ne faudrait donc voir que des gens qui déplairaient?

M. DOTTI.

Est-ce que je vous déplais, moi?

MADAME LUDGER.

Vous changez la question.

SCÈNE V. — Les Précédens, HUGUET.

HUGUET, *remettant une lettre à Mme Ludger.*

Madame, c'est de la part de Mme Dorville; on attend la réponse.

MADAME LUDGER, *prenant la lettre.*

Ah! d'Eulalie. Voyons. (*A M. Dotti, après avoir lu.*) Elle m'envoie un coupon de deux places pour les Bouffes. M. Ludger est sorti; voulez-vous y venir avec moi?

M. DOTTI.

Ce serait bien volontiers; mais...

MADAME LUDGER.

Allez-vous déjà vous dédire ? Il n'y a qu'un instant que vous m'offriez de me tenir compagnie autant que je le voudrais.

M. DOTTI.

J'accepte.

MADAME LUDGER, *avec enjouement.*

Il faut toujours que les hommes se fassent prier. (*A Huguet.*) Dites que c'est bon. Il n'y a pas d'autre réponse. J'irai. (*Huguet sort.*)

SCÈNE VI. — M. DOTTI, Mme LUDGER.

M. DOTTI.

Réellement j'avais promis...

MADAME LUDGER.

Je ne vous écoute pas. Aurais-je été aux Bouffes sans vous ?

M. DOTTI.

Vous me charmez.

MADAME LUDGER.

N'ayant à Paris ni frère, ni parent, il n'y a que vous avec qui je puisse me montrer décemment.

M. DOTTI, *avec un mouvement de joie.*

Vous en convenez donc ?

MADAME LUDGER.

D'autant que Mme Dorville me marque que son frère sera là.

M. DOTTI, *déconcerté.*

Ah ! M. Léopold sera là.

MADAME LUDGER.

Avec les chimères que M. Ludger s'est forgées, ne me faut-il pas une caution ?

M. DOTTI.

Et je serai la caution.

MADAME LUDGER.

Si vous ne vous fussiez pas trouvé ici je me voyais condamnée à rester au coin de mon feu, moi qui aime tant la bonne musique!

M. DOTTI.

La meilleure musique est toujours quelque chose de bien fugitif.

MADAME LUDGER.

Ne dites pas cela : pour des ames sensibles comme la nôtre, c'est un des plus grands charmes de la vie.

M. DOTTI.

Je vous avouerai...

MADAME LUDGER.

Voulez-vous me faire le plaisir de sonner ma femme de chambre?

M. DOTTI.

Ce diable de Henri n'a qu'à se fâcher.

MADAME LUDGER, *feignant de ne pas le comprendre.*

De ce que vous auriez sonné ma femme de chambre?

M. DOTTI.

Je ne le croyais pas si chatouilleux.

MADAME LUDGER.

Je vais vous tirer d'embarras. (*Elle sonne.*)

M. DOTTI.

La paix dans le ménage...

MADAME LUDGER, *à Fanny qui paraît à la porte.*

Apportez tout ce qu'il faut pour arranger mes cheveux.

FANNY.

Oui, madame. (*Elle sort.*)

M. DOTTI.

Si vous vouliez m'en croire...

MADAME LUDGER.

Chut. Voici ma femme de chambre qui revient.

M. DOTTI.

A quoi vous décidez-vous?

MADAME LUDGER, *bas*.

Prenez donc garde à cette fille.

M. DOTTI, *bas*.

Vous persévérez donc?

MADAME LUDGER.

J'ai fait répondre que j'acceptais.

M. DOTTI.

Tout comme il vous plaira. Je vais alors vous quitter un instant pour porter une carte ici près. Je serai revenu avant la fin de votre toilette.

MADAME LUDGER.

Ne vous faites pas attendre au moins.

M. DOTTI.

Non, non. J'ai ma voiture en bas. (*Il sort.*)

SCÈNE VII. — Mme LUDGER, FANNY.

MADAME LUDGER.

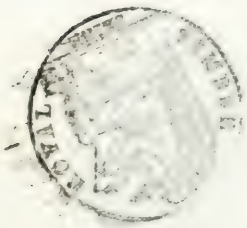
N'arrangez que le devant de mes cheveux ; je mettrai un bonnet.

FANNY.

Lequel madame mettra-t-elle?

MADAME LUDGER.

Cela m'est fort indifférent, celui que vous voudrez ; le dernier que j'ai fait faire. C'est le plus joli ; ne le trouvez-vous pas?



FANNY.

A mon goût, celui qui a des rubans roses me paraît aller mieux à madame.

MADAME LUDGER.

Apportez-le si cela vous fait plaisir. (*Fanny sort.*) J'ai vu le moment où le beau zèle de M. Dotti n'irait pas jusqu'à m'accompagner aux Bouffes. (*Elle rit.*) Il aurait préféré rester ici à m'ennuyer.

FANNY, *revenant avec un bonnet.*

Madame changera-t-elle de robe?

MADAME LUDGER.

Celle que j'ai est fort bien; vous me donnerez seulement mon châle gris de lin, mon boa et des gants.

SCÈNE VIII. — Mme LUDGER, Mme DORVILLE, FANNY.

HUGUET, *annonçant.*

Mme Dorville! (*Il sort avec Fanny.*)

MADAME DORVILLE.

J'ai forcé ta consigne. On ne voulait pas me laisser monter.

MADAME LUDGER.

Je ne comptais pas sur ta visite. Quand M. Ludger n'est pas ici, j'ai assez l'habitude de faire fermer ma porte.

MADAME DORVILLE.

Est-ce que ton mari ne vient pas avec nous?

MADAME LUDGER.

Il était déjà sorti quand j'ai reçu ton billet. M. Dotti prendra sa place.

MADAME DORVILLE.

J'en suis fâchée. Tu sais que j'ai un faible pour M. Ludger.

MADAME LUDGER.

C'est que tu aimes les personnes qui ne ressemblent pas à tout le monde.

MADAME DORVILLE.

Te voilà encore.

MADAME LUDGER.

Je n'en dis pas de mal.

MADAME DORVILLE.

Je t'en défierais bien : c'est un homme parfait. Mais tu as quelquefois, en parlant de lui, des réticences, des sourires ironiques que je n'ai jamais pu comprendre. Le fait est que beaucoup de personnes m'ont déjà demandé si vous faisiez bon ménage. Certainement ce n'était pas d'après M. Ludger qu'on me faisait ces questions-là.

MADAME LUDGER.

Je crois que tu me grondes.

MADAME DORVILLE.

Tu aimes ton mari ?

MADAME LUDGER, *souriant.*

C'est mon devoir.

MADAME DORVILLE.

Tu ne me réponds pas sérieusement.

MADAME LUDGER.

Comment faut-il donc que je te réponde?

MADAME DORVILLE.

Je t'assure que sans s'en apercevoir on s'accoutume à se plaindre, à se trouver malheureuse; on prend des habitudes de victime qu'on serait fort embarrassée de justifier, et on est tout étonnée, un beau jour, que quelque sot qui a pris cela au pied de la lettre s'en autorise pour vous offrir des consolations. Vois quelle serait ta surprise si cela t'arrivait par hasard.

MADAME LUDGER.

Dieux! que tu sais de choses!

MADAME DORVILLE.

J'avais bien peur que mon billet ne te trouvât pas chez toi. C'est qu'au-

jourd'hui ce n'est pas seulement pour le spectacle que nous allons aux Bouffes.

MADAME LUDGER.

Qu'y a-t-il donc encore ?

MADAME DORVILLE.

Une belle-sœur que nous voulons te montrer, et qui sera dans la loge à côté de la nôtre.

MADAME LUDGER.

Une belle-sœur ! Tu n'as qu'un frère, et il n'est pas marié.

MADAME DORVILLE.

Aussi est-ce par anticipation que je dis ma belle-sœur ; mais il y a tout lieu de croire qu'elle le sera. Tu dois la connaître : c'est Mlle Valrin.

MADAME LUDGER.

Je crois bien en avoir entendu parler ; voilà tout ; elle n'est pas de ma société.

MADAME DORVILLE.

Tu nous diras ce que tu en penses.

MADAME LUDGER.

On ne peut guère juger quelqu'un au spectacle. Au surplus, si elle plaît à M. Léopold, ce doit être une perfection.

MADAME DORVILLE.

Ce n'est pas qu'elle soit très-jolie.

MADAME LUDGER.

Cela m'étonne. A l'entendre il ne devait épouser qu'une beauté achevée. C'est donc l'esprit, les grâces qui l'ont séduit ?

MADAME DORVILLE.

Et le caractère, qu'elle a des plus aimables. Nous n'avons vu personne qui ne nous ait fait son éloge.

MADAME LUDGER.

Quand on veut marier quelqu'un...

MADAME DORVILLE.

C'est Léopold lui-même qui l'a choisie. Il y a six mois que cela l'occupait; mais il ne nous en a parlé que quand il a été bien sûr que sa demande ne serait pas refusée.

MADAME LUDGER.

Six mois! C'est comme un roman.

MADAME DORVILLE.

Le mariage était une chose si importante aux yeux de mon frère! Il a beau être galant, empressé, il ne faut pas s'y fier, rien ne lui échappe : il voit tout, jusqu'aux plus petits ridicules.

MADAME LUDGER.

D'où on peut conclure que l'objet de ses préférences n'en a aucun sans doute.

MADAME DORVILLE.

Il ne dit pas cela. Il faut croire seulement qu'elle en a le moins qu'on puisse avoir.

MADAME LUDGER.

Je lui en fais mon compliment.

MADAME DORVILLE.

A présent que je suis assurée que tu viendras je vais aller chercher Léopold, qui doit m'attendre avec impatience. Mais si tu es prête je puis t'emmener.

MADAME LUDGER.

Et M. Dotti qui doit venir me prendre.

MADAME DORVILLE.

Je l'avais oublié. Aie bien soin de te couvrir : la sortie des spectacles est mortelle dans cette saison-ci.

MADAME LUDGER, *la reconduisant.*

Tu es la prudence même.

SCÈNE IX. — Mme LUDGER SEULE, ENSUITE FANNY.

MADAME LUDGER.

M. Léopold est passablement dissimulé. Après tout il ne me devait pas de confidences. C'est moi qui ai eu trop de franchise avec lui, je lui parlais comme à un frère. Trop de franchise! Est-ce bien le mot? Eulalie a deviné juste : j'aime assez à me plaindre. C'est un tort; et M. Dotti m'a donné ce soir une bonne leçon sans s'en douter.

FANNY.

Madame, voici le châle et le boa que madame m'avait demandés; mais Mme Dorville, en sortant, m'a recommandé de vous faire prendre aussi un manteau.

MADAME LUDGER.

C'est bon. Laissez tout cela sur le canapé. (*Fanny sort.*) Pour M. Léopold cependant, ne pas me parler de son mariage, c'est très-singulier. S'il se pique de tout voir, peut-être aura-t-il vu que je n'étais pas digne de recevoir d'aussi hautes communications. Fiez-vous donc après cela à l'intimité. Que les hommes sont faux!

SCÈNE X. — Mme LUDGER, M. DOTTI.

M. DOTTI.

A-t-on fini? a-t-on encore un châle, un mouchoir, des gants à chercher? Me voilà.

MADAME LUDGER.

Monsieur Dotti, j'ai réfléchi aux observations que vous m'avez faites; elles m'ont paru si justes, si raisonnables que j'ai bien envie de vous laisser aller seul.

M. DOTTI.

Comment donc! comment donc! Qu'est-ce que c'est que ce nouveau caprice? Moi qui vous avais apporté un bouquet.

(Il lui présente des fleurs qu'il avait tenues cachées.)

MADAME LUDGER, *prenant le bouquet.*

Il est charmant, je vous en remercie de tout mon cœur; mais risquer de donner de l'humeur à M. Ludger pour quelques heures de musique...

M. DOTTI.

Puisque je veux bien vous servir de caution.

MADAME LUDGER.

J'aime mieux ne pas en avoir besoin.

M. DOTTI.

Il ne faudrait rien vous dire. Avec votre rigorisme, vous portez tout à l'extrême. Je sors de chez un de mes amis à qui j'ai parlé de vous depuis bien long-temps ; il va aller ce soir au Théâtre-Italien rien que pour vous voir.

MADAME LUDGER.

Que voulez-vous? il ne m'y verra pas.

M. DOTTI.

C'est désolant !

MADAME LUDGER.

Ce qui serait pire que cela, ce serait d'avoir reçu d'aussi sages conseils que ceux que vous m'avez donnés, sans en tenir aucun compte.

M. DOTTI.

Je suis un pédant, un sot; je ne suis que cela. Depuis que mes cheveux grisonnent je m'en vais toujours faisant le mentor comme un imbécile; je me vieillis à plaisir : la belle avance! les femmes m'écoutent comme un père, elles ne veulent plus m'écouter autrement.

MADAME LUDGER.

Plaignez-vous. Un père! Y a-t-il rien de plus respectable?

M. DOTTI.

Je me soucie bien de ces respects-là !

MADAME LUDGER.

Je ne veux pas vous priver du spectacle.

M. DOTTI.

Vous croyez que j'irai?

MADAME LUDGER.

Pour cela, certainement.

M. DOTTI.

Oh bien! moi, je ne le crois pas.

MADAME LUDGER.

Vous aimez tant les Bouffes!

M. DOTTI.

Je les aime comme on les aime, avec une société qui m'est agréable. Mme Dorville est peut-être la seule personne qui aille là pour la musique; encore, à ce qu'elle dit. C'est plutôt un air qu'elle se donne, je crois bien. Comme c'est divertissant! On ne peut pas causer. Et puis cet ami qui va se tuer à regarder avec qui je serai, et qui prendra sans doute Mme Dorville pour vous.

MADAME LUDGER, *riant*.

Je veux bien en courir les risques.

M. DOTTI.

Tout considéré, je reste ici.

MADAME LUDGER.

C'est impossible.

M. DOTTI.

Comment est-ce impossible?

MADAME LUDGER.

Que penseraient ces dames? Elles nous attendent, elles auraient de l'inquiétude. Vous ne pouvez pas vous dispenser d'y aller, ne fût-ce qu'un instant. C'est un service que je vous demande, monsieur Dotti.

M. DOTTI.

Qu'est-ce que je leur dirai?

MADAME LUDGER.

Que j'ai eu une espèce d'étourdissement.

M. DOTTI.

Vous étourdie! comme c'est croyable!

MADAME LUDGER.

Vous ajouterez que c'est peu de chose, mais que j'ai cru plus prudent de ne pas sortir.

M. DOTTI.

La rigidité de principes n'exclut pas les petits mensonges, à ce qu'il paraît.

MADAME LUDGER.

Si vous appelez cela mentir.

M. DOTTI.

Pardon, pardon. Tout en maudissant votre opiniâtreté, je ne puis pas m'empêcher de trouver votre conduite sublime. Quitte à m'y ennuyer, je vais aller à ces Bouffes pour vous obéir, afin de faire quelque chose pour vous, d'après vos ordres. Et que ce petit drôle de Henri ne connaisse pas son bonheur! (*Il lui baise la main.*) Vous n'avez pas de plus sincère admirateur que moi. (*Il sort.*)

SCÈNE XI. — Mme LUDGER, SEULE.

Ma conduite sublime! Il est bien habile de pouvoir lui donner un nom. Je devais aller à ce spectacle, y porter un air dégagé, trouver Mlle Valrin charmante, féliciter M. Léopold sur le bonheur de son choix... Mais non; il fallait y aller tout bonnement; ne dire que ce que j'aurais trouvé raisonnable de dire. Est-ce que j'aimais M. Léopold? Pas du tout. Que me fait son mariage? A force de vouloir occuper de moi, je me suis perdue dans un labyrinthe dont je ne sais plus comment sortir. Faute de pouvoir me deviner, et je l'en aurais bien défié, M. Ludger me délaisse; M. Léopold m'écoutait, et voilà tout. Si j'ai réussi à quelque chose, c'est donc à faire illusion à M. Dotti; cela en valait bien la peine! Qu'il eût été plus sage d'être naturelle, et que m'en aurait-il coûté avec un mari comme le mien!

SCÈNE XII. — M. LUDGER, Mme LUDGER.

M. LUDGER.

Ma bonne amie, donnez-moi la main.

MADAME LUDGER, *regardant son mari avec inquiétude.*

La voici; mais pourquoi ?

M. LUDGER.

Vous ne souffrez pas ?

MADAME LUDGER.

Non.

M. LUDGER.

Sérieusement ?

MADAME LUDGER.

Très-sérieusement.

M. LUDGER.

Alors je ne comprends rien aux confidences que Dotti vient de me faire, et je ne lui pardonne pas l'inquiétude qu'il m'a causée.

MADAME LUDGER.

Je voulais me débarrasser de lui; j'ai prétexté une indisposition pour qu'il me laissât seule. Je n'aurais pas employé ce moyen si j'avais pu prévoir qu'il dût vous rencontrer. J'ai eu tort, je m'en repens.

M. LUDGER.

Que vous êtes aimable quand vous le voulez!

MADAME LUDGER.

Il y a un reproche dans ce compliment. Était-ce votre intention?

M. LUDGER.

Tenez, ma bonne amie, parlons une fois à cœur ouvert, et qu'un moment de franchise dissipe pour jamais ce qu'il y a de pénible dans notre situation. A l'effroi que j'éprouvai en vous croyant souffrante, Dotti n'a pas pu s'empêcher d'entrer avec moi dans des détails d'où il résulterait

que je suis jaloux. Moi, jaloux! M. Léopold me paraît un fort gentil garçon, il est aimable, il a de l'esprit. Peut-être vaut-il mieux que moi, mais il n'est pas votre mari, et cela suffit pour me tranquilliser. Vous ne m'avez pas cru jaloux, n'est-ce pas? (*Mme Ludger sourit.*) A la bonne heure. Quoique je vous étudie souvent, je ne puis pas toujours deviner le but de vos petites combinaisons.

MADAME LUDGER.

Comment! des combinaisons.

M. LUDGER.

Oui, oui. De temps en temps vous faites des essais pour acquérir de l'empire sur moi et vous élever dans mon esprit par un rigorisme d'emprunt.

MADAME LUDGER.

Ne dites pas d'emprunt.

M. LUDGER.

Si fait, si fait, ma bonne amie; d'emprunt. Pour être parfaite, il vous suffirait de vous confier à votre caractère; mais l'éducation que vous avez reçue vous a mis dans la tête des idées bizarres qui vous ont inspiré le désir d'étonner. Qu'arrive-t-il de là? Qu'un mari qui n'a pas la patience d'attendre que cet échafaudage de faux semblans soit tombé va chercher à se distraire ailleurs.

MADAME LUDGER.

Aux Bouffes ce soir, par exemple.

M. LUDGER.

Partout. Cela ne vaut-il pas mieux que de tourmenter une pauvre petite femme qui souffre déjà assez du mal qu'elle se fait à elle-même?

MADAME LUDGER.

Si vous aviez la conviction de ce que vous dites, que ne me parliez-vous plus tôt?

M. LUDGER.

Je n'ai fait que cela de cent manières différentes; mais vous preniez alors un air qui m'était insupportable.

MADAME LUDGER.

Insupportable!

M. LUDGER.

Insupportable est peut-être trop fort. Mais, pour nous autres hommes occupés d'affaires sérieuses, vous ne pouvez pas savoir combien il nous en coûte pour nous soumettre aux caprices même de la femme que nous aimons le mieux. Des idées transportées d'un monde chimérique dans le monde réel et toujours positif ne nous paraissent pas assez importantes pour y subordonner notre conduite. Vous-même, ma bonne amie, je suis sûr que vous en êtes souvent embarrassée.

MADAME LUDGER.

Je ne sais pas à quoi vous voyez cela.

M. LUDGER.

Essayez de me faire croire que vous mettez une grande différence entre des comédiens excommuniés et d'autres qui, à ce qu'on dit, ne le sont pas; à votre âge, dans ce temps-ci! Tenez, vous faites votre petite moue pour vous empêcher de rire. Je ne vous en demande pas davantage. C'est pourtant le sujet de notre querelle d'hier.

MADAME LUDGER.

Vous ne voulez pas comprendre que dans ma société...

M. LUDGER.

Je vous arrête encore là. Votre société! Qu'est-ce que c'est que votre société? Pouvez-vous dire que vous ayez une société? C'est un mot que vous avez appris, et malheureusement avec la grimace qui en est la suite obligée.

MADAME LUDGER.

Je fais donc la grimace?

M. LUDGER.

Remarquez par plaisir les femmes qui disent: Ma société; il n'y en a pas une qui n'accompagne cela d'une mine à faire entendre qu'elle ne voit que des gens à part pour le ton, pour les manières, pour la conduite. J'en hausse les épaules.

MADAME LUDGER.

Qu'est-ce que cela vous fait?

M. LUDGER.

Cela ne me fait rien pour ces belles dames-là; mais souvent, à les entendre, on s'imaginerait que leur mari ne fait pas partie de leur société. Moi qui vous aime tant.

MADAME LUDGER, *d'un ton de plaisanterie.*

Aussi, monsieur Ludger, pouvez-vous être assuré que de toutes les personnes que je vois vous serez toujours celle que je recevrai avec le plus de considération.

M. LUDGER, *gaiement.*

Puisque nous voilà d'accord sur ce point, nous le serons bientôt sur le reste.

MADAME LUDGER.

Vous allez vite en conversion.

M. LUDGER.

Je sème en si bon terrain. Au lieu de me faire soupçonner d'une jalousie qui serait offensante pour vous, faites qu'on envie notre bonheur. Quelle coquetterie peut-on mettre à se faire plaindre? Avoir la prétention de se faire plaindre, c'est chercher à faire pitié.

MADAME LUDGER.

Ce serait en effet une singulière ambition.

M. LUDGER.

Avouez-le.

MADAME LUDGER.

Vous triomphez, je n'ai rien à répondre : la raison est de votre côté. Mais auriez-vous la même résignation que moi si je vous disais à mon tour ce que je pense de vous?

M. LUDGER.

Dites.

MADAME LUDGER.

Ne vous troublez pas.

M. LUDGER.

En vérité je suis fort tranquille.

MADAME LUDGER.

Et vous avez raison ; car vous êtes le meilleur des maris, et moi la plus heureuse des femmes.

M. LUDGER, *l'embrassant.*

Je vais faire avancer la voiture et vous conduire aux Bouffes pour tranquilliser vos amis et leur dire que vous êtes parfaite. Le voulez-vous?

MADAME LUDGER.

Je veux bien aller aux Bouffes, mais je ne veux pas que vous disiez à propos de rien que je suis parfaite. Vous auriez l'air de ne vous en être aperçu qu'aujourd'hui.

M. LUDGER.

Eh bien! j'attendrai. (*Il l'embrasse encore et s'en va.*)

MADAME LUDGER, SEULE.

Il est plus clairvoyant que je ne croyais, c'est fort heureux pour moi; car, avec ce qu'il appelle mes petites combinaisons, il est certain que je ne savais plus où donner de la tête :

QUI RUSE S'ABUSE.

TH. LECLERCQ.

Esquisses parlementaires.

LORD CHATHAM.

Les enthousiastes du premier Pitt en ont fait le modèle des hommes d'état et des orateurs. Il y a quelque chose à rabattre de cette exagération.

William Pitt, lord Chatham, fut sans contredit un grand homme; mais sa grandeur n'était ni complète ni parfaite. La vie politique d'Hampden ou de Somers ressemble à un drame classique qu'on peut admirer dans son ensemble, et dont les moindres détails se rapportent à l'action principale. La vie de lord Chatham est un drame brillant, mais irrégulier; pièce informe en certaines parties, pièce sans unité de plan, avec des passages sublimes dont l'effet reçoit encore un nouveau relief de la faiblesse ou de l'extravagance de ce qui les précède et les suit.

Les opinions de lord Chatham étaient incertaines. Sa conduite dans quelques-unes des actions les plus importantes de sa vie fut évidemment déterminée par l'orgueil et le ressentiment. Il avait un défaut qui de tous les défauts de l'espèce humaine accompagne le plus rarement la vraie grandeur; il était extrêmement affecté; exemple presque unique d'un homme de génie qui fut noble, loyal,

et d'une ame élevée, sans simplicité de caractère. C'était un comédien dans le cabinet, un comédien dans le conseil, un comédien au parlement, et, même dans la société privée, il ne pouvait déposer ses airs et ses attitudes de théâtre. On sait qu'un de ses partisans les plus distingués ne pouvait jamais être admis dans sa chambre avant que tout y fût prêt pour la représentation, avant que le jour tombât avec un effet à la Rembrandt sur la tête de l'illustre acteur, — avant que sa flanelle même fût arrangée comme une draperie grecque autour de sa jambe goutteuse, et sa béquille placée avec autant d'art et de grâce que celle de Bélisaire ou du roi Léar.

Cependant avec tous ses défauts et toutes ses affectations, le premier Pitt avait, à un degré extraordinaire, plusieurs des élémens de la grandeur : brillans talens, passions ardentes, sensibilité vive, généreux enthousiasme pour le grand et le beau. Il y avait quelque chose en lui qui ennoblissait jusqu'à ses tergiversations politiques. Dans un siècle de basse et sale prostitution, dans le siècle des Doddington et des Sandys, c'était quelque chose qu'un homme qui pouvait peut-être, sous l'influence de quelque violente exaltation, se laisser entraîner à perdre son pays, mais qui ne se serait jamais avili jusqu'à le voler; un homme dont les fautes provenaient, non d'un amour sordide du gain, mais d'une insatiable soif de pouvoir, de gloire et de vengeance. L'histoire lui doit ce témoignage qu'à une époque où tout ce qui pouvait ne pas être appelé sérieusement une malversation en matière de finances passait pour un légitime commerce, il montra le désintéressement le plus scrupuleux; qu'à une époque où il était convenu qu'on ne pouvait gouverner qu'à l'aide des moyens les plus lâches et les plus immoraux, il s'adressa aux plus nobles sentimens de la nature humaine; qu'il tenta courageusement de faire par l'opinion publique ce qu'aucun autre homme d'état ne croyait possible que par la corruption; qu'il ne chercha l'appui ni, comme les Pelham, de l'aristocratie, ni comme Bute, de la faveur personnelle du souverain, mais celle de la classe moyenne; qu'il inspira à cette classe une ferme confiance en son intégrité et ses talens; que, soutenu par elle, il força la cour et l'oligarchie à l'admettre, malgré leurs ré-

pugnances, à une large part de pouvoir, et qu'il se servit de ce pouvoir de manière à prouver qu'il ne l'avait cherché ni pour le lucre, ni pour la vanité d'un patronage, mais par le désir d'être utile à l'état de son vivant et honoré par la postérité après sa mort.

Comme orateur, les premiers débuts de lord Chatham lui attirèrent l'attention de son auditoire : sa facile élégance et ses avantages physiques prévinrent avantageusement dès le premier jour; l'usage développa bientôt ses rares talens.

De nos jours, l'auditoire d'un membre du parlement est la nation. Les trois ou quatre cents personnes qui peuvent être présentes quand un discours est prononcé, peuvent être charmées ou mécontentes de la voix et de l'action de l'orateur, mais dans le compte-rendu, que lisent le lendemain des milliers de lecteurs, la différence entre la plus noble et la plus basse figure, entre l'accent le plus riche et le plus ingrat, entre le geste le plus gracieux et le plus vulgaire, disparaît tout-à-fait. Il y a cent ans, à peine si on laissait circuler en-dehors de la chambre le rapport de ce qui s'était passé dans l'enceinte. De ce temps-là, par conséquent, l'impression que pouvait faire un orateur sur ses auditeurs immédiats était tout, l'impression de l'extérieur peu de chose. Dans les parlemens de la vieille Angleterre, comme dans les anciennes républiques, les qualités qui relèvent le débit d'un discours étaient des élémens oratoires bien plus essentiels qu'aujourd'hui : ces qualités, lord Chatham les possédait au plus haut degré. A la scène il eût été le plus beau Brutus, le plus beau Coriolan. Ceux qui ne l'ont connu que dans ses jours de déclin, lorsque sa santé était altérée, lorsque son esprit était usé par la dispute, lorsque, d'une assemblée orageuse dont il sut maîtriser souvent les passions, il eut été transféré à un auditoire moins nombreux, indolent et mal disposé, ceux-là prétendent que son élocution était alors généralement sourde, monotone, et parvenait tout au plus aux membres assis près de lui ; — que s'il était violemment provoqué il élevait la voix pendant quelques minutes, mais pour la laisser retomber et se perdre en un murmure inintelligible. Tel était le comte de Chatham ; mais

tel n'était pas William Pitt. Sa personne, quand il parut pour la première fois au parlement, était frappante de grâce et d'autorité, ses yeux pleins de feu; son organe, alors même qu'il descendait au ton de la demi-voix, se faisait entendre sur les bancs les plus éloignés. Quand cet organe se développait dans toute son étendue, les sons en pouvaient être comparés à ceux d'un orgue dans une vaste cathédrale; ils ébranlaient la salle, et retentissaient jusque dans les tribunes, les galeries, les couloirs, la cour des requêtes, dans tout le palais de Westminster. Il cultivait ces avantages avec le soin le plus assidu. Son jeu d'orateur égalait, selon un critique malin, le jeu de Garrick. L'expression de son visage était étonnante; il déconcerta fréquemment un orateur hostile par un seul regard d'indignation et de mépris; tous les tons de la voix étaient à sa disposition, depuis le cri passionné jusqu'à l'aigre *à parte*. Il n'est nullement improbable que les peines qu'il se donna pour perfectionner ses qualités naturelles exercèrent sous d'autres rapports une influence fâcheuse et entretinrent en lui ce goût théâtral qui, nous l'avons déjà remarqué, faisait tache dans son caractère.

Mais ce ne fut pas uniquement et principalement à des qualités extérieures que le premier Pitt dut la vaste influence qu'il exerça pendant près de trente années sur la chambre des communes; c'était sans contredit un grand orateur, et d'après les récits de ses contemporains, d'après les fragmens qui nous restent de ses discours, il n'est pas difficile de découvrir la nature de son éloquence. Il n'était pas un orateur à discours préparés. Ses discours de ce genre sont en petit nombre et n'eurent aucun succès. Le panégyrique travaillé qu'il prononça sur le général Wolfe fut considéré comme sa plus mauvaise composition. « Personne à la chambre, dit un critique qui l'avait souvent entendu, ne sut jamais moins que lord Chatham ce qu'il allait dire. » Dans le fait, son étonnante facilité tournait contre lui. Il n'était pas le maître, mais l'esclave de sa parole, il avait si peu d'empire sur lui-même quand une fois il avait cédé à l'impulsion oratoire, qu'il n'aimait pas à prendre part à une discussion s'il avait dans l'ame un important secret d'é-

tat. « Il faut que je reste tranquille, disait-il un jour à lord Shelburne, car lorsqu'une fois je suis debout pour parler, tout ce que j'ai dans le cœur s'en échappe. »

Ce n'était pas cependant un orateur de discussion. Qu'il ne le fût pas en entrant à la chambre des communes pour la première fois, ce n'est pas chose étrange; il n'est guère d'orateur parlementaire qui soit parvenu à briller dans les débats sans une longue pratique et maints échecs. Ce ne fut que lentement, comme disait Burke, que feu M. Fox acquit dans cette partie de l'éloquence de tribune le talent brillant et irrésistible qui le distinguait. M. Fox lui-même attribuait son succès à la résolution qu'il avait prise, dès ses débuts, de parler bien ou mal au moins une fois dans chaque séance. « Pendant cinq sessions consécutives, racontait-il souvent, je ne manquai qu'une fois de prendre la parole, et je regrette d'avoir manqué même cette fois-là. » En effet, il serait difficile de citer un grand orateur (excepté M. Stanley, dont le talent parlementaire ressemble à un instinct) qui ne se soit rendu habile dans l'art de discuter, aux dépens de ses auditeurs.

Mais si cet art est un de ceux que même les plus beaux talens de tribune n'ont pu acquérir sans une longue pratique, c'est aussi un art qu'avec du talent naturel et une pratique assidue on parvient toujours à acquérir. Il est donc permis de s'étonner que lord Chatham n'ait jamais atteint la perfection dans cet art, lui, homme d'un talent si élevé, si facile, si hardi; lui dont toute la vie se passa en luttes parlementaires, lui qui pendant plusieurs années fut le ministre dirigeant du cabinet dans la chambre des communes. Il parlait sans préparation; mais sa parole suivait le cours de sa pensée et non le cours de la discussion préalable. Il pouvait, il est vrai, mettre à part dans sa mémoire quelque expression d'un orateur hostile et en faire le texte d'un de ces traits qui blessent par le ridicule ou brûlent par l'invective. Quelques-uns des plus célèbres mouvemens de son éloquence furent provoqués par un mot imprudemment hasardé, un rire ou une approbation; mais c'est la seule espèce de réplique où il paraisse avoir excellé. Lord Chatham a été peut-être le seul grand orateur

anglais qui dédaigna d'avoir le dernier mot dans un débat, et qui, par choix, parlait généralement avant ses plus redoutables adversaires. Son génie appartenait presque entièrement à la rhétorique. Il ne réussissait ni dans l'exposition ni dans la réfutation ; mais ses discours abondaient en images saillantes, en apophtegmes frappans, en anecdotes bien dites, en allusions heureuses, en apostrophes passionnées. Son invective et son sarcasme étaient terribles. Jamais peut-être orateur anglais n'inspira autant de crainte.

Mais ce qui prêtait le plus de force à sa déclamation était l'air de sincérité, de sensibilité ardente, d'élévation morale, qui respirait dans tout ce qu'il disait. Son style n'était pas toujours du goût le plus pur; plusieurs juges contemporains le déclarent trop fleuri. Walpole, au milieu de l'enthousiasme avec lequel il parle d'une des belles harangues de lord Chatham, avoue que quelques-unes de ses métaphores étaient trop outrées. Les citations et les anecdotes classiques du grand orateur rappelaient quelquefois trop les lieux communs d'un écolier fort dans ses classes ; mais c'étaient là des nuances dont l'auditoire se souciait fort peu. L'enthousiasme de l'orateur gagnait tous ceux qui l'approchaient ; sa chaleur et son noble débit échauffaient l'image la plus froide, et donnaient de la dignité à l'allusion la plus puérile.

Il y avait en même temps que lord Chatham, dans le gouvernement, deux autres hommes qui ne le cédaient qu'à lui : Murray et Fox le père. Murray fut successivement avocat-général et procureur-général. Murray surpassait de beaucoup lord Chatham par la correction de son goût, la force de son raisonnement, la profondeur et la variété de ses connaissances. Son talent parlementaire n'éclata jamais en éclairs aussi brillans; mais sa richesse d'expressions, sa clarté, son calme, ne subirent jamais un seul nuage. Par l'intelligence, il était, nous le croyons, égal à Chatham ; mais il lui était inférieur par ces qualités morales auxquelles Chatham devait surtout son succès. Murray n'avait pas cette énergie, ce courage, cette vaste et audacieuse ambition qui font les grands hommes dans les temps d'émotions politiques. Son cœur était un peu froid, son caractère prudent jusqu'à la timidité, ses manières

graves jusqu'au pédantisme. Il n'exposa jamais sa fortune ou sa renommée à aucun risque qu'il pouvait éviter. Une fois il aurait pu être très-probablement premier ministre; mais il n'avait d'autre but, d'autre désir, que la première fonction judiciaire. C'était une place moins brillante que celle de premier lord de la trésorerie; mais c'était une dignité moins exposée aux orages : Murray la préférait à toute autre.

Fox, le père du grand homme dont les puissans efforts en faveur de la paix, de la vérité et de la liberté, ont rendu le nom immortel, était secrétaire au département de la guerre. C'était l'homme de prédilection du roi, du duc de Cumberland et de quelques-uns des whigs le plus en crédit. Ses talens parlementaires étaient de l'ordre le plus élevé. Comme orateur, Fox le père fut, sous presque tous les rapports, l'opposé de Pitt le père : sa personne manquait de grace, sa tête, telle que Reynolds et Roubillac nous l'ont conservée sur la toile et par le marbre, indiquait une intelligence forte; mais ses traits étaient durs et son aspect, en général, sombre; ses manières étaient gauches, son débit hésitant; il cherchait souvent le mot propre; mais dans la discussion, doué de cette logique incisive et sévère qui sied aux débats d'une question politique, il n'a peut-être été surpassé, comme orateur parlementaire, que par son fils. Dans la réplique, il était aussi supérieur à Chatham que Chatham lui était supérieur dans la déclamation. Sous le rapport intellectuel, la balance était égale entre les deux rivaux; mais ici encore les qualités morales de Chatham la faisaient pencher de son côté. Fox avait, sans contredit, des vertus; par ses dispositions naturelles, comme par son talent, il avait une grande ressemblance avec son fils, plus illustre : la même douceur, les mêmes passions, la même franchise, la même hardiesse, la même fougue, la même cordialité pour ses amis et la même facilité envers ses ennemis. Jamais homme ne fut plus sincèrement et plus justement aimé par sa famille ou ses partisans; mais, par malheur, il avait été élevé dans une mauvaise école politique, dans une école dont les doctrines étaient que la vertu publique n'est que la coquetterie de la prostitution poli-

tique, que tout patriote a son tarif, qu'on ne peut gouverner que par la corruption, que l'état est une proie livrée aux hommes politiques. Ces maximes n'avaient que trop cours sur les derniers bancs du parti de Walpole, qui les encourageait trop lui-même. La morale relâchée de Fox présentait un contraste remarquable avec l'intégrité théâtrale de Chatham. La nation se défiait de l'un et avait une confiance implicite dans l'autre. Mais presque tous les politiques d'alors en étaient à apprendre que la confiance de la nation méritait d'être comptée pour quelque chose; tant que tout alla paisiblement, tant qu'il n'y eut pas d'opposition, tant que tous les emplois s'obtinrent de la faveur d'une coterie gouvernante, Fox eut un avantage décidé sur Chatham; quand vinrent des temps difficiles, quand l'Europe fut bouleversée par la guerre, quand le parlement se divisa en factions, quand l'opinion publique fut violemment agitée, le favori du peuple s'éleva au pouvoir suprême, et son rival s'effaça dans la foule (1).

B. MACAULAY, MEMBRE DE LA CHAMBRE DES COMMUNES.

Février 1834.

(1) Nos lecteurs n'ont pas oublié sans doute deux brillantes esquisses historiques de M. Ph. Chasles sur lord Chatham. Ce portrait, tracé par un membre distingué de la chambre des communes, nous a paru compléter ces esquisses.

CHRONIQUE DRAMATIQUE.

La semaine où nous entrons nous appellera aux grands théâtres pour y juger des ouvrages qui, par le nom des auteurs, sinon par eux-mêmes, pourront exiger de nous cet examen détaillé que la Revue de Paris n'a jamais refusé aux pièces d'une portée vraiment littéraire. Hâtons-nous donc de faire place au nouvel opéra de l'Académie royale de Musique, à la nouvelle comédie de M. Eug. Scribe, et à celle de M. Mazères, où doit débuter Mme Dorval. On se dit même tout bas, parmi les initiés des coulisses, que les artistes de la Porte-Saint-Martin répètent quatre premiers actes d'un drame de M. Alexandre Dumas, œuvre inachevée que je comparerais volontiers à ce lion à demi créé de Milton qui agite déjà sa crinière en cherchant à dégager sa croupe du limon où elle est encore informe et enchaînée à la matière première :

Now half appear'd
The tawny lion pawing to get free
His hinder parts; then springs as broke from bonds
And rampant shakes his brinded mane. (Parad. lost. (1)).

Ce lion a déjà fait revenir, assure-t-on, M. Victor Hugo à la Co-

(1) Le lion montre aux yeux la moitié de son corps,
Le reste pour sortir tente de longs efforts;
Et cherchant à briser la prison qui l'enserre,
De sa griffe tranchante il déchire la terre, etc., etc.
(Delille.)

médie-Française avec une pièce qui doit réparer l'échec de Marie Tudor, et disputer le tour de faveur à une tragédie de M. Casimir Delavigne. — En attendant, la Porte-Saint-Martin vient de faire un pas rétrograde vers le franc mélodrame, le mélodrame des voleurs allemands. Ce qu'il y a de neuf dans le Bandit et le Philosophe, c'est d'avoir fait jouer aux protubérances du docteur Gall le rôle que le drame antique attribuait à la fatalité. Le bandit Oscar est né avec la bosse du meurtre; ce n'est pas sa faute s'il viole le commandement « homicide point ne sera! » Cependant ce bandit, qui est fils de philosophe, et un peu philosophe lui-même, est surtout remarquable par sa théorie du vol. Nous avions bien vu quelques-uns de ses axiomes d'économie sociale dans les tablettes de Jean Sbogar; mais là c'était de la poésie : Oscar analyse le métier en style bourgeois, à la portée de l'intelligence populaire. Selon lui, la société se compose d'une grande catégorie de voleurs payant patente, et appelant *honoraires* ce que le brigand de la forêt appelle de son vrai nom : le négociant et le boutiquier, l'agent de change et le notaire, sont surtout désignés comme les confrères d'Oscar. Quand celui-ci, à son tour, descend au lâche brigandage de l'homme en société, c'est merveilleux comme il fait fortune et comme il monte en grade parmi ces tueurs privilégiés, appelés juges. Il s'en vante fort agréablement à un ancien voleur nomade qui fut son père nourricier, et qui prend tellement goût à ce larronage légal, qu'il ne demande qu'une modeste place d'huissier pour se refaire de ses malheurs. Malheureusement, avant de quitter la partie, il a encore un grand vol avec effraction à consommer, et la fatalité dramatique amène sur son chemin le bandit-juge, qui, compromis lui-même par son ancienne connaissance, est obligé de tuer un témoin indiscret, une jeune fille qui n'a que l'innocente bosse de la curiosité. Ce léger incident sert à faire briller le talent de M. Oscar comme juge, car il sacrifie sans délicatesse son dévoué complice à sa sûreté : mais au moment même où il se croit sûr de tous ses honneurs, de sa fortune et de la main d'une noble veuve, un philosophe, un vrai philosophe celui-ci, qui a la passion de la phrénologie, le dénonce publique-

ment comme assassin, sur le simple témoignage de sa fatale protubérance. Une dénonciation plus concluante, celle du père nourricier, qui n'est pas bien mort, empêche Oscar de nier; mais pour se venger de la science de Gall, Oscar ayant appris depuis peu qu'il est l'enfant du mystère, accable le philosophe en lui apprenant qu'il est son fils, ce que la bosse paternelle eût dû lui apprendre plus tôt; il accable la *noble dame* en lui apprenant qu'elle est sa mère; enfin, quant à lui-même, il nous découvre, pour la moralité de la pièce, sous sa robe de juge, et sous je ne sais quelle décoration allemande, un homme qui a cumulé sans remords, les titres de voleur, d'assassin, d'adultère, d'inceste, de fratricide, etc.

Cette pièce, qui n'a pas une très-haute prétention littéraire et dont la facture accuse l'inexpérience de la scène, offre cependant quelques scènes d'un grand effet et une dramatique combinaison de la terreur avec l'élément comique. M. Bocage joue Oscar avec son exagération accoutumée; mais M. Serres, chargé du contraste, dit fort plaisamment tous les mots plaisans que les auteurs lui ont prêtés.

Le crime et le vice du mélodrame ont heureusement des figures trop hideuses pour appeler à l'imitation les amateurs de ce genre. Oscar avoue lui-même que le ridicule a dégradé tous les voleurs depuis la fameuse Auberge des Adrets. Il serait temps peut-être que les vices en manchettes du vaudeville trouvassent leur parodie; car, bien que nous soyons en carême, nous ne nous joindrons pas à tous les critiques qui croient convertir M. Ancelot par des sermons sur les bonnes mœurs; mais en voyant M. Ancelot ne vivre littérairement que de Faublas, des Liaisons dangereuses, etc., on serait porté à craindre que ces romans ne finissent par produire sur sa tête l'effet des romans de chevalerie sur la tête de don Quichotte. M. Ancelot ne voit plus au théâtre que femmes séduites et marquis séducteurs, comme le chevalier de la Manche voyait partout géants et princesses captives. Il y a encore cette analogie que le héros de Michel Cervantes était, dans sa manie, un homme d'esprit : M. Ancelot est resté homme de talent dans la sienne. Il

y a certes dans LES LIAISONS DANGEREUSES, telles que M. Ancelot vient de les mettre en vaudeville, des scènes fort bien amenées et très-agréablement dialoguées. Un beau jour, il prit fantaisie à don Quichotte de se faire berger : espérons que M. Ancelot, après avoir épuisé Crébillon fils, Louvet, Laclos, etc., cherchera quelque sujet d'innocente pastorale dans Florian. Pour parler plus sérieusement, M. Ancelot ne redeviendra-t-il pas quelque jour le poète de Louis IX? Quel abîme, monsieur Ancelot, dans l'histoire comme dans votre théâtre, entre saint Louis et Louis XV!

LE DOMINO ROSE des VARIÉTÉS est aussi de M. Ancelot. C'est encore un marquis en bonne fortune; mais la pièce rentre assez bien dans le cadre de ce théâtre, où pourtant M. Ancelot a, certain soir, revêtu M. Cazot de l'habit à paillettes du maréchal de Richelieu! Si le théâtre des VARIÉTÉS faisait sagement, il céderait M. Ancelot tout entier au VAUDEVILLE, puisque la perruque du dix-huittième siècle lui sied si bien, mais il envierait au PALAIS-ROYAL le tableau-charge du REMPLAÇANT. Je regrette aussi pour les VARIÉTÉS le MICHEL PERRIN du GYMNASE, ce théâtre-ci ayant déjà LE BOUFFON DU PRINCE, dont MICHEL PERRIN n'est qu'une variante. MICHEL PERRIN, admirablement bien joué par M. Bouffé, est une de ces pièces qui remontent au BOURGUEMESTRE DE SAARDAM, une de ces pièces où, selon le besoin d'une situation, le personnage principal est tour à tour mystifié ou mystificateur, et dit, dans la même scène, des naïvetés et des mots spirituels; mais le parterre rit également des unes et des autres; le parterre trouve très-plaisant de voir un ministre de la police traité fort cavalièrement par un bon abbé de village, et un chef de bureau du ministre qui est d'une parfaite niaiserie. La pièce de MICHEL PERRIN pourrait être plus artistement faite; mais elle est amusante, grâce au jeu de M. Bouffé.

REVUE DE PARIS.

ALBUM.

— CHRONIQUE DE LA SEMAINE. — La discussion s'est engagée, en politique, sur une question assez grave : « Le bâton est-il un moyen légal de répression en cas d'émeute? » C'est un moyen très-peu français, en tout cas; et s'il est vrai que la police l'ait employé, nous croyons que pour se mettre d'accord avec les intentions *classiques* par lesquelles nous expliquions, dimanche dernier, son ordonnnance sur les théâtres, elle fera bien de se rappeler que Boileau blâme très-vivement Molière de la fameuse scène où Scapin donne une leçon par trop sévère à Géronte :

> Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe
> Je ne reconnais pas l'auteur du MISANTROPE.

Au reste, l'ordonnance sur les théâtres a été libéralement modifiée, comme nous l'avions prévu.

Nous renvoyons à notre chronique dramatique tout ce que nous aurions à dire ici des théâtres. DON JUAN est annoncé pour le 5 mars. Nous avons à ajouter que l'Opéra doit célébrer la mi-carême par un bal masqué dont le programme promet le spectacle le plus piquant. Entre les caricatures et une autre danse grotesque aura lieu le tirage d'une dernière loterie. Un des billets gagnans donnera une entrée annuelle à l'Opéra.

— SALON DE 1834. — Nous avons déjà cité les beaux tableaux de MM. Ingres et Delaroche; on remarquera encore à l'exposition une admirable MORT DU POUSSIN, par M. Granet; UNE SCÈNE DE 1830, par M. Schnetz; UNE BATAILLE, de M. Decamps; CHARLES-QUINT et FRANÇOIS Ier, par M. Alfred Johannot, LA BATAILLE DE NANCI, par M. Delacroix; un charmant Intérieur, par M. Roqueplan; des Portraits, de MM. Decaisne, Champmartin, etc.; DES PAYSAGES, de MM. Aligny, Huet, Delaberge, et DES MARINES, de MM. Gudin, Isabey, etc. Nous consacrerons plusieurs articles à cette riche exposition.

— LITTÉRATURE DE LA SEMAINE. — Malgré tout notre patriotisme littéraire, c'est un livre étranger qui nous a charmés le plus parmi tous ceux que cette semaine a vus paraître : le nouvel ouvrage de M. Bulwer, THE PILGRIMS OF THE RHINE (1), est tout un musée de gravures et de vignettes, une vraie fantaisie de poète qui mêle l'idéal à la description, la féerie du SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ au sentiment de Mackenzie. Les PÉLERINS AUX BORDS DU RHIN appartiennent, les uns au monde invisible : ce sont des fées anglaises, dernière famille de la dynastie d'Oberon et de la reine Mab, que le bruit des métiers à vapeur chasse de l'Angleterre industrielle ; les autres appartiennent au monde visible : c'est un amant qui accompagne sa maîtresse atteinte « de la plus poétique phthisie pulmonaire, » comme dit l'auteur. Avec de semblables pélerins les contrastes se multiplient dans ce beau livre. C'est à qui fera les plus jolis contes. Ceux des fées sont naturellement les plus fantastiques, ceux des simples mortels les plus touchans. Comme deux traducteurs se hâtent de vous mettre tous ces récits en français, vous pourrez y lire bientôt LA JEUNE FILLE DE MALINES, pauvre ouvrière qui sauve la vie à un aveugle et en est aimée, jusqu'à ce qu'il recouvre la vue, et qui se voit préférer une rivale jusqu'à ce que son amant soit allé chercher une nouvelle cécité dans la campagne d'Égypte : jamais on n'avait mieux mis en scène le mot proverbial, que le véritable amour est aveugle ; vous lirez LE VOYAGE DES VERTUS, allégorie qui met en relief une suite d'adages populaires ; vous lirez l'HISTOIRE D'UNE RELIGION, conte astrologique ; LES FRÈRES, légende allemande ; LES AMOURS DU RENARD, fable qui tient de Perrault et de Casti. Mais je recommande surtout à nos rimeurs de ballades L'AME EN PURGATOIRE. Le style de M. Bulwer est pur, plus élégant que fort. C'est la petite monnaie de Byron et de Scott, en poésie et en prose, mais une monnaie marquée au bon coin.

M. Fournier a publié cette semaine l'HISTOIRE DES BANDITS DE TOUS LES PAYS, deux volumes in-8°, traduits de Macfarlane. De pareils ouvrages se recommandent d'eux-mêmes à notre époque mélodramatique. Le même éditeur nous promet une autre traduction, celle de PETER SIMPLE, roman maritime qui dispute la vogue en Angleterre à CRINGLE'S LOG, attribué au poète Wilson, et qui va paraître chez M. Baudry, et chez M. Dumont, au Palais-Royal. — M. Eugène Renduel a mis en vente

(1) M. Baudry publie cette semaine les PILGRIMS OF THE RHINE, dans un volume qui contient en outre FALKLAND et ARASMANES. Prix : 5 francs. M. Fournier en publiera une traduction par M. Cohen, traducteur des précédens ouvrages de M. Bulwer. MM. Gosselin et Dumont en annoncent une autre par M. de Fauconpret, pour le 10 de ce mois. Les mêmes libraires font traduire HÉLÈNE, de Mlle Edgeworth, et plusieurs autres romans en vogue en Angleterre.

UN CORPS SANS AME, par M. Jules Lacroix. Ce roman nous paraît supérieur à UNE GROSSESSE, du même auteur. L'expression physique des passions y est peut-être un peu trop accusée, mais cela ne nuira pas au succès : nous aimons beaucoup aujourd'hui les corps qui se tordent ou se plient en deux, les cœurs qui battent à faire sauter les boutons d'un gilet, etc. Nos auteurs ne sont pas comme ce poète grec qui désespéra de rendre la physionomie d'Agamemnon au sacrifice de sa fille. Ils n'ont de voile à jeter sur aucun effet extérieur. Pour peu que cette physique se mêle à une certaine métaphysique, vous avez le vrai galimathias. Voici, par exemple, M. Victor Fouché, jeune auteur qui se forme de plus en plus, et qui vient de publier TOUT OU RIEN, chez M. G. Barba; il y a du talent dans ce volume, et une préface où l'auteur explique très-modestement pourquoi il est impopulaire : mais prenez le roman par la queue : la dernière phrase nous apprend en ces termes la mort du héros : *L'ame, lancée libre à travers l'espace, avait abandonné sur la terre le cadavre de cet homme qui, dans cet univers borné à ses regards, avait l'infini dans le cœur.* Entre nous, monsieur le beau-frère, j'aime mieux le *fugit indignata sub umbras*, de Virgile. — Un romancier observateur qui a de l'imagination sans beaucoup de style, et le talent de tracer des caractères, M. de Lamothe-Langon, publie LE COMPTOIR, LA PLUME ET L'ÉPÉE, chez M. Ch. Gosselin. C'est un roman de mœurs, et fort amusant : nous le recommandons à M. Ancelot, qui a tant d'obligation aux Mémoires de l'auteur.

Terminons par une nouvelle vraiment littéraire : c'est M. Ch. Gosselin qui, entre tous nos libraires, l'a emporté pour éditer le grand poème auquel M. de Lamartine travaille depuis quinze années, et son VOYAGE D'ORIENT, qui formera deux volumes in-8°. On parle de plus de 100,000 francs comme prix d'acquisition pour ces deux ouvrages. A ce prix nos poètes et nos romanciers ont en France leur Murray et leur Constable. Nous en félicitons M. Ch. Gosselin autant que nos auteurs.

— M. Cahen vient de publier le cinquième volume de la TRADUCTION DE LA BIBLE. Ce volume, qui complète LE PENTATEUQUE, est accompagné d'une notice *sur les Samaritains*, et d'une autre *sur le Mariage chez les Juifs modernes*. M. Cahen annonce la prochaine publication des PROPHÈTES; il donnera aussi une introduction au *Pentateuque*, ou histoire critique de cette partie importante de l'Ancien Testament.

— L'HISTOIRE CRITIQUE DE LA LITTÉRATURE ANGLAISE (en anglais), par M. A. Canningham, paraît en 1 vol. in-12, rue du Coq, n° 9.

LES MÉMOIRES

DE

M. DE CHATEAUBRIAND.

Dans la préface générale de ses œuvres complètes, M. de Chateaubriand parle ainsi de ses Mémoires : « J'ai entrepris les Mémoires » de ma vie ; cette vie a été fort agitée. J'ai traversé plusieurs » fois les mers, j'ai vécu dans la hutte des sauvages et dans le pa- » lais des rois, dans les camps et dans les cités. Voyageur aux » champs de la Grèce, pélerin à Jérusalem, je me suis assis sur » toutes sortes de ruines; j'ai vu passer le royaume de Louis XVI » et l'empire de Bonaparte ; j'ai partagé l'exil des Bourbons, et » j'ai annoncé leur retour. Deux poids qui semblent attachés à ma » fortune la font successivement monter et descendre dans une » proportion égale : on me prend, on me laisse, on me reprend ; » dépouillé un jour, le lendemain on me jette un manteau pour » m'en dépouiller encore. Accoutumé à ces bourrasques, dans » quelque port que j'arrive, je me regarde toujours comme un na- » vigateur qui va bientôt remonter sur son vaisseau, et je ne fais » à terre aucun établissement solide. Deux heures m'ont suffi pour

» quitter le ministère et pour remettre les clefs de l'hôtellerie à » celui qui devait l'occuper.

» Qu'il faille en gémir ou s'en féliciter, mes écrits ont teint de » leur couleur grand nombre des écrits de mon temps. Mon » nom, depuis vingt-cinq années, se trouve mêlé aux mouvemens » de l'ordre social ; il s'attache au règne de Bonaparte, au réta- » blissement des cultes, à celui de la monarchie légitime et à la » fondation de la monarchie constitutionnelle. Les uns repoussent » ma personne, mais prêchent mes doctrines, et s'emparent de » ma politique en la dénaturant ; les autres s'arrangeraient de ma » personne si je consentais à la séparer de mes principes. Les » plus grandes affaires ont passé par mes mains ; j'ai connu presque » tous les rois, presque tous les hommes, ministres ou autres, qui » ont joué un rôle de mon temps. Présenté à Louis XVI, j'ai vu » Washington, au début de ma carrière, et je suis retombé, à la » fin, sur ce que je vois aujourd'hui. Plusieurs fois Bonaparte m'a » menacé de sa colère et de sa puissance, et cependant il était en- » traîné par un secret penchant vers moi, comme je ressentais » une involontaire admiration de ce qu'il y avait de grand en lui. » J'aurais tout été dans son gouvernement si je l'avais voulu ; mais » il m'a toujours manqué pour réussir une passion et un vice, » l'ambition et l'hypocrisie.

» De pareilles vicissitudes, qui me travaillèrent presque au sor- » tir d'une enfance malheureuse, répandront peut-être quelque » intérêt dans mes Mémoires. Les ouvrages que je publie seront » comme les pièces et les preuves justificatives de ces Mémoires. » On y pourra lire d'avance ce que j'ai été ; car ils embrassent » ma vie entière. Les lecteurs qui aiment ce genre d'études rap- » procheront les productions de ma jeunesse de celles de l'âge où » je suis parvenu. Il y a toujours quelque chose à gagner dans les » rapprochemens de l'esprit humain. »

Ainsi parle des Mémoires de sa vie le plus grand écrivain, le plus grand poète de notre temps. Cette page, qui peut servir très-bien de préface à ses Mémoires, vous en donnera une idée d'autant plus grande que l'auteur s'y montre plus simple et plus modeste.

Nul homme, en effet, de nos jours, ne représente mieux cette époque, qui fut à la fois la république, l'empire et la vieille monarchie, que M. de Chateaubriand. Il est le plus grand par l'esprit, par le style, par la poésie, par le cœur; je n'ai pas dit par le génie; il n'est que le second dans le siècle : il faut laisser la première place à Bonaparte. Mais Bonaparte n'a pas écrit ses Mémoires. Nous avons de lui quelques paroles sur son rocher, et de ce côté il est encore bien tranquille, car sa vie a été écrite dans toute l'Europe, avec le fer, avec le feu, avec le despotisme, avec la liberté, avec la gloire : sa vie est partout. Jusqu'à présent la vie de M. de Chateaubriand n'est que dans ses ouvrages; c'est là seulement qu'il faut la chercher. A qui sait lire dans ces grands livres où toute l'humanité est passée en revue, rien n'échappe de la vie de l'écrivain. Il est là tout entier. Là vous trouverez, si vous savez chercher, le voyageur, le sceptique, le croyant, le poète, le philosophe, le chrétien, le Français, le royaliste, l'homme de la liberté, le gentilhomme, le citoyen, le soldat, l'historien, l'homme des jours de lutte, le fidèle qui défend ses rois tombés, le ministre qui conseille les rois tout-puissans; le jeune homme est là; le vieillard est là encore : passions, plaisirs, rêves, espérances, désespoirs, songes d'été, l'ame, et l'esprit, et le cœur, tout l'homme, tout le poète, se retrouvent dans les œuvres de M. de Chateaubriand, et il a dit une très-belle chose et très-vraie quand il a dit : *Mes ouvrages sont les preuves et les pièces justificatives de mes Mémoires : on pourra lire à l'avance ce que j'ai été!* Il y avait donc bien longtemps que nous pensions à réunir page à page les Mémoires de M. de Chateaubriand, épars dans les vingt-deux volumes in-8° de ses œuvres complètes; car nous savions à l'avance tout ce qu'il y *avait à gagner dans ces analyses de l'esprit humain*, et de quel esprit!

Tout à coup le monde littéraire s'est ému à cette nouvelle : M. de Chateaubriand a terminé les Mémoires de sa vie! Bien plus, le grand poète, à l'Abbaye-aux-Bois, sous le regard bienveillant et protecteur de Mme Récamier, cette femme de tant d'esprit et de cœur, dont l'aimable et bienveillant souvenir se mêle à tous nos souvenirs poétiques depuis vingt ans au moins, M. de Chateau-

briand fait la lecture de ses Mémoires. Il a décidé qu'ils ne paraîtraient qu'après sa mort; mais cependant, avant de mourir, il est bien aise de les évoquer devant lui les souvenirs de cette belle et grande vie, afin qu'il s'assure, par-devant témoins, s'il a été fidèle toujours à ces deux sentimens de son cœur, l'amour d'une religion charitable et un attachement sincère aux libertés publiques. Donc il a invité à cette grande fête de la pensée ses amis, jeunes et vieux; il a mis à nu devant eux son ame et son cœur; il a lu devant eux les confessions de sa vie; M. de Chateaubriand a marché à la tête du dix-neuvième siècle, qu'il a ouvert aussitôt après que J.-J. Rousseau eut fermé le dix-huitième siècle. O mon Dieu! quelle histoire, quelle biographie, devant laquelle eût reculé Plutarque! Quel historien et pour quel héros! quel écrivain et pour quelle histoire! Vous faites-vous bien l'idée d'une biographie dont le *Génie du christianisme* et *les Martyrs* ne sont que des fragmens épars et de *simples pièces justificatives?*

Eh bien! voilà tantôt quinze jours que M. de Chateaubriand a commencé la lecture de ses Mémoires. Les portes jalouses de l'Abbaye-aux-Bois se sont refermées sur le lecteur et sur son auditoire; pas un son, pas un éclat de voix, pas un signe de vie n'est sorti de cette enceinte si vivement émue à cette lecture; les vieux murs sont restés silencieux, et de ce jugement sans appel de notre temps, porté de si haut et par un tel homme; de ces paroles dernières qui ont la solennité de la tombe; de ce testament littéraire de M. de Chateaubriand, la France ne sait rien, Paris ne sait rien, l'Europe ne sait rien encore. M. de Chateaubriand a lu pendant quinze jours un nouveau livre dont il est le héros, et de ce livre rien n'a transpiré dans le public! Mais l'écho de cette voix puissante pouvait-il ne pas venir jusqu'à nous? M. de Chateaubriand n'a pas pu l'espérer!

Non, il n'en sera pas ainsi; non, il ne sera pas dit que les murs de l'Abbaye-aux-Bois aient été muets à ce point, qu'ils n'aient pas révélé quelques-unes des paroles qu'ils ont entendues; non, il ne sera pas dit que nous autres, nous le vulgaire, nous n'aurons pas arraché à cet auditoire d'élite quelques-unes de ses

émotions. Et de quel droit reconnaîtrions-nous ce privilége aux élus de M. de Chateaubriand? et qui parmi eux lui est plus dévoué que nous? Ont-ils plus d'admiration que nous pour son génie? ont-ils plus de sympathie pour sa personne? ont-ils plus de dévouement à sa gloire? C'est donc par un injuste bonheur qu'ils sont les premiers venus à ces révélations posthumes. Ils sont chez Mme de Récamier, à la bonne heure; ils voient M. de Chateaubriand face à face, ils entendent sa voix, ils assistent les premiers aux développemens de cette grande et merveilleuse existence qui touche à toutes les grandes renommées de l'Europe; c'est bien : mais est-ce à dire que nous n'aurons pas le droit de nous tenir à la porte de l'Abbaye-aux-Bois pour attraper quelques sons égarés dans les airs? et là, quand minuit aura sonné, de voir sortir cet auditoire transporté, et de ramasser les révélations éparses de son enthousiasme, et de l'entendre de loin raconter son admiration au vent qui gronde, à l'eau qui coule, à l'étoile qui brille au ciel? et si nous avons été assez heureux pour avoir un reflet de cette gloire ainsi racontée avec tant de modestie et de génie, pourquoi, nous qui ne sommes arrêtés par aucune promesse, ne dirions-nous pas tout ce que nous savons à l'avance? Pourquoi ne partagerions-nous pas nos larcins avec tous les hommes littéraires de notre époque? M. de Chateaubriand a lu ses Mémoires sans nous : eh bien! cependant, nous savons assez de ces Mémoires pour pouvoir en parler; nous en avons assez entendu parler par celui-ci qui est un homme de sang-froid, par celui-là qui est un poète, par tous ceux qui les ont entendus, pour que nous puissions, à l'aide de ces notes éparses et surtout à l'aide des œuvres de M. de Chateaubriand, reconstruire quelques passages de ce grand ouvrage inédit, monument d'airain et d'or, que l'auteur laisse après sa mort pour lui servir à la fois d'oraison funèbre, d'épitaphe et de tombeau.

On conçoit facilement l'impression produite par ces premiers mots des Mémoires de M. de Chateaubriand : *Préface testamentaire!* Ceci est la dernière volonté de l'auteur, ne publier ses Mémoires qu'après sa mort. Il n'existe que deux copies de ces

Mémoires : l'une est déposée entre les mains de Mme de Chateaubriand, l'autre entre les mains de Mme Récamier. On dit que ces Mémoires ont été achetés par des spéculateurs anglais 25,000 fr. le volume. Ce sont là des détails bien tristes. Des Anglais, pour éditer le plus grand écrivain de notre pays ! des Mémoires que l'impatience publique n'ose pas désirer, tant est cruelle la condition à laquelle l'auteur consent à publier son dernier livre ! et lui, souriant au milieu de ces tristes idées, assistant, lui vivant, à une lecture posthume; écoutant, lui vivant, des paroles qui pour nous sortiront d'une tombe quand nous les entendrons ! Tel a été l'effet de la première soirée. D'ailleurs le premier livre est tout entier consacré aux aïeux du poète, qui sont morts, et à son père, qui est mort; race de vieux et entêtés gentilshommes pauvres et de vieille noblesse, qui vécurent constamment séparés de Louis XIV. Un des plus remarquables de cette vieille race, c'est le père de M. de Chateaubriand. Il était pauvre comme l'était son père, et il était resté seul au monde avec sa mère. Il avait à peine quinze ans quand un jour il s'agenouilla devant le lit de sa vieille mère, qui était malade, la priant de le bénir; car, disait-il, c'était sa résolution d'aller chercher fortune. Sa mère le bénit. Il s'embarqua à Saint-Malo; il fut fait deux fois prisonnier, et il s'échappa deux fois. De retour à Saint-Malo pour la dernière fois, il se maria à une jeune personne noble, dont il eut plusieurs enfans; M. de Chateaubriand et sa sœur Lucile étaient les plus jeunes; ils furent élevés au château de Combourg, ancienne maison des Chateaubriand, que son père avait rachetée.

Vous connaissez déjà le château de Combourg; vous l'avez vu bien désolé et déjà abandonné pour jamais, dans *René :* « J'arri-
» vai au château par la longue avenue de sapins, je traversai à
» pied les cours désertes, je m'arrêtai à regarder les fenêtres fer-
» mées ou à demi brisées, le chardon qui croissait au pied des
» murs, les feuilles qui jonchaient le seuil des portes et le perron
» solitaire, où j'avais vu si souvent mon père et ses fidèles servi-
» teurs. Les marbres étaient déjà couverts de mousse; le violier
» jaune croissait entre leurs pierres disjointes et tremblantes;

» un gardien inconnu m'ouvrit brusquement les portes.....
» Couvrant un moment mes yeux de mon mouchoir, j'entrai
» sous le toit de mes ancêtres ; je parcourus les appartemens so-
» nores, où l'on n'entendait que le bruit de mes pas. Les cham-
» bres étaient à peine éclairées par une faible lumière qui péné-
» trait entre les volets fermés. Je visitai celle où ma mère avait
» perdu la vie, celle où se retirait mon père, celle où j'avais
» dormi dans mon berceau, celle enfin où l'amitié avait reçu mes
» premiers vœux dans le sein d'une sœur. Partout les salles étaient
» détendues, et l'araignée filait ses toiles dans les corniches aban-
» données. Je sortis précipitamment de ces lieux, je m'en éloi-
» gnai à grands pas, sans oser tourner la tête. Qu'ils sont doux,
» mais qu'ils sont rapides, les momens que les frères et les sœurs
» passent dans la société de leurs vieux parens ! »

M. de Chateaubriand n'aurait pas écrit les Mémoires de sa jeunesse qu'on les aurait retrouvés dans *René :* « Mon humeur était
» impétueuse, mon caractère inégal ; tour à tour bruyant et joyeux,
» silencieux et triste, je rassemblais autour de moi mes jeunes
» compagnons, puis je les abandonnais tout à coup pour contem-
» pler la nue fugitive ou entendre la pluie tomber sur le feuil-
» lage. »

Ce que l'auteur dit à peine dans *René*, mais ce qu'il dit très-bien dans ses Mémoires, c'est le respect mêlé de terreur que lui inspirait son père. Son père était un homme de haute taille, d'une physionomie sombre et sévère, imposant de toutes les manières ; son pas retentissait, sa voix était solennelle, son regard étincelait. Pendant le jour, le jeune François de Chateaubriand aimait mieux faire un long circuit que de passer devant son père ; et la nuit venue, dans ce château désert, *situé au milieu des forêts, dans une contrée reculée*, toute cette famille se réunissait dans une vaste salle, la mère et les deux jeunes enfans blottis sous l'immense cheminée, et le père enveloppé dans son manteau, qui se promenait de long en large sans rien dire. A mesure que leur seigneur et maître s'éloignait du coin où ils étaient blottis, la conversation entre la mère et les enfans devenait de plus en plus animée ; plus

les pas du seigneur allaient en s'affaiblissant, et plus les voix enfantines prenaient le dessus; mais tout à coup le vieux comte se retournait, il revenait de la porte à la cheminée; alors tout d'un coup aussi la conversation baissait peu à peu; plus il avançait, et plus les voix faiblissaient. Quelquefois il s'arrêtait devant la cheminée : on n'entendait pas un souffle; et alors, avec sa grosse voix, il demandait : *Que dit-on?* On répondait par le silence le plus profond; il reprenait sa promenade, et la veillée se passait ainsi dans ces alternatives de causeries et de silence.

Onze heures venues, le vieux seigneur remontait dans sa chambre; on prêtait encore l'oreille et on l'entendait marcher là-haut : son pied faisait gémir les vieilles solives; puis enfin tout se taisait, et alors la mère, le fils, la sœur, poussaient un cri de joie; les deux enfans se livraient à mille jeux folâtres; ou bien, ce qui était plus amusant encore, ils se racontaient des histoires de revenans. Parmi ces histoires, il y en a une que M. de Chateaubriand raconte dans ses Mémoires, et qui sera un jour citée comme un modèle de narration.

Voici quelques lambeaux de cette histoire, voici le pâle squelette du revenant de M. de Chateaubriand.

La nuit, à minuit, un vieux moine, dans sa cellule, entend frapper à sa porte. Une voix plaintive l'appelle; le moine hésite à ouvrir. A la fin il se lève, il ouvre : c'est un pélerin qui demande l'hospitalité. Le moine donne un lit au pélerin et il se rejette sur le sien; mais à peine est-il endormi que tout à coup il voit le pélerin au bord de son lit qui lui fait signe de le suivre. Ils sortent ensemble. La porte de l'église s'ouvre et se referme derrière eux. Le prêtre à l'autel célébrait les saints mystères. Arrivé au pied de l'autel, le pélerin ôte son capuchon, et montre au moine une tête de mort. « Tu m'as donné une place à tes côtés, dit le pélerin; à mon tour, je te donne une place sur mon lit de cendres! »

Vous sentez combien c'étaient là de délicieuses terreurs, et comme à ces récits la sœur se pressait contre le frère et le frère contre la sœur! Rien n'est touchant comme les pages de M. de

Chateaubriand sur cette belle, intelligente et jeune sœur Lucile! Toute son enfance s'est passée à côté de sa sœur; ils ont eu l'un et l'autre les mêmes chagrins, les mêmes plaisirs, les mêmes terreurs.

« Timide et contraint devant mon père, je ne trouvais l'aise et » le contentement que devant ma sœur. Une douce conformité de » mœurs et de goûts m'unissait étroitement à cette sœur; elle était » un peu plus âgée que moi. Nous aimions à gravir les coteaux » ensemble, à parcourir les bois à la chute des feuilles; promenades dont le souvenir remplit encore mon ame de délices. O » illusions de l'enfance et de la patrie, ne perdez-vous jamais vos » douceurs!

» Tantôt nous marchions en silence, prêtant l'oreille au mugissement de l'automne ou au bruit des feuilles séchées que » nous traînions tristement sous nos pas; tantôt, dans nos jeux » innocens, nous poursuivions l'hirondelle dans la prairie, l'arc-en-ciel sur les collines pluvieuses; quelquefois aussi nous murmurions des vers que nous inspirait le spectacle de la nature.

» Nous avions tous les deux un peu de tristesse au fond du » cœur : nous tenions cela de Dieu ou de notre mère! »

Vous voyez déjà ce qu'était l'enfant; d'après l'enfant, vous pouvez juger de l'écolier. Un rêveur, un poète; étudiant nonchalamment et à ses heures; ennuyé du collége, et au collége comme dans la maison paternelle, se réfugiant dans l'amitié qui lui faisait paraître les heures moins longues. Le jeune François de Chateaubriand fut élevé au collége de Rennes; là il étudia, autant qu'il pouvait étudier, l'arithmétique de Bezou, et comme contre-poids à M. Bezou, il découvrit Horace, l'Horace *expurgatus* et les *Confessions de saint Augustin*, deux nouveaux amis de collége. Ces souvenirs du collége sont charmans racontés par M. de Chateaubriand; c'est tout-à-fait la fraîcheur et la grâce enfantine et la passion champêtre des premiers livres des *Confessions de J.-J. Rousseau*. Il se souvient des moindres accidens du premier âge. Il a un regret pour tous ses amis qui sont morts, entre autres pour son ami Régille, le Vendéen, mort à Quiberon. Ce brave Régille était pri-

sonnier des bleus sur parole; la nuit venue, il se jeta à la nage pour aller avertir un vaisseau anglais qui était en croisière de ne pas approcher. Les Anglais avertis veulent entraîner Régille avec eux ; mais lui, fidèle à sa parole, se rejette à la nage, et il revient au fatal Quiberon, où il est fusillé le lendemain en criant : *Vive le Roi!* Pauvre Régille ! il pouvait bien manquer à sa parole ; que faisait aux bleus un cadavre de moins?

Le collége de Rennes ne laisse guère d'autres souvenirs à M. de Chateaubriand. Tous ses camarades de collége sont morts, ou presque tous. Parmi les aventures qu'il raconte, voici la plus gaie:

Il était expressément défendu au collége de dénicher les nids d'oiseaux. Un jour, pendant la promenade, les joyeux condisciples découvrent au sommet d'un grand arbre un nid de pie; la mère était au sommet de l'arbre qui veillait sur sa couvée. Comment faire pour parvenir au nid tant défendu et tant convoité? Les jeunes enfans se montrent le nid du regard et du geste. Qui montera là-haut le premier? Est-ce toi, Louis? Est-ce toi, Victor? Est-ce toi, François? — Ce sera moi, dit François, voyant que tous les autres hésitent; ce sera moi! et aussitôt le voilà qui grimpe. Il grimpe; il s'accroche aux branches, il monte; il monte, il monte encore; il ne se voit pas monter; il entend d'en-bas qu'on l'applaudit et qu'on l'admire; il monte toujours. A la fin il est près du nid; la pauvre mère, forcée dans sa retraite, s'envole à regret; le petit François plonge la main dans le nid. — Pas d'oiseaux ! mais de petits œufs mollement étendus sur le duvet, et chauds encore! Lui qui ne veut pas redescendre de l'arbre les mains vides, s'empare des œufs et les cache dans son sein. Alors il se met à redescendre. Il était plus difficile de descendre qu'il n'avait été facile de monter; les branches plient, les branches cassent, son pied glisse, il s'écorche le visage et les mains; il arrive ainsi, tant bien que mal, à un certain endroit où l'arbre, se divisant en deux, formait une fourche; il tombe à cheval sur cette fourche, où il reprend haleine, jambe de ci, jambe de là.

Comme il était ainsi à cheval, reprenant haleine et cherchant à descendre de cette hauteur, il entend soudain crier ses condis-

ciples : « Voici le maître! voici le maître! » Et en effet le maître paraissait au loin, et chacun de prendre sa volée comme la pie, et François de Chateaubriand de rester là-haut tout seul, à cheval sur son arbre. Un seul de ses condisciples était resté au pied de l'arbre qui lui disait : « Sauve-toi, François! laisse-toi couler de l'arbre, François! prends-le à bras-le-corps, François! » Peut-être ce camarade si fidèle au malheur n'était-il autre que ce digne Régille. Pauvre Régille!

Ainsi fit François. Il prit l'arbre entre ses deux mains et il se laissa glisser de haut en bas de l'écorce raboteuse; il arriva ainsi jusqu'à terre, quelque peu froissé, il est vrai; mais qu'importe? le maître n'a rien vu. Il reprend donc sa course, il rejoint ses camarades; le maître le voit venir et le regarde. O désespoir! ô accident imprévu! les œufs, les maudits œufs se sont cassés dans la poitrine du petit François; son gilet a changé de couleur; la pie s'est vengée; ses œufs crient vengeance. Le maître, espèce de Breton à tête dure, déclare à François de Chateaubriand qu'il aura le fouet. On rentre au collége; vous pouvez penser si l'on rentre tristement.

A peine rentré, le maître fait appeler François de Chateaubriand dans sa chambre afin qu'il ait à subir sa peine. Alors le petit François, le cœur oppressé, les yeux pleins de larmes, les mains jointes, prie et supplie qu'on lui épargne cette ignominie. — Il demande une autre peine. — La prison, — le pain sec, — les *pensum*, — deux cents vers d'Horace à apprendre par cœur. — Vains efforts! le maître l'a dit, François aura le fouet! En même temps le maître s'approchait pour donner le fouet à François; mais celui-ci, voyant la prière inutile, prend son parti sur-le-champ comme un gentilhomme; il s'adosse contre le mur, et quand son bourreau s'approche, il se défend à coups de pieds et à coups de poing; il mord, il frappe, il crie, il égratigne, il s'enfuit, il se cache sous le lit, il se retranche derrière les meubles; un jeune lion n'eût pas mieux fait. A la fin, de guerre lasse, on lui cède; il emporte la victoire bien mieux et bien plus chastement que le petit Jean-Jacques en pareille occasion.

Après dix mois passés dans ces études et dans ces promenades, tour à tour rêveur et colère, emporté et patient, étudiant à ses heures, mais étudiant seul, rêvant déjà et déjà modulant cette phrase savante et cadencée qui est peut-être mieux qu'une poésie, poésie dont il avait déjà la conscience en son ame, et qu'il a trouvée plus tard, lui le premier, lui tout seul, à la grande admiration de la France, il revenait passer ses vacances à Combourg. Il revoyait le vieux château que frappait la mer, il embrassait sa mère, il se remettait à trembler devant son père, il parlait avec sa jeune sœur, il travaillait avec elle; ils prêtaient l'oreille aux bruits confus de la forêt et de la mer. Puis soudain ce ne fut plus au collége qu'on l'envoya, ce fut au régiment; il était écolier la veille, il fut soldat le lendemain, soldat tout-à-fait, allant à l'exercice. — Une! deux! — Une! deux! — Portez arme! présentez arme! et jamais feu! — Quand il sut le métier, marcher au pas, aller, venir, nettoyer son fusil, blanchir sa buffleterie et noircir sa giberne, on le fit monter en grade. Il devint caporal, puis sergent, puis enfin sous-lieutenant, ma foi! Alors ce fut à lui à enseigner les autres. Il leur apprit tout ce qu'on lui avait appris. — Une! deux! — Une! deux! — Tourne à droite! tourne à gauche! En avant! marche! fixe! droite! gauche! portez arme! arme au bras! Tout ceci se passait à Dieppe, où il était en garnison; les galets de la mer lui servaient de champ de bataille : il devint ainsi, comme disait son colonel, *un officier tout-à-fait accompli.*

Quand cette nouvelle éducation du jeune de Chateaubriand fut achevée, et cela se fit promptement, son père l'envoya à Paris pour chercher fortune. Il fit donc encore une fois ses adieux au château de Combourg, à sa mère, à sa sœur; puis il partit dans une voiture de poste, tête-à-tête avec une dame qu'il devait accompagner jusqu'à Paris. Mais, comme dit M. de Chateaubriand, *laissons parler ses Mémoires :*

« Je n'ai revu Combourg que trois fois : à la mort de mon père, » toute la famille se trouva réunie au château pour se dire adieu. » Deux ans plus tard, j'accompagnai ma mère à Combourg; elle » voulait meubler le vieux manoir; mon frère y devait amener

» ma belle-sœur : mon frère ne vint point en Bretagne, et bien-
» tôt il monta sur l'échafaud avec la jeune femme (1) pour qui ma
» mère avait préparé le lit nuptial; enfin, je pris le chemin de
» Combourg en arrivant au port, lorsque je me décidai à passer
» en Amérique.

» Après seize années d'absence, prêt à quitter le sol natal pour
» les ruines de la Grèce, j'allai embrasser au milieu des landes
» de ma pauvre Bretagne ce qui me restait de ma famille; mais
» je n'eus pas le courage d'entreprendre le pélerinage des champs
» paternels. C'est dans les bruyères de Combourg que je suis de-
» venu le peu que je suis; c'est là que j'ai vu se réunir et se dis-
» perser ma famille. De dix enfans que nous avons été, nous ne
» restons plus que quatre. Ma mère est morte de douleur, les
» cendres de mon père ont été jetées aux vents.

» Si mes ouvrages me survivent, si je devais laisser un nom,
» peut-être un jour, guidé par ces Mémoires, le voyageur s'arrê-
» tera un moment aux lieux que j'ai décrits. Il pourrait recon-
» naître le château, mais il chercherait en vain le grand *mail* ou
» le grand bois; il a été abattu; le berceau de mes songes a dis-
» paru comme les songes. Demeuré seul debout sur son rocher,
» l'antique donjon semble regretter les chênes qui l'environnaient
» et le protégeaient contre les tempêtes. Isolé comme lui, j'ai vu,
» comme lui, tomber autour de moi la famille qui embellissait
» mes jours et me prêtait son abri; grâce au ciel, ma vie n'est
» pas bâtie sur la terre aussi solidement que les tours où j'ai passé
» ma jeunesse! »

Ici s'arrêtent la première et la deuxième lecture des Mémoires de M. de Châteaubriand.

(1) Mlle de Rosambo, petite-fille de M. de Malesherbes, exécutée avec son mari le même jour que son illustre aïeul.

TROISIÈME JOURNÉE.

Il nous semble que nous n'avons pas besoin d'avertir le lecteur que tout ceci n'est que le squelette informe et décoloré du plus bel ouvrage de M. de Chateaubriand. Ce que nous racontons, nous ne le racontons que par ouï-dire; toute cette grande histoire d'un grand homme, qui est venue à d'autres toute vivante, toute colorée, n'est venue à nous que par reflet et dans un récit secondaire, et par conséquent fort tronquée et fort inexacte. Toujours est-il cependant que l'intérêt qui s'attache aux Mémoires de M. de Chateaubriand est si vif, qu'on nous saura gré, en tout état de cause, d'en avoir reproduit si fort à l'avance quelques détails si pleins de charme et de naïveté, tout dépouillés qu'ils sont de leur enveloppe primitive, et pour ainsi dire de leur robe virginale. Reprenons donc notre héros où nous l'avons laissé.

Nous l'avons laissé dans une voiture de voyage tête-à-tête avec une belle dame, allant à Paris pour la première fois, innocent et timide jeune homme qui ne se doutait guère des mœurs qu'il allait voir; si timide, en effet, que, dans toute cette longue route, sa compagne de voyage, qui croyait voyager avec un militaire, ne trouva pas même un écolier. Aussi à peine fut-elle arrivée qu'elle fit au jeune sous-lieutenant une très-froide et très-moqueuse révérence, laquelle révérence avait l'air de dire : *Laisse les dames et étudie les mathématiques!* Mais quel est le beau et timide et honnête jeune homme qui, au moins une fois dans sa vie, n'ait pas été salué ainsi!

Paris, sur les jeunes gens qui y entrent pour la première fois, produit ordinairement deux effets tout contraires. Le jeune officier, timide et rêveur qu'il était, avait été obligé, lui aussi, en entrant dans la grande ville, de dire adieu à ses plus beaux rêves. Adieu ma poésie! Songez donc qu'il était logé rue du Mail, *à l'hôtel de l'Europe*, dans une petite chambre, au troisième étage, tout seul au milieu de ce bruit, tout seul dans cette foule! Heureusement, au moment de son plus grand isolement, il vit entrer

son frère aîné qui l'embrassa tendrement, et qui le présenta sur-le-champ à sa famille et à ses amis, à M. de Malesherbes et aux gens de lettres, à Paris et à Versailles, à la ville et à la cour.

M. de Malesherbes est le premier homme qui ait accueilli, qui ait compris le jeune François de Chateaubriand. Depuis ce temps, M. de Chateaubriand a voué à M. de Malesherbes une reconnaissance égale au respect qu'il avait pour ses vertus. « L'alliance qui » unissait sa famille à la mienne me procurait souvent le bonheur » d'approcher de lui. Il me semblait que je devenais plus fort et » plus libre en présence de cet homme vertueux, qui, au milieu » de la corruption des cours, avait su conserver dans un rang » élevé l'intégrité du cœur et le courage du patriote. Je me rap- » pellerai long-temps la dernière entrevue que j'eus avec lui : » c'était un matin; je le trouvai par hasard seul chez sa petite- » fille. Il se mit à me parler de Rousseau avec une émotion que » je ne partageais que trop. Je n'oublierai jamais le vénérable » vieillard voulant bien condescendre à me donner des conseils, » me disant : « J'ai tort de vous entretenir de ces choses-là; je » devrais plutôt vous engager à modérer cette chaleur d'ame qui a » fait tant de mal à notre ami. J'ai été comme vous, l'injustice » me révoltait; j'ai fait autant de bien que j'ai pu, sans compter » sur la reconnaissance des hommes. Vous êtes jeune, vous verrez » bien des choses; moi, j'ai peu de temps à vivre. » Je supprime » ce que l'épanchement d'une conversation intime et l'indulgence » de son caractère lui faisaient ajouter; le déchirement de cœur » que j'éprouvai en le quittant me sembla dès-lors un pressenti- » ment que je ne le verrais jamais!

» M. de Malesherbes aurait été grand si sa santé épuisée ne l'a- » vait empêché de le paraître. Ce qu'il y avait de très-étonnant en » lui, c'était l'énergie avec laquelle il s'exprimait dans une vieil- » lesse avancée. Si vous le voyiez assis sans parler, avec des yeux » un peu enfoncés, ses sourcils grisonnans et son air de bonté, » vous l'eussiez pris pour un de ces augustes personnages peints » de la main de Lesueur. Mais venait-on à toucher les cordes sen- » sibles, il se levait comme l'éclair; ses yeux à l'instant s'ou-

» vraient et s'agrandissaient. Aux paroles chaudes qui sortaient de » sa bouche, et à son air pensif et animé, il vous aurait semblé » voir un jeune homme dans toute l'effervescence de l'âge; mais » à sa tête chauve, à ses mots un peu confus, faute de dents pour » les prononcer, vous reconnaissiez le septuagénaire. Ce contraste » redoublait le charme que l'on trouvait dans sa conversation, » comme on aime les feux qui brûlent au milieu des neiges de » l'hiver.

» M. de Malesherbes a rempli l'Europe du bruit de son nom; » mais le défenseur de Louis XVI n'a pas été moins admi- » rable aux autres époques de sa vie que dans les derniers temps » qui l'ont si glorieusement couronnée. Patron des gens de lettres, » le monde lui doit l'*Émile*, et l'on sait que c'est le seul homme » de cœur, le maréchal de Luxembourg excepté, que Jean-Jacques » ait sincèrement aimé. Plus d'une fois il brisa les portes des bas- » tilles; lui seul refusa de plier son caractère aux vices des grands, » et sortit pur des places où tant d'autres avaient laissé leur vertu. » Quelques-uns lui ont reproché de donner dans ce qu'on ap- » pelle *les principes du jour*. Si par principes du jour on appelle » haine des abus, M. de Malesherbes fut certainement coupable. » Quant à moi, j'avouerai que s'il n'eût été qu'un bon et franc » gentilhomme, prêt à se sacrifier pour le roi son maître, et à en » appeler à son épée plutôt qu'à sa religion, je l'eusse sincère- » ment estimé; mais j'aurais laissé à d'autres le soin de faire son » éloge. »

Des graves salons de M. de Malesherbes le jeune homme courut bien vite aux endroits moins réservés où se tenaient les gens de lettres de ce temps-là. Chose étrange! autant il avait été à l'aise tout d'abord avec le saint vieillard, autant il fut timide et tremblant devant quelques renommées littéraires que plus tard il appréciait à leur juste et misérable valeur. Ce n'est pas sans sourire quelque peu qu'on retrouve dans l'*Essai sur les révolutions* les traces vives encore du premier enthousiasme de l'auteur, enthousiasme qui s'est singulièrement modifié depuis, sinon tout-à-fait effacé. Que de grands hommes il a vus en ce temps-là! M. de Fon-

tanes, le duc de Nivernois, le chevalier Bertin, M. Le Brun, le chevalier de Parny, en ce temps-là poète royaliste et chrétien qui n'avait pas encore vomi *la Guerre des dieux* à l'autel des furies; Champfort, qu'il compare aux sages de la Grèce, Champfort dont *l'œil bleu lançait l'éclair;* Flins surtout, M. Flins je ne sais qui, je ne sais quoi, un grand poète de l'heure présente, qu'il appelle le célèbre Flins. Rien n'est charmant comme cette peinture littéraire dans ses Mémoires. « Épiménide, s'écrie-t-il, a payé son » tribut à M. Flins en lui fournissant le sujet de sa comédie. » M. de Chateaubriand a fait là un excellent commentaire à cette excellente note à propos de son admiration pour ce même M. Flins. « Ne croirait-on pas, dit-il, lire une de ces apostrophes grotesques » que Diderot introduisait dans l'histoire des deux Indes sous le » nom de l'abbé Raynal. — O rivage d'Aajinga, tu n'es rien, mais » tu as donné naissance à Élisa! »

De la ville il passe à la cour. Il fallait absolument présenter ce jeune gentilhomme à la cour. Or, pour être présenté, il fallait être militaire, et tout au moins capitaine. Son frère, qui n'était pas militaire, n'avait pas pu monter dans les carrosses du roi; il fallait au moins qu'un homme de son nom y montât, ainsi le voulait l'honneur de la famille. Cependant François de Chateaubriand n'était que sous-lieutenant d'infanterie dans le régiment de Navarre; on le fit capitaine de cavalerie, et sous ce titre il vit le roi Louis XVI face à face. Il eut les honneurs de la cour.

« Louis XVI était de taille avantageuse; il avait les épaules » larges, le ventre prédominant; il marchait en roulant d'une » jambe sur l'autre. Sa vue était courte, ses yeux à demi fermés, » sa bouche grande, sa voix creuse et vulgaire. Il riait volontiers » aux éclats; son air annonçait la gaieté, non peut-être cette gaieté » qui vient d'un esprit supérieur, mais cette joie cordiale de l'hon- » nête homme, qui naît d'une conscience sans reproche. Il n'était » pas sans connaissances, surtout en géographie; au reste, il avait » ses faiblesses comme les autres hommes. Il aimait, par exemple, » à jouer des tours à ses pages, à guetter à cinq heures du matin, » au travers des fenêtres du palais, les seigneurs de sa cour qui

» sortaient des appartemens. Si à la chasse vous passiez entre le » cerf et lui, il était sujet à des emportemens, comme je l'ai » éprouvé moi-même. Un jour qu'il faisait une chaleur étouffante, » un vieux gentilhomme de ses écuries qui l'avait suivi à la » chasse, se trouvant fatigué, descendit de cheval et, s'étendant » sur le dos, s'endormit à l'ombre. Louis vint à passer par là, il » aperçut le bonhomme, trouva plaisant de le réveiller. Il des- » cend donc lui-même de cheval, et, sans avoir l'intention de » blesser cet ancien serviteur, lui laisse tomber une pierre assez » lourde sur la poitrine. Celui-ci se réveille, et dans le premier » moment de la douleur et de la colère il s'écrie : — Ah! je vous » reconnais bien là; voilà comment vous étiez dans votre enfance; » vous êtes un tyran, un homme cruel, une bête féroce! Et il se » mit à accabler le roi d'injures. Sa Majesté regagna vite son che- » val, moitié riant, moitié fâché d'avoir fait mal à cet homme » qu'il aimait beaucoup, et disant en s'en allant : — Oh! il se » fâche, il se fâche, il se fâche! »

Sans doute vous êtes curieux de savoir comment le jeune sous-lieutenant d'infanterie, capitaine de cavalerie, apprit à ses dépens que le roi s'emportait quand on passait entre le cerf et lui. L'histoire est charmante racontée dans les Mémoires; elle est si amusante et si bien racontée que vous la lirez même ici avec plaisir. Donc, après avoir été présenté à la cour, le jeune François de Châteaubriand reçut quelque temps après une invitation du premier gentilhomme pour se rendre à la chasse du roi.

Vous jugez si la cour parut belle à ce jeune homme! Rien n'est admirable comme cette cour de Versailles qui se dresse au son du cor. Le soleil prend un air de fête, les chevaux hennissent, les pages caracolent, les dames, les chevaliers, les grands seigneurs, le roi, les gardes, que sais-je? On monte en voiture, dans les *voitures de la cour*, et l'on part pour la forêt de Saint-Germain. L'usage était que chacun de la chasse du roi montât les chevaux du roi. On donna à notre capitaine de cavalerie une jument appelée *l'heureuse*, qui n'avait ni bouche ni éperon. Aussitôt la chasse commence, la meute aboie et le cor retentit. La ju-

ment *l'heureuse*, hors d'elle-même, ne se contient plus; elle se précipite, rapide comme l'éclair; elle renverse tout sur son passage, hommes et femmes; elle va, elle va, elle va! On avait bien averti le jeune homme de ne jamais se trouver entre le roi et la bête, ou gare aux boutades du roi! mais son cheval n'écoutait rien; quand à un certain carrefour il entend un coup de feu, la jument s'arrête, le cavalier descend de cheval, il ôte son chapeau, et à vingt pas de là il aperçoit le roi, un fusil à la main, qui venait d'abattre le cerf. — Il n'est pas allé bien loin, dit le roi en montrant le cerf étendu. En même temps toute la cour arrivait, et vous jugerez de l'étonnement et de l'admiration générale quand on vit le nouveau venu tête à tête avec le roi, et qui avait l'air de faire la conversation avec Sa Majesté!

Le roi parti, et Chateaubriand resté seul avec d'autres chasseurs, on voulut plaisanter le capitaine de cavalerie, qui s'était laissé emporter par son cheval. Un chêne était là renversé, tout touffu, tout branchu; Chateaubriand propose de le sauter à cheval, le tronc et les branches; mais son défi ne fut pas accepté, et il revint avec les honneurs de la journée. Voilà toute l'histoire du jeune courtisan. Il se trouva tout d'abord peu d'aptitude à ce métier. « Mon caractère était si antipathique avec la » cour, j'avais un tel mépris pour certaines gens à qui je le ca- » chais si peu, je me souciais si peu encore de ce qu'on appelait » *parvenir*, que j'étais comme les confidens dans les tragédies, » qui entrent, sortent, regardent et se taisent. »

D'ailleurs cet ardent jeune homme avait trop d'intelligence et trop d'avenir dans les idées pour étudier la cour quand la ville était un si inquiétant sujet d'études, pour regarder le passé quand il avait l'avenir sous les yeux. Que lui importe Versailles quand Paris est là? Que lui importe le vieux palais quand on prend la Bastille? Il aura toujours assez le temps de pleurer sur Louis XVI, ce malheureux roi qui ne doit guère aller plus loin que son cerf, blessé à mort; laissez-lui donc regarder ceux qui viennent, Mirabeau, par exemple. Car il a vu Mirabeau, car il a entendu à la tribune ce redoutable bégayement qui devenait peu à peu cette grande élo-

quence que vous savez. Il a vu Mirabeau à la taverne, où il parlait de ses amours avec un si mélancolique sourire. Ce doit être une belle chose le Mirabeau de M. de Chateaubriand, vu par lui et peint par lui! Vous sentez si Mirabeau aimait à se communiquer à cette ame si vive servie par un regard si brûlant! Ils dînaient souvent ensemble; et un jour, au sortir du dîner, Mirabeau, qui parlait de ses collègues, appuyant ses deux grosses mains sur les épaules du jeune homme, lui disait : — Ils ne me pardonneront jamais ma supériorité.

Il a donc vu commencer cette révolution qui devait faire le tour du globe; il a vu 89 qui devait être 93; il a vu Versailles croulante et la Bastille croulante; il a vu les orateurs commencer et les rois finir; il a vu le dix-huitième siècle, ce beau siècle encore tout ému sous le regard de Voltaire, de J.-J. Rousseau et de Diderot, passer de l'éloquence écrite à l'éloquence parlée, de la tragédie au pamphlet, du livre au journal. Il a vu comment tombe une société caduque, et comment elle se couche au cercueil toute morte et toute fardée comme une vieille et spirituelle courtisane perdue d'esprit, d'orgueil, de bienveillance et d'amour. Il a entendu le peuple venir, et la grande voix du peuple qui ne sait pas parler en français, qui ne parle aucune langue, et qui ne sait qu'un mot dans toutes les langues : Liberté! Il a vu que le velours du trône était tout usé, et que sous ce velours usé se trouve une planche rude et sanglante, la planche de l'échafaud. Il a vu venir un jour de Versailles à Paris, dans une voiture traînée, pressée, poussée, couverte de boue par la multitude, quelque chose qui ressemblait à un homme, à une femme, à un enfant : c'étaient ceux qu'on appelait le roi, la reine et le dauphin. Il a vu, chose horrible! les premières têtes coupées, sanglant trophée au bout d'une pique, vacillante manifestation des fureurs populaires; il a vu tout cela, lui qui était venu pour voir de près cette France poétique et royale, cette France de Louis XIV et de Bossuet; cette France de Pascal et de Condé; la patrie des belles femmes et des nobles chevaliers; la riante et magique patrie du beau langage; malheureuse terre qui allait appartenir à Danton et à Marat.

Aussi vous jugez s'il eut peur ! vous jugez s'il recula épouvanté ! vous jugez si cela lui parut horrible, un jour qu'il était à une des fenêtres de son hôtel, de voir passer sous son regard le regard d'une tête coupée, de sentir ce froid et pâle visage contre son pâle visage! A cette vue, Chateaubriand, oubliant toute prudence, se met à crier : Au meurtre ! L'éloquence lui vint à ce jeune homme, du haut de cette fenêtre d'hôtellerie, pour défendre la royauté de Louis XVI, comme elle lui est venue après tant de révolutions à la tribune de la chambre des pairs pour dire un dernier adieu à la royauté de Charles X, élégie touchante et noble par laquelle le pair de France nous a fait ses adieux ! Ce jour-là peu s'en fallut que le peuple irrité de ce cri d'humanité ne portât au bout d'une autre pique la tête même du jeune François de Chateaubriand. Il se pressa avec force contre la porte de l'hôtel, et il se mettait en mesure de l'enfoncer quand une foule vint qui chassa cette foule ; car en ce temps-là la foule succédait à la foule, la fureur à la fureur, les têtes coupées aux têtes coupées ; il n'y avait d'immobile que l'échafaud, il n'y avait de stable que le bourreau.

Hors de lui, il allait s'épouvanter auprès de M. de Malesherbes, le noble et courageux gentilhomme qui garda son sang-froid jusqu'aux portes du Temple, celui-là même qu'on a tué comme le plus vertueux et le plus brave dans cette France, afin de ne plus laisser d'espoir à personne. M. de Malesherbes, qui savait mieux ce que c'était qu'une révolution que personne au monde, eut pitié sans doute de ce tout jeune homme qui allait être égorgé comme d'autres malheureux, par hasard. Il le poussa donc hors de France sous un noble prétexte. M. de Malesherbes aimait beaucoup la géographie. Il y avait toujours sur la table de son cabinet quelque carte déployée. — Si j'étais à votre place, disait Malesherbes, et il disait cela sans soupirer, si j'étais à votre place j'irais en Amérique, j'y tenterais quelque grande entreprise, je voyagerais dix ans. Dix ans ! Le noble vieillard ne disait pas assez.

A ce conseil voilà François de Chateaubriand qui s'anime. Il avait une grande idée qui le poussait là-bas, et il ne comprenait pas qu'un péril pût le retenir ici. Il partit. Il dit adieu à M. de

Malesherbes, il s'embarqua à Saint-Malo, où sa mère vint lui dire adieu. Le jour de ce départ a une date certaine dans l'histoire ; Mirabeau était mort depuis deux jours. *Adieu donc la patrie!* comme dit lord Byron.

QUATRIEME JOURNÉE.

Voici comment M. de Chateaubriand lui-même développe la grande idée qui le poussait en Amérique : « Ce voyage que j'en-
» treprenais alors n'était que le prélude d'un autre bien plus im-
» portant dont à mon retour j'avais communiqué les plans à M. de
» Malesherbes. Je ne me proposais rien moins que de déterminer
» par terre la grande question du passage de la mer du Sud par
» le Nord. On sait que, malgré les efforts du capitaine Cook et
» des navigateurs subséquens, il est toujours resté un doute. »

Le voilà donc parti pour le Nouveau-Monde! Donc que nous importe le projet qui l'y pousse? Donc que nous fait à nous que le passage par le Nord soit trouvé ou non? Nous allons découvrir mieux qu'un passage, nous allons trouver notre grand poète. A chacun son œuvre. Au capitaine Cook, au capitaine Parry, à tous les autres, les découvertes, les passages, les terres nouvelles, les étoiles inconnues dans le ciel; à l'Américain les villes qu'il élève dans le désert, les lois qu'il refait, les révolutions que nous lui envoyons et qu'il nous renvoie couvées, augmentées, agrandies, plus terribles! Mais à notre poète les déserts et les riches forêts de l'Amérique; à lui les grands fleuves, les arbres fleuris; les chants mélancoliques dans les grands bois tout neufs, le bruit de la cataracte écumante; à lui le désert; à lui le sauvage dans le désert; à lui Chactas; à lui Atala; à lui sa poésie, sa parole cadencée, son profond et mélancolique regard vers cette terre qui l'étonne! En faire un voyageur, lui! Il est mieux qu'un voyageur, il est un grand poète. Qu'a-t-il besoin de passage par le Nord? Toute cette terre, il la connaît, il la sait par cœur, il l'a vue depuis sa création; c'est son bien, c'est sa terre, c'est son poème, c'est son livre, c'est la chaste passion de sa jeunesse, ce sera le souvenir

charmant de son âge mûr, le regret touchant de sa vieillesse! Soyez donc bien tranquilles! Le voyageur fera place bientôt au poète! Sa grande idée de découvertes fera bientôt place à la fantaisie! Et voilà justement ce qui lui arrive! A peine a-t-il touché la mer, à peine a-t-il vu le ciel, le soleil, l'étoile de la mer, que le voilà qui s'abandonne à ses adorables caprices; il décrit le bruit, le vent et l'eau et le calme; il admire toutes choses, le matelot au haut du mât, et au-dessus du matelot l'hirondelle voyageuse qui se repose! Rien ne lui échappe. Ce vif regard que vous savez embrasse l'immensité de la mer et du ciel; quant à la terre elle est bien loin. Y a-t-il une terre? C'est à peine s'il le sait. D'ailleurs, ne la retrouvera-t-il pas toujours?

Ces impressions de la mer se retrouvent partout dans les ouvrages de M. de Chateaubriand. Dans *le Génie du Christianisme*, dans *les Natchés*, dans *l'Itinéraire*, dans ses *Mémoires* surtout, tant sont vifs ses souvenirs. Comme il se complaît à parler du désert de l'Océan! « Me trouver au milieu de la mer, c'était n'avoir » pas quitté ma patrie; c'était, pour ainsi dire, être porté dans » mes premiers voyages par ma nourrice, par la confidente de » mes premiers plaisirs. C'est à moi surtout que s'appliquent ces » vers de Lucrèce :

Tùm porrò puer ut sævis projectus ab undis
Navita.....

» Élevé comme le compagnon des vents et des flots, ces flots, » ces vents, cette solitude, qui furent mes premiers maîtres, » conviennent peut-être mieux à la nature de mon esprit et à » l'indépendance de mon caractère; peut-être dois-je à cette édu- » cation sauvage quelque vertu que j'aurais ignorée : la vérité est » qu'aucun système d'éducation n'est en soi préférable à un » autre. Dieu fait bien ce qu'il fait; c'est sa providence qui nous » dirige, lorsqu'elle nous appelle à jouer un rôle sur la scène du » monde. » Quel style!

Même sans avoir lu les mémoires de M. de Chateaubriand, il

est facile de le suivre dans ses voyages. Ses voyages sont imprimés en partie, et ce qui en fait le charme, c'est que tout cela ressemble à un poème épique qui serait pensé par le Tasse et qui serait écrit par Sterne. Parti de Saint-Malo, comme nous l'avons dit, le vaisseau qui portait M. de Chateaubriand prit la haute mer et, le 6 mai 1791, ils jetèrent l'ancre devant l'île de Graciosa, l'une des Açores. De Graciosa, le vaisseau va à Saint-Pierre, et de là il suit les côtes du Maryland et de la Virginie. C'est par une de ces belles nuits si calmes que M. de Chateaubriand a trouvé, non pas un archipel inconnu, mais ces belles pages du *Génie du Christianisme*. Le coucher du soleil, « le globe du soleil, prêt à » se coucher dans les flots, apparaissait entre les cordes du navire » au milieu des espaces sans bornes. » Quelques jours après la vigie crie : Terre! Ils étaient sur le continent américain.

« Je restai quelque temps les bras croisés, promenant mes re- » gards autour de moi dans un mélange de sentimens et d'idées » que je ne pouvais débrouiller alors, et que je ne pourrais » peindre aujourd'hui. Ce continent ignoré du reste du monde » pendant toute la durée des temps anciens et pendant un grand » nombre de siècles modernes; les premières destinées sauvages » de ce continent et ses secondes destinées depuis l'arrivée de » Christophe Colomb; la domination des monarchies de l'Europe, » ébranlée dans ce nouveau monde; la vieille société finissant » dans la jeune Amérique; une république d'un genre inconnu » jusqu'alors, annonçant un changement dans l'esprit humain et » dans l'ordre politique; la part que ma patrie avait eue à ces » événemens; ces mers et ces rivages devant en partie leur indé- » pendance au pavillon et au sang français; un grand homme » sortant à la fois au milieu des discordes et des déserts, Was- » hington, habitant une ville florissante dans le même lieu où, » un siècle auparavant, Guillaume Penn avait acheté un mor- » ceau de terre de quelques Indiens; les États-Unis renvoyant à » la France, à travers l'Océan, la révolution et la liberté que la » France avait soutenues de ses armes; enfin mes propres desti- » nées, les découvertes que je voulais tenter dans ces solitudes

» natives qui étendaient encore leur vaste royaume derrière l'é-
» troit empire d'une civilisation étrangère : voilà les choses qui
» occupaient mon esprit. »

Mais ce premier moment de confuse incertitude une fois passé, le poète se montre de nouveau. Le voilà qui regarde avec une admiration toujours nouvelle les oiseaux moqueurs, les cardinaux, les jolies négresses, les correctes habitations anglaises, les écureuils gris, noirs et rayés ; et, au milieu de ces oiseaux et de ces nègres, voilà notre poète qui fait cette réflexion, « qu'il n'y a de vieux » en Amérique que les bois fils de la terre, et la liberté mère » de toute société humaine. » Il traversa ainsi tous les États-Unis, puis enfin il arriva à Philadelphie. Comme il entrait, entrait aussi une voiture attelée de quatre chevaux fringans, conduits à grandes guides : c'était la voiture de Washington.

Le récit de l'entrevue du jeune voyageur avec Washington est un chef-d'œuvre de narration.

« Une petite maison dans le genre anglais, ressemblant aux » maisons voisines, était le palais du président des États-Unis : » point de gardes, pas même de valets. Je frappai ; une jeune » servante m'ouvrit. Je lui demandai si le général était chez lui ; » on me répondit qu'il y était. Je répliquai que j'avais une lettre » à lui remettre. La servante me demanda mon nom, difficile à » prononcer en anglais, et qu'elle ne put retenir. Elle me dit » alors doucement : *Walk in, sir!* Entrez, monsieur ! et elle » marcha devant moi dans un de ces étroits et longs corridors » qui servent de vestibule aux maisons anglaises ; elle m'intro- » duisit dans un parloir où elle me pria d'attendre le général.

» Je n'étais pas ému. La grandeur de l'âme ou celle de la for- » tune ne m'en imposent point : j'admire la première sans en être » écrasé ; le monde m'inspire plus de pitié que de respect. Visage » d'homme ne me troublera jamais.

« Au bout de quelques minutes le général entra. C'était un » homme d'une grande taille, d'un air calme et froid plutôt que » noble. Il est ressemblant dans ses gravures. Je lui présentai ma » lettre en silence ; il l'ouvrit, courut à la signature, qu'il lut

» tout haut avec acclamation : — Le colonel Armand ! C'était » ainsi qu'il appelait et qu'avait signé le marquis de la Rouairie.

» Nous nous assîmes. Je lui expliquai tant bien que mal le motif de mon voyage. Il me répondait par des monosyllabes français ou anglais. Il m'écoutait avec une sorte d'étonnement. Je » m'approchai et je lui dis avec un peu de vivacité : — Mais il » est moins difficile de découvrir le passage du Nord-Ouest que » de créer un peuple comme vous l'avez fait ! — *Well, well, young man!* s'écria-t-il en me tendant la main. Il m'invita à » dîner pour le jour suivant, et nous nous quittâmes.

» Je fus exact au rendez-vous. Nous n'étions que cinq ou six » convives. La conversation roula presque entièrement sur la révolution française. Le général nous montra une clef de la Bastille. Ces clefs de la Bastille étaient des jouets assez niais qu'on » se distribuait alors dans les deux mondes. Si Washington avait » vu comme moi dans les ruisseaux de Paris les vainqueurs de la » Bastille, il aurait eu moins de foi dans sa relique. Le sérieux et » la force de cette révolution n'étaient pas dans les orgies sanglantes. Lors de la révocation de l'édit de Nantes, en 1685, la » même populace du faubourg Saint-Antoine démolit le temple » protestant à Charenton avec autant de zèle qu'elle dévasta l'église de Saint-Denis en 1793.

» Telle fut ma rencontre avec cet homme qui a affranchi tout » un monde. Washington est descendu dans la tombe avant qu'un » peu de bruit se fût attaché à mes pas; j'ai passé devant lui » comme l'être le plus inconnu ; il était dans tout son éclat et moi » dans toute mon obscurité. Mon nom n'est peut-être pas demeuré » un jour entier dans sa mémoire. Heureux pourtant que ses regards soient tombés sur moi ! Je m'en suis senti réchauffé le » reste de ma vie. Il y a une vertu dans les regards d'un grand » homme.

» J'ai vu depuis Bonaparte; ainsi la Providence m'a montré les » deux personnages qu'elle s'était plu à mettre à la tête des destinées de leur siècle. »

Puis arrive cet admirable parallèle entre Washington et Bona-

parte, qui n'a pas d'égal dans l'antiquité, parce qu'il n'a manqué pour cela à l'antiquité que trois hommes, Washington, Bonaparte et Chateaubriand : Washington, qui a laissé les États-Unis pour trophée sur son champ de bataille; Bonaparte, qui ne se charge que de son propre sort. Ce parallèle, déjà magnifique de tout point, a été admirablement augmenté dans les Mémoires, peut-être par la raison que Bonaparte, pour des esprits de sa taille, grandit tous les jours.

Après avoir salué Washington, Chateaubriand poursuit sa route. L'*étonnement* de Washington n'a pas arrêté le jeune homme. Il part pour le pays des sauvages, où un instinct secret lui assure qu'il trouvera quelque chose à coup sûr. S'il pensait encore à ce passage, toujours est-il qu'il n'y pensa pas long-temps. La fantaisie poétique fut bientôt assise de nouveau à ses côtés, comme autrefois à son collége Horace et saint Augustin l'emportaient souvent sur l'arithmétique de Bezout. Je n'en veux pour témoin que cette délicieuse narration qui tiendra si bien sa place dans les Mémoires. A tous ceux qui les liront je demande si ce sont là les émotions d'un homme qui pense sérieusement à découvrir un passage par le Nord?

« Je partais alors pour le pays des sauvages, et je me trouvais » embarqué sur le paquebot qui remonte de New-York à Albany » par la rivière de l'Hudson. La société des passagers était nom- » breuse et aimable, consistant en plusieurs femmes et quelques » officiers américains. Un vent frais nous conduisait mollement à » notre destination. Vers le soir de la première journée, nous nous » assemblâmes sur le pont pour prendre une collation de fruits et » de lait. Les femmes s'assirent sur les bancs du gaillard, et les » hommes se mirent à leurs pieds. La conversation ne fut pas » long-temps bruyante. J'ai toujours remarqué qu'à l'aspect d'un » beau tableau de la nature on tombe involontairement dans le » silence. Tout à coup je ne sais qui de la compagnie s'écria : » —C'est ici que le major André fut exécuté. Aussitôt voilà mes » idées bouleversées. On pria une Américaine très-jolie de chan- » ter la romance de l'infortuné jeune homme. Elle céda à nos in-

» stances, et commença à faire entendre une voix timide pleine » de volupté et d'émotion. Le soleil se couchait, nous étions alors » entre de hautes montagnes. On apercevait çà et là, suspendues » sur des abîmes, quelques cabanes rares qui disparaissaient et re- » paraissaient tour à tour entre des nuages mi-partis blancs et » roses qui filaient horizontalement à la hauteur de ces habita- » tions. Lorsqu'au-dessus de ces mêmes nuages on découvrait la » cime des rochers et les sommets chevelus des sapins, on eût cru » voir de petites îles flottantes dans la mer. La rivière majestueuse, » tantôt coulant nord et sud, s'étendait en ligne droite devant » nous, encaissée entre deux rives parallèles comme une table de » plomb; puis tout à coup, tournant à l'aspect du couchant, elle » roulait ses flots d'or autour de quelque mont qui, s'avançant » dans le fleuve avec toutes ses plantes, ressemblait à un gros » bouquet de verdure noué au pied d'une zone bleue et aurore. » Nous gardions un profond silence. Pour moi j'osais à peine res- » pirer. Rien n'interrompait le chant plaintif de la jeune passa- » gère, hors le bruit insensible que le vaisseau faisait en glissant » sur l'onde. »

Et plus il avançait dans le nouveau monde plus il avançait dans la poésie. Il avait bien à faire pour la manifester au dehors, cette poésie qui l'a fait ce qu'il est, lui qui n'avait eu jusqu'alors en fait de poésie que les honneurs littéraires du *Mercure de France*, distinction enviée et dont il avait été bien fier. Laissez-le donc s'enfoncer tant qu'il voudra dans les forêts vierges de l'Amérique. « Lorsqu'après avoir passé le Mohawk je me trouvai dans des bois » qui n'avaient jamais été abattus, je tombai dans une sorte d'i- » vresse. J'allais d'arbre en arbre à droite et à gauche indiffé- » remment, me disant à moi-même : — Là plus de chemin à » suivre. Plus de villes, plus d'étroites maisons, plus de prési- » dens, de républiques, de rois..... Et pour essayer si j'étais en- » fin dans mes droits originels, je me livrais à mille actes de vo- » lonté qui faisaient enrager le grand Hollandais qui me servait de » guide, et qui dans son ame me croyait fou. »

Mais, direz-vous, pendant ce temps que devient le passage?

Ah bien! oui, le passage. N'y a-t-il pas sous les bois ces deux filles bleues qui l'aiment et qu'il aime? types charmans et ingénus des deux femmes américaines, Atala d'abord, et la jeune fille des *Natchés!* N'est-il pas à souper le soir avec toute une tribu de sauvages, et à s'endormir autour du feu après avoir bu de l'eau-de-vie et fumé le calumet avec les guerriers? Que parlez-vous de passage? Ne vous dit-il pas qu'il est éperdu, hors de lui, transporté, enivré, libre, libre, tout seul, vagabond de corps comme d'imagination, poète à son aise, tout-à-fait poète; il assiste, transporté, et les larmes aux yeux, et le sourire sur les lèvres, et l'éclat de rire dans la gorge, et le bonheur dans le cœur, à la révélation de son génie. Il crie à son tour : — Et moi aussi, et moi aussi! *Anch io, anch io!* Quel drame! Cet homme tout jeune dans ce monde tout jeune! cet homme tout seul dans ce désert, ce civilisé échappé à Paris, et quel Paris! qui bondit et qui court comme un chevreuil! Adieu la tristesse! adieu la mélancolie! Il erre, il marche, il s'assied, il dort, il tourne, il écoute, il parle, il regarde, il rêve, il s'appelle, il fume, il fait griller son repas, il aime la chair bien saignante, il regarde les enfans dormir balancés dans les branches de l'arbre; que lui parlez-vous du passage? Il n'a pas le temps. Ne faut-il pas qu'il voie la chute du Niagara, dont il a fait deux ou trois descriptions admirables? Ce n'est pas sa faute s'il ne tombe pas dans le gouffre la première fois, et si son cheval ne les y entraîne pas à la seconde. Il en est quitte pour un bras cassé, mais on est si vite guéri en Amérique! Alors il se jette dans le lac Érié, et sur les bords du lac il voit de charmantes couleuvres, d'adorables serpens; il en connaît les mœurs, il les appelle par leurs noms; si vous voulez, il va les faire danser au son d'un flûte. Il passe là cinquante rivières sur de beaux ponts suspendus dans les airs à de beaux fils d'acier et d'or tressés par son imagination créatrice. Quelquefois il s'arrête au bord d'un lac pour voir des milliers de poissons se jouant dans l'onde transparente; une autre fois ce sont des oiseaux qui l'arrêtent, ou bien il ferme les yeux et il prête l'oreille à tout ce bruit de fleuves qui se précipitent dans la mer. Ce bruit était si

grand qu'il n'entendait pas le bruit que faisait la porte du Temple en retombant sur le roi.

Cette extase n'a pas de fin, ce ravissement n'a pas de bornes. Il est comme cet homme qui, dans un poème, en face de l'univers nouvellement créé ne savait que dire O! O! O! et voilà tout. Quelquefois il écrit même de longues pages qui ne sont toutes que de longues exclamations. Vous lui parlez de son passage! mais ne voyez-vous pas que les plus petits obstacles l'arrêtent tout un jour? Une fois en passant par un pré, il voit une vache bien maigre qui paissait tranquillement. Tout à coup trois hommes qui conduisaient cinq ou six vaches grasses entrent dans le pré, et chassent la vache maigre à coups de bâton. A cette vue, il faut à toute force que notre voyageur se détourne de son chemin. « Une » femme sauvage, en apparence aussi misérable que la vache, » sortit de la hutte isolée, s'avança vers l'animal effrayé, l'appela » doucement et lui offrit quelque chose à manger. La vache cou- » rut à elle en allongeant le cou avec un petit mugissement de » joie. Les colons menaçaient de loin l'Indienne qui revint à sa » cabane. La vache la suivit. Elle s'arrêta à la porte où son amie » la flattait de la main, tandis que l'animal reconnaissant léchait » cette main secourable : les colons s'étaient retirés. »

Êtes-vous comme moi, n'aimez-vous pas mieux cette vache que tous les passages par le Nord?

Et que dites-vous de sa très-amusante rencontre au milieu des forêts? Ce valet de chambre qui fait danser messieurs les sauvages et mesdames les sauvagesses dans leur chambre, en jouant sur sa pochette l'air *de Madelon Friquet*. Ainsi, son voyage dans les bois réunissait tous les charmes du désert et toutes les aventures de la civilisation! Souvent assis sur des ruines indiennes, vis-à-vis une maison anglaise bâtie d'hier, abritée par des arbres aussi vieux que le monde, côte à côte avec des sauvages, au bord d'un fleuve où le crocodile, en se jouant, lançait par sa gueule béante l'eau du lac en gerbes colorées, il prenait son repas au chant du pélican, aux cris de la cigogne cachée dans les nuages, un repas de truites fraîches, et en ces instans de calme, d'admiration et de repos, il

était heureux comme un roi. « Aussi étais-je bien plus qu'un roi. » Si le sort m'avait placé sur le trône, et qu'une révolution m'en » eût précipité, au lieu de traîner ma misère dans l'Europe comme » Charles et Jacques, j'aurais dit aux amateurs : Ma place vous » fait envie, eh bien, essayez du métier; vous verrez qu'il n'est » pas si bon. Égorgez-vous pour mon vieux manteau, je vais » jouir dans les forêts de l'Amérique de la liberté que vous m'a- » vez rendue! »

Vraiment, il est impossible de ne pas s'inquiéter de toute son ame et de tout son cœur, en voyant la paix, et le calme, et l'enthousiasme de ce jeune homme. Il est entré dans ces forêts si chaste, si jeune, si amoureux de tout ce qui est beau, de tout ce qui est noble et bon; il a apporté avec lui tant de vertu, d'indépendance, de courage; il est si heureux et si fier de l'instinct poétique qui se révèle en lui, tout nouveau, tout armé, qui déborde de toutes parts, qui se fait jour par les cris, par les larmes, par le silence, dans ses veilles, dans son sommeil, sous le ciel, dans la hutte du sauvage, au milieu des grands fleuves, à côté des filles bleues, à côté des guerriers, loin des hommes, près des hommes, partout et toujours ; c'est un si beau spectacle, celui d'un homme si heureux et si complétement heureux, qu'on a peur de voir tout à coup ce bonheur s'évanouir! A chaque pas que fait ce jeune homme dans la vie sauvage, on se rappelle malgré soi qu'il est gentilhomme, qu'il est officier, qu'il est monté dans les carrosses du roi, qu'il appartient à ce roi qu'on emprisonne là-bas, à cette noblesse de France qu'on égorge là-bas; qu'il a laissé là-bas un frère, une mère, des parens, des amis, un régiment, quoi encore? Arbres de la forêt, enveloppez-le bien de votre ombre sacrée; oiseaux sans nombre et sans nom, faites retentir sans cesse et sans fin votre cantique de gloire à ses oreilles; grondez, vieux fleuves; murmure, vaste mer; levez-vous, ouragans en fureur; entraîne-le avec toi, Indien qui pêche; retenez-le dans des liens de fleurs, jeunes filles des sauvages; que toute la terre américaine se soulève pour le retenir! Fasse le ciel qu'il n'entende pas dans les solitudes les bruits venus de France! Grâce, grâce

pour lui! Il est si heureux! Il est si bien ici! Mais le moyen d'empêcher ce trône de France qui s'écroule de faire cet horrible bruit en croulant?

M. de Chateaubriand ne devait pas échapper à sa destinée. Voici comment il l'entendit ce bruit d'un empire qui s'écroule. C'est là encore un de ces chefs-d'œuvre de narration qu'on ne peut trop relire et trop admirer : « En errant de forêts en forêts, je m'étais » approché des défrichemens américains. Un soir, j'avisai, au » bord d'un ruisseau, une ferme bâtie en troncs d'arbres. Je de- » mandai l'hospitalité : elle me fut accordée.

» La nuit vint. L'habitation n'était éclairée que par la flamme » du foyer. Je m'assis dans un coin de la cheminée. Tandis que » mon hôtesse préparait le souper, je m'amusai à lire, à la lueur » du feu, en baissant la tête, un journal anglais tombé à terre. » J'aperçus en grosses lettres ces mots : FLIGHT OF THE KING, » *Fuite du roi*. C'était le récit de l'évasion de Louis XVI et de » l'arrestation de l'infortuné monarque à Varennes. Le journal ra- » contait aussi les progrès de l'émigration et la réunion de presque » tous les officiers de l'armée sous les drapeaux des princes fran- » çais. Je crus entendre la voix de l'honneur, et j'abandonnai » mes projets. »

Ici le poète ne dit pas tout : il a bien mieux fait, ce jour-là, que d'*abandonner ses projets*; il a abandonné sa poésie, il a dit adieu à ses forêts chéries, il a renoncé à cette terre toute neuve, dont il a vu le premier le côté poétique; il a dit adieu à tout ce qu'il avait vu, à tout ce qu'il n'avait pas vu encore. Adieu montagnes! adieu vallées! adieu cascades! adieu les habitans des forêts! adieu les forêts! Le poète emporte *Atala* et *les Natchés*, et il revient de cette terre verdoyante et calme à ce Paris tout vieux, tout moulu, tout brisé, tout révolutionnaire, qui lui avait fait peur en 89, et ce Paris était arrivé à 92, grands dieux!

Je ne crois pas que jamais un jeune homme ait donné une plus grande preuve de résignation, et de courage, et de dévouement à ses croyances. Il y en a qui par devoir renoncent à leur famille, à leurs études, à leurs amours, c'est bien; mais renoncer à sa poé-

sie! dire adieu à son poème commencé! revenir du nouveau monde dans le vieux monde, de la forêt et du désert à la ville et dans la foule, d'un monde qui naît à un monde qui meurt, de la liberté du sauvage à la liberté des cannibales; quitter le silence, le repos, le bruit, l'exil, les fleuves, le désert, les fleurs, et revenir avec des idées incomplètes, des poèmes inachevés, sous l'influence d'un rêve interrompu! revenir pour voir des échafauds tout rouges, des hommes qui s'égorgent, des trônes qu'on brise, des temples qu'on renverse; revenir sans pouvoir rien défendre, ni le Dieu, ni le roi, ni les vivans, ni les morts; revenir pour se cacher dans des ruines, sans oser pleurer sur ces ruines! voilà ce qu'il a fait pourtant sans hésitation, sans trouble, sans regrets, sans frayeur.

Revenu à Philadelphie pour s'embarquer, la première chose qui lui rappela qu'il était un homme civilisé, c'est qu'il n'avait pas d'argent pour payer son passage. Un honnête capitaine consentit à le porter en Europe sur sa parole. Il s'embarqua donc. Une tempête le poussa en dix-neuf jours sur les côtes de France, où il fit un demi-naufrage entre les îles de Guernesey et d'Origny. Quelle tempête! elle est terrible! C'est par le récit de cette tempête que M. de Chateaubriand termine le livre quatrième de ses Mémoires : « Quand un vaisseau hollandais est assailli par la » tempête, officiers et matelots se renferment dans le flanc du » vaisseau; toutes les écoutilles sont fermées; seulement on laisse » sur le pont le chien du navire, qui aboie après la tempête. Ce- » pendant officiers et matelots boivent et fument, attendant à l'a- » bri que cesse l'orage. L'orage cesse, le chien n'aboie plus : alors » l'équipage remonte sur le pont. — Et moi, dit-il, je suis le chien » du navire, que la restauration a laissé sur le pont pour l'aver- » tir de l'orage, pendant qu'elle était à l'abri! » Vous sentez bien que ce n'est pas là la phrase de M. de Chateaubriand, que je la gâte, que je la tue; chose pardonnable à un homme qui ne l'a pas entendue de la bouche même du poète, qui la sait par ouï-dire, et dont le souvenir ne se repose que sur un souvenir.

CINQUIÈME JOURNÉE.

Il faut vous dire que chaque livre nouveau de ces Mémoires commence par un magnifique exorde. Ces Mémoires, où se reflète si admirablement la vie du plus grand écrivain de notre âge, ont été commencés depuis long-temps. Ils ont été souvent interrompus, souvent repris, çà et là, sous la tente, dans le palais, dans la vallée aux Loups, rue d'Enfer, à l'hôtel du ministère des affaires étrangères, à Berlin, à Londres, partout. Ils ont été écrits dans bien des fortunes différentes, mais toujours avec une ame égale. Quelle que soit l'époque de sa vie que l'auteur raconte, toujours il a soin, avant de faire le récit du passé, de nous transporter dans le moment présent : qui que ce soit qui se présente à sa pensée, le grand événement, ou le grand homme, ou le beau paysage, M. de Chateaubriand s'en occupe d'abord; il ne revient à son sujet et à son héros, qui est lui-même, que lorsqu'il ne peut faire autrement. Ces introductions dont je vous parle sont de magnifiques morceaux oratoires qui ne sont pas des hors-d'œuvres, qui entrent, au contraire, profondément dans le récit principal, tant ils servent admirablement à désigner l'heure, le lieu, l'instant, la disposition d'ame et d'esprit dans lesquels l'auteur pense, écrit et raconte. Vous ne vous attendez pas sans doute à ce que je vous donne même une idée de ces magnifiques préliminaires, dans lesquels la perfection de la langue française a été poussée à un degré inouï, même pour la langue de M. de Chateaubriand.

Reprenons le cours de ce récit, si varié et si simple, amusant comme un bon conte dont le héros est simple, honnête, spirituel et bon, se doutant peu de son génie, donnant beaucoup au hasard, ce tout-puissant protecteur des intelligences supérieures. A peine marié (car il se maria aussitôt son retour), il s'en va avec sa femme à Paris, où ils logèrent derrière l'église de Saint-Sulpice, cul-de-sac Férou. Ici M. de Chateaubriand s'élève à toute la hauteur de l'histoire, il prend le premier rang parmi les peintres de

l'école pittoresque. Quel spectacle le Paris de 92! Il l'a vu tout entier; il l'a parcouru d'un bout à l'autre; il en a vu face à face tous les hommes sanglans. Il en a entendu toutes les clameurs, tous les cris, toutes les vociférations atroces, à la tribune, aux théâtres, au Palais-Royal, dans les rues, dans les journaux; il s'est trouvé face à face avec la terreur, cette espèce de tigre auquel n'était comparable aucune bête féroce du Nouveau-Monde. Il a vu Robespierre, il a vu Marat, il a vu Danton, *ce Triboulet des libertés* du peuple; il a assisté aux séances du club des Jacobins. Pour peu que vous ayez l'habitude du coloris et du grand style de M. de Chateaubriand, vous pouvez vous faire idée de ces pages dans lesquelles il nous montre cette vaste église mal éclairée, turbulente et sombre, les chauve-souris, autrefois paisibles locataires de ces voûtes humides, poussant des cris d'effroi à la voix des orateurs de la Montagne, et les cris de ces chauve-souris effaçant l'éclat de ces grosses voix, si bien que de temps à autre on tirait des coups de fusil en l'air, singulière façon de demander du silence! Rien n'échappe à M. de Chateaubriand de ce lugubre spectacle; pas même la tribune, composée de deux solives croisées l'une sur l'autre, espèce d'échafaud préparatoire; pas même les instrumens de la vieille torture abolie, suspendus derrière l'orateur; décoration bien digne, quoique inattendue, de ces votes et de ces discours funèbres. C'est là que chaque jour se prononçaient d'innombrables arrêts de mort. Cependant toute la société française qui ne s'était pas jetée dans *la folie de Coblentz*, poussée à bout, s'en allait de France pour tenter un dernier, un criminel, un inutile effort.

Ici M. de Chateaubriand, qui est un grand politique en même temps qu'il est un grand peintre, se demande si l'émigration était permise? Il faut que cette grave question l'ait cruellement préoccupé, puisqu'il évoque, pour la décider plus à l'aise, la grande ombre de M. de Malesherbes, évocation dans le genre antique, dialogue souvent renouvelé, depuis Platon, par les plus hautes intelligences! Au reste, cette question de l'émigration avait déjà été admirablement traitée par M. de Chateaubriand : « Je me suis fait

» cette question en écrivant le siége des Trente : Pourquoi élève-
» t-on Thrasybule aux nues? Et pourquoi ravale-t-on les émigrés
» français au plus bas degré? Le cas est rigoureusement le même.
» Les fugitifs des deux pays, forcés de s'exiler par la persécution,
» prirent les armes sur des terres étrangères en faveur d'une an-
» cienne constitution de leur patrie. Les mots ne sauraient déna-
» turer les choses. Que les premiers se battissent pour la démocra-
» tie, les seconds pour la monarchie, le fait reste toujours le
» même en soi.

» Un bon étranger au coin de son feu, dans un pays bien tran-
» quille, sûr de se lever le matin comme il s'est couché le soir,
» en possession de sa fortune, la porte bien fermée, des amis en-
» dedans et la sûreté au-dehors, prouvera, en buvant un verre
» de vin, que les émigrés français ont tort, et qu'on ne doit ja-
» mais quitter sa patrie; et ce bon étranger raisonne conséquem-
» ment. Il est à son aise, personne ne le persécute, il peut se pro-
» mener où il veut, sans crainte d'être insulté, même assassiné;
» on n'incendie pas sa demeure, on ne le chasse point comme une
» bête feroce, le tout parce qu'il s'appelle Jacques et non pas
» Pierre, et que son grand-père, qui mourut il y a quarante ans,
» avait le droit de s'asseoir dans les bancs d'une église, avec deux
» ou trois arlequins en livrée derrière lui; certes, dis-je, cet
» étranger pense qu'on a tort de quitter son pays.

» C'est au malheur à juger du malheur; le cœur grossier de la
» prospérité ne peut comprendre les sentimens délicats de l'infor-
» tune. — Si l'on considère sans passions ce que les émigrés ont
» souffert en France, quel est l'homme maintenant heureux,
» qui, mettant la main sur sa conscience, ose dire : — Je n'eusse
» pas fait comme eux!

» La persécution commença en même temps dans toutes les par-
» ties de la France; et qu'on ne croie pas que l'opinion en fût la
» cause. Eussiez-vous été le meilleur démocrate, le patriote le
» plus extravagant, il suffisait que vous portassiez un nom connu
» pour être noble, pour être persécuté, brûlé, lanterné; témoins
» les Lameth et tant d'autres, dont les propriétés furent dévas-

» tées, quoique révolutionnaires et de l'Assemblée Constituante. »

Eh bien! j'en suis sûr, et vous le verrez si le malheur des temps nous y condamne, plus la nouvelle apologie de l'émigration par M. de Chateaubriand est solennelle, et moins M. de Chateaubriand consentirait à quitter la patrie aux jours du danger; il sait trop à présent que la mort d'un homme sur l'échafaud, mais sur un échafaud dressé dans les murs, est plus utile que la vie de cet homme hors des murs, dans les rangs étrangers. Cela est beau de défendre une cause royale *sous le rapport de la fidélité et des souffrances*, en laissant les opinions de côté!

Cependant au milieu de ce Paris acharné contre tout ce qui était gentilhomme, chaque jour apportait un nouveau danger à M. de Chateaubriand; la capitale n'était pas tellement un lieu d'asile que tout gentilhomme pût y manger tranquillement le triste morceau de pain qui lui restait; le nôtre eut beau combattre avec lui-même, il fallut céder, il fallut partir. Cette fois encore, l'argent lui manquait, car c'est là un des bonheurs de cette biographie si remplie d'événemens, de ramener cette phrase sans cesse. *L'argent manquait!* c'est la seule métaphore dont la répétition ne soit pas monotone dans un récit de longue haleine; c'est la seule péripétie toujours inattendue, toujours cruelle; c'est le seul contre-temps qui porte toujours avec lui son excuse, le seul embarras qui se pardonne toujours, le seul chagrin qui se comprenne toujours. *L'argent manquait!* Eh mon Dieu! oui, le vulgaire ne sait tant de gré de cette phrase aux hommes qui sont au-dessus de lui, que parce que le vulgaire ressent en lui-même une secrète joie de voir un grand homme tomber tout à coup de si hautes pensées et de si grands événemens, à la hauteur de tout le monde, par cette phrase si simple et si dramatique à la fois : *L'argent manquait!*

Donc l'argent manquait. M. de Chateaubriand n'avait pour toute fortune que les assignats de la dot de madame de Chateaubriand. Comment quitter Paris? A force de chercher, il trouva un notaire de la rue du Faubourg-Saint-Honoré qui consentit à lui prêter douze mille francs. Il va chercher lui-même ces douze mille

francs rue du Faubourg-Saint-Honoré, et il les avait en portefeuille, lorsqu'en revenant chez lui, rue Férou, il fait rencontre d'un sien ami. Son ami l'aborde; ils causent, ils marchent à côté l'un de l'autre. L'ennui de tous ces pauvres hommes était grand au milieu de tout ce peuple qui se divertissait si fort chaque jour dans les clubs ou autour de l'échafaud. Bref, M. de Chateaubriand, soit faiblesse, soit ennui, soit curiosité, entre avec son ami dans une maison de jeu, rue de Richelieu. Il joue; il perd. Il perd toute la somme, moins 1,500 francs. Il perdait peut-être la tête de son frère et la sienne! Cependant le sang-froid lui revient; il quitte le jeu, il monte dans un fiacre; le fiacre le mène à sa porte, rue Férou : il entre chez sa femme; il veut tirer le portefeuille de sa poche; il le cherche! plus de portefeuille! Il a oublié le portefeuille dans le fiacre. Ses derniers 1,500 francs!

Aussitôt il sort plus désolé que jamais. Comment faire? Que va-t-il devenir? Il court sur la place Saint-Sulpice. Des enfans qui jouaient lui disent que le fiacre qu'il demande vient de partir tout chargé. Il s'informe; on lui indique la demeure du cocher. Il va attendre le cocher chez lui, à sa porte. A deux heures du matin arrive le cocher; on fouille la voiture; plus de portefeuille! Le cocher a pris dans la soirée trois *sans-culottes* et un jeune prêtre, dont il indique la demeure. M. de Chateaubriand n'a donc plus qu'une chance sur quatre de retrouver son pauvre argent.

Il rentre chez lui, et comme c'est là un de ces vrais courages qui ne s'étonnent de rien et qui voient tout de suite le fond des choses, il s'endort aussi profondément que s'il eût dormi gratis sous la hutte d'un sauvage. Le lendemain il est réveillé par un jeune abbé qui lui demande s'il est le chevalier de Chateaubriand? En même temps le jeune homme lui remet son portefeuille et les 1,500 francs, avec lesquels ils partirent pour Bruxelles, lui, son frère aîné, et un domestique qu'ils avaient.

Ils avaient habillé ce domestique en bourgeois, et dans la diligence comme aux tables d'hôtes, ils le faisaient passer pour un de leurs amis. Le pauvre homme, interdit de tant d'honneurs, s'habituait fort mal à sa dignité nouvelle. A peine osait-il s'asseoir, à

peine osait-il manger devant ses maîtres; il passait tour à tour du respect le plus profond à la familiarité la plus vulgaire et la plus plaisante. Par-dessus le marché, ce domestique était somniloque; il disait tout haut la nuit et en pleine diligence ce qu'il avait dissimulé avec tant de peine pendant le jour. Il ne parlait dans son sommeil que de comtes, de marquis et de seigneurs; enfin, une nuit, c'était auprès de Cambrai, étouffé par son secret, hors de lui-même, et pour échapper à cette contrainte qui lui était insupportable, il crie au cocher : « Arrête! arrête! » On lui ouvre la portière et il s'enfuit à travers champs sans crier gare et sans chapeau. M. de Chateaubriand eut bien de la peine à persuader au conducteur de la diligence qu'il devait continuer sa route sans attendre leur compagnon de voyage. Le jour suivant, le domestique fut pris, arrêté, jeté en prison, et plus tard sa déposition maladroite, plus que malveillante, servit à faire condamner à mort le frère de M. de Chateaubriand.

Cependant les deux frères arrivèrent sans autre accident à Cambrai; ils étaient désignés sur leurs passe-ports comme marchands de vins, fournisseurs de l'armée du Nord. De Cambrai ils se rendirent facilement à Bruxelles. Bruxelles était remplie de royalistes : c'était le rendez-vous général de l'armée des princes; là on ne parlait que victoires, triomphes, restauration, dignités, vieille cour et priviléges. A entendre ces aveugles gentilshommes, ils allaient mettre fin à cette comédie de Jeu-de-Paume; ils allaient remettre le roi sur son trône demain; ils voulaient en avoir seuls toute la gloire et tous les profits; chaque nouveau-venu leur était à charge comme un compagnon dangereux et inutile. L'émigration était déjà divisée en deux parts : les premiers et les derniers venus; aux premiers venus appartenait exclusivement le droit de restauration. Les insensés! Aussi M. de Chateaubriand et son frère furent-ils fort mal reçus à l'armée des princes. On leur demanda de quoi ils se mêlaient? d'où ils venaient? pourquoi ils s'étaient dérangés si mal à propos, et pourquoi ils n'avaient pas plutôt attendu patiemment le retour de l'armée royale, puisqu'ils étaient tout portés à Paris?

Voilà comment ils furent accueillis par leurs alliés et leurs frères. C'est en vain que M. de Chateaubriand voulut entrer dans son régiment, le régiment de Navarre qui était un régiment de l'armée des princes, les rangs se serrèrent si fort qu'il prit parti dans une des compagnies bretonnes qui allaient faire le siége de Thionville. A présent tout se compensait pour le jeune aventurier. Si une première fois le sous-lieutenant d'infanterie avait été fait capitaine de cavalerie pour entrer dans les voitures de la cour, à présent, le lieutenant de cavalerie devenait un simple soldat. La giberne sur le dos, ma foi, et au bras un méchant fusil qui n'avait pas de chien, et en avant marche! Afin d'être plus présentable, il portait son uniforme blanc et il allait tout droit devant lui, quand il rencontra le roi de Prusse Frédéric Guillaume, à cheval, qui lui dit : — Où allez-vous? — Je vais me battre, dit l'autre. — Je reconnais bien là la noblesse de France! dit le roi de Prusse; il salua et passa son chemin.

M. de Chateaubriand avait déjà eu à Bruxelles la même conversation avec un homme qui n'a eu que de l'esprit et qui ne vit guère plus que de nom, Champfort. D'où vient monsieur? demanda Champfort. — Du Niagara, monsieur. — Où va monsieur? dit Champfort. — Où l'on se bat, monsieur! Et la conversation en resta là. Peut-être Champfort, un des derniers sceptiques qu'ait eus la France, alla-t-il s'imaginer que ce jeune homme se moquait de lui.

Il poursuivait donc son chemin portant légèrement son sac, et toujours rêvant poésie en attendant que l'ennemi se rencontrât. Cette fois encore, l'ennemi était, pour M. de Chateaubriand, une autre espèce de passage par le Nord qu'il s'agissait de trouver. Il marchait à son ennemi comme il était allé à la recherche de son passage, au hasard, en rêveur; en Amérique, il s'était arrêté pour caresser une vache maigre; en Belgique, il s'arrête pour saluer le triste successeur du grand Frédéric de Prusse; c'est toujours la fantaisie qui domine. Que de fois cependant il dut regretter son Amérique! « Les Bourbons n'avaient pas besoin qu'un cadet » de Bretagne revînt d'outre-mer pour leur offrir son obscur

» dévouement. Si, continuant mon voyage, j'eusse allumé la
» lampe de mon hôtesse avec le journal qui a changé ma vie,
» personne ne se fût aperçu de mon absence, car personne ne sa-
» vait que j'existais. Un simple démêlé entre moi et ma conscience
» me ramena sur le théâtre du monde : j'aurais pu faire ce que
» j'aurais voulu, puisque j'étais le seul témoin du débat; mais de
» tous les témoins, c'est celui aux yeux duquel je craindrais le
» plus de rougir. »

Il arriva ainsi sous les murs de Thionville. Il y avait dans cette ville des républicains qui faisaient bonne contenance et qui ne tremblaient pas devant ces royalistes fatigués, morts de faim et mal menés, qui n'avaient guère su que se battre en duel et courir le cerf; jeunes gens très-braves, mais qui ne savaient pas être patiens dans la bravoure, ni habiles d'ailleurs, et qui s'exposèrent aux huées de la ville assiégée : la première fois qu'ils mirent le feu à leurs obusiers, les boulets étaient venus tomber à six pieds du mur. Cette armée royaliste fit donc ce qu'elle put pour arranger son siége. Elle éleva des tentes, elle creusa des fossés, elle plaça des sentinelles, elle passa des revues, elle fit feu quand elle eut des fusils et de la poudre. M. de Chateaubriand, soldat, s'en allait en patrouille avec les autres soldats. Ces gentilshommes, accoutumés à la chasse au taillis, s'en allaient le fusil sous le bras, furetant dans les buissons avec le bout du canon, comme s'ils eussent dû faire envoler un bleu ou lever un républicain; chacun à ce métier de soldat avait apporté ses habitudes élégantes et ses mots charmans d'autrefois. La peinture de ce camp de Thionville est un tableau de genre d'une finesse exquise et charmante. Quant à M. de Chateaubriand, en attendant que son fusil eût un chien, il se livrait avec délices aux rêveries poétiques. A présent il mettait à profit cette vie de soldat, comme il avait mis à profit la vie des sauvages. Le matin en se réveillant il prêtait l'oreille au chant du coq dans le lointain; il aimait à voir s'élever d'une tranchée l'alouette matinale, poussant son joyeux petit cri dans les airs; il faisait son profit de tous ces contrastes : ici, la nature calme, belle, et parée, et brillante sous le soleil levant; là, l'homme en

guenilles, hideux et pâle, et sous les armes, et sur le point de se faire massacrer pour des idées; des arbres en fleurs et des fusils à baïonnettes; le ruisseau qui coule et le tambour qui bat aux champs. Impressions naturelles que vous avez retrouvées toutes vivantes et toutes colorées des feux du printemps et de la jeunesse, dans un des plus beaux livres des *Martyrs*.

Souvent, au milieu de son extase, il était appelé par le caporal pour faire la soupe, emploi dont il s'acquittait avec beaucoup de succès, il faut le dire; d'autres fois il cherchait une belle place au bord d'une mare, il s'agenouillait sur les gazons fleuris, et il lavait sa chemise avec toute la dextérité dont peut être capable un honnête gentilhomme qui lave son linge à cru et sans savon. Eh bien! même dans ces circonstances singulières, ce jeune esprit se tournait du côté poétique. Que n'eût-il pas donné, les jours de blanchissage, pour revenir au temps d'Homère, pour rencontrer sur son chemin l'estimable princesse Nausicaa!

D'autres fois il veillait à la garde du camp, il battait les campagnes voisines. Dans ces battues il faisait toujours quelque rencontre. Un jour, entre autres, il trouva, couché dans un sillon, un gros homme, le nez en terre, immobile et sans haleine. Aussitôt voilà Chateaubriand qui va *reconnaître;* il prend son fusil en avant, il avance à petits pas, enfin il reconnaît son gros cousin Moreau, qui était si gros que, tombé dans ce sillon, il y serait resté jusqu'à la fin du monde s'il n'avait rencontré le soldat Chateaubriand pour l'aider à se relever, lui et son fusil.

Le soir venu, quand la soupe était mangée, s'il y avait soupe, on parlait, on jouait, on riait, on faisait le grand seigneur sous la tente; Chateaubriand rêvait, il travaillait déjà à *Atala*. Même un jour, le manuscrit d'*Atala*, qu'il portait dans son sac, fut percé d'une balle, et le poète eut ainsi la vie sauve, mais, dit-il avec cet aimable sourire que vous savez; *Atala avait encore à soutenir le feu de l'abbé Morellet.*

Mais enfin il fallut que le siége de Thionville eût une fin : le siége de Troie a bien fini. Le siége de Thionville finit comme le siége de Troie, avec cette différence, que ce furent les assiégés

qui perdirent patience les premiers. A la fatigue et à la faim se joignit une affreuse dyssenterie qu'on appelait le *mal des Prussiens*. On fit donc retraite chacun de son côté. Le jour où il quittait le camp, M. de Chateaubriand fut blessé à la jambe par l'éclat d'une poutre enflammée, si bien qu'il avait à la fois une blessure à la jambe, la petite-vérole et la maladie des Prussiens, tristes compagnes de sa marche. Cependant, cette fois encore, son courage ne l'abandonna pas; il montra qu'une grande ame est toujours maîtresse du corps qu'elle anime. Il marcha tant qu'il put aller. Quand il passait dans les villes on lui indiquait le chemin de l'hôpital; mais il allait tout droit devant lui. A Namur, une pauvre femme, le voyant trembler sous la fièvre, le prit en pitié, et lui jeta une mauvaise couverture sur les épaules. Il sourit à la vieille femme, et il continua fièrement son chemin, enveloppé dans sa couverture. Enfin il tomba dans un fossé. Comme il était là, étendu sans connaissance et sans mouvement, passa la compagnie du prince de Ligne. Quelqu'un eut l'idée d'approcher de ce corps; on lui trouva un reste de vie, et on le jeta dans un fourgon; le fourgon le déposa aux portes de Bruxelles : notre homme, revenu à lui, et ne se trouvant que ses trois maladies, sa blessure, son mal prussien et sa petite-vérole, entre dans la ville. Il va d'abord frapper à la porte de l'hôtellerie où il avait déjà logé : on lui rejette la porte au nez; il va ainsi d'hôtellerie en hôtellerie, de maison en maison : toujours il est repoussé sur le seuil. Que vouliez-vous qu'on fît de ce moribond tout boiteux, tout transparent et tout livide, à Bruxelles? Bruxelles s'est enrichie depuis de la contrefaçon de ses ouvrages; mais c'est une ville qui n'a pas l'habitude de secourir, même pour un jour, les écrivains qu'elle vole si impunément.

A la fin, n'en pouvant plus, il revint à la porte de la première auberge. Sa fantaisie était de mourir à ce seuil dans sa couverture. Il était donc déjà disposé et tout prêt, quand une voiture vint à passer; dans cette voiture était son frère : vous jugez quels transports! Son frère avait 1,200 francs dans sa poche; il en donne la moitié à François. Malgré ces vingt-cinq louis, François ne fut pas reçu dans le bel hôtel : un barbier compatissant consentit à le re-

cevoir dans son taudis. Là il dit adieu à son frère, et son frère rentra en France pour mourir.

Pour lui, pansé tant bien que mal, car on osait à peine panser sa blessure, à cause de la contagion de sa double maladie, il guérit. Il revint en même temps à la santé et au plus absolu dénûment. Il résolut alors de se rendre à l'île de Jersey, afin de rejoindre les royalistes de la Bretagne. Au prix d'un peu d'argent qu'il emprunta, il se fit conduire à Ostende. « A Ostende je ren-
» contrai plusieurs Bretons, mes compatriotes et mes camarades,
» qui avaient formé le même projet que moi. Nous nolisâmes une
» petite barque pour Jersey, et on nous entassa dans la cale de
» cette barque. Le gros temps, le défaut d'air et d'espace, le mou-
» vement de la mer, achevèrent d'épuiser mes forces; le vent et
» la marée nous obligèrent de relâcher à Guernesey.

» Comme j'étais près d'expirer, on me descendit à terre et on
» me mit contre un mur, le visage tourné vers le soleil, pour
» rendre le dernier soupir. La femme d'un marinier vint à pas-
» ser; elle eut pitié de moi, elle appela son mari qui, aidé de
» deux ou trois autres matelots anglais, me transporta dans une
» maison de pêcheur, où je fus mis dans un bon lit. C'est vrai-
» semblablement à cet acte de charité que je dois la vie. Le len-
» demain on me rembarqua sur le sloop d'Ostende. Quand nous
» arrivâmes à Jersey, j'étais dans un complet délire. Je fus recueilli
» par un oncle maternel, le comte de Bédée, et je demeurai plu-
» sieurs mois entre la vie et la mort.

» Au printemps de 1795, me croyant assez fort pour reprendre
» les armes, je passai en Angleterre, où j'espérais trouver une
» direction des princes; mais ma santé, au lieu de se rétablir,
» continua de décliner; ma poitrine s'entreprit; je respirais à
» peine. D'habiles médecins consultés me déclarèrent que je traî-
» nerais ainsi quelques semaines, peut-être même quelques mois,
» peut-être quelques années, mais que je devais renoncer à toute
» fatigue et ne pas compter sur une longue existence. »

Ici ce grand homme d'esprit s'abandonne à une de ces boutades

inattendues qui donnent tant de vivacité et d'imprévu à son discours;

« Laissez entrer son excellence monseigneur le vicomte de » Chateaubriand, pair de France, ambassadeur à Londres, grand » officier de la Légion-d'Honneur, etc. » Et toute la ville qui se précipite à son devant, et la garde d'honneur qu'on lui donne, et toutes les puissances du temps qui font cortége à son côté!

« C'était ce même jeune homme qui entrait, il y a quarante ans, » à Londres, pauvre, nu, fugitif, ignoré, malade, et condamné » par les plus habiles médecins. »

Les Mémoires de M. de Chateaubriand sont remplis de ces admirables boutades. On en cite beaucoup déjà. C'est un homme qui se plaît au contraste et qui n'en évite aucun. Vous l'avez vu tout à l'heure grandissant le pair de France et l'ambassadeur sur le poète ignoré et mal vêtu qui entre à Londres; le voici à présent qui met en présence deux extraits mortuaires. Celui de son père et celui de sa mère. Quand le vieux seigneur mourut dans son vieux manoir, il mourut encore assez à temps pour jouir de tous les honneurs dus à sa naissance. On lit sur les registres de sa paroisse : « Aujourd'hui, tel jour, est mort dans son château monseigneur le très-noble vicomte René-Auguste de Chateaubriand, seigneur de Combourg et autres lieux. Il fut enterré dans le chœur de l'église, sous un marbre qui portait ses armoiries, mais qui ne les porta pas long-temps. A côté de ce somptueux extrait de mort, M. de Chateaubriand rapporte celui de sa mère, vous pouvez penser avec quel mélancolique sourire plein de douceur et de regrets. »

« Extrait des registres des décès de la ville de Saint-Servant, » 1er arrondissement du département d'Ille-et-Vilaine, pour » l'an VI de la république, f° 35, v°, où est écrit ce qui suit :

» Le 12 prairial an VI de la république française, devant moi » Jacques Bourdasse, officier municipal de la commune de Saint » Servant, élu officier public le 4 prairial dernier, sont comparus

» Jean Boslé, jardinier, et Joseph Bouslier, journalier, majeurs
» d'âge, et demeurant séparément en cette commune; lesquels
» m'ont déclaré que Appoline-Jeanne-Suzanne de Rédée, née en
» la commune de Bourseuil, le 7 avril 1726, fille de feu Ange-
» Annibal de Rédée, et de Renigue-Jeanne-Marie de Ravenel,
» femme de René-Auguste de Chateaubriand, est décédée au
» domicile de la citoyenne Compon, situé à la Rallue, en cette
» commune, ce jour à une heure après midi; d'après cette décla-
» ration dont je me suis assuré de la vérité, j'ai rédigé le présent
» acte, que Jean Boslé seul a signé avec moi, Joseph Bouslier
» ayant déclaré ne pas savoir signer. »

Ici s'arrêtent les Mémoires de M. de Chateaubriand. Cette lecture, souvent interrompue par des cris d'admiration, par des larmes, par ce profond silence qui couvre bien mieux que tous les cris la voix du lecteur, a trouvé dans l'auditoire de vives et profondes sympathies. Cette lente revue d'une vie si pleine de faits et d'idées ne pouvait manquer de produire cette impression ineffaçable. Les commencemens de ce jeune homme qui devait être plus tard M. de Chateaubriand, étaient des présages certains de la gloire la plus pure de notre temps. Il y a de tout dans ce livre. Souvenirs d'un jeune homme racontés avec la gravité d'un vieillard, récit d'enfant pour lequel la postérité commence, désappointemens de la jeunesse mis en présence des chagrins de la vieillesse; regrets amers de vingt-cinq ans, regrets profonds de soixante et dix ans; ici une monarchie qui s'en va, et cette même monarchie qui revient; ici un jeune homme qui revient le lendemain de Varennes pour mourir avec son roi, là un vieillard disgracié de la cour, qui repartait le lendemain de Cherbourg tout couvert du deuil de cette royauté, son amour, sa poésie et sa croyance! C'était là sans doute un de ces spectacles tout-puissans sur de jeunes esprits, sur de jeunes ames, sur de nobles femmes, sur toute cette société à part qui se cache sous les ombres moitié profanes, moitié saintes de l'Abbaye-au-Bois.

Certes, il faut que cette impression ait été bien profonde; certes, il faut que cette émotion ait été bien vive, pour que nous profanes, nous en ayons senti le contre-coup si avant dans notre esprit, si avant dans notre cœur. Mon Dieu! qu'avons-nous donc fait à M. de Chateaubriand, nous autres, nous les admirateurs de son génie, nous les enfans élevés sous son regard poétique, nous dont il a préservé la jeunesse du faux scepticisme et de l'ironie voltairienne, cette chose qui dessèche et qui fane, et que Voltaire seul a pu supporter sans danger, parce qu'il était Voltaire? Qu'avons-nous donc fait au grand poète pour qu'il ne nous ait pas admis dans ces confidences presque posthumes de son génie? Pourquoi ne nous a-t-il pas dit : « Venez; mettez-vous à genoux sur le seuil de la porte, et à travers la serrure, prêtez l'oreille, afin que vous ne soyez pas privés tout-à-fait de cette révélation avant le temps. » Alors vraiment nous serions venus, nous autres, et là, la tête nue, à genoux, sur ce seuil de pierre, retenant notre respiration dans notre poitrine, nous aurions prêté l'oreille à ces paroles testamentaires, pour lesquelles nous aurions témoigné envers et contre tous. Mais M. de Chateaubriand n'a pas pensé à nous : il a choisi. Et nous, nous avons été réduits à ramasser les parcelles de ces confidences, à faire un tout de ces narrations mal ordonnées, à reconstruire, avec les matériaux que nous avions déjà, la première partie de ces Mémoires, que nous vous rapportons à vous, tels que nous les savons. Pour que vous en sachiez davantage, vous et les autres, et nous aussi, il faut attendre que M. de Chateaubriand ait lu la suite de ces Mémoires. Pour que vous ayez ses Mémoires tout entiers, il faut que vous attendiez la mort de M. de Chateaubriand. Plaise à Dieu que vous attendiez longtemps!

Les Mémoires de M. de Chateaubriand s'arrêtent à son premier voyage en Angleterre. C'est en Angleterre que commence sa vie littéraire proprement dite, par cet ouvrage qui a été sujet à tant de controverse et qui déjà révèle un écrivain de premier ordre, *Essai sur les Révolutions*.

La dernière lecture qu'a faite M. de Chateaubriand contient

l'histoire récente de son voyage à l'exil de Charles X. A présent il commence par écrire ses plus récens souvenirs, qui sont les plus douloureux. Il est bien sûr de se souvenir de ce qui lui est arrivé il y a quarante années, mais ce qui lui est arrivé depuis 1830, est-il bien sûr qu'il s'en souvienne toujours? Que d'événemens, que de malheurs, que de trahisons, que de revers! Aussi se hâte-t-il d'écrire tout ce qu'il a vu et appris de nos dernières années, comme on s'acquitte d'une tâche pénible; cela fait, il n'en reviendra qu'avec plus de délices et d'enthousiasme aux malheurs de sa jeunesse.

Si parmi les brillans hors-d'œuvres dont je vous ai parlé, je pouvais vous citer un admirable passage sur la vieillesse des hommes; sur l'homme qui vieillit au milieu de cette nature toujours jeune! Qui que vous soyez, et quel que soit votre âge, vous trouveriez, à la lecture de ce morceau, que vous êtes bien vieux déjà, et que M. de Chateaubriand est bien jeune encore!

Chose singulière! Voici une époque, de 89 à 1834, qui embrasse à elle seule plus de révolutions, plus de changemens, plus de désastres, plus de gloire et plus de revers, que trois siècles tout entiers à choisir dans notre histoire; de 89 à 1834, la France a usé plus d'hommes illustres, plus de noms propres et plus de renommées puissantes que tous les peuples réunis de l'Europe n'en ont usé depuis cent ans. En présence de tant de faits à expliquer, de tant de révolutions à raconter, de tant d'hommes à juger, il n'est personne qui ne convienne que jamais, même un historien de l'antiquité, ait entrepris une tâche plus haute, plus imposante et plus difficile.

Jamais, en effet, les annales du monde n'ont offert sur un seul point une confusion si grande de faits et de principes, jamais ils n'ont vu en si peu de temps tant de grands hommes naître et mourir; jamais la fatalité antique, jamais la providence chrétienne, jamais Tacite, jamais Bossuet, jamais le doute, jamais la croyance, jamais Voltaire, jamais Montesquieu, n'ont été appelés à mettre en ordre des matériaux plus imposans, à raconter les clameurs de plus de voix diverses, à prendre note de plus d'opinions opposées, à

raconter plus de prospérités inouïes et plus de malheurs incroyables. Autrefois, quand les masses d'hommes venaient se poser tout inertes et toutes nues devant l'historien, imposant piédestal de quelques intelligences éparses çà et là; autrefois, quand les masses passaient devant l'historien, poussées par le destin, du berceau à la tombe, la tâche de l'historien était facile; quand les masses étaient en repos, l'historien s'arrêtait à contempler les intelligences éparses qui pesaient sur ces masses d'hommes, sous prétexte de les gouverner; quand les masses étaient en mouvement, l'historien se contentait de juger le fait principal et de voir si l'humanité remplissait bien sa tâche, si elle allait d'un pas ferme du berceau à la tombe. Voilà ce qui a merveilleusement facilité les historiens passés, chrétiens ou gentils, civilisés ou barbares; mais aujourd'hui que dans le peuple chacun a sa voix, aujourd'hui que chacun a son individualité dans la foule, aujourd'hui que chaque opinion est une opinion, que chaque volonté est une volonté; aujourd'hui que le peuple n'est plus une bête à mille têtes, mais un homme à mille têtes, qui osera le regarder en face ce nouvel habitant du monde de l'histoire? Qui osera le décrire ce nouveau phénomène du monde politique? Qui osera la juger cette puissance née d'hier dont l'historien fait partie, lui tout le premier, et qu'il ne peut juger sans se juger lui-même, et dont il ne peut parler sans parler de lui-même? Vous voyez bien que du jour où le peuple est entré sérieusement sur la scène du monde, l'histoire proprement dite est morte à jamais. Les héros sont changés, l'histoire change. Plus d'invocations à la Divinité et aux Muses, comme dans les histoires d'Hérodote; plus de beaux discours calqués sur l'école athénienne, comme dans les livres de Tite-Live, plus de chronique de monastère ou de château féodal, comme dans notre vieille histoire; plus de biographies des rois de France, comme dans l'histoire moderne. L'histoire a pris toutes les formes de tous les peuples du monde : ce fut un poème chez les Grecs, ce fut un discours chez les Romains, ce fut une légende de sacristie ou un prologue d'opéra chez nos aïeux : aujourd'hui qu'il n'y a plus ni poésie, ni éloquence, ni croyances, ni royauté : aujourd'hui que toutes choses sont dans le

vague, que tous les principes sont remis en question, et qu'on en est à savoir ce qui peut rapporter le plus de renommée et d'argent, de fonder une religion nouvelle ou de bâtir des chemins de fer; il n'y a plus vraiment qu'une manière d'écrire l'histoire, c'est d'avoir été un homme, d'avoir beaucoup fait et beaucoup vu, d'avoir été vu aussi, d'être vieux, d'être estimé par quelque qualité ou mieux encore par quelque défaut; d'avoir été comme l'histoire, tantôt haut, tantôt bas; de pouvoir parler à fond de toutes les fortunes, bonnes ou mauvaises, plus souvent de la bonne fortune, si l'on veut être plutôt estimé qu'aimé; plus souvent de la mauvaise fortune, si l'on tient plus à la sympathie qu'au respect de ses lecteurs. Un homme ainsi placé, qui sait écrire, qui n'estime ni ne hait les hommes, qui les voit tels qu'ils sont, médiocres et vaniteux, mais peu méchans, est alors le maître d'écrire, non pas l'histoire de son temps, car son temps n'est représenté par rien de ce qui fait l'histoire, ni par un principe, ni par un Dieu, ni par un homme, mais d'écrire l'histoire de sa vie qui été la vie de tous les hommes de son temps. Voilà comment M. de Chateaubriand, en ne croyant écrire que ses Mémoires, aura écrit en effet l'histoire du dix-neuvième siècle, ni plus, ni moins.

D'où l'on peut prédire que si jamais une époque n'a été plus inabordable pour un historien, jamais aussi une époque n'aura eu une histoire plus complète et plus admirablement écrite que la nôtre. Songez donc que pendant que M. de Chateaubriand fait ses Mémoires M. de Talleyrand écrit aussi ses Mémoires. M. de Chateaubriand et M. de Talleyrand attelés l'un et l'autre à la même époque ! l'un qui en représente le sens poétique et royaliste, l'autre qui en est l'expression politique et utilitaire; l'un l'héritier de Bossuet, le conservateur du principe religieux; l'autre l'héritier de Voltaire, et qui ne s'est jamais prosterné que devant le doute, cette grande certitude de l'histoire; l'un qui regarde le passé du point de vue de l'avenir, l'autre qui se tient dans le présent comme le seul maître de l'avenir; l'un enthousiaste et convaincu, l'autre ironique et toujours prêt à être persuadé; l'un éloquent à la tri-

bune et dans ses livres, et partout, l'autre qui n'est éloquent nulle part, qui est éloquent tête à tête, dans son fauteuil, au coin de son feu; l'un homme de génie, et qui le prouve; l'autre qui a bien voulu laisser croire qu'il était un homme d'esprit; celui-ci plein de l'amour de l'humanité, celui-là qui est moins égoïste qu'on ne le croit; celui-ci bon, celui-là moins méchant qu'il ne veut le paraître; celui-ci allant par sauts et par bonds, impétueux comme un tonnerre ou comme une phrase de l'Écriture, celui-là qui boite et qui arrive toujours le premier, il ne sait comment, par hasard; celui-ci qui se montre toujours quand l'autre se cache, qui parle quand l'autre se tait; l'autre qui arrive toujours quand il faut arriver, qu'on ne voit guère, qu'on n'entend guère, qui est partout, qui voit tout, qui sait presque tout; l'un intelligent par le cœur, l'autre intelligent par la tête; l'un gentilhomme parmi le peuple, l'autre gentilhomme parmi les gentilshommes, qui n'a jamais été qu'un gentilhomme, le dernier gentilhomme de la France, et qui mourra gentilhomme; l'un qui a des partisans, des enthousiastes, des admirateurs; l'autre qui n'a pas de confidens, qui n'a que des flatteurs, des parens et des valets : l'un aimé, adoré, chanté; l'autre à peine redouté : l'un toujours jeune, l'autre toujours vieux; l'un toujours battu, l'autre toujours vainqueur; l'un victime des causes perdues, l'autre héros des causes gagnées; l'un qui mourra on ne sait où, l'autre qui mourra prince et dans sa maison, avec un archevêque à son chevet; l'un que le peuple a porté en triomphe dans tous les temps, l'autre que le peuple a supporté dans tous les temps; l'un qui ne s'est jamais passé de la foule, l'autre qui ne sait pas ce que c'est que la foule; l'un grand écrivain à coup sûr, l'autre qui est un grand écrivain sans qu'on s'en doute; l'un qui a écrit ses Mémoires pour les lire à ses amis, l'autre qui a écrit ses Mémoires pour les cacher à ses amis; l'un qui ne les publie pas par caprice, l'autre qui ne les publie pas parce qu'ils ne seront terminés que huit jours après sa mort; l'un qui a vu de haut et de loin, l'autre qui a vu d'en bas et de près; l'un qui a été le premier gentilhomme de l'histoire contemporaine, qui l'a vue en habit et toute parée; l'autre qui en

a été le valet de chambre, et qui en sait toutes les plaies cachées : l'un qui a vécu toujours dix ans à l'avance, l'autre qui est toujours de dix ans en retard; l'un qu'on appelle Chateaubriand, l'autre qui s'appelle le prince de Bénévent. Tels sont les deux hommes que le dix-neuvième siècle désigne à l'avance comme ses deux juges les plus redoutables, comme ses deux appréciateurs les plus dangereux, comme les deux historiens opposés, sur lesquels la postérité le jugera.

JULES JANIN.

POMPÉE ET CÉSAR [1].

Pompée n'était ni l'homme du peuple ni l'homme de la poésie, parce que Pompée n'était pas un grand homme. Tous les efforts que fait Lucain pour élever Pompée tournent au profit de César. Pompée n'inspire point d'intérêt, parce qu'il ne fait rien qui vaille : on ne peut pas être grand et être battu ; on ne peut pas être admiré pour des défaites, des fautes, des découragemens ; les hommes ne croient pas à qui ne croit plus en soi. Je ne connais pas de caractère plus prosaïque que celui de Pompée.

L'éducation de Pompée, comme homme de guerre, ressemble assez à celle de Lucain, comme poète. Il fait ses premières armes sous la direction de son père Strabon, et ses belles dispositions lui attirent des complimens. Il rend quelques services à Sylla, en achevant, avec des troupes levées à ses frais, les débris de l'armée de Cinna et de Carbon, partisans souvent battus, et que le seul bruit de l'arrivée de Sylla avait démoralisés. Sylla l'en récompense par des complimens. Il vient à la rencontre du jeune homme, et le salue du nom d'*Imperator*. Sylla, dès la première vue, avait bien jugé Pompée. Il le flattait d'autant plus, qu'il croyait bien n'en avoir jamais rien à craindre. Pompée avait ren-

[1] Ce portrait de Pompée fera partie des ÉTUDES SUR LES POÈTES LATINS, que l'auteur est sur le point de publier. Nous l'avons choisi entre quelques autres pages tout aussi brillantes, bien moins pour donner une idée du livre de M. Nisard que pour mettre en avant nos preuves à l'appui, et n'être pas accusés de partialité quand nous citerons les ÉTUDES SUR LES POÈTES LATINS comme remarquable par le style autant que par les aperçus. L'auteur ne s'est pas borné aux vues étroites d'une critique de professeur, il a cherché l'histoire dans la littérature. Au reste, ce sera M. Villemain qui, nous l'espérons, rendra compte des deux volumes de M. Nisard.

(*N. du D.*)

chéri sur l'empressement de tous les Romains ou Italiens de marque qui s'étaient rendus au camp de Sylla, de tous les points où les partisans de Marius tenaient encore. Ceux-ci n'offraient au vainqueur de Marius que leur personne et leur obéissance; Pompée, par un raffinement de soumission, lui offrait une petite armée de beaux hommes, bien rangés et bien armés, que Sylla ne se lassait pas d'admirer. Toute l'histoire militaire de Pompée pourrait se réduire à ceci : des louanges excessives pour des faciles succès. Or, Pompée s'estima toujours d'après les louanges excessives qu'il avait reçues, et n'agit, dans beaucoup de circonstances, qu'avec l'espèce d'hésitation que lui donnait la conscience de ses succès trop faciles.

Pompée était un homme de parade et de représentation. Il avait une belle figure, des manières hautes et fières, une certaine majesté qui le rendait très-propre à figurer dans les cérémonies : ses flatteurs lui trouvaient une grande ressemblance avec Alexandre, et il permettait volontiers qu'on lui en donnât le nom. C'était un ambitieux de l'espèce de ceux qui n'ont de l'ambition que la partie de pompe et de munificence. Quand il était hors de charge, au lieu de chercher à se rendre nécessaire par ses talens et ses connaissances, de fréquenter le barreau, d'accuser ou de défendre, comme faisaient tous les hommes distingués de son temps, il fuyait les tribunaux et les autres lieux d'assemblée; il ne voulait ni soumettre ses idées au public ni exposer sa personne au grand jour; il affectait de se tenir à l'écart, dans une espèce de solitude majestueuse, comme le dieu familier de la république, auquel on venait s'adresser dans toutes les grandes crises; il recevait les hommages comme un tribut qui lui était dû, et ne regardait pas ses amis comme des partisans de sa haute position, qui le flattaient en proportion de ce qu'ils attendaient de lui, mais comme des cliens qui l'aimaient pour l'honneur de son amitié, et qui venaient s'abriter sous sa gloire. Quand il lui arrivait d'honorer les Romains de sa présence, ce qu'il faisait rarement pour ne pas se prodiguer, c'était un jour de spectacle pour le peuple que cette longue file de suivans qui accompagnaient sa

litière ; on sifflait ou on applaudissait : on sifflait le faste royal de cet homme qui n'était pas de force à se faire roi ; on applaudissait au dépit que ces airs de grandeur donnaient au sénat et à la noblesse.

Le jour du Triomphe était le grand jour de Pompée. Après ses faciles victoires sur Mithridate, et cette promenade en Orient, qui faisait dire à Lucullus que Pompée était un oiseau de cœur lâche qui dévorait les cadavres qu'un autre avait jetés par terre, et qui dissipait les restes des guerres faites par autrui, Pompée triompha pendant deux jours. Jamais triomphateur n'avait présenté une si longue suite d'écritaux, portant les noms des pays qu'il avait conquis. Afin de multiplier ces écritaux, Pompée avait pénétré dans des provinces dont les peuples étaient subjugués ou si faibles qu'ils ne pouvaient faire une résistance sérieuse. Les noms de quelques cantons de l'Asie que Pompée avait transformés en provinces, et de quelques peuplades dont il a fait des nations, figuraient sur la liste de ses conquêtes. Là où il n'avait pas pu, en conscience, faire des prisonniers, faute de résistance, il avait recueilli des choses curieuses, des habits de guerre, des meubles, emmené des indigènes de bonne volonté pour faire le personnage de captifs. On voyait à son triomphe des pièces de vaisselle en cristal, des lames d'or, une montagne d'or, avec des daims et des lions, et sa propre statue incrustée de perles. Pompée, précédé de portraits, de tableaux et d'effigies, suivi de princes captifs, de provinces conquises, la plupart réellement, les autres par contrebande, jouissait de son triomphe, non pour le crédit qui lui en revenait dans le public, mais pour la satisfaction qu'il éprouvait à se sentir sur un char, dominant la foule immense de ce peuple qui l'applaudissait d'autant plus qu'il le craignait moins. Ce n'était pas aux Romains, mais à lui-même, qu'il donnait ce spectacle ; il était triomphateur, à peu près comme Néron était histrion, pour son propre plaisir ; il n'avait plus d'ambition le jour où il pouvait être tout, et, après ce qu'il donnait à la vanité, il ne lui restait rien à donner à l'avenir. Il était le maître des cérémonies de son propre triomphe, et sa tactique, en fait de

fêtes triomphales, rappelait assez sa tactique en fait de batailles, si même il n'était pas plus habile à ordonner un triomphe qu'un combat.

Descendu de son char, l'ambition reprenait le dessus. Pompée aspirait à l'empire, et n'osait pas s'en emparer. Il ne voulait pas s'y placer, et n'y pouvait souffrir personne. Il aurait désiré qu'on vînt le lui offrir solennellement, les joueurs de flûte et les colléges de prêtres en tête, un beau matin que Rome aurait été si éprise de sa gloire, qu'elle se serait donnée à lui par amour. Ce faux grand homme ne comprenait pas que les nations ne se donnent qu'à celui qui sait les prendre, qu'il n'est pas de peuple tombé si bas qui s'offre comme une courtisane, et que quand une république est dégénérée au point d'avoir besoin du despotisme pour vivre, il faut que l'homme qui est de taille à y prétendre fasse tout au moins semblant de s'en emparer par un coup de main, afin d'épargner à la république la honte de s'être livrée. Pompée ne voyait le pouvoir que dans les honneurs extraordinaires, quoiqu'il vécût dans un pays où un simple tribun était quelquefois maître de la nation ; il avait plus besoin de paraître que d'être, et il était moins dangereux pour la liberté placé au faîte des honneurs, que rentré dans la condition privée, parce qu'alors il briguait les honneurs avec les mêmes moyens qui servent à briguer le pouvoir, moyens qui sont toujours funestes à la liberté. Dictateur, il était moins à craindre que simple citoyen, parce qu'ayant la dictature, il était beaucoup plus modéré que sa charge, et que ne l'ayant pas, il remuait l'état comme s'il eût prétendu à quelque chose de plus.

Ce fut là toute sa politique à l'intérieur, vouloir tout et n'oser rien; ce qui ne veut pas dire que Pompée ne fît jamais de violences : peu d'hommes, au contraire, en ont fait plus et de plus maladroites. Il lui arriva de sortir d'une élection, la toge couverte de sang, et de faire accoucher sa femme avant terme à la vue de ce sang qu'elle prenait pour le sien. Ses violences étaient des brigandages de places publiques; il n'avait ni l'étoffe d'un tyran ni l'étoffe d'un citoyen. Il commettait ou laissait commettre des meurtres pour n'arriver qu'à la seconde place, et quand il pou-

vait prendre la première sans verser une goutte de sang, il n'en avait pas le cœur.

Pompée avait à son service et même à ses gages des émissaires qui le louaient sans mesure. Dans ses momens de solitude et de haut silence, ces émissaires redoublaient d'ardeur, pour faire en sorte qu'absent il parût présent. C'était une espèce de renommée à cent voix, à laquelle Pompée dictait sa leçon, et qui ne permettait pas qu'on l'oubliât un moment. Outre ces émissaires, Pompée avait de nombreux amis chargés de briguer pour lui les charges, de lui offrir les commandemens extraordinaires, et qu'il se réservait de désavouer, si la brigue ne réussissait point. A chaque événement de quelque importance, soit que la guerre éclatât dans l'intérieur ou aux frontières, soit que l'ordre fût gravement troublé dans Rome, cette nuée de panégyristes à gages et de cliens enthousiastes présentait Pompée au peuple et au sénat, comme le seul homme capable d'empêcher la crise ou de la faire tourner au profit de la république. Pompée, renfermé dans ses jardins, était tenu au courant de ces menées et en dirigeait le fil. S'il voyait que la chose fût bien prise par le peuple, il sortait de son sanctuaire et daignait appuyer par sa présence une brigue qui semblait être celle de tout le monde; si, au contraire, il était averti que le peuple y avait de la répugnance, il faisait dire, par une partie de ses émissaires spécialement chargés de démentir l'autre, qu'il n'avait jamais songé à élever ses prétentions si haut. Dix fois il joua cette grande comédie, au grand scandale des gens de bien qui méprisaient un homme assez fort pour menacer la liberté, mais pas assez hardi pour la confisquer.

Personne ne fit plus de mal à la république que Pompée, parce qu'il n'y a pas de pires ennemis des républiques que ceux qui, ne sachant pas s'y contenter des pouvoirs établis par la constitution, n'osent pas se mettre au-dessus de la constitution elle-même, et qui ne veulent ni rester dans la loi ni en sortir, ni obéir ni usurper. Après Sylla, il n'y avait plus personne. Tous les hommes habiles étaient morts, soit dans les réactions civiles, soit dans les guerres. Ce fut ce manque d'hommes qui recommanda Pompée.

Il eut de la gloire avant d'avoir du talent; il eut de l'influence avant d'avoir du mérite : ce qui doit toujours arriver après d'aussi grands épuisemens que celui où Rome était tombée. Cette gloire précoce et facile le rendit très-onéreux à la république, dont les honneurs réguliers et légaux, fort au-dessus de ses talens, paraissaient toujours au-dessous de sa gloire. Les ambitions de Pompée ne se réglaient pas sur sa capacité, mais sur sa réputation; de sorte qu'il paraissait toujours demander, non pas ce qu'il méritait, mais ce qu'on lui devait. Il ruinait l'état par ses intrigues, et comme il ne voulait ni s'en rendre maître, ni souffrir qu'il y eût aucun citoyen plus haut en dignité que lui, il arriva une fois que la république se trouva sans magistrats et sans gouvernement. Les tribuns, dévoués à Pompée, excitaient des tumultes populaires, ou bien alléguaient des présages sinistres pour suspendre les élections. C'est ainsi que cinq mois se passèrent, pendant lesquels il n'y eut ni consuls ni jugemens, Pompée n'en voulant point et n'osant point en tenir lieu.

Au reste, il y eut de la faute de tout le monde dans l'excessive fortune de Pompée et dans le mal qu'elle fit à Rome et aux vieilles libertés républicaines. Pompée s'empara souvent de la puissance par de mauvaises intrigues, par la violence; mais plus souvent peut-être il ne fit que la recevoir des mains de la nation, qui la lui donnait sans réserve et sans condition, et qui lui faisait litière de toutes les lois gardiennes de la liberté. C'est un tort assez commun au peuple romain, et généralement à tous les peuples libres, de donner du pouvoir aux hommes politiques en proportion de l'estime momentanée qu'ils en font, du bien qu'ils en attendent ou des dangers dont ils ont été tirés par eux. Quand un personnage public est aimé de la nation, qu'il la délivre d'une inquiétude ou d'un péril, qu'il lui a rendu un éclatant service, alors la nation ne compte plus avec lui; honneur, argent, liberté, il peut faire main basse sur tout, et s'il en laisse quelque chose, c'est qu'il veut bien mettre plus de modération à prendre que la nation à donner. Presque tous les grands hommes sont funestes à la liberté, à cause de cette complaisance aveugle des peuples, qui sont

outrés dans leur reconnaissance comme dans leur ingratitude. Mais, ce qui est bien pis, c'est que des hommes médiocres, qui paraissent grands parce qu'ils sont enflés par de petites circonstances, et qui ont de l'importance par surprise, font le même mal à la liberté des nations. Que de despotes cette fâcheuse disposition n'eût-elle pas faits si l'audace de certains hommes eût été en proportion avec leur faveur, et s'ils avaient eu autant de cœur que de fortune! Nous ne manquons souvent de maîtres que parce que les maîtres nous manquent. C'est une espèce d'hommes si rare que même les nations les plus empressées pour la servitude ne peuvent pas toujours venir à bout de se donner un despote. Il y a, même près de nous, plus d'un exemple de cela.

A Rome, l'état particulier des opinions et des partis fit que l'excès de pouvoir dont on investit Pompée à plusieurs reprises fut tantôt le tort de toute la nation, tantôt le tort de l'aristocratie seulement, tantôt le tort du peuple. Ce fut pur hasard si cet homme que tout le monde faisait si grand, et qui était parvenu à effrayer ceux même qui ne le croyaient pas dangereux, échappa à sa fortune, en se trompant sur la valeur des choses, c'est-à-dire en prenant l'ambition pour de l'audace et la renommée pour du pouvoir. Sans ce hasard, César n'eût été que le second roi de Rome, et il serait mort dans son lit.

Le peuple romain commit une faute non moins grande que la première, ce fut d'exagérer les services militaires de Pompée, et d'accorder à ses victoires les récompenses qu'il ne devait accorder qu'à ses talens. C'est encore une faute très-commune aux nations libres, et surtout aux partis, qui sont plus nombreux et plus exclusifs que partout ailleurs. Les partis ne manquent jamais de prendre pour mesure de la capacité d'un homme, de ses talens, de ses vertus politiques, l'étendue du service qu'ils en ont tiré pendant un moment. C'est ainsi qu'ils font, pendant la lutte, des héros qui retombent à leur charge quand la lutte est finie, et qui, après les avoir aidés étant vaincus, les embarrassent de leurs exigences étant vainqueurs. Dans les luttes du peuple contre le sénat, et des partis entre eux, il arrivait souvent que tel orateur médio-

cre fût vanté à l'excès pour un plaidoyer qui n'avait d'autre mérite que d'avoir assez bien exprimé les passions d'un parti, et dont toute l'éloquence était dans l'assentiment tumultueux de ceux qui l'écoutaient. Eh bien! si ce parti l'emportait, son orateur de prédilection se présentait, au jour du triomphe, avec une ambition insatiable; il n'attendait pas qu'on lui fît sa part, il se la faisait lui-même, et se payait magnifiquement de ses médiocres talens et de ses services déjà oubliés : mais comme les partis se dégoûtent aussi vite qu'ils se passionnent, et comme, le plus souvent, l'homme dont ils avaient cru se servir s'était en réalité servi d'eux pour faire ses propres affaires, ils dénigraient le héros de la veille avec la même exagération qu'ils l'avaient loué. De là le reproche qu'on faisait et qu'on fait encore aux partis d'être ingrats, reproche quelquefois mérité, mais plus souvent injuste; car combien d'hommes se retournent contre leur parti après s'être élevés par ses mains, et souvent au prix de son sang! Cependant ce reproche d'ingratitude, qui semble fondé à première vue, fait grand tort aux partis auprès des gens timides et doux, qui sont la masse, et qui ne sont frappés, dans ces retours d'opinion et de popularité, que du fait tout extérieur d'une idole encensée la veille et brisée le lendemain. Il y aurait un moyen pour les partis de prévenir tout à la fois les désenchantemens et les reproches, ce serait de faire des réserves avec leurs amis dans le moment même où ils en sont le plus contens; de profiter, par exemple, de la harangue de leur orateur ou de la victoire de leur homme de guerre, tout en se réservant d'y voir les endroits faibles, les mérites de circonstance, les parties de petit bonheur et de hasard. De cette façon, ils ne se trouveraient pas surchargés, le jour où l'on partagerait les dépouilles, d'ambitieux avides qui veulent qu'on taxe leurs récompenses, non sur ce qu'ils sont, mais sur ce qu'ils ont passé pour être; non sur leur mérite réel, mais sur la réputation qu'on leur a faite : et, d'autre part, s'ils venaient à être reniés, ils n'en auraient ni étonnement ni colère; et comme ils auraient été retenus dans leur reconnaissance, ils ne paraîtraient à la masse de la nation que médiocrement ingrats.

Ce ne fut pas seulement tantôt un parti, tantôt un autre, tantôt le sénat, tantôt le peuple, qui fit la faute d'exalter démesurément les exploits de Pompée; ce fut encore la nation tout entière, et cela à différentes reprises. D'où il arriva que Pompée, toutes les fois qu'il sentit sa popularité décroître, affecta un grand deuil, se retira des affaires, s'enferma dans ses jardins, afin que la nation, se rappelant les triomphes qu'elle lui avait donnés, se sentît saisie d'un mouvement de repentir, et le tirât de sa solitude, pour échapper au reproche d'être ingrate et inconséquente. Il exploita plus d'une fois cette disposition avec plus d'adresse qu'on ne lui en croyait, et il fut du petit nombre d'hommes politiques auxquels il est donné de renouveler plusieurs fois leur popularité dans le cours de leur vie. Chaque parti expiait tour à tour le tort d'avoir grandi Pompée outre mesure; et comme d'ailleurs aucun ne pouvait disposer de récompenses proportionnées avec le renom qu'il lui avait follement donné, l'avenir de la nation payait pour toutes ces fautes et pour toutes ces inconséquences, et il restait, au sein de la république, au-dessus et en dehors des lois de la patrie, une ambition immense, vague, flottant d'un camp à l'autre, dominant les partis de nom, mais en réalité dominée par eux, et ne servant guère qu'à faire prévaloir leurs mauvaises prétentions; une gloire militaire qui, n'osant usurper, ne pouvait que corrompre; qui apportait dans les intrigues électorales les habitudes de la violence, qui faisait de la sédition par peur de faire de la tyrannie, et qui bataillait dans les comices pour fourrer furtivement son nom dans l'urne électorale, par impuissance de faire comme César, lequel brisait l'urne, chassait les comices, et se nommait lui-même à la place dont il avait besoin.

Pompée, avec une belle intelligence, de l'esprit, une grande expérience des partis, trois choses qui entrent pour beaucoup dans l'art de commander aux hommes, manquait de caractère, c'est-à-dire de la chose qui, seule, peut donner l'empire, à défaut même de qualités supérieures. Il était de l'espèce la plus commune des hommes politiques, c'est-à-dire plus craintif encore qu'entreprenant, ne pouvant se passer du pouvoir et n'osant pas s'y perpé-

tuer, désirant toujours beaucoup plus qu'il ne pouvait et même ne voulait obtenir, jouet de ceux qu'il croyait mener, exploité par ceux dont il croyait se servir, se regardant comme le chef de ceux dont il n'était que le drapeau, faible et flottant, se consolant par beaucoup de morgue de n'être quelquefois rien, plus vain encore qu'ambitieux, parce qu'après tout il n'avait que des passions médiocres, des besoins physiques ordinaires, plus de goût pour la pompe que pour la dissipation, et parce que plusieurs de ses qualités privées ne pouvaient s'accommoder de l'état violent ni des risques d'une ambition poussée jusqu'au bout. Sa femme, je devrais dire ses femmes, car on discute s'il fut marié quatre ou cinq fois, ses amis, ses affranchis, faisaient de lui tout ce qu'ils voulaient. Le grand Pompée était amoureux, non pour se distraire ni pour se reposer, comme les hommes vraiment grands, qui aiment en courant et n'ont de temps que pour la courte et brutale jouissance des sens. Il faisait de l'amour une affaire grave; c'était pour lui une situation, un état, quelque chose de plus important que son ambition. Je me suis hâté de dire que ces amours étaient régulières : Pompée était mari fidèle, à la condition pourtant de laisser dire à ses amis qu'il était encore plus aimé qu'il n'aimait. Il avait tant de vanité, que, tout épris qu'il fût de presque toutes ses épouses, il prenait ses précautions pour qu'on ne le crût pas, et ne voulait pas qu'on pensât dans le public qu'il pouvait y avoir quelque chose de plus cher à Pompée que Pompée lui-même. Cette excessive vanité le rendait peu sensible aux railleries. S'il eût paru en souffrir, il aurait montré par-là qu'elles pouvaient l'atteindre; et il s'en fatiguait plutôt qu'il ne s'en offensait, ainsi que cela lui arriva à Pharsale, quand ses principaux officiers le poussèrent, à force de sarcasmes, à livrer bataille à César.

Cette excessive faiblesse de caractère fit faire beaucoup de fautes à Pompée, et la plus grave de toutes, celle de préparer l'avénement de César. L'amitié de César et de Pompée, quand ils étaient encore jeunes hommes, avait bien pu n'être ni une spéculation ni un calcul. César pouvait alors estimer Pompée; Pompée pouvait ne pas deviner les destinées de César. Mais César, devenu consul, était

déjà assez menaçant pour que Pompée fût inexcusable de se prêter à ses desseins. L'un et l'autre avaient fait leurs preuves : Pompée, d'une ambition qui ne savait ni rester dans la constitution ni en sortir; César, d'une rouerie effrayante, d'un mépris des hommes qui allait jusqu'au cynisme, et surtout d'une certaine avidité d'entreprises extraordinaires, qui ne tenait déjà plus compte de la constitution que comme d'un obstacle. Or Pompée, n'ayant pas peur de César à quarante ans, quand Sylla en avait eu peur à vingt, et ne l'avait relâché de ses mains que parce qu'il se sentait trop vieux pour en être inquiété, ou qu'il respectait en cet enfant son successeur; Pompée, se liguant avec César contre Caton, désertant la vieille Rome républicaine pour faire un rôle de jeune tribun impétueux et niveleur; Pompée, environnant César, qui s'essayait à l'empire absolu, de l'immense auréole de ses victoires; Pompée, le solennel Pompée, qui méprisait la gloire de la parole, hissé par César sur la tribune aux harangues pour y balbutier l'éloge de ses lois agraires, et menaçant du bouclier et de l'épée quiconque voudrait s'opposer aux décrets de César; Pompée enfin, se méprenant jusqu'à se faire le précurseur de César, était-il un grand homme, ou n'était-il que le mannequin d'un grand homme? Voyez, au contraire, quelle adresse a ce César, lorsqu'il tire de son palais solitaire cette gloire de quarante années, qu'il la traîne dans le tumulte des comices, qu'il la fait toucher des mains à toute la populace du forum, qu'il expose le plus grand personnage de la république à rester court à la tribune, et qu'il lui fait dégaîner l'épée contre les ennemis de César! Qui des deux profitait de l'autre? César, qui se gardait bien de le dire. La dupe était Pompée, qui croyait n'avoir fait qu'effrayer le sénat, en ajoutant à la fortune de César tout le poids de la sienne.

L'homme du peuple et de l'épopée, c'est César. Il avait toutes les conditions d'un héros d'épopée : une enfance enveloppée de mystères et de traditions, une vie remplie de conquêtes, une carrière courte, et qui comptait autant de grandes actions que de jours, une mort tragique, une apothéose populaire. Ce n'était pas, comme Pompée, l'homme d'une caste et d'un parti, le re-

présentant d'un grand intérêt contemporain et local, condamné à s'agiter dans cette sphère étroite avec des chances diverses de gloire ou de misère, et se sentant dépaysé toutes les fois qu'il sortait de sa caste ou qu'il se préoccupait d'intérêts plus généraux. César était l'homme de tout le monde, le représentant le plus populaire et l'agent le plus actif de la civilisation, l'ennemi des castes, l'adversaire des intérêts de la localité, lors même que cette localité se trouvait être sa patrie; grand homme, mais mauvais Romain, qui changea brutalement toute la politique nationale, et qui substitua au système d'absorption suivi jusque-là par la république, un système d'assimilation tout à la fois plus glorieux pour Rome, et plus utile au genre humain. Jusqu'à César, Rome avait sucé la substance des peuples et des rois, sans toucher à leur coutumes, sans bouleverser leurs institutions nationales. On leur laissait l'existence à la condition de leur en ôter le nerf, qui est l'argent: ils périssaient de desséchement et d'inanition, au milieu de toutes les marques de tolérance philosophique qui servaient à couvrir cette violente et insatiable exploitation. Cicéron écrivant à son frère Quintus, gouverneur d'une province d'Asie, lui recommandait le respect pour les coutumes, la justice, la modération des formes dans la perception des impôts, le mépris des flatteurs, toutes choses excellentes sans doute; mais malheureusement les coutumes qu'il fallait respecter étant presque toutes barbares, et l'impôt qu'il fallait percevoir excédant les moyens des peuples, c'était l'anéantissement des nations avec toutes les formes de la politesse. César ne réforma pas les abus, il les déplaça; mais ce déplacement était une œuvre immense, dont le genre humain se sentit bien tant que le grand ouvrier vécut. Il chassa dans la plaine de Pharsale, d'Utique et de Munda tous ces politiques philosophes qui faisaient payer si cher aux nations le maintien de leurs coutumes particulières: au lieu de verser Rome sur le monde, il versa le monde sur Rome; et, comme il ne pouvait exécuter à la lettre cette assimilation puissante, il ramassa, chemin faisant, dans ses prodigieuses conquêtes, des échantillons de toutes les nations qu'il fit entrer dans Rome, qu'il invita aux fêtes de l'amphithéâtre,

qu'il installa de sa pleine autorité sur les bancs du sénat, à côté de cette portion de sénateurs conservés, dont aucun parti n'avait eu besoin, et qui représentaient assez bien le cadre d'une institution dont tous les membres avaient transigé ou péri. Il introduisit pêle-mêle dans les offices de l'état, des hommes pris dans les nations usées, et d'autres pris dans les races nouvelles, des Grecs et des Gaulois, des Asiatiques et des Européens. Il rêvait même d'aller réchauffer les plages languissantes de l'Orient, et d'y ressusciter le genre humain étouffé sous son magnifique soleil, quand il fut frappé par les poignards du vieux parti romain, lequel fit à la fois un crime honteux et inutile, car il ne lui était pas donné de vivre un jour de plus, même en versant dans ses veines le sang de César. César fit des Romains de tout le monde, mais par-là même il détruisit Rome, en éparpillant sa nationalité; il mit au feu les registres sur lesquels on inscrivait un à un les étrangers admis au droit de cité, et donna la cité à qui la voulait, à qui ne la voulait pas. Il fit disparaître les frontières, il mêla les langues, il persuada aux nations étrangères que leur patrie était en Italie, et par-là suspendit les guerres que le patriotisme étroit du vieux parti romain multipliait sur tous les points du monde; alors Cicéron, qui, avec tout son esprit, ne comprenait que peu de chose à tout cela, fit sa paix, et s'occupa de philosophie universelle; ce qui était, à vrai dire, une sorte d'instinct de la révolution universelle que faisait César. Mais ses anciens amis ne virent, dans la politique de César, que la politique de Pompée hardi et heureux, ayant enfin le pouvoir qu'il avait convoité toute sa vie; ils firent de cela une question de gouvernement, et assassinèrent César avec les idées du premier Brutus assassinant Tarquin, ce qui était aussi honnête que stupide.

Il y avait aussi un côté merveilleux dans la vie de César, et ce merveilleux aurait bien valu la prosopopée banale de Rome, personnifiée par une vieille femme qui se jette aux genoux de César pour le détourner de passer le Rubicon. Il y avait sa jeunesse mêlée d'aventures et de retraite silencieuse, tantôt se révélant au grand jour par des actes d'audace inouïs et inattendus, tantôt se

dérobant tout à coup aux regards sous d'obscurs plaisirs, et sur laquelle planaient des bruits étranges et je ne sais quelle renommée de corruption, d'excès monstrueux, de libertinage vulgaire qui faisait que les plaisirs de César occupaient presque autant les esprits que la gloire de Pompée. Il y avait ses dix années de séjour dans les Gaules, pendant lesquelles il sillonnait ces contrées sauvages de chemins qu'on appelait les chemins de César, brûlant des forêts, décimant des nations, dispersant des religions, recueillant çà et là de la gloire de toute sorte, et faisant payer à la Gaule par des flots de sang la terreur qu'il voulait inspirer à Rome. Il y avait ses voyages aventureux au fond de la Bretagne, où il allait se battre pour voir du pays, comme s'il eût pensé dès lors à prendre une notion exacte de la portion du monde qu'il laisserait sur ses derrières, quand le temps serait venu de fondre sur l'Italie. Il y avait enfin toute cette retraite menaçante de dix années, dans des déserts et au milieu de Barbares, durant laquelle il parut montrer un si grand désintéressement sur la politique intérieure de Rome, quoiqu'en réalité il attendît là que ce gouvernement, ballotté entre des gens de guerre et des avocats peureux, — lesquels cherchaient à s'escamoter le pouvoir, n'osant se l'arracher de force, — fût rentré dans le domaine du premier occupant, et qu'après tous ces gens qui s'excluaient les uns les autres au profit de personne, il pût se présenter, lui, pour les exclure tous à son profit. Du bout de la Gaule, il briguait, à sa manière, par des victoires auxquelles l'éloignement ne nuisait point; il gagnait des batailles pour ceux qui ne le devinaient pas; quant à ceux qui pouvaient le deviner, il faisait taire leurs pressentimens par des envois réguliers d'argent, sous forme de cadeau des curiosités du pays. Certes, tout cela pouvait faire une magnifique épopée. Mais la thèse de Lucain était contre César : à la bonne heure; du moins ne fallait-il pas en faire un mensonge historique; or le César de Lucain en est un.

NISARD.

SALON DE 1834.

PREMIER ARTICLE.

Nous avons, depuis l'ouverture du Salon de cette année, imité la plupart des curieux, plus pressés de tout voir, au risque d'être éblouis, que de procéder méthodiquement à l'appréciation de tant de richesses. Après avoir traversé et puis traversé encore ces longues galeries, en nous arrêtant de distance en distance, tantôt au gré de notre caprice, tantôt au gré du flot plus ou moins compact et entraînant de la foule, quelques comparaisons nous restent à faire pour asseoir un jugement définitif sur certaines œuvres capitales ; nous nous défions encore un peu de nos premières impressions, et peut-être aussi avons-nous besoin de nous affranchir des impressions d'autrui. Quel est le critique capable de s'isoler dans son autorité exclusive au milieu de ce premier bourdonnement de l'approbation et de la désapprobation populaires? Et puis n'avons-nous pas vu quelquefois les critiques eux-mêmes se repentir à loisir d'un jugement porté à la hâte, et rétracter un premier article dans un dernier? Par prudence, sinon par modestie, nous resterons aujourd'hui dans les généralités, ou plutôt nos premières visites au Salon n'ayant été qu'un coup d'œil sur l'ensemble de l'exposition, nous ne traduirons que ce coup d'œil dans une brève

énumération des tableaux qui nous ont frappés, heureux de grossir par la suite la liste des noms propres, heureux si la voix publique ou un examen plus attentif nous révèlent dans un coin quelque chef-d'œuvre oublié ou inaperçu.

Le catalogue porte 2,314 objets exposés. 2,314! quel chiffre au bout d'un an! Et nous avons entendu bien des personnes se récrier contre le mode d'exposition annuelle : mettez un an de plus d'intervalle entre deux Salons, la fécondité de nos artistes doublerait le chiffre. Revient alors la question de la trop grande facilité du jury : Faut-il donc admettre le premier venu, encombrer les galeries, humilier tous les vieux chefs-d'œuvre sous toutes les croûtes modernes! Cette question grave, nous ne nous chargerons pas non plus de la résoudre; et, pour l'éluder, nous dirons : Le vrai jury, c'est l'aréopage des critiques; le vrai catalogue des gens de goût se compose des noms admis dans leurs articles... Mais où nous égarons-nous après avoir commencé celui-ci sur un ton si modeste? Ce serait tout au plus une conclusion permise au légitime orgueil de ces philosophes *ex cathedra* qui voient tout de très-haut, et, pour parler grec, se disent l'*Esthétique* personnifiée.

La peinture de grande dimension était presque tout entière en 1833 aux plafonds du Louvre. Cette année, elle a déployé ses plus belles toiles dans le grand Salon; c'est là que la foule, les artistes et les critiques s'arrêtent tour à tour devant deux tableaux : le premier, ce n'est pas celui de M. Bruloff, pensionnaire de Sa Majesté le czar de toutes les Russies. Ce tableau russe est bien vaste; mais tout ce que nous pourrons en dire aujourd'hui, quoiqu'on ait accusé la Revue de Paris d'être aussi *pensionnaire* de l'empereur Nicolas, c'est que ce tableau nous vient de Rome, tandis que le tableau dont nous voulons parler, le Martyre de saint Symphorien, mériterait d'y aller. En effet, aucun tableau ne continue l'école de Raphaël et de Jules Romain comme celui de M. Ingres. D'où vient donc la grave controverse qui, devant cette page remarquable, divise nos artistes en deux camps opposés, ennemis même, car l'admiration a ses exigences et ses antipathies? Il semblerait à entendre certains esprits que vous n'aimez pas franchement ce qu'ils aiment, si vous ne

haïssez pas aussi ce qu'ils haïssent. Nous soutiendrons, quant à nous, l'indépendance de la critique dans l'intérêt de l'art lui-même. Où les admirations tyranniques mèneraient-elles l'art; que deviendrait la variété des études, cette loi éternelle du progrès, si vous étouffiez dans de rigoureuses théories, dans de prétendues règles absolues du beau et du vrai, un art dont l'imitation variée de la nature est après tout la fin et le but? Non-seulement nous oserons louer M. Paul Delaroche après M. Ingres, et M. Ingres après M. Delaroche, mais encore nous ne louerons ni l'un ni l'autre exclusivement et sans restrictions. Au reste, cette polémique passionnée vaut mieux que l'indifférence. Sans nous prononcer encore, ce que nous chercherons à faire ressortir de la comparaison des deux tableaux en rivalité, ce sera le bénéfice qui résulte pour tous, artistes et public, de cette diversité de manières. Car heureusement cette diversité atteste ici, comme chez les maîtres, diverses manières de sentir, et non une imitation de copiste que nous appellerions pédante, plutôt que systématique, si elle excluait la pensée propre à chacun. Proclamer ces principes, c'est nous déclarer peu partisans de la servilité des écoles et des routines. Nous mettrons l'inspiration libre avant le métier, comme nous subordonnerons tout aux effets bien entendus de l'expression. Pour nous arrêter long-temps, il faudra qu'une peinture nous émeuve ou nous exalte; et ce n'est qu'en dernier lieu que nous analyserons les procédés matériels du dessin et de la couleur; comme chez un poète on ne songe à décomposer le mécanisme des *vers* que lorsqu'on en a long-temps savouré la poésie. Voilà le point de départ de notre critique. Avons-nous besoin d'ajouter que nous ne mesurerons pas non plus le mérite d'un tableau à la dimension de sa bordure, à l'à-propos d'un sujet, à la ressemblance un peu plus ou un peu moins exacte d'un portrait, mais bien au caractère, à l'effet pathétique ou noble de la composition, en un mot, à ce qui parle aux yeux de l'ame et non pas seulement à ceux du corps?

Après les deux artistes que nous avons nommés les premiers viennent MM. H. Vernet et Granet. Quand nous aurons fait une

halte devant LE CAMP DE BÉDOUINS de celui-là, et devant LA MORT DU POUSSIN de celui-ci, nous chercherons LA BATAILLE DE NANCI et LES FEMMES D'ALGER, par M. Delacroix, heureux de pouvoir nous associer aux partisans fidèles de ce talent, que nous voyons seul persister avec succès contre l'opposition qui a mis ses imitateurs en déroute. Mais nous regretterions d'avoir à dire aujourd'hui notre dernier mot sur les deux tableaux exposés par M. Ziegler. Son ÉVANGÉLISTE et son SAINT GEORGES VICTORIEUX DU DRAGON appartiennent plutôt au genre de la décoration qu'à la peinture de haut style. Il y aura cependant une justice à rendre aux qualités réelles de ce jeune artiste. M. Monvoisin, dans sa JEANNE LA FOLLE au lit de mort de Philippe, prouve que de longues et consciencieuses études peuvent en quelque sorte suppléer au génie. M. Vauchelet, dans son ASSOMPTION DE LA VIERGE, combat avec plus de bonheur pour le classique pur que M. Camiade avec son ANNONCIATION, que M. Blondel avec son TRIOMPHE DE LA RELIGION SUR L'ATHÉISME; car nous ne voulons pas comparer son tableau à ceux de MM. Navez, de Bruxelles, Paulin Guérin et quelques autres. Le NOE MAUDISSANT SON FILS, par M. Signol, pensionnaire de l'Académie de France à Rome, ne dément pas les éloges qu'il a reçus à l'exposition du Palais des Beaux-Arts. Le COMBAT DE L'HÔTEL-DE-VILLE, par M. Schnetz, quoique bien supérieur à un vilain plafond que nous voudrions oublier, nous autorise à lui renouveler notre importun conseil de retourner à Rome. Il faut du soleil et une nature vigoureuse à l'énergique pinceau de M. Schnetz. Quant à M. Ary Scheffer, son VIEUX COMTE DE WURTEMBERG nous prouve qu'il y a chez lui un continuel sautillement d'une manière à une autre. Après avoir imité Rembrandt, il avait imité Holbein, le voilà revenu à Rembrandt. Il serait peut-être temps de se fixer. LA TENTATION DE SAINT ANTOINE, par M. Brune, nous rappelle les bons Valentins. C'est de la peinture solide et mâle comme LE SAMARITAIN de M. Schnetz. M. Roqueplan a fait une excursion dans la peinture de grande dimension; mais malgré le talent incontestable de la SCÈNE DE LA SAINT-BARTHÉLEMI, nous nous permettons de préférer son VIEIL

AMATEUR DE CURIOSITÉS. Au milieu des nombreux imitateurs de ce genre, M. Roqueplan maintient sa supériorité.

La peinture anecdotique est riche cette année. Au premier rang M. Decamps brille d'une originalité incontestable. Ses ouvrages ont une puissance de lumière et de saillie que nous ne connaissons à aucun peintre. M. Bellangé, plus méthodique, plus arrangé que M. Decamps, conserve pourtant un mouvement vif, et y mêle à un haut degré cette sensibilité expressive que M. Decamps ne recherche guère. LE RETOUR DE L'ILE D'ELBE et LA PRISE DE LA LUNETTE SAINT-LAURENT sont deux tableaux qui serviront de preuve à ce que nous avançons. Le FRANÇOIS PREMIER ET CHARLES-QUINT de M. A. Johannot n'est point supérieur à ce qu'on connaît de cet artiste; mais la scène est bien entendue, et les expressions sont fines comme le sujet l'exigeait.

Le portrait est tout aussi abondant que de coutume; mais ce genre n'est pas comparativement aussi bien traité en 1834. Pour être justes sur cette honnête industrie, nous ferons le triage nécessaire, et nous pouvons citer d'avance sans nous compromettre les noms de Mme de Mirbel, de MM. Saint, Decaisne, Ary Scheffer et même de M. Dubufe, qui en rappelle assez heureusement de notre jugement un peu sévère de l'an passé. M. Dubufe s'en est tenu au portrait, et, de peur de s'entendre reprocher ses airs de grisette et ses figures à bonnet de coton, il n'a guère exposé que des têtes aristocratiques ou des beautés anglaises.

Dans le paysage, nous espérons que notre opinion sur le rang à part que mérite M. Aligny ne sera contestée par personne. Son SAMARITAIN SECOURANT LE BLESSÉ sera pour nous un argument sans réplique. MM. Gué, Régnier, Bertin, Corot, La Berge, Rémond, Jolivard, Lapîte, Jadin, Cabat, Flers, Jules Dupré, André, ne peuvent être oubliés. M. Perrot a envoyé une vue très-remarquable de l'église de PRATO, en Toscane. MM. Gudin Isabey, Le Poitevin et Tanneur ont exposé les meilleures marines.

Les dessins et aquarelles occupent la première travée de l'école

Italienne. On y remarque les aquarelles de MM. A. Johannot et Louis Boulanger; les pastels de MM. Giraud et Dupont.

Dans l'étroit passage réservé sous les éternels échafauds de la galerie d'Apollon, sont placés les gravures, les lithographies et quelques dessins à la plume, au nombre desquels est un souvenir de la campagne de Russie, par M. Aligny.

Pour finir par où nous aurions peut-être dû commencer, nous dirons que la décoration des salles du musée égyptien et de la renaissance des arts est aujourd'hui terminée par l'achèvement des plafonds de MM. Léon Cogniet et Steuben. Ces deux tableaux méritent un examen spécial.

Les peintres étrangers ne brillent pas cette année à notre Salon; mais les amateurs étrangers ont pris les devans pour enlever à la munificence royale nos plus belles pages. Consultez le livret. A qui appartient la Jane Grey de M. P. Delaroche? à M. le comte A. Demidoff. A qui la Mort du Poussin de M. Granet? à M. le comte A. Demidoff. A qui ce tableau militaire de M. Eugène Lamy? A qui cette course au clocher, du même? à M. le comte A. Demidoff, etc., etc. Arrêtons-nous, de peur qu'on ne nous accuse de vouloir faire de monsieur le comte le marquis de Carabas de notre Salon. A ces choix, on voit que les seigneurs russes ont du goût; mais ils ont aussi de l'esprit national, car c'est encore à M. le comte A. Demidoff qu'appartient le Dernier jour de Pompéi, par M. Bruloff, son compatriote.

Notre prochain article sera consacré à MM. Ingres et Delaroche.

La Revue de Paris au Salon.

Souvenirs du capitaine Marryat.

LES PRISONNIERS DE GUERRE.

§ II (1).

Il était midi quand je m'éveillai. O'Brien avait eu le soin de me couvrir d'une couche de feuilles d'un pied d'épaisseur, pour me mettre à l'abri du froid. La chaleur naturelle m'était revenue et mes vêtemens s'étaient séchés sur moi sans me refroidir. « Ah! que vous êtes bon, dis-je à O'Brien. — Point de remerciemens, vous avez encore une rude besogne à terminer, et je dois avoir soin de vous. Vous n'êtes qu'un bouton, tandis que je suis une rose épanouie! » En disant ces mots avec un accent de parodie irrésistible, il fit une accolade au flacon et me le présenta. « Allons, Pierre, il faut faire un effort pour avoir de l'avance, car soyez bien sûr qu'on fera une battue dans tous les environs. Heureusement la forêt est très-étendue, et si nous avons le temps de pénétrer un peu avant, ils feraient tout aussi bien de chercher une aiguille dans une meule de foin. — Je crois, lui dis-je, que Shakspeare parle de cette forêt dans une de ses pièces. — C'est

(1) Voir la première livraison de ce mois, page 5.

possible; mais nous ne sommes pas ici au théâtre; ce qui est fort amusant dans les livres ne l'est pas en réalité. J'ai observé que vos auteurs ne prenaient jamais le temps en considération. — Je vous demande pardon, O'Brien, dans *le Roi Léar*, le temps est affreux. — Je le crois; mais quel est le roi qui sortit jamais par un pareil temps? — Le roi Léar lorsqu'il était fou. — Certes il devait l'être; mais des prisonniers qui s'échappent sont excusables. Allons, il est temps de décamper. » Nous marchâmes environ trois heures en forçant notre passage à travers l'épaisseur du bois. O'Brien consultait de temps en temps sa boussole de poche pour s'orienter. A l'entrée de la nuit nous fîmes halte et préparâmes un lit de feuilles sur lequel nous dormîmes beaucoup mieux que la nuit précédente. Tout notre pain était mouillé; mais comme nous n'avions point d'eau, c'était un avantage. Notre provision de viande pouvait durer une semaine. Pour la seconde fois nous nous couchâmes, et le sommeil ne tarda pas à s'emparer de nos sens. A cinq heures du matin je fus éveillé par O'Brien qui me mit doucement la main sur la bouche. Je me levai sur mon séant et je vis un feu allumé à quelques pas de nous. « Les Philistins sont à nos trousses, me dit O'Brien. J'ai été à la découverte et j'ai reconnu les gendarmes. Je crains de quitter ce lieu, de peur d'en rencontrer d'autres. Avant de vous éveiller, j'ai réfléchi à ce qu'il convenait de faire, et j'ai pensé que le meilleur moyen était de monter sur un arbre et d'attendre le départ des gendarmes. » Nous étions cachés par un taillis, au milieu duquel était un gros chêne couvert de lierre : « Je suis de votre avis, O'Brien. Y monterons-nous tout de suite, ou attendrons-nous un peu? — C'est le moment; pendant qu'ils font leur collation, montez, Pierre, je vous aiderai. » O'Brien me servit d'échelle pour atteindre les branches. Quand je fus en haut, il enterra nos havresacs parmi les feuilles et vint me rejoindre. Il me fit accroupir sur la première fourche, et il se plaça sur la plus grosse branche, au milieu d'une touffe de lierre. Nous étions depuis une heure dans cette position quand l'aube parut. Nous vîmes faire l'appel par le brigadier, après quoi les gendarmes se séparèrent et prirent différentes directions pour battre la forêt.

Cette manœuvre nous rendit l'espérance. Nous pensions leur échapper cette fois; mais à notre grand regret nous aperçûmes un gendarme qu'on avait laissé en faction; il allait et venait, regardant attentivement de tous côtés. Arrivé sous l'arbre qui nous cachait, il tourna et retourna le lit de feuilles sur lequel nous avions passé la nuit, et finit par découvrir nos havresacs. « Pardi, s'écria-t-il, voici le nid et les œufs, les oiseaux ne doivent pas être loin! » En disant ces mots, il leva la tête et fit plusieurs fois le tour de l'arbre sans nous voir. Enfin il m'aperçut et m'ordonna de descendre. Je ne bougeai pas, j'attendais les ordres d'O'Brien. Le gendarme fit quelques pas autour de l'arbre et s'arrêta sous la branche qui cachait O'Brien; il était très-bien placé pour m'ajuster; aussi, mettant son fusil en joue, il me dit : « Descendez, ou je tire! » Comme O'Brien ne me faisait aucun signe, je fermai les yeux et demeurai immobile. Un instant après j'entendis une détonation et je tombai. Il me serait impossible de dire si ce fut de peur ou pour tout autre motif. Étourdi par la chute, je me croyais au moins blessé, quand, à mon grand étonnement, au lieu du gendarme je vis O'Brien près de moi. Je me relevai et je vis le gendarme étendu, respirant avec force, mais sans mouvement. Lorsque O'Brien avait vu que le gendarme allait lâcher la détente, il s'était laissé tomber sur lui; la secousse fit partir le coup sans m'atteindre, et le poids du corps d'O'Brien tua le gendarme qui avait cessé de vivre avant notre départ. « Pierre, me dit O'Brien, cet événement est le plus heureux qui pût nous arriver; il nous donne les moyens de parcourir au moins la moitié de la contrée sans malencontre; mais il n'y a pas de temps à perdre. Aussitôt il déshabille le mort, le traîne vers notre lit de feuilles sous lequel il l'enterre, fait de ses habits un paquet qu'il me donne à porter et revêt l'uniforme du gendarme. Je ne pus m'empêcher de rire de la métamorphose, et je demandai à O'Brien ce qu'il prétendait faire. « Ne voyez-vous pas que je suis un gendarme qui ramène un prisonnier évadé? » Après ces mots il m'attacha les mains derrière le dos, à l'aide d'une corde, mit sa carabine sur l'épaule, et nous voilà en route. Nous sortîmes de la forêt au plus

vite, parce qu'O'Brien prétendait que nous n'avions rien à craindre pendant dix jours au moins. Nous ne marchions que la nuit pour éviter les questions; et dans les cabarets où nous nous arrêtions, on ne pouvait savoir d'où nous venions. Pendant nos haltes du soir, ma jeunesse excitait vivement la compassion, surtout parmi les femmes, et une fois on m'offrit les moyens de m'échapper. J'y consentis, et en même temps j'informai O'Brien du projet. Il fit sentinelle, et quand j'ouvris la croisée pour sortir, il se précipita sur moi, me saisit au collet, en s'écriant qu'il instruirait le gouvernement de la conduite des auteurs du plan. Leur confusion et leur chagrin ne peuvent se décrire : ils offrirent à O'Brien vingt, trente, quarante napoléons s'il promettait de se taire, car ils n'ignoraient pas qu'ils méritaient la prison. O'Brien répondit qu'il ne manquerait pas à son devoir pour de l'argent, qu'il avait l'ordre de me remettre au gendarme du poste prochain, et de retourner tout de suite à Flessingue, où était notre station. — J'ai, répondit l'hôtesse, une sœur qui y tient une auberge. Vous aurez besoin d'un bon logement; ne nous dénoncez pas et je vous donnerai une lettre pour elle. Si vous n'êtes pas satisfait, vous pouvez revenir et faire votre déposition. » O'Brien y consentit. L'hôtesse lui remit une lettre qu'elle lui lut, et par laquelle elle priait sa sœur, au nom de l'amitié qui les unissait, de faire tout ce qui lui serait possible en faveur du porteur qui avait les moyens de plonger la famille dans le malheur, s'il le voulait, mais qui n'en avait pas fait usage. O'Brien mit la lettre dans sa poche, remplit sa bouteille d'eau-de-vie, et saisissant un bout de la corde qui me liait les mains, me tira derrière lui. De cette manière, nous traversâmes Charleroy et Louvain. Nous étions à une petite distance de Malines quand survint un accident qui nous mit dans un terrible embarras. Voulant éviter de passer dans Malines, qui est une place forte, nous suivions un petit chemin de traverse, bordé de chaque côté par de larges fossés remplis d'eau. Au tournant d'un coude très-saillant, nous nous trouvâmes en face du gendarme qui avait donné à O'Brien le plan de la ville de Givet. « Bonjour, camarade, dit-il à O'Brien en le regardant fixement; qui conduisez-

vous là? — Un jeune Anglais que j'ai arrêté tout près d'ici, et qui s'est échappé de prison. — De quel endroit? — Il ne veut pas le dire; mais je soupçonne que c'est de Givet. — Il y en a deux qui se sont évadés de cette ville. Comment ont-ils fait? c'est ce que personne ne peut imaginer; mais, continua-t-il en regardant O'Brien de plus près, avec les braves il n'y a rien d'impossible. — C'est bien vrai, répliqua O'Brien; j'en ai pris un, l'autre ne peut être loin; je crois que vous ne feriez pas mal d'aller à sa poursuite. — Je ne serais pas fâché de le prendre, parce que cela me vaudrait de l'avancement. — Vous serez certainement fait brigadier. — Je l'espère. Adieu, mon ami. — Je ne m'en vais pas; je suis venu pour me promener, et je rentrerai avec vous à Malines, où vous devez passer. — Nous n'irons pas jusque-là ce soir, mon prisonnier est trop fatigué. — Eh bien! je vous accompagnerai aussi loin que vous irez. Je vous prêterai main-forte, et il nous sera peut-être possible de prendre le second, qui, à ce que j'ai entendu dire, s'était procuré, je ne sais comment, un plan de la citadelle. » Nous vîmes alors que nous étions reconnus. Un moment après, il nous dit qu'on avait trouvé dans la forêt le cadavre d'un gendarme qui indubitablement avait été assassiné par les prisonniers. « Le corps, ajouta-t-il, était tout nu, et je ne serais pas surpris qu'un des prisonniers se fût revêtu de ses habits et cherchât à passer pour un gendarme. — Pierre, me dit O'Brien, faut-il tuer cet homme? — Je crois que c'est inutile. Faites semblant de vous fier à lui, et nous pourrons lui échapper. » Ces mots furent échangés pendant que le gendarme s'était arrêté un instant derrière nous.

« — Comme vous voudrez, continua O'Brien, nous essaierons; mais auparavant je veux le sonder. » Quand le gendarme nous eut rejoints, O'Brien fit l'observation que les prisonniers anglais étaient très-généreux; que plusieurs avaient donné cent napoléons pour prix de leur évasion. « C'est vrai, répondit le gendarme; faites-moi seulement voir cette somme, et je vous garantis un sauf-conduit pour sortir de France. — C'est convenu : ce garçon en a deux cents; la moitié sera pour vous si vous voulez m'aider. —

Je verrai », dit le gendarme, et il changea de conversation. Peu après nous arrivâmes à un petit village appelé Acarchot, et nous entrâmes dans un cabaret. Quand la curiosité publique fut satisfaite, on nous laissa seuls. O'Brien profita de ce moment pour demander quel moment il voulait fixer pour lui rendre réponse. « Demain ! » répondit le gendarme. O'Brien le pria alors de me laisser sous sa surveillance, et appela la femme du cabaret pour le conduire dans une chambre. On lui en fit voir deux ou trois qu'il refusa, « parce que, dit-il, elles n'offraient pas assez de sécurité pour le prisonnier. » La femme sourit à cette idée, ajoutant : « Qu'avez-vous à craindre d'un enfant comme ça ? — Cet enfant s'est évadé de Givet, répondit O'Brien ; ces Anglais sont des diables incarnés. » La dernière chambre que lui montra la femme lui convint ; il vint m'ordonner de me coucher, et me suivit dans la chambre, dont nous fermâmes la porte aux verrous. La cheminée était très-vaste ; nous nous mîmes sous son manteau, et élevant nos têtes, nous parlions aussi bas que possible. « Je me défie de cet homme, dit O'Brien ; il faut tâcher de lui échapper. Je sais le moyen de sortir de l'auberge. Nous retournerons sur nos pas, et à une certaine distance nous prendrons une autre direction. — Mais nous le laissera-t-il faire ? — Non, certes, s'il peut l'empêcher ; mais je le dépisterai. O'Brien boucha le trou de la serrure en y suspendant son mouchoir, quitta son uniforme de gendarme et remit ses propres vêtemens. Il fit avec le traversin et les couvertures un mannequin qu'il affubla des habits du gendarme et le mit sur le lit, pour figurer un homme qui dort tout habillé, la carabine au côté ; l'illusion était vraiment complète. Il fit un autre mannequin qu'il plaça dans mon lit et qu'il coiffa de mon bonnet. « Maintenant, Pierre, nous verrons s'il nous guette ; dans ce cas, il attendra que nous soyons endormis. » Nous laissâmes la chandelle allumée, et environ une heure après nous entendîmes du bruit sur l'escalier. Aussitôt nous nous glissâmes sous nos lits ; le gendarme trouvant, contre son attente, la porte non fermée en dedans, entra, et après avoir donné un coup d'œil aux deux lits, se retira.

Dès que le gendarme fut parti, je dis à O'Brien : « Ne serait-il

pas temps de nous esquiver? — C'est à quoi je pensais, Pierre; mais je crois qu'il vaut mieux attendre encore. Je suis presque sûr qu'il reviendra dans une heure ou deux, et il n'est encore que onze heures. En attendant je vais lui jouer un tour. » O'Brien attacha une couverture en dedans de la fenêtre, qu'il laissa grande ouverte, et défit les mannequins. Une heure après le gendarme revint, comme O'Brien l'avait prévu. Nous étions sous nos lits. Notre chandelle brûlait encore; mais, pour plus de sûreté, il en portait une. Il n'eut pas plus tôt vu la fenêtre ouverte, la couverture en dehors et le désordre de nos lits, qu'il s'écria : « Adieu mes cent napoléons! je ne suis plus brigadier; ils m'ont échappé ». Il se précipita hors de la chambre, et un instant après nous l'entendîmes ouvrir la porte de la rue et courir sur la grand'route. « Pierre, nous voilà sauvés! dit O'Brien en riant. Maintenant à notre tour de sortir; mais rien ne nous presse. » O'Brien remit son uniforme de gendarme; — une heure après nous descendîmes, souhaitâmes à notre hôtesse toute sorte de prospérités, et reprîmes la route par laquelle nous étions venus.

Nous marchâmes toute la nuit. Au point du jour, nous nous cachâmes dans un taillis; la nuit venue, nous nous remîmes en marche vers la forêt des Ardennes, dans le but d'y rester jusqu'à ce qu'on nous crût sortis de France. Mais nous ne pûmes y parvenir, parce que la neige commençait à tomber très-épaisse, et il neigea pendant quatre jours sans interruption. Nous souffrions horriblement du froid. Heureusement nous n'étions pas sans argent. A Givet j'avais tiré sur mon père un mandat de 60 livres sterl. pour lequel j'avais reçu cinquante napoléons. De temps à autre O'Brien se glissait dans un cabaret pour acheter quelques provisions. Nous étions obligés de dormir sur la neige qui avait trois pieds d'épaisseur; le cinquième jour, qui était le sixième depuis que nous avions quitté la forêt, nous nous réfugiâmes dans un petit bois, à un quart de mille de la route. Je restai là, tandis qu'O'Brien, toujours déguisé en gendarme, se mit en campagne pour se procurer des vivres. Selon notre usage, je cherchais un endroit propice pour nous abriter, quand tout à

coup je me trouvai en face de deux cadavres : c'étaient un homme et une femme, morts probablement de froid. Je m'éloignai glacé d'horreur. Quand O'Brien revint, je lui fis part de ma découverte, et il voulut voir les cadavres. Leurs costumes étaient fort singuliers; ils étaient attifés de rubans, avec deux paires de grandes échasses à leurs côtés. O'Brien les regarda quelques instans, réfléchit et me dit : « Pierre, voilà le plus grand bonheur qui puisse nous arriver. Nous pouvons à présent parcourir toute la France sans que nos pieds soient souillés par cette terre maudite. — Que voulez-vous dire? — Je veux dire que ce sont là les mêmes individus que nous rencontrâmes près de Montpellier, et qui venaient des Landes, leur patrie, pour amuser le public. Dans leur pays, ils ne marchent que de cette manière. Voyons, Pierre, je crois que les habits de l'homme pourront m'aller, et ceux de la petite fille, qui est encore si jolie, quoique glacée, semblent faits pour votre taille. Nous ferons quelques répétitions et après nous irons exercer en public ». O'Brien ôta à l'homme sa veste et son pantalon puis, l'enterra dans la neige. La jeune fille fut dépouillée avec beaucoup de décence de sa robe et de son jupon de dessus et ensevelie de la même manière. Nous ramassâmes les habits et les échasses que nous transportâmes dans une autre partie du bois, où nous avions trouvé un abri; là nous prîmes notre repas. Comme nous ne devions pas voyager cette nuit, il nous fallut préparer un lit. Nous creusâmes un trou dans la neige, et nous nous couchâmes le mieux qu'il nous fut possible. Le temps était affreux. O'Brien me força à boire plusieurs fois de l'eau-de-vie, disant que c'était le seul moyen de se réchauffer. Tout à coup il se lève et me dit : « Pierre, vous ne dormirez pas ici; suivez-moi. » Il faisait alors très-sombre. O'Brien me conduisit à une petite distance du village et me fit entrer dans une mauvaise grange. « Couchez-vous, me dit-il, je ferai sentinelle; pas d'observation : je le veux. » J'obéis, et dans quelques minutes je fus plongé dans un profond sommeil, car j'étais accablé de fatigue. Depuis plusieurs jours nous ne marchions guère que la nuit. Oh! comme je soupirais après un lit chaud et cinq ou six couver-

tures! Au point du jour O'Brien m'éveilla ; il était resté en faction toute la nuit, et avait l'air souffrant. « O'Brien, vous êtes malade, lui dis-je. — Pas du tout; j'ai seulement vidé la bouteille, et c'est un malheur; cependant il n'est pas irréparable. Nous retournâmes au bois par une pluie fine, accompagnée de brouillard. Le dégel était survenu pendant la nuit, et nous en souffrions encore plus que de la gelée. Le soir O'Brien insista pour que je dormisse dans la grange. Cette fois je refusai obstinément, à moins qu'il ne voulût y rester avec moi. Je pensais qu'il y avait moins de danger d'être découverts que si O'Brien demeurait au-dehors. Voyant que j'étais résolu, il consentit, et nous nous couchâmes l'un à côté de l'autre. Il plut toute la nuit à torrens. Le lendemain nous retournâmes au bois avant le jour; la neige était fondue, la pluie cessa, et le soleil brilla de tout son éclat. Nos provisions étaient épuisées, et ce fut en vain qu'O'Brien alla à la maraude. Le soir nous partîmes en nous dirigeant du côté de Givet; une heure avant le jour nous arrivâmes à un taillis entouré d'un long fossé. « Ceci fera notre affaire, me dit O'Brien; je vais vous laisser là et j'irai aux provisions. » Comme le fossé était trop large pour être franchi en sautant, nous mîmes les échasses réunies en travers, et avec le secours de ce pont je passai de l'autre côté. O'Brien me donna tous les paquets, et après m'avoir dit de ne pas retirer les échasses, afin qu'il pût traverser le fossé à son retour, il partit, la carabine sur l'épaule. Deux heures après il revint avec les meilleures provisions que nous eussions encore eues : des saucissons à l'ail que je trouvai délicieux, quatre bouteilles d'eau-de-vie, outre son flacon; un morceau de bœuf fumé, six pains, une moitié d'oie rôtie et un gros morceau de pâté. « Pierre, dit O'Brien, voilà de quoi passer une bonne semaine; mais, ajouta-t-il en me montrant deux couvertures de cheval, voici qui vaut encore mieux que tout le reste. — Délicieux! lui répondis-je ; maintenant nous allons être confortablement. — J'ai tout payé raisonnablement, excepté ces deux couvertures. Comme je craignais de faire naître des soupçons en les achetant, je les ai volées. Nous les laisserons ici afin qu'on les retrouve, et ce n'est après tout

qu'un emprunt; là-dessus nous fîmes un abri au moyen de branches entrelacées. Nous étendîmes une des couvertures sur une couche de feuilles préalablement séchées au soleil, et l'autre servit à nous couvrir. Nous avions eu le soin de retirer notre pont d'échasses, en sorte que nous étions à l'abri de toute surprise. Cette soirée-là fut entièrement consacrée à la bonne chère : l'oie, le pâté, les saucissons, aussi gros que mon bras, tout fut attaqué alternativement, et l'eau du ruisseau voisin servait à arroser ces friands morceaux. Ce repas et la perspective d'un bon lit étaient pour nous le bonheur quand nous nous rappelions ce que nous avions souffert. La nuit venue, nous nous couchâmes et dormîmes du plus profond sommeil. Au point du jour, O'Brien se leva et me dit : « Allons, Pierre, un peu d'exercice avant déjeûner. — Que voulez-vous dire avec votre exercice? — Vous ne comprenez point? quelques pas sur les échasses. Je suis sûr que dans une semaine vous serez capable de danser tout au moins la gavotte. Ce n'est pas une plaisanterie, car il faut que nous sortions de France sur ces échasses. » O'Brien prit alors les échasses de l'homme et me donna celles de la fille. Nous les attachâmes à nos jambes, et appuyant notre dos contre un arbre, nous réussîmes à nous mettre debout; mais, au premier pas que nous essayâmes, O'Brien tomba à droite sur un arbre et moi à gauche sur mon nez. Je saignai beaucoup, ce qui ne nous empêcha pas de rire aux éclats. Loin de nous décourager, nous recommençâmes notre répétition, et après de nombreuses chutes, nous nous en tirions assez bien. Après déjeuner nous reprîmes nos exercices jusqu'au soir, et ainsi de suite pendant une semaine. J'étais assez fort, non pas pour danser une gavotte, parce que j'ignorais ce que c'était, mais pour sauter avec aisance. « Encore un jour d'exercice, me dit O'Brien; nous avons assez de vivres pour ce temps, et après nous partirons; mais cette fois il faut répéter en costume. » O'Brien mit les habits de l'homme, moi ceux de la femme, et tout ce jour-là nous travaillâmes comme nous devions le faire en public. « Pierre, vous êtes très-bien en femme; surtout ne permettez pas aux hommes de prendre des libertés. — Ne craignez rien, O'Brien; d'ailleurs, comme ces jupons ne tiennent

guère chaud, je vais couper mon pantalon aux genoux et je le garderai. — L'idée est excellente, car il peut vous arriver de faire une culbute. » Le lendemain matin, après avoir traversé le fossé à l'aide de nos échasses, nous les prîmes à la main, et nous nous avançâmes avec assurance sur la grande route, en nous dirigeant vers Malines. Nous rencontrâmes beaucoup de monde, et même des gendarmes; mais excepté quelques remarques sur mon air, on ne fit aucune attention à nous. Sur le soir, nous arrivâmes au village auprès duquel nous avions dormi dans la grange. En y entrant, nous mîmes nos échasses et commençâmes une danse. Quand il y eut un assez grand nombre de curieux, nous tendîmes nos bonnets, et après avoir fait notre recette, qui s'éleva à neuf ou dix sous, nous entrâmes dans un cabaret. On nous adressa mille questions, auxquelles O'Brien répondit par autant de mensonges. Je jouai la pudeur, et O'Brien, qui s'était donné pour mon frère, paraissait très-attentif à ce qu'on ne me manquât pas; le lendemain nous poursuivîmes notre route vers Malines. Comme nous nous arrêtions souvent pour *travailler*, nous n'avancions que lentement, et ce ne fut que le huitième jour que nous arrivâmes dans cette ville. A la barrière, nous mîmes nos échasses et fîmes notre entrée avec beaucoup d'audace. La garde nous arrêta à la porte pour s'amuser à nous voir danser, et j'eus à endurer les galanteries des soldats qui voulurent tous m'embrasser, et dont les baisers sentaient l'ail. Pour cela, j'avais été obligé d'ôter mes échasses. Je les remis, et nous parcourûmes la ville en gambadant de notre mieux. Arrivés sur la grande place, en face de l'hôtel, nous commençâmes une espèce de valse que nous avions composée. Les personnes qui étaient dans l'hôtel se mirent aux croisées pour nous regarder. La valse finie, je me présentai aux fenêtres, le bonnet d'O'Brien à la main, pour quêter. Figurez-vous ma surprise en voyant le colonel O'Brien qui me regardait fixement. Je fus bien plus étonné encore lorsque j'aperçus Céleste, qui, en me reconnaissant, mit ses mains sur ses yeux et se précipita en arrière en s'écriant : « C'est lui! c'est lui! » Sans O'Brien, qui, par bonheur, se trouvait à côté de moi, et qui me soutint, je serais tombé sur le

pavé. « Pierre, me dit-il, faites la collecte, ou nous sommes perdus! » J'obéis, et quand j'eus ramassé quelques sous, je lui demandai ce qu'il fallait faire. « Retournez à la croisée et agissez d'après ce que vous verrez. » Je retournai à la fenêtre; le colonel n'y était plus, mais Céleste ne s'était pas éloignée : elle avait l'air de m'attendre. Je lui présentai le bonnet; elle mit la main dedans, et je sentis un poids énorme. J'en retirai une bourse que je serrai dans mon sein. Céleste se retira, et quand elle fut au fond de la chambre, elle m'envoya un baiser et disparut. J'étais immobile d'étonnement. O'Brien vint à moi, me tira de ma rêverie et nous quittâmes la grande place. Nous prîmes un logement dans un petit cabaret, et aussitôt que nous fûmes seuls, je m'empressai d'examiner la bourse. Elle contenait 50 napoléons que Céleste avait sans doute obtenus de son père. J'étais ivre de joie : O'Brien admirait la conduite du colonel. « C'est un vrai O'Brien, depuis les pieds jusqu'à la tête, dit-il; ce maudit pays ne peut pas même abâtardir la race ».

Le lendemain, de bonne heure, O'Brien acheta quelques hardes de paysan, et nous quittâmes la ville. Arrivés à quelques milles de Saint-Nicolas, nous jetâmes nos échasses et les habits que nous portions, et nous mîmes ceux qu'O'Brien avait achetés. Il s'était aussi muni de deux grosses couvertures grises, que nous roulâmes sur nos épaules comme des capotes de soldat. « Maintenant, O'Brien, pour qui passerons-nous? — Pierre, je vous dirai cela avant la nuit. Mon imagination travaille, et d'ailleurs je me confie au hasard pour quelque bonne idée. Marchons vite, ou nous courons risque d'être étouffés par la neige. » Le froid était très-vif, et la neige n'avait cessé de tomber toute la journée. Le soir, par un beau clair de lune, nous aperçûmes deux hommes au-devant de nous. « Tâchons de les atteindre, dit O'Brien; nous pourrons peut-être obtenir de ces gens-là quelques renseignemens. » Quand nous fûmes tout près, un d'eux se retourna et nous dit : « Je croyais que nous étions les derniers; mais je vois que je me suis trompé. Sommes-nous loin de Saint-Nicolas? — Je n'en sais rien, lui répondit O'Brien; je suis étranger comme vous. —

De quelle partie de la France venez-vous? — De Montpellier. — Et moi de Toulouse. Quelle différence entre les oliviers et les vignes de votre pays et ce triste climat! Au diable la conscription! Je devais me marier l'année prochaine. » O'Brien me donna un coup de coude pour me faire entendre qu'il pensait tirer parti de la rencontre, et continua à causer avec le jeune homme. « Au diable la conscription! répondit-il; je venais de me marier, moi, et je laisse ma femme livrée aux soins intéressés d'un ami intime. Mais n'importe! c'est pour la France et pour la gloire! — Nous arriverons trop tard pour avoir un billet de logement, reprit le conscrit, et je n'ai pas un sou dans ma poche. Je doute si je pourrai joindre le corps avant Flessingue : il doit être à Axel aujourd'hui. — Si nous arrivons à Saint-Nicolas tout ira bien, répondit O'Brien. Il me reste quelques sous, et je ne souffrirai pas qu'un camarade qui va servir son pays se passe de souper et d'un lit. Vous me rendrez cela quand nous serons à Flessingue. — Avec grand plaisir, répondit le Français. Voudriez-vous en faire autant pour mon camarade Jacques? — Très-volontiers, répondit O'Brien. » Et ils continuèrent la conversation. Le conscrit dit qu'ils faisaient partie d'un détachement qui avait reçu l'ordre de se rendre à Flessingue, et qu'ils n'avaient pu suivre. O'Brien répondit qu'il appartenait à ce corps et que j'étais son frère. Il leur persuada que je m'étais engagé comme tambour dans le même régiment, plutôt que de me séparer de lui. Quelques minutes après nous arrivâmes à Saint-Nicolas, où nous eûmes quelque peine à nous faire ouvrir un cabaret. « Vive la France! » s'écria O'Brien en s'approchant du feu et secouant son chapeau couvert de neige. Bientôt on nous servit un excellent souper, pendant lequel les vrais et les faux conscrits amusèrent l'hôtesse par le récit de leurs aventures. Après souper, le conscrit qui nous avait parlé le premier après notre rencontre, tira sa feuille de route pour nous montrer qu'il était en retard de deux jours. O'Brien, voyant qu'il commençait à perdre un peu de sa raison, laissa le papier sur la table et demanda du vin. Nous buvions peu; mais les conscrits buvaient à cœur joie, et nous les secondions à merveille; aussitôt qu'un verre était vide

O'Brien le remplissait en disant : « Encore un coup pour la gloire. » Le conscrit dont le mariage était retardé commença à exprimer ses regrets en poussant des cris et en s'arrachant les cheveux ; mais son chagrin ne l'empêchait pas de boire aussi souvent que son camarade. Enfin tous les deux se levèrent et gagnèrent leur chambre en chancelant et sans penser à la feuille de route, qu'O'Brien avait adroitement serrée dans sa poche. Lorsque nous fûmes dans notre chambre O'Brien me dit : « Pierre, ce signalement est autant le mien que celui du diable; mais peu importe,... comme on ne se fait pas conscrit par plaisir, personne ne soupçonnera la vérité. Il faut partir de grand matin, pendant que ces bonnes gens dormiront encore, et prendre beaucoup d'avance sur eux. Je compte que nous arriverons à Flessingue sans malencontre. » Une heure avant le jour, nous quittâmes le cabaret. La terre était couverte d'une épaisse couche de neige; mais le temps était très-clair. Nous traversâmes sans accident les villes d'Axel et de Hast, et le quatrième jour nous étions à Terneuse, d'où nous passâmes à Flessingue, en compagnie d'une douzaine de conscrits qui appartenaient au corps dont j'ai parlé. A mesure que nous débarquions, les gardes nous demandaient si nous étions conscrits. O'Brien répondit à son tour affirmativement et exhiba sa feuille de route. Son nom, ou plutôt celui de l'individu auquel elle appartenait, fut couché sur un registre, et on lui dit d'aller à l'état-major avant trois heures. Nous étions au comble de la joie, car le succès passait notre espérance. Entrés en ville, O'Brien tira la lettre de la cabaretière qui m'avait offert les moyens de m'évader, et après avoir lu l'adresse, demanda la rue à un gendarme qui passait à côté de lui. La maison fut bientôt trouvée. En nous voyant entrer, la maîtresse du logis nous dit : « Encore des conscrits! j'en ai autant que j'en puis loger. Ce doit être une erreur. Où est votre billet? — Lisez, répondit O'Brien en lui présentant la lettre. » Dès qu'elle eut achevé de la lire, elle le pria de la suivre. O'Brien me fit un signe, et nous entrâmes tous trois dans une petite chambre. « En quoi puis-je vous être utile? nous dit la femme; je suis toute à votre service; mais vous n'êtes ici que pour deux ou trois jours. — Soyez tranquille, répliqua O'Brien,

nous parlerons de cela tout à l'heure. Le seul service que nous vous demandions pour l'instant, c'est de nous laisser seuls ici; nous ne voulons pas être vus. — Comment donc! vous êtes conscrits et vous vous cachez! Auriez-vous l'intention de déserter? — Répondez à ma question : vous avez lu la lettre; voulez-vous vous conformer à son contenu et faire ce que votre sœur vous demande? — Je vous le promets sur ma foi, quoi qu'il puisse arriver. C'est une excellente femme que ma sœur, et elle ne m'écrirait pas d'une manière aussi pressante si elle n'avait de bonnes raisons pour cela. Ma maison et tout ce que j'ai sont à votre disposition: que voulez-vous de plus? — Mais si je voulais déserter, continua O'Brien, me seconderiez-vous? — Au péril de ma vie. N'avez-vous pas secouru ma famille quand elle était dans la détresse? — Cela suffit. Je ne veux pas vous déranger plus long-temps de vos affaires. Donnez-nous à dîner quand il sera temps, et laissez-nous ici». — Si je suis tant soit peu physionomiste, me dit O'Brien, après que la femme nous eut quittés, il y a quelque chose dans ces traits qui annonce de la franchise. J'ai confiance en elle; mais il faut attendre que les conscrits soient partis. » Je fus de l'avis d'O'Brien. Une heure après, la cabaretière nous apporta le dîner. « Quel est votre nom? lui demanda O'Brien. — Louise Eustache; vous devez l'avoir vu sur l'adresse. — Êtes-vous mariée? — Hélas! oui, depuis six ans. Mon mari n'est jamais ici; il est pilote à Flessingue. C'est une vie bien dure, plus dure encore que celle d'un soldat. Quel est ce garçon? — C'est mon frère; il s'engage comme tambour dans mon régiment. — Pauvre enfant! c'est dommage. » Le cabaret était rempli de conscrits et d'autres individus de toute espèce, en sorte que l'hôtesse avait assez de besogne. Le soir, elle nous fit passer dans une petite chambre à coucher contiguë à celle où nous étions. « Vous serez seuls ici, nous dit-elle. Les conscrits doivent passer l'inspection demain, à deux heures, sur la place d'armes, à ce que j'ai entendu dire; voulez-vous y aller? — Non, dit O'Brien; on me croira en arrière, et on n'aura aucun soupçon. — Comme il vous plaira. Comptez toujours sur moi; mais comme je suis occupée, je n'aurai guère le temps de vous parler

que lorsque les conscrits seront partis. — Ce sera assez tôt, brave femme; au revoir. » Le lendemain soir, la cabaretière entra chez nous : l'inquiétude était sur son visage; elle nous dit qu'il venait d'arriver un conscrit dont le nom avait déjà été enregistré, et que celui qui l'avait fait inscrire n'avait pas paru à la revue. Le conscrit avait dit que sa feuille de route lui avait été volée par une personne avec laquelle il avait logé à Saint-Nicolas. L'hôtesse ajouta que l'on ferait des perquisitions par toute la ville, parce que deux officiers anglais s'étaient évadés, et qu'on les soupçonnait d'être les auteurs de ce vol. « Assurément vous n'êtes pas Anglais, continua l'hôtesse en regardant O'Brien. — Précisément je le suis, répondit O'Brien, ainsi que ce jeune garçon, et le service que votre sœur réclame de vous, c'est de nous faire passer de l'autre côté de l'eau. Pour cela il y a cent louis qui seront comptés aussitôt que nous serons en lieu sûr. — Oh! mon Dieu, mais c'est impossible! — Impossible! mais ce n'est pas ce que j'ai répondu à votre sœur quand elle réclamait mon appui. — C'est au moins très-difficile. — Voilà qui change la question; et si votre mari est pilote, la difficulté sera bientôt vaincue. — Mon mari! je n'ai aucun ascendant sur mon mari, répondit l'hôtesse en portant son tablier à ses yeux. — Mais cent louis produiront peut-être quelque effet sur lui. — C'est possible, reprit-elle en ouvrant de grands yeux. Cent louis! ma foi, à ce prix, vous pouvez lui faire la proposition sans hésiter. Le voici. » En effet le mari entrait.

Au lieu de nous présenter cérémonieusement, elle dit quelques mots à l'oreille du pilote, et ajouta tout haut : « Je vous laisse avec eux pour conclure le marché; mais souvenez-vous de ceci : j'ai travaillé nuit et jour dans ce cabaret pour votre profit. Si vous ne rendez pas ce service à ma famille et à moi, je renonce à tenir un cabaret pour votre compte. » Mme Eustache étant sortie, O'Brien brusqua la négociation. « Je vous promets cent louis, dit-il, si vous voulez nous passer en Angleterre ou nous mettre à bord d'un vaisseau anglais, et j'ajoute vingt louis si nous sommes libres dans une semaine. » A ces mots, il tira de sa poche la bourse qui nous avait été donnée par Céleste, et étala sur la table les cinquante napo-

léons qu'elle contenait. « Voici, ajouta O'Brien, un à-compte pour vous donner une preuve de ma sincérité. Dites oui ou non. — Je ne sache pas qu'un pauvre homme ait jamais résisté aux argumens de sa femme, renforcés de cent vingt louis, dit Eustache en souriant et ramassant les espèces. — Je pense que vous n'avez aucun motif pour ne pas partir ce soir, répondit O'Brien : dix louis de plus si vous acceptez. — Je tâcherai de les gagner, et le plus tôt ne sera que le mieux ; car je ne pourrais vous tenir long-temps cachés. Asseyez-vous et causons un peu ; nous ne pouvons partir avant la nuit. » O'Brien lui raconta l'histoire de notre évasion. Il rit beaucoup, surtout lorsqu'il apprit la ruse dont sa belle-sœur avait été la dupe. « Si je n'avais pas été disposé à vous obliger, dit-il, cette circonstance suffirait, quand ce ne serait que pour m'amuser aux dépens de ma femme, à mon retour. Si elle me demande encore quelque service en faveur de ses parens, je lui rappellerai cette anecdote. Au demeurant, c'est une bonne créature et une excellente femme de ménage par-dessus le marché ; elle a seulement trop d'amitié pour ses sœurs. »

A la chute du jour, il nous fit prendre des costumes de matelots et nous dit de le suivre avec assurance. Comme nous passions devant la garde, qui le connaissait, un des soldats lui dit : « Quoi ! déjà à la mer ! vous vous êtes donc disputé avec votre femme ? » Cette plaisanterie provoqua quelques éclats de rire de la part des autres, et nous nous joignîmes à eux. Quelques instans après nous étions sur le rivage. Sauter dans le canot d'Eustache, ramer vers son bateau, monter à bord et être sous voile, fut l'affaire de quelques minutes. Favorisés par une forte marée et un vent frais qui soufflait de terre, nous fûmes bientôt hors de l'Escaut, et le lendemain matin, un cutter se montra en vue ; nous gouvernâmes droit sur lui. Arrivés sous son vent, O'Brien héla pour une embarcation, pendant que je donnais à Eustache mon billet pour le reste de la somme. Il nous souhaita bonne chance en nous touchant la main, et un instant après nous étions sous le pavillon britannique.

L. Hérail.

SOUVENIRS D'ORIENT.

Un jour j'avais planté ma tente dans un champ rocailleux, où croissaient quelques troncs d'oliviers noueux et rabougris, sous les murs de Jérusalem, à quelques centaines de pas de la tour de David, un peu au-dessus de la fontaine de Siloé, qui coule encore sur les dalles usées de sa grotte, non loin du tombeau du poète-roi qui l'a si souvent chantée. Les hautes et noires terrasses qui portaient jadis le temple de Salomon s'élevaient à ma gauche, couronnées par les trois coupoles bleues et par les colonnettes légères et aériennes de la mosquée d'Omar, qui plane aujourd'hui sur les ruines de la maison de Jéhovah; la ville de Jérusalem, que la peste ravageait alors, était tout inondée des rayons d'un soleil éblouissant répercutés sur ses mille dômes, sur ses marbres blancs, sur ses tours de pierre dorée, sur ses murailles polies par les siècles et par les vents salins du lac Asphaltite; aucun bruit ne montait de son enceinte muette et morne comme la couche d'un agonisant; ses larges portes étaient ouvertes et l'on apercevait de temps en temps le turban blanc et le manteau rouge du soldat arabe, gardien inutile de ces portes abandonnées; rien ne venait, rien ne sortait, le vent du matin soulevait seul la poudre ondoyante des chemins et faisait un moment l'illusion d'une caravane; mais quand la bouffée du vent avait passé, quand elle était venue mourir en sifflant sur les créneaux de la tour des Pisans ou sur les

trois palmiers de la maison de Caïphe, la poussière retombait, le désert apparaissait de nouveau, et le pas d'aucun chameau, d'aucun mulet, ne retentissait sur les pavés de la route. Seulement, de quart d'heure en quart d'heure, les deux battans ferrés de toutes les portes de Jérusalem s'ouvraient, et nous voyions passer les morts que la peste venait d'achever, et que deux esclaves nus portaient sur un brancard aux tombes répandues tout autour de nous. Quelquefois un long cortége de Turcs, d'Arabes, d'Arméniens, de Juifs, accompagnaient le mort et défilaient en chantant entre les troncs d'oliviers, puis rentraient à pas lents et silencieusement dans la ville; plus souvent les morts étaient seuls, et quand les deux esclaves avaient creusé de quelques palmes le sable ou la terre de la colline et couché le pestiféré dans son dernier lit, ils s'asseyaient sur la terre même qu'ils venaient d'élever, se partageaient les vêtemens du mort, et allumant leurs longues pipes, ils fumaient en silence et regardaient la fumée de leurs chibouks monter en légère colonne bleue et se perdre gracieusement dans l'air limpide, vif et transparent de ces journées d'automne. A mes pieds, la vallée de Josaphat s'étendait comme un vaste sépulcre; le Cédron tari la sillonnait d'une déchirure blanchâtre, toute semée de gros cailloux, et les flancs des deux collines qui la cernent étaient tout blancs de tombes et de turbans sculptés, monument banal des Osmanlis; un peu sur la droite, la colline des Oliviers s'affaissait et laissait entre les chaînes éparses des cônes volcaniques des montagnes nues de Jéricho et de Saint-Sabba, l'horizon s'étendre et se prolonger comme une avenue lumineuse entre des cimes de cyprès inégaux; le regard s'y jetait de lui-même, attiré par l'éclat azuré et plombé de la mer Morte, qui luisait au pied des degrés de ces montagnes, et derrière, la chaîne bleue des montagnes de l'Arabie pétrée bornait l'horizon; mais borner n'est pas le mot, car ces montagnes semblaient transparentes comme le cristal, et l'on voyait, ou l'on croyait voir au-delà un horizon vague et indéfini s'étendre encore et nager dans les vapeurs ambiantes d'un air teint de pourpre et de céruse.

C'était l'heure de midi, l'heure où le muézin épie le soleil sur

la plus haute galerie du minaret et chante l'heure de la prière à toutes les heures. Voix vivante, animée, qui sait ce qu'elle dit et ce qu'elle chante, bien supérieure, à mon avis, à la voix stupide et sans conscience de la cloche de nos cathédrales. Mes Arabes avaient donné l'orge dans le sac de poil de chèvre à mes chevaux attachés çà et là autour de ma tente, les pieds enchaînés à des anneaux de fer; ces beaux et doux animaux étaient immobiles; leur tête penchée et ombragée par leur longue crinière éparse, leur poil gris, luisant et fumant sous les rayons d'un soleil de plomb; les hommes s'étaient rassemblés à l'ombre du plus large des oliviers; ils avaient étendu sur la terre leur natte de damas et ils fumaient en se contant des histoires du désert, ou en chantant des vers d'Antar. Antar, ce type de l'Arabe errant, à la fois pasteur, guerrier et poète, qui a écrit le désert tout entier dans ses poésies nationales; épique comme Homère, plaintif comme Job, amoureux comme Théocrite, philosophe comme Salomon; ses vers, qui endorment ou exaltent l'imagination de l'Arabe autant que la fumée du tombach dans le narguilé (1), retentissaient en sons gutturaux dans le groupe animé de mes saïs, et quand le poète avait touché plus juste ou plus fort la corde sensible de ces hommes sauvages, mais impressionables, on entendait un léger murmure de leurs lèvres, ils joignaient leurs mains, les élevaient au-dessus de leurs oreilles, et inclinant la tête, ils s'écriaient tour à tour : *Allah! Allah! Allah!* A quelque pas de moi, une jeune femme turque pleurait son mari sur un de ces petits monumens de pierre blanche dont toutes les collines autour de Jérusalem sont parsemées; elle paraissait à peine avoir dix-huit ou vingt ans, et je ne vis jamais une si ravissante image de la douleur; son profil, que son voile, rejeté en arrière, me laissait entrevoir, avait la pureté de lignes des plus belles têtes du Parthénon, mais en même temps la mollesse, la suavité et la gracieuse langueur des femmes de l'Asie, beauté bien plus féminine, bien plus amoureuse, bien plus fascinante pour le cœur que la beauté sévère et mâle des

(1) Pipe où le tabac passe dans l'eau avant d'arriver à la bouche.

beautés grecques. Ses cheveux, d'un blond bronzé et doré comme le cuivre des statues antiques, couleur très-estimée dans ce pays du soleil, dont elle est comme un reflet permanent, ses cheveux détachés de sa tête tombaient autour d'elle et balayaient littéralement le sol; sa poitrine était entièrement découverte, selon la coutume des femmes de cette partie de l'Arabie, et quand elle se baissait pour embrasser la pierre du turban ou pour coller son oreille à la tombe, ses deux seins nus touchaient la terre et creusaient leur moule dans la poussière, comme ce moule du beau sein d'Atala ensevelie, que le sable du sépulcre dessinait encore, dans l'admirable épopée de M. de Chateaubriand! Elle avait jonché de toutes sortes de fleurs le tombeau et la terre alentour; un beau tapis de damas était étendu sous ses genoux; sur ce tapis, il y avait quelques vases de fleurs et une corbeille pleine de figues et de galettes d'orge, car cette femme devait passer la journée entière à pleurer ainsi. Un trou creusé dans la terre et qui était censé correspondre à l'oreille du mort, lui servait de porte-voix vers cet autre monde où dormait celui qu'elle venait visiter; elle se penchait de momens en momens vers cette étroite ouverture; elle y chantait des choses entremêlées de sanglots, elle y collait ensuite l'oreille comme si elle eût entendu la réponse, puis elle se remettait à chanter en pleurant encore! J'essayais de comprendre les paroles qu'elle murmurait ainsi et qui venaient jusqu'à moi; mais mon drogman arabe ne put les saisir ou les rendre. Combien je les regrette! que de secrets de l'amour et de la douleur! que de soupirs animés de toute la vie de deux ames arrachées l'une à l'autre, ces paroles confuses et noyées de larmes devaient contenir! Oh! si quelque chose pouvait jamais réveiller un mort, c'étaient de pareilles paroles murmurées par une pareille bouche!

A deux pas de cette femme, sous un morceau de toile noire soutenue par deux roseaux fichés en terre pour servir de parasol, ses deux petits enfans jouaient avec trois esclaves noires d'Abyssinie, accroupies, comme leur maîtresse, sur un tapis étendu sur le sable. Ces trois femmes, toutes les trois jeunes et belles aussi, aux formes sveltes et au profil aquilin des nègres de l'Abyssinie, étaient

groupées dans des attitudes diverses comme trois statues tirées d'un seul bloc; l'une avait un genou en terre et tenait sur l'autre genou un des enfans qui tendait ses bras du côté où pleurait sa mère; l'autre avait ses deux jambes repliées sous elle et ses deux mains jointes sur son tablier de toile bleue, comme la Madeleine de Canova; la troisième était debout, un peu penchée sur ses deux compagnes, et se balançant à droite et à gauche, berçait contre son sein, à peine dessiné, le plus petit des enfans qu'elle essayait en vain d'endormir. Quand les sanglots de la jeune veuve arrivaient jusqu'aux enfans, ceux-ci se prenaient à pleurer, et les trois esclaves noires, après avoir répondu par un sanglot à celui de leur maîtresse, se mettaient à chanter des airs assoupissans et des paroles enfantines de leur pays, pour apaiser les deux enfans.

C'était un dimanche; à deux cents pas de moi, derrière les murailles épaisses et hautes de Jérusalem, j'entendais sortir par bouffées, de la noire coupole du couvent grec, les échos éloignés et affaiblis de l'office des vêpres; les hymnes et les psaumes de David s'élevaient après deux mille ans, rapportés par des voix étrangères et dans une langue nouvelle sur ces mêmes collines qui les avaient inspirés; et je voyais sur les terrasses du couvent quelques figures de vieux moines de terre sainte aller et venir, leur bréviaire à la main, et murmurant ces prières murmurées déjà par tant de siècles dans des langues et dans des rhythmes divers!

Et moi j'étais là aussi pour chanter toutes ces choses, pour étudier les siècles à leur berceau, pour remonter jusqu'à sa source le cours inconnu d'une civilisation, d'une religion; pour m'inspirer de l'esprit des lieux et du sens caché des histoires et des monumens, sur ces bords qui furent le point de départ du monde moderne, et pour nourrir d'une sagesse plus réelle et d'une philosophie plus vraie, la poésie grave et pensée de l'époque avancée où nous vivons!

Cette scène, jetée par hasard sous mes yeux, et recueillie dans un de mes mille souvenirs de voyages, me présenta les destinées et les phases presque complètes de toute poésie : les trois esclaves noires berçant les enfans avec les chansons naïves et sans pensée

de leur pays, la poésie pastorale et instinctive de l'enfance des nations; la jeune veuve turque, pleurant son mari en chantant ses sanglots à la terre, la poésie élégiaque et passionnée, la poésie du cœur; les soldats et les mukres arabes, récitant des fragmens belliqueux, amoureux et merveilleux d'Antar, la poésie épique et guerrière des peuples nomades ou conquérans; les moines grecs chantant les psaumes sur leurs terrasses solitaires, la poésie sacrée et lyrique des âges d'enthousiasme et de rénovation religieuse; et moi, méditant sous ma tente, et recueillant des vérités historiques ou des pensées sur toute la terre, la poésie de philosophie et de méditation, fille d'une époque où l'humanité s'étudie et se résume elle-même jusque dans les chants dont elle amuse ses loisirs.

Voilà la poésie tout entière dans le passé; mais dans l'avenir que sera-t-elle?

Quelques mois après, dans un voyage au Liban, je redescendais des dernières sommités de ces Alpes; j'étais l'hôte du scheik d'Éden, village arabe maronite suspendu sous la dent la plus aiguë de ces montagnes, aux limites de la végétation, et qui n'est habitable que l'été. Ce noble et respectable vieillard était venu me chercher avec ses fils et quelques-uns de ses serviteurs jusqu'aux environs de Tripoli de Syrie, et m'avait reçu dans son château d'Éden avec la dignité, la grâce de cœur et l'élégance de manières que l'on pourrait imaginer dans un des vieux seigneurs de la cour de Louis XIV. Les arbres entiers brûlaient dans le large foyer, les moutons, les chevreaux, les cerfs, étaient étalés par piles dans les vastes salles, et les outres séculaires des vins d'or du Liban, apportées de la cave par ses serviteurs, coulaient pour nous et pour notre escorte. Après avoir passé quelques jours à étudier ces belles mœurs homériques, poétiques comme les lieux mêmes où nous les retrouvions, le scheik me donna son fils aîné et un certain nombre de cavaliers arabes pour me conduire aux cèdres de Salomon; arbres fameux qui consacrent encore la plus haute cime du Liban, et que l'on vient vénérer depuis des siècles comme les derniers témoins de la gloire de Salomon. Je ne les décrirai point ici, mais au retour de cette journée, mémorable pour un voyageur,

nous nous égarâmes dans les sinuosités de rochers et dans les nombreuses et hautes vallées dont ce groupe du Liban est déchiré de toutes parts, et nous nous trouvâmes tout à coup sur le bord à pic d'une immense muraille de rochers de quelques mille pieds de profondeur qui cernent la vallée des Saints. Les parois de ce rempart de granit étaient tellement perpendiculaires que les chevreuils mêmes de la montagne n'auraient pu y trouver un sentier, et que nos Arabes étaient obligés de se coucher le ventre contre terre et de se pencher sur l'abîme pour découvrir le fond de la vallée. Le soleil baissait, nous avions marché bien des heures, il nous en aurait fallu plusieurs encore pour retrouver notre sentier perdu et regagner Éden; nous descendîmes de cheval, et, nous confiant à un de nos guides, qui connaissait non loin de là un escalier de roc vif taillé jadis par les moines maronites, habitans immémoriaux de cette vallée, nous suivîmes quelque temps les bords de la corniche, et nous descendîmes enfin par ces marches glissantes sur une plate-forme détachée du roc et qui dominait cet horizon.

La vallée descendait d'abord par des pentes larges et douces du pied des neiges et des cèdres qui formaient une tache noire sur ces neiges; là elle se déroulait sur des pelouses d'un vert jaune et tendre comme celui des hautes croupes du Jura ou des Alpes, et une multitude de filets d'eau écumante sortis çà et là du pied des neiges fondantes sillonnaient ces pentes gazonnées, et venaient se réunir en une seule masse de flots et d'écume au pied du premier gradin de rochers. Là, la vallée s'enfonçait tout à coup à quatre ou cinq cents pieds de profondeur, le torrent se précipitait avec elle, et, s'étendant sur une large surface, tantôt couvrait le rocher comme d'un voile liquide et transparent, tantôt s'en détachait en voûtes élancées, et, tombant enfin sur des blocs immenses et aigus de granit détachés du sommet, s'y brisait en lambeaux flottans et retentissait comme un tonnerre éternel. Le vent de sa chute arrivait jusqu'à nous en emportant comme de légers brouillards la fumée de l'eau à mille couleurs, la promenait çà et là sur toute la vallée, ou la suspendait en rosée aux branches des arbustes et aux aspérités du roc. En s'étendant vers le nord, la vallée des

Saints se creusait de plus en plus et s'élargissait davantage; puis, à environ deux milles du point où nous étions placés, deux montagnes nues et couvertes d'ombres se rapprochaient en s'inclinant l'une vers l'autre, laissant à peine une ouverture de quelques toises entre leurs deux extrémités, où la vallée allait se terminer et se perdre avec ses pelouses, ses vignes hautes, ses peupliers, ses cyprès et son torrent de lait. Au-dessus des deux monticules qui l'étranglaient ainsi, on apercevait à l'horizon comme un lac d'un bleu plus sombre que le ciel; c'était un morceau de la mer de Syrie, encadré par un golfe fantastique d'autres montagnes du Liban. Ce golfe était à vingt lieues de nous, mais la transparence de l'air nous le montrait comme à nos pieds, et nous distinguions même deux navires à la voile qui, suspendus entre le bleu du ciel et celui de la mer, et diminués par la distance, ressemblaient à deux cygnes planant dans notre horizon. Ce spectacle nous saisit tellement d'abord que nous n'arrêtames nos regards sur aucun détail de la vallée; mais quand le premier éblouissement fut passé, et que notre œil put percer à travers la vapeur flottante du soir et des eaux, une scène d'une autre nature se déroula peu à peu devant nous.

A chaque détour du torrent où l'écume laissait un peu de place à la terre, un couvent de moines maronites se dessinait en pierres d'un brun sanguin sur le gris du rocher, et sa fumée s'élevait dans les airs entre des cimes de peupliers et de cyprès; autour des couvens, de petits champs conquis sur le roc ou le torrent, semblaient cultivés comme les parterres les plus soignés de nos maisons de campagne, et çà et là on apercevait ces maronites, vêtus de leur capuchon noir qui rentraient du travail des champs, les uns avec la bêche sur l'épaule, les autres conduisant de petits troupeaux de poulains arabes, quelques-uns tenant le manche de la charrue et piquant leurs bœufs entre les mûriers. Plusieurs de ces demeures de prières et de travail étaient suspendues avec leurs chapelles et leurs ermitages sur les caps avancés des deux immenses chaînes de montagnes; un certain nombre étaient creusées comme des grottes de bêtes fauves dans le rocher même. On n'apercevait

que la porte surmontée d'une ogive vide où pendait la cloche, et quelques petites terrasses taillées sous la voûte même du roc où les moines vieux et infirmes venaient respirer l'air et voir un peu de soleil. Partout où le pied de l'homme pouvait atteindre, sur certain rebords des précipices, l'œil ne pouvait apercevoir aucun accès, mais, là même, un couvent, une croix, une solitude, un oratoire, un ermitage et quelques figures de solitaires circulant parmi les roches ou les arbustes, travaillant, lisant ou priant. Un de ces couvens était une imprimerie arabe pour l'instruction du peuple maronite, et l'on voyait sur la terrasse une foule de moines allant et venant, et étendant sur des claies ou roseaux les feuilles blanches du papier humide. Rien ne peut peindre, si ce n'est le pinceau, la multitude et le pittoresque de ces retraites. Chaque pierre semblait avoir enfanté sa cellule, chaque grotte son ermite, chaque source avait son mouvement et sa vie, chaque arbre son solitaire sous son ombre; partout où l'œil tombait, il voyait la vallée, la montagne, les précipices s'animer pour ainsi dire sous son regard, et une scène de vie, de prière, de contemplation, se détacher de ces masses éternelles ou s'y mêler pour les consacrer. Mais bientôt le soleil tomba, les travaux du jour cessèrent, et toutes les figures noires répandues dans la vallée rentrèrent dans les grottes ou dans les monastères. Les cloches sonnèrent de toutes parts l'heure du recueillement et des offices du soir, les unes avec la voix forte et vibrante des grands vents sur la mer, les autres avec les voix légères et argentines des oiseaux dans les champs de blé, celles-ci plaintives et lointaines comme des soupirs dans la nuit et dans le désert. Toutes ces cloches se répondaient des deux bords opposés de la vallée, et les mille échos des grottes et des précipices se les renvoyaient en murmures confus et répercutés, mêlés avec le mugissement du torrent, des cèdres, et les mille chutes sonores des sources et des cascades dont les deux flancs des monts sont sillonnés. Puis il se fit un moment de silence et un nouveau bruit plus doux, plus mélancolique et plus grave remplit la vallée : c'était le chant des psaumes qui, s'élevant à la fois de chaque monastère, de chaque église, de chaque oratoire, de chaque cellule des ro-

chers, se mêlait, se confondait en montant jusqu'à nous comme un vaste murmure, et ressemblait à une seule plainte mélodieuse de la vallée tout entière qui venait de prendre une ame et une voix; puis un nuage d'encens monta de chaque toit, sortit de chaque grotte, et parfuma cet air que les anges auraient pu respirer. Nous restâmes muets et enchantés comme les esprits célestes quand, planant pour la première fois sur le globe qu'ils croyaient désert, ils entendirent monter de ces mêmes bords la première prière des hommes; nous comprîmes ce que c'était que la voix de l'homme pour vivifier la nature la plus morte, et ce que ce serait que la poésie à la fin des temps, quand, tous les sentimens du cœur humain éteints et absorbés dans un seul, la poésie ne serait plus ici qu'une adoration et un hymne.

Mais nous ne sommes pas à ce temps : le monde est jeune, car la pensée mesure encore une distance incommensurable entre l'état actuel de l'humanité et le but qu'elle peut atteindre. La poésie aura d'ici-là de nouvelles, de hautes destinées à remplir (1).

ALPHONSE DE LAMARTINE,
de l'Académie-Française.

(1) M. de Lamartine a daigné faire précéder cet extrait de l'ouvrage qu'il prépare sur ses deux années de voyages en Orient d'une lettre trop bienveillante et trop flatteuse pour qu'on ne nous accusât pas de vanité si nous la citions. Nous ne pouvons que remercier notre premier poète lyrique de son fidèle souvenir.

Le VOYAGE EN ORIENT aura quatre volumes. Cet ouvrage ne pourra paraître qu'après la session; mais l'auteur en a placé quelques extraits dans la préface générale d'une édition qu'il va donner de ses œuvres complètes, et que l'éditeur, M. Charles Gosselin, publiera dans les premiers jours d'avril. (*N. du D.*)

JOURNAL D'UN FLANDRIN,

OU

CE QU'ON PEUT APPRENDRE SUR LE PAVÉ DE PARIS.

N° 2 [1].

— Nous voilà dans le carnaval. A la peinture près qui recouvre certains visages et leur prête quelque fraîcheur, je ne vois rien de changé autour de moi. Paris n'offre-t-il pas en tout temps le tableau d'une grande mascarade? Le carnaval y est plus long même qu'à Venise. Dans ce rendez-vous de toutes les nations ne retrouvez-vous pas les costumes de tous les pays? Et puis quelle variété dans les costumes soi-disant français! Examinez-les bien attentivement, vous ne trouverez pas deux hommes vêtus de la même manière. L'un est emmaillotté dans un frac écourté comme une veste de chasse; l'autre est empaltoqué dans un manteau plus ample qu'une toge antique; celui-ci se carre dans un justaucorps auquel se rattache un jupon plissé comme le tonnelet d'un paladin ou d'un baladin des boulevards; celui-là se pavane dans une redingote aussi longue que la soutane d'un séminariste, vêtement emprunté aux *dandys* de Londres, où il est plus ridicule que partout ailleurs, puisque, y compris le pavé de Paris, il n'est pas de pavé plus crotté que celui de la capitale des trois royaumes.

[1] Voir la Revue de Paris du mois de janvier.

Tout cela est plaisant, mais ce qui est plus plaisant encore c'est que les gamins laissent passer ces grotesques sans crier à la *chianlit*, passez-moi le mot propre, et que tous ces *chianlits* se rencontrent sans se rire au nez. Le siècle est sérieux.

— Ils ne rient pas même à leurs barbes. Certes ce n'est pas faute d'occasion. Les barbes sont-elles moins variées aujourd'hui dans leur forme que les habits? Qu'Éléonore de Guyenne se plairait pour le quart d'heure à Paris, elle qui avait tant de mépris pour les imberbes, elle qui préféra Henri Plantagenet et le Turc Saladin, *propter barbam*, au roi Louis-le-Jeune, qui, parce qu'il se rasait, ressemblait, disait-elle, à un moine! Sur ce menton-ci vous retrouvez la barbe de Henri IV, sur ce menton-là celle de François Ier. Ce *jeune France*-ci (1) encadre sa figure dans une barbe qui, passant sous son cou comme une gourmette, le bride d'une oreille à l'autre; ce *jeune France*-là ne conserve qu'un bouquet de barbe qui s'élance en pointe comme la barbiche d'un bouc ou le bec d'un sabot chinois; cet autre ne porte que des moustaches relevées en croc comme celles sur lesquelles Albuquerque empruntait des millions, qu'on ne prêterait peut-être pas à ses imitateurs; quelques-uns ne portent que la royale, comme Louis-le-Grand quand, un fouet à la main, il allait faire enregistrer ses édits au parlement; plusieurs enfin gardent la barbe longue et entière, comme le Grand-Turc ou saint François, si bien que dans un lieu public on se croirait entouré de héros de tous les âges et de toutes les croyances, de capucins sans capuchon, ou de musulmans sans turban. Cette mode au reste convient fort au système d'égalité qui prévaut aujourd'hui, car elle est à la portée de toutes les fortunes. Le maître cordonnier peut la suivre comme le pair de France, qui se ressemblent quelquefois à s'y méprendre.

— J'ai parlé des trottoirs : belle conquête faite sur la rue; mais au profit de qui? Des piétons? non pas, mais des boutiquiers peut-être. Pour les premiers, les trottoirs ne font que rétrécir la voie pu-

(1) *Jeune france* est aujourd'hui masculin : note pour les gens qui ne savent que le français de l'autre siècle.

blique, tandis qu'ils élargissent la boutique des seconds. Comment circuler librement sur ces dalles envahies par l'étalage de l'épicier, par celui de la fruitière ou de la bouquetière, par le tabouret du savetier, par la sellette du décrotteur, par le bivouac des ramoneurs, et où le revendeur met à vos pieds les trésors de son magasin à deux sous? N'est-ce pas là aussi que, quittant leurs loges, les portières, au premier rayon de soleil, viennent tenir salon avec les commères du quartier? Un escadron de housards n'enfoncerait pas cette double rangée de chaises qui, comme une double ligne de chevaux de frise, oppose à tout venant une barrière inexpugnable. Voilà pour les trottoirs larges. Quant aux trottoirs étroits, s'ils ne sont pas obstrués par les voisins, ils le sont par les passans. Voyez-vous les allans et les venans se heurter, comme les deux chèvres de la fable, sur cette planche étroite où chacun tient à honneur de ne pas céder la main? Les querelles que j'ai vu s'engager à cette occasion dans la rue de Choiseul ou dans la rue de Grammont me rappellent celles qui avaient lieu pour le même motif à Madrid. Là aussi l'on avait ménagé dans quelques rues, pour la commodité du public, des trottoirs où deux hommes ne sauraient passer sans se coudoyer. De nombreux duels s'ensuivirent. On n'y mit ordre qu'en décidant que dans les rues, comme sur les grands chemins, chacun garderait sa droite. Ainsi plus de files qui se contrarient, chacune, dans la direction qu'elle suit, étant maîtresse d'un côté de la rue.

Pourquoi n'adopterait-on pas cette législation à Paris? Cela serait à souhaiter; mais, pour qu'elle y eût son effet, il faudrait que l'instruction primaire fût aussi répandue en France qu'elle l'est en Espagne. A Paris, que d'animaux encore ne savent pas plus distinguer leur droite de leur gauche que jadis à Ninive, *in qua sunt*, dit le prophète, *plus quam centum viginti millia qui nesciunt quid sit inter dexteram et sinistram suam*, ET JUMENTA MULTA (Jonas, ch. IV, v. 13).

Puisque nous sommes sur les trottoirs, racontons une petite scène qui s'y est passée sous nos yeux. Comme, en les suivant, je me dirigeais, l'autre jour, vers un de nos grands théâtres (on y

donnait ce jour-là une pièce en vogue) je fus arrêté par un grand embarras. A la clameur du quartier, la police *ramassait* une belle demoiselle et un beau monsieur qui croyaient pouvoir répéter à la brune, entre chien et loup, sur le pas de la porte, une des scènes qui dans le même moment se jouait en présence de deux mille personnes, à la clarté de trois cents quinquets, sur nos théâtres régénérés; et l'on sifflait là ce qu'ailleurs on applaudissait. Qu'en conclure? Que la morale de tous les commissaires pourrait bien n'être pas aussi sévère que celle d'un commissaire de police, et qu'il y a plus de sentiment de décence dans la moins chaste de nos rues qu'aux premières loges du plus pudibond de nos spectacles.

Sur quoi ne spécule-t-on pas dans cette grande ville? Tel individu qui ne paie pas un sou à l'état ne se doute pas qu'il est le contribuable de tel millionnaire, et qu'on asseoit, non pas sur sa tête, une capitation dont le produit net ne s'encaisse pas, à la vérité, sans avoir subi quelques métamorphoses. Rien d'inutile pour l'industrie : habile à tout recueillir, ce qu'on ne lui apporte pas, elle va le chercher. C'est ce que font les *Vespasiennes*, chaires ou chaises curules dont l'invention n'est pas renouvelée des Grecs, mais appartient en propre à cette époque qu'elle caractérise. D'où leur vient ce nom de *Vespasiennes?* On lit dans Suétone, dit *Tranquille* (*in Suetonio Tranquillo*), Vie de Vespasien, que ce bon prince, de mémoire tant soit peu fiscale, à qui son fils Titus reprochait *quod etiam urinæ vectigal commentus esset*, d'avoir même établi un impôt sur le *superflu de la boisson*, pour parler comme Sganarelle, lui mit sous le nez le premier argent qu'il tira de cet impôt, en lui demandant *numquid odore offenderetur*, s'il trouvait à cet argent une mauvaise odeur? Titus lui ayant répondu que non : « C'est pourtant le produit du nouvel impôt, » répliqua très-philosophiquement le maître du monde. Nous ignorons si l'auteur de l'invention nouvelle, qui a donné plus d'étendue à sa spéculation, recueille des trésors; mais ce qu'il y a de certain, dans le cas même où elle ne ferait pas sa fortune, c'est qu'elle fera toujours honneur à son érudition.

Qu'est-ce que le *point* d'honneur? quelle est, dans cette locu-

tion, la signification du mot *point?* détermine-t-il le point sur lequel l'honneur ne permet pas de transiger? alors il aurait le sens de question : détermine-t-il le *point* jusqu'où l'on ne saurait aller sans blesser l'honneur? alors il aurait le sens de limite : détermine-t-il enfin le *point* où l'honneur ne peut être atteint sans être offensé? alors il a le sens du *point* mathématique. Ce point, quel qu'il soit, varie à l'infini : il varie suivant le temps et suivant les lieux; il varie suivant l'âge, la condition et la position des gens. Le paysan ne le voit pas là où le voit le citadin; l'huissier ne le place pas là où le met le militaire. Quoi qu'il en soit, le point d'honneur gouverne le monde. Que de sacrifices on lui fait tous les jours! C'est de toutes les idoles celle à qui on a le plus immolé de victimes humaines. Ce qui réveille en moi ces idées, c'est ce qui vient d'arriver à un de mes compatriotes, galant homme s'il en fut, mais homme entiché du *point* d'honneur plus qu'un sous-lieutenant qui sort de l'école militaire, et le discutant avec autant de subtilité qu'un bachelier tout frais échappé de Sorbonne discute un point de théologie. Incapable de faire insulte à qui que ce soit, ce brave homme prêtait à tout le monde l'intention de l'insulter, et demandait *satisfaction* à tout propos. Tous les jours c'était quelque nouvelle affaire. Rien de plus triste que sa vie, qui fut remplie de satisfactions. A les énumérer toutes, on n'en finirait pas. Une fois, par forme de satisfaction, il reçut un coup de sabre qui lui entama la cuisse jusqu'à l'os. Une autre fois il eut un œil crevé d'un coup d'épée, par forme de satisfaction encore. Une autre fois, et ce fut la dernière, dégoûté du sabre et de l'épée, mais non des satisfactions, comme il avait voulu tâter du pistolet, il reçut dans la poitrine une balle qui le tua sur place, mais non toutefois sans lui laisser le temps de dire : *Je suis satisfait.*

— Grâce à un billet que m'a procuré notre ambassadeur, je suis allé l'autre jour au bal des Tuileries. Quelle magnificence! Je me suis cru dans un de ces palais enchantés des *Mille et une Nuits.* On parle des économies royales; s'il s'en fait au château, ce ne sont assurément pas des économies de bouts de chandelles.

J'aime l'usage adopté à Paris depuis un demi-siècle de donner

aux rues nouvelles le nom d'un grand homme. Ce nom me semble mieux figurer là que celui d'un échevin ou d'un prévôt des marchands. Qui sait aujourd'hui ce que c'était que M. *Thiroux*, M. de *La Michaudière* ou même M. *Gaillon?* La rue n'illustre pas leurs noms. Les noms de Molière, de Corneille, de Buffon, illustrent les rues auxquelles on les a donnés. Rien de mieux que d'attacher aux rues qui aboutissent à un établissement public, tels qu'un muséum, une école spéciale, un théâtre, le nom des hommes à qui cet établissement doit sa gloire; rien de mieux encore que de baptiser une rue du nom de l'homme qui l'a illustrée en y séjournant, comme on l'a fait pour la rue où vécut Rousseau et pour le quai où mourut Voltaire. Ne devrait-on pas le faire aussi pour la rue où Talma s'était construit la jolie retraite où il expira? Parallèle à la rue Saint-Lazare, elle se nomme rue de *la Tour-des-Dames*, dénomination qui lui venait d'une tour où les dames de l'abbaye de Montmartre enfermaient les gens arrêtés pour délit commis dans leur juridiction. La tour, la juridiction, les dames, rien de tout cela n'existe aujourd'hui. N'est-il pas temps que ces dernières traces de féodalité disparaissent, et que le nom de ces béguines fasse place à celui d'un grand artiste?

—Quoi qu'on en dise, il y a de l'esprit sous certaines perruques. Quoique certaines *ganaches* ne parlent que la langue du dix-huitième siècle, elles disent quelquefois, dans ce langage suranné, des choses qui valent bien ce qu'on dit de mieux dans le nouveau style. Tel est, ce me semble, l'apologue suivant, que j'ai retenu pour l'avoir entendu réciter une fois à son auteur, poète ingénieux et facile, à qui la littérature française est redevable des poèmes de *la Table ronde*, d'*Amadis* et de *Roland*, à M. Creuzé de Lessert, qui, lassé de l'extravagance des partis et du fracas des affaires, cherche de douces distractions dans la culture des lettres, auxquelles il dut ses premiers plaisirs. Voici cet apologue :

Certain sultan était si bon,
Que pour éviter tout reproche,
Un matin, il se fit mouton;
Le soir, on le mit à la broche.

— Les beaux jours que cet hiver nous avance par à-compte sur le printemps ont ramené un moment dans les rues les enfans et leurs jeux. Hier, pendant que les uns s'exerçaient à la corde sur le trottoir, les autres jouaient au volant sur la chaussée. Je prenais quelque plaisir à les observer, et particulièrement ces derniers ; l'incertaine destinée de leur jouet réveillait en moi des idées *quasi*-philosophiques : il me semblait voir un diadème emplumé voltigeant entre deux compétiteurs, au risque de leur échapper à tous les deux et de tomber dans le ruisseau ; il y tomba même une fois par la faute d'un maladroit. Un joueur habile le releva, le nettoya, et son jeu brillant l'éleva à une certaine hauteur, où il n'était pas encore parvenu ; mais lui-même fit un faux pas, et se cassa le nez sur le pavé. La raquette, qui lui échappa, fut ramassée par un gros malin, qui, moins alerte que patient, attendait depuis longtemps l'occasion d'entrer en partie, et qui ne s'en tira pas mal pour un lourdeau ; la nuit seule mit fin à celle-ci.

— Pourquoi à Paris voit-on tant de monumens inachevés? ne faudrait-il pas, avant d'en commencer de nouveaux, finir ceux qu'on a commencés, donner des socles à ces statues, donner des statues à ces socles? Sur le pont de Louis XVI, par exemple, pourquoi ce mélange de luxe et de misère? Entre les colosses de marbre qui le surchargent, pourquoi ces ignobles poteaux, plus propres à figurer en grève que sur un monument triomphal, et qui semblent moins placés là pour suspendre des réverbères que pour accrocher les gens qui redoutent les réverbères? Espérons que ces témoignages de l'incurie de l'ancienne administration ne subsisteront pas longtemps, et qu'il suffit de les signaler à l'attention de l'édile pour que son infatigable activité les fasse disparaître.

— Un puissant personnage depuis quelques jours a pris possession de la grande ville qu'il encombre de son cortége, formé de représentans de toutes les nations ; à cela près qu'on ne le salue guère plus que les juifs ne saluent le bon Dieu, il n'est pas de déférence qu'on n'ait pour lui ; chacun se range pour lui faire place. Qui oserait lui disputer le pas? qui oserait le heurter de front? Les rayons qui se dressent sur la tête du roi David ou autour de celle

de Jupiter olympien, les trois couronnes dont le successeur de saint Pierre est coiffé, sont bien moins redoutables que les dards qui s'élancent de son chef comme les deux cornes qui armaient celui de Bacchus ou de Moïse. Porté au rang suprême par voie d'élection, ce personnage unique ne saurait faire souche de dynastie; il ne peut avoir que des neveux, mais il ne ruine pas la chrétienté pour les enrichir. Qu'est-ce, dites-vous, si ce n'est le pape ou le bœuf gras? Ce n'est pas le pape.

Qu'était-ce dans l'origine que ce bœuf, dont le sort ressemble un peu à celui du bœuf Apis, qui fut dévoré par Cambyse après avoir été adoré par Sésostris? A en croire quelques érudits, c'est un symbole du retour du printemps, et sa réapparition ferait allusion à la rentrée du soleil dans le signe du taureau : c'est tirer les choses d'un peu loin; la marche de ce quadrupède de carnaval n'est pas tout-à-fait concordante avec celle du quadrupède du zodiaque, qui d'ailleurs n'est rien moins qu'un taureau. N'est-il pas plus naturel de voir dans cette cérémonie une allusion à ce veau gras dont les patriarches régalaient leur famille aux jours de réjouissance, et plus naturel encore d'y voir l'effet d'une spéculation de bouchers, qui, à l'exemple de tous les marchands, exposent et parent leur marchandise pour affrioler les chalands et font payer pour la voir avant de faire payer pour en manger?

Je ne sais qui a composé une fable sur ce bœuf-là; elle n'a pas, comme celle que nous avons citée plus haut, le mérite de la concision, et ce n'est point le seul rapport sous lequel elle ne la vaille pas : cependant elle se rattache si naturellement à l'objet de cet article, qu'il me semble le compléter en la transcrivant; elle est aussi d'une *ganache* :

LE BOEUF GRAS.

FABLE.

Vois-tu comme ton oncle est beau?
Disait une vache à son veau,
En lui montrant un bœuf dont la riche parure
Éblouissait tout le quartier,
Et qui se perdait tout entier
Sous la pourpre et sous la dorure.
La pourpre en larges plis se drapait sur son dos,
Et, prodigalité sans bornes!
L'or qui rayonnait sur ses cornes
Luisait jusque sur ses sabots.
L'or se tressait aux fleurs qui couronnaient sa tête;
Aussi la portait-il avec solennité
Et d'un air plein de dignité.
Tel marchait en ses jours de fête
L'antique Apis : tel marche encor le vice-dieu
Quand, le front ceint de la triple couronne,
A la foule qui l'environne,
Tout en psalmodiant saint Luc ou saint Matthieu,
Il va distribuant, dans ses munificences,
L'eau bénite et les indulgences.
O le magnifique animal!
(C'est du bœuf qu'il s'agit) d'un ton sentimental
S'écriaient les passans, qui tous n'étaient pas ivres;
Au monde il n'a pas son égal.
En effet il pesait deux mille cinq cents livres,
Et le plus lourd de tous les rois
N'en pesait que cinq cent vingt-trois.
Du triomphe de son beau-frère
Voulant jouir jusqu'à la fin,

Dame Io le suivait, et déjà la commère,
Dans ses illusions de mère,
Du neveu d'un bœuf gras faisait presqu'un dauphin,
Et même se croyait reine de la prairie.
Mais elle apprit bientôt que la route fleurie
Où marchait le triomphateur,
Aux applaudissemens d'un peuple admirateur,
Menait droit à la boucherie.

On voit plus d'un navire échouer par le vent
Que le nocher croyait propice;
Et nous savons qu'assez souvent
Le chemin du triomphe est celui du supplice.

Le *plus lourd de tous les rois*, quel était-il? Le premier des rois lourds dont l'histoire fasse mention est, je crois, Agag, que Samuel hacha menu comme chair à pâté. Il devait être de quelque poids, car *pinguis erat*, il était gras, dit le livre des Juges. Vitellius, Louis VI dit le Gros, Guillaume-le-Conquérant ou le bâtard, n'étaient pas des princes légers, non plus que Gargantua, qui avait, si l'on en croit la tradition, *ventrem omnipotentem*, ventre où s'engloutissaient journellement tant de substances, soit liquides, soit solides, tributs de toutes ses provinces. Dans notre siècle, où la critique s'applique surtout à l'histoire, des sceptiques révoquent en doute l'existence de ce dernier. Ils ne sauraient toutefois contester celle de Henri VIII, ni celle de Louis de Wurtemberg, ni celle de je ne sais quel autre Louis : nous savons s'ils ont vécu, et Dieu sait ce qu'ils pesaient. Mais, comme l'histoire n'en a pas tenu note, nous n'osons pas décider si c'est du premier, du second ou de l'autre que l'auteur veut parler ici. A tout prendre, ces bons rois pourraient bien se faire équilibre.

VAN DEN SPOTTER, *de Malines*.

(Communiqué par M. A.-V. ARNAULT, secrétaire perpétuel de l'Académie française.)

Deux esquisses historiques.

L'EMPEREUR ALEXANDRE

ET L'EMPEREUR NICOLAS[1].

J'avais vu le grand-duc Nicolas pour la première fois six ans avant la mort d'Alexandre : c'était en 1819. Dédaigneux et sec autant que son illustre frère était bienveillant et affectueux, le grand-duc inspirait généralement un sentiment de crainte. Mais déjà la tendresse aveugle de l'impératrice mère appuyait son influence dans la famille. L'empereur Alexandre lui-même était intéressé par la vie cachée et grave, en apparence livrée à l'étude, de son jeune frère. Nicolas n'était vu ce qu'il était qu'en dehors de ce cercle. A la cour sa parole brisée et fière, sa pâle figure,

(1) En acceptant cet article, qui contraste avec celui qui provoqua contre la Revue de Paris des accusations heureusement très-faciles à réfuter, nous l'avons considéré comme une dernière preuve de notre impartialité. Quelle que soit notre opinion particulière dans une question si délicate, nous devons aux deux auteurs de n'accepter la solidarité d'aucun des deux articles. (*N. du D.*)

son œil fauve et fixe, inquiétaient les généraux et les ministres d'Alexandre. Le grand-duc n'avait cherché à s'unir à eux en aucune occasion, même par quelques paroles rares; et cependant son regard s'animait lorsqu'il les rencontrait chez sa mère ou chez l'empereur : il ne parlait pas, il écoutait, il observait. Bien qu'il ne fût que le cadet de Constantin, il sentait que son éducation, après tout remarquable, lui assurait toute supériorité sur lui. Chez l'impératrice mère, Constantin faisait bon marché de son droit d'âge, et se confessait incapable de continuer les plans d'Alexandre. Était-ce un aveu sincère? Le doute est permis à ceux qui ont connu ce czaréwitch.

Mais voyons Nicolas à l'époque où il devait se préparer à la succession du trône. Distrait ou froid, il affectait de s'éloigner des affaires et de s'enfermer dans ses lectures scientifiques. Rien de ce qu'il faisait en public ne rappelait l'empereur, rien ne promettait un légataire à sa bonté (1).

A l'époque dont je parle ici, j'écrivis de Russie à Paris les lignes suivantes. Les détails qu'elles contiennent résumaient alors tout ce que j'avais recueilli.

« Nicolas pense avec peu de netteté, bien qu'il affecte ce mé-
» rite que les gens qui ont vécu déclarent si rare : j'en juge par
» ses lettres et sa conversation. Il marche le front penché vers la
» terre : ce front est plissé et presque jaune. La succession rapide
» de ses idées et l'incertitude de ses sentimens lui ôtent d'ailleurs
» toute possibilité de profondeur dans le jugement. Il voudrait
» faire croire qu'il a des résolutions fermes. Il aime à vous impo-
» ser ses expressions et sa pensée, surtout si vous paraissez avoir
» une opinion faite. Dans ce cas, un certain silence ne lui plaît
» pas : par exemple, lorsque vous lui cédez tout à coup, froide-
» ment, par déférence; car dans la lutte de son propre avis contre
» des avis compétens il est averti par la discussion du moment
» où il se trompe, et vous revient plus doux, plus liant qu'à l'or-

(1) Expressions du colonel Pestel.

» dinaire, avec une élocution plus rapide, mais toujours un peu
» confuse.

» Nicolas me semble terne auprès de l'empereur. Il faut en-
» tendre ce prince si remarquable pour avoir une idée de sa su-
» périorité sur ses frères et sur ses officiers-ministres; mais cette
» supériorité est dans la parole plutôt que dans le maniement des
» affaires. Là, dit-on, il veut le bien, le mieux, mais il se lasse.
» La voix d'Alexandre, naturellement forte et quelquefois rude,
» s'adoucit facilement, vous vous y accoutumez. Vous remarquez
» très-vite que toutes ses expressions, justes et nettes, sont polies,
» gracieuses. Une idée bien énoncée a le don de le mettre en
» verve : sa compréhension est prompte et vive, sa phrase logique.
» Il faut le dire, il ressemble dans ces conversations à un Grec
» du Phanar, habile et exercé à bien dire; il en a l'*adresse cau-*
» *teleuse*. Cette remarque est de Napoléon. Son esprit, dans ces
» derniers temps, s'est obscurci par momens sous l'influence du
» mysticisme allemand ou de la folie de la baronne Krudener;
» mais, quand ces nuages sont passés, vous retrouvez un homme
» d'esprit qui a bien retenu ce qu'il a vu d'intéressant en Europe.
» Personne ne parle mieux notre langue en Russie. Si vous l'avez
» servi, si vous lui avez été agréable, vous pouvez en appeler à
» sa mémoire : elle n'a rien oublié. Alexandre connaît par leurs
» noms tous les officiers de sa garde et les chefs de régimens jus-
» qu'au grade de lieutenant-colonel. Ce souverain va souvent
» avec ses frères visiter les ateliers d'artistes, qui la plupart sont
» des Français. Il va aussi chez des étrangers distingués qui ha-
» bitent Saint-Pétersbourg. Nicolas ne se mêle que rarement à ces
» sociétés privées, où l'empereur sait oublier son rang avec tant
» de grâce pour ne plus paraître qu'un homme aussi spirituel
» qu'aimable. Le grand-duc Michel, son frère cadet, l'imite par
» goût et naturellement, car il aime les lettres et les arts, tout ce
» qui élève l'ame et charme l'intimité. Tous deux y éclipsent
» bien le czaréwitch Nicolas, qui n'est très-poli et aux petits soins
» que pour l'empereur. Ces réunions sont délicieuses; on ne
» croit pas ici qu'elles soient une violation de l'étiquette de cour.

» Quand la conversation s'anime, quand l'aisance des manières » rappelle le bon goût des salons de Paris, il n'y a plus de princes » dans ces réunions, mais des égaux, des amis ; plus de supério- » rité, si ce n'est celle de l'esprit et du caractère.

» Nicolas est moralement le contraire d'Alexandre, cependant » avec quelque chose de son éducation et de ses manières. On fuit » son intimité. Il s'en aperçoit quelquefois, et le ressent avec hu- » meur. » C'est là ma citation. Ces lignes ont été écrites sous l'impression que laissaient les deux hommes. Je vais continuer le portrait.

La beauté d'Alexandre ajoutait, si l'on peut dire, à sa puissance. Nicolas n'a pas moins d'avantages extérieurs que son frère : il porte admirablement l'uniforme, qui relève sa taille bien prise et haute. Eh bien! cependant il ne séduit pas : c'est qu'on devine dans le froid dédain de son abord et de ses regards qu'il n'aime pas, qu'il n'a jamais aimé ; mais qu'il hait certaines nobles choses, certains hommes. Vous justifiez-vous, vous n'avez pas justice de lui : c'est un maître qui veut voir tout céder à ses volontés les plus capricieuses. Mais Dieu a voulu, si l'*empereur* est heureux, que l'*homme* ne le fût pas. C'est en vain qu'il est bon père, bon époux auprès d'une jeune femme qu'il aime, dont il est adoré, et de ses beaux enfans. L'empreinte d'un accablement sinistre s'est gravée sur ce front impérial.

Nicolas a pris pour confidens et pour ministres quelques officiers de l'intimité de son frère. Il n'est jamais si rêveur que lorsqu'il se trouve parmi eux. Par un privilége rare à cette cour, plusieurs de ces hommes ont vu croître leur crédit sous le règne actuel. On remarque parmi eux Beckendorff, Voronzow, et Willis, qui fut médecin ordinaire d'Alexandre, et qui l'accompagna partout durant de longues années. Il était encore auprès de lui lorsque Alexandre fut atteint en Crimée de sa dernière maladie.

Le hasard m'a rendu témoin dans diverses provinces de punitions qu'aucune de nos sociétés ne voudrait tolérer. Je vais citer des faits. Les personnes punies étaient en général des officiers supérieurs, titre qui correspond aux premières positions sociales et

ministérielles. Sans qu'un motif, même léger, eût été allégué, un colonel ayant déplu à Nicolas, alors seulement grand-duc, celui-ci lui fit remettre par le ministre général du corps d'armée dans lequel il commandait l'ordre de partir en courrier, sur-le-champ, pour porter une dépêche insignifiante de Moscou dans un district du Caucase. Le moyen de transport était un petit chariot, la distance sept cents lieues, et le temps fixé pour cette première course, quelques jours. Cet officier eut à exécuter cet ordre au moment même où il le reçut. En route tout repos était interdit. L'ordre prescrivait un prompt retour; enfin cet officier était attendu presque la montre à la main. Quatorze cents lieues furent franchies de cette manière. Des chevaux velus, à demi sauvages, placés aux relais, à quatre, cinq et six lieues d'intervalle, sont dressés à ces courses inouïes. Ils passent comme un vent furieux de l'Oural. Une fois lancés ils ne s'arrêtent plus. Vous courez dans des déserts, sur des routes à peine ébauchées, sur des terrains abruptes, à travers des steppes et des forêts immenses. Dans cette suite de sauts, de bonds, il n'est pas rare d'être jeté à dix et quinze pas par-dessus le chariot; heureux si vous vous relevez avec tous vos membres. Voilà, il est vrai, la seule manière de voyager dans l'intérieur de la Russie.

J'ai entendu raconter cet autre fait à un officier des gardes :

Un jour à la parade, Nicolas (grand-duc) adressa des reproches sur la tenue des troupes à un colonel, V***, homme de cœur et homme d'esprit. Ces reproches n'avaient pas de fondement sérieux, et les termes en étaient durs. Quelqu'un osa prendre la défense de l'officier; Nicolas refusa de rien écouter. Le colonel osa représenter lui-même au prince « qu'il se croyait mal jugé puisqu'on refusait de l'entendre. » A ces mots Nicolas mit la main sur la garde de son épée en disant au colonel de descendre de cheval, de lui remettre la sienne. Sur son ordre on ôta à cet officier ses épaulettes. Le duc les prit de la main d'un sergent et les jeta loin de lui. Cette scène se passa au milieu des troupes. Le grand-duc, apercevant de l'émotion sur les traits des témoins : « Messieurs, dit-il, je ne veux pas de réflexions, je veux qu'on obéisse. »

A son avénement au trône, et pendant les deux campagnes sur le littoral du Danube, Nicolas n'a montré aucune vertu militaire : il se tenait à l'écart du feu, bien que ses questions fussent pleines d'inquiétudes ; il ne dirigeait pas lui-même les opérations, et l'on voyait qu'il n'en eût guère été capable. A la nuit, il quittait la terre et il allait coucher sur un vaisseau de sa flotte, qui était en mouillage.

Déja il avait laissé remarquer ce manque de décision personnelle lorsqu'il avait eu à défendre sa couronne contre la conjuration qui essaya de la lui arracher dans les premiers jours de son règne. Dès les premiers coups de fusil le palais fut fermé. Il tint à peu de chose que cette conspiration ne devînt une révolution. Je raconterai un jour cette entreprise, qui fut héroïque. Je l'ai vue de près, j'ai connu quelques-uns de ses auteurs, et touché quelque temps après à des fils importans, mais qui, au moment de la défaite, avaient été brisés, disait-on, par de généreuses victimes. La conjuration marcha avec un secret et un ensemble qui devaient en assurer le succès. Mais au moment de l'attaque des *défections promises* firent faute, et tout fut perdu.

Le général gouverneur de Pétersbourg, Milordowich, dévoué au nouveau czar, resta dans les rues, le jour de l'insurrection, depuis le matin, tantôt pour soumettre les régimens révoltés, tantôt pour retenir ceux qui s'ébranlaient ; mais à trois heures, sur la place Isaac, cet habile officier reçut à bout portant un coup de feu dans le bas-ventre. Il fut renversé de cheval, relevé aussitôt, et porté à son hôtel, où les médecins reconnurent que sa blessure était mortelle. Il entendit cet arrêt avec son sang-froid habituel : « Je meurs à mon poste, dit-il, dans mon devoir ! Je ne crois pas, moi, que notre Russie veuille une révolution. » Tout à coup, en se rappelant quelques scènes de la journée, et quelques indices éclairant sa réflexion : « Je veux parler à l'empereur, dit-il ; il faut que je le voie et l'entretienne quelques momens ; seul il peut m'entendre. »

Un aide-de-camp part au galop, traverse des bandes d'insurgés, et arrive très-ému au palais : tout y est fausses mesures et

confusion, depuis surtout qu'on sait que le gouverneur est blessé mortellement. Introduit sans délai chez l'empereur, cet officier est frappé par les traits décomposés du prince. Celui-ci l'écoute, mais seulement pour ce qui le touche, et sans marquer un vif intérêt pour le mourant, pour cet homme que les Russes ont nommé leur Murat, et dont le sang vient d'affermir la base ébranlée de son trône. Pâle, agité, il répond « qu'il lui est impossible de se rendre dans le moment auprès du gouverneur; que lui (cet officier) doit retourner lui dire de sa part de confier à une personne de son intimité ce qu'il peut avoir à communiquer. « Si je sortais, les troupes ne pourraient pas me protéger, je serais tué dans les rues. »

Pendant la lutte, la conjuration ne rencontra donc point l'empereur, et n'eut affaire qu'à ses séides et à son étoile. Le plus noble sang rougit le pavé des rues de Saint-Pétersbourg. Ceux que le feu ou le fer épargnèrent furent livrés à des *commissions* et plongés dans les cachots. Tous les conjurés confessèrent hautement le fait de révolte, mais tous absolument se turent sur ce qui ne leur était pas personnel. Malgré cet impénétrable silence, on ne se fit pas faute de *suspects :* on en trouva dans toutes les parties de l'empire et dans tous les rangs. Plus de dix mille personnes furent arrêtées et jetées dans les prisons. Les étrangers, sur la dénonciation la plus irrégulière, la plus frivole, furent enlevés à leurs affaires, arrêtés ou renvoyés à pied à la frontière d'Europe. Les sujets russes furent encore plus durement traités par ces commissions.

Les hommes qui périrent dans cette fatale défaite appartenaient pour la plupart à l'élite de la jeune Russie. Ils étaient réellement remarquables. C'étaient en général des hommes nationaux, d'une haute énergie, qui se fussent trouvés heureux d'amener la Russie au gouvernement des lois, et d'en finir avec le despotisme. Le plus influent de ces héros d'une belle cause perdue avait vu les guerres et les agitations de l'Europe, à partir de la révolution française; il avait fait à la tête d'un régiment la guerre en France; c'était le colonel Pestel, belle physionomie à la Desaix. Dans la

conjuration, on ne nommait que lui, et comme en assumant sur sa personne toute la responsabilité du fait il imprimait à l'entreprise la force de l'unité et du secret, il avait accepté avec joie sa périlleuse direction. Les conjurés la suivaient avec une aveugle confiance. Mission sainte que celle de ces hommes généreux! Ils n'ont pas réussi : et qu'importe donc! ce n'est pas la victoire seule qui reçoit les acclamations de la postérité.

Parmi les conjurés, les uns payèrent de la vie leur beau crime, et les autres furent envoyés en Sibérie, ce qui est pire que la mort. En effet, les deux tiers y ont succombé. La liberté ne les oubliera pas un jour dans son martyrologe.

Nombre de ces infortunés avaient été élevés avec le czar; d'autres l'avaient servi dans ses propres gardes. Le colonel Pestel, encore tout couvert des blessures du combat, monta intrépide sur l'échafaud. Il maudit à haute voix le despote du Nord. Bestoujoff, Relieff et Mourawieff y parurent avec le même calme, en héros, en martyrs. Ces cinq conjurés furent étranglés sur les glacis de la forteresse, en présence de leurs amis condamnés aux travaux forcés de la Sibérie. Ceux-ci, au nombre de plus de cent vingt, furent d'abord dégradés. Le bourreau lut tout haut l'arrêt qui leur retirait tout dans ce monde : rangs, décorations, biens, familles; nul d'entre eux ne s'émut.

Lorsque les bourreaux commencèrent la strangulation des cinq chefs les deux potences se cassèrent. Deux d'entre eux retombèrent sur les planches de l'échafaud, presque étouffés et déjà bleus, à demi morts; ils se relevèrent fermement avec la corde au cou, ils saluèrent de nouveau la foule. De toutes parts s'éleva ce cri : *Grâce, grâce! la grâce de ces enfans!* Eux répondaient avec émotion, mais sans faste : *Vivent la Russie, la liberté, et viennent nos vengeurs!* L'un était âgé de vingt-deux, l'autre de vingt-quatre ans. Tous deux s'embrassèrent encore une fois, puis, s'agenouillant par une sainte inspiration, ils prièrent pour les nobles frères qui rendaient en ce moment le dernier soupir. Le corps de Pestel frémissait encore. Quand leur prière fut faite, je ne sais quelle joie céleste passa sur leurs traits : c'était la pensée de ce

Bories, de pure et nationale mémoire, « qui se sacrifiait, disait-il, pour la liberté de tous. »

Un exprès était parti pour prévenir l'empereur de ce qui était arrivé. La *réponse* ne vint qu'une demi-heure après, et au lieu d'une grâce qu'on attendait Nicolas avait donné l'ordre de se procurer de meilleures cordes. Les deux infortunés sourirent amèrement à ce nouveau raffinement de cruauté; ils crièrent : *Vive le peuple russe!* saluèrent la foule de la main, et présentèrent leur cou au bourreau, venu exprès d'Allemagne pour faire cette exécution.

Voilà ce que fit alors la mansuétude du czar actuel.

FAYOT.

REVUE DRAMATIQUE.

LE DON JUAN DE MOZART, A L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. — LA PASSION SECRÈTE, AU THÉATRE-FRANÇAIS, ETC., ETC.

Il y a cinquante-six ans, en mars 1778, que Wolfgang Amédée Mozart vint pour la seconde fois à Paris. Ce n'était plus cet enfant célèbre, promené si long-temps dans toutes les capitales et toutes les cours de l'Europe par un père dont la tendresse pour son fils s'arrangea toujours si bien avec l'exploitation de sa précocité musicale. Mozart avait alors vingt-deux ans. C'était Mozart le grand compositeur, l'homme de génie, quoiqu'il n'eût pas encore composé ni les Nozze di Figaro, ni Don Giovani. Un moment sa modeste ambition avait failli le fixer à Manheim, d'où il arrivait, si l'électeur ne lui eût refusé des appointemens fixes de quarante louis environ! Il venait donc à Paris, dans un accès de dépit, pour humilier du bruit de ses succès le petit prince d'Allemagne qui n'avait pas su l'apprécier. Tout lui sourit d'abord dans la capitale de la France, qui avait alors, comme quelquefois aujourd'hui, la prétention d'être la capitale du monde artiste et littéraire. Grimm le reçut avec toute la chaleur de son compatriotisme, et lui fit les honneurs des salons où, Allemand francisé, il disputait le sceptre à tous nos beaux-esprits d'alors. Mozart devint son commensal chez Mme d'Épinay. « Je suis ici, écrivait-il, dans

» une jolie petite chambre, d'où la vue est charmante; j'y suis
» aussi bien que les circonstances le permettent. » Quels beaux rêves Mozart dut faire chez Mme d'Épinay! « Rien ne me plaît,
» écrivait-il encore, comme l'approche des concerts spirituels.
» J'aurai sans doute quelque chose à y composer. L'orchestre est
» si nombreux, si bon, qu'il exécutera fort bien mes compositions
» favorites, les chœurs; et je suis heureux de pouvoir dire que
» les Français aiment aussi les chœurs..... Les Parisiens ont fait
» un brillant accueil aux chœurs de Gluck. Comptez sur moi; je
» ferai tous mes efforts pour rendre le nom de Mozart fameux,
» et je suis sûr de réussir. »

Mais cette confiance de Mozart fut bientôt déçue. L'intrigue fit naître les obstacles sous ses pas; il eut la douleur (si cruelle pour un artiste!) d'entendre *écorcher* la meilleure musique, et ses propres idées mal interprétées dans l'exécution. Un cri de désappointement et d'indignation lui échappe enfin... Voici comment le grand Mozart parlait de nos grands-pères, en 1778 : « Si j'étais
» dans un pays où les gens eussent des oreilles pour entendre,
» des cœurs pour sentir, et qui possédassent seulement un peu de
» goût pour comprendre la musique, je rirais volontiers des ca-
» bales qui me poursuivent; mais, en fait de musique, je vis ici
» parmi des brutes et des animaux. Comment en serait-il autre-
» ment? Les Parisiens sont les mêmes dans leurs plaisirs, dans
» leurs peines et partout. Il n'est pas de ville au monde comme
» Paris. Ne pensez pas que je divague en vous parlant ainsi de
» la musique de Paris. Interrogez qui vous voudrez là-dessus; si
» c'est quelqu'un capable d'avoir une opinion et non un Français
» né, il vous dira comme moi. »

On offrait à Mozart la place d'organiste à Versailles, il la refusa. « Quelque bon emploi, écrivait-il à ce sujet en Allemagne,
» me serait fort agréable, mais rien au-dessous de *capel-meister*,
» et bien payé. » Mais c'étaient surtout les orchestres de Paris qui le mettaient à la torture. Il raconte, dans sa correspondance, la fureur qui fit bouillonner son sang, un jour qu'il entendit une de ses symphonies estropiée deux fois de suite à la répétition. « Si

» la chose ne va pas mieux en public, je veux, dit-il, arracher
» le violon des mains du maître d'orchestre et conduire moi-même
» les musiciens. »

Ses tribulations dans les salons du grand monde n'étaient pas faites pour le consoler de ses autres désappointemens. Mozart avait trouvé une élève assez intelligente, la fille du duc de Guine, grand amateur sur la flûte, et qui désirait seulement que *sa fille pût composer des sonates* pour son clavecin. Il avait aussi été recommandé par Grimm à la duchesse de Chabot. La lettre suivante fera voir comment on recevait un artiste de génie chez les grands seigneurs, en 1778 : « Je fus obligé d'attendre demi-heure dans
» une grande pièce où il n'y avait pas de feu et froide comme
» un caveau. Vint enfin la duchesse, qui me pria poliment d'ex-
» cuser l'état du piano qui n'était pas d'accord. — Madame, ré-
» pondis-je, je jouerais volontiers; mais cela m'est impossible; je
» ne sens plus mes doigts, tant je suis gelé; permettez-moi d'al
» ler me réchauffer dans une chambre où il y ait du feu. — Oh!
» oui, monsieur, vous avez raison. Voilà tout ce qui me fut
» dit, et la duchesse s'assit et se mit à dessiner, en compagnie
» de plusieurs gentilshommes, assis comme elle autour d'une
» grande table. J'eus l'honneur d'attendre une bonne heure.
» Les fenêtres et les portes étaient ouvertes; non-seulement
» mes mains restèrent gelées, mais encore mes pieds et tout
» mon corps : le mal de tête me prit. Tout le monde restait
» là sans mot dire, et j'étais à me morfondre, souffrant du froid,
» de la migraine et de mon impatience. Je pensais souvent que
» sans M. Grimm je me serais en allé tout de suite. Je jouai enfin
» sur un misérable piano; mais ce qui me contraria le plus fut
» que la dame et les beaux messieurs continuaient à dessiner, et
» que je fus obligé de jouer pour les chaises, les tables et les
» murs. Je perdis patience là-dessus, et me levai. Je reçus alors
» un million de complimens. Je dis cependant que je ne pouvais
» guère m'être fait honneur avec un pareil piano, et que je se-
» rais charmé qu'on me fixât un autre jour où l'on se serait pro-
» curé un instrument meilleur. La dame ne voulut pas accepter

» mon excuse : il me fallut attendre, une demi-heure encore, que
» son mari fût rentré. Alors la duchesse se leva, vint s'asseoir
» près de moi, m'écouta avec attention..... J'oubliai le froid, le
» mal de tête, le misérable piano, et je jouai comme je fais quand
» je suis de bonne humeur. Donnez-moi le meilleur piano d'Eu-
» rope et pour auditeurs des gens qui ne peuvent ou qui ne veu-
» lent pas comprendre ou sentir ce que je joue, et je jouerai
» sans plaisir. »

La France devait, comme on voit, une réparation au génie de Mozart : on y avait pensé en 1805, époque où l'on tenta de monter Don Juan au grand Opéra; mais nos pères de 1805 étaient presque aussi barbares que nos grands-pères de 1778. Don Juan ne fut pas encore compris en 1805. Le directeur actuel de l'Académie royale de musique vient de payer enfin tout l'arriéré de nos torts, et cela avec une pompe et avec un succès qui doivent consoler l'ombre du grand artiste.

Il faut dire, pour expliquer ce succès, que depuis 1805 l'éducation musicale du public parisien a fait de rapides progrès, grâce aux artistes d'Italie. Déja, depuis 1819, Don Giovani a été plusieurs fois repris et accueilli avec enthousiasme à la salle Favart. La veille même de la première représentation de Don Juan, chanté par MM. Nourrit, Levasseur, Lafont, Mmes Cinti-Damoreau, Falcon et Dorus, on avait pu entendre Don Giovani chanté par MM. Rubini, Tamburini, Santini et Mmes Grisi, Ungher et Schultz. Le seul danger pour l'Opéra français était dans la comparaison. C'est un beau triomphe pour nos artistes d'avoir pu la soutenir sans trop de désavantage; car, au dire des critiques experts, s'il fallait être Mozart pour créer son chef-d'œuvre, si cette création lui coûta si peu, on a long-temps douté, même en Italie et en Allemagne, que ce chef-d'œuvre, cette création si facile pût être exécutée parfaitement par une troupe que Dieu (je parle le langage des enthousiastes allemands) n'aurait pas mise au monde et organisée exprès pour cette destination [1].

[1] Mozart n'était pas très-rassuré sur le sort de Don Giovani quand il le donna à

Soyons justes même envers nos barbares aïeux, que nous accusions tout à l'heure en traduisant les plaintes de Mozart. Il ne paraît pas que l'éducation musicale de ses compatriotes fût beaucoup plus avancée, sous certains rapports, que celle des Parisiens. Si le grand artiste prit à Paris le mal du pays, c'est peut-être qu'il était amoureux en Allemagne, c'est qu'il avait promis à Mlle Aloysia Wéber de revenir l'épouser. Il est vrai encore que Mlle Aloysia, prima dona allemande, traita Mozart comme eût fait une *grande coquette* des théâtres de Paris : elle l'avait oublié et en aimait un autre. Heureusement elle avait une sœur, Constance, que Mozart se dépêcha d'épouser avant de voyager de nouveau. Ajoutons enfin, sans vouloir trop puiser aux biographies bien connues de Mozart, que, si Mozart trouva les Allemands moins indifférens que les Français de 1778,—le public de Vienne, ce public presque italien par le goût, préféra long-temps UNA COSA RARA, œuvre d'un compositeur obscur, aux NOZZE DI FIGARO; il fallut que l'empereur d'Allemagne interposât son autorité pour qu'on ne défigurât pas méchamment, au théâtre, cette partition divine; et, si le prince Galitzin faisait à Mozart l'honneur de lui prêter son carrosse, il fut presque traité comme un laquais par l'évêque de Salzbourg; enfin, si Mozart se vit aimé et caressé par Haydn, il eut à lutter contre les tracasseries jalouses de Salieri, etc., etc. Hélas! c'est qu'à Vienne et à Prague, comme à Paris, dans l'ancien régime, comme dans notre dix-neuvième siècle si fier de ses révolutions sociales, l'homme de génie aura toujours ses détracteurs à côté de ses partisans. A moins de s'isoler dans une retraite impénétrable, il sera heurté quelquefois sur son chemin par un grand seigneur impertinent, éclaboussé

Prague. La signora Bondini, la Zerlina primitive, désespérait l'artiste chaque fois qu'elle jetait le cri d'effroi indiqué à la fin du premier acte. Mozart fut obligé de venir la surprendre sur le théâtre, de lui saisir le bras avec violence, et de la faire crier tout de bon : « Voilà, lui dit-il, signora, comment vous devez faire. » Heureusement la Bondini se souvint de la leçon.

Mozart se plaignit aussi que l'orchestre de Prague avait escamoté une partie de ses notes dans l'ouverture. Il est vrai, chose prodigieuse! que cette ouverture ne fut terminée que douze heures avant la représentation, et que l'orchestre l'exécuta en quelque sorte à livre ouvert.

même par un sot ; heureux encore si, lorsqu'enfin sa gloire n'a plus d'opposans, il ne s'aperçoit pas qu'il a un peu trop négligé pour ses rêves d'avenir les besoins du présent! heureux si la voix discordante d'un créancier impitoyable ne vient pas interrompre un concert d'applaudissemens ! Mozart fut arrêté à Vienne pour une dette de trente florins!

Mais laissons là Mozart artiste pauvre, quoique célèbre; Mozart luttant contre ses envieux ou dévorant l'affront d'un grand seigneur, Mozart malade et souffrant, Mozart croyant composer son fameux Requiem par l'ordre d'un fantastique messager de mort, et mourant avec l'idée qu'un ennemi l'a empoisonné..... Mozart ne nous apparaîtra plus désormais qu'à travers le prisme de son immortalité. Nous venons d'assister à son apothéose... la représentation de Don Juan au grand Opéra de Paris; cette solennité véritable, pour laquelle M. Véron a non-seulement déployé tout le luxe des costumes et des décorations, toute la magie de la danse, mais encore a cru devoir ajouter quarante musiciens à l'orchestre! Honneur à Mozart, le dieu du monde musical! honneur à M. Véron, le roi des *impressarij!*

Parlons d'abord du libretto; le nouvel opéra est coupé en cinq actes qui ont chacun leur titre et leur épigraphe, mode dont le pédantisme romantique est dénoncé par l'épigraphe du second acte, empruntée à un soi-disant *vieux auteur*. Les vers du récitatif sont d'ailleurs fort spirituels, quelquefois même très-gracieux. Quant aux vers chantés, ils ont presque tous un sens complet, sans trop de chevilles. C'est un vrai tour de force, un démenti au vieux proverbe : « Que ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante! » J'aurais voulu seulement que la verve des deux poètes les soutînt jusqu'à la traduction de *mio tesoro*. A compter de cet air nous tombons par-ci par-là dans le style de *Marlborough s'en vat en guerre*. La nécessité de terminer les actes par des finales a forcé aussi les auteurs à une division par trop inégale. Le premier a en trop ce que le quatrième a en moins. Il a fallu enfin broder un peu le style de Mozart pour suivre en musique les développemens de quelques situations et les accessoires de la nou-

velle mise en scène. Nous aurions ici à juger le musicien-critique qui, par sa participation au nouveau DON JUAN, nous laisse le soin de raconter son succès, au lieu de prendre lui-même la plume au nom de la REVUE DE PARIS. Mais M. Castil-Blaze, car c'est lui, a emprunté tous les airs de danse, marches et chœur final, etc., etc., aux divers chefs-d'œuvre du maître, à ses symphonies, à ses messes, au ZAUBERFLOTE, à L'IDOMENEO, à LA CLEMENZA DI TITO, etc. Voilà certes une idée d'artiste; pour la compléter, M. Castil-Blaze a imaginé un dénouement où les vieux diables classiques de l'ancien régime sont remplacés par un chœur de damnés, de morts-squelettes, qui viennent faire cercle autour de don Juan pendant que la statue l'entraîne, et psalmodier le *Dies iræ* du grand REQUIEM. Puis se forme une procession de jeunes filles en suaire, les victimes de don Juan, son sérail d'ombres, qui figurent un enterrement, avec une bière noire d'où sort à demi doña Anna quand don Juan s'en approche. Fort bien jusque-là; mais à quoi bon cette pluie de feu qui occasione un bruit de pétards et de fusées? Où M. Castil-Blaze a-t-il trouvé pour le Grand-Opéra une gamme pyrotechnique? Serait-ce une parodie des canons du siége de Corinthe? Au reste, je désire que l'on me prouve que cette détonnation est dans les moyens légitimes de l'art. Je ne suis pas artiste : *non sum dignus*, je l'avoue franchement à mon illustre et joyeux compatriote Castil-Blaze; je ne voudrais pas que ma liberté grande à son égard m'exposât à voir un jour moulée par Dantan ma figure d'hypercritique au dessus de la sienne dans l'attitude d'Ugolin mordant le crâne de l'archevêque Ruggieri :

Si che l'un capo al altro era capello (¹);

ou, pour parler en métaphores moins dantesques, dans l'attitude d'un enfant de mon pays mordant sur un melon de Cavaillon.

La supériorité des chœurs de l'Opéra français sur ceux de la salle Favart, la supériorité de son orchestre, s'expliquent par le nombre des chanteurs et des musiciens, par les longues préparations aux-

(¹) Et la tête de l'un servait de coiffe à l'autre. (Dante, ENFER.)

quelles M. Véron soumet toute son armée musicale. Quant aux décors, aux costumes, ils sont dignes de Mozart. Pour comparer les principaux chanteurs de l'Académie royale à ceux de la scène italienne, on doit attendre en toute justice que M. Levasseur ose rendre quelquefois un peu moins grave, un peu moins roide même son admirable voix de basse, et que Mmes Falcon et Dorus, si justement applaudies dans le trio des masques, méritent de l'être également dans tous les autres airs de leurs rôles. Quant à M. Nourrit, il ne pourra se montrer plus gracieux; Mme Damoreau n'a eu, elle, qu'à se souvenir pour rendre la coquetterie caline de Zerlina. Avec une voix comme la sienne, le français est aussi musical, aussi doux que l'italien, ce rossignol des langues, comme disait lord Byron.

Ainsi donc tout réussit au directeur de l'Opéra, la musique ancienne comme la musique nouvelle, la musique allemande, l'italienne, la française même. La mode entretient toujours la même affluence dans sa vaste salle. On a entendu un ministre s'écrier en parlant de M. Véron : *Quel homme heureux!* « Pardon, monseigneur, pourrait-il répondre, à l'Opéra comme en politique, c'est *habile* et non *heureux* qu'il faut dire. »

Je voudrais bien que ce fût là au moins une transition naturelle pour parler du *bonheur* qui a semblé sourire un moment au Théâtre-Français, où nous venons de voir dans la même soirée un début et une nouvelle pièce de M. Scribe, la Passion secrète. Mais hélas! n'est pas *heureux* qui veut, n'a pas qui veut le secret de faire crier bien haut ses amis, murmurer bien bas ses ennemis. Par exemple, dans les corridors du Théâtre-Français, un jour de première représentation, jeudi dernier, vous entendiez tirer de fâcheux horoscopes que l'habileté du directeur fera mentir sans doute. « En vérité, disait l'un (et c'était un député-auteur), voilà M. Scribe qui, déjà sûr du facile monopole de la Comédie-Française, comme naguère de celui du Gymnase, impose à Mlle Mars un rôle ingrat et souvent faux, que Mme Théodore eût refusé ; — à une jeune et fraîche débutante un rôle insignifiant d'ingénuité enfantine, etc. ; — enfin au public une pièce assez ennuyeuse par

elle-même, et à peine relevée par quelques-uns de ces détails qui font pardonner, en faveur de la broderie, à la pauvreté du canevas. — En vérité, disait-on ailleurs, Mlle Mars, qu'on accusait depuis vingt ans de ne vouloir admettre auprès d'elle aucune débutante dont on aurait pu la croire la mère, est bien généreuse d'en laisser tout à coup débuter une dont elle pourrait être la grand'maman. » Enfin je n'ai jamais vu les ennemis du Théâtre-Français plus médisans, plus injustes, ses amis moins disposés à le défendre. Je suis donc charmé que l'espace me manque aujourd'hui pour parler de la Passion secrète sous cette impression. Je ne rendrais pas assez justice à ce qu'il y a de spirituel encore dans les trois actes où M. Scribe a voulu ridiculiser les femmes qui jouent à la bourse ; je n'aurais pas la confiance nécessaire pour insister sur ce qui reste de jeunesse au talent si long-temps admiré de notre première actrice, ou pour faire valoir tout ce que promet une débutante, à la fois mignonne et frêle, qui un jour sera certainement une autre Mlle Mars, et qui est déjà une miniature fort gentille de Mlle Anaïs, avec toutes les intonations de sa voix tant soit peu métallique. L'occasion s'offrira avant huitaine, je l'espère, de prouver que M. Scribe est toujours notre premier poète, le Théâtre-Français notre premier théâtre, digne d'une subvention nationale, digne surtout des encouragemens plus certains du public. Bientôt les débuts de Mme Dorval et une comédie de M. Mazères fermeront la bouche aux médisans.

Amédée Pichot.

SALON DE 1834.

Deuxième Article.

M. INGRES ET M. DELAROCHE.

En prenant ces noms pour titre et pour texte de notre article, prétendons-nous chercher une comparaison, un parallèle? Nullement, mais un simple rapprochement qui vienne en aide à notre critique par le contraste des éloges et des objections que nous aurons également à réfuter. Nous avons à nous rendre compte à nous-mêmes de cette admiration si générale qu'excite M. Delaroche, de ce petit nombre de partisans qui se groupe et se serre autour de M. Ingres. S'arrêter ici à l'effet du premier aspect, ne pas rechercher la direction des études que se sont imposées les deux artistes, ne pas déterminer le but qu'ils se sont proposé d'atteindre, ce serait livrer l'art aux incertitudes d'un examen superficiel; ce serait renoncer à l'appréciation raisonnée qui peut seule constater les progrès de l'intelligence publique.

Nous l'avouons, de tous les tableaux de l'exposition, LE MARTYRE DE SAINT SYMPHORIEN est le moins accessible aux sens du vulgaire.

Si d'avance M. Ingres ne s'est pas dit qu'il ne pouvait prétendre à ce qu'on appelle un succès de popularité, à cette surprise d'impression qui donne une vogue plus ou moins durable, M. Ingres s'est bien trompé, M. Ingres a oublié les vingt ans de

longue et dure expérience pendant lesquels il est resté en quelque sorte au ban des expositions. Tant qu'a duré le règne de David et de son école, ses ouvrages ont constamment subi l'affront du rire ignorant ou même d'un sentiment plus blessant encore, le dédain perfide de ceux qui, pouvant fort bien le comprendre, jouissaient de l'inutilité de ses efforts et de sa persévérance laborieuse. L'année 1819 vit commencer l'affranchissement des artistes, et c'est de 1819 seulement que date le premier succès de M. Ingres. Il avait exposé, cette année, LA MESSE DU PAPE DANS LA CHAPELLE SIXTINE, dont une belle lithographie, par M. Sudré, est justement au Salon de cette année. Ce tableau donna enfin un rang à M. Ingres parmi les maîtres; mais la part des circonstances fut grande encore dans cette tardive justice, et l'opposition ne perdit pas courage, sentant bien que l'intelligence française ne marche pas si vite, malgré notre prétention au progrès en toutes choses. Le Poussin l'éprouva dans son temps. Lorsqu'il fut rappelé en France et comblé d'honneurs par le cardinal-ministre de Louis XIII, la jalousie de Vouet s'alarma, et l'école de Vouet sut bientôt ameuter la foule contre le talent du grand peintre. Adieu la tranquillité d'esprit, adieu le calme de l'ame, si nécessaires à la vie d'artiste. Le Poussin ne tarda pas à s'expatrier de nouveau sous le ciel de Rome, où la généreuse sympathie du plus grand de nos écrivains a depuis honoré sa cendre d'un mausolée. M. Ingres, comme le Poussin, peut en appeler au temps en toute sûreté de conscience; mais pour le moment il faut qu'il se résigne à la lutte, il faut qu'il se console en pensant que sa manière, pour être comprise, appréciée, admirée, exigerait une éducation particulière, des habitudes de voir et de sentir qui ne sont nulle part communes. Il en est du MARTYRE DE SAINT SYMPHORIEN comme d'ATHALIE, que le public parisien trouva triste comme un sermon de religieuses, du DON GIOVANI de Mozart, qui n'est applaudi qu'au bout de cinquante ans... et Rossini lui-même... vous souvenez-vous de l'accueil fait à son BARBIERE?

Ce n'est pas que nous voulions dissimuler les justes critiques adressées au SAINT SYMPHORIEN. Admirer d'un maître jusqu'à ses

défauts, en peinture comme en poésie, c'est de l'adoration et non de la critique. Tout ce qu'on peut faire, c'est de les expliquer. Les uns sont justement choqués de cette couleur grise du tableau de M. Ingres, les autres lui reprochent l'exagération, le luxe de ces muscles herculéens ; celui-ci conteste la proportion des figures, celui-là remarque des fautes de perspective, certaines attitudes bizarres ou l'impossibilité de certains mouvemens. Eh bien! oui, tout cela est vrai ; nous avons vu, nous aussi, tous ces défauts, les uns que M. Ingres a bien voulu laisser dans son œuvre, les autres que son organisation particulière lui refuserait peut-être les moyens d'éviter ; car on ne suppose pas sans doute que M. Ingres ne sait pas dessiner, qu'il ignore les règles de la perspective. Hélas! oui, M. Ingres n'est pas un artiste parfait. C'est avec ses imperfections que nous l'acceptons, parce que, malgré ses imperfections, M. Ingres possède à un plus haut degré que personne les qualités d'un maître. Mais que ceux qui ne peuvent lui refuser ces qualités supérieures cherchent dans sa manière de concevoir un sujet et dans l'ensemble de la composition l'expression de sa volonté d'artiste, le cachet distinctif de son talent.

Comme le Poussin, M. Ingres a beaucoup vécu au milieu des chefs-d'œuvre de l'antiquité ; comme lui, il paraît s'être convaincu, à tort ou à raison, qu'il n'y avait plus rien à créer après les grands maîtres, et que l'originalité, dans une époque de civilisation aussi avancée que la nôtre, ne pouvait plus être que relative, c'est-à-dire que les prétendues innovations étaient une simple application des moyens déjà connus à des sujets nouveaux, ou, pour rendre la pensée intime de M. Ingres par un mot qui revient souvent dans la langue des arts, il estime que le *caractère* est aujourd'hui le principal moyen d'expression dans les arts d'imitation. Telle est l'espèce de culte voué par lui aux statues antiques et aux anciens maîtres de l'école de Rome en particulier, qu'au premier aspect, sa peinture a l'air d'une peinture ancienne ; mais de cette étude à part, de ce défaut, si c'en est un, qui peut nier qu'il n'ait retiré des beautés à lui? Personne, que nous sachions, n'excelle comme M. Ingres à retracer les mœurs et les habitudes d'un peuple ou

d'une époque donnée. Voyez sa CHAPELLE SIXTINE, comme l'esprit et le costume des serviteurs de l'Église de nos jours y sont habilement saisis. Existe-t-il un tableau plus grec de style et de pensée que son OEDIPE CONSULTANT LE SPHINX, que son APOTHÉOSE D'HOMÈRE, dans les salles du Musée de Charles X? Existe-t-il un tableau plus romain du temps d'Auguste que son VIRGILE lisant l'Énéide devant Octavie, un tableau plus chrétien que son SAINT PIERRE remettant à Jésus-Christ les clefs du paradis? Ces deux tableaux sont à Rome, l'un à la Villa Miollis, l'autre dans l'église de la Trinité-des-Monts. Eh bien! M. Ingres a cherché dans son MARTYRE DE SAINT SYMPHORIEN, comme dans ceux que nous venons de citer, à donner par la forme, seul moyen ou attrait d'expression que son génie se soit approprié parmi ceux qui sont à la disposition des peintres, l'idée des passions qui devaient animer les habitans d'une colonie romaine, au temps de la persécution de Dioclétien. Mais nous devons entrer dans l'examen des détails pour rendre plus claire encore l'expression du sentiment que cette œuvre, si diversement jugée, nous fait éprouver. « Le jeune Symphorien, condamné par Héraclius pour n'avoir pas » voulu sacrifier aux faux dieux, marche au supplice qu'il est » condamné à subir hors des portes de la ville, au milieu d'une » foule de peuple, et conduit par les licteurs du proconsul ro- » main, qui par un geste indique la route à suivre. La mère du » jeune martyr, placée sur le haut des murailles, l'encourage à » souffrir pour le Dieu qu'il révère. » Ce sont à peu près les termes du livret.

La marche est disposée presque perpendiculairement au spectateur, difficulté pittoresque que M. Ingres, moins qu'un autre peut-être, était appelé à vaincre, car elle suppose, dans celui qui la cherche, des moyens de saillie ou d'enfoncement que la couleur ou les effets de lumière et d'ombre peuvent seuls procurer. Aussi M. Ingres n'a-t-il pas triomphé sur ce point; mais une idée plus élevée que celle de l'effet ou de la saillie l'a sans doute déterminé à adopter ce mode de composition, dont nous ne connaissons pas d'exemple dans les maîtres anciens. Ainsi, par exemple, dans une

scène dont l'expression est le premier but, M. Ingres présente au spectateur les principaux personnages de face dans toute la noblesse de leur maintien, dans tout le développement que donne au corps l'exaltation de l'ame, c'est-à-dire dans toute l'expression dont les passions peuvent animer les figures humaines. Au lieu de la confusion des détails qui devait résulter de ce parti pris par l'artiste, on ne voit au premier aspect que la noble figure du jeune martyr, celle de sa mère, vers laquelle il tourne un regard plein d'exaltation et de courage vraiment divin, et celle d'Héraclius qui dirige la marche, et dont l'impassible contenance, en même temps qu'elle contraste avec l'ardente ferveur de la mère et l'héroïque exaltation du fils, ne témoigne que la résolution imperturbable du proconsul. Si de ce premier coup d'œil on passe à l'examen des détails, on n'en trouvera pas un qui ne soit un motif varié de l'expression principale; les licteurs qui ouvrent la marche, le trépied renversé sur le devant du tableau, les fleurs qui jonchent la terre, le soldat qui porte l'édit, celui qui, derrière le proconsul, regarde la mère avec indignation, cet enfant qui ramasse des pierres pour les lui jeter, ce peuple livré à l'hésitation que font naître en lui la croyance qui ordonne le supplice et celle qui soutient si noblement la victime, sont autant de brillans détails, autant de traits de génie qui concourent à l'unité d'action, sans nous distraire un moment du sujet principal.

Arrivons à l'exécution. Ici redoublent les critiques. Mais nous ne nous arrêterons qu'aux plus générales. Sous le rapport du dessin, si M. Ingres a laissé passer quelques incorrections, quelques défauts de proportion, c'est que son œil, dont on ne contestera pas la délicatesse exercée, a dédaigné une correction plus minutieuse. Certes, l'artiste qui a fait l'Apothéose d'Homère pourrait, plus hardiment peut-être que ne le fit Girodet, saisir un morceau de charbon et dessiner sur la muraille une tête, en défiant tous les académiciens présens de faire mieux, ou même aussi bien. Quant à la couleur, nous n'avons pas la même confiance dans la supériorité de M. Ingres; mais lorsqu'il s'agit de ces scènes dont l'époque s'éloigne autant de la nôtre que le martyre de saint

Symphorien, nous adopterions volontiers pour excuse, et par analogie surtout, le raisonnement que fait un artiste célèbre, en même temps ingénieux critique, sur les ouvrages du Poussin, lorsqu'il parle des sujets tirés de la fable. « Dans de tels sujets, dit Reynolds, » l'esprit retourne vers l'antiquité, et il ne faut rien introduire » qui puisse nous tirer de notre illusion. Lorsqu'on représente des » sujets antiques, il ne doit rien se trouver dans le tableau qui » nous ramène aux temps modernes.

» Le Poussin semblait être d'opinion que le style et le langage » dans lesquels ces récits nous sont rapportés, ne seront que plus » agréables en conservant quelque chose de la manière antique de » peindre qui donne une apparence d'ensemble au tout, de telle » sorte que le sujet et la manière dont il est traité nous reportent » également en arrière. »

M. Ingres pourrait donc nous répondre qu'il a usé, en cette occasion, des licences ou de la fiction permises par la nature même de son sujet.

Quelque hardiesse qu'il y ait peut-être à admirer M. Ingres et à critiquer M. Delaroche dans un même article, nous allons remplir les conditions de notre titre. Commençons par répéter que la Jane Gray de M. Delaroche jouit d'une faveur à peu près unanime. Nous venons jouer le rôle de l'esclave chargé de rappeler au triomphateur qu'il est homme. Tâchons de prouver que nous ne voulons pas nous donner seulement le plaisir de la contradiction et du paradoxe, mais aborder une discussion consciencieuse, franche et bien désintéressée, hélas!... Nous ne sommes ni de la famille de Barnave ni de celle de Mirabeau...

Nous n'irons par rechercher dans l'histoire les détails de la royale tragédie que M. P. Delaroche a voulu représenter. M. Delaroche affectionne particulièrement l'histoire d'Angleterre. Voilà tout à l'heure deux ou trois dynasties sur ses toiles, les Lancastre, les Tudor et les Stuarts. Ses études sur l'histoire d'Angleterre sont donc plus profondes que les nôtres. Nous nous en rapporterons à la note extraite du Livret.

« Jane Gray, qu'Édouard VI avait, par son testament, instituée

héritière du trône d'Angleterre, fut, après un règne de neuf jours, emprisonnée par ordre de Marie, sa cousine, qui, six mois après, lui fit trancher la tête.

» Jane Gray fut exécutée dans une salle basse de la tour de Londres, à l'âge de dix-sept ans, le 12 février 1554 (1). »

Un échafaud, couvert d'une vaste draperie noire, s'élève à la moitié, comme on peut le supposer, de la hauteur des colonnes qui servent d'appui à la voûte d'une salle gothique. Un escalier, pratiqué sur le côté, à droite du spectateur, en facilite l'accès. Au fond du tableau on voit briller quelques hallebardes qui indiquent que les issues de la salle sont gardées. Au milieu de cet échafaud, Jane Gray, à genoux, le buste à moitié découvert, un bandeau sur les yeux, les bras et les mains nues placées au-devant d'elle dans le geste d'une personne qui cherche comme à tâtons un objet qu'elle ne peut voir, est soutenue par le vieillard qui l'assiste à ses derniers momens. Au-devant de ce groupe est le billot. Sur le côté, toujours à droite du spectateur, le bourreau tourné vers la victime, le bout des manches retroussé avec un soin qui paraît atroce, cherche de la main gauche la hache régicide. Derrière lui est un cercueil tendu de noir comme l'échafaud. Au côté gauche du spectateur, sur un plan plus éloigné de l'œil que le groupe du vieillard et de Jane Gray, une de ses nobles suivantes tient encore les bijoux qui paraient son col et ses oreilles; cette figure, la tête un peu renversée et le corps dans l'attitude d'une personne qui perd les sens, est adossée contre une des colonnes; un peu plus loin, dans la même direction, une autre femme debout, les bras étendus et la face tournée contre la même colonne, semble

(1) « La noble dame, avenue au lieu du supplice, se trouva vers deux jeunes nobles servantes, et se laissa desvêtir par icelles. Sus cela le bourreau se mettant à genoux, luy requit humblement lui vouloir pardonner, ce qu'elle feit de bon cœur. Les choses accoutrées, la jeune princesse s'étant jetée à genoux et ayant la face couverte, s'écria piteusement : « Que ferai-je maintenant? où est le bloqueau? » Sur cela sir Bruge, qui ne l'avoit pas quittée, luy met la main dessus. « Seigneur, dit-« elle, je recommande mon esprit entre tes mains. » Comme elle proféroit ces paroles, le bourreau, ayant pris sa hache, luy coupa la tête. »

(*Martyrologe des protestans*, publié en 1588.)

s'abandonner à la plus vive douleur, et complète ainsi la pantomime générale. Personne ne rend plus justice que nous à tout ce qu'il y a de propre, de gracieux, de fin, de coquet dans le pinceau de M. Delaroche. Jamais on n'a *dévesti* plus chastement une pauvre princesse condamnée; jamais on n'a mieux rendu le frisson anticipé de la mort dans un corps grêle de jeune fille. Nous serions peut-être bien embarrassés de faire la critique de chaque détail du tableau de Jane Gray. Tous nous paraissent rigoureusement vrais, trop vrais peut-être isolément, pour conserver cette dignité d'ensemble qui convient à la peinture historique. On sent un peu trop dans cette peinture le procédé de l'atelier et l'enseignement de l'école; nous voudrions y voir un peu plus la liberté du maître. Cette façon de peindre des chairs et des étoffes n'est pas assez le résultat d'une manière de sentir individuelle; mais rendons-nous compte de la nature d'émotions que cette peinture, telle qu'elle est, nous a fait éprouver, plutôt que d'entrer dans l'examen du mécanisme à l'aide duquel un peintre s'exprime, et qui n'a guère d'intérêt que pour *les gens du métier*.

La peinture de M. Delaroche est plus facilement comprise que celle de M. Ingres; et c'est peut-être à cause de cela même qu'elle nous laisse une impression moins profonde et moins grave. Elle saisit à la première vue et communique instantanément à notre ame l'émotion que l'artiste a voulu produire; mais cette émotion vous engage-t-elle à rechercher les causes qui l'ont produite? Pour notre compte, avec notre conscience de critique, nous sommes forcés de répondre non. Voilà précisément ce qui explique notre embarras vis-à-vis du public, avec lequel nous étions d'accord le premier jour du Salon pour admirer, parce que nous étions surpris comme lui, parce que nous voyions comme lui, avec ses yeux; mais depuis qu'il s'agit d'analyser cette première impression, nous sentons tous les jours qu'elle est plus physique que morale, qu'elle appartient plus aux sens qu'à l'ame, et nous cherchons en vain un peu de cette poésie qui relève l'homme à ses propres yeux dans les œuvres du génie. Une anecdote racontée par Diderot expliquera peut-être notre pensée d'une manière plus précise : «Le célèbre

» Garrick disait au chevalier de Chastellux : Quelque sensible » que la nature ait pu vous former, si vous ne jouez que d'après » vous-même, ou la nature la plus parfaite que vous connaissiez, » vous ne serez que médiocre! — Médiocre! et pourquoi cela? — » C'est qu'il y a pour vous, pour moi, pour le spectateur, tel » homme, idéal possible, qui, dans la position donnée, serait » bien autrement affecté que vous. Voilà l'être imaginaire que » vous devez prendre pour modèle! Plus fortement vous l'aurez » conçu, plus vous serez grand, rare, merveilleux et sublime. — » Vous n'êtes donc jamais vous? — Je m'en garde bien : ni moi, » monsieur le chevalier, ni rien que je connaisse précisément » autour de moi. Lorsque je m'arrache les entrailles, lorsque je » pousse des cris inhumains, ce ne sont point mes entrailles, ce » ne sont point mes cris, ce sont les entrailles, les cris d'un autre » que j'ai conçu et qui n'existe pas. » Or c'est précisément une réalité étroite qui rend le tableau de M. Delaroche si *intelligible* aux yeux du vulgaire, et séduit le critique lui-même à la première vue. Mais où est la *poésie*, où est l'*idéal possible* de Garrick? Quelque bien écrit que soit un drame, le classerons-nous à côté des tragédies de Corneille et de Racine?

En terminant, nous rapprocherons une dernière fois les deux grands noms de l'exposition, et, sans intention de blesser le légitime amour-propre de celui des deux qui l'emporte sur l'autre, nous dirons que, dans notre égale admiration pour le Saint Symphorien et la Jane Gray, nous voyons dans celui-là un succès de réflexion, dans celui-ci un succès d'impression : l'un est un grand et noble poème, l'autre est une touchante nouvelle; l'un le tableau d'un maître, l'autre une belle et admirable vignette.

La Revue de Paris au Salon.
(A. Le Go.)

ALBUM.

— CHRONIQUE DE LA SEMAINE. — Le succès de l'article de M. J. Janin sur les Mémoires de M. de Chateaubriand a été pour nous aussi grand qu'il pouvait être ; car au nombre des suffrages qu'il nous a valus, nous aurions à citer celui de tous auquel nous tenions le plus, le suffrage du grand écrivain lui-même. Nous espérons faire mieux encore pour nos lecteurs. — Des discours éloquens ont été prononcés à la tribune cette semaine. Quelle que soit la couleur des opinions de chaque orateur, nous aimons à rendre également justice à des talens qui, sous le point de vue littéraire, sont également remarquables. C'est aussi pourquoi nous ne citerons pas les noms, de peur de paraître vouloir les classer. — Aux théâtres, ce sera une grande semaine que celle qui vient de s'écouler : à l'Opéra, l'apothéose de Mozart, à la Comédie-Française, trois actes de M. Scribe, avec un brillant début, et le même jour, quatre tableaux à la salle Montansier, LES QUATRE AGES DU PALAIS-ROYAL ; quatre actes aux Variétés, LA PAYSANNE DEMOISELLE. Notre revue dramatique n'a pas parlé de ces deux dernières pièces ; proclamons-en au moins ici le succès, en attendant mieux. La Porte-Saint-Martin promet pour mardi sa VÉNITIENNE, drame sur lequel on compte, et qu'il ne faudra pas attribuer à M. Dumas. Les deux pièces auxquelles travaille celui-ci auront pour titres, la première : CATHERINE HOWARD, la seconde : UN MYSTÈRE CATHOLIQUE. — Les dernières représentations du Théâtre-Italien sont très-suivies. La saison aura été belle pour M. Robert ; et comme M. Robert n'est pas ingrat envers le public, il nous rendra, l'année prochaine, M. Lablache, sans perdre un seul chanteur de la troupe actuelle.

— Les concerts se multiplient. Avant la fin du mois, M. Choron nous donnera l'*oratorio* du JUGEMENT DERNIER, de Schneider ; le 22, nous entendrons M. Hertz. Le 7 de ce mois, la salle Chantereine a mis en

regard deux talens également extraordinaires, dans des genres différens, MM. Litz et Haumann; le premier, que sa réputation précoce n'a pas laissé en chemin, est vraiment inspiré lorsqu'il s'asseoit devant un piano. Son exécution, a quelque chose de merveilleux. M. Haumann est maître de son instrument comme Litz l'est du sien; il fait chanter et pleurer les cordes de son violon; il semble multiplier à l'infini ces quatre cordes avec les sons qu'il en tire. Au dire de beaucoup d'artistes, M. Haumann est le plus habile violoniste qu'on ait entendu à Paris depuis Paganini.

— DE LA SOCIÉTÉ ET DU GOUVERNEMENT. — Tel est le titre d'un ouvrage en deux volumes in-8°, que M. Henri de Vieil-Castel vient de faire paraître. Ce livre, qui décèle de fortes et profondes études, ne s'adresse pas seulement aux gens qui s'occupent de théories sociales et politiques; il sera lu avec intérêt et avec fruit par tous ceux qui veulent apprécier exactement la situation présente. Chez MM. Treuttel et Wurtz, libraires, rue de Lille, n° 17.

— Parmi les publications nouvelles, on remarquera la première livraison de l'HISTOIRE DE LA RÉFORME ET DE LA LIGUE, par M. Capefigue. Cet ouvrage exigera de nous un examen spécial, car il doit changer tout-à-fait l'aspect des événemens qu'il raconte. La partie bibliographique seule révèle de grandes recherches d'érudition; plus de trois cents pièces inédites sont citées dans les notes.

— Nous avons déjà annoncé une publication qui se continue avec un succès véritable, c'est l'HISTOIRE PARLEMENTAIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, par MM. Buchez et Roux, publiée par M. Paulin, libraire, place de la Bourse. Il a déjà paru six livraisons de cet ouvrage, le plus considérable qui ait été publié jusqu'ici sur la révolution. Le plan adopté par les auteurs, et qui consiste à exposer les faits, à citer les pièces, exigeait des travaux et des recherches qui n'ont point effrayé leur courage; mais aussi il faudra reconnaître qu'ils ont réuni la double condition de l'impartialité et de l'instruction la plus complète, ce qui n'est pas un petit mérite dans un sujet qui touche à tant de passions encore vivantes, et dans lequel tous les partis, tour à tour victorieux et vaincus, ont pris tant de peine à interpréter les événemens et à dénaturer les actes et les discours. La faveur qui accueille l'HISTOIRE PARLEMENTAIRE, fondée d'abord sur l'intérêt qu'inspire le sujet même du livre, est confirmée par la preuve acquise aujourd'hui de la supériorité du procédé historique des auteurs.

— M. Eugène Renduel publie demain deux volumes de M. Victor Hugo, intitulés : LITTÉRATURE ET PHILOSOPHIE MÊLÉES. Cet ouvrage portera pour second titre : JOURNAL DES IDÉES, DES OPINIONS ET DES LECTURES D'UN JEUNE JACOBITE DE 1819; et plus plus loin : JOURNAL DES IDÉES ET DES OPINIONS D'UN JEUNE RÉVOLUTIONNAIRE DE 1830.

— STATISTIQUE DE L'ARRONDISSEMENT DE MANTES (Seine-et-Oise), par M. Cassan, sous-préfet. Un volume in-8°. — L'auteur de cet ouvrage est déjà connu par des succès littéraires, dont le dernier lui assigne un rang distingué parmi les érudits; c'est M. Cassan qui a traduit les Lettres inédites de Marc-Aurèle et de Fronton, son précepteur, découvertes de nos jours, à la bibliothèque de Milan, par le savant Angelo Mai.

M. Cassan, ayant embrassé la carrière administrative depuis 1830, a consacré son talent d'observation et de méthode à l'étude des besoins, des usages et de l'histoire du pays dont il est le sous-préfet. Son nouvel ouvrage est une statistique aussi curieuse que consciencieuse. Son cadre embrasse toutes les branches de l'industrie, tous les modes d'agriculture, tous les élémens de richesse et d'amélioration dont l'arrondissement de Mantes est susceptible. Ainsi, pour nous faire apprécier le moral de la population, M. Cassan cite les paroles d'un vieillard qui dit : « Qu'à » Mantes, les hommes sont meilleurs que partout ailleurs. » — En effet, ajoute M. Cassan, aucun sacrifice ne coûterait au patriotisme de ses habitans; le respect des lois et la modération des opinions politiques sont leur caractère dominant. — Heureux sous-préfet!

En décrivant les vieux usages conservés dans les campagnes, peut-être à cause de leur singularité même, M. Cassan indique leur origine en homme de goût et les déplore souvent en administrateur philosophe.

L'arrondissement de Mantes possède des monumens historiques auxquels se rattachent des traditions quelquefois piquantes. M. Cassan nous cite entre autres un fait curieux arrivé à la commune de Brueil, qu'il tient, dit-il, de Mme la comtesse de Lascours, propriétaire du château, qui le tenait elle-même de son père.

« Vers le milieu du dernier siècle, un étranger, traversant Brueil, dit » par hasard : Quel est l'heureux pays qui possède la cave aux Fées, » près de l'autel des druides? Elle renferme les trésors des Gaulois..... » A l'instant même, les habitans de Brueil accourent en foule au château » et demandent à fouiller *la cave aux Fées*. Ils avaient à peine com- » mencé qu'ils trouvent un escalier, un souterrain voûté, de longs rangs » de squelettes, des vases et des armes : mais tout à coup une étrange » terreur les saisit, ils s'enfuient et comblent l'entrée du souterrain. » Personne depuis n'a osé visiter la cave aux Fées. Heureusement Mme de

» Lascours va faire reprendre ces fouilles. Il existait, en cet endroit » même, un autel druidique, dont les anciens du pays se souviennent » encore. »

M. Cassan est parvenu lui-même à découvrir et recueillir beaucoup d'objets très-intéressans relatifs à des antiquités celtiques et romaines. Il y aurait là le sujet d'un ouvrage à part, et M. Cassan annonce qu'il s'en occupe.

Parmi les traditions historiques, M. Cassan n'a pas oublié celles qui se rapportaient à Notre-Dame de Mantes, belle église du treizième siècle, qui fut fondée avec l'argent que Guillaume-le-Conquérant donna en expiation de l'ancienne église, qu'il avait saccagée et pillée. Elle fut reconstruite par les ordres de la reine Blanche et de Marguerite de Provence, et par les soins du célèbre Eudes de Montreuil.

M. Cassan ne pouvait oublier Henri IV. Ce monarque, qu'il ne faut pas juger par les historiettes de Tallemant des Réaux, affectionnait Mantes entre toutes ses villes; il avait l'habitude de dire : « Mantes a été autre- » fois mon Paris, ce château mon Louvre, et ce jardin mes Tui- » leries. » Ces mots sont un titre pour la ville de Mantes; aussi servent-ils d'épigraphe à cet ouvrage de M. Cassan.

Savez-vous de quelle époque date la garde nationale de Mantes? de 1452. Il est vrai que c'était alors, selon les dénominations du temps, une compagnie d'arquebuse, espèce de milice bourgeoise, créée sous Charles VII, et qui composait la force de l'arrondissement. Lors de la révolution, il n'y eut dans l'uniforme que les paremens rouges à substituer aux anciens, qui étaient jaunes. Chaque ville de France affiliée à la corporation de l'arquebuse avait sa devise spéciale, et se qualifiait par un dicton. Paris avait pour dicton : *les badauds;* Meaux, *les chats*, *ludimus et non lædimus;* Étampes, *les écrevisses;* Corbeil, *les pêches;* Magny, *les œufs;* Meulan, *les hiboux;* Mantes, *les chiens*. Henri IV fit allusion à ce dernier dicton, lorsqu'après la bataille d'Ivry il répondit aux députés de Mantes qui lui apportaient à Rosny les clefs de la ville : « Messieurs, je n'étais pas inquiet de vous; bons chiens reviennent » toujours à leur maître! »

Nous terminerons en félicitant l'auteur d'avoir donné par sa publication un exemple que nous voudrions voir suivre par tous les sous-préfets littérateurs que la révolution de juillet a donnés à nos départemens.

F. A.

LES ALCHIMISTES

ET

LE COMTE DE SAINT-GERMAIN[1].

Vous vous souviendrez peut-être de mon histoire du Noble-à-la-Rose avec Mme d'Urfé, qui continuait toujours à chercher la poudre de projection pour la transmutation du cuivre en or, et qui soufflait jour et nuit pour se distiller du baume de longue vie. Elle ne sortait presque plus de son laboratoire, où peu de personnes obtenaient la faveur d'être admises; sa société se bornait à des adeptes et des rose-croix; ses relations n'aboutissaient plus qu'à des fourneaux et des cornues, des alambics et des récipiens; mais j'étais pourtant du petit nombre des personnes favorisées, ce dont je n'abusais pas, et j'éprouvais pour cette pauvre femme un sentiment de compassion véritable. Elle a travaillé pendant quatre ans sur la cabale et la pierre philosophale avec le prétendu comte

(1) Parmi les articles que nous pouvions envier à L'EUROPE LITTÉRAIRE, les *Souvenirs de la marquise de Créquy* avaient été les plus goûtés des souscripteurs de ce recueil. Ces souvenirs sont devenus un ouvrage dont le second volume est sur le point de paraître chez l'éditeur, M. Fournier jeune, et qui obtient une véritable vogue, surtout dans les salons du faubourg Saint-Germain. Nous en donnons aujourd'hui un extrait inédit. (*N. du D.*)

de Saint-Germain, ce qui n'a pas laissé de lui coûter cent mille écus. Le signor Alessandro Cagliostro lui fit dépenser, quelques années après, 4 ou 500,000 francs pour opérer l'évocation des ombres de Paracelse et de Moïtomut, qui devaient lui révéler la dernière arcana-cana du grand-œuvre. Elle a fini par tomber dans les mains d'un autre imposteur italien, nommé Casanova, lequel avait la délicatesse de ne jamais lui demander d'argent, mais seulement de riches pierreries pour en faire des *constellations*. Cet équitable procédé n'avait pas eu l'art de plaire à MM. du Châtelet, qui étaient les héritiers de Mme d'Urfé, et qui firent chasser Casanova du royaume. Il avait trouvé moyen de faire accroire à cette femme (d'esprit s'il en fut jamais) qu'elle allait devenir enceinte (à soixante-treize ans) par l'influence des astres et l'action des nombres cabalistiques, qu'elle en mourrait avant d'accoucher, mais qu'elle en renaîtrait *d'elle-même* et toute grande fille, au bout de septante-quatre jours, infailliblement et ni plus ni moins. Il ne s'agissait que d'observer une chose, et c'était seulement de ne pas se laisser ensevelir avant terme et enterrer mal à propos. Voilà ce qui malheureusement ne fut pas possible à obtenir de MM. du Châtelet, qui parmi leurs habitudes irrévérencieuses, avaient pris celle de considérer madame leur grand'mère comme une folle insigne et M. le chevalier Casanova comme un infâme voleur. Elle avait donc commencé par avoir des relations intimes et suivies avec le comte de Saint-Germain, lequel avait été, disait-il, contemporain de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ainsi que de l'empereur Tibère et du Tétrarque Hérode de Galilée, dont il avait conservé une assez belle touffe de cheveux bruns. Il avait vu Ponce-Pilate, d'abord à Jérusalem, ensuite à Grenoble, où il avait été exilé; mais c'était un homme insipide et tellement insignifiant (avant la publication des saints Évangiles), qu'il n'avait gardé de lui qu'un souvenir assez confus. Ces ridicules façons de parler me rappelaient toujours un certain livre d'histoire sur la première race, par M. l'abbé Legendre, lequel observe, à propos de la reine Brunehault, *que bien que cette princesse eût des airs un peu fiers, elle avait néanmoins des manières à se faire aimer.*

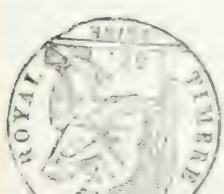
Un beau jour où Mmes de Lorraine-Marsan et de Rohan-Guemenée se trouvaient empêchées ou occupées d'un autre côté, j'allai prendre Mme de Brionne pour faire avec elle une tournée de visites. La comtesse de Brionne était beaucoup plus jeune que moi. Il était usité pour lors qu'une mariée qui n'avait pas trente ans n'allât jamais faire de visites sans être accompagnée d'une autre femme. Pendant qu'on était jeune, on n'aurait jamais eu l'idée d'aller toute seule, à moins que ce ne fût à l'église. On n'allait pas même toute seule en voiture avec son mari, et beaucoup moins encore au spectacle, où l'on aurait pu supposer qu'une femme était une fille. Les flâneurs des rues et les godelureaux du parterre auraient porté leur attention sur le *couple heureux;* enfin toutes nos habitudes extérieures étaient naturellement arrangées de manière à ne pouvoir accréditer aucune supposition scandaleuse, et l'on dirait véritablement que ces coutumes de la haute noblesse française auraient été calculées dans l'intérêt de la morale publique. C'était, je crois bien, le résultat d'une civilisation profondément religieuse à son origine et non moins religieuse encore dans ses développemens. Les évêques ont civilisé la France, et les bénédictins l'ont défrichée. Il est assez remarquable que la France ait été replongée dans la barbarie tout aussitôt qu'elle a eu détruit ses évêchés et ses monastères de bénédictins.

Mme de Brionne eut l'idée de faire écrire son nom à la porte de Mme d'Urfé, chez qui, je vous l'ai déjà dit, on ne laissait entrer presque personne. En voyant mes livrées, on nous ouvre la porte cochère; il faut monter chez cette alchimiste, on ne saurait s'en dédire, et nous faisons contre fortune bon cœur. On nous introduit sans nous annoncer : c'était une méthode adoptée dans cette habitation mystérieuse, et nous trouvons la marquise assise au coin d'un grand feu (c'était au mois de juillet), vis-à-vis d'un homme habillé comme au temps du roi Guillemot. Il avait sur la tête un grand chaperon galonné. Il ne s'était ni levé ni découvert en voyant arriver Mme de Brionne; et la comtesse de Brionne, si grande dame et si scrupuleusement polie, en parut surprise au dernier point. « J'ai reçu hier une lettre de M. de Créquy-Canaples, me

dit la marquise d'Urfé ; il se plaint du froid qu'il éprouve en Artois pendant la canicule. Il paraît, ajouta-t-elle avec un air compatissant, que la cervelle est tout-à-fait dérangée. — Ma foi, s'écria le monsieur d'une voix forte et brusque, il y a de qui tenir ! J'ai connu le vieux cardinal de Créquy, je l'ai beaucoup vu pendant la première session du concile de Trente, où il ne disait autre chose que des sottises, et je vous puis assurer que c'était un fameux extravagant. Il était évêque de Rennes alors. »

Je devinai que ce devait être là ce M. de Saint-Germain dont les hâbleries mensongères et les récits qu'on en faisait m'avaient toujours impatientée. Je me retournai vers lui d'un air ouvert et naïf, en lui disant : « Monsieur veut peut-être dire évêque de Nantes ? — Non, madame, évêque de Rennes, et de Rennes en Bretagne ; je sais très-bien de qui je parle, et je sais très-bien ce que je dis. — Monsieur, lui répliquai-je avec une petite mine de légèreté, de niaiserie, d'enjouement téméraire et d'imprudence enfantine, je suis bien sûre que vous ne savez pas à qui vous parlez. — Madame !... reprit-il d'une voix tonnante, en jetant sur moi des yeux courroucés... — Ne vous fâchez donc pas, monsieur, et puisque vous savez tant de choses, ayez la complaisance de nous dire comment je m'appelle. — Vous portez, entre autres noms, s'écria-t-il d'un ton d'hyérophante, un nom dont la racine est cuffique, hébraïque et samaritaine, un nom béni, un nom victorieux, mais ensanglanté, dépouillé, précipitable !.. — Ah ! monsieur, lui dis-je en l'interrompant avec un air de reproche et de délicatesse outragée, un nom radicalement *cuffique* et *précipitable* surtout ! C'est une chose dont je ne conviendrai jamais !

— Comme vous avez découvert admirablement qu'elle avait nom Victoire ! lui dit Mme d'Urfé en le regardant avec un air de respect et d'attendrissement. — J'aurais préféré que monsieur nous eût dit que j'étais marquise de Créquy, repris-je alors avec un peu plus de sécheresse. Le cardinal de Créquy, poursuivis-je alors, n'a jamais été qu'évêque de Nantes et d'Amiens, archevêque de Tyr et patriarche d'Alexandrie. L'épithète de *vieux cardinal* ne lui va pas autrement bien, car il n'avait pas plus de quarante-trois ans



quand il est mort de la peste; et quant aux sottises qu'il aurait pu dire à la première session du concile de Trente, en 1545, il ne serait pas juste de les lui reprocher avec sévérité, car il ne devait être âgé que de cinq à six ans. — Madame, vous m'insultez!..... — Non, monsieur, je vous réponds, et je n'insulte pas non plus à la vérité en vous répondant... — Je parie contre vous dix mille louis... — Monsieur, je ne vis que du blé de mes terres et je n'ai pas dix mille louis à mettre à l'enjeu pour vous les opposer. — Je parie cent louis alors... — Restez-en là, lui répliquai-je avec un air d'autorité qui lui fit ravaler ses impostures et ses brutalités familières. Il n'y a que des Anglais ou des laquais qui puissent défier une femme en lui disant : *Je parie, je parie,* et c'est toujours à défaut de bonnes raisons..... Mme d'Urfé, sur qui j'avais jeté les yeux, me parut dans un état de consternation risible. Elle me conjura de ne parler de rien, ni chez moi, ni chez les Breteuil, en frayeur du cardinal de Fleury, qui n'aimait pas les charlatans, et voilà ce que je lui promis sans difficulté. Tout ce qu'il en résulta, c'est que la porte de son laboratoire ne me fut plus qu'entr'ouverte, et à condition qu'elle s'y trouvât seule, encore.

Le baron de Breteuil avait trouvé dans les archives de son ministère de la maison du roi que ce prétendu comte de Saint-Germain était le fils d'un médecin juif de Strasbourg, et que son nom véritable était Daniel Wolf; il était né en 1704, de sorte qu'il avait soixante-huit ans lorsqu'il se donnait pour être âgé de mille huit cent quatorze ans, grâce à la vertu d'un élixir de longévité dont il avait dû la recette à sa haute faveur auprès de je ne sais quelle reine de Judée. A soixante-huit ans, il avait l'apparence d'un homme de son âge qui jouirait d'une santé robuste. Il était droit, et marchait vite, parlant ferme et d'assez bon air, avec un peu d'accent alsacien, pourtant. Il avait le regard assuré, arrogant même. Il avait la peau fraîche et brillante, avec une forêt de cheveux blancs, la plus belle barbe et des sourcils de même, ce qui avait fait dire à Mme d'Urfé qu'il ressemblait au Père éternel. — *Quand il était jeune,* ajouta le chevalier du Châtelet, car, en fait d'irrévérence et de philosophisme, celui-ci prenait toujours l'a-

vance avec le haut du pavé sur monsieur le marquis, son frère aîné.

Une autre bonne exécution pour dévoiler le charlatanisme et la fourberie du Saint-Germain fut celle de Chastellux, qui fit grand bruit (leur dispute) et qui fut très divertissante. C'était chez M. Le Normand d'Étioles, où se trouvait nombreuse compagnie. Saint-Germain s'était informé des personnages qui devaient y souper; il s'arrête au nom de Chastellux de préférence, il s'informe, il recherche, il feuillette; il eut bientôt fait son thème, et dès qu'il entendit annoncer le comte de Chastellux, il se précipita dans ses bras, en lui demandant s'il n'était pas le petit-fils du maréchal de Chastellux, qui était gouverneur-général de la Normandie au quatorzième siècle? — Mais, monsieur, je m'en flatte, et je crois bien qu'il était notre aïeul au septième degré. — Votre illustre septaïeul était un héros, monsieur! un héros dont le roi paya la rançon 2,250 livres, en 1418! et je me souviendrai toute la vie de l'avoir vu prendre séance au chœur de la cathédrale d'Auxerre, en qualité de protecteur avoué du chapitre et de chanoine d'honneur, à telles enseignes qu'il avait un surplis par-dessus sa cuirasse, une aumusse au bras et son bâton de maréchal de France à la main! et sa vénérable mère, Alix de Bourbon-Montpeyroux, qui était la cousine germaine de son père? — Oui, monsieur le maréchal, votre ancêtre, était mon ami le plus intime et j'aimais son fils comme la prunelle de mes yeux! Vous savez? son fils, Jean III de Beauvoir, sire de Chastellux et vicomte d'Avallon, qui avait épousé la fille du signor d'Aulnay; je la vois d'ici et je vous proteste que c'était une charmante personne en 1493!... Il n'avait qu'un défaut, le jeune homme, il était panier-percé comme un reître, et quand il avait joué du hautbois dans vos forêts de Coulanges et de Baserne, son père en était furieux contre lui! Il était serré le maréchal! je me souviens qu'un jour de Pâques, il ne voulut jamais laisser décarêmer sa famille et ses gens, parce qu'il était resté dans ses cuisines un excédant à la provision de poissons qu'il avait fait pêcher pour la semaine sainte. — Permettez-moi, monsieur, de vous faire observer que vous confondez peut-être le grand-père avec le petit-

fils, lui répondit M. de Chastellux, d'un air de politesse noble et du plus beau sérieux. Le maréchal était magnifiquement généreux et c'était Philippe II de Chastellux, son petit-fils, qui passait pour être.... économe. Là dessus, dissertation, citations réciproques, emportement de la part de l'aventurier et discussion toute à l'avantage du comte de Chastellux et de la libéralité du maréchal, son grand-père. On envoya chercher deux vieux livres dans la bibliothèque, et l'on produisit les autorités suivantes :

N° 1. « Le mareschal de Beauvoyr
» Aura mangé notre avoyne
» Advant qu'il ne puysse avoyr
» Assez d'escus par semaine,
» Comme il debvrait recevoyr
» Pour user à son vouloyr
» Et jecter à la centaine. »

N° 2. « Chastellus donne à déjeusner
» A six, pour moins d'un Carolus.
» Mais Chastellot donne à disner
» A huict, pour moins que Chastellus.
» Aprets tels repats dissolus,
» Chasqu'un s'en restourne fallot;
» Quy me perdra chez Chastellus,
» Ne me cherche chez Chastellot! »

La première de ces deux épigrammes est d'Alain Chartier et l'autre de Saint-Gelais, à quatre-vingt-douze ans d'intervalle; ainsi fut-il avéré que M. le comte de Saint-Germain n'était qu'un charlatan maladroit et mal avisé.

Une autre bonne histoire est celle du prince de Craon dont M. de Saint-Germain ne connaissait pas la figure et qui tombe un jour à l'hôtel d'Usez, au milieu d'un grand cercle où ledit Saint-Germain débitait ses menteries qu'on écoutait là, bouche béante. Il était question de Nicolas Flammel et de sa femme Pernelle, et de leur eau de Jouvence et de leur poudre de sympathie. — Mon Dieu! s'écria le prince de Craon, — vous ne savez pas ce qui vient d'arriver chez la comtesse de Senneterre? — Quoi

donc, quoi donc? demanda Saint-Germain qui lui avait *cédé* pour deux cents louis d'or (à prix coûtant), une petite fiole de son élixir. — Imaginez, monsieur, lui répondit l'autre, que M. le comte de Saint-Germain connaît beaucoup Mme de Senneterre, et qu'il avait eu la générosité de lui donner un flacon de liqueur éthérée qui devait la rajeunir quand elle en prendrait un scrupule à l'âge de cinquante ans, deux gouttes à soixante ans passés, quatre gouttes à quatre-vingt-dix, et ainsi de suite. Elle a voulu cacher la chose à son mari qui n'a que soixante et onze ans; apparemment qu'elle ne le trouve que trop jeune comme cela?..... — Pas d'épigrammes et courons au fait, lui dit la duchesse d'Usez qui mourait d'impatience et d'inquiétude, attendu qu'elle avait bu de la même drogue.

— Mme de Senneterre avait confié sa précieuse petite bouteille à Mlle Jacob, personne âgée, prudente et soigneuse; fille estimable, s'il en fut jamais! — Mme de Senneterre était allée hier au bal de l'hôtel de Soubise, et quand elle est rentrée dans son appartement, à cinq heures du matin, savez-vous ce qu'elle y a trouvé, mesdames? — Une petite fille de sept à huit ans qui grimpait sur tous les meubles et qui courait en sautant comme un cabri d'un bout de la chambre à l'autre. — D'où vient cette vilaine sauteuse, cette petite effrontée?.... Où sont donc mes femmes?... — Comment, madame, a répondu la fillette avec une petite voix gaillarde et piaillarde, vous ne reconnaissez pas Mlle Jacob, qui vous a élevée depuis l'âge de quatre ans. Ah! par exemple!.... — Mais comment se fait-il?.... — Ah! dame, j'avais la colique et j'ai voulu boire de l'eau de M. Saint-Germain, qui m'a joliment guérie. Je n'en ai pourtant pris qu'une toute petite gorgée. — C'est bien la moindre chose que vous en ayez laissé quelques gouttes pour moi dans le fond de cette fiole, a dit Mme de Senneterre avec un dépit qu'elle ne pouvait maîtriser. Envoyez-moi Julie pour me déshabiller au moins. Où est donc Julie? — La voilà, madame, a repris son ancienne gouvernante qui riait comme une petite folle, en lui montrant sur le tapis un enfant qui n'avait pas l'air d'avoir plus de six semaines ou deux mois, et qui tétait son pouce, c'est

là Julie, qui a voulu tout boire : elle a tout bu, madame, elle a bu tout le reste, et la voilà si rajeunie qu'elle en est devenue à rien!

— Je vous assure que l'administration de l'élixir de longévité nécessite une extrême prudence, poursuivit le prince de Craon avec un sérieux incomparable; M. de Saint-Germain nous met en danger de retomber en enfance; quand on a des procès, des affaires en litige ou des filles à marier, on n'est pas toujours bastant pour retourner à la bavette et à la lisière; ainsi, j'en conclus qu'on ne saurait apporter trop de précautions.... M. de Saint-Germain s'était esquivé tout aussitôt qu'il avait aperçu que le prince de Craon se moquait de lui.

Depuis ce moment-là ce fut à qui se moquerait de M. de Saint-Germain, à qui le petit Maréchal (de Bièvres) allait faire des histoires comme à la tâche et à la journée. Je me souviens qu'un jour il avait arrêté dans leur marche précipitée (ce Daniel Wolf, dit Saint-Germain), M. de Créquy votre grand père et le comte de Boulainvilliers qui se promenaient dans les Tuileries, et c'était pour leur demander ce qu'il y avait de réellement vrai dans la singulière aventure de la marquise de Jaucourt? Ils n'en avaient rien ouï dire, et le voilà qui se met à leur conter comme quoi cette petite marquise allait à Versailles en grand habit pour y faire sa cour et qu'en suivant la rue de Beaune elle avait été soulevée par un cahot de sa voiture qui l'avait fait passer par la portière, en sorte que ses gens n'avaient plus rien trouvé dans le carrosse en arrivant au pied du grand escalier. Il avait fait une averse abominable, et grâce à ses énormes paniers, la petite coquette avait flotté majestueusement sur le ruisseau qui bat toujours les murailles dans cette rue de Beaune, aussitôt qu'il pleut. Le petit de Bièvres ajoutait qu'elle ne s'était arrêtée qu'au grillage de l'égout, où M. l'abbé Raynal avait été la pêcher et lui donner la main pour la faire monter dans un fiacre, etc. C'est pour vous donner un échantillon de ces belles histoires, au moyen desquelles on allait mystifier ce mystificateur.

Feu la marquise de Créquy.

Portraits d'artistes.

Mlle MARS.

Je commence par dire que Mlle Mars a cinquante-cinq ans.

Et si je commence ainsi, sans préambule, sans précautions timidement courtoises, c'est que je ne vois pas ce qu'il peut y avoir de blessant pour une femme comme Mlle Mars dans le souvenir de son âge. Ninon sexagénaire, et encore courtisée par les blondins, avait le droit de dire avec vanité à mainte jeune duchesse : « Voyez donc, madame, qui je suis et qui vous êtes ; et moi j'ai soixante ans ! »

D'ailleurs, qu'importe l'âge dans le comédien, si le talent n'a pas vieilli ? Talma n'avait-il pas vingt ans encore quand, vers la fin de sa vie, il joua l'*Oreste* de M. Soumet ?

Mais il y a une foule de gens ainsi faits ; il faut qu'ils se gâtent leurs plaisirs par un besoin fâcheux d'analyse. Combien ai-je vu de femmes, au temps des brillans débuts de Ponchard, — le plus parfait peut-être des chanteurs français, à qui la nature refusa malheureusement une belle voix ; — combien, dis-je, ai-je vu de

femmes ne pouvoir entendre Ponchard, si pur, si passionné, quand il chantait la musique large et simple; si élégant, si plein de goût quand il entrait dans le système musical de la moderne école italienne! « Il est trop laid, on ne peut pas le regarder! » Voyez donc comme il est petit et grêle! Voyez comme il grimace » en chantant! Elleviou, c'était là un chanteur! »

Et ces dames fermaient les yeux, elles se faisaient un rempart insolent de leurs éventails : c'était devenu une espèce de mode. Mais Ponchard triompha de sa taille, de sa figure et des préventions des femmes qui vont voir un chanteur et ne se donnent pas la peine de l'entendre, s'il n'est pas fait comme un tambour-major, sémillant comme un mousquetaire, joli comme un page de roman ou de fabliau. Il commença une carrière d'artiste, et la poursuivit avec succès, parce qu'il avait de l'ame, une prononciation excellente et un art infini.

Aux spectateurs qui ne courent les théâtres que pour chercher de jeunes et jolies actrices, des acteurs beaux, bien tournés, qu'importent l'intelligence, la force ou la finesse, le mérite, le génie même? Ce n'est ni le drame, ni le personnage qui les attire; ils veulent seulement se donner l'illusion passagère d'une bonne fortune ou d'une aventure de boudoir. C'est à l'homme ou à la femme qu'ils pensent, point à l'artiste dramatique. Pour eux, Cauchoix fabrique ces lourdes et gigantesques lorgnettes qu'un bras vigoureux ne peut long-temps tenir appliquées à l'œil, qui seraient excellentes peut-être pour lire au front de la lune, mais auxquelles je trouve un défaut capital, celui d'apporter l'acteur trop près de moi.

Le beau plaisir, vraiment, d'examiner une tête de comédien, comme on ferait un insecte, au microscope! d'étudier curieusement toutes les taches de la peau d'un visage! de compter les imperfections d'une figure dont l'expression est exagérée par l'optique! de substituer un masque, enfin, à une figure humaine! car qu'est-ce autre chose qu'un masque, ce que donne la lorgnette de Cauchoix? Un teint industrieusement fabriqué : de larges plaques de vermillon tachant les joues, sur lesquelles elles simulent la diffu-

sion sousentanée du sang; l'application d'une couche de farine sur le front, autour des oreilles, sur les mâchoires et sur le cou; quelques traces de bleu marquant des veines, des sourcils faits au pinceau, des cils indiqués par une légère traînée de sépia ou d'une autre matière colorante : voilà l'assemblage monstrueux que vous révèle la lorgnette. A l'œil nu, vous aviez une tête charmante, bien corrigée par l'art et la perspective; vous avez quelque chose d'horrible au bout de votre lunette d'approche.

Je me garde bien, quant à moi, de cet auxiliaire désenchanteur; je veux voir un visage de théâtre à l'effet, comme je vois une décoration. Si je découvrais un coup de pinceau dans un ciel de Gué ou sur un tronc d'arbre de Filàstre, je serais désillusionné; je le serais bien plus encore si c'était sur une figure de femme. Au théâtre, j'écoute beaucoup, et j'ai le bonheur d'être un peu myope, ce qui me place dans les meilleures conditions pour jouir du spectacle. Je sais bien qu'on m'abuse; mais je n'ai pas espéré qu'on ne m'abuserait pas. Je serais bien fâché même que l'on ne cherchât point à me fasciner; car ce n'est pas la réalité qu'il me faut, mais la vérité, la vérité de l'art. La réalité est brutale, la vérité est pleine de charme. C'est une convention sans doute que cette vérité, et dans une convention il y a bien mensonge; mais l'art consiste à mentir habilement, à faire une vérité d'une somme de mensonges délicats. La réalité, si on voulait l'avoir au théâtre, il faudrait d'abord jouer en plein jour, car la rampe rend mal le soleil; il faudrait ensuite jouer dans la campagne, dans un palais réel, sur un Océan véritable, et déchirer toutes les décorations; enfin il faudrait jouer sans fard, comme sans coulisses et sans talons au cothurne et sans poignards qui rentrent dans leurs manches. C'est l'action réelle qu'il faudrait substituer au simulacre; c'est du sang qu'il faudrait verser pour en mouiller matériellement mon mouchoir, c'est l'ivresse qu'il faudrait porter au comble, c'est l'amour grossier qu'il faudrait faire. Tout cela serait impossible, ridicule ou hideux.

L'art a des conditions; l'en vouloir sortir, c'est le dénaturer. L'art théâtral complète l'art dramatique. Celui-ci a quelques exa-

gérations de sentimens, d'effets, de paroles, parce qu'il veut agir sur la multitude assemblée à distance; l'autre a des gestes, des accessoires, des décorations, du rouge et du blanc au service de l'art du poète. Pour qu'il y ait accord entre ces deux arts, le second doit obéir au premier, l'aider, lui donner la saillie, la parole, l'aspect, le mouvement; il ne le peut faire que par de certains moyens; et ces moyens il ne saurait les dissimuler tous assez pour supporter cette exploration de la lorgnette de Cauchoix. Qui aime réellement le théâtre y va sans le fatal télescope avec lequel on anatomise, pour ainsi dire, la mise en scène et l'acteur. Je prends trop de plaisir à boire un verre d'eau bien claire, bien limpide, bien fraîche, pour m'aviser jamais d'en soumettre une goutte à cet œil pénétrant de la physique qui m'y montrerait je ne sais quels horribles habitans, s'agitant par myriades dans un fluide trompeur, se battant, s'égorgeant, se dévorant et transformant l'eau en un dégoûtant pêle-mêle de vivans et de morts... Eh bien! j'ai besoin de croire à la pureté d'un visage de comédien, comme à celle de mon verre d'eau.

Ce n'est pas sans cause que je voudrais proscrire les lorgnettes trop bonnes, et partant trop désobligeantes. Je leur en veux; elles ont fait de nos salles de spectacles de vrais amphithéâtres de malignes dissections. L'autre soir, j'ai été victime d'un de ces cruels instrumens; c'était au Théâtre-Français. Mlle Mars était en scène; je l'admirais bien sincèrement : elle représentait *Elmire* avec son charme, sa décence, sa conscience d'honnête femme contrainte de jouer l'indigne rôle de coquette pour attirer un homme méprisable dans un guet-apens; avec la grâce et l'esprit qui lui sont ordinaires. Je la trouvais charmante, pleine de séduction et digne d'un amant plus noble que M. Tartufe... Un monsieur était à côté de moi, jeune, serré dans son habit bleu comme dans un corset, frisé du sommet de la tête à la pointe du menton, raide dans sa haute cravate, ganté de blanc, les manches empesées de sa chemise retroussées sur ses paremens boutonnés d'or; un de ces ravissans inutiles que certaines femmes aiment encore, un de ces êtres qui s'ennuient de tout, trouvent tout mauvais, et se vengent

impertinemment de leur ennui sur la société, en lui imposant leurs personnes fort ennuyeuses : ce monsieur avait une lorgnette, et nous étions à l'orchestre!

Renfermé dans mon égoïsme de jouissance, et échappant à ce fâcheux par la religieuse attention que j'apportais à la représentation d'un chef-d'œuvre de Molière rendu par Mlle Mars, je ne m'aperçus pas d'abord de l'air méprisant et de la mine railleuse qu'affectait mon voisin en regardant la grande comédienne. Cependant il se retournait, piétinait, ricanait d'une manière insupportable; il devenait très-importun, je lui en fis l'observation.

« Vous avez bien de la bonté de reste, monsieur, me répondit-il, d'écouter et de voir tous ces gens-là. C'est exécrable!

— A la bonne heure, monsieur; c'est une question de goût; mais enfin je ne suis pas de votre sentiment. Je me trouve heureux, moi, et je m'amuse sans bruit, sans gêner personne, intérieurement; je n'applaudis même pas, de peur d'interrompre; faites de même, s'il vous plaît. Ennuyez-vous sans que j'en apprenne rien par votre gesticulation impatiente et vos rires ironiques.

— Mais je suis bien libre!

— Non; la liberté, entre gens bien élevés, consiste à ne rien faire qui puisse gêner autrui. »

Après quelques autres observations, il en vint à Mlle Mars, et me dit, son impitoyable lorgnette toujours à l'œil droit : « Pourquoi diable s'obstine-t-elle à jouer des jeunes femmes? Oh! comme ses traits... »

Et il me fit un portrait, riche de je ne sais quels détails, exagérés jusqu'au fantastique.

« Je ne vois rien de tout cela, monsieur.

— Mais, tenez, prenez ma lorgnette.

— Dieu m'en garde!

— Vous ne voulez pas être convaincu!

— Quelle nécessité, s'il vous plaît? Mes yeux ne découvrent pas tous les malheurs que signale votre lunette. Je vois une taille charmante, un geste juste et fin, un sourire spirituel, des yeux jetant un vif éclat, des dents belles, des cheveux bien noirs; j'en-

tends une voix délicieuse, une parole de bonne compagnie; je saisis des intentions pleines de délicatesse; que me faut-il de plus? C'est toujours pour moi Mlle Mars, telle que je l'ai connue il y a vingt ans, quand elle en avait déjà trente-cinq, et que personne ne s'étonnait de la voir, fille de seize ans, d'une ingénuité ravissante, d'une malice naïve qui enchantait la foule, accourue chaque soir dans cette enceinte. Si ma vue s'améliorait, je ne viendrais plus à l'orchestre; j'irais chercher au fond de la galerie le point de perspective qui me laisserait mon illusion. Mlle Mars n'est pas pour moi un objet d'art; je la regarde comme je ferais une belle peinture de Valasquez ou de Van-Dick, d'Holbein ou de Raphaël. Quand je suis devant une tête de ces maîtres, je ne prends point une loupe; je me recule pour être juste à l'endroit d'où la tête peinte doit me flatter le plus. Si vous voulez seulement voir une jolie femme, cherchez dans la salle; puis si l'actrice ne vous paraît pas assez jolie, assez jeune, au lieu de regarder dans votre lorgnette par le petit bout; retournez-la. Voyez ensuite et écoutez. »

Il essaya et me dit : « Mais c'est vrai; la voilà une miniature adorable, et je la retrouve ainsi, la petite Mars dont me parla souvent mon père.

— Quel mauvais service vous rendait votre lorgnette! Elle vous faisait injuste envers un talent qui n'a pas son égal et que nous ne regretterons que trop tôt. J'aime à voir une femme jolie tout autant que vous; mais dans un acteur, la beauté est un mérite secondaire. Je ne me suis jamais aperçu à la scène que la Pisaroni tordait la bouche en chantant. Garcia avait les yeux mal appareillés, ce qui ne l'empêchait pas d'être bien dans *Don Giovanni*. Garat avait une laideur prétentieuse, maniérée; personne n'y faisait attention quand il chantait; la passion le rendait beau. Fleury portait sa tête sur une épaule; il était vieux quand il se retira, et je n'ai point vu de jeunes gens plus sémillans, plus vifs, plus élégans que lui. Dans les rôles où elle montrait du talent, qui s'occupait de la figure de Mlle Duchesnois?... Que sont des défauts qui disparaissent quand on retourne sa lorgnette, ou quand on a le bon

esprit de ne pas s'en servir? Mlle Mars a l'âge qu'elle a besoin d'avoir, parce qu'elle a la force et la grâce de cet âge; c'est tout ce qu'il me faut. Elle pourrait très-bien vous répondre comme le personnage du *Confident par hasard :*

Mon acte de naissance est vieux, mais non pas moi.

Mlle Dancourt jouait encore les *amoureuses* à soixante ans, et à côté d'elle brillaient Mlle Gaussin et Mlle Dumesnil, qui étaient jeunes; et non-seulement on la souffrait, mais on l'applaudissait. Qui Mlle Mars a-t-elle à ses côtés qui doive nous consoler de sa perte? Prenons donc notre parti d'un malheur contre lequel nous ne pouvons rien, d'autant plus que ce malheur n'est pas très-grand encore. Mlle Mars ne sera trop âgée que le jour où sa voix melodieuse sera devenue dure ou chevrotante, le jour où elle ne pourra plus marcher, où la parole s'éteindra sur ses lèvres qu'elle rougira en vain, où l'art lui manquera pour réparer les outrages du temps, et ce jour est bien loin de nous, soyez-en sûr. Monvel n'avait plus de dents, plus de force, quand il jouait encore Auguste; mais il avait une ame. On m'a dit que c'était tout au plus l'ombre de Monvel : c'était une ombre sublime! Nous n'en sommes point réduits à l'ombre de Mlle Mars, grâce à Dieu!... Lorsque le libertinage de l'imagination, que nous avons tous plus ou moins, vous poussera au théâtre, allez au Vaudeville voir Mlle Atala de Bauchêne et Mlle Vilhmen; allez aux Variétés, voir Mlle Marchetti et Mlle Jenny Colon. Ce sont de très-jolies femmes : que votre lorgnette fasse alors tout son jeu. Mais quand vous voudrez vous donner un plaisir du cœur et de l'esprit, venez ici étudier Mlle Mars; regardez-la surtout avec les yeux de l'intuition, et vous verrez comme vous la trouverez bien plus belle que ces quatre masques charmans, derrière lesquels il n'y a point de vie dramatique, point de sentiment artiste. »

Mon monsieur, tout en écoutant ce sermon, repoussait doucement avec la paume de sa main droite le petit tube de sa lorgnette dans le grand; il avait cessé de rire.

« Vous avez peut-être raison, me dit-il. Avouez cependant que la jeunesse et la beauté ne gâtent rien, même chez une excellente actrice.

— Assurément, comme l'or véritable va bien aux parures d'une femme de théâtre. Mais si le cuivre me fait l'illusion de l'or, parce que je le vois de loin, que m'importe qu'il soit cuivre ou or? Encore une fois, le tout est de se placer au point de perspective et de venir au théâtre avec les dispositions convenables. »

Nous n'échangeâmes plus aucune parole. La lorgnette descendit dans la poche de son propriétaire, qui, je dois le dire, écouta les derniers actes de *Tartufe* avec respect, et applaudit souvent Mlle Mars.

C'est en 1778 qu'est née Mlle Hippolyte Mars, la même année que madame la dauphine. On a dit que c'est à Versailles et quelques heures après Marie-Antoinette que sa mère accoucha d'elle : je ne sais ce qu'il y a de réel là-dedans; je n'ai pas été à même de vérifier cette tradition qui a eu cours dans le monde des arts. Mlle Mars et la dauphine, nées, comme on le veut, le même jour, dans la même ville et toutes deux d'une reine, — la reine de France et une reine de théâtre, — ont eu des destinées bien différentes. Le succès, le bonheur, l'admiration, l'amour, ont accompagné l'une; de grands chagrins, des malheurs sans nombre, la captivité, un triple exil et peut-être aussi l'injustice de l'opinion à son égard, ont éprouvé le courage et la résignation de l'autre. La fille de Marie-Antoinette a bien souvent pleuré quand tout souriait à la fille de la tragédienne! Un trône semblait promis à Marie-Charlotte, condamnée aujourd'hui à mourir sur la terre étrangère, dont trois révolutions lui ont appris l'inflexible chemin; le trône, c'est Hippolyte Mars qui l'a conquis : elle y est montée par la royauté du talent.

La mère de Mlle Mars était une actrice de province, jouant les premiers rôles tragiques; elle ne vint jamais s'essayer à Paris, parce que la persistance de son accent et de sa prononciation méridio-

nale la condamnait à ne parler jamais qu'à des oreilles provençales, gasconnes ou languedociennes. Dans un voyage que fit Monvel, il rencontra Mme Mars; elle était belle, il était passionné : Monvel devint père (1). L'enfant grandit jolie, mignonne, intelligente, comédienne par nature et comme par héritage. Il ne fut pas difficile à Monvel de deviner le talent théâtral dans une petite fille qu'il voyait sans cesse préoccupée de ces choses instinctives de l'art que le comédien véritable trouve tout seul quand l'acteur vulgaire a tant de peine à les rencontrer dans l'étude. Il était assez bien placé dans le monde, assez estimé comme homme de lettres et comme artiste, pour faire élever la petite Hippolyte à l'ombre d'un de ces couvens d'où les jeunes bourgeoises sortaient épouses d'employés riches de la gabelle ou de la ferme des tabacs, de tabellions royaux, de gros marchands visant à l'échevinage ou à la prévôté, et même de fermiers-généraux. Il comprit qu'il ferait aux beaux-arts un tort réel, et cela au profit de quelque époux de comptoir, de quelque parvenu n'ayant au cœur aucune flamme artiste, incapable d'apprécier le trésor d'esprit et de grâces qu'il aurait possédé, et habile seulement à rendre malheureuse sa pauvre femme en l'accablant de joyaux, de bijoux, d'élégantes futilités, sans s'apercevoir qu'il y aurait eu d'autres contentemens, — des joies intellectuelles, — qu'il aurait tout-à-fait refusées à une jeune imagination. Il la destina donc au théâtre, se faisant un plaisir du devoir qu'il acceptait comme père et professeur. C'était Monvel que Monvel voulait perpétuer dans un talent féminin; c'étaient la vérité et la noblesse, l'élégance et l'élévation, la finesse et la chaleur de l'ame qu'il voulait enseigner à sa petite élève, en qui d'ailleurs les germes de toutes ces qualités étaient bien manifestes pour son œil clairvoyant. Il n'y eut pas grand'peine, au surplus, car

(1) Mme Mars vit encore; elle habite Versailles avec Mlle Mars l'aînée, que nous avons vue à la Comédie-Française. Mme Mars est fort âgée. On a assuré que Mlle Hippolyte Mars, étant née le même jour que madame la duchesse d'Angoulême, a joui de la pension de cent écus faite par Louis XVI à tous les enfans nés à Versailles en même temps que sa fille. Je ne saurais affirmer si ce fait est vrai.

souvent, au lieu de montrer, il s'abstint même de donner des conseils qu'il voyait inutiles.

La pratique de l'art théâtral, ou ce qu'il serait plus juste d'appeler le *métier*, est si nécessaire que l'acteur ne saurait s'y livrer trop tôt. Monvel fit monter sur la scène sa fille aussitôt qu'elle fut en état de se faire entendre et comprendre. On la vit alors au théâtre de Mlle Montansier, remplir les rôles d'*enfans* avec une gentillesse rare à cet âge. Ce n'était point chez elle un fait de mémoire seulement que son débit, ce n'était point une chose laborieusement apprise et agréablement rendue que sa part d'action dans la pièce; c'était un art acquis, une raison agissante : c'était déjà de la comédie. On remarqua beaucoup cela, dans ce temps d'amour pour le théâtre, où il n'y avait pas de débuts sans importance, où tout sujet qui *promettait*, — comme on disait alors, comme on dit encore aujourd'hui, qu'il y a si peu de sujets qui promettent, — recevait des encouragemens et des directions de la part d'une critique attentive et éclairée; où un succès d'acteur et d'auteur mettait tout Paris en émoi, où enfin c'était une affaire sérieuse que le plaisir de la représentation de la société sur la scène.

Ce fut chez Mlle Montansier que la très-jeune Hippolyte Mars joua la première fois le petit rôle du frère de Jocrisse, dans *le Désespoir de Jocrisse*, où Baptiste cadet remplissait le rôle du personnage principal, qui a fait ensuite la gloire de Brunet. J'ai entendu rappeler cela sur le théâtre des Variétés, le jour où Brunet, prenant sa retraite, faisait Jocrisse, et que Mlle Mars représentait la spirituelle et charmante Mme de Clainville de *la Gageure imprévue* (1). C'était Brunet lui-même qui citait le premier succès de Mlle Mars, et il nous le disait tout bas; il avait peur, apparemment, le bonhomme, que Mme de Clainville ne l'entendît et ne rougît de ce souvenir, comme pourrait faire une grande dame d'aujourd'hui qui aurait commencé par l'atelier d'une couturière ou la loge d'un portier. Cette appréhension me fit bien rire; elle

(1) Le 30 novembre 1833.

aurait sans doute bien amusé aussi Mlle Mars. Mlle Mars n'a rien à renier; et puis, dans l'art, Jocrisse, Clistorel ou Elmire, c'est tout un. Il n'y a pas de dérogeance au théâtre : Célimène pourrait bien jouer Cathos. Il faut plus de talent pour être Célimène comme Mlle Mars que Mme Jocrisse comme Mlle Flore : voilà tout. Qui rougirait d'avoir commencé par le petit Jocrisse serait un sot, entendez-vous, mon cher monsieur Brunet? et, vous le savez, Mlle Mars est femme d'esprit. Combien de peintres ont débuté par l'enseigne qui n'en rougissent pas. Un jeune homme qui s'est révélé tout à coup peintre de paysage très-distingué au Salon de 1833 a commencé par peindre des souliers sur les volets des cordonniers, et je ne suis pas sûr que ses souliers fussent aussi bons que ses paysages.

Des rôles d'*enfans*, Mlle Mars passa à ceux qu'on appelle *ingénuités*. Alors la critique commença à s'occuper d'elle; on signala cette grâce, cette décente espiéglerie, cette gaieté naïve, cette vivacité modeste, que nous avons applaudies en elle tant qu'elle joua *Henriette* des *Femmes savantes*, *Victorine* du *Philosophe sans le savoir*, *Agnès* de *l'École des femmes*, *Charlotte* des *Deux Frères*, *Betty* de *la Jeunesse d'Henri V*, et tous les autres rôles où elle a laissé une mémoire qui ne s'effacera que lorsqu'il ne restera plus un seul spectateur de l'une des générations qui l'ont vue de 1800 à 1825. Jamais rien d'aussi parfait n'a paru au théâtre que Mlle Mars ingénue; jamais aussi succès n'a été si complet, si général et si durable. Pas une voix ne s'éleva, pendant vingt ans, pour protester contre cette admiration qui amenait la foule aux pieds de la séduisante jeune fille; l'envie ne lui trouva pas un défaut; les cabales, qui agitent si souvent le monde théâtral, furent enchaînées par le respect universel qu'inspirait son beau talent.

Talma cherchait quand Mlle Mars avait trouvé. Il passait par la déclamation outrée, par la diction monotone et lourde, par la profondeur qui ne sait pas encore se dissimuler, pour arriver au naturel sublime où il s'est élevé à la fin de sa carrière, pour parvenir à être vrai, de cette vérité noble, simple et élégante, que nous

ne retrouverons peut-être plus, parce que l'art, qui a voulu se régénérer, a oublié Talma et ses grandes leçons. Mlle Mars, douée par la fée dramatique des prédispositions les plus heureuses, était parvenue tout de suite à ce vrai dont elle a saisi les nuances avec une rare sagacité. La nature, mais la nature choisie, — la seule qui en définitive mérite d'être imitée par l'art, — fut l'objet de toutes ses études. Elle avait de beaux modèles; elle eut assez de raison pour ne chercher à en copier aucun; elle se rendit compte de tous les procédés mis en œuvre par chacun pour se faire une manière originale, comme on examine curieusement tous les styles pour se faire un style à soi, dans la peinture ou dans les lettres. Rien ne lui échappa, parce qu'elle savait voir en véritable artiste; elle profita de tout, parce qu'elle savait choisir en critique raisonnable; elle ne ressembla à personne, parce qu'elle consulta consciencieusement sa propre nature, qu'elle sut ne la jamais forcer, et qu'elle sentit que toute imitation est stérile.

C'est dans le monde que l'artiste a besoin d'étudier la nature; les livres, les galeries, ne suffisent ni au comédien, ni à l'écrivain, ni au peintre. Mlle Mars rechercha la bonne société, et elle y fut accueillie comme elle devait l'être. Les agrémens de sa figure et de son esprit, ses succès qui avaient déjà de l'éclat et que chaque jour grandissait, la firent briller dans le cercle de Mlle Contat, qui recevait des gens du monde les plus distingués, des artistes les plus célèbres. La fin du dix-huitième siècle et ce qui avait déjà fait du dix-neuvième une grande époque fréquentait le salon de la célèbre Contat. Cette comédienne avait beaucoup d'amitié pour Mlle Mars, qui, en sortant du théâtre Feydeau, dirigé par Sageret, était venue, sans débuts, faire partie de la troupe du Théâtre-Français. Ce fut elle, pour ainsi dire, qui la produisit et qui jeta sur ses pas les illustrations de l'époque. Mlle Mars se trouva donc au milieu d'objets d'études variées, observant toutes les natures, et assez habile pour rejeter ce qui manquait de grâce et de grandeur dans les différens types qui se présentaient à elle. Les femmes, qu'elle devait représenter tour à tour ingénues, amoureuses, coquettes, mères — et plus tard aïeules, — posaient devant la jeune

actrice sans qu'elles s'en doutassent, mais non sans laisser un souvenir, un trait, un geste, un sentiment, dans le répertoire qu'elle se composait en secret.

Ce fut, je crois, en 1812 que Mlle Mars, qui était aussi attrayante *amoureuse* qu'*ingénue* respectée, — *puero reverentia*, — étendit son domaine dans les grands premiers rôles de la comédie. Ce fut une hardiesse et ce ne fut pas une témérité. Mlle Contat se retirait, laissant une succession difficile à recueillir; Mlle Mars se présenta, et on l'admit à hériter : elle fut *Sylvia* comme elle avait été *Rosine* et *Henriette*. Je n'ai jamais vu Mlle Contat, et j'ai entendu dire que Mlle Mars n'a pas toute l'ampleur de talent qu'avait cette actrice dans les rôles de *grandes coquettes;* c'est possible. Il est peut-être vrai que certaines des qualités de Mlle Mars qui en firent une fille parfaite parurent un peu trop dans la femme qui trompe ses amans, déjoue des rivalités, et mène une intrigue au profit de sa coquetterie; mais je crois que le reproche est de peu de valeur. Mlle Contat avait créé un type grandiose qui allait le front haut, l'œil ouvert, la démarche assurée, qui parlait résolument, était fier et fort : cela devait être beau, j'en conviens; mais Mlle Contat avait une autre organisation que Mlle Mars; elle obéissait à sa nature, et je ne sais pourquoi on reprendrait Mlle Mars de céder à la sienne, moins puissante, moins énergique que tendre, aimable et spirituelle. D'ailleurs Mlle Contat avait vu dans le monde des coquettes, et Mlle Mars jamais.

Autrefois, avant la révolution de 1789, il y avait chez les femmes des traditions galantes; elles dataient du seizième siècle, et s'étaient religieusement conservées en traversant le long règne de Louis XIV et celui de Louis XV. L'amour était alors, comme la guerre, une affaire de tactique, de stratégie; on se défendait en attaquant, on se faisait assiéger en règle par deux ou trois amoureux à la fois, laissant à chacun des espérances, et tombant enfin, par caprice, devant celui qui avait le moins combattu. C'était un art que cette coquetterie; les filles de bonne race en apprenaient les premiers principes de mesdames leurs mères, qui avaient gagné leurs grades dans ces batailles où les prunelles, le costume,

le rouge, les mouches, les billets doux, les larmes, les dépits et les sermens, faux comme les dépits et les larmes, étaient des armes convenues. Je crois bien que Brantôme et Bussy-Rabutin ont exagéré les portraits qu'ils ont faits des femmes de leurs temps; mais je ne puis me refuser à croire aux coquettes par goût ou par passe-temps. Ce sont surtout celles-là que nous connaissons au théâtre; ce sont elles aussi qui marquèrent la fin du règne de Louis XV, et qui se perpétuèrent encore du temps de Louis XVI. Mlle Contat vit ces femmes et les représenta; Mlle Mars ne vit rien de pareil. Sous le directoire et sous l'empire, il y eut des femmes fort adonnées à l'amour, ce qu'on peut appeler des courtisanes de bon ton; il n'y eut pas de coquettes. Mlle Mars n'avait rien à étudier chez ces Laïs de la république et de l'armée, qui parodiaient la Grèce et Rome dans leurs vêtemens immodestes et dans leurs dépravations affichées. Elle fut donc obligée d'imaginer, ne pouvant s'inspirer d'une nature que dégradait le vice bourgeois, prétentieux et sans goût.

Si j'avais quelque chose à reprendre dans le talent de Mlle Mars, — et c'est presque un sacrilége d'y penser, — ce n'est pas la comédie qui m'en fournirait le prétexte, mais le drame. Mlle Mars avait compris que l'expression violente de certains sentimens répugnait à son organisation artiste; elle avait de la finesse et de la dignité où il aurait fallu de la force et de l'emportement, elle avait une voix douce, pure, musicale, où un organe ferme et puissant aurait été nécessaire; elle riait si bien qu'il lui aurait été difficile de bien pleurer : aussi ne joua-t-elle jamais la tragédie. Quand Mlle Volnais répandait des torrens de larmes, en princesse que les exagérations de la déclamation classique contraignaient à se désoler sans cesse, quand Mlle Bourgoin faisait de *Chimène* une petite pensionnaire évaporée et une jolie grisette qui se fâche, quand le réglement du théâtre forçait Mlle Rose Dupuis, qui n'y avait aucune vocation, à se perdre en douleurs tragiques, Mlle Mars restait dans sa sphère [1]. Qu'eût-elle fait d'Ériphile, de Junie, d'Andromaque

[1] Mlle Mars n'a jamais joué qu'un rôle dans une tragédie : Benjamin de l'*Omasis* de M. Baour de Lormian.

ou de l'amante du Cid? Je n'en sais rien; mais je lui sais gré du bonheur qu'elle a eu de ne pas être soumise à une règle absurde qui l'aurait faite probablement tragédienne médiocre, tandis qu'elle était sublime comédienne. Pourquoi donc s'est-elle donnée au drame depuis quelques années, au drame qui fait violence à son talent? Mlle Mars a une excuse, et je me hâte de le reconnaître.

La comédie était devenue presque impossible à faire; tous les rangs se confondaient dans l'égalité constitutionnelle, plus de castes, plus de distinctions sociales, plus de différence dans les habits et dans les ambitions, plus de couleurs tranchées, par conséquent plus d'oppositions dans le tableau théâtral. Molière et quelques-uns de ses successeurs avaient tout dit sur les caractères et sur les grandes misères du cœur humain. Picard avait rendu toutes les nuances du ridicule des classes intermédiaires; la haute comédie de l'empire n'avait été qu'un calque, parfois heureux, de la comédie du dix-septième siècle; mais elle n'avait rien eu de commun avec la société française dont elle était contemporaine. Quant à la tragédie, c'était la copie froide et inanimée, le masque inerte ou la silhouette de la tragédie, telle que trois grands artistes, épris des beautés antiques, l'avaient conçue. Corneille, Racine et Voltaire n'avaient rien laissé à faire : aussi depuis eux ne fit-on que les recommencer, tâche périlleuse, où s'épuisèrent des hommes de talent, à qui il ne manquait peut-être que l'intelligence d'une mission nouvelle. Le théâtre s'était modelé sur l'empire et le directoire, comme les arts du dessin et la poésie lyrique. Napoléon aimait les anciens, et puis il succédait à un gouvernement qui n'avait que trop imité les républiques de l'antiquité. Il y avait dans les modes du temps une imitation servile du romain et du grec : l'empereur, c'était *César;* nos demi-brigades, nos régimens, devenaient des *légions,* dans le langage officiel des poètes; on montait au *Capitole*, à Notre-Dame de Paris, pour une victoire; on élevait sur les fondations d'une église dédiée à sainte Madeleine un *Temple de la Gloire;* une autre église catholique devenait le *Panthéon;* on avait eu des *enfans de Mars*, et l'on avait des *vé-*

lites; on faisait des *sénateurs*, après avoir fait des *tribuns;* la langue se chargeait de grec; les maisons, les meubles, affectaient des ornemens antiques ; on ne peignait plus que des Grecs et des Romains, quand la représentation des batailles laissait un peu de temps; on frappait des médailles qui n'étaient françaises que par des allusions latines; la colonne Vendôme n'osait pas même porter à sa base une inscription intelligible pour le peuple de Paris, qu'on prenait pour celui du *Forum*. C'était une manie; elle réduisait l'art au pastiche. L'art finit par se lasser de ce travestissement continuel, et il tenta une révolution. Bientôt, comme il arrive toujours, il alla trop loin; il brisa toutes les idoles, renia tous les dieux, se jeta au hasard dans les routes de l'inconnu. Il avait été gêné, emmaillotté dans une forme sacramentelle; il abjura non pas seulement cette forme, mais toute forme pure et noble; son mot d'ordre était *nature et vérité*, et il fut presque toujours exagéré ou menteur; sa nature fut triviale, sa vérité repoussante. Le théâtre, pour sa part, se montra souvent moins sage encore que la peinture; il eut des excès qui nuisirent à la réforme, au lieu de la servir. La révolution était nécessaire, légitime : on la rendit ridicule. — Ce n'est pas ici que des preuves peuvent être apportées à l'appui de ces assertions; mais je m'adresse à des lecteurs dont la mémoire est fidèle, et qui se rappellent les dix dernières années.

Mlle Mars, comme Talma, voulut prêter son secours à la réforme : c'était un bien bon sentiment; mais, selon moi, elle s'y laissa aller à ses risques. Ce n'est pas que dans quelques ouvrages elle n'ait eu de belles choses, et n'ait pas fait preuve d'un grand talent; je n'ai garde de me refuser à ce qui est évident. Mais pour avoir été plus parfaite qu'aucune autre actrice, Mlle Mars n'a pas été excellente, comme elle l'est dans la comédie. Elle s'est fatiguée sans rien ajouter à sa gloire. Dans le drame qui pleure, qui s'exaspère et se tord, dans le drame qu'on fait aujourd'hui, s'arrachant les cheveux, se traînant sur les genoux, balayant le théâtre avec un corps de femme désolée, Mlle Mars n'a point cette dose de mauvais goût qui est nécessaire pour descendre à une réalité violente.

Sa voix, quand elle se grossit pour se passionner, ne cesse pas d'être agréable; c'est une jeune fille qui se fâche, ce n'est pas une femme qui crie, et le drame actuel veut des cris. Il faut moins de génie que de fureur pour jouer ces pièces qui commencent par la fureur et finissent par la folie. Le drame qui convient à Mlle Mars, c'est *Édouard en Écosse*, c'est *Valérie*, c'est la fin du *Mariage d'argent*, ce sont quelques scènes de *l'École des Vieillards* ou de *la Fille d'honneur*, c'est *Henri III*; mais malgré son charme et la supériorité de son talent, *Hernani* ne lui convenait pas, encore moins *les Enfans d'Édouard*. Mlle Mars, c'est le goût, c'est la haute comédie, la comédie élégante et spirituelle, la comédie de détails, qui admet la finesse, la grâce du débit, les transitions habiles, les sourires pleins de malice ou de bonté; tout ce qui tend à la défigurer, à lui faire perdre le calme qui est sa beauté, est antipathique à sa nature, et par conséquent à son talent. Mlle Mars ne peut pas être la Niobé; elle est heureusement condamnée au rire.

La comédie ancienne n'a plus de soutien que dans Mlle Mars. Talma soutenait aussi l'ancienne tragédie; il la résumait en lui, et s'il avait vécu il l'aurait fait survivre aux révolutions et aux réactions de l'art. Mlle Mars nous doit Molière; qu'elle laisse le drame à d'autres et nous donne la comédie. Elle nous a fait aimer Marivaux, et je ne regarde pas cela comme un de ses péchés, ainsi que des critiques trop absolus l'ont regardé; qu'elle nous joue donc Marivaux, où elle est parfaite, car elle a su rendre vrai tout ce qu'il peut y avoir de faux et de maniéré dans l'auteur du *Jeu de l'Amour et du Hasard*. Mlle Mars est un très-grand artiste; pour la bien juger, il faut se rappeler qu'elle fut une comédienne éminente sur un théâtre qui possédait Molé, Monvel, Fleury et Mlle Contat; il faut la comparer à Mlle Leverd, qui eut certes beaucoup de talent; à la belle Mlle Dupuis, dont le mérite modeste eut tant de peine à conquérir le rang distingué qu'il occupe aujourd'hui; à Mlle Mantes, dont les bruyans débuts ont été suivis de succès si paisibles; à Mlle Noblet, à Mlle Brocard, à la très-gentille Mlle Anaïs-Aubert; enfin, à Mlle Plessis, très-agréable, très-intelligente. Je

ne parle pas de Mlle Bourgeois, qui faisait applaudir une certaine candeur, une bouche en cœur toujours souriant, et deux ronds et jolis yeux noirs dont Sophie Arnoulx aurait énergiquement caractérisé le langage. C'était une femme agréable qui avait l'habitude de la scène, mais qui ne se doutait pas que la comédie fût un art élevé, le plus difficile peut-être de tous, quoiqu'il ne soit qu'un art traducteur.

J'espère que la carrière de Mlle Mars n'est pas achevée, car chaque fois que j'ai le bonheur de la voir dans la comédie, je la trouve plus complétement belle; elle est pour moi comme les pièces de Molière, dont la dernière que j'entends est la meilleure.

Nous entendons chaque jour beaucoup crier contre ce siècle qui méconnaît, dit-on, les talens et ne sait pas les *payer;* puisqu'il faut parler d'argent après avoir analysé un grand mérite, voyons, par rapport à Mlle Mars, si le reproche adressé à l'époque est bien juste. — Mlle Mars n'est plus sociétaire du Théâtre-Français, et ce titre qu'elle eut autrefois, quand il pouvait s'escompter sur la place 12 ou 1,500 francs par mois, elle n'a point à le regretter aujourd'hui qu'il n'ajoute rien à la fortune ni à la considération des artistes qui en jouissent. Sociétaire du Théâtre-Français, c'est à peu près maintenant comme maître des requêtes au conseil d'état en service *extraordinaire;* qualification qui va assez bien sur une carte de visite ou un billet de faire part, mais ne rapporte rien. Mlle Mars est pensionnaire, et sa part dans la subvention est ce qu'était celle de Talma : *Trente mille francs.* A ces trente mille francs est attaché le devoir de jouer trois fois par semaine. Le directeur ajoute un *feu* chaque fois que l'actrice dépasse les limites de ses obligations. Deux mois de congé, qu'on peut évaluer au moins *quatorze* ou *quinze mille francs*, sont accordés chaque année à Mlle Mars. Indépendamment de ce traitement, dont l'ensemble monte, comme on voit, à *quarante-cinq mille francs* environ, Mlle Mars touche une pension fixe proportionnée

au nombre de ses années de service ; cette pension est de huit mille et quelques cents francs. Elle suppose un peu plus de trente-cinq ans de présence à la Comédie-Française. L'époque précise de l'entrée de Mlle Mars à ce théâtre n'a jamais été constatée officiellement; les registres de la comédie n'ont rien donné de positif à cet égard; et l'estimable actrice, consultée par ses camarades sur un point de fait qu'elle seule pouvait résoudre, s'est abstenue de prononcer. Mlle Mars a dit qu'elle ne se souvenait pas, et que c'était au comité à avoir de la mémoire pour elle dans une question d'argent. Elle aurait pu, pour ajouter au taux de sa pension, se donner aisément un an ou deux de plus, — non pas un an d'âge, c'est un an de service que je veux dire, — puisque ce qu'on appelle la notoriété publique porte à 1795 l'époque de ses débuts au Théâtre-Français. En ajoutant les 8,000 francs de sa pension aux 45,000 du traitement et du congé, et en supputant les *feux* extraordinaires pour les représentations que Mlle Mars donne en dehors de son engagement, on peut dire que cette admirable comédienne gagne au moins une *soixantaine* de mille francs. Ce n'est pas trop, assurément; mais enfin le siècle n'est pas ingrat!

Mlle Mars a dans le monde le train d'une personne riche. Je vois passer tous les jours sous ma fenêtre un équipage d'un fort bon goût, qui transporte Mme Elmire, de son joli hôtel de la Nouvelle-Athènes au théâtre de la rue de Richelieu; car Mlle Mars a un hôtel dans ce quartier, où la gloire militaire, représentée par l'illustre maréchal Gouvyon-Saint-Cyr, et les arts représentés par Talma, MM. Horace Vernet, Picot, Mauzaisse, Alaux, Thomas, Arnault, Henri Monnier, Mmes Mars, Duchesnois et Hautebourg, se donnèrent rendez-vous il y a quelques années. Les destinées de la Nouvelle-Athènes sont changeantes comme celles du monde : Talma et le maréchal Saint-Cyr sont morts depuis long-temps; Thomas, le peintre d'histoire, que les malheurs de la propriété avaient rendu fou, vient de mourir; M. Mauzaisse a quitté sa petite maison, qu'il s'était peut-être trop hâté de faire bâtir; Henri Monnier a quitté la rue de La Rochefoucault pour l'exploitation de la province et de l'étranger; Horace Vernet va revenir à son

hôtel, dont six mois de séjour à Rome l'auront éloigné; Mlle Duchesnois cherche à vendre le sien, qui paraît ne plus convenir à sa fortune!... Mlle Mars conserve sa charmante habitation, où elle se montre, comme femme, l'héritière des manières élégantes de Mlle Contat, dont elle est l'héritière comme comédienne. Les réunions intimes, chez Mlle Mars, sont, dit-on, très-agréables; c'est une chose facile à croire quand on sait que cette femme, dont l'esprit est passé en proverbe, reçoit l'élite des arts et de la littérature.

Je ne sais si en parlant de la fortune de Mlle Mars, il faut mentionner un certain legs que lui laissa, il y a peu d'années, un vieillard adorateur respectueux de ses charmes et de sa vertu, dont il avait éprouvé les rigueurs. On a parlé d'affaires de bourse; mais ce sont des détails dans lesquels il ne me convient pas d'entrer, quand bien même je les connaîtrais autrement que par de vagues ouï-dire. J'avoue seulement que j'ai peine à me figurer Célimène ou Sylvia quittant les petits marquis, ses adorateurs, pour donner audience à un agent de change; je ne comprends pas la bouche qui dit si bien :

Faut-il prendre un bâton pour les mettre dehors?

prononçant les mots barbares de : Report, fin de mois, marché à terme, couverture et différence! Une chose que tout le monde a racontée, c'est que Mlle Mars, éprise de l'idée qui avait passé par toutes les têtes artistes, de travailler à l'embellissement de Paris, avait acheté des terrains dans un quartier où la civilisation n'était pas encore parvenue. Cette fièvre des constructions tomba, et Mlle Mars, comme beaucoup d'autres, en fut, hélas! pour son bon vouloir d'amélioration.

Je dois peut-être, en finissant, m'excuser d'avoir vu dans Mlle Mars la femme du monde, après avoir vu la comédienne; mais j'espère n'avoir point été indiscret. Je serais désolé d'être sorti du seul rôle qui me convienne, en complétant pour le lecteur Mlle Mars, que d'abord je voulais peindre en laissant la rampe

entre elle et nous; mais le public veut savoir la valeur commerciale, — je rougis presque de cette expression! — la valeur exprimée en francs des talens qu'il admire, et il a bien fallu dire quelque chose des avantages que l'actrice retire de sa position d'artiste. L'hôtel, le carrosse, les appointemens, sont publics comme le talent qui les a produits et les justifie; j'ai pu en parler : tout le reste est secret, et je n'en ai pas dit un mot. J'aurais à parler de Mlle Lecouvreur que je ne me tairais pas sur le maréchal de Saxe; mais Mlle Lecouvreur est de l'histoire, comme le vainqueur de Fontenoy.

A. Jal.

Un Carnaval de Jean-Paul.

Je vais essayer de donner quelque idée d'un roman de Jean-Paul Richter, qui m'a paru mériter d'être traduit.

Jean-Paul a voulu placer en contraste, d'une part, la sensibilité naturelle dans son développement le plus ingénu et le plus ardent, d'une autre, la sensibilité factice, née des romans, du théâtre et d'une civilisation raffinée. Deux personnages représentent ces deux idées : Albano de Césara est le type de la vérité, de la nature et de l'élan vers l'idéal; Roquairol est le symbole du mensonge, de l'exagération, de tout ce qui est romanesque et théâtral.

La pensée intime de l'auteur allemand s'attaque aux imitateurs ridicules de Werther, de Jean-Jacques et de Kotzebue : mais cette attaque se mêle à un enthousiasme très-vif pour la sensibilité réelle. Cette double intention, à la fois exaltée et satirique, se fait sentir dans tout le roman symbolique et bizarre que Jean-Paul a intitulé Titan.

Roquairol est une espèce de lord Byron anticipé : il a cru devoir, comme Werther, commencer la vie par le suicide. Il a choisi pour théâtre de cette action un bal, et il a eu l'adresse de se manquer. Césara, le jeune homme naïf, touché de cette preuve d'héroïsme, et trop ingénu pour la soumettre à un rigide examen, re-

cherche l'amitié de Roquairol, qui, pétri d'affectation, a soin d'envelopper de mystère son entrevue avec Césara. Il promet à ce dernier de venir le trouver, soit au bal qui a lieu dans la Redoute, soit après le bal, dans un parc funèbre qu'il a nommé *le Tartare*.

Voici la description très-singulière du bal masqué auquel assiste Césara. J'ai conservé l'étrangeté des locutions allemandes.

. . . . . « Ce soir-là, il prit un masque pour la première fois ; il avait choisi un costume de templier ; sa tournure et la nature de ses sentimens lui interdisaient un déguisement comique. N'était-ce pas quelque chose de solennel que l'adoption de ce costume, espèce de linceul d'un ordre éteint et assassiné?

Il allait donc voir son ami Roquairol, le cœur de sa poitrine. Il interrogea de nouveau tous ceux qui pouvaient lui donner des renseignemens sur les détours du parc funèbre, dans lequel Roquairol devait se trouver après le bal. A dix heures il partit pour la Redoute, et des pensées d'amour, d'amitié, d'avenir, l'accompagnaient... Comme son cœur battait vite!...

Il entre enfin, pour la première fois de sa vie, dans ce monde de marionnettes qu'on appelle une fête. Il croit voir un bal s'ouvrir dans le royaume des morts. Ces figures noires, ces masques troués, ces yeux qui brillent derrière comme autant d'escarboucles, ce mélange et cette parodie de tous les rangs, ce tumulte et ce tourbillon de la danse, sa solitude sous le masque, jettent dans son cœur tout un monde de pensées shakspeariennes... Il croit vivre dans une île enchantée, au milieu de génies et de transformateurs.

Ah! pensa-t-il, c'est là que Roquairol, mon ami inconnu, a voulu mettre fin à sa vie ; c'est là l'échafaud où il a voulu déchirer sa jeune existence comme un voile de deuil... Et il regardait autour de lui, comme s'il se fût attendu à le voir répéter cette scène de Werther.

Aucun masque ne s'offrit sous lequel il pût deviner une figure. Cette nombreuse famille des arlequins, des postillons, des

turcs, des paillasses, ne pouvait cacher son ami le sentimental. Il parcourut, silencieux et solitaire, tous les quadrilles où l'on dansait l'anglaise, et plus de dix yeux de femmes, attachés au panache de son casque, cherchèrent à percer la feuille de cire qui cachait ses traits.

Enfin un domino s'approcha de lui à grands pas et assez lourdement; sa taille semblait celle d'une femme, sa démarche celle d'un homme. Cet être équivoque saisit la main de Césara, comme pour l'inviter à danser avec lui. Césara ne dansait pas; il laissait la danse aux cervelles vides. Il se trouva fort embarrassé pour repousser une agression si familière : il ne pouvait se montrer grossier envers une femme; car s'il était impérieux, il était poli. La fierté s'unit bien à la galanterie, comme les lames de Damas conservent, après avoir été trempées dans l'huile de roses, un délicieux parfum. Mais la dame prétendue se pencha vers son oreille, et lui dit à voix basse :

« Je suis le grand-maître de la garde-robe, le souverain général de l'étiquette, l'arbitre de la parure, M. de Falterley, si célèbre à la cour.

— Ah! je comprends, s'écria Césara, quelque chose de mitoyen entre les deux sexes. Et Roquairol, où est-il? quel costume porte-t-il?

— Il n'est pas arrivé, » répondit le grand-maître de la garde-robe : et Albano s'éloigna du souverain de l'étiquette, de l'arbitre de la parure.

Tout le monde reconnaissait Albano, qui ne reconnaissait personne. Il en est ainsi dans le monde, où l'homme naïf, qui porte sa naïveté au milieu des masques humains, a tant de désavantage.

Mais voici, parmi les nouveau-venus, un gros personnage singulier; il est convexe par devant et convexe par derrière; un double buffet remplit cette double convexité; le buffet des hommes est rempli de dragées d'or, de pastilles argentées et de saucisses succulentes; le buffet des femmes est garni de blanc-manger, de crème fouettée et de pralines, qu'il offre dextrement aux uns et

aux autres : flatteries légères pour celles-ci, séductions solides pour ceux-là. Vint ensuite une société composée de cartes à jouer, qui, dans un ballet préparé d'avance, se mêlèrent, se coupèrent et se jouèrent comme si elles eussent été de carton. On s'occupait beaucoup de cette partie de piquet vivant, lorsque le favori du prince entra sans masque, couvert seulement d'un domino : et, ce qui surprit beaucoup l'ingénu Césara, il devint bientôt l'étoile polaire des danseurs et le tourbillon cartésien qui les entraîna tous dans son vol.

Puis arriva un boiteux, portant devant lui une grande caisse vitrée, et au-dessous de cette caisse un orgue de Barbarie qui la supportait. Il n'était pas difficile de reconnaître le bibliothécaire Schoppe, ce Rabelais moderne, qui se moquait de tout le monde. Soit qu'il n'eût pas pu trouver de domino, soit qu'il se passât une fantaisie bizarre, il avait été chercher son vêtement non chez le costumier de la cour, mais chez le costumier mortuaire. Un grand morceau d'étoffe noire l'enveloppait ; il y avait attaché, depuis l'épaule jusqu'au tibia, des masques de toute espèce, avec cet exergue : *Tout est mascarade*. Il entendit la ritournelle d'une anglaise dont l'air était justement celui qui se trouvait noté sur son cylindre. Aussitôt il se mit à tourner la manivelle : et quelle fut la surprise générale quand on vit, dans la boîte vitrée, de petits masques danser en mesure avec les grands ! Le jeu de ces marionnettes était délicieux ; chacun des personnages connus que renfermait la Redoute avait là son Sosie en miniature ; on y voyait de petits philosophes qui faisaient habilement le mouchoir, de petits muets qui agitaient de petites sonnettes, un enfant déjà grand qui remuait le berceau d'une toute petite poupée ; un petit prince qui recevait les petits hommages de petites marionnettes courtisanes ; un petit grand-maître de la garde-robe qui se mirait dans un petit miroir ; des petites-maîtresses qui coquetaient, et de petits poètes qui présentaient leurs manuscrits. Chaque personne qui assistait à la fête venait admirer elle-même sa représentation et son image burlesque ; et rien n'était plus comique vraiment que de voir ici les grands danseurs s'agitant sur le plancher du bal ; là, dans la

petite armoire vitrée du bouffon, les mêmes danseurs réduits à la taille d'un pouce et demi et conservant leurs ridicules caractéristiques.

Le bouffon Schoppe ne s'en tint pas là : au moment où le quadrille se dispersait, il s'avisa d'ôter son premier masque : mais sous ce premier il en avait un second, sous le second un troisième ; enfin ce ne fut qu'après en avoir enlevé cinq, qu'il parut sous ses traits naturels, encore étaient-ils recouverts d'une feuille d'or légère, qui leur donnait une expression satanique. Comme s'il eût voulu dire aux hommes réunis dans la Redoute : « Tous les sentimens que vous étalez, toutes les prétentions que vous affichez, ce sont des masques ; au fond, il n'y a que l'intérêt et l'amour de l'or. »

Cependant tout le monde avait reconnu Césara, tout le monde murmurait son nom en passant près de lui. Chaque fois, distrait par ses pensées, il répondait *oui* machinalement. Autour de lui mille intrigues se formaient, se croisaient, s'enlaçaient, l'enveloppaient de drames multiples. Partout il était comme sous le rideau d'un théâtre. Il se fatigua de cette obscurité ; la nature lui manquait. Il s'approcha d'une croisée ouverte pour voir si la lune éclairerait bientôt la promenade nocturne qui devait le conduire à son rendez-vous avec Roquairol. La Redoute donnait sur la place du marché. Une lourde voiture, qui conduisait à sa dernière demeure un noble de la ville, au milieu d'une haie de torches ardentes, vint à traverser la place. Le garde de nuit continuait à crier l'heure.

Quel spectacle ! La mort venant souffler sur toutes les joies de la vie, et ne laissant que l'hiver là où elle a trouvé le printemps !

Alors Schoppe le bouffon s'approcha d'Albano. Albano lui montra le convoi qui passait, et Schoppe lui répondit :

« Bien ! très-bien ! l'ami trépas est là debout sur sa charrette, qui regarde de notre côté, comme pour nous dire : Bon ! amusez-vous, dansez, j'ai une voiture de retour, et en revenant je vous prendrai !... »

Combien son cœur se trouva cruellement serré, que son masque

lui sembla lourd! Comme ces fausses joies lui semblèrent tristes! »

. . . . . .

Tel est le bal étrange inventé par l'imagination de Jean-Paul, et terminé par un trait de pinceau funèbre. Césara rencontre enfin Roquairol, dont il veut faire l'ami de son cœur. Roquairol s'environne d'un prestige théâtral qui frappe profondément l'imagination de Césara. Passons au lendemain de cette scène; là se trouve le développement des deux caractères d'Albano de Césara et de Roquairol.

. . . . . .

« Ah! dit Jean-Paul, si les années de notre jeunesse brûlante gardaient la pureté de nos jours d'enfance, ce serait vers la jeunesse, non vers l'enfance, que nous reporterions notre pensée et nos regards! La jeunesse! le jour de fête de la vie... elle a des rues jonchées de fleurs... et de belles tapisseries dorées... Et des maisons étincelantes sous le soleil... Elle a pour divinités (petites divinités charmantes et naïves) l'art et la vertu qui nous enlacent de leurs guirlandes. Plus tard ce sont des dieux sévères qui commandent et ne caressent plus. Dans la jeunesse, le temple qu'on érige à l'amitié est un sanctuaire aux colonnes d'albâtre, un beau temple grec; plus tard, nous n'avons plus pour elle qu'une pauvre chapelle gothique, étroite et sombre. »

L'ame d'Albano de Césara était encore une mer pure, éclatante aux feux du soleil, parsemée d'îles verdoyantes et reflétant les images de la vertu et de l'amitié. Il avait foi dans son nouvel ami, et quand, le lendemain du bal, il retrouva cette tête chérie, seul trésor qu'il en eût rapporté, combien il souffrit! Cette tête était froide et chauve; il se dit : « Le voilà donc cet homme qui a voulu mourir avant même d'avoir essayé de vivre; le voilà! Il s'est élancé dans le néant, il est retombé sur le bord de sa fosse, et là il végète seul! Je lui tendrai la main, moi, je le ramènerai dans l'existence et le bonheur!

» Un homme qui vit encore après avoir tenté de mourir est une affreuse chose; c'est un homme qui a brisé avec effort les portes de ce monde, où rien ne le retenait plus. Toute sympathie entre lui et

nous est éteinte. C'est un fantôme; il vit d'une vie factice. Hôte inconnu, pourquoi se trouve-t-il parmi nous? Qu'y vient-il faire? Nous craignons à chaque instant qu'il ne nous échappe, et nous ne pouvons nous fier à lui.» Ainsi pensait Albano qui déplorait la destinée de Roquairol, son inquiétude, ses agitations, et qui le regardait comme un voyageur incertain, tantôt défaisant ses paquets, tantôt les refaisant pour le départ.

Dès le matin il alla voir Roquairol. Voici quel était l'appartement du jeune homme : Une tente d'officier, une loge d'acteur, une antichambre de ministre! Il y avait là quelque chose du courtisan, de l'homme de coulisses et de l'homme de guerre. Sur la table, vrai champ de bataille, gisaient étendues des populations de livres souillés et détruits; un masque blafard reposait sur les tragédies de Schiller, un pistolet sur un calendrier de cour; dans les rayons de la bibliothéque, une poignée d'épée coudoyait la savonnette; un pot de pommade s'appuyait sur un mouchoir mouillé, un bâton de chocolat sur un chandelier vide. Toutes les petites vanités d'une petite vie étaient représentées par un symbole. Sur la cheminée, le sablier n'avait pas été retourné et le sable ne coulait plus... Deux chapeaux à plumes étaient attachés sur deux bois de cerf... Des billets et des cartes de visites avaient été piqués aux rideaux, comme des papillons... Césara, naïf jeune homme, admirait tout cela. « Quelle existence remplie! quelle souplesse d'ame! que ce Roquairol est grand! qu'il est sensible! qu'il est digne d'envie! »

Hélas! l'idole d'amitié choisie par Albano n'était pas ce qu'elle paraissait! L'amitié a ses erreurs comme l'amour.

C'était un cœur plein de tendresse féminine et d'ardeur virile que celui d'Albano; et quand ce cœur vierge se rapprochait du cœur flétri de Roquairol, quand cette sainteté pure de la jeunesse enthousiaste était en contact avec la sécheresse de cette maturité précoce et hypocrite; quand ces yeux, pleins de larmes honnêtes, s'arrêtaient sur ces yeux morts et ternes, sur ce visage déjà ridé de Roquairol; ce dernier avait honte, il sentait son infériorité et

son vide; il était tenté de dire à son ami : « Tiens, Albano, je ne suis pas digne de toi ! »

Mais il pensait ensuite : « *Je le perdrai. Les hommes ont une orthodoxie morale, une sévérité de jugement que n'ont pas les femmes : celles-là, on les ramène avec des mots, et leur tendresse l'emporte sur nos torts. Je ne veux pas perdre Césara, car cet homme m'ennoblit.* »

Entends-le, bon ange! C'était là une noble pensée !

Roquairol au surplus, le faux sentimental, l'enfant du siècle, en était la victime.

De nos jours on use si vite les sentimens, on fane si vite les affections! Il y a tant de romans, tant de théâtres, tant de passions factices, tant de voluptés factices! A vingt ans la sensibilité est émoussée. Nos jeunes gentilshommes ressemblent aux habitans de ces îles lointaines dont l'atmosphère est chargée d'aromes si pénétrans et si brûlans, qu'ils n'en reconnaissent plus la saveur, que leurs nerfs se corrodent, que leur odorat s'éteint, que leur palais se scarifie! Pour eux la feuille des roses n'est plus bonne à rien, si ce n'est peut-être à remplir des matelas, comme autrefois chez les habitans de Sybaris. On les baigne dans le roman, on les berce dans la passion théâtrale. Enivrés de tout ce nectar, comment sentiront-ils la vie? Il leur faut des épines. N'ont-ils pas goûté tout le miel de la science et des passions? Ne sont-ils pas rassasiés et affadis? Donnez-leur de la bière, puis du vin, puis de l'alcohol! Ce n'est pas assez; ils boiront de la flamme. Pauvres êtres, chez lesquels tout ce qui fait le bonheur de l'homme n'a pas été développé, et qui ne gardent plus que deux élémens d'incendie, *savoir* et *jouir!* Leur vie, la vie de Roquairol et de mille autres, est un plancher de napthe ardente, sur lequel on ne poserait pas le pied sans en tirer du feu : imagination, savoir, tout concourt à augmenter l'incendie, et l'incendie s'élance, redouble de force et dévore ses propres alimens. Pour ces *brûlés de la vie*, il n'y a rien de vrai, rien de faux, rien de pur, rien d'entier, pas de nouveaux plaisirs, pas de vérités nouvelles, pas de plaisirs anciens, pas d'anciennes

vérités. Rien, rien qu'un avenir d'orgueil, de contradiction, de dégoût, d'ennui, de marasme et de décrépitude. Heureux encore si l'imagination leur reste, et si d'un coup d'aile elle veut bien soulever le linceul de ce cadavre, qu'ils nomment leur existence!

Voilà Roquairol!

Pauvre jeune homme! tu n'as pas seulement escompté les idées, tu as escompté les sentimens; ton avenir est désert. Tu as dissipé ton héritage avant d'en être possesseur; tu as desséché d'avance les vastes plaines de la nature, qui n'ont plus de fruits ni de fleurs pour toi. Tu n'y verras désormais que des décorations d'opéras et des sujets de mauvais romans. Tu aurais aimé sincèrement, profondément, et tu n'as connu qu'un amour de théâtre. Ce cœur, ouvert trop tôt, trop tôt flétri par des lectures empoisonnées, par une civilisation fausse, est devenu un cœur de papier, un cœur faux, rempli de ceutons de poètes et d'affectations mélancoliques. Les sentimens sacrés de l'ame ne sont plus pour toi que des hochets et des joujoux, comme le sceptre et la couronne des rois de la scène. Ennuyé, il t'a fallu des distractions; ici des aventures scandaleuses, là des larmes menteuses, plus loin de sales orgies; tu as disposé ta vie comme le poète son drame, pour l'effet et le contraste. Il y aurait eu des trésors de nobles pensées chez toi et d'énergie puissante chez toi; mais tu as fait comme les habitans de Surinam, tu as nourri des porcs avec des ananas!

Malheur, malheur à l'ame de femme qui se laisse prendre à ces faux-semblans de passion et de sensibilité! Malheur à celle qu'enlacent ces vastes réseaux tendus à mi-chemin du ciel! Mais heureuse si elle les brise et qu'elle en rapporte ses ailes dorées, ses ailes d'abeille un peu souillées seulement! Hélas! c'est à elles qu'appartiennent l'imagination rapide et mobile, le trésor d'amour, l'énergie dans la souplesse; et voilà pourquoi ces mensonges de sensibilité les captivent; pourquoi ce réseau enveloppe chaque ame de femme d'une multitude de fils déliés dont elle ne peut plus se dégager quand elle n'a pas brisé les premiers qu'on a tissus autour d'elle.

Ne puis-je vous mettre en garde, ô filles chéries, contre ce malheur? Le ciel de notre monde et de nos jours est plein de ces faux aigles qui vous menacent, qui vous captivent, qui enlèvent vos ames dans leurs serres ardentes. Ils ne vous aiment pas, ils croient aimer. La faculté d'aimer leur est arrachée. Comme les élus de Mahomet dans son paradis, ils ont des ailes et point de bras : les ailes de l'imagination hardie qui vous entraîne leur appartiennent; les bras de l'Amour qui presse sa mère contre son sein leur manquent.

Ne voyez-vous pas aussi que cette chaleur apparente n'est que mensonge? Ainsi les grands fleuves sont chauds sur les bords, froids au milieu.

Tantôt enthousiaste, tantôt libertin en amour, Roquairol voltigea entre l'éther et la boue, puis enfin il les mêla tous deux. Il ne lui restait qu'une fausse poésie; un arbre qui avait encore des fleurs assez brillantes, mais dont les racines étaient pourries dans la terre. Souvent il se plongeait dans le désordre et dans la fange, afin de rendre son repentir plus ardent et de sentir vivement le bonheur de la vertu.

Tel était l'état de son ame lorsqu'elle rencontra celle d'Albano. Cherchant l'amour avec fureur, mais seulement pour se jouer de lui; possédant un cœur faux dont les sentimens n'étaient qu'une *poésie de poème*, et non une poésie de la vie;... incapable d'être vrai, et même d'être faux, parce que chaque vérité se changeait en illusion, et chaque illusion en vérité;... offrant et sacrifiant avec une grande facilité tout ce qu'estiment les hommes, parce que lui n'estimait rien;... plein de pensées funèbres, parce qu'il avait décoloré et désenchanté la vie; désespérant de tout, chancelant même dans ses erreurs; il était là, immobile au milieu du tumulte des passions, les voyant et les connaissant toutes, se livrant aux excès sans plaisir, affectant tous les sentimens sans pouvoir les éprouver.

Un soir qu'Albano alla rendre visite à son ami, un laquais galonné apporta un billet à ce dernier, billet satiné, sur papier rose.

« C'est très-bien! » répondit-il au porteur. Et quand le laquais eut refermé la porte :

« Il n'en sera rien, madame, reprit-il en se tournant du côté de Césara. Frère, garde-toi bien des femmes mariées. Laisse-toi prendre une fois à un de leurs piéges, et tu n'en seras pas quitte à bon marché. Elles t'enfonceront dans le cœur leurs flèches aiguës. Moi, continua-t-il en tournant les boucles de ses cheveux, j'en ai jusqu'à sept, qui me harponnent misérablement.

— Ah! s'écria Césara dans l'admiration, quelle gloire, quel honneur! Captiver d'un seul coup sept femmes mariées! »

Pauvre innocent qui ne savait ni ce que cette fatuité entraîne de misère, ni ce que ce métier comporte de mauvaises actions! Il se répétait toujours à lui-même : « Sept femmes mariées! »

Rien n'est beau dans un beau jour comme le soleil couchant. Le comte proposa une promenade sur la montagne. Les deux amis traversèrent les rues, Charles s'arrêtant à tout moment, tantôt pour saluer un joli nez, tantôt deux beaux yeux noirs, tantôt une onduleuse chevelure. Ils se hâtèrent d'arriver à l'allée des Tilleuls, qui était décorée d'un double espalier de promeneuses, assises et en grande toilette. Au milieu de ce parterre de fleurs féminines que le soleil couchant baignait dans des flots pourprés, ils se promenèrent quelque temps.

Césara jouissait de tout, il était heureux. Une fleur, une pierre, un dernier salut de l'astre, allaient à son ame. Il n'était pas le débiteur du passé, lui, il était l'hôte du présent. Roquairol, au contraire, ne voyait dans le présent qu'un créancier avide et terrible qui lui demandait compte de ses jouissances anticipées et du vide actuel de son ame.

« Allons, dit-il, allons, je m'ennuie ; passons la nuit au cercle de Ratto l'Italien. L'on y boit et l'on y joue. »

Et Césara le suivit.

. . . . . .

Ils descendirent dans la cave italienne de Ratto. Le capitaine Roquairol se fit servir un punch enflammé. Si dans tout le cours de mon ouvrage, le capitaine continue à boire aussi démesuré-

ment des liqueurs fortes, on ne pourra certes pas m'adresser le même reproche qu'à l'auteur de Grandisson, et me dire que mes héros sont d'épouvantables consommateurs de thé.

Pendant qu'ils étaient occupés à boire, on remit à Roquairol un second billet rose. Il rattacha sa cravate (car il était resté assis, le col nu, à la Hamlet, l'air inspiré et tragique).

« Je reviendrai bientôt, » dit-il. Il monta vivement l'escalier et disparut.

« Eh bien! lui demanda Césara quand il fut de retour. — Je m'ennuie, répondit le capitaine sentimental ; sortons d'ici. »

Sortir était depuis long-temps le désir d'Albano. Une heure sonnait quand ils furent dans la rue. Comme l'air frais de la nuit fut le bien-venu pour les lèvres brûlantes de Césara! Rempli des douces pensées que lui inspirait le beau ciel sous lequel il marchait, il s'écria avec une vive émotion de gratitude envers le Créateur :

« O mon Dieu, qu'il est beau d'exister!... »

Charles se pressa contre lui. Un sombre nuage voilait son front comme l'aile d'un oiseau nocturne. « Tant mieux pour toi, répondit-il avec amertume, si tu peux te glorifier d'être! Ah! tu n'as pas connu la vie : le sphinx dort encore dans ta poitrine! Écoute; apprends ce que c'est que ce sphinx... C'est un monstre à la figure de madone, qui se dresse sur ses quatre pates dans le cœur, qui sourit long-temps; et l'homme sourit avec lui. Tout d'un coup il bondit, enfonce ses ongles aigus dans la poitrine, la brise sous les coups de sa queue de lion, et, content des flots de sang dont il est entouré, il s'y étend mollement et recommence à sourire avec sa figure de madone. Oh! qu'il souffrait celui qui m'a donné cette peinture! Le monstre l'avait déchiré de toutes parts, et, altéré toujours, il s'était mis à lécher son cœur...

— Elle est affreuse, dit Albano, cette peinture; mais je ne comprends pas... »

La lune se leva alors, et de gros nuages orageux la couvrirent, puis le vent les balaya, puis il en revint d'autres.

Charles continua :

« Le sphinx, c'est la volupté, c'est le besoin de sentir la vie par les jouissances; et l'homme qui voit son cœur saigner, qui l'interroge, qui le sonde, qui le lèche, c'est l'égoïste du sentiment et de la sensation; le malheureux qui, cherchant partout des émotions, trouve partout des plaies. Comprends-tu le sphinx maintenant? Vois-tu combien on doit souffrir?...

» Là, dans notre ame, le monstre continue toujours à rire et à déchirer, puis à rire encore; et comme les transitions entre la douleur et la joie, entre le bien et le mal, deviennent de jour en jour plus sensibles... comme des blasphèmes et de sales images se mêlent à ses prières... comme son cœur ne peut ni s'amender ni s'endurcir, l'infortuné reste là, étendu dans son sang, sur le grand chemin de la vie; il s'endort, privé d'émotions, de facultés, de haines, d'amour; fantôme d'homme, tout mensonge... et il continue à mourir... Mais pourquoi pleures-tu? Le connais-tu, ce misérable?

— Non, répondit Albano avec douceur.

— Eh bien! c'est moi.....

— Toi! Oh! impossible.

— Oui, c'est moi; et quand même tu devrais me mépriser, tu le sauras... Non, créature de toute pureté, je ne puis, je ne veux pas te le dire... Tiens, vois-tu, le sphinx s'est réveillé en moi: je vais mentir, je vais te tromper, je vais prendre mon masque. Oh! prie avec moi, aide-moi, que je ne sois pas forcé de mentir toujours. Il faut donc que je brûle ma vie, que je dévore mon cœur, que je trompe les femmes, que je m'enivre, que je sois hypocrite! Tiens, je le suis même en ce moment avec toi. »

Césara contemplait cet œil atone, ces joues pâles comme un linceul, ces traits étirés; et se courroucant à force de l'aimer il lui dit: « Non, par le Tout-Puissant, cela n'est pas vrai... Toi, si doux, si pâle, si malheureux, si innocent!...

— Ami, lui dit Charles, mon amitié pour toi l'emporte; tous les sentimens que je montre, je ne les sens pas; je ne crois à rien, si ce n'est à l'ennui; mes sens, que je flatte, me pèsent et se déla-

brent. Heureux, heureux Albano, tu sens encore quelque chose ! »

Albano laissa retomber sa main et il essuya de grosses larmes qui roulaient dans ses yeux, et il regarda dans le lointain les arbres noirs de ce parc dans lequel, pour la première fois, il avait trouvé un ami, hélas ! un ami dont le dernier costume de bal tombait maintenant pièce à pièce sous ses yeux.

A ce moment même un coup de vent renversa avec fracas un sapin rongé par les chenilles des bois, et Charles s'écria en le montrant : « Tiens, Albano, vois-tu, c'est moi !...

— Charles, Charles, je t'ai donc perdu ! »

Ph. Chasles.

CRITIQUE DRAMATIQUE.

STYLE ET SENTIMENS DU DRAME MODERNE.

PORTE-SAINT-MARTIN. — LA VÉNITIENNE, DRAME EN CINQ ACTES.

La Vénitienne Theodora qui donne son nom à ce drame est une de ces belles courtisanes qui renouvelèrent, dans l'Italie du moyen âge, les royales splendeurs des Aspasies et des Laïs de la Grèce. En remontant même jusqu'au dixième siècle, nous trouverions ce nom historique porté par une dame de Rome, qui s'était fait de ses nombreux amans une vraie cour féodale, qui régna pendant trente ans sur les factions romaines, et disposa de la tiare en faveur de Jean X, lequel par parenthèse ne s'en montra pas indigne. Sa fille Morozia continua cette domination, et mit son propre fils sur le trône pontifical.

La Theodora du drame nouveau se vante d'être la reine de Venise; elle a son livre d'or comme la république elle-même, et n'y inscrit que des noms célèbres. Elle se donne à Raphaël pour un tableau, à l'Arioste pour un chant de l'Orlando, à Falieri pour une victoire sur les Turcs. Theodora est la première notabilité de Venise; il y en a une seconde : le bravo. Le bravo est l'espion armé du sénat, le bourreau de nuit; il frappe comme le destin : tous ses coups sont imprévus; et le peuple se contente de le maudire. Ces deux notabilités ne se connaissent que de nom. Il y a

pourtant certains rapports entre eux qui doivent les rapprocher : le bravo a été marié ; mais il croit avoir tué sa femme : Theodora a eu un mari ; mais elle en a reçu un coup de poignard et elle passe pour morte. Aussi a-t-elle changé de nom pour régner sur des cœurs moins soupçonneux que celui de son jaloux, sans s'inquiéter de ce qu'il est devenu.

Le bravo reçoit l'ordre de tuer un pauvre vieillard qui gêne l'amour qu'un noble de Venise éprouve pour sa pupille. L'ordre est en règle : le bravo se prépare à l'exécuter ; mais presque au même moment entre chez lui, par la fenêtre, un inconnu qui lui demande asile, se dit proscrit et décidé à se couper la gorge avec lui s'il refuse. Le bravo n'a garde : les voilà d'accord. L'inconnu demande alors l'adresse du bravo ; le bravo, sans se découvrir encore, lui indique où il le trouvera dans une heure. L'inconnu est exact au rendez-vous ; et, usant toujours de son argument sans réplique, il obtient du bravo qu'il lui cède son masque et son costume pendant deux jours. Le bravo tue d'abord le vieillard, et son successeur par intérim entre en fonctions fort agréablement. Le but de l'inconnu, qui s'appelle Salieri, ou peut-être Salfieri, est de chercher sous l'incognito du masque une jeune fille réfugiée à Venise, d'où il est proscrit lui-même. Le bravo, lui, mieux déguisé avec son visage à découvert qu'avec son masque bien connu, profite de ses deux jours de vacances pour jouer le seigneur étranger, le riche marchand, le sorcier, etc., intriguant l'un, mystifiant l'autre, et prenant sous sa protection la jeune Violetta, dont il a tué le père putatif. Il nous dit bien qu'il a quelque autre chose en tête, mais il ne s'en occupera sérieusement qu'au dénoûment.

Or la jeune Violetta se trouve être, sans le savoir, la fille de Theodora, qui fait en public la courtisane et la bonne mère en secret. Mais, apprenant que Violetta a été enlevée par un seigneur inconnu, Theodora avoue tout haut sa maternité, et charge le pseudo-bravo de lui chercher son trésor. Celui-ci accepte, à condition qu'elle lui octroiera un don ; mais, après avoir cherché en vain, c'est chez son hôte qu'il rencontre enfin Violetta. Salieri supplie son Sosie de rendre Violetta à sa mère, afin de se la

faire donner à lui-même en mariage pour récompense. Le vrai bravo feint d'y consentir et ramène Violetta à Theodora, au milieu d'un bal, et avec l'arrière-pensée de ne pas la lui laisser; mais une triple péripétie va résulter de cette circonstance. Après avoir déployé toutes ses grâces devant sa fille, sans savoir que c'était sa fille, Theodora, déconcertée quand elle reconnaît Violetta, se déclare tout à coup honteuse de son métier. Hélas! Theodora éprouve qu'elle ne règne à Venise que par le vice; en renonçant au vice, elle a brisé son sceptre; c'est en vain qu'elle veut congédier les invités de son bal : ils resteront malgré elle. Ainsi outragée, altérée de vengeance, Theodora dit à sa fille et à son guide mystérieux de se tenir près d'une porte secrète, où elle revient elle-même les rejoindre, après avoir mis le feu à son palais, et nous voyons rôtir tout un carnaval de Venise.

La reconnaissance des trois personnages échappés du bal s'achève ailleurs. Le bravo a pour nom Giovani, Theodora est la femme de Giovani, Violetta est leur fille. Il ne leur reste plus qu'à fuir de Venise la maudite! de Venise la prostituée! Mais Giovani veut emmener aussi son père, retenu sous les plombs, son père condamné à mort, et qui ne vit que parce que son fils a consenti à être bravo pour le sauver de l'échafaud. Il est trop tard : le vieillard captif a perdu la raison et refuse de suivre son libérateur. Survient alors l'autre proscrit qui rend au bravo son masque et lui remet en même temps un ordre de meurtre récemment reçu par lui du conseil des Dix. Les momens sont précieux. Le bravo, pour mieux assurer la fuite de sa fille et de l'homme qui l'accepte pour fiancée, renonce à se sauver ce soir-là, et sa Theodora, redevenue la plus dévouée des femmes légitimes, reste avec lui pendant que Violetta est emmenée par le proscrit Salieri. Mais, ô justice humaine! quand le bravo ouvre sa missive fatale, il voit que c'est un ordre de punir de mort cette Theodora, qui a traité en salamandres les nobles Vénitiens ses amans. Le bravo hésite à tuer sa femme, quoique ce dernier meurtre soit encore pour lui un acte de piété filiale. Il m'a semblé que Theodora le tirait d'embarras en se poignardant elle-même. En ce moment, un sé-

nateur vient annoncer au bravo qu'il est dégagé de son lien de sang : son père est mort. La toile tombe, la pièce a réussi; on proclame le nom de M. Anicet Bourgeois.

Sur un bruit de coulisses, j'avais attribué ce drame à M. Alex. Dumas, et l'avais comparé (le drame) à un lion. Il paraît que j'avais doublement tort et surtout dans ma métaphore. La Vénitienne n'est ni un lion ni même un drame; c'est tout simplement un mélodrame, une pièce du vieux genre avec des décorations nouvelles, de grands sentimens en style prétendu moderne, la déclamation aux périodes ronflantes, le dialogue sur le ton de l'emphase. On doit le dire avec d'autant plus de franchise que certaines combinaisons dramatiques, certaines scènes de bon aloi, certaines situations rendues en langage vrai, prouvent que l'auteur n'est pas un écolier qui cherche son talent, mais un homme exercé qui consent à broder de quelques détails dignes des maîtres une œuvre sans portée littéraire.

C'est bien ici que s'appliquerait la définition du drame de recette. Se donner le vaste champ de cinq actes et de huit tableaux, c'est-à-dire de huit actes, pour ne produire que des caractères usés, ne développer qu'une action très-peu neuve, calquer tous les incidens des vieilles pièces du boulevard, mais au lieu d'enfermer ses personnages dans un souterrain, dans une caverne, les mettre à Venise; habiller ses voleurs, ses assassins véritables, en nobles Vénitiens, est-ce là agrandir le cercle de la scène? Je le demande à l'auteur lui-même. Sa ville des lagunes est-elle autre chose qu'une vaste retraite de bandits dont le capitaine et les lieutenans sont les membres du conseil des Dix? Quelle différence y a-t-il entre sa jeune orpheline qu'une volonté inconnue appelle à Venise et toutes les orphelines égarées dans la forêt? Qu'est-ce que ce brave malgré lui, ce meurtrier breveté, si vertueux, sinon le voleur innocent de la bande? Je pourrais poursuivre plus loin la comparaison des personnages; mais ce qui importe plus encore à la critique, c'est de protester contre une singulière profanation qui se fait depuis quelque temps au théâtre comme dans les romans. Sous prétexte probablement que dans les natures énergiques toute es-

pèce de sentiment doit s'exprimer avec plus de véhémence, les bons comme les mauvais, il n'y a plus de mère tendre au théâtre que si c'est une courtisane éhontée; plus de père, plus de fils dévoué que si c'est un gibier de potence, un échappé des bagnes. Ces Andromaques et ces Mérops de mauvais lieu ont nécessairement un amour maternel plus bruyant, plus théâtral, que les mères classiques; leurs cris épouvantent comme les rugissemens de la tigresse : « Je veux mon fils, moi, ou ma fille! moi; je vous dis qu'il me faut mon fils, moi, ma fille, moi! » Quand elles ont crié cela, il n'y a plus moyen de leur refuser leur progéniture; puis si ce fils ou cette fille leur sont rendus, il faut voir comme elles les broient dans leurs bras, comme elles les étouffent sous leurs baisers convulsifs, comme elles s'écartent enfin du langage timide et du désespoir décent de cette pauvre mère d'Astyanax, qui nous touchait tant, dans notre jeunesse, par ce simple vers :

« Je ne l'ai point encor embrassé d'aujourd'hui! »

Le père tigre ou le fils loup-cervier met comme de juste sa tendresse à ce diapason, et il n'est plus d'embrassemens qui ne fassent pleuvoir sur la scène perles et bijoux, pour peu que la mère ait un collier, comme il est arrivé dans LA VÉNITIENNE à Mlle Georges. A côté de cette énergie des grandes scènes est le langage des situations ordinaires, qui a aussi sa poésie. On s'est moqué autrefois de *l'oreiller du crime rembourré de remords*; il faudra bien finir par rire un peu, si on veut bien nous le permettre, de cette prose poétique qui prostitue les mots les plus sacrés de notre langue par les accouplemens les moins naturels, qui abuse de l'apostrophe et autres figures du discours comme feraient des écoliers de seconde. Certes, on a reproché avec raison à nos vieilles tragédies leurs trop fréquentes paraphrases ou périphrases rimées; mais enfin le vers est une langue à part qui a ses mots, ses tours, ses règles exceptionnelles! Elle est appelée encore la langue des dieux dans les poétiques : on conçoit que les poètes oublient quelquefois de parler comme les hommes; mais la prose a mauvais air de vouloir monter sur des échasses, de courir après l'am-

poule, d'oublier, au théâtre surtout, que l'on peut dire, je crois, tout ce qu'on veut avec les mots et les mouvemens de phrases de Molière, de Le Sage, de Voltaire, etc.? La prose poétique, alors même qu'elle reste soumise aux règles de la grammaire, ce qui commence à devenir assez rare dans nos romans et autres ouvrages, la prose poétique est une langue factice, bonne tout au plus à traduire un poète étranger qu'on n'ose pas traduire en vers. Dieu me préserve de proscrire les images, les tropes : il s'en fait jusqu'aux halles, disait Dumarsais. Eh! oui, messieurs, la passion a ses magnificences de langage, l'esprit ses subtilités originales; il faut laisser à la colère ses paroles de haut dédain, à l'ironie ses ingénieux doubles sens. Mais toutes ces richesses d'un style qui exprime des émotions et des idées, le varient continuellement dans la forme et la couleur. Pourquoi donc vos périodes sont-elles si monotones? Vos anges avec leurs auréoles, vos jeunes filles avec leurs fronts purs, ne tombent-ils pas dans la manière? au dix-huitième siècle ces grâces Pompadour dont vous vous êtes tant raillés; à vous votre *existence d'homme*, à vous votre *orgie échevelée*, à vous *malédiction*, à vous *les tempêtes dans le cœur*, et cent autres locutions qui sont pieusement stéréotypées en épigraphes; car les romanciers et dramaturges à la suite copient ces belles phrases à peu près comme un joueur de serinette ou d'orgue de Barbarie exécute un air d'opéra en tournant sa manivelle. Puisque je reviens à ces réflexions que j'ai déjà faites, que d'autres critiques plus habiles développeront mieux que moi, il faut bien que LA VÉNITIENNE soit une pièce de cette école, où l'on se délaie en croyant s'étendre, où l'on se fait déclamatoire en croyant être éloquent. L'auteur, du moins, n'y viole personne, excepté la langue une ou deux fois; l'auteur a même chastement rendu sa plus belle scène, celle où une mère *se pose* en courtisane devant sa fille, dont elle ignore la présence. C'est une leçon que le bravo, cet assassin très-moral, qui connaît tout le monde à Venise, excepté sa femme, veut donner à sa fille adoptive;—une leçon à la mode de Lacédémone, où l'on enivrait un esclave devant les enfans pour leur rendre l'ivrognerie odieuse. N'oublions pas une autre morale excellente de la pièce. Pendant

qu'une société nombreuse danse, joue et banquette chez une courtisane, celle-ci met le feu à son palais après avoir fermé toutes les portes. Évidemment l'auteur a voulu nous prêcher de ne pas aller chez les courtisanes. Un pas de plus et l'auteur eût été un bon chrétien, car la courtisane a un prie-Dieu chez elle, et s'y agenouille sous un Christ au tombeau, admirable peinture; on invoque dix fois le ciel, les anges et les saints dans la pièce. Eh bien! malheureusement le personnage principal, cet assassin par devoir et vertu filiale, le bravo, est fataliste; il ne croit pas en Dieu, il le dit très-franchement à une jeune personne de quinze ans, qu'il va enfermer dans un monastère, et comme celle-ci s'en étonne, le bravo, qui tient à être un athée conséquent, lui dit le pourquoi de ses doutes. Seulement, autant que j'ai pu le comprendre, ce philosophe anti-providentiel est plus habile « à trouver un fourreau pour sa dague dans un *cœur d'homme* » qu'à manier l'arme de la logique : car pour nier la justice de Dieu, il nous prouve l'injustice des hommes. Son raisonnement se réduit à peu près à ceci : Le gouvernement de Venise est un gouvernement tyrannique, oppresseur, etc., *ergò* Dieu, qui permet ce gouvernement, n'existe pas! C'est comme si on disait : la pièce nouvelle est un mauvais mélodrame, *concedo;* donc la littérature française n'est pas une littérature... *nego.*

M. F. Cooper a composé son Bravo dans un autre but, celui de prouver que la république des États-Unis est la meilleure des républiques possibles. Pour cela, il fait de la république de Venise la plus odieuse des institutions humaines, et la compare sans cesse à la constitution de son pays. M. Cooper et l'auteur de la Vénitienne ont, je crois, chargé le tableau fort inutilement, l'un pour faire nier à Giovani l'existence de Dieu, et l'autre pour prouver l'excellence de la république de l'Union. Qui sait, avec le mouvement des idées politiques en Europe, si nous ne trouverons pas demain quelque chose de mieux que la république américaine? Quant à Dieu, pour justifier le gouvernement de sa providence et sourire de nos révolutions toujours à refaire, il a pour lui l'éternité : malgré le carême, je coupe donc court à mon sermon.

Amédée Pichot.

SALON DE 1834.

Troisième Article.

LES PLAFONDS. — MM. COGNIET ET STEUBEN. — LES GRANDES TOILES, etc., etc.

La dernière exposition nous donna l'occasion d'entrer dans quelques développemens sur la peinture ornementale. Nous ne rentrerons pas dans ces généralités, quoique la langue des arts soit riche pour qui aime à revêtir ses idées de formes nouvelles. Restons aujourd'hui dans les limites étroites de notre examen.

Le plafond de M. Léon Cogniet est une des belles pages offertes cette année à l'attention de la critique. Ce tableau, exécuté pour le point d'optique de la peinture ordinaire, attirerait certainement aussi la foule. Le sujet d'ailleurs est populaire; il s'adresse aux sympathies des masses. Le sentiment qu'inspirent de pareils sujets dédommage l'artiste de ce qu'il perd à la forme prosaïque des figures modernes. L'Expédition d'Égypte sous les ordres du général Bonaparte : tel est le texte sur lequel M. Léon Cogniet avait à broder les ornemens de l'une des salles du Musée où sont rassemblés les papyrus, les manuscrits grecs et autres monumens de l'art égyptien. M. Cogniet a pris à peu près le même parti de décoration qu'avait suivi M. Alaux dans un plafond voisin; c'est-à-dire qu'au lieu de couvrir d'un seul tableau le vaste espace qu'il avait à décorer, comme d'autres l'ont fait assez maladroite-

ment, il a divisé cet espace en neuf compartimens inégaux, dont huit servent d'encadrement au tableau principal. Le sujet est ainsi décrit au Livret : « Le chef de l'expédition, entouré de savans et » d'artistes, dirige leurs travaux et les mouvemens des troupes » qui les protégent. » Le champ des compartimens qui entourent le tableau est peint couleur bronze ou or, et le ton des ornemens figurés sur les panneaux de gauche et de droite, les seuls terminés jusqu'à présent, les isolent entièrement des objets introduits dans la grande scène par l'artiste. Le même soin est apporté dans la peinture des voussures figurant en bas-relief la bataille d'Aboukir, la révolte du Caire, le pardon aux révoltés, la peste de Jaffa, sujets déjà célèbres par les tableaux de MM. Gros, Girodet et Guérin, auxquels M. Cogniet n'a pas craint d'avoir recours, en leur empruntant leurs principaux groupes. Cette habile division de l'espace met d'abord le spectateur à portée d'embrasser d'un coup d'œil l'ensemble du sujet principal, et l'effet en est d'autant plus satisfaisant, grâces à la disparité absolue des tons employés dans les ornemens qui l'entourent. Sous ce rapport, il n'y a qu'à féliciter M. Cogniet. Est-il également irréprochable dans les autres parties de son œuvre? Nous ne saurions l'accorder. Sa composition nous paraît plus gracieuse que sévère : or ce n'est pas là sans doute le but qu'il se proposait d'atteindre. Le groupe d'officiers, de savans et d'artistes attachés à l'expédition, au-devant duquel se trouve le général Bonaparte dans l'attitude de l'homme qui commande à tous, est la seule partie du tableau à la hauteur du sujet, par le goût et la gravité de la composition; mais ce groupe se trouve au second plan entièrement dans l'ombre, parce qu'il est abrité sous une tente contre les ardeurs du jour. C'est une licence aux dépens de la règle, qui veut que l'objet principal soit toujours dans la plus grande lumière, surtout s'il n'occupe pas le premier plan. Nous connaissons, il est vrai, des exceptions brillantes à cette règle dans les œuvres des maîtres des écoles de Venise et de Bologne; mais ici les autres parties de la composition qui accaparent toute la lumière sur les premiers plans, ne nous paraissent pas avoir la dignité convenable. Que penser, par exemple, du sérieux presque

comique de ce grenadier qui s'occupe à regarder d'un air dédaigneux une momie qu'un jeune tambour et un Arabe apportent pour la soumettre à l'examen des savans? Que dire du rire prétentieux du jeune tambour qui se mire avec tant de complaisance dans la dorure? Ces traits d'esprit français sont charmans dans les ingénieux croquis de MM. Horace Vernet, Charlet, etc.; mais devaient-ils trouver place dans les ornemens de la salle qui renferme les papyrus, les momies et les autres dépouilles scientifiques des imposantes pyramides? Que dirait l'artiste d'un auteur qui introduirait un couplet de vaudeville dans un drame? Si nous passons à l'exécution de M. Léon Cogniet, nous y retrouvons son pinceau brillant et facile. Peut-être y a-t-il un peu trop de coquetterie dans la touche et dans le choix de certaine couleur d'étoffe, comme celle de la veste du mamelouck assis aux pieds du général, et dans le vêtement entier du hussard qui vient prendre des ordres; mais à part cette coquetterie un peu prétentieuse au milieu des sables arides où la scène est placée, nous devons dire que M. Cogniet a déployé là toute l'habileté de son pinceau. A chacun son esprit, son genre, à chacun sa gloire; car il y en a pour tous les genres d'esprit et de talent. A MM. Charlet et Bellangé les scènes militaires dans un petit cadre, à M. Léon Cogniet des scènes plus sérieuses, telles que son Épisode du Massacre des Innocens ou saint Étienne.

Si nous avons été sévères pour le plafond de M. Cogniet, c'est peut-être pour avoir droit de l'être encore davantage pour celui de M. Steuben qui était chargé de nous peindre la clémence de Henri IV après la bataille d'Ivry. M. Steuben n'avait pas à lutter comme M. Cogniet, contre la nécessité de poétiser le costume de notre temps, car c'est un avantage pour l'artiste d'échapper aux termes d'une comparaison positive et de n'avoir d'autre condition à remplir que celle de la vraisemblance. Mais on dirait que M. Steuben a cette fois été chercher sa poésie à certains théâtres où l'on se pique aussi, comme on sait, de vérité en fait d'art. Ce qui pourrait arriver de plus heureux à M. Steuben, ce serait que les frères Franconi vinssent réclamer sa composition entière pour en faire le sujet du

tableau général d'un mimodrame. Au moins dans le Cirque-Olympique, les chevaux et les hommes pourraient se mouvoir, parce qu'ils seraient vivans, et ceux de M. Steuben n'ont jamais vécu. La voix du Seigneur aurait beau retentir dans la vallée de Josaphat, ou la trompette du jugement dernier faire son irrésistible appel, ils ne bougeraient pas plus que les fantômes en cire de Curtius. Il est inutile d'ajouter que les lois de proportion et de goût si bien observées par M. Cogniet pour mettre le spectateur à son aise, ont été considérées comme des entraves inutiles par M. Steuben ; il a couvert d'un seul jet l'espace immense qu'on lui avait réservé à l'aide de figures colossales que l'œil ne saurait embrasser sans peine. On ne peut cependant se refuser à reconnaître que cette peinture est encore un ornement agréable ; l'exécution n'est point sans mérite, et n'a point qui veut le talent de M. Steuben.

Hâtons-nous de rentrer dans le grand Salon où nous allons retrouver d'abord Les Femmes d'Alger dans leur appartement, par M. Delacroix. Que ce soit un talent bien incorrect et bien incomplet sous certains rapports que celui de M. Delacroix, on le dit et je l'accorde, puisque la critique doit prêter à l'amitié même ses yeux de lynx ; mais à bien examiner ses œuvres, il y a toujours chez M. Delacroix une volonté d'artiste. Me niera-t-on que son tableau des Femmes d'Alger se distingue par la suavité de l'effet et l'harmonie de la couleur, par une certaine naïveté de pose et d'expression? Si les formes ne sont pas toujours belles, ou choisies, elles ont cependant du charme, quelque chose de franc, d'individuel, qui nous saisit à la première vue, qu'on ne pourrait définir et que l'on comprend plus par l'ame que par les yeux; il possède enfin cette poésie qui ressemble à celle de la musique, moins fugitive et tout aussi variée. Arrêtez-vous dans les galeries du Salon devant La Bataille de Nancy, où fut tué Charles-le-Téméraire. L'effet en est terrible et fatal comme la catastrophe qui s'y accomplit. Les combattans se rencontrent et se heurtent avec toute l'énergie, tout le mouvement d'une vraie mêlée. A la rescousse, chevaliers bourguignons, voyez le désespoir

de votre malheureux prince embourbé dans un étang d'où il ne peut sortir sans rencontrer un ennemi. — Pour comprendre toutes ces belles choses, faut-il donc être artiste? serait-ce, hélas! plutôt des indications de pensées en peinture que des pensées rendues? M. Delacroix a la conception vive et facile d'un homme d'esprit, mais il n'a pas toujours la persévérance d'un artiste dans l'étude. Il est satisfait trop facilement ; ses tableaux de petite dimension sont plutôt des esquisses brillantes de verve, que des ouvrages comme les grands maîtres nous ont appris à les concevoir, sinon à les imiter. Quoi qu'il en soit, nous retrouvons dans M. Delacroix le peintre du Massacre de l'évêque de Liége et Des Anges qui apparaissent a Jésus-Christ dans le jardin des Oliviers. La grâce et l'énergie sont deux qualités assez rares chez un seul artiste, pour qu'il nous soit permis de distinguer M. Delacroix entre tous ses rivaux.

M. Ziegler, dans son Saint Georges victorieux, paraît cette année plus préoccupé de la forme et de l'effet pittoresque que de l'expression. Celui qui a fait le Giotto chez Cimabue et le Doge Foscari mourant, retrouvera, nous n'en doutons pas, quand il le voudra, ce langage qui parle au cœur et n'appartient qu'à lui. Jusque-là nous ne voulons pas blâmer la variété de ses études, nous prétendons seulement l'avertir de peur qu'il ne s'égare dans le chemin où l'écho lui manquerait bientôt. Toutefois dans la voie nouvelle qu'a voulu s'ouvrir M. Ziegler, il se montre égal à lui-même et supérieur à beaucoup d'autres. L'armure dont saint Georges est revêtu est un chef-d'œuvre d'exécution ; le cheval est dessiné avec fermeté et modelé avec précision ; mais le dragon, quoique monstrueux par le contour et horrible par sa couleur livide, n'a jamais dû inspirer grande frayeur au saint dont l'épée brillante et bien acérée n'a pas grand' peine à pénétrer dans ce corps mou et d'une solidité peu résistante : c'eût été tout juste une transition entre le dragon artificiel et ce dragon véritable dont le fameux chevalier Dieudonné de Gozon délivra l'île de Rhodes après avoir exercé son dextrier et ses chiens au combat contre le mannequin.

M. Scheffer aîné a emprunté les sujets de ses deux tableaux de cette année à lord Byron et Schiller. Nous connaissons deux manières à M. Scheffer, qui par l'une se rapproche des maîtres allemands, et par l'autre des hollandais, tour à tour imitant Holbein, comme dans sa MÉDORA attendant le retour du corsaire, ou Rembrandt dans LE COMTE DE WIRTEMBERG PLEURANT SUR LE CORPS DE SON FILS, mort dans un combat. Nous nous sommes déjà expliqués sur l'hésitation de M. Scheffer, qui ne nous paraît pas avoir assez foi en lui-même. Nous ajouterons cependant que nous aimons mieux le voir imiter Rembrandt qu'Holbein. Sa propre manière de sentir s'arrange mieux de la richesse des effets que de la simplicité des contours. Sa MÉDORA peut servir de preuve à cette opinion. Ici, à force de simplifier le contour, M. Scheffer est devenu raide et uniforme. L'invention de la tête et son expression mélancolique révèlent cependant la sensibilité de l'artiste; mais dans l'autre tableau M. Scheffer a su nous émouvoir plus vivement : l'expression du vieux comte a quelque chose de déchirant et d'élevé dans sa douleur; c'est bien là le vieillard qui perd tout ce qui l'attachait à la vie, et ne se confie plus qu'au ciel. Il joint les mains dans l'attitude de la prière, et pleure. Il y a un bel effet de contraste dans la tête déjà livide du fils et cette douleur animée du vieux comte. L'harmonie de l'effet est parfaite; les armures des deux chevaliers sont exécutées avec la supériorité du maître. Enfin, des œuvres de M. Scheffer aîné c'est celle-ci que nous préférons.

M. Schnetz se présente à nous avec son COMBAT DE L'HÔTEL-DE-VILLE, page immense où la lumière ne manque pas, où la vigueur se montre assez souvent. L'arrangement de toute la partie du tableau à gauche du spectateur est heureux. Le groupe d'hommes, dont l'un, blessé à la main droite, passe à l'autre des cartouches, est dessiné avec beaucoup de vivacité et de hardiesse. L'expression du jeune apprenti blessé à mort, et qui jette un dernier coup d'œil sur un drapeau qu'il tient encore, est touchante. Mais tout cela n'a pas suffi à remplir la toile que M. Schnetz avait à couvrir. Le peuple n'est point là assez nombreux, le désordre

n'est point assez grand, et le premier aspect de toute la scène n'est point terrible. Le plan très-éloigné où sont jetés les défenseurs du drapeau vaincu réduit leur dimension de manière à ne pas donner grande idée de la lutte à laquelle ils prennent part. En un mot, ce tableau manque d'ensemble et par conséquent d'effet. Est-ce la faute du sujet ou celle de l'artiste? Serait-il plus facile de faire des révolutions que de les peindre? Jusqu'ici tous ceux qui ont essayé de traiter les sujets de juillet 1830 n'ont guère mieux réussi que M. Schnetz.

Le dernier jour de Pompéi, par M. Bruloff, pensionnaire de l'empereur de Russie, a conquis les suffrages des connaisseurs de Rome et de Milan. Nos artistes sont plus difficiles. Si j'étais M. Bruloff, je verrais dans l'accueil fait à ma toile un dernier souvenir de l'Invasion des Cosaques. M. Bruloff est jeune encore; le Danemarck a eu de nos jours son Phidias dans Thorwaldsen, la Russie peut avoir son Apelles. Pour en finir aujourd'hui avec les tableaux de grande dimension, nous ajouterons au catalogue que nous avons donné dans notre premier article le nom de M. Ronjon, dont le tableau de Jacques Clément et le prieur ne manque ni de vigueur dans le dessein, ni de profondeur dans l'expression; et celui de M. Jollivet, qui dans son tableau de Philippe II à l'Escurial se fait remarquer par une grande habileté dans l'exécution des détails, et une bonne harmonie d'effet.

La Revue de Paris au Salon.
(A. Le Go.)

ALBUM.

— CHRONIQUE DE LA SEMAINE. — La discussion de la loi contre les associations a été le fait politique de la semaine, discussion remarquable, où une question toute littéraire a été soulevée par un amendement. Nous résisterons cependant à la tentation de nous faire juges et parties, du moins jusqu'au vote général. Un nom historique a été prononcé par le général Bertrand, celui de Pichegru. Nous publierons probablement dans notre prochaine livraison le dernier mot de M. Charles Nodier sur ce nom illustre, si diversement jugé. Peut-être trouvera-t-on dans cet article des faits qui pourront ébranler certaines opinions.

— A l'exception de la Porte-Saint-Martin, nos théâtres ont vécu de leurs succès de l'autre semaine. Les débuts de Mlle Plessis sont toujours brillans. On parle de la démission du directeur de la Comédie-Française. Au théâtre Favart n'assiste pas qui veut au *dernier chant des cygnes*, aux dernières représentations de la troupe italienne. Mozart nous restera heureusement au Grand-Opéra.

— Le Salon n'a qu'un temps donné pour occuper les Revues et les feuilletons : voilà pourquoi la critique des tableaux passe avant celle des livres. En quelques lignes au moins, nous pouvons rappeler quelques ouvrages qui se passent assez heureusement de notre examen pour obtenir un grand succès. Au premier rang, LA VIGIE DE KOAT-VEN, de M. Eugène Sue, notre premier romancier maritime, à qui les dames pardonnent de si bon cœur, à ce qu'il paraît, ses dons Juans de la mer; LES FRANCS TAUPINS, de notre vieux bibliophile, qui a mis de si bonnes pages historiques dans ce dernier roman, heureuse transition à une HISTOIRE DU SEIZIÈME SIÈCLE, en douze volumes, qu'il va publier; LE VICOMTE DE BÉZIERS, de M. Fréd. Soulié, qui a mis en scène, sous une forme dramatique, de fortes études sur la France méridionale, au douzième siècle;

Roman et Histoire, volume si varié de M. Audibert, etc. Quelques auteurs à qui une riche imagination a fait de bonne heure une renommée, préparent aussi des ouvrages qui justifieront et au-delà leurs antécédens. Nous ne citerons que M. L. Gozlan, qui termine ce mois-ci son roman de Saint-Pierre de Rome, si impatiemment attendu.

— publications de la semaine. — Nous sommes peu partisans des traductions à la course : accordons cependant une mention aux Pélerins du Rhin, qui paraissent concurremment chez MM. Gosselin et Fournier: ici, en deux volumes in-8°, par M. Defauconpret, là, en deux volumes in-12, par M. Cohen. On voit heureusement que M. Defauconpret, étant sur les lieux, a obtenu quelques feuilles d'avance.

— Souffrances, par Mme la comtesse d'Hautefeuille, 1 vol. in-8°, chez M. Baudouin, rue Mignon; volume de prose et de vers, plein de mélancolie, d'une bonne école, et où l'on remarque une excellente réponse à la dixième satire de Boileau. Nous adresserons les mêmes éloges à un petit volume de poésies intitulé : Inspirations religieuses, qui paraît chez M. Cherbuliez, sans nom d'auteur, mais qui mérite de prendre place à côté des belles paraphrases de Jean-Baptiste Rousseau.

— Nous avons sous les yeux les deux volumes de Mélanges, par M. Victor Hugo, que nous annonçâmes dans notre livraison précédente. Ce serait, si l'espace ne nous manquait aujourd'hui, le texte d'un examen curieux. Le poète se montre ici à nous sous deux aspects ou avec deux opinions, celle de ses odes vendéennes et celle de ses dernières poésies presque républicaines. Mais c'est surtout le développement gradué de ses études et de ses travaux littéraires qu'il est curieux de suivre dans ces pages. Intéressante analyse que celle d'une intelligence aussi forte! Il y a là tout le charme d'une lecture de mémoires : peu d'événemens, sans doute, mais beaucoup d'idées. M. Victor Hugo publie ses moindres pages. Ce sont presque ses thèmes et ses versions; mais ce n'est pas présomption, sans doute, de la part de celui que M. de Chateaubriand avait surnommé l'enfant sublime.

— Lycurgue avait ses raisons lorsqu'il voulait que l'argent fût le bagage le plus lourd de sa république. Dans de curieux mémoires sur l'illustre maison de Russel, récemment publiés, nous voyons que la France dut peut-être son salut, dans le seizième siècle, à la rareté des maisons de banque. Lord Russel, chargé de payer au connétable de Bour-

bon les subsides que Henri VIII avait promis à ce général pour l'invasion de la Provence, raconte toutes les difficultés qu'il lui fallut surmonter avant de remettre cet argent à son adresse. De Genève à Chambéry, il fallut le porter à dos de mulets, « dans des ballots, dans des sacs, sous la forme apparente de vieux linges, de légumes destinés au marché. » A Chambéry, lord Russel écrit à Henri VIII, que le duc de Savoie, « en noble et généreux prince», a daigné permettre qu'on transportât l'argent à Turin sur ses propres mules, dans le coffre de sa maison royale qui contient ordinairement les ornemens de sa chapelle. Sur chaque compartiment dudit coffre est écrit le contenu, afin que personne ne se doute qu'il y a autre chose dedans que les ornemens de la chapelle. » Sous ce saint artifice, de complicité avec un prince neutre, voyagea sans encombre le subside que Henri VIII envoyait au connétable pour ruiner et dévaster son pays. Quelle surprise ce fait doit exciter chez les « nobles et généreux » banquiers de notre temps! Nous avons entendu dire qu'un simple commis de comptoir fut un jour expédié de Londres à Vienne, avec un passeport pour la Hollande et un simple chiffon cabalistique qui était suffisant pour rallumer l'incendie de la guerre, et lâcher une autre fois la bride à des hordes de barbares toujours prêtes à ravager l'Europe civilisée.

— NAPOLINE, par Mme Émile de Girardin. — Les poètes vraiment poètes ne débutent pas par des ouvrages *spirituels*. L'esprit ne vient que tardivement aux hommes d'imagination. Byron a fait CHILDE-HAROLD avant DON JUAN. Voltaire a commencé par LA HENRIADE avant de faire ses CONTES. A vingt ans, à vingt-cinq ans, et lorsqu'on a une organisation poétique, les hommes et les choses ne nous apparaissent que sous leur point de vue passionné; on s'indigne contre les crimes, on s'exalte pour les grandes choses, on pleure enfin au lieu de rire, car je crois bien que Démocrite-le-Rieur n'était autre chose que Démocrite à quarante ans. Quand nous sommes jeunes, notre jeunesse *nous fait trop de bruit*, selon la délicieuse expression de Mme de Sévigné, pour qu'il y ait place en nous pour ces vues fines ou amères qui constituent *l'esprit;* car l'esprit est, selon le siècle, de la gaieté, de l'amertume ou de la satire. Je n'ai pas besoin de dire ce qu'il est aujourd'hui; voyez Byron, voyez Béranger, même teinte de tristesse dans leur sourire!

Mme de Girardin nous offre l'exemple de cette métamorphose intellectuelle dans son poème de NAPOLINE.

Ses premières poésies furent des élégies, des chants d'amour et de gloire; c'étaient de nobles et enivrantes strophes sur la mort du général Foy, c'étaient de douces et tendres larmes sur Madeleine; le poète ne vivait alors que dans les sphères de l'imagination, aujourd'hui son œil

s'est abaissé sur la réalité, et il a observé, il a vu. Alors tout ce qu'il avait de douleur, de mélancolie et de tendresse dans l'ame, s'est aigri en découragement, en ironie et en amertume.

Et cela est toujours ainsi lorsqu'on descend d'une sphère toute poétique pour considérer de près notre triste humanité; on laisse pour ainsi dire dans ces hautes régions de la pensée cette belle parole entraînante, aisée, grandiose, qui seule peut rendre les sublimes et consolantes inspirations de l'ame, — tandis que pour flageller nos vices et nos ridicules, on revêt sa pensée d'un style railleur, poignant ou acéré, comme si l'on craignait d'y souiller cette pieuse et sainte parole de la poésie lyrique.

En entrant dans cette nouvelle carrière, Mme de Girardin a développé un talent neuf et original. Jamais peut-être on n'a écrit de vers plus fins et plus piquans; c'est souvent la raillerie cruelle et indélébile de Voltaire; ce sont çà et là des portraits tracés avec une verve caustique qui rappellent la touche amère et ironique de Beppo. Et puis aussi ce qui donne un singulier charme à ce poème, c'est qu'au milieu de la peinture de notre monde faux et mesquin, le poète s'arrêtant, comme fatigué, révolté de toutes ces misères, s'élance de nouveau dans les plus pures régions de la poésie et de l'idéalité; alors reviennent ces délicieux accens du poète de MADELEINE, accens pleins de charme et de tendresse qui mêlent la grâce de l'élégie à la vigueur de la satire. — Résumons-nous : — NAPOLINE est un symbole frappant, une allégorie toute palpitante.

Nous ne dirons rien de plus, afin de ne pas déflorer ce roman, qui, sous une enveloppe étincelante d'esprit et de verve, cache une pensée profondément douloureuse.

Nous avons entendu blâmer le dénoûment, et entacher *d'inconvenance* la résignation de Napoline, résignation si passionnée, si chaste et d'un effet dramatique si déchirant... Sans doute que ces scrupuleux critiques reprocheraient aussi quelque *manque de tact* à une pauvre mère qui se tordrait tout échevelée sur le cadavre d'un fils qu'elle trouverait mort au milieu d'une place publique.

Or nous plaindrions ces critiques si usagés, ces séides de la civilisation... car ils n'ont pas lu ou su lire NAPOLINE. E. S.

— MON PORTEFEUILLE, ou *Papiers détachés sur des sujets politiques et littéraires.* — Voulez-vous voir l'album d'un artiste dans le portefeuille d'un diplomate, ou plutôt le portefeuille d'un diplomate, dans l'album d'un artiste? ouvrez le volume où M. le marquis de Salvo nous fait part de ses observations politiques et de ses confidences intimes, où il nous révèle les mots invisibles du contrat européen, en même temps qu'il nous fait partager de nouvelles impressions de cœur.

Cet ouvrage est d'une originalité d'autant plus piquante, que, Français par le style, il est Allemand et Italien par la pensée. Son auteur, comme tous les étrangers de distinction qui ont fait hommage de leur plume à la civilisation européenne, n'a pas trouvé de plus digne interprète que la langue de Pascal et de Racine; et, sous cette élégante enveloppe, il a mis des idées qui ne germent pas toujours dans les têtes françaises, et sur lesquelles notre curiosité peut s'arrêter avec profit.

La politique est, ce nous semble, la partie importante du volume. Le retentissement de la révolution de juillet en Europe, les fêtes populaires de Hambach, la convocation de la diète en 1832, voilà les grandes crises de l'histoire contemporaine que M. de Salvo nous a rappelées, avec des détails que la franchise d'un diplomate étranger pouvait seule nous donner. Là nous assistons, pour ainsi dire, à ces consultations cachées où tant de médecins s'assemblèrent, au nom des rois, pour couper la fièvre inquiétante de l'Europe, après la secousse révolutionnaire; à cette occasion, il y avait de quoi mettre aux prises les deux grands principes monarchiques et populaire, mais notre album évite de telles rencontres; d'ailleurs, il y a vingt manières d'entendre la politique, il n'y en a qu'une d'aimer l'humanité. Sur ce dernier point, nous sommes parfaitement d'accord avec M. de Salvo. Passons.

Les pages du PORTEFEUILLE où sont jetées les impressions du voyageur sont la plupart très-remarquables; elles sont parfois d'une abondance un peu diffuse; mais c'est là le défaut des écrivains dont la pensée, pleine d'épanchement, déborde sans cesse par-dessus l'expression. Nous avons surtout remarqué parmi les descriptions cosmopolites qui entrecoupent l'ouvrage, *le samedi saint à Notre-Dame de Francfort.* C'est là un tableau à la manière de Schnetz. N'oublions pas non plus ces deux épisodes qui ont pour titre : *Conrad,* ou *l'Objet idéal,* et *un Souvenir de ma Jeunesse;* on y trouve, outre l'intérêt du récit, des morceaux où la philosophie passive d'un Allemand se révèle sous l'enthousiasme pompeux d'une ame italienne.

Somme toute, c'est là un de ces livres plutôt à lire qu'à analyser. Nous engageons, pour notre part, M. le marquis de Salvo à ne pas perdre ses PAPIERS DÉTACHÉS; il trouvera, nous n'en doutons pas, des libraires qui s'empresseront de les lui rendre en volumes. A. R.

—HÉLÈNE.—Dans son HISTOIRE BIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE DE LA LITTÉRATURE ANGLAISE, publiée par M. Baudry, rue du Coq, M. Allan Cunningham rend un éclatant hommage au talent de miss Edgeworth. « Parmi nos romanciers modernes, dit-il, nul n'égale miss Edgeworth, pour la réalité des scènes et l'observation des mœurs, etc. Rien de pénible, rien d'étu-

dié dans sa manière. Nous oublions le peintre pour ne songer qu'au portrait. Sa palette est toujours prête, sa touche toujours hardie et sûre, son coloris toujours chaud et vrai. » Ces qualités et beaucoup d'autres encore se retrouvent au plus haut degré dans le roman d'Hélène. Jamais le talent de miss Edgeworth ne s'est montré plus consciencieux, plus riche d'expérience et d'observation, et surtout plus pathétique. C'est le digne couronnement des beaux tableaux de la société anglaise ou irlandaise, tracés par cette femme distinguée. Au caractère de haute moralité dont tous ses écrits sont empreints, il s'est joint cette fois une grande puissance dramatique.

On peut difficilement donner par quelques extraits l'idée d'un ouvrage où tout est artistement lié, où une situation est toujours la suite naturelle de celle qui a précédé. C'est ce qui nous empêche d'emprunter quelques citations à la traduction que Mme Sw. Belloc a faite de ce roman, sur la demande de miss Edgeworth, qui le lui a envoyé plusieurs mois avant sa publication. L'amitié qui unit depuis plus de douze ans l'auteur et son traducteur est un sûr garant du soin scrupuleux que Mme Sw. Belloc a apporté à son travail. Aussi pas une nuance, pas une allusion, ne sont perdues pour les lecteurs français. L'ouvrage paraît aujourd'hui même, chez M. Guyot, éditeur, place du Louvre, n° 18. Le même Éditeur a mis en vente les tomes 3 et 4 de la Coucaratcha, par M. E. Sue.

— Le romancero français, etc., 1 vol., chez M. Techener, place du Louvre. — Ce recueil n'intéresse pas seulement les antiquaires, mais encore les littérateurs. C'est le chansonnier du moyen âge. Mais il y a mieux dans cette révélation de poètes à peu près inconnus aujourd'hui, et qui forment la brillante pléiade de notre vieille anthologie. Chaque extrait est précédé d'une notice, et suivi de notes qui prouvent que l'éditeur de Berte aux grands pieds est non-seulement un érudit, mais encore un homme d'esprit. Si tous ses traits ne sont pas de bon goût, s'il se fait écrire dans sa préface une lettre anonyme, par trop facile à réfuter, ce sont là taches légères. Quant à l'exécution matérielle du volume, elle est digne de l'éditeur chez qui M. Charles Nodier oublie de temps en temps qu'il est de l'Académie française de 1834.

— M. Vimont annonce une Histoire générale de l'Europe depuis 1804 jusqu'en 1830. On prétend que ce sera un tableau tracé avec impartialité ; nous verrons.

TROIS LETTRES DE WALTER SCOTT.

[Nous recevons de Londres le premier volume d'une nouvelle édition des œuvres du poète Crabbe, contenant des mémoires sur sa vie par son fils. Nous ferons usage de ces documens pour un tableau biographique de la littérature anglaise contemporaine, que nous nous proposons de donner à nos lecteurs, et dans lequel nous voudrions, non-seulement apprécier les ouvrages de chaque écrivain, mais encore entrer dans le détail de sa vie. Il ne sera pas sans intérêt de discuter la véritable valeur sociale de l'homme de lettres, titre qui prête à tant de définitions, titre qui comprend tant d'intelligences et de capacités diverses, titre qui n'en exclut aucun autre en France comme en Angleterre. Crabbe sera pour nous un des types variés du *clergyman*. Si nous exécutons notre idée, nous étudierons Crabbe, ecclésiastique et poète, dans ses rapports avec ses confrères, ses protecteurs, ses ouailles; nous le suivrons dans les premières difficultés de sa carrière et dans les lents progrès de sa petite fortune; nous nous demanderons ce que la même somme de talent et d'industrie littéraire produirait en France, etc.

Aujourd'hui, nous ne citons les Mémoires de la Vie de Crabbe que pour dire où nous avons puisé les lettres suivantes. Notre bonheur a voulu que nous ayons été en même temps que Crabbe l'hôte de sir Walter Scott à Édimbourg. C'est une circonstance qui nous a fourni quelques pages ailleurs, et que nous ne citerons pas ici, parce que nous y reviendrons.] (*N. du D.*)

I (1).

Ashestiel, 24 oct., 1809.

Mon cher monsieur, je viens de recevoir votre lettre qui me cause le plus vif plaisir, car elle satisfait un vœu que je formais depuis plus de vingt ans. Il y a bien vingt ans, en effet, que pendant un hiver très-neigeux j'habitais une vieille maison de campagne, occupé d'un travail poétique semblable à celui de votre « jeune écolier », et si admirablement peint par vous qu'un soir que je lisais votre conte à ma famille je ne pus m'empêcher de m'écrier : *C'est moi!* Parmi les livres en petit nombre qui me tombèrent sous la main étaient un volume ou deux de l'Annual register, de Dodsley, dont l'un contenait d'abondans extraits du Village et de la Bibliothèque, particulièrement la conclusion du premier chant du Village, et un fragment de la Bibliothèque commençant à la description *des vieux romanciers*. Je les appris par cœur, et vos vers se trouvèrent en compagnie assez étrange dans ma mémoire avec les contes de revenans, les ballades des frontières, les extraits de vieilles pièces de théâtre, et tout le salmigondis qui remplissait la tête d'un jeune homme de dix-huit ans, très-avide de lire, mais sans avoir le goût ni les moyens de choisir et classer ses lectures. Les publications nouvelles étaient en ce temps-là fort rares à Édimbourg; je n'avais que peu d'argent pour me les procurer, de sorte qu'après avoir long-temps cherché les poèmes d'où étaient extraites ces belles citations du Register qui m'avaient fait tant de plaisir, je fus forcé de me contenter de ces mêmes citations que je pourrais vous réciter par cœur aujourd'hui encore. Vous pouvez donc vous faire une idée de la joie sincère avec laquelle je vis plus tard vos poèmes obtenir dans l'estime publique le rang qu'ils méritent si bien. Ce fut un triomphe pour mon goût de jeune homme d'avoir prévenu les suffrages des habiles de la

(1) Réponse à l'envoi des premiers poèmes de Crabbe.

critique, et je désirais beaucoup pouvoir mêler mes simples félicitations aux applaudissemens, plus importans pour vous, qui vous arrivaient de toutes parts. J'aurais certainement profité de la franc-maçonnerie des auteurs (car notre métier peut bien se dire une initiation aussi bien que celui d'Abhorson, dans Shakspeare); je pensais, dis-je, à vous adresser un exemplaire d'un nouvel essai poétique que j'ai maintenant sur l'enclume; mais je m'estime très-obligé à M. Hatchard et à votre bienveillance, qui m'offre l'occasion de préparer les voies à la liberté que je voulais prendre. Je suis trop fier des complimens dont vous m'honorez pour feindre de les refuser; mais quant à la comparaison que je fais de mes écrits et des vôtres, je puis seulement vous assurer qu'aucun de mes enfans, dont je peux me dire naturellement jaloux de former le goût et les principes, n'a jamais lu un seul de mes propres poèmes, tandis que les vôtres ont fait souvent la récréation de nos soirées. Ma fille aînée commence à bien lire et à comprendre la finesse et le sentiment de vos admirables tableaux de la vie humaine.—Pour ce qui est de la rivalité, je crois qu'elle existe rarement entre ceux qui savent par expérience qu'il y a dans ce monde des choses bien préférables à la réputation littéraire, et que deux des meilleures de ces bonnes choses sont l'estime et l'amitié des hommes justement et généralement honorés pour leur vertu ou leur talent. Que maint auteur susceptible ou maint amateur qui croit être auteur se montrent grandement jaloux de tout ce qui fait ombre à ce que ces messieurs appellent complaisamment leur gloire; mais j'aimerais autant entretenir un panaris à un de mes doigts pour m'amuser, que d'encourager en moi un sentiment pareil.

Je suis vraiment fâché de voir que vous me parlez de mauvaise santé; ceux qui contribuent autant que vous à l'instruction morale et aux distractions de la société, devraient être exempts de se mal porter. J'espère cependant qu'un jour votre santé vous permettra de visiter ce pays. Je vais rarement à Londres; mais ce sera ajouter un charme de plus aux voyages que j'y pourrai faire, si vous me permettez d'avoir l'honneur de vous y voir, et de vous renouveler en personne l'assurance de mon ancienne admiration

et du sincère respect avec lequel je me dis, mon cher monsieur, tout à vous, etc. WALTER SCOTT.

II.

Abbotsford, 4 juin 1812 (1).

MON CHER MONSIEUR, — j'ai trop long-temps différé de vous remercier de l'obligeant et agréable présent de vos trois volumes. Me voilà maintenant doublement armé, puisque j'ai un exemplaire pour ma campagne d'Abbotsford et un autre en ville. A vrai dire, le second exemplaire est arrivé à propos au secours du premier; car celui-ci ne souffre pas moins de la popularité dont il jouit dans ma jeune famille qu'un candidat électoral des caresses et des embrassemens de ses admirateurs démocrates. Telle est la clarté, telle est la fidélité de vos peintures, que vos écrits, je l'ai souvent remarqué, charment généralement ceux que leur jeunesse pourrait rendre insensibles aux autres beautés de votre morale et de vos descriptions. Il y a une espèce de tableaux — (certainement les plus précieux, ne serait-ce que par cette raison) — qui frappent les profanes autant que le connaisseur, quoique celui-ci seul puisse rendre compte de son admiration. Dans le fait, notre vieil Horace savait bien ce qu'il faisait quand il adressait son ode *Virginibus puerisque;* et Pope pensait comme Horace lorsqu'il disait à quelqu'un : « J'ai la foule du côté de ma traduction d'Homère; peu m'importe la censure des hypercritiques du café de Button. » Après tout, si un poème parfait pouvait être produit, je suis persuadé qu'il fatiguerait les critiques eux-mêmes, et donnerait le spleen au monde des lecteurs.

Vous devez être délicieusement placé dans le vallon de Belvoir; c'est un point de l'Angleterre que j'aime d'un amour particulier, pour le souvenir du brave héros Robin Hood, qui, vous vous en doutez peut-être, est un de mes grands favoris, ses idées un peu confuses sur la doctrine du *mien* et du *tien* n'étant pas un grand

(1) Réponse à l'envoi d'une troisième édition.

défaut aux yeux d'un maraudeur des frontières d'Écosse tel que moi. Je suis heureux de penser que votre cure est sous le patronage de la famille Rutland, dont la renommée vante les vertus. Notre seigneur suzerain, à nous, celui qui règne sur nos déserts et nos cent montagnes, à plusieurs lieues à la ronde, est le duc de Buccleugh, le chef de mon clan, châtelain plein de bonté, ami zélé, époux d'une dame « comme il y en a peu. » Ils sont tous deux grands admirateurs de la poésie de M. Crabbe, et ils seraient charmés de le connaître s'il venait jamais en Écosse, s'aventurer dans le gothique manoir d'un Chef des frontières. La vieille et constante protection de cette famille et l'amitié du dernier lord Melville, ainsi que du lord Melville actuel, m'ont, depuis quelques années, procuré l'avantage d'échanger mes travaux d'avocat contre la charge lucrative et honorable d'un des greffiers de notre cour suprême, qui n'exige qu'une certaine routine, nullement pénible, et n'exigeant aucune dépense d'imagination. De cette manière, mon temps est entièrement à moi, excepté quand je suis appelé par mes fonctions à la cour, ce qui m'occupe rarement plus de deux heures le matin, pendant la session judiciaire. J'ai été de plus décoré, *in commendam*, du titre de sheriff de la forêt d'Ettrick, — laquelle par parenthèse n'est plus une forêt; — de sorte que je suis une espèce de cumulard, et que j'ai, comme dit Dogberry, deux robes à mon usage et toutes sortes de choses agréables autour de moi. J'ai souvent pensé que c'est ce qu'il y a de plus heureux pour des poètes comme nous d'avoir une profession et un titre officiel pour nous rendre indépendans de ces dignes messieurs les libraires, ou, comme on les appelle aussi, les accoucheurs de la littérature, trop occupés des avortons qu'ils mettent au monde pour avoir le temps de beaucoup s'occuper d'enfans jeunes et florissans comme les nôtres. Ce n'est là cependant que le point de vue mercantile de la chose; mais si un de mes fils donnait quelque indice de talent poétique, et, Dieu soit loué, il n'en est rien, la première chose que je ferais serait de lui inculquer le devoir de cultiver quelque profession honorable pour se mettre en état de jouer dans la société un rôle plus honorable que celui de simple poète. Comme le meilleur co-

rollaire de ma doctrine, je lui ferais apprendre par cœur votre conte du PROTECTEUR, depuis le premier vers jusqu'au dernier. —Il est assez curieux que vous ayez réimprimé votre VILLAGE pour envoyer vos fils au collége, et que j'aie composé le CHANT DU DERNIER MÉNESTREL pour m'acheter un cheval lorsque je faisais partie de l'escadron des Volontaires d'Édimbourg.

Je vais envoyer mon griffonnage en ville pour le faire jouir d'un privilége de port-franc; car Dieu sait qu'il ne mérite pas les frais de poste. Recevez mes vœux pour votre santé, votre bonheur et (vœux inutiles) pour l'accroissement de votre gloire. —Je suis, etc., WALTER SCOTT.

III.

Octobre 1813 (1).

MON CHER MONSIEUR, — il y a déjà quelque temps que j'ai reçu votre aimable lettre. Je ne connais personne au monde qui ait moins de droit que moi à demander une correspondance régulière; car, forcé d'une façon ou d'autre à écrire beaucoup plus qu'il ne conviendrait à mon indolence, je suis quelquefois tenté de porter envie au révérend ermite de Prague, confesseur de la mère de la reine Gorboduc, qui n'avait jamais vu encre ni plume. M. Brunton est un très-respectable ecclésiastique d'Édimbourg, et je crois que l'ouvrage pour lequel il a sollicité votre collaboration a été adopté par l'Assemblée Générale ou Convention de l'Église. Je ne sache pas qu'il y ait aucun intérêt individuel. C'est un homme bien élevé, libéral et généralement estimé. Je ne suis pas lié particulièrement avec lui, quoique nous nous parlions. Au moment même où je vous écris, il est assis à la barre de notre cour suprême, où je griffonne, en qualité de greffier; mais comme il est à écouter l'arrêt des juges sur une augmentation de traitement pour lui et ses confrères, ce ne serait pas, je suppose, l'heure favorable pour entamer avec lui une question littéraire; mais vous pouvez traiter en toute

(1) En réponse à un renseignement sur un recueil de chants d'église, par M. Brunton.

sécurité avec M. Brunton ; et, possédant comme vous le possédez le style de l'Écriture, qui me paraît essentiel pour la poésie d'église, je suis persuadé que vous serez plus utile que personne à son entreprise.

Selon moi, les hymnes de la poésie religieuse, qui ne rappellent pas immédiatement le langage élevé de la Bible, avec toute sa chaleur et son exaltation, restent froids et plats, quelle que soit leur élégance. Vous croirez facilement que je ne prétends pas recommander le langage vague et confus adopté par nos anciens fanatiques et les Méthodistes modernes; je veux parler de cette diction solennelle et originale qui révèle tout d'abord au lecteur le but de la poésie. Dans le fait, pour mon oreille gothique, le STABAT MATER, le DIES IRÆ, et quelques-uns des hymnes de l'église catholique, sont plus imposans et plus touchans que la belle poésie classique de Buchanan; de ces deux styles, le premier a toute la sombre dignité d'une église gothique, et nous remet en mémoire le culte auquel il est destiné; l'autre est plus semblable à un temple païen qui nous rappelle les divinités classiques de la fable. Ce que j'exprime là s'explique sans doute par *l'association d'idées*... Si toutefois ces grands mots-là (l'association d'idées) sont toujours à la mode et la clef de toutes les difficultés métaphysiques, comme du temps où j'étudiais en philosophie. — Adieu, mon cher monsieur, j'espère que toute votre famille jouit d'une bonne santé. Ne vous découragez pas de cultiver votre délicieux talent. Les opinions des critiques sont trop contradictoires, favorables ou non, pour s'y fier, car il s'agit dans nos feuilles littéraires de prouver avant tout que le critique est un homme de goût et de talent. Vos contes sont généralement admirés ici. Je sors peu; mais je trouve unanimes les juges que j'ai coutume de consulter. Toujours à vous et bien sincèrement.

WALTER SCOTT.

Souvenirs de la révolution. – Portraits.

PICHEGRU.

J'ai promis de parler encore une fois de Pichegru. C'est un de voir que j'accomplis envers sa mémoire, une des obligations les plus chères et les plus sacrées de mon cœur.

Malheureusement pour moi je n'ai pas les loisirs d'un livre, et c'est un livre au moins qu'il faut à la mémoire de Pichegru. D'autres le feront, mais je n'aurai rien épargné pour leur fournir quelques matériaux. Ce n'est ici ni un plaidoyer, ni une suasoire, ni une apologie, c'est un sommaire.

Commençons par tracer rapidement la vie de Pichegru; elle sera peut-être jugée tout à l'heure.

Pichegru est né en 1761 aux Planches, et non à Arbois, qui ne réclame plus cette gloire. Laissons-la au modeste village où il a conservé quelques vieux amis; c'est dans leur cœur qu'il aimerait à vivre, et non dans les monumens maladroits qui l'ont fait si cruellement méconnaître.

La famille de Pichegru était pauvre, mais honorée; rustique, mais libre. Elle ne cultivait pas ses propres terres, parce que l'am-

bition des propriétés était chose inconnue dans tout homme qui a porté son nom. Le blason de ces nobles paysans, c'était *honnêtement travailler, vivre de peu;* et depuis quatre cents ans on les appelait *Pichegru* parce qu'ils tiraient le *gru* ou la graine au bout du *pic* ou du hoyau. Cette noblesse en vaut une autre.

Pichegru vint au monde estimé dans les siens. C'était alors un héritage.

La propriété protégeait naturellement l'enfant du prolétaire, qu'elle redoute aujourd'hui.

Charles Pichegru reçut une éducation soignée chez les minimes d'Arbois, qui dirigeaient le collége de cette ville.

Ces minimes le devinèrent. Ils envoyèrent à leurs frais au collége de Brienne l'écolier qui promettait un grand homme, et il y fut, peu de temps après, le répétiteur de Napoléon.

Ce point de contact est le premier qui se soit établi entre les deux plus fameux capitaines d'un siècle qui ne l'a cédé à aucun en illustration militaire. Le dernier, nous le verrons.

Napoléon sortit de Brienne comme lieutenant par un acte spontané de la justice de Louis XVI; Pichegru en sortit comme sergent au premier régiment d'artillerie, par le seul fait de son application et de son travail.

Il fit avec éclat la dernière guerre d'Amérique, et passa au grade d'adjudant.

Il touchait à vingt-huit ans aux honneurs de l'épaulette, quand la révolution arriva.

Pichegru en avait embrassé tous les principes généreux. Elle ouvrait une si belle voie aux grandes pensées! elle déployait devant elle tant d'espérances et d'avenir!

Il présidait la société populaire de Besançon, au passage d'un bataillon des volontaires du Gard; et il échangea sans peine sa sonnette contre une épée. Ce bataillon l'avait choisi pour commandant.

Deux ans après Charles Pichegru était général en chef de l'armée du Rhin.

Cette armée n'était plus qu'une cohue en déroute. Les lignes étaient prises, Strasbourg était menacé.

Avec ces troupes, réduites à un petit nombre et vaincues d'avance par l'habitude des défaites, Pichegru parvient à semer la défiance parmi les coalisés. Il invente et il organise une guerre d'escarmouche et de tirailleurs, la seule possible à ses armes, et il reprend nos frontières naturelles. Il est proclamé le sauveur de la patrie, et chargé de la sauver encore une fois à l'armée du Nord.

Pichegru va rejoindre les débris de celle-ci à quarante lieues de Paris; il les rassemble, les fortifie de sa présence et de la confiance attachée à ses exploits, les mène vainqueurs à Cassel, à Courtray, à Menin, à Rousselaër, à Hooglode, prend Bruges, Gand, Anvers, Bois-le-Duc, Vanloo, Nimègue, passe la Wahal sur la glace, entre dans Thielt, rompt les Hollandais, force les Anglais à se rembarquer, s'empare d'Amsterdam, et dix jours après de toutes les Provinces-Unies. Ses ennemis avouent qu'il ne s'arrêta qu'à l'endroit où il ne trouva plus d'armées à combattre.

Le sergent d'artillerie fut tout à coup investi alors de la plus haute puissance militaire qu'une démocratie eût jamais mise à la merci d'une épée. Il joignit la direction des armées du Nord et de Sambre-et-Meuse au commandement de l'armée du Rhin et Moselle. Jourdan et Moreau furent placés sous ses ordres, et Moreau l'en a fait souvenir. Son système était de ne pas effrayer l'Europe des succès d'une propagande qui ne cherchait qu'à se ranimer. C'était le temps de se reposer des conquêtes, et de rassurer le monde sur les projets de la république. Il ne perdit pas une goutte de sang inutile, pas un pouce du territoire, et on l'accusa de nonchalance. On alla plus loin peut-être. Le couperet qui avait tué Luckner, Custines, Houchard et Biron, s'était usé sur trop de têtes héroïques : la calomnie venait d'être inventée contre les gloires importunes : on calomnia.

Dans cet intervalle, Pichegru avait refusé les présens de la Hollande et les hautes récompenses de la France reconnaissante. Pichegru avait besoin de si peu de chose! Deux fois sauveur de son pays, à l'Est et au Nord, et tenu pour tel par deux décrets, il

sauve Paris, en passant, des bandits de germinal, il sauve la convention, qu'il pouvait renverser d'un souffle, laisse rugir les furies de l'ingratitude, et se retire dans un pauvre village, où il pend l'épée de Scipion à la charrue de Cincinnatus.

Ici commence son influence d'homme d'état. Le vœu de plusieurs départemens le porte à la législature: le vœu unanime des législateurs le porte à la présidence. Le voilà maître de la France encore une fois, par l'ascendant de sa popularité, comme il l'avait été par celui de ses victoires. Que fait Pichegru? Il haûsse les épaules aux propositions des partis; il sourit de pitié à leurs doléances. Il méprise le directoire sans doute; et qui ne le méprisait point! Mais il l'attaque tout au plus de quelques paroles dédaigneuses. Pichegru était trop grand pour se prendre à de tels ennemis. S'il avait daigné se lever, se montrer à hauteur d'homme, le directoire tombait.

Fatigué, comme la France, de l'instabilité d'un gouvernement sans force morale, il a pu, il a dû alors, en loyal député, jeter les yeux sur un autre ordre de choses. Ce qu'on ne pourrait lui reprocher, rien ne prouve qu'il l'a fait.

L'histoire dira que Pichegru, insouciant par philosophie, dédaigneux des hommes par expérience, n'avait pas la force de résolution nécessaire pour user de sa haute position au profit d'un peuple qui n'attendait que son appel; et cependant conspirer ainsi était un acte de vertu.

A le supposer aussi énergique dans les applications de sa pensée politique qu'il l'était peu réellement, à lui accorder cette puissance de volonté que je lui refuse comme la nature, il aurait conspiré de son droit de suprématie populaire, comme Vergniaud contre la Montagne, comme Robespierre contre ce qu'il appelait le parti des intrigans, comme la convention contre Robespierre, comme Napoléon conspira depuis contre la constitution de l'an III, le directoire et les conseils.

Ce qui est gloire en eux, suivant l'opinion, n'aurait pas été trahison en Pichegru.

Il importerait donc peu à la pureté de sa réputation que cela fût vrai, et cela est faux.

Pichegru était avant tout un sage consommé, stoïcien dans ses mœurs, sceptique dans tout ce qui touchait à la question sociale, trop indifférent aux résultats pour accepter un rôle actif dans les causes. Il n'y a rien là qui se concilie avec le caractère d'un conspirateur.

Toutefois si Pichegru n'était pas un moyen, Pichegru pouvait être un prétexte. Il y avait en lui sinon un chef, du moins un drapeau; on mesura son ombre, et on eut peur.

Quand les tyrans ont peur, ils font des coups d'état, et les coups d'état ne prennent au dépourvu que les honnêtes gens qui ne conspirent pas. Pichegru fut arrêté à son poste.

Le lendemain du 18 fructidor les coups de pied honteux ne manquèrent pas au lion garrotté. Il fut royaliste alors, parce que c'était le reproche banal, royaliste comme l'avait été Vergniaud au 31 mai, Danton le 11 germinal, Robespierre le 9 thermidor; comme l'aurait été Napoléon le 18 brumaire, si Napoléon n'avait pas réussi.

N'a-t-on pas dit, n'a-t-on pas imprimé à Paris que Robespierre pensait à épouser madame de France, que le mamelouck Roustan était Louis XVII déguisé?

La vertu est plus difficile à détrôner que la gloire. On sentit qu'il fallait entasser, accumuler les preuves; et quelles preuves! On verra, quand je les discuterai, sur quoi peuvent se fonder dans une république la dégradation morale et la proscription d'un grand homme.

Les complices de Pichegru dans cette prétendue conspiration en faveur des Bourbons, c'étaient Bourdon de l'Oise, qui avait été régicide; André Dumont, qui avait été régicide; Cochon, qui avait été régicide; Thibaudeau, qui avait été régicide, et qui fut rayé par faveur; Carnot, qui avait été régicide, et que la France nouvelle aime à citer comme son Caton, comme son patriote sans tache.

Ces messieurs sont aujourd'hui de fort honnêtes gens, et Pichegru est un conspirateur.

Pichegru avait en effet conspiré au conseil, précisément comme il avait trahi l'armée en battant l'ennemi.

Il fut traîné au Temple sur une charrette, emporté en Amérique à fond de cale d'un vaisseau, jeté dans un cabanon, aux affreux déserts de Sinnamari.

De là il parvint à s'évader avec quelques-uns de ses amis sur une frêle pirogue, et à gagner, au travers de mille périls, les bords hospitaliers de Surinam.

Il se réfugia en Angleterre, j'y consens; il faut pourtant bien se réfugier quelque part. Il y a vu les Bourbons, cela est vrai; on voit ses compatriotes en pays d'exil; n'avait-il pas vu Billaud-Varennes à la Guyane, Billaud-Varennes, ce tigre des jacobins, qui ne s'était apprivoisé aux idées humaines que parmi les bêtes sauvages? Il avait vu Billaud-Varennes, et il ne conspirait pas le rétablissement de la terreur. Le général ou le maréchal Maison, je ne suis pas sûr des titres, a vu l'infortuné duc de Reischtadt à Vienne, et il ne conspirait pas le rétablissement de l'empire. Scipion a conversé avec Annibal, et il ne lui a pas vendu Rome.

Mais Pichegru a-t-il du moins pris du service chez l'étranger, comme Thémistocle ou Coriolan? Non; il en a refusé partout.

Mais a-t-il jeté le poids de son nom sur un des plateaux de la balance politique? A-t-il fait lever le nôtre? Non : il entra une fois par curiosité au parlement d'Angleterre; le parlement se leva par respect, Pichegru salua et sortit.

Mais a-t-il essayé de se faire de la popularité dans la nation, et de l'appui auprès des grands? Non : il s'est livré à son penchant naturel pour la solitude; il s'est retiré au village.

Mais a-t-il reçu de l'Angleterre une pension et des secours? Hélas! oui; et il faut convenir que tous ceux de nos généraux de ce temps-là qui ont pris part aux affaires s'étaient mis depuis longtemps à l'abri d'une pareille humiliation. Ils avaient sur les banques de l'Europe assez de fonds en plein rapport pour se passer de la compassion des peuples. Pichegru, arrivé en Angleterre avec

400 francs d'emprunt, a obtenu sans le demander ce tribut d'une respectueuse pitié que les nations civilisées paient au malheur d'un illustre ennemi dont la fortune a trahi le courage; l'aumône de l'admiration à la gloire, l'obole du soldat à Bélisaire. Pichegru n'avait pas été mis par sa proscription hors du ban de l'humanité.

Enfin il est revenu à Paris, et cette fois il y avait conspiration. Il serait difficile de nier celle-là : les neuf dixièmes de la France en étaient. Mais n'est-il pas surprenant qu'après trente ans écoulés cette entreprise fatale n'ait jamais été réduite à sa véritable expression? Sa véritable expression, la voici :

L'ambition de Napoléon marchait à découvert depuis l'acte extra-constitutionnel qui lui conférait le consulat à vie. C'était mieux que César, pour qui cette dignité n'avait été prorogée qu'à dix ans. On savait à n'en pas douter que la monarchie des Gaules lui était décernée d'avance dans son Capitole, et qu'il ne restait pas un Brutus pour l'empêcher de ceindre trois mois après le bandeau impérial. Le peuple effrontément trompé cherchait un vengeur à ses droits usurpés par la fraude, et ne le trouvait pas.

Moreau représentait à la vérité les idées les plus populaires et les plus énergiques, et je suis convaincu que la multitude n'aurait pas hésité à suivre son cheval dans les rues de Paris, si Moreau, qui était sur son cheval un fort grand homme de guerre, n'avait pas été à côté de son cheval quelque chose de moins qu'un homme, une bonne femme étourdie et hâbleuse. Il n'osa pas le monter.

Il serait trop rigoureux de dire pourtant qu'il n'eut pas quelques prétextes, dans l'occasion dont il s'agit, pour couvrir cette alternative de velléités et de réticences qui formait son caractère politique.

La France était alors divisée, autour du nouveau trône et de ses appuis, en deux camps parfaitement distincts qui demandaient chacun un symbole. Un engouement justifié par sa belle vie militaire avait fait de Moreau le symbole de la république; les *fructidoriens* s'étaient chargés à leurs risques et périls de faire de Pichegru le symbole de la monarchie : et tout en le défendant d'une collusion

dont sa sincérité le rendait incapable, je crois que c'était là son penchant, car il était impossible de prévoir dans aucune autre combinaison sociale le retour de l'ordre et de la liberté.

Moreau, qui ne voyait probablement dans une concession apparente qu'un moyen de temporiser, et qui, comme Fabius dont nous lui avions donné le nom, aimait à temporiser, parce que les formes dilatoires de la prudence étaient agréables à sa paresse, réclama le concours de Pichegru.

Avait-il pensé qu'il ne fallait rien moins que deux grands hommes et la patrie pour prévaloir contre le grand homme et sa fortune? C'était peu.

Lajolais fut chargé de la périlleuse mission qui devait les rapprocher, *et mille bruits en courent à sa honte*. On a supposé, fort gratuitement à mon avis, que cet officier entretenait à part lui d'autres connivences avec la police, et mon cœur a toujours répugné à ces accusations qu'il faut rappeler seulement pour les effacer de l'histoire. Quoi qu'il en soit, Pichegru triompha de son antipathie contre Moreau, et se rendit à son appel.

De quoi s'agissait-il? de montrer aux Français deux grands capitaines qui avaient été leurs idoles, de leur rendre la liberté, et de les convoquer, suivant les formes populaires de l'époque, à se choisir enfin un gouvernement.

C'était une conspiration, sans doute, et ce n'est pas celle-là dont j'ai contesté l'existence : la conspiration de Pélopidas contre Léontidès, de Thrasybule contre Critias. Je crois aujourd'hui que son succès aurait été une calamité, car la mission de Napoléon est devenue pour moi évidemment providentielle ; mais cette entreprise n'en était pas moins faite pour le peuple, et fondée sur la vertu.

Pichegru rentra en France avec des royalistes et des Vendéens! Qu'aurait-on dit s'il y était rentré avec des Anglais?

Pour être royaliste, on n'a pas perdu peut-être le titre de Français! La Vendée est en France encore, quoiqu'on puisse en douter aux lois exceptionnelles qui la régissent. Jamais le crayon in-

solent d'un cosmographe éhonté n'a osé la retrancher de la carte de nos provinces.

Le proscrit de fructidor ramenait sur la terre commune les proscrits de toutes les époques, des députés, des soldats, des ouvriers, des paysans. Rassurez-vous! ils n'étaient que cent; et ces cent hommes, faut-il dire que ce n'était pas une armée? C'était un cortége pour le triomphe, ou des compagnons pour l'échafaud.

Qu'aurait pu ramener Pichegru d'ailleurs, si ce n'était ces hommes qui avaient droit à coopérer pour leur part à la réhabilitation du pacte universel? Le parti de Moreau était autour de Moreau, et s'y tenait suspendu sur l'abîme creusé par ses irrésolutions homicides; les républicains énergiques étaient à Sainte-Pélagie, à la Force, à Bicêtre; on les entassait aux îles de Rhé et d'Oléron; ils achevaient de mourir à Cayenne et à Mahé.

Pichegru a péremptoirement répondu pour moi aux inductions qu'on pourrait tirer de ce rapprochement fortuit par une phrase que l'instruction a naïvement conservée, parce qu'elle ne s'est pas avisée de tout. « Je suis ici avec vous, dit-il au brave Cadoudal, mais je n'y suis pas pour vous. »

Il ne fallait pas livrer ce mot immortel aux presses impériales, car toutes les prétendues trahisons de Pichegru y sont jugées.

Je laisse de côté ici l'imputation de brigandage et de tentatives d'assassinat, si loyalement proclamée par la police dans ses incroyables placards. Elle prouve seulement que le roi de Boutan n'avait pas épuisé les fécondes ressources de l'art de se jouer du peuple. Pichegru et Moreau BRIGANDS, c'était une impertinence assez plaisante. Moreau convoquant Pichegru à Paris pour voir assassiner Napoléon des mains d'un homme de peine, c'est la balourdise la plus grossière qu'on ait jamais jetée à la canaille.

Pichegru était intervenu dans la conjuration de Moreau, sans autre vue que celle du bien public, et il ne pouvait pas en avoir d'autres; il vit l'éternel *cunctateur*, et il le retrouva plongé dans ses incertitudes ordinaires. Le sens exquis et profond qui distinguait ce héros (c'est de Pichegru que je parle maintenant) pénétra facilement un mystère que Moreau méconnaissait peut-être lui-

même! Celui-ci voulait le pouvoir, et attendait qu'on le lui apportât tout fait, parce qu'il ne savait ni le créer, ni le prendre.

« Cet homme aussi est ambitieux! » dit Pichegru avec dédain en rentrant dans son asile, et il s'enveloppa dès ce moment de son manteau de mort.

Cette autre parole, qui exclut dans Pichegru jusqu'à l'idée d'une ambition personnelle, n'est pas plus apocryphe que la première. C'est encore l'instruction qui me la donne.

Pichegru, tout entier à sa confiance dans l'homme qui l'avait mandé, tout résolu aux plans de Moreau, et la modestie n'est jamais allée plus loin, ne s'était pas même ménagé un refuge sous le toit de quelque ami de cœur ou d'opinion. Si Pichegru avait conspiré avec un parti, si Pichegru avait laissé, le 18 fructidor, des affidés ou des complices, il aurait trouvé une porte où frapper à Paris. Ceci a toute l'évidence de la chose démontrée.

Que fait Pichegru? que fait le chef de cette conspiration monarchique prête pour une victoire? il se rappelle l'adresse d'un avocat franc-comtois, fort étranger aux mouvemens de la politique, et tout au plus épicurien, s'il était quelque chose, qui le cache chez une fille entretenue. Le dernier asile d'Alcibiade ne convenait pas à l'austérité de ses mœurs; il y reste à peine quelques heures. Pendant ce temps-là le nom de son ancien valet-de-chambre est revenu à sa mémoire. Cet homme doit demeurer rue Chabanais, et Pichegru le trouve sans difficulté, car il n'y a rien de plus facile à trouver qu'un traître qui nous cherche déjà.

On peut imaginer que le malheureux général y fut accueilli avec empressement; il avait été vendu la veille 100,000 francs, et il fut livré le lendemain.

Pichegru n'était pas aussi facile à saisir qu'à surprendre. Il avait ouvert la porte lui-même, et il était en chemise. Accablé par le nombre, le vainqueur de l'Europe tomba sur dix hommes qui étaient tombés. On se contenta de lui tailler les jambes à coups de sabre, pour se ménager l'honneur de l'emporter vivant. Un gendarme lui ayant imposé le pied sur la tête, le pied d'un gendarme sur la tête de Pichegru! Pichegru lui enleva d'un coup de

dents le talon de sa botte et une partie du *calcaneum* avec. Pendant ce temps-là on l'emmaillottait dans de fortes cordes, serrées avec un tourniquet, que le commissaire de police eut l'humanité de faire relâcher un peu au corps-de-garde de la barrière des Sergens, pour laisser respirer le prisonnier; il allait mourir.

C'est ainsi que Pichegru fut emporté dans le cabinet de son premier interrogateur, qui ne lui demanda d'autre garantie contre lui-même que sa parole, et qui ne le laissa manquer d'aucun soin. Ces égards, dont la sensibilité fait un devoir à quiconque est doué d'une ame, et que l'esprit conseillerait tout seul, n'étonneront personne de la part de M. Réal, dont les admirables plaidoyers annoncent tant d'ame et tant d'esprit.

Il paraît, à l'interrogatoire imprimé, que les réponses de Pichegru furent âpres et presque brutales. Il refusa de dire son nom paternel; il refusa d'avouer d'autres rapports avec Moreau que ceux dont l'Europe était informée; il refusa de signer. Je parle d'après la procédure publique, ainsi que parle le vulgaire.

Je sais d'autres détails. On n'avait saisi aucun papier mystérieux dans la chemise de Pichegru; mais les agens de police faisaient quelque fond sur un volume perfidement imprimé en chiffres inconnus, qui s'était trouvé sous son oreiller, et qui devait recéler des mystères bien inconnus; c'était un Thucydide grec.

M. Réal sourit, et demanda au prisonnier s'il lui serait agréable de se munir au Temple de quelques autres conspirateurs de la même espèce. Pichegru, adouci par des procédés si délicats, et dont nul homme n'était plus digne d'apprécier toute la valeur, témoigna l'envie de relire Sénèque.

« Sénèque! vous n'y pensez pas, lui dit le ministre-adjoint, le » *Joueur* de Régnard ne s'avisa de cette lecture qu'après avoir » perdu sa dernière partie!... »

Elle n'était donc pas perdue aux yeux de Napoléon et de ses amis, la dernière partie de Pichegru!

Et si Pichegru n'avait été qu'un misérable traître, capable de vendre à l'étranger la terre et le sang du pays, valait-il qu'on

s'occupât de lui donner une chance et un bénéfice dans le jeu de Napoléon?

Cependant, peu de temps après on lui offrait le gouvernement de cette Guiane française où il avait été déporté.

Pichegru promit sa réponse pour le lendemain, et le lendemain on le trouva mort.

Avant d'arriver à l'énigme de ce dernier événement, qui restera une énigme, et ce n'est pas ma faute, il faudrait peut-être expliquer comment j'ai pénétré dans les mystères de celle-ci.

Ce que je viens de rapporter, en effet, n'a jamais été écrit, et il y avait deux excellentes raisons pour donner à cette anecdote la plus grande publicité possible; c'est qu'elle avait pour conséquence nécessaire la réhabilitation des deux grands personnages de la révolution, de Pichegru comme traître, et de Napoléon comme assassin.

Non, sans doute! Napoléon n'a ordonné ni permis l'assassinat de Pichegru, puisqu'il n'attendait que sa réponse pour lui conférer une partie de la puissance souveraine sur un autre point de la terre. Il sentait seulement que l'ancien monde était trop étroit pour les contenir à la fois tous deux.

Non, sans doute! Pichegru n'avait pas trahi le pays, puisque le plus sévère et le plus partial de ses juges lui déléguait spontanément l'honneur de représenter la France dans des contrées où elle ne peut être représentée que par un pouvoir sans limites, et d'y régner en son nom avec des millions et des soldats.

Mais pour faire sortir ce fait du rang des fictions historiques auxquelles on m'accuse de me complaire, le bon sens du public exigerait autre chose que le témoignage d'un homme qu'on n'a jamais soupçonné, grâce au ciel, d'avoir eu part, sous aucun régime, aux confidences de la police. On exigerait peut-être de moi, comme des anciens chrétiens, celui de David et de la sibylle.

Ou bien, on ferait mieux, on s'informerait de la vérité de ces dernières circonstances auprès de M. le comte Réal, dont la vieillesse virile a conservé toute la verdeur des souvenirs de la jeunesse; de M. Réal, seul intermédiaire et par conséquent seul ga-

rant digne de foi de cette négociation. La seule dénégation de M. Réal détruirait toute la crédibilité de mon récit. Je me soumets volontiers à cette épreuve.

Nous partirons donc de cette hypothèse, que je tiens pour admise, dans l'examen des pensées qui durent occuper Pichegru jusqu'à sa dernière résolution.

Pichegru était coupable de fait envers le gouvernement consulaire, comme l'eût été Thrasybule tombé à la discrétion des trente tyrans, comme l'était Pélopidas, si un mouchard thébain l'avait livré à l'oligarchie.

Il n'y avait pas un juge à Paris qui ne pût le condamner en conscience, d'après le texte de la loi. Il n'y avait qu'un homme à Paris qui pût lui faire grâce, et cet homme était Napoléon.

Napoléon était disposé à lui faire grâce : il le savait. Napoléon voulait le traiter plus largement, et il le savait aussi. Pichegru n'était pas seulement menacé de vivre; il était menacé d'une faveur, d'un gouvernement, d'une vice-royauté; à lui, captif promis au bourreau, on lui promettait une portion de l'autorité impériale.

Si Pichegru avait été le traître qui vendit indignement son épée pour donner son nom à un village, il n'aurait pas balancé à sauver sa tête quand on lui jetait presque un monde.

Mais pour sa grande ame une flétrissure honorifique n'en était pas moins une flétrissure. Il ne trancha pas le nœud gordien comme Alexandre; il le serra. Je ne sais aucune autre manière d'expliquer son suicide.

Quant à l'assassinat, il serait heureusement plus difficile encore à expliquer. L'intérêt du crime n'y est pas, et les crimes de notre civilisation ne vont plus sans intérêt. Laissons sur Bonaparte, et j'y consens à regret, le sang innocent du duc d'Enghien, tant que l'histoire ne l'en aura pas lavé. Connivence ou faiblesse, déférence ou cruauté, c'en est trop pour sa mémoire. Ce sang criera plus haut que celui de Clytus et de Callisthène.

Un très-petit nombre de ces attentats sont l'ouvrage de l'homme

qui en recueille le profit — et la honte! mais les meurtriers officieux foisonnent partout où il y a des tyrans.

Avant d'arriver à une controverse bien moins embarrassante qu'on ne croit et qui n'occupera que la moindre partie de ce discours, quoiqu'elle en soit le principal objet, je dois donner quelque idée de Pichegru, sous le rapport physique et moral. Je ne comprends pas la biographie sans portrait.

Pichegru n'avait que trente-deux ans quand il fut élevé au commandement en chef de l'armée du Rhin; mais, comme dans tous les hommes qui deviennent des types, l'expression de sa physionomie avait devancé la maturité de l'âge. Ainsi que le jeune Caton, dont la vie et la mort ressemblent à la sienne, jeune encore, il imposait déjà le respect. Deux ans auparavant, M. de Narbonne, alors ministre de la guerre, avait dit de lui ce mot spirituel qui équivaut à un signalement : « Qu'est donc devenu ce jeune sous-officier » devant lequel les colonels étaient tentés de parler chapeau bas? »

Pichegru me paraissait vieux, et sa conformation prêtait à cette erreur commune aux enfans. Sa taille, au-dessus de la moyenne, était plutôt bien plantée que bien prise; elle n'avait d'élégance que ce qui sied à la force. Quoique peu charnu, il était large. Son buste ouvert, son dos un peu voûté, ses vastes épaules qui soutenaient un cou ample, court et nerveux, lui donnaient quelque chose d'un athlète comme Milon, ou d'un gladiateur comme Spartacus. Son visage participait de cette forme quadrangulaire qui est assez propre aux Francs-Comtois de bonne race. Ses os mandibulaires étaient énormes, son front immense et très-épanoui vers ses tempes dégarnies de cheveux, son nez bien proportionné, coupé de la base à l'extrémité par un plan uni qui formait une large arête. Rien n'égalait la douceur de son regard quand il n'avait point de raison pour le rendre impérieux ou redoutable. Si un grand artiste voulait exprimer sur une face humaine l'impassibilité d'un demi-dieu, il faudrait qu'il inventât la tête de Pichegru.

Son mépris profond pour les hommes et pour les événemens, sur lesquels il n'exprimait jamais son opinion qu'avec une ironie dédaigneuse, ajoutait encore à ce caractère. Pichegru servait loya-

lement l'ordre social qu'il avait trouvé, parce que c'était sa mission; mais il ne l'estimait pas, et il ne pouvait pas l'estimer. Son cœur ne s'émouvait qu'au souvenir d'un village où il espérait passer sa vieillesse. « Remplir sa tâche et se reposer, disait-il souvent, » c'est toute la destinée de l'homme. »

Pour lui supposer d'autre ambition que celle qui aspire à l'oisiveté rêveuse, à la nonchalance occupée du sage, il ne faut jamais avoir approché de Pichegru. Je m'en rapporte à ceux qui l'ont connu, sans excepter ses ennemis.

Qu'on fasse un vice, je m'y soumets, de sa vertu dominante; mais qu'on ne la défigure pas. Un empire aurait été trop petit pour son génie; une métairie aurait été trop grande pour son indolence.

Son voyage même à Paris, sans éclaircissemens, sans conseils, sans promesse écrite, à la merci d'un rival dont il avait éprouvé la faiblesse et la mobilité, n'est que l'acte d'un paresseux plein d'ame et de dévouement, qui change laborieusement de place au soleil pour être encore une fois utile.

Qu'aurait-il fait d'un trésor? Il n'avait jamais pu apprendre à compter l'argent. Ce grand mathématicien de l'école de Brienne était incapable de régler en monnaie courante le compte d'une blanchisseuse. Quand on lui apportait, au quartier général, ses appointemens du mois (c'étaient alors des assignats), il en coupait au jour le jour ce qui lui était nécessaire pour payer la dépense en nombre rond. Le surplus traînait sur son matelas, sur sa table, sur sa chaise, ou à côté.

Pichegru n'a jamais été marié, quoiqu'on l'ait fait maladroitement stipuler, dans le fameux marché des fourgons de Klinglin, pour des enfans qu'il n'avait pas; quoique la restauration se soit hâtée de pensionner une petite aventurière qui se donnait pour sa fille. L'étourderie bienveillante de la récompense était la conséquence nécessaire d'une étourderie malveillante dans l'accusation. Au fond de l'une et de l'autre, il n'y avait heureusement qu'un mensonge.

Pichegru, sous-officier, s'était fait ce que les sous-officiers ap-

pellent une bonne amie ; ce qui, pour un homme tel que lui, ne pouvait être qu'une amie décente, sérieuse et respectable. Cette pauvre fille, que je vois d'ici et qui s'appelait Rose, avait, à peu d'années près, l'âge de Pichegru; elle était fort médiocrement jolie et boitait. Son état d'ouvrière en robes, dans lequel elle excellait, lui permettait de vivre honnêtement sans recourir à personne. J'ai ouvert dix lettres d'elle, sur l'autorisation que m'avait donnée le général d'ouvrir toutes celles qui ne provenaient pas du gouvernement, et je n'ai jamais vu de lettres plus nobles, plus raisonnables et plus touchantes. Elle ne le tutoyait point; elle l'engageait, avec une confiance fondée sur son caractère, à ne pas se laisser éblouir par les prestiges de la fortune, à rester le bon Charles qui s'était fait aimer dans une condition obscure, et à faire, quand il le pourrait, quelques économies pour ses parens pauvres. Pour elle, ce n'était que peintures exagérées de son bien-être et de ses succès. Elle avait fait six robes pour la femme du représentant, elle en coupait six autres pour la femme du général; elle avait même de l'or, ce qui était fort rare dans ce temps-là. Digne et honnête créature!... Pichegru relisait ces lettres avec une émotion si douce, et il disait si fièrement en les serrant dans son portefeuille : « C'est pourtant moi qui lui ai appris l'orthographe! »

On sait que Pichegru n'avait jamais d'argent en réserve. J'ai dit comment il payait : comment il donnait, on le devine. Quand je le quittai à Wissembourg, les feuilles d'assignats étaient de fortune arrivées la veille, et les ciseaux y avaient déjà fait un large travail. « Il faut cependant, me dit-il, que j'envoie une petite marque de souvenir à Rose. » Cette marque de souvenir du premier homme de la république pour une tailleuse qui était sa meilleure amie, c'est moi qui la rapportai : un parapluie, un beau parapluie vraiment, qui avait coûté 38 francs en assignats au pair!

Je sais que tout cela est bien puéril ; mais quoi! Je ne l'écris cependant pas sans attendrissement : j'aime à trouver de semblables détails dans Plutarque, et Pichegru était un homme de Plutarque, ou il n'y en eut jamais.

Des détails, en voici encore : trois ans après, j'étais encore

un enfant, mais un enfant de cette époque, nourri d'études fortes et de sentimens exaltés, capable de se passionner pour tout et surtout pour les causes périlleuses, ambitieux de dévouement et de dangers. Pichegru rendu à l'état de citoyen, mais dictateur universel de l'opinion, traversait alors en triomphateur ces villes de Franche-Comté où une populace imbécile devait un jour traîner ses statues dans la boue. Une de ses premières pensées fut de m'appeler. Je l'accompagnai à Arbois. J'ai fait seul avec lui dans sa voiture cette partie de son voyage. De Besançon, il y a onze lieues de poste.

Je venais d'embrasser avec toute la ferveur d'un néophyte le parti tout aussi absurde, mais non plus absurde qu'un autre, auquel on ose prétendre que Pichegru s'était vendu plus d'une année auparavant, comme si Pichegru avait pu se vendre! j'exerçais sur la classe jeune un certain ascendant d'expansion, et si l'on veut de turbulence. J'espère au moins qu'on ne me contestera pas celui-là, même dans mon pays. J'étais un séide tout fait, et j'en valais bien un autre. Si Pichegru avait conspiré, il l'aurait pris. Mais Pichegru ne conspirait pas.

Il m'aimait cependant, et je ne lui ménageais pas les aveux. Eh bien!.... ses conseils sont devenus la règle de ma raison quand j'ai été affranchi de toutes les erreurs dont il m'avait détourné. La politique de Pichegru, c'était l'ordre, le devoir, la morale, la politique des gens de bien d'aujourd'hui, au désespoir près.

Arbois ne l'accueillit pas comme un de ses enfans, mais comme le roi de ces jours de nécessité. Rien n'était plus fait pour lui déplaire que ce pompeux cérémonial sous lequel se déguisaient gauchement les secrètes vues des partis. Il savait trop que tout cela ne s'adressait pas à lui; il avait résolu d'y couper court une fois. Après ces manifestations générales de reconnaissance et d'affection qui ne coûtaient rien à une ame si naturelle et si tendre, après ces effusions d'un abandon plus intime que sollicitaient d'anciens souvenirs : « Mon cher compatriote, dit-il au président de la dé-
» putation qui était venue le recevoir, je n'ai qu'un très-petit

» nombre d'heures à passer dans mon pays natal, et je les dois » presque toutes à mes parens des villages voisins. Si l'amitié qui » m'unit à vous m'entraînait à négliger mes devoirs de famille, » vous m'en blâmeriez le premier, et vous auriez raison. Vous » venez cependant me proposer un dîner et un bal. Quoique j'aie » perdu depuis long-temps l'habitude de ces plaisirs, j'y partici- » perais volontiers. Je serais heureux de vider en si bonne com- » pagnie quelques verres de notre excellent vin mousseux, et de » voir danser les jeunes filles d'Arbois qui doivent être bien jolies » si elles ressemblent à leurs mères : mais un soldat n'a que sa pa- » role, et je vous jure sur l'honneur que je suis retenu. J'ai pro- » mis il y a long-temps à Barbier le vigneron de faire avec lui » mon premier repas quand je reviendrais au pays ; et, en con- » science, d'ici au coucher du soleil, je n'en peux pas faire deux. »

Il était trois heures après-midi. L'émotion fut grande. Il n'était plus question que de trouver ce vigneron si méprisé la veille, qui avait eu l'honneur d'être l'ami du général. C'était un pauvre diable qui possédait un petit coin de vigne pour toute fortune, et qui arrosait annuellement de son produit un mauvais croûton de pain noir. Les enfans l'appelaient Barbier *le Désespéré*, à cause d'un certain abandon mélancolique et farouche qui se remarquait dans sa singulière personne, et ce nom lui est probablement resté s'il vit encore.

En attendant, on escortait processionnellement le général. Au bout d'une promenade qu'on appelle, je crois, *la Foule*, il s'arrêta un moment devant le vieux tilleul où fut pendu le capitaine Claude Morel, dit le Prince, par les ordres de Biron. « Conservez bien » cet arbre-là ! dit-il avec émotion.... Ce brave homme a joui » d'un bonheur qui est l'objet de tous mes désirs ! Il est mort pour » la patrie !... »

On était parvenu à trouver le Désespéré dans sa vigne, et on lui avait porté, chapeau bas, l'invitation respectueuse des autorités de la ville. Il s'était rendu au banquet sans autre cérémonie, et après avoir déposé dans un coin ses outils et sa hotte, il s'était jeté en pleurant de joie dans les bras de Pichegru.

— « C'est donc toi, Charlot, mon pauvre Charlot! s'écriait Barbier le Désespéré. »

—« C'est donc toi, mon cher camarade! lui répondait Pichegru en pleurant aussi. »

Je puis me tromper sur un homme que j'admire par-dessus tous les hommes qu'on admire, mais jamais la simplicité, la naïveté des mœurs, ne m'a paru toucher de plus près au sublime.

Pichegru fit asseoir le Désespéré à côté de lui, ne parla en particulier qu'à lui, et ne le quitta pas jusqu'à son départ. S'il y avait là des émissaires de Pitt et Cobourg, ils en furent pour leurs frais.

Voilà le traître qui conspirait pour l'aristocratie, pour le pouvoir absolu!...

Et s'il avait conspiré pour lui-même, s'il avait daigné leurrer le peuple d'une fausse espérance, s'il avait trahi la liberté en la proclamant, s'il s'était laissé infliger le pouvoir impérial en feignant de le repousser, ceux qui le calomniaient alors, le front aujourd'hui baissé dans la poussière, adoreraient son effigie au sommet d'une colonne!

Mais cette conspiration pour les Bourbons, où en sont les preuves? Je n'en oublierai pas une.

Est-ce dans les papiers si adroitement, si heureusement saisis le lendemain du 18 fructidor dans les fourgons de Klinglin, de d'Antraigues, des intrigans de Bareuth, car on n'a jamais vu tant de fourgons égarés? « Il eût été facile de les examiner *légalement*, dit l'habile auteur de l'article PICHEGRU dans la *Biographie des contemporains*, qui est une des pièces les plus solides de l'accusation; mais il est tant de parvenus à l'autorité, ajoute-t-il, qui aiment mieux proscrire! »

Ces papiers n'ont donc pas été examinés LÉGALEMENT; ils n'ont jamais été VUS EN NATURE; on n'a fait dans leur publication ni la part du vil espion qui invente de faux rapports pour fournir aux besoins de sa méprisable vie, ni la part du sycophante qui suppose ou qui falsifie des documens pour justifier ses gros salaires diplomatiques ou pour les faire augmenter, ni la part du lâche, quel qu'il soit, qui s'empresse d'aggraver de son témoignage honteux

une dénonciation capitale, pour l'empêcher de s'étendre jusqu'à lui !...

Et quand des papiers saisis dans des fourgons ou ailleurs ont-ils manqué à l'oppression d'un grand homme? Si Bonaparte avait échoué à Saint-Cloud, le directoire n'avait-il pas en main son premier traité secret avec le duc d'York, son second traité secret avec le roi de Prusse par l'intermédiaire de Sieyès? N'était-ce pas pour eux que le 18 brumaire avait été entrepris? J'en peux parler savamment de ces traités-là; je les ai vu faire.

On sait aujourd'hui, à n'en pas douter, comment Bonaparte s'entendait avec le duc d'York et le roi de Prusse.

Et puis j'admets qu'il y ait des pièces authentiques dans ce fatras d'infamies, et je n'y suis certainement pas obligé; j'admets que de misérables ardélions de la police royale se soient faits forts de quelques beaux noms pour se recommander à leurs maîtres, et que leurs maîtres aient été assez dupes pour les écouter; j'admets jusqu'à l'authenticité de ce projet de marché où Pichegru célibataire se fait ridiculement octroyer des avantages actuels pour des enfans qui n'existent pas; qu'est-ce que cela prouve, sinon que les courtiers de conspiration sont bien insolens, et que ceux qui les paient sont bien crédules? Il n'y a pas de jour où des escroqueries, toutes semblables en petit, n'égaient l'auditoire de la police correctionnelle.

Veut-on savoir ce qu'en pensait lui-même le corps législatif de fructidor? Barras, Thibaudeau, Cambacérès, et vingt autres, étaient compromis dans ces correspondances, ni plus ni moins que Pichegru : il passa à l'ordre du jour à l'unanimité.

Ce n'est donc pas cela qui peut fonder la proscription morale de Pichegru. Voyons le reste.

Est-ce par hasard la lettre tardive de Moreau, cette dénonciation après coup qui révélait au directoire une ancienne conversation confidentielle entre lui Moreau, général en chef, et Pichegru, alors déporté, alors garrotté d'indignes liens dans une charrette grillée? Cela ne serait pas beau, mais qu'en résulterait-il en dernière analyse? Deux choses : que Pichegru croyait à Moreau, et

que parmi les éventualités de la France révolutionnaire il avait le bon sens de compter sur la monarchie. La belle merveille! Ce secret que Pichegru aurait soufflé à l'oreille de Moreau, c'était le secret de la comédie, la dernière pensée de tout le monde. Pour que Pichegru n'en parlât pas à Moreau, il aurait fallu qu'il prît Moreau pour un mouchard, pour l'homme de la lettre au directoire.

Respect aussi à la cendre de Moreau, de Moreau, hélas! qui est mort au milieu des Russes, dans des circonstances bien plus défavorables à sa mémoire qu'aucune de celles dont on charge la mémoire de Pichegru, et qui, selon toute apparence, est cependant mort innocent de trahison. Je ne suis pas suspect quand je défends celui-là.

Mais cette lettre de Moreau, il l'a déniée sans intérêt à le faire, quand il avait intérêt peut-être à l'avouer; et c'est l'acte le plus viril de sa vie morale et politique. Elle est donc comme non avenue dans la question.

Allons toujours aux preuves de la conspiration de Pichegru. J'ai promis de ne pas les éviter.

Est-ce le fait singulier sur lequel s'appuie l'article de la *Biographie des contemporains*, qui n'est certainement pas à récuser pour les ennemis de Pichegru? Les expressions du rédacteur, homme de cœur, d'esprit et de mesure, qui lutte visiblement malgré lui contre son intime conviction, sont trop précieuses pour que je ne prenne pas plaisir à les copier. Elles m'éviteront presque la peine de répondre.

« Un émigré, dit-il, transfuge du parti royaliste, livra le premier, à ce qu'on assure, aux directeurs les secrets du prince » de Condé et de Pichegru, secrets auxquels il avait été initié, » et obtint pour prix de sa délation des récompenses pécuniaires » et des missions d'observateur à l'étranger. »

Quand *transfuge, délation, récompenses pécuniaires et mission d'observateur à l'étranger* seront de la langue de l'honneur et de l'histoire, je dirai ce que vaut ce témoin; et je le dirais dès aujourd'hui s'il n'était mort.

Est-ce le radotage de Fauche-Borel, devenu par je ne sais quel hasard chroniqueur authentique de la restauration? Ceci mérite un peu plus de développemens. Nous entrons sur un autre terrain.

Fauche-Borel était un brave homme, sincèrement attaché aux Bourbons, vulgaire et naïf de nature, actif et remuant d'instinct, serviable par sentiment comme un bon Suisse, plus serviable encore quand il y avait quelque chose à gagner à l'être, comme le Suisse du proverbe; un prêteur obligeant qui avait trop de débiteurs à Coblentz pour ne pas retrouver quelques protecteurs à la cour; un messager officieux dont les frais de poste se payaient en complimens; un intrépide entremetteur dont les dangers se reconnaissaient en promesses. L'appétit vient en mangeant, et l'esprit en intriguant. Il s'avisa un jour de se dédommager des pertes du courtage dans les gros salaires de la diplomatie; et ses prétentions furent bien accueillies, car les diplomates du prétendant n'étaient pas forts. Dès ce moment il sillonna l'Europe de ses roues dans toutes les directions, comme le Bawer de Potemkin, colportant de ville en ville, de camps en camps, et de palais en palais, des lettres de créance griffonnées sur satin, signées *Louis*, et plus bas *d'Avaray*; puis, rendant en échange et contre de bons mandats toutes les billevesées qui lui passaient par la tête. Ce n'était pas que le pauvre Fauche n'eût eu des entrevues solennelles; il serait allé proposer au cardinal Maury de décoiffer le chapeau rouge, et à Napoléon couronné d'accepter l'épée de connétable, car il agissait en conscience; mais le résultat de ses négociations s'arrangeait si étrangement dans son esprit que les refus les plus déclarés s'y tournaient en promesses, et il ne rentrait jamais auprès de son prince nomade que les mains chargées de lis qui distillaient une myrrhe royale, comme ceux du *Cantique des Cantiques*. Il ne faut pas croire pour cela que Fauche fût un menteur systématique. Il croyait profondément tout ce qu'il s'était raconté, et je ne l'ai jamais vu varier d'une virgule dans le thème grossier de ces happelourdes qu'on a fait semblant de prendre pour argent comptant de Mittau à Varsovie, de Varsovie à Hartwell, et de Hartwell aux Tuileries.

Fauche m'a souvent en effet débité toutes ces sornettes avec l'aplomb d'un théologien qui prêche le dogme; je les ai gravement écoutées, en me contentant d'opposer quelque doute à des faits matériellement faux dont l'impossibilité tombait sous les sens de tout le monde, pour me procurer le plaisir de les entendre répéter dans les mêmes termes, ni plus ni moins, car j'ai déjà dit que Fauche était invariable dans ses formules. A la seconde ou troisième affirmation je tombais d'accord avec lui, sauf à rire, et je n'en étais pas plus convaincu. Nos contestations ne pouvaient aller fort loin, parce que Fauche, devenu vieux et infirme, avait été d'ailleurs dans sa cause un agent utile et un fidèle serviteur; qu'il avait beaucoup souffert dans sa personne et dans celle des siens, et que, pour dernier résultat, la restauration l'avait laissé pauvre comme les pierres sur lesquelles il a fini par se briser le crâne à défaut de quelques misérables billets de 1,000 francs dont on faisait litière à de méchans paperassiers. Je l'ai connu, je l'a plaint; je n'accuse pas sa pauvre cendre oubliée, abandonnée, mais je déclare sur l'honneur, et à la face de tout ce qu'il y a de gens sensés dans le parti qu'il a servi, que nous n'avons jamais cru un mot de ce qu'il disait.

Je me rappelle ici une anecdote remarquable. Fauche conservait une foi si aveugle à cette grande conspiration monarchique dont son génie, à lui Fauche, avait été la cheville ouvrière, que si la toute-puissance et la toute-bonté de Dieu lui permettent de retrouver un jour Pichegru au paradis des sages, il lui en touchera certainement quelques mots. Ne se souvint-il pas après la restauration d'y avoir impliqué Cambacérès et Barras? Fauche victorieux se crut obligé d'aller visiter ses innocens complices, dont la position paraissait moins favorable, et rien n'est plus propre à confirmer ce que l'on savait déjà de la bienveillance de son caractère. Cambacérès le fit mettre à la porte; Barras, qui était la fleur des hommes polis, l'invita à dîner. Il y avait là vingt hommes aujourd'hui vivans dont quelques-uns jouent un certain rôle dans les affaires, et qui rient encore de l'opiniâtreté de Fauche à soutenir devant Barras que Barras avait conspiré pour les Bourbons,

du dépit nerveux et convulsif de Barras, qui ne pouvait opposer que des cris et des sermens à son corrupteur impassible. Cela devait être fort bouffon.

Il est probable que le dîner chez Barras finit comme la visite à Cambacérès avait commencé; mais Fauche ne se déconcertait pas pour si peu. Huit jours après, tout entier à son idée fixe, il vous aurait dit fièrement qu'il venait de visiter Cambacérès ou de dîner chez Barras, ses anciens collaborateurs au grand œuvre de la restauration si heureusement accompli.

Telle est cependant l'*autorité historique* sur laquelle sont fondés tant de mensonges *historiques*, ou prétendus tels, que je viens le premier convaincre d'impertinence et d'effronterie : correspondances vraies, correspondances supposées, marchés verbaux, marchés écrits, trahisons gratuites ou payées, le secret des fourgons, la révélation de Montgaillard, le sot article de Beaulieu dans la *Biographie universelle*, l'article cent fois plus décent de la *Biographie des contemporains*, où l'on n'a copié Beaulieu qu'en rougissant, aveux implicites de la restauration, qui n'était pas fâchée de compter un illustre martyr de plus, honneur tardif, ovations posthumes, et monumens mal entendus! Il n'y a derrière tout cela que la grosse figure du malheureux Fauche se portant garant de la honte de Pichegru devant les Bourbons, devant le pays et devant la postérité.

Fauche n'avait vu Pichegru que deux fois avant la proscription de fructidor, dont les suites conduisirent Pichegru à Londres, et je l'en ai fait convenir. La seconde fois, Pichegru reconduisit Fauche jusqu'au bas de l'escalier, et se retournant du côté de son aide-de-camp : « Lorsque monsieur reviendra, dit-il, vous me rendrez le service de le faire fusiller. » Puis donnant le bras à Gaume pour remonter : « Il ne faudrait pas le fusiller, continua-t-il en riant; mais j'espère qu'il n'y reviendra plus. »

La restauration s'abandonnait, selon son usage, à l'impulsion donnée. La commission du monument de Pichegru, dont j'ai fait partie, et dont les intentions étaient admirables, obéissait machinalement à la même impression. « Mais, au nom de Dieu, disais-

je à Delarue, vous savez qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela! — Pas un mot! me répondit Delarue; mais Pichegru est mort royaliste. » — Je le crois!

Royaliste, soit, mais non traître! — Mon ministère à la commission finissait là, comme il finit ici.

Et cette longue apologie, en effet, je ne l'ai pas écrite pour les républicains. Pichegru était trop pur pour prêter son appui aux républiques de nos jours de corruption!

Je ne l'ai pas écrite pour les légitimistes. Pichegru, légitimiste de cœur et de raison, n'aurait jamais engagé secrètement sa loyale épée à une cause qui n'avait pas reçu son serment public.

Je ne l'ai pas écrite pour les enfans de Pichegru; il n'en a point laissé.

Je ne l'ai pas écrite pour ses parens. Ses parens sont à leurs vignes, et ne se doutent guère que la vertu de Charlot Pichegru ait pu être soupçonnée.

Je ne l'ai pas écrite pour sa noble et inoffensible mémoire; elle se passera bien de moi.

Je ne l'ai pas écrite pour l'histoire. Qu'est-ce que c'est que l'histoire?

Je l'ai écrite pour la vérité.

S'il reste des successeurs et des avocats à Fauche, à Beaulieu, à Montgaillard, au directoire; — si l'on parvient à me prouver que je me trompe, — oh! je n'aurai pas la force de jeter ma boule noire dans le scrutin de l'opinion! Je ne condamnerai pas Pichegru, le plus infortuné des grands hommes, comme il en est le plus grand! Mais je n'en parlerai plus.

Ch. Nodier,
de l'Académie-Française.

Physionomie

DES

VIEUX CONTEURS FRANÇAIS.

§ I [1].

La littérature, après avoir essayé plusieurs transformations successives, revient sans cesse à une forme première, qu'elle quittera encore pour la reprendre plus tard, lorsque l'oubli lui aura rendu tout l'attrait de la nouveauté. « En effet, dit La Fontaine, on ne peut pas dire que toutes saisons soient favorables pour toutes sortes de livres. » Mais il n'est pas de genre si décrié et si vieux qui ne puisse être rajeuni et remis en honneur. Ceci est une affaire de mode, un hasard de fortune; et si les écrivains sont impuissans à créer, ils savent renover avec art. On jette au rebut les anciens moules : on ne les brise jamais. Demain peut-être on ressuscitera l'héroïde, et puisque l'ode de Ronsard est remontée sur son trône

[1] Cette introduction sera suivie d'une série d'articles biographiques et critiques (*N. du D.*)

après deux siècles et demi d'humiliations, ne sera-ce pas bientôt le tour des rondeaux de Benserade, des vers *équivoques* de Crétin, des *soties* de Gringore et des *mystères* de Greban? Aujourd'hui la vogue est au conte, et les libraires ne sèment plus que conteurs, comme autrefois ils ne greffaient que du Saint-Évremont.

Passe donc pour le conte; c'est un produit agréable, qui ne manquera jamais en France, où il est indigène. Le caractère, l'esprit et la langue de notre pays sont essentiellement propres à la nature du conte, qui doit être vif, joyeux, hardi et naïf: ces qualités du moins se trouvent réunies dans la plupart des contes des quinzième et seizième siècles, que nous allons passer en revue. Il y a toute une littérature exquise de finesse et de grâces, qui reste ignorée sous les laves refroidies de vingt éruptions littéraires, comme ces villes antiques d'Italie, enterrées vivantes et plongées dans les ténèbres, tandis que des villages modernes, bâtis de leurs débris, à la place même qu'elles occupaient, s'étalent au soleil, et foulent aux pieds les trésors de l'art immortel; la cabane est assise sur le fronton d'un temple.

Le conte est partout le type primitif de la littérature d'un peuple. Jadis l'historien et le rapsode contaient: Hésiode, Homère, Hérodote, Lucien, ne furent que des conteurs poètes et philosophes, qui, selon le goût de leur temps, varièrent les formes de la tradition écrite. Bien avant eux, dès l'origine de la société, au milieu des forêts, les hommes nouveaux se reposaient des fatigues de la chasse en écoutant les récits d'un vieillard qui leur disait ce que son père lui avait dit touchant la naissance de l'univers. Le conte et l'histoire eurent une source commune, contemporaine des langues, et ce ne fut qu'après des siècles d'éducation intellectuelle que l'histoire fut dégagée de l'alliage du conte.

Plutarque, qui fut le Montaigne des Grecs, résume à lui seul les diverses époques du conte ancien, qui était en honneur jusque dans les veillées des sorcières de Thessalie, comme nous le trouvons chez Mlle de Lussan. Les Romains ne nous ont laissé de conteurs que Diodore de Sicile et Apulée; mais nous savons qu'ils empruntèrent aux Grecs les banquets *acromatiques*, c'est-à-dire,

suivant le commentaire d'un conteur français, « assaisonnés de quelque bonne sauce et savoureux sopiquet de contes récréatifs et plaisantes sornettes. »

Les premiers contes, en France, furent des légendes de saints, narrées avec une crédule simplicité et grossies de bouche en bouche. Le tombeau de Dagobert, à Saint-Denis, où la sculpture a représenté les voyages de l'ame de ce roi dans l'enfer, est un conte fantastique figuré en pierres ; la *Légende dorée* de Jacques de Voragine forme un recueil de contes merveilleux, qui ne le cèdent pas aux *Mille et une Nuits* arabes. Ces contes pieux, inventés par les moines et enjolivés de détails peu édifians, avaient pris racine dans la religion, et telle était la manie de conter alors, que les dogmes fondamentaux du culte furent travestis de la façon la plus scandaleuse, sans mauvaise pensée. Ainsi l'Évangile servit de texte à des facéties licencieuses. Les livres d'heures et les psautiers étaient d'ordinaire allongés de miracles, de diableries et de paraboles, qu'on lisait à l'église par manière de distraction. Voilà comment il est arrivé que les plus célèbres prédicateurs du quinzième siècle, Menot, Maillard, Barlette, mêlaient tant de contes à leurs sermons, et changeaient la chaire en tréteaux.

On peut rapporter à l'invasion des Maures d'Espagne dans les Gaules méridionales l'invasion du conte de gai-savoir, que les troubadours apprirent aux trouvères. Les Maures, ainsi que tous les Orientaux, se plaisaient singulièrement à entendre de longues narrations qui berçaient leur paresse, à l'ombre des aloès et au bord des fontaines. Le sultan Chahriar reculait de jour en jour la mort de Cheherazade pour ne pas laisser interrompu un de ces contes qu'elle racontait en attendant l'aurore, à la prière de sa sœur Dinarzade. Bientôt le Languedoc, en expulsant ses conquérans, retint quelque chose de leurs mœurs et de leurs arts. Un dicton populaire donna la palme au *mieldre jugleor en Gascoigne;* cette province fournissait les meilleurs jongleurs ; et toujours, enclins à ce genre de divertissement, nos bons aïeux *riaient.*

L'Orient raviva encore la passion des contes, lorsque les croisades eurent acclimaté en France une foule d'usages d'outre-mer.

Les Sarrasins et le climat de la Palestine amollirent les vainqueurs, qui rapportèrent dans leur patrie le goût des apologues et cette volupté nonchalante que procurent aux Asiatiques les récits fabuleux. Les trouvères se souvinrent des aventures ingénieuses qu'ils avaient ouïes sous la tente, à Damas et à Massoure. La cour de Philippe-Auguste reçut le reflet de celle du soudan Saladin, et il n'y eut pas de fête royale ou seigneuriale sans un lai récité durant le festin, au murmure des coupes qu'on remplissait de vin de Chypre. Durand, Rutebeuf, Cortebarbe, Marie de France et les autres, qui précédèrent les romanciers de chevalerie, eurent la gloire d'inspirer Boccace.

Ne semble-t-il pas que les contes ont été surtout en faveur dans les momens difficiles, où il était besoin d'oublier les malheurs du temps, la guerre, la famine et la peste? Boccace composa son *Décaméron* pendant la peste de Florence; Pogge, qui naquit cinq ans après la mort de Boccace, son maître, écrivit ses contes facétieux au milieu des schismes turbulens de la papauté; Eustache Deschamps, qui avait étudié la médecine dans le Levant, paraît mettre le conte au nombre des remèdes de l'épidémie que Boccace combattait à force de gaieté, lorsqu'il recommande en ballade de fuir la tristesse *et fréquenter joyeuse compagnie.*

C'est dans le quinzième siècle que l'exemple de Boccace réveille en France la muse du conte, endormie comme Épiménide, tant que le choc des armées retentissait d'un bout du royaume à l'autre; depuis quinze ans, la guerre civile faisait silence, et la peste ne dévorait plus les populations, lorsque le dauphin de France, qui devait être Louis XI, réfugié à la cour du duc de Bourgogne, pour échapper au ressentiment de son père, Charles VII, consola son exil par les *Cent nouvelles nouvelles*, «assez semblables en ma» nière, dit Antoine de la Salles, éditeur anonyme de ce recueil, » sans atteindre le très-subtil et orné langage du livre de *Cent* » *nouvelles.* » Le terrible Louis XI avait ses heures de badinage et de belle humeur à table et parmi les fumées de la *buverie;* il préludait aux potences de son règne par des propos folâtres, et il payait en monnaie de langue l'hospitalité de son *beau-frère de*

Bourgogne. Ces deux fiers auteurs se mesurèrent, à quelques années de là, dans la plaine de Montlhéry.

La cour de Bourgogne, où se racontèrent si librement cent nouvelles galantes, n'admettait pas les dames à ces après-soupers gaillards, où chaque assistant avait la parole à son tour, et rafraîchissait sa mémoire dans un pot de cervoise ou bière forte; mais les femmes étant introduites à la cour de France par Anne de Bretagne, le conte quitta son allure soldatesque et voila sa nudité impudique, sans renoncer pourtant à son franc-parler et à sa joyeuseté native. La mère de François Ier, Louise de Savoie, et sa fille, Marguerite d'Alençon, depuis reine de Navarre, excellèrent dans un genre qui veut, par-dessus tout, le talent de broder une idée avec esprit et délicatesse. On assure que Mme de Savoie s'avoua vaincue par sa fille et déchira son ouvrage, que nous regretterons, malgré cette rigoureuse condamnation. Marguerite nous a conservé son chef-d'œuvre, *l'Heptaméron*, ou *Histoire des Amans fortunés*, dans lequel, dit Claude Gruget, premier éditeur de ces contes, *elle a passé Boccace*.

Marguerite, que la réforme n'empêcha pas de faire traduire *le Décaméron* par son secrétaire, Antoine Maçon, ne rassemblait aucune nouvelle *qui ne fût véritable histoire*, et sa haute philosophie, loin de s'effaroucher des libertés du conte, *brisait l'os médullaire* du Livre de Rabelais, que des précieux du siècle de Louis XIV ont osé traiter de *bouffon insipide*; le cardinal Dubellay envoyait dîner avec les laquais quiconque n'avait pas lu *le livre!* Enfin, il importe peu que les nouvelles publiées sous le nom de la reine de Navarre soient sorties de la plume d'un de ses valets de chambre lettrés qu'elle s'attachait par des bienfaits, et plus encore par sa beauté et son mérite incomparables; les *Contes et joyeux Devis* de Bonaventure Despériers sont peut-être des lambeaux de *l'Heptaméron* inachevé.

Ce que touche une main royale devient or; le conte fut partout le bienvenu, et tandis que dans chaque ville de France, parens, amis et voisins, se réunissaient les soirs pour banqueter et conter à frais communs, les imitateurs de Rabelais et de la reine de Na-

varre accaparèrent et gardèrent long-temps la fortune que leurs modèles avaient eue. Noël Dufail, sieur de la Herissaye, voulut prouver par ses *Contes d'Eutrapel*, que *l'utilité des contes facétieux est grande;* le savant Henri Étienne, pour faire l'apologie de son cher Hérodote, n'imagina rien de mieux que de publier un volume de contes qu'il se défend d'avoir *enrichis*, sous le titre de *Introduction au Traité de la Conformité des Merveilles anciennes avec les modernes;* Tabourot, fidèle à sa devise : *A tous accords*, qui fut aussi celle de Henri III, montra un talent varié dans ses *Bigarrures;* Guillaume Bouchet, sieur de Boncourt, dédia aux marchands de Poitiers ses *Serées*, dont *les discours libres et gaillards se ressentent de l'ancienne prudhommie du bon vieux temps;* Béroalde de Verville, tout abbé qu'il était, ou parce qu'il était abbé, gâta son *Moyen de Parvenir*, à force de grossièretés, et d'Ouville s'appropria beaucoup de bien d'autrui dans ses *Contes aux heures perdues*. Le conte s'empara tellement de tous les instans de la vie, que les *Serées* de Bouchet furent accompagnées des *Facétieuses Journées* de Gabriel Chappuis, et de la traduction des *Facétieuses Nuits* de Straparole ; enfin, les nouvelles de l'Italien Bandel, traduites, ou plutôt paraphrasées, par Belleforêt et Boaistuau, furent les derniers soupirs du conte au seizième siècle, immortel phénix que La Fontaine devait extraire de la poussière de ces *bouquins de haute graisse*.

La plupart de ces bouquins sont aujourd'hui rares ou introuvables, la plupart imprimés avec une orthographe et des caractères gothiques, la plupart d'ailleurs illisibles aux dames ; cependant c'est là le dépôt du véritable esprit français, et ce précieux dépôt presque ignoré finira par disparaître tout-à-fait, car les étrangers recherchent volontiers nos curiosités bibliographiques. Nous avons pensé qu'il y aurait intérêt et profit pour les gens du monde à visiter avec nous les ruines du conte qui n'ont jamais eu de cicérone ; nous avons pensé que les dames ne se fâcheraient pas de connaître d'un ouvrage bizarre, comique et original, ce qui peut leur en être présenté avec les exigences polies de notre siècle ; le fruit défendu a bien des charmes depuis Eve, et celui que nous of-

frirons sera sans dangers : il y a tant de perles à tirer du fumier de nos Ennius !

Sans doute le goût a bien varié du quinzième siècle au nôtre. Les *Cent nouvelles nouvelles* furent *mises en terme et sur pied au commandement et avertissement du très-redouté seigneur Louis onzième; l'Heptaméron* parut *sous la permission du roi*, et sous les auspices de *très-illustre et très-vertueuse princesse, madame Jeanne de Foix, reine de Navarre;* mais les *Contes* de La Fontaine, qui n'avait pas choisi d'autre Mécènes que la Champmeslé, soulevèrent l'indignation du roi, et le lieutenant de police en supprima l'édition, comme *remplie de termes indiscrets et malhonnêtes*, et ne pouvant avoir *d'autre effet que celui d'inspirer le libertinage.*

Nous examinerons les conteurs avec leurs contes, et nous verrons se dessiner le portrait moral et biographique de l'auteur derrière son œuvre, à commencer par Bonaventure Despériers, chez lequel *le front tétrique trouvera de quoi dérider sa sévérité et rire une bonne fois*, ainsi que l'éditeur de ces contes posthumes le promettait en 1558 à *l'ami lecteur.*

P.-L. Jacob, *Bibliophile.*

AHASVÉRUS :

UN VOLUME IN-8°, PAR M. EDGAR QUINET.

Le premier ouvrage qui ait révélé M. Edgar Quinet au public est son éloquente traduction des *Idées sur la philosophie de l'histoire*, par Herder. En 1829, ayant été appelé à faire partie de la commission scientifique envoyée en Grèce, il rapporta de ce voyage de belles inspirations sur les origines, les traditions, la religion et la poésie de l'antiquité grecque, dans leurs rapports avec la Grèce moderne. En 1832, il parcourut l'Italie, et visita Rome, Florence, Naples, Venise, etc., etc.

Aujourd'hui, en choisissant le juif errant comme le héros d'une épopée, M. Edgar Quinet n'est pas venu faire seulement une pure œuvre d'art, une plus ou moins habile résurrection de cette légende du moyen âge; mais il a créé une sombre et originale personnification de tous les sentimens de fin, de mort, de néant et de désespoir, bien naturels sans doute à un siècle qui naît à peine, et qui a vu déjà tant de ruines s'amasser autour de lui, tant d'illustres têtes tomber; un siècle qui a vu finir toutes choses et rien commencer, un siècle dans lequel la mort est devenue si familière et si facile que la manie du suicide vient armer jusqu'aux frêles mains des enfans.

L'Ahasvérus de M. Edgar Quinet n'est donc pas, comme celui

TIMBRE

de la complainte populaire, ni comme celui dont Goëthe a laissé l'esquisse, ni comme celui de Shubart ou de Bérenger, le type de la race juive, l'histoire de cette impitoyable malédiction qui poursuit, à travers le temps et l'espace, ce peuple aveugle, assassin du Christ. Je ne vois pas non plus dans le juif errant de M. Quinet la personnification de l'humanité entière, *cet homme éternel, auquel tous les autres ressemblent;* sous ce rapport, son œuvre serait trop incomplète; car il n'a chanté que l'humanité qui doute et qui meurt, et il a existé une humanité croyante et immortelle. Mais sous cette figure du juif errant, telle que la tradition du moyen âge nous l'a transmise, M. Quinet me paraît avoir résumé toute l'inspiration morale et poétique de la dernière phase générale de l'époque moderne, celle qui est représentée par le génie de Goëthe, de Schiller, de Byron, d'Hoffmann, de Chateaubriand, de Lamartine. Voici l'action du poème:

—Depuis trois mille cinq cents ans, le jugement dernier a été rendu dans la vallée de Josaphat. La terre que nous habitons n'existe plus. Dieu se prépare à une autre création; il est mécontent de la première, et reproche aux chérubins et aux séraphins de l'avoir mal dirigée. Les grands saints, Michel, Thomas, Bonaventure, Hubert, auront la garde de la nouvelle terre; mais, pour leur instruction particulière, le Père Éternel juge à propos de leur faire représenter le bien et le mal, tous les gestes et le sort accompli de cet univers au sein duquel nous avons vécu. Tel est le prologue. Le drame est divisé en quatre journées : *la Création, la Passion, la Mort, le Jugement dernier.* — Au commencement, l'Océan, le serpent, les animaux gigantesques, remplissent seuls l'espace, et s'enorgueillissent de ne sentir aucun être au-dessus d'eux. Une voix immense retentit, c'est celle des géans et des Titans, qui se vantent d'envahir la nature entière; une île les engloutit : voici le déluge, puis les migrations des races humaines.

Mais avant de voir apparaître l'Orient, il est bon de signaler dans cette histoire des commencemens du monde une lacune singulière. Pourquoi le Père Éternel a-t-il donc oublié de montrer aux séraphins, aux anges et aux saints qui le contemplent, la créa-

tion de l'homme? Cela ne valait-il pas la peine d'un souvenir? N'était-il pas de quelque intérêt de nous faire entendre les premiers soupirs de l'homme et de la femme, les premiers battemens de leur cœur, de recueillir leur première parole, naïve expression de leur étonnement et de leur amour? Il y avait là une poésie toute faite dans la Genèse, dans Milton et dans quelques belles pages de Buffon. Pourquoi encore le Père Éternel ne dit-il rien de la chute, de la révolte de l'homme, du premier sang versé? Il s'était joué cependant, au sein de la famille d'Adam, d'après toutes les traditions, un effroyable drame, dont les suites ont été assez décisives pour la destinée de l'humanité entière. Byron ne l'avait pas oublié, lui, ce premier acte de la liberté de l'homme. Son intraitable et sombre génie avait bien su accepter la tradition au sujet de cette pathétique et cosmogonique tragédie; mais il l'avait acceptée, le farouche Harold, pour prendre en main la cause de l'homme contre Dieu, pour soutenir la légitimité de l'orgueil et de l'indépendance impie de Caïn. Ce mystère de Caïn, dans les œuvres de Byron, est l'inspiration la plus audacieuse de ce génie de la révolte et du blasphème.

J'ai voulu m'arrêter sur cette grande lacune dans l'épopée de M. Quinet, car elle est très-importante pour en apprécier la portée philosophique; et, en vérité, je crains bien que par cet oubli, il ne puisse pas m'expliquer le mystère de la venue du Christ, de son incarnation, de sa passion, de sa mort. Si le Christ n'est pas venu racheter l'homme de sa chute, que devient le christianisme? Et sans le christianisme, qu'est-ce que l'humanité, qu'est-ce que le poème de M. Edgar Quinet?

Je reprends la marche des races primitives. — L'eau du déluge s'étant retirée, les tribus descendent du sommet de l'Himalaya et suivent, les unes le cours du Gange, les autres celui du Nil, celles-là le cours de l'Euphrate. Voilà l'Orient qui se met à l'œuvre et creuse ses temples dans les montagnes, bâtit ses dieux, façonne ses sphinx, dresse ses pyramides... Thèbes, Palmyre, Babylone, Ninive, Persépolis, sont déjà bien vieilles, bien écrasées sous leurs ruines, bien seules dans le désert, dont le sable

vient chaque jour les engloutir... Une voix leur arrive, c'est celle de Jérusalem qui leur apporte la grande nouvelle. Quelle nouvelle? un Dieu est né dans l'univers! Alors les villes envoient en leur nom les rois mages saluer le Dieu nouveau dans son berceau... Quand les rois reviennent, ils ne trouvent plus leurs villes, l'Orient a disparu comme un palais enchanté, et le chœur célèbre sa mort. Une voix, celle des sphinx, lui répond : « Pas-» sant qui chantez si bien, savez-vous donc s'il n'y a plus au Li-» ban du bois de Judée de quoi tailler une croix? »

C'est par cette prophétie menaçante que la première journée est liée à la seconde. — La passion commence, le Christ traîne sa croix, suivi par les huées de la foule. Ahasvérus contemple avec anxiété et colère la marche du fils de l'homme vers le Golgotha... Le Christ s'arrête et demande secours au juif. Ici vous assistez à cette scène pathétique rendue par M. Quinet avec tant de simplicité, dans laquelle Ahasvérus se montre impitoyable et prononce lui-même son anathème... Marche! marche!... la passion du Christ est achevée; à ton tour, Ahasvérus! L'ange saint Michel apparaît à la porte du juif et lui amène le cheval Séméhé, celui qui errait nuit et jour, depuis le matin du monde, attendant le cavalier maudit. Tandis que Ahasvérus précipite sa course à travers la terre, dans les déserts de l'Orient, du Nord au Midi, l'empire romain s'écroule, les barbares se ruent sur son cadavre et le foulent sous les pieds de leurs chevaux sauvages. Cette grande justice de Dieu n'est pas exécutée, sans que la civilisation n'ait marché et Ahasvérus aussi... Hélas! il tombe épuisé à la porte d'une ville du Rhin; la mort qui, durant tant de siècles, a fait une si ample moisson d'hommes, elle l'a épargné, elle l'a laissé vivant avec le remords dont il est rongé, avec l'anathème dont sa tête est chargée, avec son calice de larmes toujours plein dans son cœur.

La troisième journée, c'est le moyen âge tout entier. Les personnages sont Ahasvérus, Rachel et la Mort, sous la figure de la vieille Mob; le principal théâtre de l'action est la cathédrale de Strasbourg. Ahasvérus, après avoir traversé la malédiction de tous les peuples de la terre, depuis celle du Christ, rencontre enfin une

pitié, une consolation, un amour; une femme se prend d'une irrésistible tendresse pour cet être sombre et mystérieux qui ne peut dire ni son nom, ni d'où il vient, ni où il va; cette femme est un ange tombé du ciel, il se nomme Rachel ici-bas, c'est *l'Abbadona* de Klosptock, avec une passion plus ardente et plus humaine. Mob est tout à la fois Méphistophélès le ricaneur, ce Satan qui souffle sur toutes les illusions, qui refoule tous les nobles élans de l'ame, et la Mort planant, les ailes déployées, sur la création; la vieille Mob décide Ahasvérus et Rachel à faire bénir leur mariage; les fiancés se rendent à la cathédrale de Strasbourg. Vous entendez une immense symphonie; c'est la cathédrale qui chante et qui parle, par ses cloches, par son orgue, par ses voûtes, par ses piliers, par ses vitraux, par ses tombes, par ses saints dans leurs niches; toute cette masse colossale, symbole du moyen âge, élève la voix et dit le secret de Dieu renfermé dans ses flancs, le secret des siècles qui ont servi à la bâtir. La poésie et l'art du moyen âge sont résumés dans la cathédrale, et quand sa voix est éteinte, tout est fini pour le poète, il n'a plus rien à nous dire de l'humanité. La quatrième journée est la conclusion de ce drame de six mille ans... Le Père Éternel prononce le jugement dernier. Tous les peuples paraissent devant leur juge; Ahasvérus se présente devant le Christ; le dévouement et la prière de Rachel sauvent son bien-aimé de la vengeance du Christ, Ahasvérus est pardonné... Tout est-il fini? non; les juges sont jugés: si le moyen âge est mort, il faut que ses dieux meurent aussi; le Père Éternel disparaît du ciel, le Christ est enseveli dans l'éternité... Que reste-t-il? pas même le néant.

Je demande grâce à M. Edgar Quinet pour cette analyse décolorée. J'aurais voulu citer tant de pages dans lesquelles déborde une poésie dont les mouvemens ont la variété et la grandeur de la nature entière. Que ne m'est-il possible de mettre sous les yeux des lecteurs qui ne possèdent pas encore le livre de M. Quinet, le chœur des étoiles d'Orient, toutes les scènes d'amour entre Ahasvérus et Rachel, l'intermède de la seconde journée, l'apparition devant le poète de toutes les femmes célèbres par leur amour, par leur beauté ou par leurs talens, de celles

mêmes qui n'ont eu d'existence que dans l'imagination des poètes, « *car les créations du génie ont aussi leur puissante réalité* », a dit Ballanche.

La chose la plus rare à rencontrer dans cette époque si écrivassière, c'est un style qui ne ressemble pas à tous les styles ; celui de M. Edgar Quinet possède une originalité dont le caractère a surpris les uns par sa bizarrerie et sa monotonie, et saisi le plus grand nombre d'admiration pour sa richesse, pour la magie de ses accords et de ses couleurs. Il n'est donné qu'au poète voyageur d'acquérir ce langage qui s'assimile les harmonies, toutes les teintes et les nuances des productions naturelles des contrées qu'il parcourt.

Rien de plus étranger à notre langue métaphysique et politique que cette forme plastique, si familière à tout l'Orient, à la Bible, à la poésie du moyen âge, à toutes les littératures du Nord.

Le mysticisme le plus exalté s'accorde parfaitement avec cette animation de toute la nature. Remarquez qu'il ne s'agit pas ici de l'antropomorphisme païen, de la déification des mers, des fleuves, des vallées ou des villes. Cette poésie telle qu'elle est exprimée par M. Quinet, c'est l'homme qui ne traite pas la terre comme un esclave, comme une matière à industrie ; c'est l'homme qui communique sa pensée et son amour à la création entière, qui l'élève à la dignité et à l'intelligence de son essence divine, lui demandant d'unir sa voix à la sienne pour parler une langue plus harmonieuse et plus sublime, digne de célébrer la gloire et la puissance de Dieu, digne d'être entendue de lui au plus haut des cieux : en un mot, cette poésie est le symbole de l'alliance de l'homme et de la terre.

Les solitaires chrétiens qui habitaient les déserts de l'Égypte aux troisième et quatrième siècles, qui vivaient quatre-vingt-dix ans, comme saint Paul, sans voir un seul de leurs frères, demandant, avant de mourir : Bâtit-on encore des villes? ces saints, qui ont montré tout ce que l'homme peut faire de sa pensée pour la dégager des liens de la matière, ils aimaient la nature comme une sœur, ils l'interrogeaient comme si elle pouvait leur répondre, et ils lui

prêtaient une voix dont les accens se mêlaient aux leurs dans leur prière. Dans la légende de saint François d'Assises, au commencement du treizième siècle, le saint parcourt les forêts chantant les louanges du Seigneur; les oiseaux chantent avec lui, il les prêche, ils écoutent. « Oiseaux, mes frères, disait-il, n'aimez-vous pas » votre créateur, qui vous donne ailes et plumes et tout ce qu'il » vous faut? » Puis, satisfait de leur docilité, il les bénit et leur permet de s'envoler.

Dans son *cantiche* du Paradis, Dante s'entretient avec un aigle qu'il rencontre dans la planète de Jupiter: cet aigle initié à la gloire céleste lui explique les mystères de la justice divine. Aux yeux des grands poètes et des grands artistes de l'ère religieuse, Dieu avait confié sa parole à toutes les créatures sorties de ses mains; toutes pouvaient donc la répéter. *Pleni sunt cœli et terra majestatis gloriæ tuæ*, s'écrie le magnifique cantique de l'Église, le *Te Deum*. Je vous le demande, n'est-ce pas une ravissante poésie de contempler tous les êtres comme ayant reçu chacun sa part de l'amour infini, et pouvant en rendre grâces à Dieu par la voix de l'homme, qui est le sublime artiste dont l'archet donne le signal du concert, de la majestueuse, de l'universelle symphonie? Oh! Beethoven le savait bien.

La science dite naturelle est venue étouffer dans la création comme dans l'homme cette ame qui chantait de si douces mélodies; elle a voulu voir de ses deux yeux, le scalpel à la main, comment et pourquoi le rossignol modulait de si délicieux accords, elle l'a tué; elle a rompu ce mystérieux mariage de l'homme et de la terre, comme elle a brisé par sa philosophie matérialiste le lien de l'homme et de la femme. Aussi la nature ne chante plus, ne parle plus; elle est muette et courbée sous la main de l'homme qui lui déchire sans pitié les entrailles, laboure son sein et disperse ses membres, comme si elle n'était pas également fille de Dieu. Qu'est-il sorti de cette nature industrielle, telle que la science nous l'a faite? Les pompeuses descriptions de Buffon et *le Règne de la nature*, par M. Delille.

Bernardin de Saint-Pierre et M. de Chateaubriand ont com-

mencé en France à rendre à la terre et au ciel leur ame et leurs accens, leurs harmonies cachées avec l'existence humaine. Cooper, dans son vieux Trappeur, a merveilleusement fait sentir cette sympathie intime entre les plaines, les fleuves, les montagnes et la vie de l'homme. Il est des pages de la PRAIRIE que je ne me rappelle pas sans la plus vive émotion. Mais c'est l'Allemagne qui nous a conservé cette poésie des rapports de l'humanité avec le monde extérieur. Par bonheur son mysticisme l'a défendue de cet industrialisme matérialiste qui ne voit pas autre chose dans la création qu'une machine à canaux, à chemins de fer, à mines de charbon. En Angleterre, l'école de Lakistes et surtout Wordsworth nous ont laissé de charmans modèles de cette poésie qui donne une voix aux élémens, aux animaux; mais les détails en sont quelquefois artificiels et puérils (1). Walter Scott a cherché sans doute à identifier ses personnages avec l'originalité même de l'Écosse; cependant ses peintures locales servent plutôt à faire ombre et décoration au drame qu'elles ne tiennent à l'existence de ses héros. Dans la poésie allemande au contraire il existe une affinité mystérieuse et toute fraternelle entre l'homme et l'air, l'eau, les fleurs, les arbres, etc. Une romance de Goëthe intitulée *le Pêcheur* est sous ce rapport un petit chef-d'œuvre.

Un jeune poète allemand mort trop jeune, Novalis, avait puisé ses inspirations dans ces irrésistibles et magiques sympathies. L'originalité et le plus grand charme des contes d'Hoffmann ne sont-ils pas dans l'art avec lequel il lie les situations morales aux sites, à tout le pays qu'il décrit? Comme il a su donner une voix à toute la nature, nous la faire aimer ou craindre, suivant ses caprices! Rappelez-vous dans *Serpentine* le délicieux gazouillement des jolis serpens diaprés qui se jouent dans les roseaux du fleuve et parlent un langage si séduisant.

M. Edgar Quinet n'a donc pas fraternisé en vain avec le génie de l'Allemagne, il a su s'approprier cette forme poétique, un peu

(1) Voyez sur Wordsworth le *Voyage historique et littéraire en Angleterre et en Écosse*, tome II. M. Sainte-Beuve a dans ses poésies imité avec bonheur quelques-uns des sonnets de Wordsworth.

étrange pour nos habitudes littéraires, et qu'il a développée et fécondée. Dans *Ahasvérus*, ce n'est pas le poète qui chante l'épopée de l'univers, c'est l'univers lui-même qui chante son épopée par la voix des peuples, de l'océan, des fleuves, des vallées, des montagnes, des nuages, des étoiles; par la voix des tombeaux et des ruines, des villes renversées qui se relèvent pour raconter leur destinée. Le poème de M. Quinet me produit l'effet d'une symphonie de Beethoven, immense concert dans lequel une multitude d'instrumens concourent à l'harmonie générale, et conservent chacun, pour une oreille attentive et musicale, leur caractère et leur accent.

Le poète interrompt une seule fois le mouvement épique et dramatique pour se mettre en scène; alors vous entendez une lamentable élégie. Il vous ouvre son cœur et vous met la main sur la plaie qu'il porte en son sein; cette plainte lui échappe au moment où l'humanité finit pour lui, c'est-à-dire quand le moyen âge a disparu dans le gouffre de toutes les civilisations déjà englouties. Après le moyen âge, il n'y a plus de christianisme pour M. Quinet, sans le christianisme plus d'humanité; vienne donc la mort! Mais avant de mourir il vous adresse son dernier adieu dans de courtes et déchirantes exclamations.

Je demanderai à M. Quinet si tout est bien fini? s'il ne peut plus y avoir pour nous d'espérance, plus de croyance, plus de poésie? N'aurait-il donc pas commis quelque méprise, et blasphémé sans le vouloir contre Dieu, contre l'humanité, contre lui-même? Je veux lui rappeler une parole de consolation et d'amour, une parole douce comme la voix de sa Rachel, quand elle disait à son bien-aimé Ahasvérus : « Mais, mon Dieu, s'il n'y a point » de Christ, qui donc nous bénira? qui nous mariera? qui nous » sauvera? »

Il existe parmi nous une intelligence noble et pure; elle a traversé nos temps de haine, de guerres atroces, de parjures, et elle est restée calme et aimante; quand le sombre génie du doute et du désespoir agitait tous les cœurs comme un délire et un cauchemar, elle seule croyait et espérait; quand tous se hâtaient de

jeter au milieu de la société leurs systèmes bâtards, leurs doctrines d'un jour, elle seule méditait dans le silence, contemplait Dieu et ses lois infinies ; quand tous se précipitaient en foule sur la place publique et criaient pour se faire entendre et se faire louer, elle seule gardait sa solitude et son recueillement. Quand l'homme et la société s'évertuaient à chercher des lois nouvelles, des institutions nouvelles, en dehors de Dieu, elle seule sondait encore le mystère de la volonté divine et cherchait dans son éternelle parole la loi de grâce et d'affranchissement. Cette intelligence noble et pure a chanté, elle aussi, les destinées de l'humanité, mais par un don de Dieu, tout particulier, elle n'a pas vu seulement son passé et son présent, elle a contemplé encore sa marche dans l'avenir, jusqu'à la fin des temps; cette révélation est loin de l'avoir fait désespérer, comme M. Quinet, sur l'époque au milieu de laquelle nous vivons. Le beau génie dont je parle nous a raconté cette longue histoire pour notre enseignement à tous; cette histoire se nomme LA VISION D'HÉBAL.

Dans cette vaste épopée, M. Ballanche a suivi l'humanité et le monde depuis leur naissance jusqu'à leur disparition, mais il les a montrés soumis à une loi dont l'action n'est jamais suspendue ; et quand ils meurent, c'est que la loi, expression et symbole de la volonté divine, est accomplie.

M. Ballanche n'a donc pas fait finir la mission du christianisme au moyen âge, il n'a donc pas prophétisé mort et néant pour notre époque ; tout au contraire, il a pressenti pour les sociétés modernes de plus glorieux jours. M. Ballanche a vu que le christianisme ne pouvait pas avoir été donné à l'homme seulement pour quelques siècles; car n'est-ce pas une pensée indigne de la toute-puissance de Dieu, de supposer qu'il ait pu être obligé de révoquer sa parole? Dieu peut-il dire : Je me suis trompé, ce que j'ai fait est mal! Dans le poème de M. Quinet, la volonté de Dieu avorte, puisqu'il déclare la loi chrétienne imparfaite et insuffisante pour l'humanité actuelle. Or, c'est là singulièrement rabaisser à notre niveau l'intelligence de la providence infinie.

Comme l'épopée vue par Hébal est plus complète, plus digne

et de Dieu et de l'être qu'il a dit avoir créé à son image! Voyez ; l'homme naît avec la parole de Dieu dans son cœur, toujours il la retrouve à travers les siècles et les civilisations qui se succèdent, plus ou moins obscure, plus ou moins comprise ; c'est elle qui lui sert de guide moral et lui montre le but à atteindre. La promesse contenue dans la révélation divine, elle se réalise dans le Christ ; dès ce jour, l'homme possède la pleine conscience de ses destinées futures. Jusqu'à l'accomplissement définitif, jusqu'à la complète réalisation de la promesse de grâce, de réhabilitation, d'affranchissement universel, la parole de Dieu est la loi de l'existence générale et individuelle ; le jugement dernier n'arrive que quand tous, sans exception, auront acquis la conscience du bien et du mal, la responsabilité, la dignité, la liberté. Alors l'humanité, comme le Christ sur sa croix, pourra crier à ce plus haut sommet de la vie : *Consummatum est.*

Je crois que cette magnifique Vision d'Hébal, par M. Ballanche, est la critique la plus décisive de la pensée philosophique cachée sous l'exubérance des formes d'Ahasvérus. Chose singulière ! c'est le jeune homme qui se lamente et se désespère, et c'est le vieillard qui se glorifie et espère ! Le jeune homme, c'est Ahasvérus, le vieillard c'est Rachel, c'est la foi éternelle, l'espoir éternel, l'amour infini.

Il faut le dire, M. Edgar Quinet, en voyant la mort du christianisme dans la mort du moyen âge, s'est rendu l'expression des idées qui dominent les hommes de notre temps. Mais depuis plus de trois cents ans, il se commet, à ce sujet, un malentendu dont les conséquences n'ont été que trop fatales et le sont encore.

Le christianisme, dans sa naissance et son développement, s'est rencontré au milieu de la société romaine en décadence, gangrenée par les excès du plus effroyable matérialisme ; elle succédait à la religion païenne dont les traditions étaient répandues chez tous les gentils. Puis sont arrivées les nations barbares, peuplés enfans et grossiers qui avaient aussi leurs traditions, leurs dieux, leurs souvenirs des pays lointains, du fond desquels la voix de Dieu les avait appelés. Le christianisme en s'établissant accepta et dut néces-

sairement accepter toutes ces diverses traditions pour les transformer.

Du mélange des peuples païens et des races barbares est sortie à la longue la féodalité. Cette nouvelle société ne devait-elle pas *pousser*, suivant l'expression de De Maître, une poésie et un art qui fussent tout à la fois son symbole et son histoire? Voilà la poésie et l'art du moyen âge. Étudiez les vieilles légendes, regardez ce que les révolutions et le vandalisme industriel ont laissé des bas-reliefs et de tous les monumens de l'architecture gothique, vous retrouverez cette empreinte des souvenirs, des idées, des mœurs et des superstitions de tous les différens peuples païens et barbares. Qu'est-ce dans la cathédrale que ces figures grotesques et monstrueuses, ces satyres lubriques aux pieds de bouc, ces dragons ailés, ces salamandres, ces crocodiles, si ce n'est la troupe des êtres adorés dans le paganisme? Les divinités de l'Olympe, Jupiter, Junon, Mars, Vénus, Mercure, vous les voyez insultés, foulés aux pieds par les saints de l'Église. Tous ces spectres, ces fantômes, ces êtres moitié anges et moitié démons, ces nains, ces lutins, ces fées, qui se jouent le long des piliers, dans les niches, dans les arceaux de la voûte, ce sont les bizarres créations de l'imagination du Nord; cette sombre et fantasque mythologie, cette poésie destinée à saisir par des images terribles ou grotesques puisées dans les traditions de tous les peuples, elle se résume avec tout son caractère religieux dans la légende du *Purgatoire* de saint Patrice, dans *la Divine Comédie*, dans les fresques de la Mort et du Jugement dernier, par Orgagna, au Campo-Santo, dans *le Jugement dernier* de Michel-Ange, enfin dans les cathédrales d'Amiens, de Cologne, de Strasbourg.

Mais le temps est venu où la main de Dieu a broyé et mêlé toutes les races diverses pour en composer une indivisible unité. La société féodale s'est dissoute pour se concentrer dans la royauté. Avec la civilisation se sont transformées les traditions primitives, les souvenirs et les mœurs des populations; le moyen âge a disparu; un nouveau monde a été créé; une nouvelle humanité, une nouvelle société ont surgi, une nouvelle poésie et un art

nouveau devaient également s'enfanter. Le moyen âge a-t-il enseveli le christianisme sous ses ruines? Mais comment! c'est le christianisme qui a tué le moyen âge, c'est lui qui a soutenu contre la féodalité les luttes les plus sanglantes et les plus opiniâtres, c'est lui qui s'est fait le représentant de l'égalité contre les priviléges des seigneurs; c'est lui qui a fécondé du plus pur de son sang l'enfantement de l'unité nationale. Bien loin d'être mort avec le moyen âge, le christianisme l'a donc vaincu et lui a survécu. Voilà ce qui n'a pas été compris par les réformateurs et les philosophes des seizième, dix-septième et dix-huitième siècles. La même méprise a égaré M. Edgar Quinet.

Si le christianisme est mort, je demanderai ce qui vit aujourd'hui sous le soleil? Depuis près de quatre siècles que les hérésies, les sectes, la philosophie, la science, se sont mises à l'œuvre pour remplacer le christianisme, pour trouver en dehors de sa révélation une loi générale de l'homme et du monde, qu'ont-elles fait? Je demande, qu'ont-elles fait de complet et de décisif? quelle doctrine ont-elles produite, capable d'être substituée, dans la croyance universelle des peuples, à la loi du Christ? Rien encore, à cette heure.

La philosophie et la science répondent à cette question : Mais patience, attendez; nous travaillons, et bientôt nous vous donnerons tout ce que vous désirez.

La philosophie et la science de notre époque sont comme le docteur Albertus-Magnus du livre de M. Edgar Quinet. Le vénérable docteur est enfermé dans son laboratoire, entouré de livres et d'instrumens; il médite, il cherche depuis soixante ans le secret de la création et de la vie de l'homme. Hélas! il ne s'est pas aperçu, le docteur Albertus-Magnus, que le monde croule autour de lui, que l'humanité s'affaisse, que le ciel est vide; il lève la tête, le spectacle du néant dans l'espace l'accable; mais il demande encore une heure, une seule heure, et il jure de trouver le mystère de son corps et de son ame, le mystère de l'infini lui-même.

L'heure du jugement dernier sonnerait, que la philosophie et la

science de notre siècle chercheraient encore, courbées sur leurs livres et leurs cadavres, les lois de la vie de l'homme et de l'univers. Le monde social croule de toutes parts, les ruines s'entassent, les plus nobles sentimens de devoir et de dévouement s'éteignent, la dignité morale s'avilit, et la philosophie et la science en sont encore à nier le christianisme et à s'enquérir des lois sociales nouvelles, des lois morales nouvelles! Des fléaux surviennent, qui déciment la population : la science dit qu'elle n'était pas prévenue, et qu'elle va s'occuper activement de découvrir de nouvelles lois physiologiques!

Quelques hommes commencent enfin à se lasser de tant d'épreuves stériles, d'une si longue attente durant laquelle l'essence même de la créature de Dieu se dégrade et se dessèche. Peut-être, en y songeant bien, commencera-t-on à croire que le christianisme n'est pas aussi réellement mort qu'on l'avait supposé. N'allons plus le chercher, comme nous le faisons depuis quinze ans, sous les débris du moyen âge; mais regardons tout près de nous, en nous-mêmes; n'est-il pas encore là, à nos côtés, se mêlant silencieusement à notre vie nouvelle, continuant, comme toujours, de nous prendre dans ses bras pour nous jeter sur la tête l'eau du baptême; bénissant l'union du jeune homme et de la jeune fille, montrant l'espérance au mourant? Oui, il est là, tout près de nous, triste, bien triste, mais calme et résigné, attendant que nous soyons assez épuisés de notre révolte, de nos inquiétudes, de nos rêves, de nos désespoirs, de nos suicides. Quand, accablés, éperdus, nous crierons : « A nous, Christ! » il nous baisera au front, il marchera sans défiance avec nous; et puis nous recommencerons encore à chanter avec extase et amour; nos chants seront plus mélodieux, d'une harmonie plus puissante et plus riche que les premiers, et nous aurons une musique religieuse et populaire, non pas une musique d'amateurs et de dilettanti oisifs.

Et nous reprendrons la grande toile de Cimabué, de Giotto, d'Orgagna, du Perrugin; nous ferons, nous aussi, des tableaux pleins de foi et de naïveté; nous représenterons la Vierge, son divin enfant, le ciel et les anges; nous aurons une peinture inspirée

et sociale, et non pas une peinture de boutique, de boudoir ou de coterie.

Et nous ressaisirons la truelle, pour bâtir, nous aussi, des cathédrales, des temples immenses, qui, tout en conservant le grand symbole chrétien, seront l'image de notre société d'égalité. Nous aurons une architecture originale, digne d'un grand peuple, et non pas une architecture banale ou d'imitation fausse.

Et nous posséderons enfin une poésie appelée à raconter toutes nos traditions religieuses et nationales; nous aurons une épopée, et non pas ces poèmes factices, parodie d'Homère ou du Dante.

Je ne crois donc pas avec M. Saint-Marc Girardin, qu'il n'y ait plus de poésie possible pour notre siècle. S'il ne voit de poésie que dans le moyen âge, il a bien raison, celle-là ne peut revenir. Aussi ceux qui font de l'art, comme M. Victor Hugo et l'école catholique de peinture allemande, ne produisent que des compositions artificielles, plus ou moins recommandables, mais sans valeur sociale et religieuse. Si M. Saint-Marc Girardin a voulu dire encore qu'il n'y avait plus de poésie possible avec l'inspiration de Goëthe, de Byron, de Chateaubriand (1), il a bien raison, car cette poésie du désespoir et du néant ne peut plus être ni comprise, ni acceptée par une société qui demande si ardemment une résurrection religieuse. C'est pourquoi je dis que l'*Ahasvérus* de M. Quinet me paraît devoir être considéré comme la dernière production originale de cette phase poétique.

Dès ce jour, soyez sûrs que vous verrez avorter toute poésie et tout art qui chercherait à s'inspirer en dehors du christianisme.

ALEX. DE SAINT-CHERON.

(1) Quand, dans le cours de cet article, je cite le nom de M. de Chateaubriand parmi les poètes du doute et du désespoir, je parle de l'auteur de l'ESSAI SUR LES RÉVOLUTIONS et de RENÉ; l'auteur des ÉTUDES HISTORIQUES a prouvé qu'il avait foi dans la puissance régénératrice du christianisme. La même observation doit s'appliquer aux dernières HARMONIES de M. de Lamartine.

SALON DE 1834.

Quatrième Article.

TABLEAUX DE GENRE : MM. GRANET. — P. DELAROCHE. — DECAMPS. — BELLANGÉ. — H. VERNET. — JOHANNOT. — C. ROQUEPLAN, ETC.

De quelque juste et noble émulation que soient animés nos artistes, ils n'exigeront pas que nous passions ici tous leurs tableaux en revue, ni même que nous nommions tous ceux qui figurent à l'exposition du Louvre, et dont quelques-uns sans doute seraient dignes d'y rester. Ainsi, parmi les peintres de chevalet, ce n'est pas certes par dédain que nous ne nous arrêterons pas long-temps au nom de M. Eugène Lamy, qui est déjà presque aussi populaire que celui de M. Horace Vernet; nous reconnaissons pour de vrais artistes, avec des qualités diverses, MM. Cottrau, Debacq, Badin, Gigoux, Massé, Debay, Destouches, Biard, Jeanron, Saint-Èvre, Lansac, Tassaert, etc. Ils n'ont rien produit cependant qui pût absoudre la critique, si elle imposait à ses lecteurs une analyse minutieuse et complète du talent de chacun d'eux; il n'est aucun de leurs tableaux qui ne le cède à LA MORT DU POUSSIN, dont nous avons promis de parler plus longuement. — C'est dans un coin de son atelier, sur un lit bien simple, que M. Granet fait rendre le dernier soupir au Poussin. Tout ce qui entoure le lit de mort révèle en quelque sorte ce qui s'est passé depuis quelques jours dans ce lieu. Les attitudes des divers acteurs accusent l'accablement qui accompagne les

veilles auprès d'un agonisant. Deux ecclésiastiques récitent les dernières prières; un dignitaire de l'église, le cardinal Massimo, exprime son intérêt pour le grand artiste en homme convaincu qu'il n'y a plus de vie pour lui que dans les œuvres de son génie; mais une femme témoigne une sollicitude à la fois plus empressée et plus confiante, en cherchant à ranimer le malade par quelques sels. Il règne enfin sur cette toile une clarté lugubre qui inspire au spectateur un sorte de recueillement, seule manière laissée au pinceau de rendre le silence. Des deux tableaux qui décorent l'atelier du Poussin, l'un dit ingénieusement, comme ferait une devise parlante, quel fut le noble but que l'artiste se proposa toujours dans ses travaux, l'autre applique au Poussin lui-même ce souvenir de la mort qu'il jeta si poétiquement au milieu d'une de ses plus gracieuses compositions. Le premier de ces tableaux est LE TRIOMPHE DE LA VÉRITÉ, le second LES BERGERS D'ARCADIE, où l'on aperçoit, au milieu d'un groupe de pasteurs, un tombeau avec cette inscription. *Et in Arcadia ego!* « Et moi aussi je fus berger en Arcadie! » Tous ces détails montrent que M. Granet a voulu avant tout parler à l'ame. Tout est subordonné par lui à la pensée philosophique de son tableau; voilà pourquoi il y a quelque chose à dire de ses étoffes et de ses chairs, de l'exactitude de son dessin, de la manière dont ses membres sont attachés. Quant à l'imitation proprement dite, cette imitation matérielle poussée si loin par les Vénitiens et les Hollandais, vous ne la trouvez pas plus dans les ouvrages de M. Granet que dans un lavis. Il ne faut pas lui demander autre chose qu'une composition grave, sagement conçue, toujours appropriée à son sujet, des attitudes et des gestes vrais d'intention. Il combine merveilleusement l'ombre et la lumière; son effet est toujours franc, éclatant même quelquefois : accordez-lui cela, et il vous fera bon marché de ses chairs, touchées plutôt que peintes; de ses étoffes, auxquelles manque la souplesse, et sans variété de tissus. Voulez-vous avoir absolument raison contre les défauts de ce maître? cherchez son VERT-VERT, tableau tout aussi juste de pantomime que l'autre, tout aussi vrai d'expression, tout aussi adroit d'arrangement. Mais ici les figures étant de dimension plus grande, l'imi-

tation matérielle devenait plus nécessaire. Je n'aime pas plus que vous dans le tableau de VERT-VERT ces formes qui manquent de beauté et de grâces. Je n'y reconnais pas les jolies visitandines de Gresset, innocentes, mais un peu rieuses; sages, mais naïves.

Nous retrouvons M. Paul Delaroche dans la peinture de genre, et nous pouvons amplement nous dédommager devant ses petits cadres des réserves que nous avons faites en admirant sa grande page. C'est ici que M. Paul Delaroche est supérieur à lui-même; c'est ici qu'il est sûr de son pinceau, sûr de tous ses effets. Voyez d'abord son GALILÉE : le dos tourné contre une fenêtre dont les rideaux rouges laissent introduire un rayon de soleil, le philosophe est entouré de livres et d'instrumens astronomiques dans ce beau désordre qui plaît tant aux artistes et aux savans. Armé d'un compas, il cherche la solution d'un problème, ou plutôt il la tient déjà, et c'est en vain que l'inquisition lui fera rétracter son système : la terre tournera : *e pur si muove!* L'effet de ce petit tableau est délicieux; la tête et les mains sont d'un caractère vrai de dessin, la pose de l'astronome donne bien l'idée de ses études; il y a enfin dans la touche des moindres détails toute la finesse des bons Flamands. — Avec GALILÉE, M. Paul Delaroche a exposé une SAINTE AMÉLIE.

Sainte Amélie, fille de Christian, prince souverain des Ardennes, au temps de Charlemagne (dit la légende), avait construit dans le jardin du château de son père un oratoire, et élevé de ses mains un autel. Elle y allait souvent avec de jeunes filles pour l'orner des fleurs et des fruits de la saison et y faire sa prière.

On se rappelle avoir vu à l'exposition des manufactures royales, en 1832, le grand vitrail destiné à orner la fenêtre de la chapelle du château d'Eu. Le tableau de SAINTE AMÉLIE, exposé aujourd'hui par M. Delaroche, n'est autre que le modèle du sujet peint dans le compartiment principal de ce vitrail. L'artiste s'est appliqué à reproduire dans cette peinture le style des maîtres de la renaissance en Italie, tels que le Perugin, pour en citer un. Dans ce nouveau système, M. Delaroche ne s'est pas montré moins habile que dans l'imitation des Flamands : son tableau de SAINTE

Amélie n'est pas moins parfait que celui de Galilée. Les expressions en sont ravissantes; rien de plus heureux que l'arrangement de ces trois figures au pied d'un autel orné avec élégance; elles respirent toutes les trois un air de dévotion, de calme et de recueillement. On pourrait bien critiquer le choix des riches étoffes dont s'est parée la sainte. La piété des reines est plus simple dans leur oratoire; mais la destination de cette peinture répond à la critique. C'est un ornement auquel le verre donne sa transparence; la richesse de la couleur y est seule agréable aux yeux et seule saisissable.

Nous ne prétendons pas distribuer les rangs; mais il nous semble que peu de peintures de cette année ont l'*originalité* absolue des trois tableaux de M. Decamps. Quelques artistes cherchent cependant quelque ressemblance entre sa Défaite des Cimbres et la fameuse bataille de Salvator Rosa. Peut-être, en effet, pourrait-on indiquer une analogie dans les systèmes des deux peintres : c'est la même fougue d'imagination chez Salvator et M. Decamps; mais quelle différence dans les détails de l'exécution! D'ailleurs M. Decamps expose trois tableaux très-divers de style et qui offrent tous également sa manière à lui, cette manière tout individuelle, qu'on ne saurait imiter sans s'annuler soi-même. La nature de ce beau talent est bien plus dans l'exécution que dans la pensée. Il y a chez M. Decamps une spontanéité qui dit assez qu'il est né peintre et obéit à une sorte d'instinct d'imitation, bien plus qu'à une inspiration réfléchie. Ce n'est point de la noblesse de l'expression, de la poésie du sujet qu'il s'inquiète : c'est le mouvement, c'est la vie de la nature qu'il essaie de reproduire. Dans sa Défaite des Cimbres, il faudrait des jours entiers pour se rendre compte de tout ce qui se passe parmi ces masses ébranlées, au dénombrement desquelles l'œil le plus exercé ne peut suffire. Son ciel, couvert de nuages et modelé avec vigueur, est bien la source de sa lumière; ses terrains ont toute la solidité qui convient. Voyez comme à distance se dessine bien le plan de la bataille au milieu d'un site aussi *accidenté*. Dans ce ravin, creusé sur le devant, voilà d'abord, se heurtant, confus et en désordre, les cent mille prisonniers de Marius. Sur

le second plan, on distingue le général romain commandant ses légions innombrables. Le combat dure encore; mais on peut juger de la victoire à la position des deux armées. Plus loin, des chars sont abandonnés par les vaincus, ainsi que les tentes qui formaient leur camp. Les phalanges romaines, dont on voit au loin briller les lances, les casques et les cuirasses, descendent comme un torrent au milieu de rochers qui forment gorge et viennent ceindre cette scène de carnage, où tout un peuple sera massacré. On aperçoit une ville sur un plateau élevé au-dessus du lieu de la bataille, et des montagnes bornent l'horizon. Il faut renoncer à la description d'un tel tableau; mais on ne peut se lasser de le regarder, tant ces hommes, ces chevaux, ces machines, quoique seulement indiqués, s'emparent de votre imagination.

La foule s'arrête aussi devant un Corps-de-garde sur la route de Smyrne a Magnésie, du même artiste, où éclate une grande puissance de lumière et une belle harmonie de clair-obscur. La scène y est insignifiante : ce sont des soldats occupés chacun de son côté; l'un joue de la mandoline, d'autres fument sur un lit de camp, celui-ci demande à boire en souriant à un jeune enfant, celui-là étanche sa soif à l'aide d'un vase qu'il tient de ses deux mains, un autre, assis à l'entrée du corps-de-garde et qui paraît être le chef, s'entretient paisiblement avec deux officiers debout auprès de lui. Tout cela est d'une vérité d'attitude, de tournure et d'expression, qui ne permet pas de douter que tous ces personnages puissent agir et se mouvoir selon leur volonté. Que M. Decamps déploie sur une grande toile la verve et la vigueur de son effet, qu'il modèle une tête de grandeur naturelle et rende les chairs comme il exprime la vie dans une simple pantomime, nous aurons notre Rembrandt.

Le troisième tableau de M. Decamps, inscrit au livret sous ce titre : un Village turc, ne se compose, en effet, que de plusieurs habitations d'un aspect assez pittoresque et de quelques figures sur des plans éloignés; mais la scène principale est la réunion de trois innocens *baudets*, gardés par un petit garçon; l'un est paisiblement occupé à manger sa ration, contenue dans un

sac qui lui couvre une partie de la tête; le second rumine ou rêve, le troisième brait. On n'a pu oublier la galerie de singes que M. Decamps avait exposée l'année dernière, et la collection de chiens exposée l'année précédente; combien de talent cet artiste dépense en vrai prodigue à exprimer ce qu'il y a de bonhomie et de finesse dans les habitudes des animaux. C'est le La Fontaine de notre peinture moderne.

M. Horace Vernet nous a envoyé de Rome deux tableaux d'un mérite bien inégal, l'Arrivée du Roi au Palais-Royal, le 30 juillet 1830. A mesure que les événemens comme ceux des trois jours s'éloignent dans la perspective du passé, ils grandissent ordinairement, et acquièrent une poésie nouvelle. M. Vernet a-t-il au contraire voulu rapetisser les acteurs de ce grand drame? Nous ne voyons dans ses personnages que des marchands de contre-marques.

La scène des Arabes dans leur camp nous rappelle la bonne peinture de M. Horace Vernet, son goût, la variété de ses expressions et du caractère de ses têtes, avec la vivacité des poses, l'élégance de l'ajustement et cette admirable facilité de composition devenue proverbiale.

Cependant c'est parmi les meilleurs tableaux de M. Horace Vernet qu'il faudrait chercher un pendant à celui de M. Bellangé, la Prise de la Lunette de Saint-Laurent. Il est impossible de donner une idée plus précise d'un combat de notre temps. Quel enthousiasme! quel élan dans cette foule de soldats parvenus sur la brèche, et déjà aux prises avec les Hollandais! Et toutefois comme l'artiste a su rendre l'expression de cet ordre que garde une armée disciplinée jusque dans la fougue de l'assaut! Il est nuit; mais la scène se trouve éclairée par la lumière factice d'un pot-à-feu lancé par les batteries ennemies, et qui tombe près des officiers, sur la berge du fossé. Cette lumière répand sur tous les objets un reflet pâle, une sorte de lueur infernale, et comme une harmonie terrible.

Grâces au ciel, toutes les mauvaises pièces faites avec le petit chapeau et la capote grise du grand empereur n'ont pu nous gâter la

poésie de ce grand drame, dont un des actes les plus étonnans fut le retour de l'île d'Elbe. M. Bellangé a fait un tableau de la scène qui se passa aux portes de Grenoble. Napoléon se présente aux soldats envoyés à sa rencontre; il vient d'invoquer leurs vieux souvenirs. L'enthousiasme de la désertion éclate : un seul homme va redevenir la patrie, l'aigle ramenée de l'île d'Elbe peut étendre ses ailes, toute la grande armée va se rallier autour de ce groupe qui attend, calme et immobile, l'effet certain de cinq à six paroles magiques. Tous les détails de cette pantomime sont frappans; la critique a pourtant son mot à placer.

Le désir d'être exact dans la représentation du site a engagé M. Bellangé à prendre une vaste toile, dans laquelle ses personnages obtiennent un trop petit espace. On ne s'occupe guère des montagnes et des villages quand la scène historique a un intérêt aussi puissant; nous oserons donc trouver un défaut de rapport entre la proportion des figures et celle de la toile.

Nous voudrions bien dire quelque chose de LA PROCESSION DE LA LIGUE, par M. Robert Fleury. Il a dépensé là tant d'études qu'il serait bien injuste de ne pas lui en savoir gré; mais on voit qu'il n'a pu exprimer tout ce qu'il sentait. Les expressions de tous ces moines, gras ou maigres, fanatiques et bigots, sont variées et cherchées; mais cela est bien près de la caricature. On reconnaît que ces hommes et ces femmes du peuple ont passé par les dures épreuves de la famine; mais quoique sur le même plan que les moines, ils ne sont pas de la même grandeur. Si ces observations faisaient douter du talent réel de M. Robert Fleury, il pourrait en appeler à ses ENFANS GARDANT DU GIBIER.

La vocation de M. Clément Boulanger est décidément de faire de la peinture dans le genre vénitien. Son tableau du BAPTÊME DE LOUIS XIII est conçu dans le goût de Paul Véronèse. Une distribution très-habile de la lumière et de l'ombre, la richesse des étoffes, la variété des attitudes, attirent l'œil tout d'abord, et excitent la curiosité; mais le tableau est placé si haut pour la dimension des figures qu'il n'est pas possible d'en examiner le détail et de signaler à M. Boulanger les fautes qu'on pourrait y reprendre.

La Mort de Duguesclin, par M. Tony Johannot, ne réalise pas toutes les espérances que nous donnait son tableau de l'année dernière. Ce ne sont plus ces expressions cherchées sur nature, à la façon de Greuse; ce n'est plus cette harmonie d'effet qui nous rappelait les Hollandais; la touche est ici plus ferme, mais sèche et cassante; l'absence des demi-teintes laisse aux prises la lumière et l'ombre, et détruit tout effet; les expressions des têtes sont assez variées; mais la convention s'y fait trop remarquer; l'étude sur nature manque à ce tableau.

M. Alfred Johannot, au contraire, a droit à une réparation d'honneur; car nous fûmes sévères pour lui. Il s'est heureusement inspiré des brillantes pages de M. L. Gozlan, dans la Revue de Paris (le Traité de Madrid). Le tableau de Charles-Quint et François Ier est exécuté avec beaucoup de goût. Il y a peut-être un peu d'exagération dans le caractère de toutes ces figures, et nous préférerions le type des mêmes têtes par M. Gros; mais M. Alfred Johannot peut réclamer le mérite des ressemblances plus exactes, et dans les dimensions de ses figures, cette exactitude n'est pas de mauvais goût.

Nous avions réservé le joli intérieur de M. Roqueplan pour le bouquet de cet article; il ne nous reste que quelques lignes, mais nous n'avons besoin heureusement que d'un mot pour lui rendre justice. Ce tableau (nº 1679) représente un vieil amateur de curiosités qui, s'étant endormi dans son cabinet, est réveillé par le bruit que font des enfans espiègles en cassant ses porcelaines chinoises. Pendant que l'amateur se fâche, il y a là une gouvernante digne de Molière qui rit de la colère de son maître. Il ne s'agit pour elle que de la perte de quelques pots cassés. C'est un chef-d'œuvre de finesse et de goût. M. Roqueplan cette année comme l'autre est encore hors de pair.

La Revue de Paris au Salon.
(A. Le Go.)

ALBUM.

— CHRONIQUE DE LA SEMAINE. — Les églises ont été plus remplies cette semaine que les salles de spectacle. — Parmi les prédications du carême, les sermons de M. l'abbé Combalot, à Saint-Eustache, ont ramené chaque fois de plus nombreux auditeurs; les conférences ouvertes par l'archevêque de Paris ont aussi été très-suivies. — Le temps n'a pas favorisé les promenades de Longchamps. Jeudi cependant on a pu admirer quelques brillans équipages.

— UN DÎNER DE MILLIONNAIRES.—Dans un magnifique dîner donné il y a huit jours, par M. Aguado, à ses collègues de la Banque et du haut commerce, quelqu'un s'est amusé, entre deux services, à calculer les millions représentés par les convives, au nombre de douze. Il n'y avait autour de la table que *deux cents millions!*

— M. Méry est à Florence, d'où il nous écrit pour nous annoncer plusieurs lettres sur l'Italie, qu'il destine à la REVUE. Nous tenons déjà un à-compte sur L'ITALIE DES GAULES, que nous publierons le mois prochain.

— L'ouvrage de M. Nisard, SUR LES POÈTES LATINS, paraît demain.

—On annonce un nouveau roman de G. Sand : LE SECRÉTAIRE INTIME.

— PUBLICATIONS DE LA SEMAINE. — Nous ne saurions nous plaindre de la littérature cette semaine : elle nous apporte des livres graves, utiles, dignes de l'attention de la critique, et les livres frivoles sont en minorité. — Voici d'abord le SUPPLÉMENT DE LA BIOGRAPHIE UNIVERSELLE, qui ne formera pas moins de dix volumes. Ce monument littéraire, fondé par M. Michaud, offre bien des lacunes et des imperfections, mais il était difficile de mieux faire, en appelant toutes les notabilités de l'époque à y concourir. Le premier volume du SUPPLÉMENT contient la lettre *A*. Nous en examinerons les principaux articles. La BIOGRAPHIE UNIVERSELLE s'est déjà augmentée, depuis le tome LII, de trois volumes importans, qui comprennent la mythologie. — Le même éditeur fait compléter par M. Salfi le bel ouvrage de Ginguené, l'HISTOIRE LITTÉRAIRE D'ITALIE, formant aujourd'hui onze volumes, et qui sera terminée en quatorze.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TROISIÈME VOLUME

DE LA REVUE DE PARIS.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

Pages

Souvenirs du capitaine Marryat. — Les prisonniers de guerre, §§ I et II, par M. L. Hérail. . . . . 5 et 137
Esquisses parlementaires. — Lord Chatham, par M. Macaulay. . 50
Un carnaval de Jean-Paul, par M. Ph. Chasles. 235
Trois lettres de Walter Scott. 269

LITTÉRATURE MODERNE, ETC., ETC.

Les Essais, ou *qui ruse s'abuse,* proverbe par M. Th. Leclercq. . 20
Chronique dramatique 58
Les mémoires de M. de Chateaubriand, § I, par M. Jules Janin. 65
Pompée et César, par M. Nisard. 117
Souvenirs d'Orient, par M. Alph. de Lamartine. 154
Journal d'un flandrin, par M. A.-V. Arnault. 164
Esquisses historiques. — Alexandre et Nicolas, par M. Fayot. . . 174
Revue dramatique, par M. Amédée Pichot. 183
Les alchimistes et le comte de Saint-Germain, par la marquise de Créquy. 205
Mademoiselle Mars, par M. A. Jal. 214
Critique dramatique, par M. Amédée Pichot. 249
Souvenirs et Portraits.— Pichegru, par M. Ch. Nodier. . . . 276
Physionomie des vieux conteurs français, par P.-L. Jacob, *bibliophile.* 301
L'Ahasvérus de M. Edg. Quinet, par M. de Saint-Cheron. . . 308
Salon de 1834, par M. A. Le Go. . . . 151, 192, 256 et 325
Album. . . . . 62, 201, 263 et 331

ÉVERAT, IMPRIMEUR DE LA REVUE DE PARIS.

REVUE

DE PARIS.

ÉVERAT, IMPRIMEUR,
rue du Cadran, n° 16.

REVUE
DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1834.

TOME QUATRIÈME.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,

RUE DES FILLES SAINT-THOMAS, N° 17.

1834.

Moyen âge français [1].

ASILES RELIGIEUX.

DES ASILES EN GÉNÉRAL, JUSQU'À LEUR ABOLITION EN 1539.

§ I.

De tout temps les édifices consacrés au culte de la divinité ont été considérés comme des asiles inviolables dans lesquels les coupables pouvaient espérer un refuge, au moins momentané, contre la vengeance des lois; l'on ne croyait pas qu'il fût permis de porter une main profane sur celui qu'un dieu semblait prendre sous sa protection, et la justice humaine s'arrêtait, à la voix du prêtre, sur le parvis du temple. Le droit d'asile, chez les anciens, se trouvait toutefois circonscrit dans l'enceinte même du lieu sacré; dès que le fugitif parvenait à en toucher le seuil, il était à l'abri de toute poursuite pendant tout le temps

(1) Cet article, qui se divise en deux paragraphes, fait partie des recherches sur le *moyen âge français*, par MM. H. Royer-Collard, Alex. Teulet, etc., dont nous avons publié un premier article avec l'introduction, dans la première série de la Revue de Paris. (*N. du D.*)

qu'il pouvait demeurer près des autels; mais, dès qu'il était contraint de les abandonner, il avait aussitôt à rendre compte de son crime : c'était le seul respect porté à la divinité dans son temple qui arrêtait le bras de la justice. Mais dès l'établissement de la religion chrétienne le droit d'asile dut prendre naturellement une tout autre importance, car c'était une puissance nouvelle qui s'élevait à côté de la puissance publique, destinée trop souvent à lutter corps à corps avec elle. Dans les premiers temps, ces deux puissances marchant toutes deux d'accord, les premiers empereurs se faisaient un devoir de publier comme lois de l'état toutes les décisions des conciles, et de doter les églises de toutes les immunités et de toutes les franchises qui pouvaient relever leur autorité aux yeux des peuples, jusqu'à ce qu'enfin, la lutte s'étant engagée entre elles, l'on vit la puissance temporelle s'efforcer, par tous les moyens qui étaient en son pouvoir, de reprendre la part d'autorité dont elle avait fait d'abord une concession bénévole. De là vient la difficulté de coordonner les diverses règles qui en différens temps ont régi le droit d'asile. Ces règles variaient suivant que l'Église avait plus ou moins de force, en sorte que souvent les principes qui avaient été admis sans contestation dans un temps se trouvaient abandonnés dans un autre pour être remis plus tard en vigueur. Il ne nous paraît pas cependant impossible de suivre dès son origine l'histoire de ce droit, qui présente des particularités dignes du plus vif intérêt.

Les prêtres chrétiens ont trouvé le droit d'asile établi dans les temples du paganisme, ils l'ont maintenu dans les églises chrétiennes; et s'ils n'avaient fait que lui conserver le caractère qu'il avait eu jusqu'alors, il ne nous resterait qu'à renvoyer nos lecteurs aux dissertations savantes qui ont été composées sur les asiles des anciens, et qui se retrouvent partout. Mais bientôt le prêtre lui-même prit sous sa protection immédiate celui qui avait cherché refuge dans la maison de Dieu, et il le couvrit d'une égide toute-puissante. Alors des stipulations intervinrent entre le prêtre protecteur des réfugiés et le ministre du prince demandant l'exécution des lois. Dans telle circonstance les crimes furent remis et purgés,

quelle que fût leur nature ; dans telle autre il fut établi un tarif des crimes qui pouvaient être remis et purgés, et de ceux qui, malgré l'intercession divine, devaient recevoir une punition exemplaire : ici telle condition fut apposée, là telle autre ; des coutumes diverses s'établirent suivant les circonstances, et furent érigées en lois.

Dès les premiers temps, l'Église s'attribua dans le gouvernement civil un droit d'intervention fondé sur la haute influence qu'elle exerçait sur les peuples. Cette intervention, toute gracieuse d'abord, finit bientôt par se changer en un droit positif. Il était naturel de donner aux évêques une haute surveillance sur les prisons : c'était leur devoir de les visiter souvent pour y porter les consolations de la religion et appeler les condamnés au repentir ; ils apprenaient en outre, par le moyen de la confession, des secrets qui avaient échappé à toutes les recherches de la justice séculière ; et lorsqu'ils se présentaient au prince pour demander la grâce d'un coupable, leur voix ne pouvait être méconnue ; de là le droit d'intercession attribué aux évêques par les conciles. Et comme, pour exercer ce droit avec justice, il fallait nécessairement s'immiscer dans tous les secrets de la condamnation, les conciles recommandaient aux évêques de n'user de leur autorité qu'après avoir pris connaissance exacte des faits, *causâ cognitâ;* en sorte que c'était pour ainsi dire la révision du procès instruit par les juges laïques qui était attribuée à l'autorité ecclésiastique.

Cette intervention des évêques dans les procédures judiciaires une fois admise après le jugement, il se présentait naturellement une circonstance dans laquelle ils étaient autorisés à intervenir et intercéder avant toute action judiciaire, c'était lorsque le coupable, inconnu à la justice séculière, venait chercher asile devant le tribunal du prêtre et lui demander en confession la remise de son crime, offrant de se soumettre à la pénitence ecclésiastique. Un article exprès de l'un des Capitulaires de Charlemagne, de l'année 789, consacre ce droit de la manière la plus formelle : « Que » la vie sauve soit garantie à celui qui, après avoir commis un » crime digne de mort, mais demeuré secret, se soumet à la pé-

» nitence. » Tels sont les termes de cet article, qui vient immédiatement après l'énumération de tous les crimes qui étaient punis de mort, comme les vols faits avec violence, ou à l'aide d'incendie dans une église, l'inobservation du jeûne dans le carême, le meurtre d'un évêque, d'un prêtre ou d'un diacre; la pratique des cérémonies païennes où l'on mangeait de la chair humaine, l'inobservation des règles prescrites pour le dépôt dans la terre des cadavres que l'on s'obstinait à livrer aux bûchers, le refus fait par tout Saxon de se convertir à la foi catholique, les sacrifices humains offerts au diable ou aux démons, les complots formés contre les chrétiens, l'infidélité envers le roi, le rapt de la fille du maître et le meurtre du maître lui-même, *cuncti morte moriantur*. Cependant, ajoute l'article 14, « si celui qui s'est rendu secrètement » coupable de l'un de ces crimes, tous dignes de mort, vient vo- » lontairement chercher refuge aux pieds du prêtre (*ad sacerdo- » tem confugerit*), et si, après avoir fait sa confession, il se sou- » met à la pénitence, le témoignage du prêtre suffira pour lui » racheter la vie (*testimonium sacerdotis de morte excuset*). »

Le prêtre devait encore l'autorité toute-puissante de son intercession à celui qui, n'ayant pu cacher son crime, et poursuivi par la justice criminelle, venait chercher un refuge dans l'église. C'était la règle des conciles : « Quiconque aura fait refuge à l'église » ne doit pas être livré à la justice séculière, mais il doit être pro- » tégé par le droit d'intercession. » Un capitulaire de 630 atteste même que dans ce cas il ne pouvait être rien fait en justice que de l'avis du prêtre, qui participait ainsi au jugement. Du reste, le réfugié trouvait, suivant les circonstances politiques, et sans doute aussi suivant le caractère de son crime, une protection plus ou moins efficace; en sorte que tantôt il échappait à toute poursuite ultérieure, tandis que dans d'autres cas il n'évitait que la punition corporelle, ou n'avait droit qu'à un sauf-conduit.

Le principe le plus généralement admis en cette matière, c'était la défense, sous les peines les plus sévères, de porter atteinte à la sainteté du lieu servant d'asile. A cet égard, toutes nos lois anciennes confirment de leur autorité les dispositions des conciles,

« que nul, porte un capitulaire de 595, que nul n'ait l'audace » d'arracher de l'église le voleur ou le coupable, quel qu'il soit, » qui s'y serait réfugié. » — « Si quelque coupable, prescrivait » Dagobert en 630, fait refuge à l'église, que nul ne soit assez » osé pour l'en arracher par la violence, du moment qu'il aura mis » le pied dans la porte de l'église; mais que l'on s'adresse alors » soit au prêtre de l'église, soit à l'évêque. »

En effet, le cours de la justice ne devait pas être entièrement suspendu, mais il fallait entrer en composition. « Il n'y a point de » crime si grand, ajoute l'un des articles de ce capitulaire, pour » lequel il ne doive être fait remise de la mort par crainte de Dieu » et respect pour les saints; car le Seigneur a dit : « A qui re- » mettra aux autres, il lui sera beaucoup remis; et à qui ne re- » mettra rien aux autres, il ne lui sera rien remis. » De là il passa en maxime que tous ceux qui feraient refuge à l'église ne seraient point pour cela dispensés de comparaître en justice, mais qu'il leur serait donné dans leur lieu d'asile ajournement à comparaître aux plaids avec assurance d'avoir dans tous les cas la vie et les membres saufs; c'est-à-dire qu'ils devaient échapper à l'application de tout supplice corporel, mais subir toutes autres condamnations; et, comme on le voit, c'était par l'application du droit de grâce que le roi, de sa pleine puissance, faisait remise de la peine en l'honneur de Dieu et de ses saints. Que si, refusant d'obéir, les réfugiés prétendaient se maintenir dans le lieu d'asile, ils n'en pouvaient être arrachés par force qu'avec l'autorité et le consentement de l'évêque sous la puissance duquel ils se trouvaient, et qui ne devait pas refuser de les livrer sur l'injonction régulière qui lui était adressée. Aussi voit-on dès les premiers temps que quelques exceptions étaient faites, et notamment le capitulaire de 595 que nous avons déjà rappelé contenait une disposition précise à l'égard du rapt, « que si un ravisseur fait refuge à l'église, qu'il nous soit » rendu par l'évêque (art. 4). » Mais arracher de l'église par violence, même à bon droit, sans le consentement de l'évêque, c'était un sacrilége qui entraînait réparation. « Que s'il se trouve » quelque homme, porte le capitulaire de 630, qui soit assez fier

» et orgueilleux pour n'avoir aucune crainte de Dieu ni respect
» pour la sainte Église, et qui arrache par force du lieu saint son
» esclave fugitif, ou celui à la poursuite duquel il se trouve, et
» qui ainsi ne rende pas à Dieu l'honneur qui lui est dû, qu'il
» soit condamné par le juge à payer à l'église, à titre de compo-
» sition, 40 sols, et au fisc pour amende aussi 40 sols, parce qu'il
» doit toujours être rendu honneur à Dieu, respect aux saints, et
» gloire à la sainte Église. »

D'autres fois cependant, mais il faut croire que ce n'était que pour les crimes réservés, ou lorsque peut-être l'évêque refusait de livrer le coupable, et que l'on avait à craindre que l'emploi de la force eût de graves inconvéniens, la puissance publique se bornait à prendre les précautions nécessaires pour que le réfugié ne pût se maintenir dans l'asile où il se trouvait, et pour qu'il fût facilement saisi dès qu'il serait contraint d'en sortir. Alors on faisait le guet auprès de l'église en disposant des gardes tout alentour, afin d'empêcher toute communication du dehors; et c'est à ce cas particulier qu'il faut sans doute appliquer la disposition d'un capitulaire de Carloman rendu vers 744, qui fait défense de donner aucune nourriture aux coupables d'homicides ou d'autres crimes punis de la peine capitale, qui auraient fait refuge à l'église.

Dans la suite, et lorsque l'Église eut perdu de son empire, cette coutume de faire le guet auprès des églises où s'était réfugié quelque criminel devint à peu près générale, et elle fut même imposée dans les chartes d'affranchissement comme service public. C'est ainsi qu'une quittance de 1371 constate le paiement fait au nom du prévôt de Paris à Pierre Lesaulnier, charcutier, pour les dépens par lui livrés aux sergens qui étaient commis à épier et à prendre un meurtrier en l'église de Saint-Gervais; et que des lettres patentes du mois de juin 1375, accordées aux habitans de Meulan, en les déchargeant de l'obligation de faire le guet, déclarent toutefois « que se il avenoit que aucuns malfaiteurs occeissent un homme
» ou feissent aucun meurtre ou aucun autre meffait ou aucune
» malfaçon et se il se boutoit ou moustier (s'il se réfugiait dans

» l'église) ou en lieu semblable, lesd. habitans seront tenus à » gaitter. »

Toutefois l'on n'usa pas d'abord d'une pareille rigueur, car il est certain que dans la plupart des cas les réfugiés trouvaient dans les asiles religieux une existence assurée : ils obtenaient ce que l'on appelait alors la paix de l'Église (*pacem Ecclesiæ*). Mais il est présumable que l'on ne persista pas long-temps à leur accorder cette entière impunité, et que l'on vit bientôt s'établir la coutume qui s'est long-temps conservée dans certains pays, de leur donner à choisir entre la comparution en justice et l'exil volontaire.

Cette coutume particulière était suivie notamment en Angleterre. Chez les Anglais, celui qui se réfugiait dans une église ou quelque autre lieu saint, lorsqu'il avait fait aveu de son crime, était tenu d'*abjurer* le royaume et de désigner le port qu'il voulait choisir pour quitter le sol de l'Angleterre seulement. Alors on lui délivrait le nombre de rations qui lui étaient nécessaires pour gagner le port, et il lui était défendu de dévier de l'itinéraire que lui traçaient les ordres du roi, comme de séjourner plus d'une nuit dans le même lieu. Il avait à suivre la route la plus directe jusqu'au port où il devait être rendu le jour marqué, pour y mettre à la voile au premier vent favorable, à moins qu'une tempête ou quelque autre péril imminent n'y apportât obstacle. Il ne pouvait d'ailleurs rester dans l'église plus de quarante jours, et son droit était le même, soit qu'il fût déjà condamné par jugement, soit qu'il fût seulement accusé d'un crime.

Il est curieux de retrouver absolument les mêmes dispositions dans le droit normand, qui les avait sans doute empruntées de l'Angleterre après la réunion des deux pays, en leur faisant néanmoins subir quelques modifications. Ainsi, lorsqu'en Normandie quelqu'un réclamait le droit d'asile en se réfugiant dans une église ou tout autre lieu saint, le prêtre lui demandait s'il voulait être livré à la justice du pays, ou s'il préférait quitter le territoire de Normandie. Neuf jours lui étaient donnés pour délibérer, pendant lesquels il lui était fourni des alimens. Durant ce temps l'on faisait le guet autour de l'église, et les neuf jours écoulés il fallait se li-

vrer aux juges séculiers ou forjurer le pays, c'est-à-dire le quitter. Si le réfugié optait pour ce dernier parti, on lui accordait ce qu'on appelait, comme en Angleterre, le chemin royal ou la voie de droit. Alors se présentaient devant lui les magistrats et quatre chevaliers, et le prisonnier, en leur présence, un pied sur le lieu saint, l'autre dehors, jurait sur les évangiles qu'il partirait immédiatement de Normandie pour n'y rentrer jamais. Ses frais de route lui étaient payés jusqu'au point de la frontière qu'il avait lui-même désigné, et où il était conduit, sous bonne escorte, de doyenné en doyenné, par des officiers de la justice laïque et de la justice ecclésiastique; c'était ce que l'on nommait *convoyer l'émigrant*. Le texte même de l'ancienne coutume donne à cet égard des détails dignes d'intérêt :

« Se aulcun damné ou fuytif s'enfuyt à l'église ou en cymetière, » ou en lieu sainct, ou s'il se aërd (s'attache) à une croix qui soit » fichée en terre, la justice laye le doit laisser en paix par le pri- » vilége de l'Église; si, qu'elle ne mette la main à luy. Mais la » justice doibt mettre gardes qu'il s'enfuye d'illec. Et s'il ne se » veult dedans neuf jours rendre à la justice laye, ou foriurer » Normendie, la justice ne souffrira d'illec en avant que on luy » apporte que menger à soustenir la vie, jusqu'à ce qu'il soit rendu » à justice, pour en ordonner selon sa desserte (selon ce qu'il mé- » rite), ou jusqu'à ce qu'il offre à foriurer le pays. Et le foriurera » en ceste forme : il tiendra ses mains sur les sainctes évangiles, » et iurera que il partira de Normendie, et que jamais n'y revien- » dra; qu'il ne fera mal au pays, ne aux gents qui y sont, pour » chose qui soit passée, ne les fera grever ne grevera, et mal ne » leur fera ne pourchassera, ne fera faire ne pourchasser, par soy » ne par aultre en aulcune manière, et que en une ville ne gerra » (couchera) que une nuit, si ce n'est par grand default de santé, » et ne se faindra (ne cessera) d'aller tant qu'il soit hors de Nor- » mendie, et ne retournera aux lieux qu'il aura passéz ne à aultres » pour revenir, ains yra tousiours en avant. Et si commencera » maintenant à s'en aller. Si lui taxera l'on ses journées, selon sa » force et selon la grand quantité et longueur de la voye. Et s'il

» remaint (reste) en Normendie, depuis que le terme que on luy » donnera sera passé, ou se il retourne une lieue arrière, *il por-* » *tera son jugement avec soy :* car dès qu'il sera allé contre son » serment, saincte Église ne luy pourra plus aider. »

Dans la plupart des autres pays, le droit d'asile était bien plus large et avait bien d'autres conséquences, car il n'assurait pas seulement au refugié la vie et les membres saufs, ou la faculté de forjurer le pays pour échapper à la vindicte publique, mais un refuge tranquille où il était hors de toute atteinte : l'on considérait qu'alors il s'était en quelque sorte voué, lui et tous ses biens, au service de la sainte Église, qui, en retour de ce sacrifice, lui accordait une paix immuable en l'admettant au nombre de ses enfans. La justice séculière n'avait plus dès lors aucune juridiction sur les réfugiés, qui n'avaient à répondre de leurs crimes qu'à la justice ecclésiastique seulement, chargée désormais de l'expiation par la pénitence imposée aux coupables. C'est alors que pour eux furent construits, soit dans l'enceinte même des églises, soit dans un lieu de franchise, des chambres de refuge où ils pouvaient jouir de la paix de l'Église. Ainsi un compte de 1407 nous apprend que l'on construisit sous les voûtes de l'église de Saint-Jacques-la-Boucherie une chambre qui coûta 4 livres 6 sous 6 deniers parisis, et qui était destinée à loger les réfugiés qui venaient chercher un asile dans cette église.

On regardait généralement comme asiles religieux tous les édifices et tous les monumens consacrés à la religion et à son culte. En première ligne se présentaient les églises, maisons de Dieu et des saints, dans lequelles on ne pouvait pénétrer de force sans commettre un sacrilége au premier chef. Que si la majesté du lieu était violée, aussitôt le prêtre, s'armant de toutes les foudres ecclésiastiques, suspendait les offices divins et fermait les portes du temple jusqu'à ce que réparation éclatante eût été faite par la réintégration du réfugié dans l'asile inviolable dont il avait été arraché. Les punitions exemplaires, lorsque l'Église ne se faisait pas justice par elle-même, ne manquaient jamais, comme nous le verrons bientôt, pour avertir les audacieux qu'il ne fallait pas s'attaquer aux

immunités de la sainte Église. Le privilége de franchise fut même étendu dès l'origine au pourtour extérieur de l'église; et, bien que nous ayons déjà vu par un capitulaire de 630 que la justice séculière devait s'arrêter aussitôt que le coupable avait mis un pied dans la porte de l'église, il était reçu que le terrain extérieur de l'église était un lieu de franchise lorsque l'église n'était pas elle-même enclose, en sorte qu'il faut rapporter la mention du capitulaire de 630 à la porte du mur de clôture, car il est dit dans un capitulaire de 595 que si le territoire de l'église n'est point clos il y aura en franchise l'espace d'un arpent de terrain : c'était ce que l'on nommait les bras de l'église (*dextri*) réglés plus communément à un espace de trente pas; les réfugiés étaient admis à respirer l'air dans cette partie de l'asile où ils pouvaient prendre leur repas.

Dans l'église même des places particulières leur étaient réservées, et près de l'autel était placé un siége de pierre que l'on nommait la pierre de la paix, où le réfugié venait s'asseoir; à l'extérieur étaient scellés dans le mur des anneaux de fer que l'on nommait aussi anneaux de paix : le prisonnier qui parvenait à s'en saisir devenait inviolable à l'instant même. Ducange rapporte que Philippe, évêque de Bayeux, après avoir été long-temps retenu prisonnier dans la tour de Rouen, en fut extrait par ordre d'Éléonore, reine d'Angleterre, pour comparaître devant elle, mais qu'en passant près d'une église il s'échappa, et, se saisissant de l'anneau de fer qui était scellé dans le mur, il s'écria : « Je demande la paix de Dieu et de l'Église (*peto pacem Dei et Ecclesiæ*). » Il y a peu d'années que cet anneau de salut se voyait encore sur le mur de l'une des églises de Paris, Saint-Jacques-de-la-Boucherie.

ALEXANDRE TEULET.

(*Le second paragraphe à la prochaine livraison.*)

PARIS AVANT LA RÉVOLUTION.

LES CONVULSIONNAIRES,

Roman en quatre Chapitres.

> Le saint diacre buvait toujours en un verre, et de plus il mangeait du pain où l'on trouvait des pailles aussi longues que le petit doigt.
>
> (Vie du bienheureux diacre Paris.)

Ce fut vraiment une chute fastueuse que celle de l'Écossais Law, — Law le marchand de papier et de belles promesses, — Law en faveur duquel un duc d'Orléans exilait le parlement de Paris à Pontoise, — Law devenu à tout jamais, et peut-être sans que la faute en fût à lui, le type de la banqueroute politique et de la friponnerie ministérielle!

Quatre mois et plus, les caquets de Paris avaient vécu sur cette malheureuse banqueroute. La rue Quincampoix une fois déchue de sa vogue, et Law exilé, la curiosité de la capitale ne trouve plus d'aliment. La régence, avec ses mousquetaires et ses pages, semble s'être barricadée en ce palais Cardinal ou Royal, qu'on aurait pu nommer plus justement une taverne. Autant le grand siècle, dans

ses somptueuses folies, s'était éloigné des *tabarinades* de la foire, autant celui-ci prend plaisir à courir en chapeau de cocher et en souquenille de laquais. Le peuple de ce temps, — ce qu'on appelle le peuple, — n'épouse aucune couleur; ce peuple reste indifférent aux vices du maître, comme aux querelles de la Sorbonne, qui commence à s'ébranler sérieusement sur ses pilotis. C'est qu'il se ménage, le peuple d'alors, ou plutôt c'est que ses véritables dominateurs, les philosophes, le tiennent en laisse pour la grande épreuve de la révolution qu'ils méditent.

Vous avez vu que la Sorbonne s'agitait. De la Sorbonne, en effet (et par ce mot de Sorbonne j'entends spécifier l'église de Paris), vont s'élancer les discussions et les arguties, les pamphlets et les chansons liturgiques;—Cornellius Jansénius, évêque d'Ypres, provoque en duel le jésuite espagnol don Luis de Molina y Sotomayor!

C'est-à-dire qu'à cette période de débauche succède une période incrédule et tracassière, confuse, enthousiaste et burlesque dans ses croyances; — c'est l'époque des in-folios sur les miracles, et des schismes sur la folie : chacun veut avoir son saint, et le fanatisme en arrive à produire des coliques et des convulsions. Le cardinal de Fleury, ce patriarcal vieillard, que Voltaire appelle le plus *aimable* et le plus *désintéressé* des courtisans, va voir son ministère soumis aux dissidences de la *constitution* et du *formulaire*, ce ministère dont chaque protocole lui rappelle le cardinal Dubois!

Ainsi le voudra la bulle *Unigenitus*.

La bulle *Unigenitus* traversera ce siècle comme un météore; il y aura des arrêts du parlement et des comédies pour et contre la bulle *Unigenitus*.

Heureusement pour vous et pour moi qu'il existe des livres enfumés et ténébreux, atlas de science et de discipline cléricale, où ce mot terrible, ce mot *Unigenitus*, se trouve traduit, commenté, fixé. La Bulle *Unigenitus*, à l'heure qu'il est, fournit encore au long quai des Augustins des parapets de doctrine, de dissertations, de commentaires, d'argumentations et de contestations; —

c'est une encyclopédie aux mille têtes qui a produit plus de livres et enrichi de libraires que n'en consommera la présente génération. Il fut un temps où la bulle *Unigenitus* acquittait à elle seule le loyer, l'habillement, la nourriture et le mariage des filles de ses typographes. Venez donc nous vanter l'Encyclopédie de M. Diderot!

Or, maintenant vous voici bien prévenus qu'il ne reste plus rien du grand siècle, — rien, — pas même la marquise de Maintenon, qui vient de s'éteindre dans un dortoir de Saint-Cyr (1). De la régence à peine un souvenir tiède; le siècle est devenu gourmé comme un docteur janséniste, il a les yeux louches et le front baissé. Siècle de comédie ascétique et de théologie folle, bouffon dans sa gravité; siècle malheureux et passionné, malhabile et décrépit, — dernière lueur de ce feu sacré de la foi, auquel devait succéder une période d'impiété féroce, et finalement notre siècle d'indifférence.

On me pardonnera ce précis de réflexions nécessaires au ton de cette histoire...

§ Ier. — LA CROIX.

Le jeune garçon qui descendit du coche de Péronne, rue des Poules, à l'hôtellerie de la Corne-Double, au mois de mars 1728, et par une pluie aussi pénétrante que possible, avait nom Gervais Robin. Malgré son air ingénu, son toupet cardé, son habit perdrigon et, de plus, quelques écus sonnans dans sa valise, il parut d'abord très-suspect à la demoiselle Léonarde, logeuse en garni, — attendu que ses cheveux étaient noués à la *catogan*, ce qui annonçait les habitudes d'un soldat, quoiqu'il se dît *menuisier*. Il parlait peu, ce qui n'en disposa pas mieux la demoiselle Léonarde. Quand il eut soupé (ce qui ne fut pas bien long), il se fit indiquer sa chambre, en priant qu'on voulût bien l'éveiller de grand

(1) 1719.

matin, — désireux qu'il était sans doute d'accomplir un message dont il paraissait chargé. C'est du moins ce que supposa la demoiselle Léonarde en le voyant placer auprès de sa valise un certain coffret du *Havre*, sur lequel on peut bien croire qu'il se trouvait figuré, ainsi que de coutume, un assez bon nombre de perroquets verts et de serins jaunes.

Le lendemain, en effet, et de fort bonne heure, on vint frapper à la porte de Gervais Robin, qui était déjà sur pied. Un rayon de soleil venait par bonheur de traverser les volets de sa chambrette. Gervais salua cette lueur propice comme aurait fait un matelot après la tourmente; il sauta les degrés et enjamba l'huis de la rue, guêtré, boutonné, courant et content.

Muni du coffret, il se hasarda bravement sur la place de l'Estrapade. Quand il se fut assuré que cet espace bifurqué qu'il avait devant les yeux portait bien ce nom, il prit le coffret, cherchant vainement à lire une carte d'adresse qu'on avait clouée sur son couvercle et que le frottement des marchandises avait effacée. Pour comble de malheur, sa cassette n'offrait aucun autre indice. Gervais préféra donc se résigner à attendre de nouvelles informations paternelles (ou maternelles) de sa province, plutôt que de se risquer dans l'interminable chapitre des méprises, — ce qui était judicieusement raisonné.

C'était la première fois que ce jeune homme voyait la grande ville. S'il s'était levé de grand matin, c'est qu'à part même le soleil, il avait pour cette diligence insigne mille bonnes raisons : une foule d'outils à acheter, des maîtrises à visiter, un trousseau à compléter, et puis ce désir inné à tout provincial de voir les monumens et les églises d'une ville, de les voir brusquement et tout de suite, comme si le lendemain la ville aux cent clochers devait être emportée, ainsi qu'un jouet, dans le manteau de la fée! Gervais courut donc, et épuisa ce singulier plaisir de se lasser pour ne rien voir. En quelques heures il marcha plus que vous et moi ne le ferions pendant un mois; — aussi quand il revint, le soir, à l'Estrapade, il était plus ébloui que s'il eût vu la cour et les bougies du grand couvert de Versailles; et le lendemain, sans

perdre de temps, il avait fait peindre en lettres rouges (du consentement de son hôtesse) sur la muraille de l'auberge même :

GERVAIS ROBIN, MENUISIER,

A LA GRACE EFFICACE,

Fait tout ce qui concerne son état, achète, entreprend, raccommode et restablit, traficque et brocquante,

AU PLUS JUSTE PRIX.

Et en conséquence, le rez-de-chaussée de la vieille maison lui avait été dévolu.

Quant à cette enseigne théologique de la *Grâce efficace*, disons-le hautement, à la satisfaction des mânes de la demoiselle Léonarde, c'était à sa pieuse instigation que Gervais avait cédé, et cela sans déplaisir et sans hésitation, le digne jeune homme ! et seulement sur la représentation de ladite demoiselle, qui lui avait pronostiqué la bénédiction de Dieu, d'après un pareil titre, —titre que Gervais ne se donna pas même la peine de se faire expliquer, tant il était pressé de jouir déjà de sa location. Quand vint le souper, la demoiselle Léonarde trouva Gervais très-allègre. Dans la journée, il écrivit à ses parens, et alla voir manœuvrer avec une joie indicible les hallebardiers de M. le maréchal de Saxe.

Cependant—si grande que fût la curiosité de Gervais—le quartier dans lequel il logeait n'était guère de nature à le satisfaire. Son chantier le laissant bientôt distrait et inoccupé, ce jeune homme ne tarda pas à prendre goût à ces promenades sans but, détours capricieux d'une existence parisienne, passe-temps d'un désœuvré ou d'un poète; —mais chez Gervais il n'y avait d'autre poésie que celle du hasard. — S'il s'aventurait ainsi le soir dans les rues, c'était par envie naturelle de voir et sans préméditation romanesque. Il marchait, il s'étonnait, il écoutait, il regardait surtout, et voilà son but.

Le malheur voulut que les pratiques sur lesquelles avait compte

la demoiselle Léonarde, *auteur* de l'enseigne, ne se présentassent pas dès les premiers jours, ainsi qu'elle l'avait prédit à Gervais; ce qui, joint à son indolence naturelle, acheva d'entretenir le jeune homme dans son inaction et ses goûts de promenades crépusculaires. Une fois l'hameçon de l'enseigne émoussé, Gervais s'abandonna plus que jamais à la pente de son caractère oisif. Il fut, depuis maître Adam, le plus négligent des menuisiers; en revanche aussi, il posséda bientôt mieux que personne la statistique du plan de la *Tapisserie*, autrement dit celui des rues de Paris.

Sous le ministère de monseigneur André-Hercule de Fleury, les rues n'avaient cependant rien qui les distinguât du Paris des autres règnes, si ce n'est que dans un angle boueux du faubourg Saint-Marceau on entendait quelquefois un singulier vacarme. La rue Gracieuse, par exemple, la rue de l'Épée-de-Bois et surtout celle de Saint-Médard, voisine de la demeure du charpentier, laissaient quelquefois percer au travers de leurs vitres grasses des éclats de lampes ou de chandelles qui les auraient fait ressembler aux palais fantastiques des contes de fées, n'eussent été l'horrible saleté de ce faubourg et la méchante mine des murailles et des toits. Des voix nasillardes y psalmodiaient à l'envi des espèces de noëls et de cantiques. Il n'était pas rare de s'y voir réveillé subitement, au coup de matines, par de grands cris; et par-dessus tout, le guet de Paris, aussi valeureux et aussi éveillé que possible, y faisait sa ronde d'un air mystérieux et animé.

La physionomie exceptionnelle de ce quartier ne ramena pas cependant le jeune provincial à des habitudes plus laborieuses dans son enceinte. Ses deux apprentis parlaient déjà de le quitter, et ses ressources diminuaient à vue d'œil. A peine avait-il monté, dans un mois, deux jalousies pour la fenêtre de monsieur le recteur de la Sorbonne.

L'insouciance de Gervais s'effraya néanmoins de ce décroissement subit de ses pistoles et de ses écus. Avant de manier le rabot, Gervais avait porté le mousquet pendant trois ans. Son père, retiré en Picardie, avait servi sous le maréchal de Boufflers et emporté les postes de Rovère et d'Ostiglia avec le chevalier Folard. Gervais

aurait donc pu s'appuyer de noms honorables et de protections illustres; mais, comme tous les jeunes gens curieux et dissipés, il n'avait suivi que les lois de son caprice, et il avait quitté le mousquet, sa province et son père, qu'il craignait beaucoup, afin de se faire une fortune, à ce qu'il disait. Le métier de menuisier lui avait paru fort encourageant; il avait trafiqué de quelques bois rares et précieux des Indes; il connaissait à fond la partie, et, quant aux commandes et à l'argent, il s'en reposait sur le hasard et l'avenir. Son intention avait été d'abord de travailler des armoires et des buffets de sacristie; et de fait, il en avait exposé quelques-uns sur sa devanture, qui attiraient les regards de tous les passans. Il achetait aussi, dans le commencement, quelques vieux meubles, et le jour que sa première pratique (un petit vieillard à l'air janséniste) frappa à sa porte, Gervais reclouait une vieille armoire à *lit renversé*.

« Jeune homme, dit celui qui entrait, et qui tira de sa poche un petit cornet de fer-blanc (comme pour avertir qu'il était sourd), jeune homme, ne sauriez-vous pas d'où vient cette armoire?

— Aucunement, monsieur; c'est un confrère de la rue du Petit-Bac qui me l'a vendue.

— La rue de Sèvres! c'est cela! Je savais bien que le meuble provenait de la vente de M. Pàris! L'armoire à coucher du bienheureux saint! C'est elle-même; il ne manque que les clous. *Durum cubile*, comme dit l'Ecclésiaste.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur; j'arrive d'Abbeville, et je ne connais pas M. saint Pàris. C'est peut-être quelque seigneur de la cour?

— Comment dites-vous là? Six écus! Mais vous êtes un ignorant, mon bon ami; en voici douze : douze, et c'est bien le moins que douze écus pour acquérir la couchette d'un saint; — car c'est un saint, jeune homme, — *clarus et ipse miraculis!* Et le petit vieillard leva l'index en rapprochant le même cornet de fer-blanc de son oreille pour mieux ouïr ce qu'allait lui répondre Gervais.

Le jeune ouvrier ne comprenant rien à tout ceci, se mit à démonter la grande armoire, pendant que l'acheteur, assis sur une

escabelle, tirait de la poche droite de sa veste de panne une escarcelle de cuir, dans laquelle il prit douze écus *à la vache*, et bien intacts.

Gervais eut alors le temps nécessaire pour examiner ce singulier chaland. Il portait par-dessus son frac, à boutons dorés, une sorte de manteau ou de soutanelle de serge d'Aumale, des souliers fort gros et *négligés*, un chapeau sans cordon, et sous le bras gauche un petit panier contenant ses herbes, ses légumes et son pain pour la semaine; ce garde-manger entremêlé de livres et d'estampes, dont il venait de faire emplette chez l'imagier en face. Gervais ne put résister à la tentation d'en regarder quelques-unes.

« Monsieur, lui cria-t-il de toute la force de ses poumons, vous ne faites pas gagner seulement les menuisiers, à ce qu'il paraît; voici de bien belles estampes! Que figure celle-ci?

— Erreur! jeune homme, erreur! reprit le petit vieillard; je demeure rue de l'Épée-de-Bois, au quatrième. J'ai changé mon genre de vie. Ne m'appelez plus, je vous en prie, le chevalier Folard.

— Je vous ai peut-être offensé, monsieur, dit Gervais avec toute la politesse sérieuse qu'on doit à un sourd.

— Celle-ci, jeune homme, reprit alors le vieux chevalier en déroulant tout d'un coup une de ses estampes, rentre dans les images communes. Je veux bien vous la montrer, puisque vous êtes des nôtres, ainsi que votre enseigne le dit assez. C'est le navire représentant les vénérables pères Quesnel, Jansénius, Saint-Cyran, d'Arnauld et le bon monseigneur d'Utrecht!!. Ne venez pas me dire que ce théatin-là n'est pas correct, parce que la jambe est de travers. Apprenez, mon cher enfant, que les théatins, les minimes, et surtout les jésuites, ont presque toujours les jambes de travers, comme la cervelle. Bien! bien! vous reconnaissez celle-ci. C'est Escobar avec son air hideux et tétrique; son confrère Molina, avec son vilain nez retroussé et son bonnet à trois cornes de Beelzébuth! Cela fait rire au possible toutes les bonnes ames de la rue Saint-Antoine! Oh! oh! et celle-ci! l'interminable procession qui va choir du pont dans la rivière : comme c'est historié! Cela

me rappelle mon *Système des colonnes et de l'Ordre profond contre l'Ordre mince.* Voyez donc ces quatre papes alignés en tête de la procession, avec tous les cardinaux; le concile romain et tous les évêques de l'église. Tandis que les papes marchent en triomphe sur ce pont, voilà quatre docteurs, deux ou trois évêques et un moine qui travaillent à le saper. Ils ont encore leurs outils à la main. Comprenez-vous bien, vous qui êtes charpentier?... Ils en sont venus à bout, les braves pères! et *patatra!* voilà les papes dans la rivière, avec les cardinaux et toute leur séquelle! Voyez, voyez comme les jésuites barbotent pour se sauver à la nage! Toute l'église est à vau-l'eau! N'est-ce pas que c'est malicieux ?

— Qu'est-ce que c'est, jeune homme, vous riez devant celle-ci? C'est pourtant un jeu fort moral d'escarpolette. Vous voyez sur le bout de cette poutre le pape avec tous ses évêques entassés les uns sur les autres, et en bas une multitude infinie de prêtres et de docteurs qui tirent de toutes leurs forces. Naturellement la corde casse, et ils tombent pêle-mêle comme mes anciens opposans militaires à l'attaque de la cassine de Bouline. Quelle belle attaque, jeune homme! Je suis payé pour m'en souvenir, car c'est là que j'ai perdu ma traduction de Polybe! une traduction charmante, et que je paierais mille écus, si j'en retrouvais seulement quatre cents feuillets! Mais je ne dois plus penser qu'à mon salut; Dieu m'a fait la grâce de m'illuminer!... Où est l'armoire du bienheureux diacre! *Sancte Paris, expande tua brachia!...*

Et comme Gervais restait muet devant le vieillard :

« Mon ami, regardez-moi bien, je suis Jean-Charles Folard, QUENELLISTE, et APPELANT au futur concile contre le jugement erroné du pape. Ne venez pas me dire encore une fois que je suis le chevalier de Folard! Quand vous viendrez chez moi, je vous ferai voir la sainte perruque du saint diacre; je ne la mets qu'aux jours de fêtes, et quand je vais à la grand'messe à Saint-Séverin. Bonne église et bonne paroisse, en vérité!... J'ai aussi la pantoufle droite et les matelas du bienheureux! *Exultemus et lætemur!* dit encore l'Ecclésiaste. J'ai la convulsion,.... je veux dire

la conviction intime, que dans peu le pape sera supprimé. Le pécheur sans la grâce n'est libre que pour le mal. Et comment trouvez-vous les molinistes qui voulaient faire croire que j'étais privé d'entendement?... Bonsoir, mon bon frère!... »

Puis cet étrange chevalier, leste et réjoui, malgré son âge, remit en poche son cornet, reprit son panier, et descendit prestement la rue des Postes.

En ce moment, les regards de Gervais tombèrent je ne sais comment sur le coffret sans adresse. Dans l'espoir d'y trouver quelques renseignemens, il l'avait ouvert la veille, et avait été surpris de le trouver vide. « Bon! se dit-il, c'était un tour que voulaient me jouer mes pays, et mon père tout le premier, à la fin de voir si j'étais exact! Allons, le coffret n'est pas trop mal, et je ne manquerai pas de le vendre bientôt à ce brave bonhomme. — Douze écus! c'est de quoi me faire bien venir de mes amis, que je vais retrouver à la porte Montmartre! Et cette belle fille que j'ai rencontrée l'autre soir aux vêpres de Saint-Médard..... voilà un port de reine! Mais elle est fière comme un fifre de régiment, avec son casaquin de siamoise et ses bas à damier rouge et noir! N'importe, si je la retrouve, je risquerai de lui faire ma déclaration.

Il en était là de ce monologue lorsqu'il reçut le billet suivant :

Votre enseigne anti-papale et la pretieuse acquisition que je viens de faire chez vous m'ont fait penser, cher frère, à vous confier la commande suivante. Il s'agit d'une croix de moyenne hauteur que vous charpenterez le plus hastivement possible et le plus proprement. Monsieur l'abbé Jacquemont (1), *au nom duquel je vous parle icy, desireroit que la croix eût six pieds de long sur trois de largeur, qu'elle fût de preference en bois peint de rouge, ornée vers le sommet des lanternes, clouds, marteaux, et autres instrumens de la Passion. L'ouvrage est pressant, et devra être*

(1) L'abbé Jacquemont, ancien curé au diocèse de Lyon, partisan déclaré des miracles et des convulsionnaires.

achevé pour la nuit du 27. Voici à-compte douze écus que le porteur vous comptera.

Signé,
l'acquéreur de l'armoire du bienheureux Páris.

« C'est sans doute un cadeau pour quelque église, pensa Gervais, un *ex voto!* »

Et il répondit qu'il n'aurait garde d'y manquer.

§ II. — FRANÇOISE LA PICARDE.

A quelques jours de là, Gervais, rentrant chez lui, fut très-surpris de voir la place de l'Estrapade obstruée par une foule de vieux carrosses, la plupart tristes et sombres, mais quelques-uns plus coquets et plus brillans. Cet attroupement étrange d'équipages entourait une chaise de poste, d'où ressortait la perruque volumineuse d'un conseiller au parlement de Paris, qui débarquait à l'heure même de Versailles en robe rouge, avec épitoge, et qui saluait du bonnet, ni plus ni moins qu'à l'audience de la Tournelle, pendant que son cocher attendait sans doute, devant la porte de son hôtel, que le suisse en ouvrît la grille massive, à trois battans noirs. Ses deux laquais distribuaient au peuple de petits imprimés sur papier rose, que Gervais ne se móntra guère soucieux de recueillir, dans la crainte d'y retrouver peut-être des allégories aussi peu divertissantes que celles du vieux chevalier, sa pratique.

Le conseiller (1), que Gervais apprit s'appeler M. Carré de Mont-

(1) Ce ne fut que le 29 juillet 1737 que M. de Montgeron (Louis-Basile-Carré) se rendit à Versailles pour présenter au roi son livre de *la Vérité des miracles du diacre Páris*, in-4° avec vingt planches. Le roi Louis XV se voit encore figuré en grande perruque recevant l'ouvrage de M. de Montgeron, qui, en sa qualité de conseiller, d'appelant et de thaumaturge, a derrière lui la Vérité nue et sans nuages. Le roi reçut le livre sans savoir ce qu'il contenait. La nuit suivante (du 29 au 30 juillet) le conseiller Montgeron fut mis à la Bastille. Sa compagnie voulut bien présenter des remontrances en sa faveur, mais elles n'eurent pas de suite, et le ma-

geron, se donnait depuis quelque temps en spectacle par des démarches et des discours qui semblaient provenir d'un cerveau malade. Il lui arrivait de sortir parfois à peine vêtu, et de lire tout haut dans la rue, au premier passant venu, *la merveilleuse guérison d'Anne Lefranc et les dissertations précieuses qui la suivirent;* — et depuis même son exil en Auvergne, cet intrépide prôneur du cimetière Saint-Médard avait accueilli publiquement de son suffrage les extravagances d'une fille convulsionnaire. En ce moment, où ce concours devait le flatter le plus, il ôta familièrement sa perruque, et la posa sur son pouce; puis voyant l'inextricable embarras de tous ces carrosses, il commanda à son cocher de détourner au coin de la rue Saint-Hyacinthe, « ayant oublié, disait-il, d'aller porter des exemplaires de son livre au duc d'Orléans, au premier président et au procureur général.

Pendant que les équipages s'ouvraient pour lui frayer la route, ses laquais distribuèrent encore au peuple de grands coups de canne et des exemplaires brochés de sa *conversion;* car les laquais de cet autre vendeur d'orviétan janséniste étaient très-ferrés sur le *dogme*, et leur doctrine touchant la grâce entrait à compte dans leurs gages et leurs pour-boire. Il n'y eut pas jusqu'à son cocher qui, furieux de voir au départ ses chevaux si peu en train, et ne sachant plus quelle injure leur dire, les appela *molinistes*.

« *Molinistes!* pensa Gervais, c'est là tout de même une drôle de sottise pour des chevaux! »

Il n'en continuait pas moins à s'acheminer vers la rue des Poules, au milieu de tout ce concours de peuple, quand il entendit un bruit de voix criardes à l'angle de cette grande place, sur laquelle de vieilles bourgeoises Marcelines étaient en pourparler.

« C'est une horreur, une indignité, mam'selle Flippart, cette pauvre Françoise que son maître renvoie, après cinq ans d'exercice!

gistrat fut exilé à Villeneuve-les-Avignon, peu après à Viviers, et enfin à Valence, où il mourut.

(Extrait de *la Vie et des suffrages en faveur*. M. de Montgeron, 1749, in-12.)

— Une fille, mam'selle Castagnet, qui n'avait au plus que dix-sept ans quand il l'a fait venir de Péronne, le vieux renard, pour mettre en état ses nippes et son linge!

— Jarnigué! qu'elle était faraude la demoiselle Françoise quand elle passait devant Saint-Médard avec ses paniers renflés! Dam! c'est que l'on dit aussi qu'elle sait écrire, et aurait fait au besoin une fille de boutique... Y gna qu'heur et malheur dans ce monde-ci, — c'est bien vrai.

— Doux Sauveur, si je m'en souviens! c'était une perle à farciner les yeux d'un apôtre, sans compter qu'elle était sage comme une tourtière de couvent.

— C'est encore votre saint Pâris qui est cause de ceci, mam'selle Flippart.

— Que voulez-vous donc dire, mam'selle Castagnet? saint Pâris, celui qui guérit tous les malades de France à son cimetière? J'devons ben le savoir, j'espère, nous qui avions sur notre palier la nièce de M. Piochon, une fille muette.... C'est ça qu'était un miracle! eh bien! on lui a mis sur la tête une pincée de terre du tombeau de saint Pâris, et elle parle à l'heure qu'il est comme vous et moi.

— Vous adonisez les *jansenîtres*, mam'selle Flippart; mais savez-vous, par exemple, que j'ai mon petit bonhomme de Jean dont la jambe depuis son pélerinage est devenue plus courte que l'autre de près d'un pouce? — Cela me coûte assez, pourtant, et j'ai déjà brûlé de fameux cierges en l'honneur de votre bienheureux saint Pâris!

— Est-elle donc pressée, cette mam'selle Castagnet! pour Dieu! Mais attendez donc. Ne savez-vous pas que dans un pouce il y a douze lignes? Et vous imaginez-vous qu'un saint d'aujourd'hui vous pourra faire en un jour un allongement de douze lignes à une jambe? Cela était bon autrefois que les saints faisaient des miracles à la douzaine. Parbleu, donnez-leur le temps.

— Ah bien! oui, votre saint n'aura plus de mes chandelles,

mam'selle Flippart. Écoutez plutôt la chanson de la duchesse du Maine, sur l'air de la *Pintade ajustée :*

Un décrotteur à la royale,
Du talon gauche estropié,
Obtint pour grâce spéciale
D'aller boiteux de l'autre pié!

— Vous dites là de vrais blasphèmes, mam'selle Castagnet!...

— Eh! mon Dieu, depuis quand, vous autres, avez-vous tant de dévotion pour les saints? Vous nous la donnez belle, à l'heure d'aujourd'hui? Et puis est-ce qu'il n'y a pas assez de saints dans notre paroisse sans aller déterrer votre saint Pâris, qu'on dit qu'il ne voulait seulement pas faire ses pâques par dévotion? Voyez la belle religion qu'il avait! C'est tout juste comme saint Greluchon qui faisait bassiner son lit et qui couchait avec une couronne de papier doré par humilité chrétienne.

— En voilà assez, mam'selle Castagnet; je ne vous fréquenterai ni vous parlerai plus de ma vie. On voit bien à votre bonnet à grands papillons ce que vous êtes, une écervelée moliniste, une ennemie des saints!

— En attendant, je vous conseille de vous faire plisser un bonnet à papillons pour aller à la comédie qui sera bientôt donnée à la Bastille par tous les sauteurs de saint Pâris. Cela ne sera pas long!

— Miséricorde, quelle impiété! et comment osez-vous parler de la sorte?

— Écoutez, mam'selle Flippart, voici Françoise, elle vous le dira mieux que moi, la pauvre enfant! »

Et Mlle Castagnet, revendeuse, boiteuse et moliniste, ne mentait pas à coup sûr, car la grande belle fille que Gervais vit apparaître, et qu'il reconnut tout de suite pour en avoir fait rencontre quelques jours auparavant, était dans l'état le plus pitoyable du monde. Elle fondait en larmes, et de manière à inspirer la compassion des plus insensibles. C'était une belle Picarde de haute

taille, en jupon d'étamine noire, mantelet gris et chignon retroussé sous son ample bonnet à plis. Elle contenait avec ses deux mains et dans ses deux bras tous ses biens meubles et immeubles, à savoir certificat de son maître *comme quoi* elle était *honnête* fille, un petit paquet, deux cartons et un chaufedoux.

« Merci Dieu, mam'selle Françoise, vous entonnez donc le *De profundis* de départ en quittant votre monsieur le chevalier?

— Vraiment oui, mesdames, il dit qu'il ne veut plus avoir un seul domestique; qu'il veut bêcher son jardin à lui tout seul, et qu'il cuira lui-même ses légumes. Il dit que ce n'est pas la peine de faire son lit, que je ne lui serais bonne à rien qu'à le distraire; et tant y a que me voilà sur le pavé depuis qu'il s'est mis en tête d'acheter l'armoire à coucher du bienheureux M. Pâris.

— Mon Dieu, mam'selle, interrompit Gervais qui s'approcha timidement de Françoise, votre maître vous a donc bien maltraitée?

— Oh! que non pas, monsieur, mais il m'a poussée à la porte le plus doucement possible, en me disant que c'était pour son salut.

— Il est vrai, ajouta alors Mlle Flippart, que M. le chevalier de Folard est l'homme le plus régulier... du moins depuis sa conversion.

— Régulier, régulier! je le sais mieux que toute autre, reprit Françoise, moi qui le couchais à huit heures et demie tous les soirs depuis trois ans. Mais depuis que saint Pâris lui a tourné la cervelle il ne veut plus coucher que sur sa chaise ou sur le plancher de la chambre. Le jour, il prétend que son lit soit orné d'un matelas, d'un oreiller et d'une couverture, mais le soir tout cela disparaît, et il couche sur le bois tout cru. Croiriez-vous bien qu'il a eu la chose de payer douze louis d'or pour avoir la perruque de M. Pâris? Avec cela qu'il n'en est pas moins sourd à tout jamais, en attendant que par l'intercession du saint la surdité s'en aille. Miséricorde! si le cimetière Saint-Médard opère ce prodige-là, j'irai le dire à Rome.

— Mais, mon doux Jésus, mam'selle Françoise, n'avez vous

pas fait des économies chez ce vieux carême-prenant? fit doucereusement la Castagnet.

— Mam'selle, je ne sais pas ce que c'est que duper ses maîtres; d'ailleurs il y a bien assez de singes en rabat qui grugent le mien. Jarnigué! quand je pense que ce qui va lui rester et profiter de mes gages engraissera la troupe de M. Pâris, j'enrage de ne pas trouver une condition où je puisse les berner et les faire endéver comme ils le méritent.

— Mam'selle Françoise, on vous en trouvera une condition, on vous en trouvera, c'est moi qui vous le dis. Promettez-moi seulement, ajouta la vieille Flippart, que vous ne soufflerez mot de ce que je vais vous dire à l'oreille.

— Je vous le promets, reprit Françoise en sanglotant bien fort. »

La vieille bourgeoise, se levant alors sur les hauts talons de ses mules, parla quelques momens à l'oreille de Françoise. La belle Picarde inclina la tête en réprimant un léger sourire.

Et Gervais ne put savoir de quelle *condition* ces deux femmes avaient parlé.

Françoise descendit avec la demoiselle Flippart le bas de sa rue des Poules...

E. Roger de Beauvoir.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

LES FEMMES GRECQUES

AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

ARTICLE PREMIER.

Les annales des femmes sont encore à faire. Comment s'est métamorphosée, comment a passé à travers l'histoire cette nation des femmes, cette caste héroïque, sublime et nulle tour à tour, mais qui n'a pas eu d'historien? Quelle influence a-t-elle exercée, quelles influences a-t-elle reçues? Esclaves, reines, compagnes, jouets, vouées à la volupté ou aux plus rudes travaux, décidant les destinées des empires, ou ne comptant pour rien dans la vie des peuples; les femmes ont eu le sort le plus varié, le plus coloré, le plus étrange, le plus capricieux. De nos jours même elles sont soumises à des lois différentes chez les différens peuples, non-seulement du monde, mais de l'Europe. D'où viennent ces différences? Sous quel régime, dans quelle sphère de mœurs contribuent-elles le plus au bonheur de l'homme et reçoivent-elles le plus de bonheur en échange? Il y a cinquante ans, on n'aurait pas abordé cette question sans la couvrir de fleurs Doratiques; il y a cent ans, on l'aurait sacrifiée aux considérations d'une théologie étroite. Tout cela est passé. Fils d'un temps qui se renouvelle, nouveau-nés d'une civilisation qui s'essaie, cherchons un point de vue

moins étroit et plus digne. On a traité les femmes avec tant de flatteries et tant de colère, qu'on a toujours négligé la grande question de leur bonheur. Qui ne se rappelle les lourdes et pédantesques phrases de cet excellent Thomas, l'emphatique dithyrambe de Diderot, les riens sonores du marquis de Pezay, et les sarcasmes amers ou les galanteries frivoles de Voltaire? Ces tons ne conviennent plus ni à l'homme sensible ni à l'homme sage.

La destinée des femmes offre des nuances et des contrastes bien tranchés. L'Orient, source de civilisation, les condamne à la servitude. La Grèce les délivre de cette captivité; mais elle leur impose un servage domestique. Rome les élève à une dignité plus haute et crée la matrone romaine, la mère des Gracques. Le christianisme relève encore la destinée féminine : Dieu naît au sein d'une femme, et Marie est le type éternel de la pureté, de la chasteté, de la divinité de l'ame. Cette progression admirable était déjà l'objet des observations d'un écrivain élégant, qui vivait sous les empereurs de Rome : « Nous, dit-il, nous n'avons pas honte de » conduire nos femmes dans les repas auxquels nous assistons. » Nos mères de famille voient le monde; la femme tient le pre- » mier rang dans sa maison à côté de son mari. En Grèce, au » contraire, on la renferme dans un appartement mystérieux; elle » ne voit que ses plus proches parens, elle ne s'assied jamais à la » table du repas [1]. »

Voilà donc une civilisation éclatante, féconde, celle de la Grèce, qui ne fait rien pour les femmes, qui les laisse languir dans l'obscurité du ménage, qui les traite comme les premières des esclaves! Comment expliquer ce phénomène? Les philosophes et les historiens ne nous l'apprennent pas, les commentateurs encore moins. Les femmes de la Grèce ont été pour quelques écrivains du dix-huitième siècle un sujet de recherches assez assidues. Selon nous, ils ne les ont pas comprises. De Pauw prétend que toutes les femmes grecques étaient laides, et les injurie en lançant contre leur sexe des invectives de mauvais ton; comme si les femmes qui ont

[1] *Cornelius Nepos*, préface.

offert le type de la Vénus de Milo (plus délicate et plus belle que la Vénus la plus célèbre) pouvaient avoir été laides. Anacharsis, en recueillant çà et là des fragmens d'auteurs anciens, ne s'est fait aucune idée des variations que le sort des femmes a subies dans la Grèce antique; d'autres écrivains ont cherché dans les écrivains de la décadence des passages faits pour éveiller la sensualité de leurs contemporains, pour plaire à leurs goûts débauchés, pour flatter leurs mauvais penchans. Sous le directoire, quand on essayait un retour absurde vers la nudité grecque, vers le culte de la forme, vers le matérialisme voluptueux de la Grèce, on achetait comme des chefs-d'œuvre ces tristes ouvrages, dont nous ne citerons pas même les noms, et qui étaient aux mœurs qu'ils prétendaient retracer ce qu'une courtisane vulgaire est à Phrynée ou Aspasie.

La Grèce! la Grèce! ô mes professeurs! qui a complétement reproduit ce beau développement de la Grèce? Un fragment pris ici, puis là, puis ailleurs; complète nulle part; si intellectuelle, si solennelle, si lâche et si grande, si faible et si forte, si vertueuse et si vicieuse : l'idolâtrie de la forme, la beauté en vénération, la volupté reine, le plaisir tyran, et la subtilité, et le stoïcisme, et les plus sublimes théories au milieu de cela. Qui a montré les Étaïres autour de Socrate, et la Callipyge devant la barbe de Platon? Il y a eu en Grèce un développement bien plus oriental qu'on ne pense, bien plus indien qu'on ne croit. O bon abbé Barthélemy! écrivain pur, homme de goût, tu n'as pas su la Grèce, tu ne l'as pas comprise, tu ne le pouvais pas. Pour la peindre, tu as rabaissé toutes les formes et modifié toutes les teintes au niveau de ton siècle. Tu vivais dans une civilisation trop absorbante et trop enivrée d'elle-même!

§ Ier. — LA FEMME GRECQUE DES TEMPS HÉROÏQUES.

Femmes, vous direz que votre ami fut le vieil aveugle,
Homère, qui habitait les rochers de Chios (1).
HYMNE A APOLLON (conservée par Thucydide), l. III, c. 104.

Je cherche la femme grecque dont Cornélius Népos vient de parler, la femme devenue instrument de ménage et bannie de la société des hommes comme du domaine intellectuel : mais si j'ouvre Homère et Eschyle, quel est mon étonnement! Là elle est reine, elle jouit de toutes ses facultés, elle se rapproche, par la grandeur de caractère, des femmes héroïques de l'ancienne Germanie. Ce n'est pas ainsi que Xénophon, Aristophane, Démosthènes, dépeignent les malheureuses victimes dont ils n'estiment que le silence, la cuisine et la propreté. C'est que des institutions puissantes n'avaient pas encore altéré le caractère naturel de la femme, ne l'avaient pas encore asservie et dépravée. Sparte guerrière et Athènes démocratique n'existaient pas.

Veuillez ne pas trop redouter ce vieil Homère, que des souvenirs de collége ont si cruellement mutilé dans notre imagination; veuillez le regarder comme un Walter Scott d'autrefois, comme un grand conteur des temps écoulés; il vous apprendra mille choses que vous ignoreriez toujours sans lui, et que, malgré lui, les pédans commentateurs ont ignorées. Je ne vous permets qu'un seul commentaire. Placez près de vous les gravures au trait de l'Anglais Flaxman : c'est un merveilleux interprétateur que Flaxman. Entrez avec ces deux hommes dans le monde héroïque : vous verrez quelle grandeur avait cette époque des héros *aux belles bottes et aux fuseaux chargés de laine violette.*

Pour les âges héroïques de l'extrême Orient, il ne nous reste que la Bible et les Védas; pour les âges héroïques de la Grèce,

(1) Ὑμεῖς δ' εὖ μάλα πᾶσαι ὑποκρινάσθε ἀφάμως
Τυφλὸς ἀνήρ, οἰκεῖ δὲ Χίῳ ἐνι παιπαλοέσσῃ.

nous n'avons que le bon Homère. Si vous voulez connaître la vie privée des femmes pélasgiques, suivez-moi; nous consulterons cet excellent raconteur des vieux jours, en le dégageant du brouillard vaporeux et misérable que tous les commentateurs ont jeté sur lui.

Que la femme héroïque nous apparaît belle chez Homère! quelle liberté d'action! quelle spontanéité de vie! Comme dans ses crimes mêmes elle est majestueuse et forte! Chez les Grecs comme chez les Germains, elle prend part à tout le mouvement social; elle n'est pas seulement nécessaire à l'homme comme mère et nourrice, comme ménagère et comme gardienne de la maison, comme protectrice du ménage. Non; elle entre en communauté de tout, elle dit son avis, elle exhorte, elle encourage, elle anime, elle vit d'une vie réelle et forte. Ce n'est pas encore l'idéal de la femme chrétienne, la femme de la chevalerie, celle qui se transfigure et s'assied à la droite de Dieu sous les traits divins de Marie; mais c'est la force et la douceur de l'ame personnifiées, l'énergie dans la souplesse, le désir d'amour, de tendresse et de volupté. Il est curieux de mesurer le chemin que fait la femme grecque depuis cet âge héroïque peint par Homère, et dont Pindare conserve le souvenir, jusqu'à l'époque de la démocratie. Sous le règne d'Agamemnon et de Ménélas, les femmes sont beaucoup; sous le règne des républiques de Sparte et d'Athènes, elles ne sont rien.

Oui, toutes ces femmes d'Homère sont grandes et nobles : Calypso la fée, Eurycléa la nourrice, Hélène la perfide, Clytemnestre elle-même la meurtrière. Leur ame vit, leur ame a son mouvement libre et intense. Plus tard, quand l'agora va s'ouvrir, quand les intérêts virils absorberont tout, vous verrez la femme grecque perdre son ame, sa volonté, sa liberté, devenir une demi-esclave, quelque chose de nécessaire et de méprisé. Alors naîtra l'Hétaïre, la courtisane adorée; une classe de femmes s'emparera de tout ce qui est art, de tout ce qui est beauté, de tout ce qui est volupté, et laissera l'épouse au coin de son feu, pauvre ménagère, dont Aristophane et ses pareils raillent seulement de temps à autre la

gourmandise, la paresse, la fraude, c'est-à-dire les vices d'esclave ou d'enfant.

« Chez Homère, dit Athénée, les femmes prennent part à tous les banquets, elles reposent sur le même lit que les jeunes gens et les vieillards, que Nestor et Phénix. Le seul Ménélas, à qui l'on a enlevé sa femme, refuse de donner place près de lui à la race féminine. »

En effet, Hélène et Andromaque, dans l'*Iliade*, ne cessent de prendre part à la conversation des chefs, des généraux et des guerriers : leur place est dans le conseil; elles sont respectées et écoutées ; escortées d'une ou deux suivantes, elles se promènent sur les remparts, comme leur caprice les guide. L'*Iliade*, tableau de la vie guerrière, montre la femme comme sujet de combats, brandon de discorde. C'est Hélène qui cause la prise de Troie; c'est Briséis qui fait naître la colère d'Achille. Toute coupable que soit Hélène, le conteur jette autour d'elle un charme puissant, je ne sais quelle auréole de volupté tyrannique. Les vieillards d'Homère ne s'écrient-ils pas :

« Ne blâmez pas les Troyens et les Achéens aux belles chaus-
» sures si pour une telle femme ils ont souffert tant de malheurs!
» Elle ressemble aux déesses immortelles! »

Le vieux poète a-t-il voulu flétrir Hélène? Non, assurément. Homère lui-même aimait cette femme. Dans l'*Odyssée*, il faut la voir revenue à la vertu, devenue bonne ménagère, adorée de l'excellent Ménélas. C'est elle, femme habile et qui connaît les hommes, elle seule qui reconnaît, dans le convive inconnu de son mari, Télémaque, fils d'Ulysse. La scène a lieu dans la salle de banquet, chez le roi Ménélas. Elle descend de sa chambre odoriférante, cette chambre aux belles voûtes ; tous les regards se tournent vers elle ; elle est majestueuse comme Diane aux flèches d'or. Une jeune suivante, Phylo, la précède, tenant dans ses mains une corbeille dont le fond est garni d'argent et dont le contour extérieur est d'or pur. Adrassa prépare pour elle, femme voluptueuse, une couche splendide, qu'elle couvre d'un tapis de laine soyeuse : elle place sous ses pieds un tabouret et près d'elle la que-

nouille chargée de laine violette, d'une belle nuance. A peine Hélène a-t-elle reposé ses membres délicats sur ce lit magnifique, elle questionne son mari sur ce qui vient d'arriver. Telle est la situation des femmes grecques sous l'ancienne monarchie héroïque. Elles sont les compagnes de leurs époux; à elles appartiennent à la fois le soin du ménage, la volupté, la grâce, la richesse, le luxe, les arts.

Nausicaa, cette vierge pure, n'est pas moins admirable que la perfide Hélène, si facilement pardonnée. Toute la scène de sa rencontre avec Ulysse est un chef-d'œuvre d'intérêt. Sans doute elle aime Ulysse à la première vue, ce qui prouve, entre nous, que cette manière d'aimer est vieille comme le monde. Elle l'aime et elle le lui dit, mais avec une délicatesse de femme, une finesse d'ingénuité ravissante!

« Ne me suivez pas. Il se trouve parmi ce peuple des hommes à la langue insolente; et peut-être un de ces hommes vulgaires, nous rencontrant, dirait : « Quel est celui qui s'attache aux pas de Nausicaa, cet étranger beau et de taille élevée? Où l'a-t-il rencontrée? Sans doute il doit être un jour son mari. C'est quelque vagabond qu'elle a rencontré, quelque coureur des mers étrangères, quelque homme des pays éloignés; car il ne ressemble à aucun homme de nos régions. Peut-être est-ce un dieu descendu du ciel, un dieu qu'elle aura supplié de se rendre à ses vœux. C'est lui qu'elle gardera pour mari pendant le reste de ses jours. Elle aurait mieux agi en choisissant un autre époux; car elle nous dédaigne, nous peuple Phéacien, nous qui lui rendons tant d'hommage. »

N'est-ce pas chose poétique que ce mélange d'ingénuité, de grandeur, de finesse, de barbarie? et n'êtes-vous pas charmé de cette révélation si naïve du caractère de la femme, dans ces vieux temps?

Mais le grand type de la femme, chez Homère, c'est Pénélope: vertueuse avec majesté et simplicité, comme Clytemnestre est criminelle avec grandeur, elle n'a rien de l'hypocrite et maladroite timidité des modernes Pamélas. Comme toutes les femmes homé-

riques, mais à un degré de pureté et d'élévation plus élevé, elle conserve une admirable dignité, une énergie simple, un développement libre de l'ame.

Pénétrons dans cette grande salle occupée par quarante petites tables de pierre polie; des jeunes filles esclaves les chargent de fruits, de vin et de quartiers d'agneau. Vous êtes chez Pénélope, veuve d'Ulysse. Ces héros barbares, qui couronnent leurs gobelets de fleurs nouvelles, ce sont Antinoüs, Eurylochus et trente-huit autres, tous amans de la veuve. Sous le portique, debout, appuyé sur une colonne, le barde Phémius est assis, la lyre à la main. Les prétendans de Pénélope, assis dans la salle du banquet, font retentir les voûtes de leurs chants joyeux, et pendant cette orgie, que le poète décrit si bien, Pénélope ne craint pas de se montrer au milieu d'eux. Elle descend de son appartement solitaire, elle traverse d'un pas noble et tranquille la foule turbulente et ivre, elle s'adresse au chantre Phémius, et lui donne pour récompense de ses hymnes glorieux de douces paroles. Devant Pénélope, les hommes farouches se taisent; l'orgie s'apaise : point d'insulte, point d'ironie. Cependant la veuve est à leur merci; elle n'a près d'elle qu'un adolescent, son fils Télémaque; elle parle de sa fidélité à la mémoire d'Ulysse, de sa douleur que rien ne peut calmer, des chants de Phémius, qui trouvent dans son propre sein un écho douloureux : et toutes ces mauvaises natures s'adoucissent; le vieux Phémius laisse tomber une larme sur sa lyre aux cinq cordes, et le silence renaît dans cette grande salle de festin et de licence. Les amans de Pénélope attendent le départ de la veuve; ils n'osent l'insulter qu'en son absence.

Parlerai-je de Calypso, cette fée de la Grèce, type de la volupté, comme Hélène est le symbole de la beauté irrésistible, et Pénélope de la vertu? J'aime même la vieille nourrice Euryclée, pauvre esclave pleine de cœur, qui garde si bien le secret de Télémaque, lorsque ce dernier quitte sa mère et s'embarque pour aller à la recherche d'Ulysse. Comme elle l'aime, Euryclée! elle s'expose à la colère de Calypso plutôt que de divulguer le mystère que ce jeune homme lui a confié. La nourrice, dans les mœurs

héroïques, est quelque chose de touchant. Non-seulement c'est une seconde mère, mais son état d'esclavage lui rend son nourrisson plus cher; elle n'a rien à aimer au monde que ce nourrisson, cet autre fils, qui est un prince. J'aime encore Briséis l'esclave, qui n'apparaît que de profil, jouet de ces guerriers orgueilleux, et qui semble pure encore, au milieu de sa situation misérable et dépendante. Dans tous les rapports que le vieux poète établit entre les hommes et les femmes, il y a de l'élégance, de la grâce et une politesse naturelle.

Une seule cérémonie, attribuée aux femmes et surtout aux vierges des temps héroïques, nous semble à bon droit singulière. La plus jeune des filles de Nestor lave dans l'onde tiède l'enfant d'Ulysse; ses mains le frottent d'huile; elle attache autour de son corps la tunique et la robe éclatante. Rafraîchi par le bain, le prince, beau comme un dieu, s'avance et va s'asseoir près de Nestor. Ulysse, lorsqu'il revient chez lui et que Pénélope croit recevoir un étranger, est accueilli de la même manière : Pénélope confie à ses jeunes filles le soin de le baigner. La naïveté de ces vieux temps ne trouvait aucune indécence dans la nudité des hommes.

Homère parle toujours des femmes et même de leurs fautes avec égards et avec bienveillance. Il se courrouce contre l'assassinat commis par Clytemnestre, parce que, dit-il, les suites de ce crime rejailliront sur toutes les femmes, et qu'on leur imputera éternellement la faute d'une seule d'entr'elles ([1]). Il est évident que le poète prend ici fait et cause pour l'honneur des femmes en général. Pope, cet homme d'esprit, qui a fait aussi une Iliade, et qui prétend avoir traduit Homère, ne partage pas le sentiment de l'ancien barde. Voyez comment un traducteur célèbre peut détruire tout le sentiment de son original. Au lieu de plaindre les femmes, sur lesquelles le crime de l'épouse d'Agamemnon doit rejaillir, il se plaît à les flétrir à jamais. « C'est un sexe parjure, dit-il dans sa traduction, c'est un sexe souillé, et *si jamais une*

([1]) *Odyssée*, l. XII, v. 435.

seule femme vertueuse se rencontre, la postérité nommera Clytemnestre et maudira toute la race. » Alexandre Pope, vous étiez bossu, vous étiez laid, et lady Montagu s'était moquée de vous (1).

La femme chez Homère est héroïque : Elle appartient à la classe noble. Elle émane des idées les plus élevées de l'époque. Chez Hésiode son contemporain, elle se présente sous un autre aspect ; c'est la femme vulgaire, la femme avec ses caprices, sa puissance, ses défauts, sa colère, sa facilité d'entraînement. Rien de plus violent que les invectives de Théognis et celles d'Hésiode contre les femmes. Pourquoi tant d'indignation ? C'est qu'alors les femmes occupaient une grande place dans la société. A peine la démocratie se fut-elle assise sur le trône, elles furent réduites à un rôle si insignifiant, qu'on n'eut plus d'injures à leur adresser. On se moqua seulement d'elles, comme de pauvres petits enfans qui quelquefois se conduisaient mal. Hésiode, ouvrier de poésie, que nous rougirions d'accoller au grand Homère, traite les femmes de puissance à puissance : c'est le savetier qui se donne la peine d'entrer en lice avec sa compagne, et qui lui accorde les honneurs du duel.

Hésiode se plaint qu'elles ont tous les défauts de l'humanité, ce qui n'est pas étonnant ; leur race et la nôtre sont sœurs : mais il se plaint aussi de ce que la forme de leurs vêtemens simule un embonpoint et même une beauté qu'elles n'ont pas. Qui aurait pensé que ce radoteur en hexamètres aurait de pareils griefs à formuler? que les femmes de son temps auraient eu déjà recours à cette hypocrisie des formes, à ces raffinemens de coquetterie, à cette ultra-civilisation qui promet et ne tient pas?

« Gardez-vous bien, dit-il, des femmes qui augmentent en » apparence par les plis que forme leur robe, la beauté de leur » taille ! (2) »

Le lecteur me permettra de n'être ici littéral qu'à demi.

(1) O perjured sex and blacken all the race, etc.....

(2) Μηδὲ γυνὴ ξενόον πυγώζολος ἐξαπατάτω.

Il me suffira de dire que le *pugostolos*, ou vêtement trompeur, dont Hésiode se plaignait si fortement, il y a quelque deux mille sept cents ans, vous le retrouverez dans toutes les rues, dans tous les spectacles, dans tous les salons de l'Europe, où sous le nom de *Bustle*, de *Tournure* il se promène ou s'assied, sans que personne s'avise de l'injurier comme faisait Hésiode.

On voit quelle distance se trouvait entre ces mœurs où les femmes se promenaient avec le pugostolos, et l'esclavage oriental des femmes. Homère nous fait connaître les nombreuses femmes de Priam, qui dit à Hécube :

« Tu m'as donné dix-neuf enfans; et mes autres femmes m'en » ont donné d'autres qui sont nés dans le palais. »

La polygamie asiatique était en horreur aux femmes grecques ; et la plupart des anciens mythologues expliquent les crimes de Clytemnestre et de Médée en les attribuant à la jalousie et au mécontentement que leur inspiraient les mœurs nouvelles que leurs maris avaient puisées chez les barbares.

A la femme libre, fière de la Grèce héroïque, va succéder la femme de la démocratie, celle qui doit choisir entre l'obscurité du ménage, une vie d'esclave ou de brute, et la volupté brillante, la vie des Aspasies et des Laïs. Nous verrons la femme grecque se dessiner sous ce double aspect; à la femme honnête, à la matrone, nous opposons l'Hétaïre, l'amie, la compagne et l'institutrice de Socrate et de Périclès.

PH. CHASLES.

France méridionale.

AIX EN PROVENCE.

De toutes nos villes de Provence destituées aujourd'hui de leur antique souveraineté, Aix est la plus complétement déchue. Chacune de ces villes, qu'elle ait été proconsulaire ou royale, en perdant son rang, a conservé quelques insignes de sa grandeur passée ; chacune montre sur sa robe bourgeoise quelque chose de la pourpre romaine ou de la broderie du moyen âge. Arles a son amphithéâtre, Orange son arc de triomphe, Avignon a gardé plus d'un joyau de la tiare des papes, Marseille s'est largement épanouie autour de son golfe, où elle se montre toujours florissante et riche. Aix seule a tout perdu, fortune et parure. Rien en elle ne rappelle ni son origine romaine, ni son rang de capitale; rien des proconsuls, rien des comtes de Provence; les monumens de Sextius, les palais de Raymond Bérenger et de René d'Anjou, tout a disparu, tout s'est effacé. L'antiquaire et l'artiste qui, attirés par les merveilleux récits de nos chroniqueurs, viennent étudier les reliques de cette vieille cité, si brillante et si glorieuse jadis, lors-

que la poésie y naissait au bruit des fêtes, ne trouvent pas une pierre où reposer tant de souvenirs. Aix, qui n'a su ni s'accommoder au revers, ni se refaire une existence indépendante, dédaignant de chercher dans l'industrie une source de prospérité nouvelle, aurait dû conserver du moins quelques fleurons de son royal diadème, qui, rappelant ce qu'elle fut, rendît son orgueil excusable. Rien aujourd'hui ne l'élève au-dessus du rang où elle est descendue, et son antique splendeur est tout entière devenue du domaine de l'histoire.

A qui arrive par les routes de Marseille et de Paris, Aix se présente assez bien. On découvre de loin la ville dans son cadre de montagnes que domine le mont Sainte-Victoire, ainsi nommé de la fameuse victoire de Marius sur les Cimbres. Au rond point où se réunissent les deux routes on se trouve devant une grille de fer qui est d'un parc plutôt que d'une ville. En face de ce portail s'élèvent une croix de mission et un arbre de liberté en regard l'un de l'autre. Ceux qui en août 1830 vinrent planter l'arbre dans l'ivresse du triomphe ont respecté la croix, comme s'ils avaient compris tout ce qui se rattache d'affranchissement terrestre au signe chrétien; comme si une haute pensée philosophique leur avait montré la fraternelle origine de ces deux jalons de liberté : la croix du Christ et l'arbre de 93!... La porte de fer franchie, vous êtes à Aix, sur le Cours. C'était une belle avenue et une agréable promenade il y a deux ans, avec ses arbres de toute espèce, ormes, platanes, acacias; les uns jeunes et vigoureux, les autres vieux et cassés; mais en masse cela faisait un bel aspect, cela coiffait bien la promenade, lui donnait un air imposant et un bel ombrage. Malheureusement quelques-uns de ces arbres menaçaient ruine, il fallait porter la hache en plus d'un endroit, et la régularité, déjà mal observée, aurait subi de nouvelles injures : on a pris un grand parti, on a tout jeté bas, et la régularité a été sauvée. Quand la place a été nette, on s'est mis à y planter des ormes, de sorte que la promenade pourra avoir de l'ombre dans quelque vingt ans. En attendant, rien de plus désagréable que l'aspect de cette large avenue toute dépouillée, avec ces jeunes arbrisseaux dans leur

maillot de sapin. Cela ressemble à un cimetière où l'on a placé les bières debout jusqu'à ce que les fosses soient creusées. Les grands hôtels qui bordent le cours perdent singulièrement aussi à cette nudité, qui laisse voir tout d'un coup et tout ensemble leurs longues et plates façades.

Au bout de ce cours on a érigé, il y a dix ans, une statue du roi René. Cette statue est une composition malheureuse et choquante qui blesse toutes les traditions; c'est un contre-sens de la tête aux pieds, de la couronne aux sandales; car on a mis une couronne royale sur la tête de ce bon René qui ne porta jamais que sur le parchemin de ses chartes ses quatre couronnes de Naples, Sicile, Jérusalem et Hongrie. Ce n'est pas tout : on lui a placé un sceptre dans la main droite, et une grappe de raisin dans la main gauche, comme on eût fait pour Charlemagne et pour Noé; on l'a drapé dans le manteau d'Agamemnon, lui René d'Anjou, le roi fainéant et artiste, roi de la viole et du virelai! Cette pompe théorique prodiguée aux banales royautés devait être épargnée à René, dont le costume simple et bourgeois est historique, aussi bien que celui de son cousin Louis XI. Les portraits et les descriptions ne manquent pas, d'après lesquels le statuaire aurait pu modeler son œuvre, et nous donner une image convenable et vraie de ce prince débonnaire, musicien, peintre et poète, triple artiste, qui se consolait de ses états perdus en chantant ses vers sur sa mandoline, et s'honorait du titre de troubadour comme François Ier s'honora du titre de chevalier. Telle qu'elle est, la statue du Cours est loin de représenter René, quoique pour l'intelligence on ait gravé sur le socle la devise de ce prince, *Loz en croissant*, et qu'on ait placé sous son talon, caché à moitié par les pans de son manteau, un livre et une palette.

Cette effigie menteuse est le seul monument qui rappelle et honore la mémoire de René dans sa bonne ville d'Aix. On n'a pas même songé à donner son nom au cours que cette image décore. Le nom de René n'a été conservé à Aix que par la tradition populaire à un sentier qui longe le mur extérieur de la ville, et qu'on appelle *la cheminée du roi René*. Le roi René surnommait ses *che-*

minées de petites allées exposées au midi, où il venait se chauffer à son bon soleil de Provence, en se promenant avec ses *compères*. Du reste, tout ce qu'a fondé ce prince a été impitoyablement détruit, ainsi que les monumens antiques. Aix a froidement abattu, pour des motifs de voirie ou de parcimonieuse utilité, souvent même sans motifs, tout ce qu'elle possédait de vieux et saints édifices. Je ne sais qui se consolait d'avoir cassé un vase étrusque par la raison qu'il servait depuis assez long-temps. C'est assez la morale de nos méridionaux. Là où un ciel clément conserve si bien la pierre antique, l'insouciance et le vandalisme la brisent. Aix, après avoir eu ses jours de brillante fortune, ne vit plus aujourd'hui que de la justice. Le parlement et puis la cour royale, voilà depuis long-temps sa seule industrie, sa seule richesse; tous ses moyens d'existence sont là; aussi donnez-lui le Colysée ou l'arc de Titus, Aix les démolira sans remords pour construire un greffe. Avant tout il faut vivre. C'est ainsi que vers la fin du siècle dernier, ayant besoin d'un palais de justice, Aix a renversé d'admirables antiquités romaines, un mausolée et deux tours milliaires, les premiers et les plus beaux monumens de sa puissance que Rome eût élevés dans les Gaules. Vingt autres emplacemens auraient tout aussi bien convenu à ce palais; mais ce qu'il y a de curieux, c'est que s'il a été construit là où il l'est, et si on lui a sacrifié le mausolée et les tours romaines, c'est non à l'architecte, mais aux antiquaires de la ville qu'on le doit. Ces antiquaires, qui n'ont jamais manqué à la ville d'Aix, pour le malheur de ses antiquités, furent toujours quelques gentilshommes désœuvrés, étrangers à l'art et à la science, et guidés par d'étroites vues d'amour-propre. Toute l'affaire pour eux est dans la numismatique qu'ils cultivent. C'est un agréable passe-temps de fureter dans le vieux bronze et de former de riches collections; on a l'émotion des recherches et la joie des trouvailles. Et puis on ajoute à ses vieux titres un titre plus frais; on se fait affilier à des sociétés savantes, et l'on voit son nom et son cabinet cités dans les almanachs et les statistiques : tout cela aux dépens de l'antiquité et à l'irréparable injure de l'art et de la science, auxquels il ne peut arriver de plus grand malheur que de

tomber ainsi dans la fantaisie d'oisifs et ignorans amateurs. Ces gens-là pensèrent avec justesse que dans les fondemens des monumens romains on ne manquerait pas de trouver un grand nombre de médailles : ils usèrent donc de leur puissante influence pour que le palais fût construit sur la place de ces monumens. Leur cabale réussit, et leur espoir ne fut pas trompé : la récolte des bronzes fut abondante et belle ; si la ville d'Aix fit une perte déplorable, le médailler de ces messieurs s'enrichit et se compléta. Ceux qui, sans respect pour la pierre, pour le symbole et pour l'âge d'un monument, le détruisent ainsi afin de satisfaire un misérable caprice, se peuvent comparer à ces violateurs de sépulture qui brisent le marbre des tombeaux et passent au crible la cendre des morts pour dérober les anneaux enterrés avec les cadavres.

Ce palais, si chèrement acheté, est loin de faire oublier les ruines qu'il remplace. Commencé il y a environ cinquante ans, il n'est pas encore entièrement achevé. Toute l'habileté de l'architecte chargé de le continuer aujourd'hui n'a pu sauver les défectuosités des plans, ni le vice des constructions commencées avant lui. Tout est sacrifié à une cour intérieure assez belle, il est vrai, et où deux rangs de colonnes superposés sont d'un remarquable effet ; mais les salles d'audience sont ridiculement étroites, et à l'extérieur les croisées vraies et fausses trop prodiguées. Le principal escalier est d'un beau travail, et rappelle ceux qu'on admire aux palais de Gênes.

La place des Prêcheurs, où est situé cet édifice, est la plus belle d'Aix. Au milieu s'élève un obélisque de Coustou, dont la pointe est occupée par un aigle aux ailes déployées qui passe pour un chef-d'œuvre. Avec les passions ignorantes et brutales du Midi, c'est un miracle que cet aigle ait échappé aux iconoclastes de 1815. On prétend que dans les premiers temps de la restauration le duc d'Angoulême, venu à Aix et passant sur la place des Prêcheurs, ne dissimula ni sa surprise ni son vif mécontentement à la vue de ce signe proscrit. Heureusement on parvint à lui faire comprendre que cet oiseau n'avait aucun caractère officiel, qu'il n'était point une créature de l'usurpateur, ne remplissait aucune fonction po-

litique, et qu'on avait cru devoir le laisser à un poste qu'il occupait bien avant l'empire.—Sur la place des Prêcheurs on remarque encore l'hôtel Duperrier, où naquit cette jeune fille *qui vécut ce que vivent les roses*. En face de cette maison consacrée par de poétiques souvenirs se trouve l'église des Prêcheurs ou de la Madeleine, dont la façade est inachevée, comme le sont depuis le meurtre de Henri III toutes les façades des églises appartenant aux Jacobins. Pendant la révolution, cette église fut un temple dédié à la déesse de la Raison; la chaire évangélique servait de tribune aux orateurs du peuple. Tout est rentré dans l'ordre, et la déesse républicaine est remplacée aujourd'hui par la *vierge qui fait pleuvoir*, vierge dont l'emploi est une véritable sinécure dans le département des Bouches-du-Rhône.

A part ses anciennes fonctions révolutionnaires, l'église des Prêcheurs n'a rien qui mérite d'être mentionné. L'église de Saint-Jean, et Saint-Sauveur, la métropole, sont plus remarquables. Saint-Jean appartenait à l'ordre de Malte; le blason de la confrérie guerrière se voit encore quelque part sur ses murailles, et parmi les reliques possédées jadis par le chapitre, on remarquait les larges et profonds calices des Templiers. Le tombeau de Raymond Bérenger, comte de Provence, beau-père de saint Louis, décore cette église. La flèche de son clocher est admirable : elle est octogone, percée de huit fenêtres, et terminée par une croix de Malte. Autrefois, le jour de la fête de l'ordre, il y avait une prime de dix écus pour l'intrépide manant qui allait attacher un bouquet et un nœud de rubans à cette croix. C'était une grande récréation pour le peuple de suivre de l'œil les hardis aventuriers qui se risquaient à ce mât de cocagne si périlleux, n'ayant d'autre escalier que les grêles fleurons qui çà et là bourgeonnaient sur la pierre gothique. Il y avait toujours quelqu'un des grimpeurs à qui le pied manquait, ce qui donnait un grand attrait au spectacle. Les magistrats de la ville finirent par abolir cet usage, comme barbare, au grand déplaisir des curieux et des chevaliers de Malte. Pour n'être plus fleurie et banderolée, la flèche de Saint-Jean n'en reste pas moins la plus élégante, la mieux élancée et la plus svelte de France.

Elle n'avait de rivale que celle de Rouen ; mais naguère la foudre a émoussé le clocher normand ; mésaventure que ne redoute guère la flèche provençale dans le doux ciel où elle plonge.

Saint-Sauveur est situé dans cette partie de la ville ancienne qui se nommait ville des Tours, nom qu'elle tirait des tours milliaires de Sextius, si malheureusement détruites. La cathédrale a remplacé un temple païen ; la partie latérale qui donne sur la place du palais archiépiscopal est formée d'un mur romain, auquel est adossée une fontaine. Cette fontaine se retrouve à la plupart des anciennes églises, car c'était un usage du vieux temps que les clercs et les fidèles se lavassent les mains avant d'entrer dans la maison du Seigneur. L'eau bénite où l'on se trempe le bout des doigts, à la porte, est un vestige de cette pieuse cérémonie d'autrefois. La fontaine de Saint-Sauveur a été renouvelée sans doute, car d'après son architecture elle ne remonte tout au plus qu'au seizième siècle. L'origine de Saint-Sauveur est souterraine, comme celle de toutes les premières églises chrétiennes. L'église chrétienne se creuse sous le temple païen et le mine; puis, à mesure que la foi s'étend sur le monde et que le paganisme s'en va, l'église pousse hors de terre, soulève les dalles du temple, y entre et s'y asseoit. Ainsi l'église de Saint-Sauveur a commencé par le coin où se trouve aujourd'hui le baptistaire, magnifique ouvrage : il est de figure octogone, avec un dôme soutenu par huit colonnes, six de marbre et deux de granit, coiffées du chapiteau corinthien. Ces colonnes appartenaient au temple païen. Puis, près du baptistaire, l'église se développe en style roman ; le plein-cintre et la colonnette qui jaillit du pilier, — c'est l'art au onzième siècle. Plus tard, l'église s'agrandit avec l'art gothique et l'ogive, jusqu'à ce que la renaissance ait ramené le plein-cintre : c'est alors qu'elle s'achève. Toutes ces phases, toutes ces époques diverses, se retrouvent distinctes et fortement accentuées dans l'architecture intérieure de Saint-Sauveur, et c'est une étude curieuse à faire que celle de cette marche et de ces progrès si étroitement liés de l'art et de la religion. Outre le baptistaire, dont les colonnes et la cuve sont de précieux restes d'antiquité, Saint-Sauveur possède les

ruines poétiques d'un cloître, quelques vieux tombeaux, et un tableau, connu sous le nom du tableau de *Buisson ardent*, faussement attribué au roi René. Ce tableau est divisé en trois parties et se ferme par deux volets. La partie du milieu représente dans un buisson ardent la sainte Vierge tenant sur ses genoux l'enfant Jésus. D'un côté du buisson on voit Moïse, et de l'autre un Ange; dans le fond, la ville et le château de Tarascon; sur le devant, un troupeau de moutons dont Moïse semble être le berger. Sur le volet de droite est représenté le roi René à genoux devant un prie-dieu; sur celui de gauche, Jeanne de Laval, sa seconde femme, pareillement agenouillée. Le *missel* de la reine est orné de ses armoiries et de celles de René, peintes avec une extrême délicatesse. Tout l'encadrement est orné de divers sujets : on y voit les douze rois de Juda sur leur trône, des séraphins, des trompettes et des licornes. Une frise gothique surmonte le tableau, et fait saillie par une voûte décorée de milliers d'anges adorant l'Éternel; enfin, le dessus des volets, c'est-à-dire la partie apparente lorsque le tableau se ferme, est chargé des figures de la sainte Vierge et de l'ange Gabriel. Deux versets de l'Écriture paraphent par le haut et par le bas cette vaste composition.

C'est une opinion évidemment erronée qui attribue au roi René ce tableau, qui, pour l'époque, est un véritable chef-d'œuvre. Fermeté de touche, perfection de détails, sécheresse dans les formes, raideur dans les figures, il a tous les défauts et toutes les qualités de cette vieille école flamande qui précéda le Perrugin, et dont Jean de Bruges fut le flambeau : Jean de Bruges, inventeur de la peinture à l'huile, et dont le secret, transmis aux Vénitiens, n'est pas arrivé tout entier jusqu'à nous. Cependant, comme Jeanne de Laval est représentée dans le tableau du *Buisson ardent*, et que cette princesse n'était point encore l'épouse de René du temps où vivait Jean de Bruges, le tableau ne peut être de lui; mais on s'accorde à penser qu'il est de son élève Roger de Bruges, aussi bon peintre que Jean, et plus vif coloriste.

Le portail de Saint-Sauveur est assez curieux d'ornemens; son arc est garni de petites statues d'apôtres assis chacun dans sa

chaire. Pendant la révolution, des amateurs se sont amusés, faute de mieux, à couper la tête à tous ces saints de pierre. On a eu peur de cette historique et régulière mutilation, et des têtes neuves ont été remises sur les vieilles épaules des apôtres. C'est par cette porte que sortait la célèbre procession du roi René.

Il faudrait un livre pour décrire cette procession dans tous ses détails, et ce livre a été fait par plusieurs, entre autres par de Haitze, qui a dédié son ouvrage *à la postérité pour la gloire de la ville d'Aix*. Aix n'en est pas plus glorieuse. Selon ces historiens, la procession avait lieu à l'époque de la Fête-Dieu, et se continuait pendant plusieurs jours. Elle était gouvernée par trois chefs : le prince d'Amour, le roi de la Bazoche et l'abbé de la Ville. Le prince d'Amour, jeune homme de noble race et de belle mine, avec son habit de moire et d'or, sa toque de velours et de plumes, sa fraise de dentelles, son épée de soie et de diamans, jeune et superbe, souriant aux dames et leur jetant des fleurs, représentait le corps de la noblesse : c'était le beau rôle. Après lui, le roi de la Bazoche, roi de serge et d'hermine, représentait la justice. L'abbé de la Ville représentait la bourgeoisie. Ces trois chefs avaient chacun sa cour, ses officiers et ses hérauts d'armes. La cérémonie, divisée en scènes dialoguées, en intermèdes, en jeux et en danses, s'ouvrait par un pas d'armes. Le vieil Olympe défilait le premier : Jupiter, Mars, Silène sur son tonneau, Hercule avec sa massue, les faunes et les naïades, — toute une descente de la Courtille un mercredi des cendres. L'Écriture sainte marchait après, avec les rois mages, guidés par leur étoile; les apôtres, la reine de Saba, accompagnée d'un estafier qui portait un château de carton planté au bout d'une épée; Hérode tourmenté par une phalange de diables. Puis arrivaient les épisodes politiques : c'étaient les Razats, célèbres dans les guerres intestines de la Provence; le duc et la duchesse d'Urbin, contre qui René avait des motifs particuliers de haine, étaient livrés à la risée publique, juchés sur des ânes et ridiculement accoutrés. Ensuite venaient les jeux les plus populaires en Provence, tel que le jeu du chat, le jeu des chevaux frisques et quelques autres : chaque groupe, cha-

que escouade s'arrêtait quand le moment était venu, jouait sa scène, disait son mot, chantait sa chanson et dansait son ballet. Le clergé, le parlement et tous les dignitaires de la ville, assistaient à la procession et y prenaient part.

Pour tout ce qui regarde la description de sa cérémonie, ses évolutions, ses marches et contre-marches, ses costumes, ses bannières, ses danses, les historiens ne nous ont pas fait faute de détails; mais quand il s'est agi d'en expliquer le sens général et les divers symboles, ils ont gardé le silence ou se sont jetés dans de vaines théories. Cependant cette procession n'était point une cérémonie sans but et sans signification; ce n'était point une folle mascarade se déroulant au hasard, et Mme de Sévigné n'y entendait rien lorsqu'elle écrivait à sa fille : « Vous me mandez des choses » admirables de vos cérémonies de la Fête-Dieu : elles sont telle- » ment profanes que je ne comprends pas comment votre saint ar- » chevêque les veut souffrir; il est vrai qu'il est Italien, et que » cette mode vient de son pays. » *Cette mode* n'était pas plus italienne que monseigneur de Grimaldi n'était Italien. Certes, le roi René était trop pieux, l'époque était trop pieuse, pour compromettre ainsi la religion et ses fêtes dans de ridicules saturnales. Les détails qui nous paraîtraient profanes aujourd'hui tiennent à la naïveté du temps, et c'étaient sans doute des accessoires nécessaires à la péripétie et à la moralité de l'action générale. Ceux qui n'ont vu dans cette procession qu'un sacrilége spectacle, ou une joyeuse bouffonnerie faite simplement pour la récréation des yeux et de l'esprit, se sont arrêtés à la forme, et n'ont pas regardé plus loin. Ils n'ont pas remarqué tout ce qui éclate de verve, de satire railleuse, de fine comédie, de poésie et d'histoire, jusque dans ces fragmens d'une description décolorée qui nous restent seuls de cette vaste épopée. Ils n'y ont pas vu ce qu'ils devaient y voir : l'empreinte précoce et puissante de ce génie méridional qui ouvrait la marche à toutes les littératures de l'Europe; la féconde et bizarre expression de notre muse fantastique du Midi, debout et armée de pied en cap, bien avant que sa sœur du Nord, lentement couvée par ses brouillards, ne fût éclose; le drame du Midi

se jouant en plein soleil dans nos fêtes provençales bien avant qu'on ne songeât, autre part, à rassembler les planches d'un théâtre. René ne fut pas l'auteur de cette œuvre immense, mais l'arrangeur simplement, et sans doute son instinct d'artiste lui en révéla-t-il toute la portée. Il recueillit soigneusement tous les jeux, toutes les allégories, les chansons, les saillies, les légendes, les dialogues qui se mêlaient aux solennités publiques dans les villes, bourgs et villages de Provence; de ces matériaux épars, de ces élémens dispersés, qu'il réunit et lia ingénieusement ensemble, il composa sa procession; cimentant de son génie à lui cette mosaïque du génie provençal, et sur l'œuvre ainsi tissue jetant à pleines mains ses vers que les livres nous ont gardés, et sa musique qui vibre encore dans les cantilènes des pâtres vagabonds de nos montagnes et des pêcheurs de nos golfes.

Les écrivains les plus dévoués à la mémoire de René le louent magnifiquement à propos de ses sonnets et de ses enluminures, aucun n'a songé à lui décerner tout l'éloge qu'il mérite au sujet de cette procession, son plus bel ouvrage assurément. Bientôt après ce prince, son œuvre fut défigurée. D'abord, le parlement, aussitôt qu'il fut installé, s'en déclara le régulateur et l'arbitre; un arrêt de cette grave magistrature supprima le prince d'Amour, considérant que ce personnage, pour tenir son rang, était obligé à de trop grandes dépenses; que plusieurs gentilshommes s'y étaient ruinés en folles prodigalités, et que beaucoup de nobles familles s'abstenaient d'envoyer leurs fils faire leur académie à Aix, de peur que le coûteux honneur de la royauté d'Amour ne leur échût. La suppression du prince d'Amour ne fut pas la seule atteinte portée à cette cérémonie. Institution nationale et civile, elle jouissait de plusieurs priviléges : ils lui furent ôtés. Elle languit ainsi jusqu'à la révolution. Depuis elle a fait mine de se relever, mais on n'y a mis aucun zèle, et aujourd'hui elle est complétement abolie. Cette belle tradition s'est de la sorte effacée. Et pas une parole de regret et de remords ne s'est élevée pour tant de poésie perdue! Poésie morte et poésie vivante, poésie de marbre et poésie de jeux, de chansons et de fêtes, tout ici a eu le

même sort. Aix a été la dépositaire infidèle de tant de trésors sacrés. Elle avait les plus beaux monumens de la Provence, elle les a brisés; elle avait la plus admirable cérémonie de la Provence, elle l'a perdue, abandonnée, jetée dans la désuétude et l'oubli! Cette fois du moins elle a porté la peine de son impiété; car la procession de la Fête-Dieu, attirant chaque année un grand concours d'étrangers, était une source de prospérité pour la ville, et en ne la célébrant plus, elle s'est trouvée privée de son plus sûr et de son plus riche revenu.

Il serait injuste cependant d'accuser Aix d'un absolu dédain pour les choses passées. Il est des traditions qui s'y sont religieusement conservées, et pour connaître ce qu'elle renferme de véritablement digne de remarque et d'intérêt, il faut entrer dans un des vieux hôtels habités par son aristocratie. Parmi ces hôtels, il en est d'une imposante figure : la façade est haute et noire, les fenêtres sont écartelées, la gouttière s'allonge fièrement sur la rue; sur l'entablement d'une porte massive et ferrée se dresse un écusson armoirié; au-dessus de cet écusson, un lourd balcon est soutenu par des cariatides de Pierre Puget. De chaque côté de la porte, un éteignoir est scellé au mur; c'est encore du blason. Pour les uns, ce sont des armes parlantes, indiquant combien les gentilshommes qui habitent là sont partisans de l'obscurantisme; pour d'autres, c'est un signe plus sérieux de noblesse : car ces éteignoirs, où les valets de pied escortant les carrosses et les chaises éteignaient leurs torches, ne se trouvent qu'à la porte des plus nobles maisons. La noblesse d'épée et les premiers présidens dans la robe y avaient seuls droit. Maintenant, si, invité par le dehors, vous voulez pénétrer dans une de ces féodales demeures, ce sera chose aisée, à condition toutefois que le ciel vous ait créé gentilhomme; si vous êtes privé de cet avantage, affublez d'une particule votre nom plébéien, ajoutez-y même pour plus de sûreté un de ces titres de comte ou de baron permis à tous depuis les barricades : vous ne vous repentirez point de cette fraude, assurément, car la chose vaut la peine d'être vue, même au prix d'un titre d'emprunt.

Le vestibule est large, pavé de dalles et tapissé de chaises à

porteurs, ces douces voitures d'autrefois, dont les panneaux représentent de galantes peintures encadrées dans des lambrequins d'or. Si riches qu'ils soient, à Aix, les gens du bel air ont leur chaise : cela distingue de la finance ; la chaise est de bonne roche. Le carrosse est pour aller à la campagne ; mais pour les courses de ville, la chaise au doux balancement, la chaise avec ses deux manans qui la portent, et qui font rêver à la corvée, la chaise si commode, qui vous dépose à la porte du salon.

Ce salon, gardé par deux vastes antichambres, est d'un noble aspect : haut, sombre, profond. Entré là, vous avez rompu avec le siècle, sans savoir au juste jusqu'où vous avez reculé dans le passé ; car dans ce salon, dans sa décoration, ses tentures, ses meubles, il y a bien des époques : rien de la nôtre, seulement. Tout cela est vieux et terni, et cependant il y a dans tout cela je ne sais quoi de grand et de digne qui impose. On se prend à admirer ces grands lambris, ces moulures dorées, ce groupe d'amours et de colombes qui tient le cordon du lustre, ces sofas qui raconteraient des histoires de la Régence, et ces fauteuils d'une si commode disgrâce, avec leur siége bas et leurs hauts dossiers. Tout notre luxe moderne, élégant et coquet, s'efface devant la lourde magnificence de ces ornemens, de ces candélabres à feuillage, de ces larges consoles chargées de vieux Sèvres, et de tous ces meubles dont le nom et l'usage sont oubliés. Le ridicule commencerait bien aux portraits de famille, s'épanouissant dans les nœuds et les fleurs de leurs cadres ovales : mais ces peintures sont de Puget, des Vanloo, de Boucher ou de Mignard. C'est Mignard encore, ou Boucher, ou Watteau, qui ont peint les trumeaux que vous voyez au-dessus des glaces et des portes ; des bergères en paniers, des céladons l'épée au côté, des agneaux frisés au fer chaud, toute la carte de Tendre, toutes les vignettes de l'*Astrée* et de *la Clélie*, qu'ont regardés, de la place où vous êtes, Georges et Madeleine de Scudéry et le Marseillais d'Urfé. Le trumeau résume toute cette époque de poésie délicate, d'art gracieux et de fine galanterie qui commence avec Voiture et Ninon, pour finir avec Dorat et Mme Dubarri, sans rien perdre de sa légèreté

en traversant le grand siècle de Louis XIV, rien de son bon goût en assistant aux saturnales de la Régence.

Des meubles et des peintures du temps de Mme de Sévigné ou de Mme de Pompadour sont choses rares sans doute, mais dont l'échantillon se retrouve ailleurs, aujourd'hui surtout que la mode en est revenue; ce qui est remarquable ici, ce qui ne se retrouve pas autre part, c'est que tout est d'accord avec l'ameublement. L'aristocratie d'Aix n'a pas repris le dix-septième et le dix-huitième siècles, elle les a gardés, et gardés tout entiers; non pas seulement en peinture et en cristal, en damas et en magots, mais encore, et avec tout cela, le langage, la physionomie et les mœurs du temps. Sous ces plafonds brodés d'astragales, dans ces lambris à grands ramages, rien ne fait anachronisme : ni les figures vivantes, ni les façons, ni l'habit, ni le discours. Chaque tête d'homme est poudrée scrupuleusement; les femmes ont gardé ce qu'elles ont pu de la toilette de leurs aïeules; la conversation est montée sur l'ancien ton; on y traite des sujets, on s'y sert d'un style et d'une prosodie oubliés. Faites revivre Mme de Grignan ou M. de Villars le gouverneur, ils seront à l'aise, ils iront saluer le maître de la maison, s'assiéront à leur place accoutumée, appelleront chacun par son nom et son titre; car rien n'a été dérangé depuis eux, et dans ces nobles familles les traits mêmes du visage se sont transmis de génération en génération avec une vertueuse exactitude. Tout ce parfum de vieilles mœurs et de vieilles formes s'est conservé intact, grâce au cordon sanitaire que la noblesse d'Aix a toujours établi autour de son camp, et qui en a toujours interdit sévèrement l'accès à la roture. Aujourd'hui la démarcation est plus profondément tracée que jamais, car à chaque atteinte que lui porte un progrès politique, cette caste opiniâtre creuse ses retranchemens et redore ses armoiries. Elle n'a guère le droit cependant d'être si fière et si difficile. On sait combien les lettres de noblesse furent toujours aisément accordées en Provence. René donna sur ce point un dangereux exemple, et ses historiens l'en critiquent vertement. Ce prince anoblissait jusqu'à ses derniers domestiques, tous les joueurs de luth et faiseurs de tensons,

les chanteurs qui le divertissaient, et les usuriers qui lui prêtaient de l'argent. Il prodiguait des lettres de noblesse pour le seul plaisir de composer le blason des nouveaux gentilshommes et d'émailler de sa main leur écu. Les rangs de la noblesse provençale ont été surtout envahis par le commerce marseillais. Au temps où le préjugé nobiliaire était dans sa fleur, nos négocians, dès que leur fortune était faite, ne manquaient pas de défigurer sous la particule un nom respecté dans les deux mondes. Il y a quelques années, un pamphlet vint jeter l'émoi au milieu de l'aristocratie d'Aix. On y prouvait par d'historiques documens que les plus vaniteux de tous ces hobereaux descendaient en ligne directe de juifs enrichis dans toutes sortes de trafics, et qui à la fin, brocanteurs de noblesse, avaient en même temps sanctifié et blasonné leurs rapines, trempant dans l'eau du baptême la savonnette qui blanchissait leur roture, et se faisant, du même coup et argent comptant, chrétiens et gentilshommes. Aujourd'hui que le dogme a perdu toute sa valeur, ces personnalités sont peu généreuses et superflues. Il est vrai de dire cependant que la noblesse actuelle d'Aix est de jeune origine, ou entée grossièrement sur de vieux troncs. Toutes les plus grandes races du pays, les Baux, les Porcellet, les Barras, aussi vieilles que les rochers de la Provence, se sont éteintes; et de toute l'illustre chevalerie napolitaine qui, fidèle à René, vint, après que ce prince eut été dépossédé de son royaume de Naples, s'établir à Aix, rien ne reste. Ces Italiens ne prospèrent guère en France, et ceux qui accompagnèrent le duc de Calabre en Provence n'ont pas fait plus longue souche que ceux qui suivirent à Paris Catherine de Médicis.

Cette scission entre les diverses classes de ses habitans, ces catégories hostiles de nobles et de roturiers, rétrécissant les relations et divisant l'élément social, font d'Aix la ville la plus triste du royaume. Ses eaux minérales devraient lui procurer un peu de vie et d'animation, mais elles sont ignorées et sans chalands. Les thermes construits par les Romains avaient disparu, le sol les avait dévorés, et on avait bâti dessus, lorsqu'au siècle dernier, en creusant les fondemens d'une maison, on découvrit des pans de mu-

raille romaine, des caves, des bas-reliefs allégoriques et des prospectus ciselés, préconisant la sans pareille vertu de ces eaux qui guérirent les rhumatismes du proconsul Sextius, et auxquelles Aix doit son origine et son nom. On a restauré ces ruines et réédifié un établissement de bains, mais sans succès; Aix est si triste que les baigneurs, tout en guérissant de leurs maux physiques, y tombaient malades d'ennui. Aussi les gens à qui les eaux sont ordonnées préfèrent-ils celles de Digne ou de Gréoulx.

Voilà comment Aix se trouve déchue de tout ce qui fit autrefois sa splendeur et sa fortune. Autrefois, capitale du royal comté de Provence, magnifique séjour de fêtes, berceau de poésie, école de chevalerie, opulente et fière cité; aujourd'hui chef-lieu de sous-préfecture sans relief ni importance, oisif et pauvre. Autrefois, un parlement dont le ressort était vaste, dont les arrêts faisaient jurisprudence chez les voisins, qui portait noblement l'hermine de sa toge et le galon de son mortier; aujourd'hui une petite cour royale, débit de justice étroit et mesquin, alimenté par les courtiers de Marseille, et à ses plus solennelles audiences vidant l'appel de procillons commerciaux sur des polices d'assurance et des réglemens d'avarie. Autrefois une université fameuse, où l'on enseignait le droit, la théologie et la médecine, une académie célèbre dans la discipline des arts libéraux et des nobles exercices, de façon que tous les jeunes gentilshommes du Midi y abondaient; aujourd'hui plus d'académie, plus de faculté de théologie ni de médecine, mais seulement une mince école de droit, où viennent étudier les fils de quelques paysans corses, et les premiers-nés des notaires du Var. Mais cette cour royale, avec l'école de droit, qui en est inséparable, ne peuvent manquer d'être enlevées à Aix un beau jour pour être données à Marseille. Marseille a des droits incontestables à posséder cette cour qu'elle occupe plus que tout le reste du ressort; et puis, la cour se trouve à Aix placée sous la funeste influence des hobereaux du pays et des jésuites, pour qui Aix a toujours été un nid de prédilection; à Marseille, cette double et dangereuse influence ne serait plus à craindre. Alors Aix, privée de sa justice, sera abandonnée à ses propres ressources; elle vivra de ses

rentes, de ses nobles, de ses numismates, de ses jésuites et de ses souvenirs, jusqu'à ce qu'elle veuille bien descendre à se créer une industrie, et se mettre au niveau de notre civilisation et de nos mœurs. Mais tel est le malheur de sa position, que l'industrie qu'elle a dédaigné jusqu'à présent, va lui porter un coup fatal. La route de fer projetée de Marseille à Paris, et dont bientôt les travaux seront entrepris, ne passe pas par Aix. Les gibbosités du terrain rendent cette voie impraticable. Ainsi Aix ne sera plus ville de passage; tout ce qu'elle recevait de vie du commerce marseillais sera perdu pour elle; ce sera une ville solitaire, inutile, oubliée, et ses gentilshommes y vivront dans une paix profonde, loin des bruits du monde et du fracas des révolutions.

EUGÈNE GUINOT.

ALBUM.

— CHRONIQUE DE LA SEMAINE. — Dans la classification tout à l'heure passablement nombreuse des révolutions contemporaines, celles dont Paris s'est entretenu ces jours-ci viennent immédiatement après les révolutions dynastiques : un portefeuille de ministre et une direction de théâtre ont en même temps mis diverses ambitions en émoi. Des deux démissions, celle de M. le ministre des affaires étrangères et celle du directeur de l'Académie royale de Musique, ce n'est pas la seconde qui a le moins occupé d'abord le public. C'est que des deux ministères il serait difficile peut-être de décider quel est celui dont Paris se passerait le plus facilement, quoique nous ne soyons plus au temps où la diplomatie européenne était presque tout entière attachée aux chars de nos danseuses. Par-bonheur le remplacement de M. de Broglie par M. de Rigny ne nous brouillera pas avec les puissances, et (dût-on nous trouver un peu intéressés par amour-propre à le dire) M. Véron passe pour être heureux jusque dans le choix de ses successeurs. L'Opéra, ce théâtre des artistes et du beau monde parisien, doit continuer à prospérer avec des directeurs comme MM. Loève-Veimar et Mira, hommes trop habiles pour ne pas suivre les bonnes traditions que M. Véron leur lègue.

On n'est pas suspect à louer un ministre qui renonce à son portefeuille. Nous répéterons volontiers avec tout le monde que M. le duc de Brog se retire emportant l'estime générale. Il y a eu même surabondance de loyauté de sa part à faire cause commune avec son prédécesseur, dans l'échec que vient d'éprouver à la chambre un traité qui appartenait tout entier à celui-ci. Un ministre bien amoureux du pouvoir se fût montré moins susceptible ; mais justement personne n'a moins d'ambition que M. de Broglie. C'était le ministre malgré lui, rôle assez neuf en politique : les beaux-esprits du dix-huitième siècle prétendaient que les peu-

ples ne seraient heureux que lorsqu'il y aurait des philosophes sur les trônes ; mais des ministres philosophes ! ils n'avaient pas cru pouvoir y songer. Au reste, M. de Broglie est mieux qu'un philosophe. Nous avons bien vite renversé nos idoles par la politique qui court : n'oublions pas cependant de quelle popularité était entouré le gendre de Mme de Staël, non-seulement à la chambre des pairs de la restauration, mais encore dans tous les salons libéraux, popularité qui se fondait à la fois sur ses principes généreux, sur ses vastes connaissances législatives et la facilité de son élocution. Telle était même cette popularité, qu'un homme d'état dévoué à l'ancienne monarchie, et que Charles X avait voulu, en 1828, rappeler à son conseil, M. Lainé, osa dire au roi qu'il ne se sentait plus assez fort pour être ministre, à moins qu'on ne lui donnât M. de Broglie pour collègue. Comme les choses ont marché depuis cette époque ! combien de grands hommes de ce temps-là qui ne sont plus à la hauteur de celui-ci ! *Les morts vont vite,* dans la ballade de Burger : ajoutons que les vivans vont plus vite encore dans notre monde politique.

Déjà même la retraite de M. de Broglie a tellement compliqué la situation ministérielle, qu'il a fallu en venir à un remaniement complet du cabinet. Au moment où nous écrivons, MM. Soult, Guizot et Humann conservent seuls leurs portefeuilles ; M. Thiers remplace M. d'Argout à l'intérieur, M. Duchâtel est ministre du commerce, M. Persil ministre de la justice, et le contre-amiral Roussin, ministre de la marine.

— THÉATRES. — Les théâtres chantans ont presque tous rouvert la nouvelle année théâtrale par une nouveauté. Le PALAIS-ROYAL, dans LA FILLE DU COCHER, nous a montré un émigré, un général parvenu de l'empire, et l'inévitable *deus ex machinâ* de cette sorte de petit drame, la puissance de Napoléon servant tout juste à faire un mariage de dénoûment. Au GYMNASE, le vaudeville intitulé A ROMPRE ! nous a semblé une bluette imitée de M. Scribe, moins l'esprit et la finesse du grand faiseur. Un amant ambitieux court deux lièvres à la fois, c'est-à-dire deux mariages, et il les manque tous les deux : cela s'est vu. Son rival n'est qu'un homme naïf, un savant amoureux, mais qui l'emporte par sa naïveté même ; c'est plus rare, quoique les auteurs aient invoqué à leur secours le *varium et mutabile* de Virgile et le *frailty thy name is woman* de Shakspeare. Les VARIÉTÉS ont essayé une parade pour ou contre LES BOUTIQUIERS. Nous ne sommes pas très-sûrs de l'intention de l'auteur, M. Dumersan, et son succès a été douteux comme son intention, malgré le jeu d'Odry et de Vernet, qui ont sauvé souvent de plus mauvaises pièces. Au VAUDEVILLE enfin, THÉOPHILE n'a pas été un vaudeville très-heureux ; Arnal avait accepté là un rôle fort peu convenable.

— COURSE AU CLOCHER. — Louis XV demandait à un grand seigneur ce qu'il avait appris en Angleterre? — A penser, sire! répondit le voyageur. — Les chevaux, n'est-ce pas? reprit Sa Majesté, qui ne se refusait pas, à ce qu'il paraît, un calembourg, et n'était pas anglomane. Aujourd'hui, notre anglomanie, après avoir importé d'Angleterre le gouvernement représentatif, les voitures à vapeur, etc., va jusqu'à vouloir imiter des Anglais la dangereuse folie des courses au clocher. Mardi dernier, la vallée de Bièvre a vu une de ces courses, où six *gentlemen* des deux nations ont parié qu'ils chevaucheraient en droite ligne pendant une lieue, au risque de se rompre le cou contre les murs de clôture, ou de s'embourber dans la vase des fossés. C'est M. de Vaublanc et sa jument grise *Mayfly* qui sont arrivés les premiers au but; les paris étaient pour *Guitarre*, jument de M. le duc d'Orléans, que trois chutes consécutives mirent malheureusement hors de la lutte. Aucun des jockeis n'est mort toutefois; ils avaient d'ailleurs, dit-on, fait tous leur testament. Voici les noms des acteurs de cette course, la plus brillante qu'il y ait eu encore aux environs de Paris : *Mayfly*, jument montée par M. de Vaublanc; *Napoléon*, monté par M. Allouard; *Leamington*, monté par M. Wilkinson; *Sidney*, monté par M. Ch. Laffitte; *sir Rob*, monté par M. de Normandie; *Guitarre*, monté par M. Carrey.

— Le Salon ayant été fermé pendant cette semaine, nous ne publierons que dans la prochaine livraison le cinquième article sur l'exposition.

— HYDROPHILES. — Nous avons fait connaître il y a quelques mois la secte germanique des médecins homœopathes : voici une secte nouvelle qui élève en Allemagne autel contre autel. Sous la dénomination grecque de médecins hydrophiles, ces Sangrados devinés par Le Sage prétendent guérir toutes les maladies avec de l'eau. Il y a entre autres un célèbre médecin hydrophile à Anspach, auquel on écrit de toutes les parties de l'Allemagne, et qui donne publiquement ses consultations par la voie des journaux. Jusqu'à ce que de nouveaux détails nous arrivent, nous n'en dirons pas davantage sur la médecine aquatique.

— BULLETIN LITTÉRAIRE. — Mrs Trollope, dont l'ouvrage sur les États-Unis a excité une si vive controverse, non-seulement en Amérique, mais encore en Europe, va publier deux nouveaux volumes intitulés : LA BELGIQUE ET L'ALLEMAGNE OCCIDENTALE. C'est le tour du continent. Nous verrons si les Belges trouveront Mrs Trollope bonne à contrefaire.

— Le dernier numéro de la Revue trimestrielle de Londres (QUARTERLY REVIEW) continue la grande guerre déclarée par les critiques anglais à notre littérature. « L'étranger est la postérité contemporaine, » disait Mme de Staël. A ce titre, nous pourrons faire connaître ce nouveau

manifeste en deux articles. Le premier attaque l'Académie française dans son chef, ou du moins dans la personne de son secrétaire perpétuel. La QUARTERLY est une feuille tory qui ne peut sans doute pardonner à M. Arnault le testament de Napoléon. Mais après avoir donné un coup de tomawack à la littérature impériale, la sauvage QUARTERLY saisit la massue classique et frappe MM. Victor Hugo et Alexandre Dumas. *Tros Rutilusve fuat*, Grecs et Troyens, à chacun sa part. La REVUE D'ÉDIMBOURG avait au moins laissé dormir en paix l'Académie.

— L'HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION DE 1688 par feu sir James Mackintosh vient de paraître à Londres en un volume in-4°. Malheureusement le célèbre auteur a laissé son œuvre inachevée. Sur 500 pages, 250 seulement lui appartiennent. Le livre a été complété par l'éditeur.

— LUISA STROZZI, 2 vol. in-12. Prix 9 fr. Chez M. Baudry. — Ce roman historique, qui vient de paraître en italien, est de Giovani Rosini, un des auteurs les plus populaires de l'Italie moderne. La scène se passe au seizième siècle. Nous avions déjà annoncé que l'HÉLÈNE de miss Edgeworth paraissait dans la belle collection anglaise de M. Baudry. Prix 5 fr.

— ÉTUDES SUR LES POÈTES LATINS, par M. D. Nisard. — Les feuilletons de la province vivent depuis trois mois du manifeste pour et contre la *littérature facile*, ce qui ne veut pas dire que la question soit épuisée à Paris. Les deux volumes de M. Nisard, qui a le premier provoqué franchement cette polémique ardente, vont appeler à leur tour l'examen de la critique. Amis et ennemis, le silence vous est défendu sur cette œuvre de haute portée, tour à tour incisive et éloquente. Pour nous, ces deux volumes sont mieux que de la critique ou de l'esthétique, comme disent nos mystiques : c'est un livre d'histoire, où toute une époque revit dans sa littérature; c'est un livre de philosophie morale, qui cherche à ramener la poésie et l'art à leur véritable destination. Sans doute que l'estime que nous faisons de l'auteur ajoute pour nous à l'intérêt de son ouvrage; mais c'est là aussi un éloge, car nous sommes certains que tous ceux qui l'auront lu nous envieront de pouvoir nous dire les amis de M. Nisard. M. Villemain s'est chargé de juger les ÉTUDES dans la REVUE DE PARIS. En attendant son article, nous pourrons faire connaître, par l'analyse des sommaires, les questions élevées que ces volumes renferment. On verra que ce n'est pas seulement une vaine réhabilitation de vieux poètes latins, mais l'appréciation raisonnée des éternels principes du beau et du vrai dans toutes les littératures. Les allusions à la littérature actuelle y abondent. On connaît les sympathies de M. Nisard et ses antipathies. Là où nous ne partageons pas toute son opinion, nous aimons encore sa noble et courageuse franchise.

— Un des élèves de la nouvelle école des chartes, M. Achille Jubinal, vient de faire paraître chez M. Téchener un fort joli FABLEL du douzième siècle. Ce jeune écrivain se propose de faire suivre cette publication de plusieurs autres, à peu près du même temps, mais présentant, outre l'attrait poétique, un intérêt historique. Ces opuscules ne seront tirés, comme celui que nous annonçons, qu'à cent exemplaires seulement, dont *dix* sur papier de Hollande, *cinq* sur papier de Chine, et *cinq* sur papier de couleur. Avis aux bibliomanes et aux bibliophiles.

— SOUVENIRS DE LA MARQUISE DE CRÉQUY. — Le second volume de ces piquans mémoires vient de paraître chez M. H. Fournier. Il y a là non-seulement des anecdotes bien racontées, mais encore un tableau vivant de la société française sous l'ancien régime. C'est ce qui en fait le prix à nos yeux; c'est là le secret d'un succès qui va toujours croissant. Le même éditeur va publier incessamment TUTTI FRUTTI, par le prince Muskau. Ce nouvel ouvrage d'un *défunt* qui se porte fort bien dans sa principauté, est très-varié. Le prince visite le caveau de ses ancêtres, dans un chapitre, et y imite Sterne; dans un autre, il fait raconter à un célèbre voyageur les aventures les plus extraordinaires et les plus vraies cependant.

M. FONTANIER. — A propos de voyages, M. Fontanier vient de publier un nouveau volume sur l'Orient, qu'il intitule SECOND VOYAGE EN ANATOLIE. Ce volume paraît chez M. Dumont, au Palais-Royal.

— Nous n'avons fait qu'une rapide mention, la semaine dernière, du NOUVEAU TABLEAU DE PARIS, publié par Mme veuve Béchet. Cet ouvrage est la meilleure continuation du TABLEAU de Mercier. Nous avons lu entre autres chapitres *les Comiques de Paris*, par M. Jal, et *les Bouquinistes*, par le bibliophile Jacob. M. Jal passe en revue tous les artistes qui, par leur crayon ou leur jeu scénique, entretiennent *le feu sacré* de la gaieté française. M. Jal prétend qu'on ne rit plus en France, et, par une espèce de paradoxe, il nous prouve que jamais il n'y eut à Paris tant de farceurs en titre. Le même éditeur continue la publication des SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE, par M. de Balzac; la nouvelle livraison contient LES TREIZE et NE TOUCHEZ PAS A LA HACHE, deux romans et deux volumes.

— ROMANS NOUVEAUX — M. CREUZÉ DE LESSER, connu par des poésies faciles, et dont un de nos spirituels correspondans citait naguère une si jolie fable, vient de publier un roman en deux volumes, fondés sur une donnée originale : LES ANNALES SECRÈTES D'UNE FAMILLE PENDANT DIX-HUIT SIÈCLES. Ces ANNALES forment une suite de petits Mémoires autographes dont les héros descendent tous directement d'Othon, l'empereur

romain. Voilà certes une famille qui est bien modeste, car elle pourrait remonter facilement jusqu'au déluge ; mais le dernier de ces conteurs héréditaires écrit pendant la révolution. Ce roman généalogique est nécessairement fécond en contrastes ; nous le citons surtout parce qu'il est d'un bon style. — Nous ne serions pas étonnés cependant qu'on préférât à ces quarante ou cinquante Othons, qui ne sont que conteurs de leur métier, cette honorable famille d'assassins dont M. G. Barba vient de publier l'effrayante histoire sous le titre de L'OSSUAIRE. Nous nous figurions être blasés par tant de publications du même genre, et nous avons osé braver la lecture de celle-ci. Mais il n'est pas un chapitre qui ne nous ait donné la chair de poule ; alors nous nous sommes réfugiés dans les notes... Par un piége affreux, l'auteur y a placé des détails plus barbares encore. C'est un vrai coupe-gorge littéraire que ce roman comme sujet,... ajoutons et comme style : ce style est poétique ; figurez-vous les mystères de la maison Fualdès racontés en phrases calquées plus ou moins adroitement sur les amours d'Eucharis et de Télémaque. L'auteur a couvert ses cadavres de fleurs... de réthorique. LE SOLITAIRE et LE RENÉGAT en seront jaloux. — Nous ne jugerons pas aujourd'hui un autre roman en deux volumes, par Lesguillon, SCHILDINE : ce livre, publié chez M. Mame, nous arrive un peu tard, et nous n'avons lu que la préface. Nous prévoyons que le mariage est attaqué dans cet ouvrage, dédié à une demoiselle. L'auteur dit qu'il se plaît « à mettre à nu l'intérieur hideux de cette espèce féroce et basse qu'on appelle hommes ou femmes ; il jouit dans *ce bourbier*, comme Satan lorsque l'enfer s'étale devant lui ; » la France est comparée par M. Lesguillon à une petite fille bavarde et mal élevée jouant avec un chat ; « le patriotisme est, dit-il, *le désert* des nations, et la France une nation d'importans » ; enfin, l'auteur est tellement désabusé, qu'il compare l'arène politique au Cirque de Franconi, où les chevaux dévorent des lieues sans changer de place : « les peuples aussi croient arpenter beaucoup de chemin ; ils font le manége. » Il y a un ridicule que l'auteur aurait dû relever chez nos romanciers, patriotes ou non, c'est *l'importance* des préfaces. A la tête d'un roman, quelquefois fort médiocre (nous n'avons pas encore lu celui-ci), nos J.-J. Rousseau en herbe vous mettent aujourd'hui des essais à faire pâlir l'apostrophe à Fabricius ou le discours couronné par l'académie de Dijon. Nous dirons une autre fois si SCHILDINE vaut la NOUVELLE HÉLOÏSE. Jusqu'ici nous n'avons eu que le temps de regarder curieusement la dernière page, et nous y avons vu que le roman finit par l'exécution d'un *forçat qui a voulu s'évader du bagne...* PAMÉLA, CLARISSE et GRANDISSON, comme s'écriait Diderot, vous êtes trois grands drames !

A.

Polémique littéraire.

MM. VICTOR HUGO ET ALEX. DUMAS

JUGÉS PAR LES CRITIQUES ANGLAIS.

[Nous avons trop franchement exprimé notre opinion et laissé à l'opinion particulière de quelques-uns de nos collaborateurs une part trop large dans la Revue de Paris pour qu'il fût besoin peut-être d'emprunter à la critique étrangère ses jugemens sur les auteurs français. Mais cet article de la Quarterly Review ne sort que rarement des limites d'une discussion honnête, quand on le compare surtout à quelques autres de la même Revue, où les noms les plus honorables de notre littérature ont quelquefois été fort lestement traités. Nous croyons que cette polémique ne peut que répandre à l'étranger la popularité de certains noms : voilà pourquoi nous avons consenti à l'accueillir ; mais quelques notes nous ont paru nécessaires pour mieux séparer notre opinion de celle du censeur anglais. Les revues allemandes et anglaises reproduisent elles-mêmes quelquefois nos articles pour les combattre ou les

adopter. Ces échanges ne peuvent qu'étendre le cercle de la critique, et forcer les écrivains à s'affranchir des liens d'une étroite partialité nationale. Celui-ci représente l'opinion classique en Angleterre; c'est ici une discussion au nom du bon sens, sans frais de style, mais sans paradoxe. Nous pourrons citer quelque autre jour un *specimen* de critique plus brillant.] (*N. du D.*)

— «Il est assez remarquable qu'après avoir si activement préparé la révolution française, la littérature ait eu si peu d'influence sur ses progrès, une si faible part dans son triomphe. Les *hommes de plume* minèrent le système social et politique de l'ancienne France; mais ils se cachèrent devant les *hommes de piques* et ne reparurent lentement au jour que pour fléchir le genou devant les *hommes d'épée*, qui, dans le *cours naturel* du cycle révolutionnaire, érigèrent sur les ruines des gouvernemens antérieurs un despotisme militaire [1]. Pendant cette longue série de changemens politiques, où tout prenait de nouvelles formes, où tout se lançait dans des routes non frayées, la littérature seule resta attachée à ses anciennes traditions; tous les dogmes critiques du siècle de Louis XIV étaient encore en vigueur avec de bien légères modifications, le jour de la chute de Bonaparte. Il y avait pour cela un double motif : d'abord, jusqu'à la restauration, la France n'avait réellement joui de rien qui ressemblât à la *liberté de la presse;* ensuite, jusque-là, des intérêts plus positifs, l'ambition politique et l'enthousiasme militaire avaient absorbé tous les esprits, toutes les capacités, tous les talens de la nation. Ceux qui, dans un état de paix et de liberté, auraient appliqué leur intelligence à s'ouvrir des voies nouvelles en littérature, furent forcés de chercher fortune dans les emplois publics ou dans les rangs de l'armée. Nous ne voulons naturellement parler que de la littérature d'imagination, de la littérature populaire, de celle qui s'adresse plus immédiatement à l'opinion

[1] La Revue anglaise aurait dû loyalement faire quelques exceptions. MM. de Chateaubriand, Ducis, Charles Nodier, etc., ne fléchirent pas si servilement le genou. (*N. du D.*)

publique, qui dépend d'elle et de la forme du gouvernement. Les hautes sciences sont cultivées par une classe peu nombreuse, qui, retirée dans la paisible obscurité du cabinet, s'affecte peu des changemens politiques, et les branches plus matérielles des connaissances humaines sont activées, sinon encouragées par les révolutions rapides du système social. La géométrie, la physique, poursuivirent donc leur carrière silencieuse et sans obstacle, tandis que la chimie, la géologie, la médecine et toutes les études dites aujourd'hui *utilitaires*, participèrent au mouvement général; mais le roman, la poésie et le drame, restèrent contenus dans leurs anciens cadres, par la crainte sous la république, et sous l'empire par une contrainte mieux déguisée, quoique tout aussi réelle, par ce pouvoir, qu'on a si bien défini, une *main de fer dans un gant de velours*. Mais quelque opinion qu'on ait de notre théorie, le fait n'en est pas moins constant et curieux; la littérature populaire de la France, depuis le règne de Louis XIV jusqu'à celui de Louis XVIII, au milieu de la prodigieuse mobilité de ce royaume volcanique, n'a que très-peu altéré ses principes, n'a produit que très-peu de choses nouvelles.

La restauration n'amena pas d'abord de changement sensible. Quoique la presse fût plus libre qu'elle ne l'avait été naguère, elle restait encore soumise à la censure du gouvernement. Le premier effet du retour à la monarchie légitime devait être de donner un surcroît d'autorité aux doctrines littéraires de l'*ancien régime*. Les mêmes circonstances qui rappelaient au trône les descendans de Louis XIV ramenèrent naturellement l'influence des admirateurs de Boileau et de Racine [1].

[1] Une contradiction qui n'aurait pas dû échapper à la Revue, c'est que les doctrines littéraires de l'ancien régime devinrent l'arche sainte des libéraux d'opposition, et que le protestantisme littéraire fut prêché surtout par les royalistes; il semblait pour les littérateurs de l'empire, que défendre la littérature classique, c'était défendre la dernière conquête de Napoléon sur l'ancienne monarchie. Le JOURNAL DES DÉBATS sans doute combattait pour Boileau avec LE CONSTITUTIONNEL; mais LE CONSTITUTIONNEL était le plus intolérant des deux, et ce fut le JOURNAL DES DÉBATS qui consentit le premier à accorder une petite niche à Shakspeare dans son Panthéon littéraire. (*N. du D.*)

Mais un état de liberté, le premier que la France eût *jamais* connu, et un état de tranquillité, le premier qu'elle eût goûté depuis cinquante ans, commencèrent bientôt à agir sur les esprits de la jeunesse littéraire. La *censure politique* devint chaque jour moins rigide, et la *censure littéraire* de Geoffroy, Martainville et autres journalistes des feuilletons de la vieille école ayant disparu tout-à-fait, on vit bientôt la littérature dévier des chemins battus. Ces déviations devinrent plus fréquentes et plus signalées à mesure que l'autorité de Charles X s'affaissa sous le poids des diverses attaques dirigées contre lui, et aussitôt que les étudians des différentes facultés, mais particulièrement les jeunes littérateurs, s'aperçurent qu'ils étaient un pouvoir dans l'état.

Il y avait depuis quelques années dans la littérature française deux écoles qu'on désigna sous le nom de *classique* et de *romantique*. Les classiques se déclaraient les défenseurs de la régularité élégante de Boileau, Racine et Voltaire; les romantiques prétendaient imiter l'indépendance et l'allure plus vive des Allemands et des Anglais. Les classiques étaient les catholiques romains de la littérature; ils révéraient une espèce d'infaillibilité papale dans Aristote et ses successeurs; mais par leur dévotion trop exclusive à des modèles usés, ils rendirent ridicule un système qui, originairement fondé sur la nature et la vérité, était défiguré par d'absurdes règles et d'incroyables fictions. D'un autre côté, les romantiques, comme les calvinistes, poussèrent si loin leur mépris de l'autorité ancienne qu'en voulant arracher à la vieille école ses oripeaux, ils sacrifièrent plusieurs de ses plus nobles draperies, jusqu'à ce qu'enfin, depuis la révolution de 1830, ils aient donné, tête baissée, dans toutes les extravagances et les immoralités d'une liberté licencieuse. Mais il en est de la littérature comme de la religion; il y a en toute chose un *mezzo termine* que nous nous flattons, nous autres en Angleterre, d'avoir eu le bon goût de découvrir et le bon sens d'adopter, tandis que la nation française, nullement propre pour un *juste milieu*, a vu sa littérature se partager en classiques et en romantiques, qui seraient mieux nommés l'école pédante et l'école extravagante; car personne, dans ce pays, ne semble avoir

songé au naturel. Il est assez amusant de voir, d'une part, les pédans traiter Shakspeare de bouffon, de l'autre, les romantiques exagérer en absurdités monstrueuses toutes les fautes que les vieux critiques classiques reprochaient au *grand poète de la nature* (1).

De cette courte et incomplète esquisse de la marche et des progrès de la littérature française moderne nous passerons à l'examen de quelques-unes des productions les plus vantées du théâtre actuel de Paris. Nous nous bornerons au drame, parce que c'est le genre le plus populaire, qu'il offre le meilleur moyen d'apprécier le nouveau goût de la nation, et fournit des exemples de ce goût plus frappans, et, ajoutons-le, plus étonnans, quoique la poésie et le roman, mais ce dernier surtout, étalent la même extravagance, la même absurdité et la même immoralité (2).

Nous entreprenons cet examen moins dans un but littéraire que par des considérations morales. Le public anglais, qui s'occupe fort peu de son propre théâtre, s'inquiète bien moins encore de celui de nos voisins; mais il y a dans l'aspect général du théâtre français moderne quelque chose qui indique un état si irrégulier de société, que la matière semble plutôt appartenir à la politique qu'à la critique (3).

Les deux auteurs qui, dans leurs romans et leurs pièces de théâtre (4), ont poussé l'extravagance le plus loin, et ont par con-

(1) *Il est amusant*, dirons-nous à notre tour, de voir les Anglais nous prêcher *le juste milieu* en littérature comme en politique. A ce ton de modération et de sagesse, on dirait que l'auteur de cet article est un de ces chastes professeurs de Cambridge ou d'Oxford qui arrosent de flots de thé leur estomac trop délicat pour digérer seul le substantiel *roast beef* de la vieille Angleterre. (*N. du D.*)

(2) Nous ne serions pas embarrassés de faire des exceptions honorables : nous les avons faites d'avance plusieurs fois; mais pour ne pas trop nous éloigner du théâtre, nous demanderons aux critiques anglais s'ils n'auraient pas dû chercher une expression à la fois ingénieuse et vraie de la société moderne dans les nombreux proverbes où M. Théodore Leclercq en a dessiné la physionomie avec tant de goût et de délicatesse. Les neuf volumes de ses petites comédies comptent cependant dans notre littérature moderne. (*N. du D.*)

(3) A ce ton grave et pudique, ne dirait-on pas qu'il s'agit de proposer au parlement d'établir un cordon sanitaire autour de la France? (*N. du D.*)

(4) Quelque commode que soit sa classification, le critique ne devait pas ignorer

séquent la plus grande popularité comme auteurs dramatiques, en France, ce sont MM. Victor Hugo et Alexandre Dumas. Ils montrent aussi la gradation par laquelle des hommes qui ont plus de talent que de goût et plus de force que de jugement, sont conduits à se dépasser non-seulement l'un l'autre, mais encore eux-mêmes, lorsqu'ils sont une fois lancés dans la carrière de la vogue.

M. Hugo débuta par Hernani, et M. Dumas par Henri III, que nous estimons être restés leurs meilleurs ouvrages. Ces deux pièces ont suffisamment le cachet romantique, — assez de cette indépendance qui méprise les unités de temps et de lieu, — assez de cette imagination qui va chercher l'intérêt jusqu'aux dernières limites de la vraisemblance, — assez de sentimens extravagans et de situations extraordinaires, mais sans cette grossière violation de la décence, sans cette malheureuse recherche des plus honteux et des plus scandaleux motifs des actions humaines qui signalent par une gradation successive les ouvrages subséquens des deux auteurs, — à peu près comme les mangeurs d'opium, qui commencent par une dose modérée d'hilarité, pour augmenter peu à peu la potion jusqu'à se procurer l'ivresse, la fureur, l'allanguissement et l'idiotisme (1). Ajoutons qu'Hernani et Henri III appartiennent à la restauration, et que c'est le règne de Louis-Philippe qui a engendré les monstres que nous voulons faire connaître (2). Remarquons encore, en passant, que de ces deux pièces, l'une est en vers et l'autre en prose; mais que petit à petit MM. Hugo, Dumas et

que M. Alex. Dumas n'a pas encore publié de romans, quoique nous lui reconnaissions volontiers le talent d'en composer un quand il voudra; c'est même un genre où nous croirions M. Alex. Dumas appelé à exceller, parce qu'il écrit naturellement, pour peu qu'il s'en donne la peine, et qu'il a le don rare de savoir *raconter*.

(*N. du D.*)

(1) La comparaison est un peu dure; mais MM. Victor Hugo et Alex. Dumas s'en consoleront, en pensant que nos classiques, depuis Voltaire, ont répété souvent que Shakspeare était un *sauvage ivre*, un *Tabarin*, un *Gilles*, etc.

(*N. du D.*)

(2) C'est le trait politique de l'article : la révolution de 1830 est la peste de l'Europe. La Quarterly a déjà fait six articles dans ce sens. La révolution de 1830 est son *delenda Carthago*, le roi des Français, l'Annibal qu'elle dénonce sans cesse au peuple et au sénat.

leurs imitateurs ont rejeté les entraves de la versification, et avec ces entraves toute espèce de règles. Il n'y a littéralement ni rime ni raison dans la plupart de leurs productions plus récentes.

La conception du plus grand nombre de ces drames modernes décèle une évidente imitation de Shakspeare. Ses pièces historiques, qui, indépendamment de leur beauté intrinsèque, nous intéressent tant par les noms et par les événemens de nos annales, avaient excité jadis l'émulation de Voltaire; mais Voltaire échoua complétement dans ses efforts pour *gréciser* Adélaïde Duguesclin et le seigneur de Coucy, comme il avait *francisé* Sémiramis et Oreste. Chénier, profitant de la Révolution, fit jouer sa tragédie historique de Charles IX avec un succès passager qui fut dû au plaisir qu'éprouvait la populace de voir un roi de France représenté sous d'odieuses couleurs, et à l'analogie que son absurde férocité établissait entre ce monstre royal et Louis XVI. Mais quand même le génie de Chénier eût été supérieur à ce qu'il était, les règles pédantes du vieux théâtre de la France ne se prêtaient nullement à la représentation de la vie réelle et encore moins à celle des mœurs nationales. Ce n'est que depuis la licence de ces dernières années que M. Hugo et ses confrères ont secoué le joug critique en même temps que le joug politique, pour tenter d'approcher de la nature et de la réalité, — nature vulgaire par malheur, basse réalité : aussi, quoique certainement leurs essais soient d'un effet plus excitant que la décente monotonie de la vieille école, nous doutons qu'ils conservent une popularité plus durable.

M. Hugo, dans plusieurs de ses préfaces, avoue son admiration et son imitation de Shakspeare; en tête de sa sixième et dernière pièce, Marie Tudor, voici en quels termes il nous exprime les principaux articles de son *Credo* littéraire actuel :

« Il y a deux manières de passionner la foule au théâtre : par le grand et par le vrai; le grand prend les masses, le vrai saisit l'individu.

» Le but du poète dramatique, quel que soit d'ailleurs l'ensemble de ses idées sur l'art, doit donc toujours être, avant tout, de chercher le grand, comme Corneille, ou le vrai, comme Molière; ou mieux encore,

et c'est ici le plus haut sommet où puisse monter le génie, d'atteindre tout à la fois le grand et le vrai, le grand dans le vrai, le vrai dans le grand, comme Shakspeare.

» Car, remarquons-le en passant, il a été donné à Shakspeare, et c'est ce qui fait la souveraineté de son génie, de concilier, d'unir, d'amalgamer sans cesse dans son œuvre ces deux qualités, la vérité et la grandeur, qualités presque opposées, ou tout au moins tellement distinctes, que le défaut de chacune d'elles constitue le contraire de l'autre. L'écueil du vrai, c'est le petit; l'écueil du grand, c'est le faux. Dans tous les ouvrages de Shakspeare, il y a du grand qui est vrai, et du vrai qui est grand. Au centre de toutes ses créations, on retrouve le point d'intersection de la grandeur et de la vérité; et là où les choses grandes et les choses vraies se croisent, l'art est complet. Shakspeare, comme Michel-Ange, semble avoir été créé pour résoudre ce problème étrange, dont le simple énoncé paraît absurde : rester toujours dans la nature, tout en en sortant quelquefois. Shakspeare exagère les proportions, mais il maintient les rapports. Admirable toute-puissance du poète! il fait des choses plus hautes que nous, qui vivent comme nous. Hamlet, par exemple, est aussi vrai qu'aucun de nous, et plus grand. Hamlet est colossal, et pourtant réel. C'est que Hamlet, ce n'est pas vous, ce n'est pas moi, c'est nous tous. Hamlet, ce n'est pas un homme, c'est l'homme. »

Nous saluons avec plaisir cette apparition de l'astre du monde dramatique sur la longue nuit de la critique française (1); mais tout en reconnaissant que ce jugement sur Shakspeare prouverait seul que M. Victor Hugo est un homme de talent (2), nous devons

(1) Ici la Revue anglaise est sur son terrain; ici commence une discussion véritable, où les critiques anglais peuvent faire autorité; mais ils sont injustes en feignant de croire que MM. Victor Hugo et Alex. Dumas ont les premiers proclamé *en critique* le génie de Shakspeare. Mme de Staël, M. de Barante, M. et Mme Guizot, M. Villemain, etc., ont successivement parlé de ce grand nom en précurseurs éclairés de la critique actuelle. Je me rappelle encore un article du CONSTITUTIONNEL de 1820, qui accusait M. Guizot et l'auteur sacrilége de cette note d'importer les *faux dieux* en France, etc. (*N. du D.*)

(2) Le traducteur a traduit *man of genius* par *homme de talent*. Ceux qui connaissent la véritable valeur du mot *genius* en anglais, savent que la traduction est très-exacte; le texte ne veut pas dire ici davantage, ce qui n'empêchera pas d'ailleurs M. Victor Hugo d'être, en Angleterre comme en France, un homme de génie. (*N. du D.*)

toutefois remarquer que non-seulement l'expression de ce passage est trop ambitieuse dans ses pompeuses antithèses, mais encore que ni les prémisses du critique ne sont incontestables, ni sa conclusion très-logique. En un mot, nous y voyons tous les germes des défauts qui nous offusquent dans tous les ouvrages dramatiques de M. Hugo : sa distinction entre le *grand* et le *vrai* ou le *naturel*, comme nous dirions en anglais, n'est pas juste. Il n'y a pas, selon nous, dans l'ame du poète deux qualités distinctes qui se croisent à un *heureux point d'intersection*. La *vérité* ou le *naturel* serait plutôt la cause, et la *grandeur* l'effet; par exemple, dans le célèbre *qu'il mourût!* de Corneille, il y a peu de grandeur dans l'idée abstraite, et encore moins dans l'expression; mais sa *vérité*, c'est-à-dire son appropriation à la personne et aux circonstances, jointe à un certain degré de surprise, crée dans le spectateur ou le lecteur le sentiment de la *grandeur :* la *vérité* existe donc aussi directement dans cette exclamation sublime que dans aucun des traits les plus plaisans de Molière. On en peut dire autant du *give* ME *the dagger*, « donnez-*moi* le poignard », de lady Macbeth, et du *Portia's dead*, « Portia est morte », de Brutus. Il pourrait paraître hypercritique d'objecter à M. Hugo que quelques-unes des plus belles conceptions de Shakspeare ne sont pas *vraies*, comme ses spectres et ses apparitions; que d'autres ne sont ni *vraies*, ni *grandes*, comme ses sorcières et ses fées. Le *vrai* dramatique, nous en convenons, ne doit pas être limité ainsi. Il suffit, une fois l'existence du personnage imaginaire admise, que son langage et ses actes soient d'accord avec notre idée de ce qu'un pareil être (s'il eût existé), aurait fait ou dit; mais combien il y a de belles choses dans le miraculeux génie de Shakspeare qui n'ont aucune relation avec le *grand!* Telles sont ses scènes comiques et même ses scènes sociales, tels sont les caractères entiers de Falstaff, de sir Toby, de Dogberry et de Verges, de Jack Cade et des Insurgés, de Ménénius, de Rosalinde, de Béatrix, et de tous les autres rôles de la même famille, qui sont plus admirables, plus prodigieux même, que ses plus beaux rôles tragiques. Quant à l'exemple même que choisit M. Hugo, — et il choisit, après tout, la plus ex-

traordinaire création du génie de Shakspeare, HAMLET, — il nous semble que non-seulement il l'apprécie mal, mais encore qu'il ne le comprend pas. Il n'y a rien de *colossal* dans Hamlet, — nous voulons naturellement parler du personnage d'Hamlet; car le génie qui le conçut est colossal sans doute; mais Hamlet n'est qu'un homme, et un homme si loin des proportions extraordinaires, que c'est un des mérites particuliers du portrait qu'il ait conservé plusieurs infirmités frappantes. C'est louer peu judicieusement Hamlet que de dire : ce n'est pas *un homme*, — mais *l'homme*, — l'homme abstrait; au contraire, c'est un *individu* dans toute la force du terme; Hamlet (beaucoup plus même que cela n'arrive aux caractères de Shaskpeare) se départ de la nature générale et agit d'après des principes et des motifs qui expriment ce que nous pourrions appeler une *idiosyncrasie* (1), pour emprunter un terme à la médecine. Après tout, nous disputons peut-être sur les mots, et M. Victor Hugo, probablement, s'il comprenait l'anglais (langue qu'évidemment il ne sait pas (2)) serait d'accord avec nous sur le tout. Nous n'avons été conduits à faire les remarques précédentes, que parce

(1) On appelle *idiosyncrasie*, en médecine, cette disposition spéciale qui résulte du tempérament ou de la manière d'être individuelle, et qui détermine des répugnances ou des inclinations particulières. C'est à peu près *l'individualité* de la critique moderne. (*N. du D.*)

(2) Nous croyons qu'en effet M. Victor Hugo ne sait pas l'anglais; mais quelque insuffisante que soit une traduction en elle-même, il n'en faut pas davantage pour comprendre un caractère de Shakspeare. Nous pensons avec la Revue anglaise, que M. Victor Hugo s'est mépris en effet sur Shakspeare et sur Hamlet; mais ce n'est pas par ignorance de la langue. Il est des Anglais qui comprennent mieux Corneille et Racine que certains Français : un poète en devine un autre et supplée facilement par l'imagination à ce qui lui manque dans *une langue traduite*. C'est dans l'analyse du caractère d'Hamlet que M. Victor Hugo n'a pas compris Shakspeare. Il n'est pas le seul; voilà pourquoi la publicité de cette discussion d'une revue anglaise avec un de nos écrivains, à propos de Shakspeare, peut être utile. Trop de nos littérateurs étudient Shakspeare à travers les rêveries du symbolisme allemand. MM. Schlegel et autres ont inventé un Shakspeare systématique qui n'a jamais existé; ils ont étouffé toute la naiveté de son génie dans leur mysticisme savant. Pour eux, le dernier figurant des drames de Shakspeare serait bientôt un mythe. Ce n'est pas ainsi que Walter Scott a adoré le dieu dont ses romans sont pleins. L'école des badauds de Shakspeare est à la fois anti-française et anti-anglaise. (*N. du D.*)

que, quel que soit le meilleur jugement de M. Victor Hugo, sa pratique est évidemment fondée sur une notion très-confuse des rapports entre la *vérité* et la *grandeur*, et sur quelques malheureux principes quant au mode de leur combinaison. Il semble penser que le crime est grand, et d'autant plus grand qu'il révolte davantage; il s'imagine combiner cette grandeur avec la vérité quand il l'amalgame avec des événemens vulgaires, des personnages communs et le bavardage de la vie quotidienne. Il transporte au théâtre les causes célèbres, transforme la scène en cour d'assises, et, montrant dans tous leurs odieux détails l'adultère, le rapt, l'inceste et l'assassinat, il s'imagine avoir découvert le point exact *où la vérité* s'entre-croise avec *la grandeur!* »

[Après cette discussion préliminaire, le critique anglais passe en revue tous les drames de MM. Victor Hugo et Alexandre Dumas. Nous n'admettons pas tous les aperçus de cette analyse qui est faite généralement avec ce ton de méprisante moquerie auquel ne résisteraient pas toujours les pièces les plus *classiques* dans le sens le plus favorable du mot. Nous avons fait connaître, il y a quelques mois, avec plus de convenance, une des dernières pièces du théâtre anglais, que les critiques de Londres avaient vantée comme un demi chef-d'œuvre, compliment trop fort d'un quart au moins. C'est encore beaucoup que les revues anglaises commencent à s'occuper de notre littérature moderne, qui est fort peu connue de leurs lecteurs. Quelques railleries de bonne guerre dans la partie analytique de cet article méritent cependant d'être signalées, parce que le talent des deux auteurs est assez haut placé pour n'en pas être blessé à mort. En prétendant que nos écrivains connaissent assez mal Shakspeare, et l'imitent assez maladroitement, les critiques anglais n'ont pas toujours tort, il en faut convenir, au lieu d'avoir la ridicule prétention des plagiaires anglais qui se vantent, comme Shadwell, de ne jamais copier, soit nos poètes médiocres, soit nos grands poètes dramatiques, que pour les rendre meilleurs. Mais il n'est que trop vrai qu'en ce temps-ci où notre jeune littérature est si forte en couleur locale, quand il s'agit de moyen

âge, elle en est à violer d'une façon souvent ridicule l'histoire, les coutumes, les mœurs et la géographie d'un royaume dont nous ne sommes séparés que par sept lieues de détroit. Nous laissons de côté ce que la REVUE dit de MARION DE LORME et du ROI S'AMUSE, d'ANTONY et d'ANGÈLE; nous ne lui reconnaissons qu'à un très-faible degré, et par courtoisie, le droit de juger notre versification et notre prose, les beautés ou les défauts de ce qui est exclusivement français; mais il est permis aux Anglais de dire, avec tous les égards que nous avons eus nous-mêmes pour un talent qui nous est cher, qu'il y a dans MARIE TUDOR des fautes d'histoire et de costume peu excusables chez un poète aussi érudit que M. Victor Hugo. De même dans RICHARD DARLINGTON, si M. Alexandre Dumas avait seulement consulté un traducteur des nouvelles de Londres dans le dernier de nos journaux quotidiens, il n'eût pas confondu dans la langue électorale un bourg avec un *comté;* il n'eût pas surtout fait venir un plein bateau d'électeurs à Darlington, *du fond du Northumberland:* c'est comme si on faisait venir à Versailles un plein bateau d'électeurs du département de l'Eure *ou du fond de la Normandie*: « *Il y a encore cinquante bévues du même calibre,* » ajoute en triomphe la QUARTERLY; mais entre nous, ma sœur, de Revue à Revue, pourrions-nous répondre, les auteurs anglais en font bien d'autres! sans parler de Shakspeare qui mettait un port de mer en Bohême, royaume très-peu maritime, nous avons vu il y a quelques années une pièce anglaise, où le chevalier Bayard était habillé en officier de hussards.

Mais rentrons, pour terminer notre citation, dans la question d'art : La vérité est bonne à apprendre même de nos ennemis. Les auteurs sont si portés aujourd'hui à attribuer les protestations de la critique à des antipathies particulières, qu'il peut leur être utile d'écouter la voix de l'étranger, cette postérité contemporaine, comme disait Camille Desmoulins, à qui Mme de Staël a volé le mot.

La REVUE reproche à MM. Victor Hugo et Alexandre Dumas de tout sacrifier à l'*expédient*, aux artifices de scène, aux *imbroglios*, et de négliger la terreur et la pitié, élémens de la vraie tra-

gédie. — « La Mère coupable, de Beaumarchais, a donné le jour, dit-elle, à cette postérité illégitime de drames.] Mais Beaumarchais avait encore l'art d'être pathétique, ses imitateurs ne connaissent que ce qui est frappant *en situation*. Beaumarchais *émouvait*—ceux-ci ne font que *surprendre*. Comme simples œuvres d'art et en écartant leur tendance immorale (1), ces drames ont de tels défauts que nous ne pouvons les laisser passer sans remarque : le principal est une pauvreté d'invention qui réduit les auteurs à de trop fréquentes répétitions des mêmes caractères et de situations semblables. Rien de moins neuf que leurs nouveautés, rien de plus servile que leurs libertés, rien de plus rebattu que leurs extravagances. La bâtardise, la séduction, le viol, l'adultère, l'inceste comme *motifs*,—le poignard, le poison, la prostitution comme *moyen!* Voilà toute la gamme, dont ils se passent les uns aux autres les notes répétées jusqu'à la monotonie, sans la moindre variété de combinaison.

« Sur les femmes qui figurent dans dix pièces de MM. Victor Hugo et Alexandre Dumas, jouées en trois ou quatre ans, nous trouvons *huit adultères, cinq prostituées* de divers rangs et *six* victimes d'un séducteur, desquelles six, deux accouchent presque sur le théâtre; quatre mères sont amoureuses de leurs fils ou de leurs gendres, et sur quatre, trois complètent le crime; onze personnes sont tuées directement ou indirectement par leurs amans; enfin, dans six de ces pièces, les personnages principaux sont des bâtards et des enfans trouvés. Nous n'oublions pas que le crime et les pires crimes ont toujours été du domaine de la tragédie; nous

(1) La Revue tory appuie sur la tendance immorale de nos auteurs; mais c'est aussi le reproche des Revues whigs et des Revues radicales. Pour qui connaît la pruderie de la société anglaise, pour qui se rappelle ce que Byron disait du *cant* de ses compatriotes, il est facile d'expliquer, d'après ces critiques, pourquoi commercialement la littérature française moderne est si mal accueillie en Angleterre. On a eu beau y *émonder* les romans de M. Victor Hugo, comme ceux de M. Paul de Kock, nous tenons d'un éditeur anglais que les uns et les autres se vendent à très-petit nombre. Les romans de Mme de Genlis sont presque classiques, au contraire, de l'autre côté du détroit. Nous reviendrons sur ce sujet.

(*N. du D.*)

n'oublions pas les familles d'Atrée et de Laïus, dans le théâtre historique et mythologique de tous les peuples, ni, dans notre littérature, LA BELLE REPENTANTE, JANE SHORE, GEORGE BARNWELL et maintes autres pièces; mais la plupart de ces pièces ont un but moral; aucune d'elles n'offense la décence, aucune n'*enflamme* les passions criminelles. Dans les époques reculées de notre théâtre, il y avait fréquemment des expressions grossières et parfois une scène peu délicate; mais le goût des spectateurs modernes en a depuis long-temps fait justice. Ce qui nous étonne et nous afflige dans le théâtre actuel de la France, c'est de voir tout à coup l'exception devenue la règle, de ne trouver que turpitude, chaque soir, sur tous les théâtres d'un grand peuple civilisé et dans tous les ouvrages de ses écrivains les plus populaires; de voir enfin de semblables pièces jouées avec enthousiasme pendant cinquante à soixante représentations, jusqu'à ce que l'auteur, en un mot, stimulé par le lucre et la gloire, ait eu le temps de faire et d'assaisonner une autre pièce du même genre ou pire encore, etc. »

Nous ne citerons pas jusqu'au bout ces conclusions, qui tendent à prouver que la France est la plus immorale des nations, et que les mœurs ne peuvent être sauvées, en Angleterre comme en France, que par le maintien de la censure dramatique à Londres, et par son rétablissement à Paris. Ce n'est ni charitable ni libéral.

Mais nous sommes bien aises d'apprendre à nos critiques d'outre-Manche que jamais notre littérature et surtout notre théâtre n'ont si mal exprimé notre société. Il y a mieux, et nos auteurs sont trop bons citoyens pour nous démentir, nous ajouterons qu'aucun des succès qui pourraient donner raison aux critiques d'Angleterre n'a réalisé, ni en gloire ni en argent comptant, l'enthousiasme que la QUARTERLY REVIEW estime au terme moyen de soixante représentations suivies et lucratives. HERNANI et HENRI III ont produit sans doute à la Comédie-Française les plus fortes recettes de ces

quinze dernières années ; mais le chiffre des pièces qui sont venues ensuite a toujours été de moins en moins brillant. Enfin nous croyons savoir que les hommes d'un vrai talent qui ont poussé la révolution dramatique jusqu'à son 10 août et son 21 janvier ont compris eux-mêmes qu'il était temps de régulariser leur énergie. Quant au goût public, la réaction est faite dans presque tous nos théâtres; la censure est donc à peu près inutile. Nous espérons de l'impartialité des Revues d'Édimbourg et de Londres une petite réparation d'honneur dans leurs prochaines livraisons [1].]

(*N. du D.*)

[1] L'article qui précède est extrait de la Quarterly review. (1er avril 1834.)

PARIS AVANT LA RÉVOLUTION.

LES CONVULSIONNAIRES,

Roman en quatre Chapitres.

> Le saint diacre buvait toujours en un verre, et de plus il mangeait du pain où l'on trouvait des pailles aussi longues que le petit doigt.
>
> (Vie du bienheureux diacre Paris.)

§ III. — UNE CONDITION.

Le jeune ouvrier rentra soucieux chez lui. Selon toute apparence, il dut se tenir long-temps à la fenêtre de sa boutique pour suivre des yeux le même chemin qu'avaient pris ces deux femmes, car l'un de ses apprentis vint l'avertir respectueusement que la croix en question était presque terminée, et qu'il n'y manquait plus que les attributs de la Passion, dont Gervais devait se charger. Le bois de la croix était en effet lisse et brillant, ouvragé avec soin comme pour une chapelle de visitandines. — Gervais congédia ses apprentis.

Resté seul, il essaya de se distraire de l'ennui d'un pareil travail par le souvenir exact de tout ce qui l'avait frappé jusqu'à ce

jour; — et, chose merveilleuse! les étonnemens naïfs de Gervais le provincial s'effacèrent tous devant l'apparition miraculeuse de cette belle fille entrevue par lui l'espace d'une demi-heure; pour Françoise il oublia la ville de Paris et son magnifique aspect, il oublia le diacre Pâris et ses miracles! Il faut le dire aussi, jamais, de mémoire d'Amienois venu à Paris, une si parfaite créature n'avait tenté un fils de province. Ce qui intéressait Gervais à cette figure, que son enthousiasme appelait déjà céleste, était plutôt la douleur honnête et naïve qu'il avait vue répandue sur chaque trait de la bonne et belle Françoise. C'était ce port majestueux d'une simple fille, et ce beau corps dont un déshabillé plus que vulgaire voilait chaque secrète beauté. Tout, jusqu'au patois lentement criard de la Picarde, et sa colère grotesque contre son maître dans la scène précédente, avait enchanté le jeune menuisier. Dans quelques mots échangés à peine devant lui, il avait appris que Françoise était de Péronne, et ce nom seul, le nom de sa ville natale, avait rejailli comme un rayon de gloire et de grâce nouvelle sur le front de sa déesse. De ce moment-là Gervais conçut l'idée de devenir son sauveur. La condition future de cette belle fille l'effrayait. De quelle condition avait en effet voulu parler la demoiselle Flippart? A Paris il y a tant de métiers étranges!... Gervais en ce moment était l'Amadis le plus tourmenté de la rue des Poules, et de tout le quartier Saint-Marcel...

Vous dire les projets qu'il imagina pendant les jours qui suivirent, serait au-dessus de votre patience, lecteur; contentez-vous de savoir que Gervais travailla avec plus d'ardeur que jamais, et que le 27 au matin les attributs de sa croix, commandée pour ce jour même, étaient parachevés et bien placés.

Quand la nuit tomba, Gervais, comme de coutume, s'échappa de sa boutique. Il avait remarqué depuis peu que c'était dans la direction de la longue rue Mouffetard que la demoiselle Flippart se rendait avec Françoise. Les premiers jours, il pensa que la conseillère mystérieuse de la belle Picarde la conduisait peut-être dans quelque atelier de travail, magasin janséniste et suranné des modes et affiquets de Saint-Séverin, fabrique de bonnets étriqués et de

chignons exigus. Mais, outre que Françoise lui parut souvent changer de maison, le tumulte et l'obscurité du faubourg lui fit maintes fois perdre sa trace. Il se résolut donc à faire ce soir-là une battue dans les règles, et sur les dix heures il se blottit sous l'auvent d'un layetier de ses amis, à la descente même de cette rue sombre.

Sur le pavé tortueux et glissant de ce faubourg il entendit bien long-temps craquer les lourdes voitures des rouliers et les épaisses charrettes des marchands de farine, tandis que les cloches de Saint-Médard sonnaient un glas sinistre, ou que plusieurs chaises et voitures, étrangères sans nul doute à ce quartier, longeaient le coin du cimetière à sa gauche. Onze heures étaient sonnées, le silence le plus profond régnait, et les lanternes de corne du layetier étaient éteintes.

Le froid de la nuit et l'impatience tourmentaient déjà le menuisier. Peu à peu l'aspect ténébreux du faubourg s'étant accru des ombres réelles de la nuit, Gervais distinguait à grand'peine quelques silhouettes que le seul fallot de cet angle renvoyait à la muraille; — tout à coup cependant il tressaillit...

Une femme, une seule femme venait de traverser le ruisseau; il parut bientôt à Gervais qu'elle était suivie à quelque distance, car elle attendit l'espace d'une seconde la vieille qui l'accompagnait.

Gervais, ignorant sans doute des ruses et contre-ruses espagnoles, n'aurait pas dû supposer que cette dernière figure pût cacher une duègne; ce fut pourtant ce que soupçonna son génie inquiet, car il pressa le pas et se disposa à couper le chemin à la vieille. Mais la vieille demoiselle gagna de toute sa vitesse sa belle compagne à coqueluchon noir, mantelet dont, par parenthèse, chaque cerceau était rabattu et gonflé comme un ballon sur celle qui le portait.

Gervais, malgré les ténèbres, avait reconnu la vieille demoiselle Flippart; il se rangea de l'autre côté du mur et se mit à suivre les deux ombres.

Les épaules blanches de Françoise n'étaient pas tellement couvertes par le rabat de sa calèche que le vent n'en dérangeât par-

fois l'ampleur et que la lune, y tombant d'aplomb, n'en fît ressortir la forme. Gervais demeura plus que surpris du long chemin que prit son fantôme. En arrivant au tournant d'une petite rue, ou plutôt d'une ruelle, les deux femmes pressent leur marche; — la demoiselle Flippart pousse le ressort d'une porte, Françoise entre, et le guichet se referme au même instant.

« Singulière façon d'entrer! » pensa le jeune homme.

La maison devant laquelle il se trouvait était bien autrement singulière. A la lueur d'un faible rayon de lune Gervais lut, sur un écriteau peint au premier étage de cette bicoque : RUE DE L'ESPÉE DE BOYS.

Quelques poules étaient endormies sur le fumier de cette rue. La petite église Saint-Médard coudoyait ce pan du mur, le cimetière suivait sa prolongation.

Bien que le jeune menuisier crût entendre alors quelques bruits étranges et sourds, l'apparence obscure de la maison n'avait rien qui pût lui faire croire à d'autres mouvemens nocturnes que ceux qui signalent communément cette heure. Quelques lumières échancraient pourtant les croisées du second étage. Un faible roulement de carrosses ébranlait aussi le coin de la rue Mouffetard.

Tout à coup de grands éclats de voix frappèrent les solives de cette vieille maison. Il y eut d'abord comme un mugissement confus, puis des cris horribles auxquels succéda bientôt un profond silence. Gervais effrayé tâtonna le ressort caché de la porte sans réussir à le trouver...

De violens coups de maillet, un murmure confus et de nouveaux cris se firent entendre.

Le menuisier fit alors sauter la serrure, et rencontra les marches d'un escalier sale et glissant.

Arrivé au premier étage, la crainte de se voir surpris le retint. Il ignorait par qui la maison était habitée; tout ce qu'il put découvrir, c'est que la fenêtre de ce palier sombre donnait en plein sur un endroit éclairé. Cet endroit, dominé par l'arrière-corps de la maison, était le cimetière Saint-Médard.

Et quelque vif que fût le désir de Gervais d'entrer dans la pièce voisine d'où partaient ces bruits étranges, il demeura.

La fenêtre à laquelle il se trouvait accoudé formait alors le cadre du singulier tableau qu'il avait devant les yeux. Le petit cimetière Saint-Médard lui parut aussi étincelant qu'une émeraude sous un lustre : mille lumières s'y croisaient dans tous les sens, les unes tremblottantes et maigres, d'autres actives, rayonnantes, et ces dernières portées au poing de grands laquais, parmi lesquels il y en avait plusieurs à la livrée de M. de Montgeron. Un d'eux plantait force gros cierges dans cette terre avec la bêche à l'entour d'une tombe, laquelle était formée d'une grande dalle de pierre de liais, inclinée, reposant sur quatre dés de marbre, et tournant le dos au grand autel Saint-Médard. Le menuisier distingua une troupe de mendians déguenillés, prétendus muets, rachitiques, boiteux, paralytiques et convulsionnaires avant tout, la plupart s'étendant sur le dos dans toute la longueur du tombeau miraculeux, en défaisant leurs jarretières et leurs hauts-de-chausses avec une sorte de frémissement respectueux et de familiarité risible, pendant qu'un prêtre de cette église leur psalmodiait un psaume en faux-bourdon, quelques-uns faisant à la lettre la cabriole sur le saint-sépulcre, pendant que d'autres se donnaient et recevaient d'affreux coups de bûche dans l'estomac. Les cris aigus, les râlemens sourds et comprimés par une oppression déchirante, les yeux retournés dans leur orbite, enfin les soubresauts diaboliques et l'écume qui sortait de toutes ces bouches fanatiques avaient quelque chose de tellement hideux que notre bon Gervais en suffoquait. Et néanmoins on voyait là de vieilles dames qui faisaient cercle autour de ces misérables, avec un air de componction édifiante et de satisfaction mystique. Quelques jeunes femmes et des filles se donnaient en spectacle sur ce tombeau d'une si indécente manière que les yeux les moins chastes en auraient été blessés. Nombre de malades s'y étaient fait ce soir-là porter en chaises avec leurs potences, leurs matelas et leur charpie, ce qui donnait à ce pacifique enclos l'air d'une ambulance militaire. Pendant que des dames fort étrangement agenouillées faisaient toucher des livres et des

linges aux dés du saint tombeau, d'autres s'arrachaient quelques vieux rabats et des guenilles qu'un juif prétendu janséniste vendait comme reliques du bienheureux diacre, *mort dans l'odeur d'un saint appel* (au futur concile). Gervais entendit crier très-distinctement :

Divers moyens de rogner les ongles au Pape, par un frère appelant de la communauté des Tailleurs.

Et aussi :

Le Catalogue raisonné des miracles de saint Páris, vérifié par messire Esprit Faydeau, seigneur de Marvilles et lieutenant-général de la Police du royaume.

Peu à peu, et sans devenir pour cela un esprit fort, le provincial s'accoutumait à ce spectacle, sa malice picarde s'enhardissait, il allait même jusqu'à entrevoir que quelques-uns de ces frénétiques suspendaient leurs mouvemens pour laisser passer les dames avec une courtoisie toute charmante, — que d'autres n'étaient peut-être pas aussi impotens que l'indiquaient leurs béquilles. — Et toutefois le trouble de son imagination était alors si réel que sa raison se trouvait prête à succomber.

Le brouhaha de cette parade grotesque finit pourtant par cesser; les lanternes de papier peint et les torches de résine s'acheminèrent par la petite rue; les brouettes et les porteurs s'éloignaient, — pourtant, ce jeune homme n'en demeurait pas moins cloué dans sa rêverie au rebord de cette fenêtre.

Tout à coup il entendit de nouveau à l'intérieur ces bruits confus dont il aurait voulu pénétrer la cause. Ils retentirent avec plus d'éclat, et pour cette fois c'était au-dessus même de sa tête. Cette fois aussi Gervais reconnut des cris et des sanglots étouffés, suivis de murmures étranges et de chuchotemens. Il y avait encore eu des coups de maillets fortement et distinctement appliqués.

Arrivé au troisième étage, Gervais, prêtant l'oreille, entendit au milieu du bruit une voix de femme. Son sang se glaça, car il crut la reconnaître cette voix.

Le silence qui suivit avait quelque chose de lugubre, et Gervais avait les doigts crispés à la rampe de l'escalier.

Encore! encore! murmurait la voix, *mon doux Jésus! Dieu d'amour, que c'est doux! Je voudrais mourir ainsi! Je veux mourir, mourir, mourir.*

Et Gervais, qui perdait la tête en entendant de telles paroles, se sentit animé d'un sentiment d'irritation si jalouse et si poignante qu'il en appliqua sur la porte un vigoureux coup de pied.

La porte s'ouvrit.

Ce qu'entrevit alors ce jeune homme aurait sans nul doute glacé le plus hardi courage. La chambre circulaire où il entra de la sorte était vaste et tendue de noir, haute de voûte et inégale de sol, de manière à former vers le fond une sorte de monticule. L'espace par lequel on arrivait à ce théâtre, qui n'était autre qu'un calvaire, était caillouté de forts galets teints de sang, lesquels conduisaient à une sorte de renfoncement obscur dominé par une croix....

Sur cette croix une femme était clouée.... Le sang jaillissait de ses mains diaphanes au feu des cierges; autour d'elle il y avait des hommes à genoux. La croix et la femme ne pouvaient manquer d'être reconnues par Gervais, et certes lorsque le menuisier avait confectionné cet instrument de piété, il ne soupçonnait guère que le sang de sa maîtresse devait le rougir!

Que l'on s'imagine donc l'étrange effroi du jeune homme en voyant Françoise étendue sur ce gibet! Ce corps palpitant et demi nu était celui de Françoise, ces cris de torture et de langueur étaient les siens! Françoise elle-même semblait prendre à tâche de le regarder, chaque fois qu'elle répétait *Pâris!* et *Pie Jesu!* Car ces deux mots formaient tout le vocabulaire de cette étrange martyre: c'était son hymne et son oraison jaculatoire! Encore une fois Gervais ne comprenait pas pourquoi ce crucifiement nocturne, cette croix et ces assistans; Gervais se crut visionnaire, endormi, ensorcelé. — Cependant on chantait des hymnes, les spectateurs se frappaient le dos et les mains avec des cailloux, d'autres couchés à terre y recevaient des coups de bûches atroces, après quoi on leur dansait sur le ventre et la poitrine, tandis qu'ils s'efforçaient de crier continuellement: *C'est doux! c'est doux! Encore! encore!* C'était une confusion de cris, de sanglots et de cantiques.

tout cela seulement était d'un aspect mille fois plus sauvage que celui du cimetière. Les genoux de Gervais tremblaient sous lui....

Si cette crainte subite d'un péril affreux ou d'un piége inconnu faisait battre ainsi le cœur et les artères de Gervais, jugez un peu de la stupeur des assistans quand ils le virent entrer échevelé et furieux dans leur salle! Gervais courut sur-le-champ à la victime, en renversant tout ce qui s'opposait à son passage. On le retint, car il avait blessé M. Carré de Montgeron qui s'occupait à catéchiser un médecin belge... Je ne sais alors par quel pouvoir sa résolution faiblit et ses bras fléchirent; il ne dit plus un mot, resta pensif dans la plus cruelle et la plus indéfinissable des extases. Devant ce beau corps de jeune fille mat et blanc comme le plâtre, ces lèvres fermées et ces membres en convulsion, l'œil du jeune homme nageait stupide et hagard; — à peine eût-il alors prêté quelque attention à ceux qui l'environnaient. Cette *pieuse* assemblée (qui n'avait rien pourtant des premiers fidèles des catacombes!) se composait généralement de conseillers au parlement de Paris, perruques fidèles et croyantes, attendu que le miraculeux diacre avait jadis eu monsieur son père à la seconde chambre des enquêtes. Mme la baronne de Montmorency se trouvait dans ce grenier dégoûtant, et à chaque contorsion de la pauvre martyre, dont la sueur et le sang couvraient les membres, Mme de Montmorency faisait un grand signe de croix. Le pauvre Gervais remarqua surtout avec un étonnement naïf une grosse petite mignonne de quarante à cinquante ans, qui était *appelante* au futur concile, et qui se nommait Mme Chagriat de la Geslays. Elle se faisait donner force coups de bûche sur le ventre, en disant avec un ton de volupté langoureuse et d'ingénuité enfantine : *Nanan! c'est du nanan! je veux du nanan! touzou du nanan! nanan* (1)!

Quand Gervais entra, un courtisan moqueur faisait la remarque que cette belle fille, ainsi élevée en croix entre M. l'abbé Jacquemont et M. Pâris de Montmartel, ressemblait au Christ entre deux larrons. Cette singulière fête (car par quel mot signaler

(1) Historique.

les réjouissances de ces gens-là?) donnée dans la maison même du vieux chevalier Folard, à la demande du victorieux M. Carré de Montgeron, fier de sa démarche près de Louis XV, avait attiré un immense concours de monde; — et en tête de ces enthousiastes on apercevait le chevalier. C'était vraiment un spectacle digne de pitié que celui qu'offrait ce vieillard, parfaitement distingué d'ailleurs par ses connaissances et la dignité de son caractère, l'Homère des écrivains stratégiques, le père de cet art illustré depuis par les Ségur, les Turpin, les Maizeroy, etc., recherchant lui-même le ridicule avec toute la ferveur d'un néophyte et d'un enthousiaste! couché de la façon la plus grotesque au milieu de cette chambre, et se faisant sauter sur le ventre par un gros sacristain de Saint-Médard, en soutane et en surplis! Le bon chevalier avait aussi reconnu Françoise, et rendait grâce à Dieu de ce qu'il nommait sa *conversion*. Quelques vieilles femmes du quartier égayaient aussi de leur visage, aussi raide que leur parure, cette jonglerie mystique. Le malheureux menuisier ne comprenait rien au but de cette torture. Françoise, la belle Picarde, eut un instant le regard tourné vers lui. Alors aussi Gervais eût baisé chaque trace de son martyre; Gervais, s'il n'eût été retenu, aurait tendu pour elle ses bras au marteau; il pleurait et rugissait comme un lion. Un si admirable corps de fille cloué sur une croix faite par lui! Et puis à quoi bon cette agonie? Pourquoi ces stigmates, à la vue desquels les spectateurs applaudissaient à deux mains? Surtout, pensait le jaloux Gervais, pourquoi cette nudité devant un si grand concours de messieurs? Et qu'est-ce qu'un saint qui donne des convulsions aux gens qui n'en ont pas, au lieu d'en guérir ceux qui en ont?...

En dépit de ces réflexions judicieuses de Gervais, les psaumes continuèrent, et l'abbé Jacquemont jeta une pincée de la sainte terre à l'assemblée. A cet instant aussi Françoise, qui en avait reçu sa part, rendit le sang par la bouche avec tant d'impétuosité et d'abondance, ses douleurs, ses cris et ses convulsions furent tellement horribles que Gervais, prêt à tout entreprendre, brisa un carreau de la fenêtre, et cria : Au guet! Au guet! Par ici, Messieurs du guet!... Par ici!

A ce cri la confusion devint affreuse. Les ministres du nouveau culte, épouvantés d'un tel cri, et craignant sans doute que le corps du délit ne fût trop facile à saisir, se mirent à s'enfuir pêle-mêle, et s'échappèrent par les deux portes. Gervais resté seul monta sur le Calvaire, abattit la croix, en détacha la belle Picarde, et colla ses lèvres sur les siennes...

Françoise le remerciait du regard et de la voix.

« Françoise! s'écria Gervais d'un air exalté, veux-tu me prendre pour époux sur cette croix?

— Essuyez ce sang, mon cher pays, reprit la martyre en riant, ce n'est que du jus de mûre...

— Comment! c'est cela que Mlle Flippart appelle une condition!

— Oui, monsieur Gervais, et sachez que je suis entrée dès ce soir dans la troupe des malades de saint Pâris!

— A trente sols par jour! mon jeune ami, reprit la demoiselle Flippart, qui bassinait d'eau fraîche les bras de sa protégée; c'est à présent le seul métier où l'on fasse bien ses orges! Mais fuyons bien vite, car les sergens de M. de Marville s'en vont monter... Remettez votre mantille et votre capuchon, Françoise, voici vos trois écus! Mais votre mantelet, Françoise! Songez bien que pour la semaine prochaine il faut vous ménager, ma chère enfant, vous ferez la femme hydropique!

§ IV. — LE MIRACLE.

Le lendemain, Gervais, sans savoir comment, se trouvait à la Bastille.

« C'est une méchante affaire! jeune homme, lui disait en toussant un petit vieillard qui venait d'entrer dans la chambrette où le roi venait de lui payer son gîte, avec un fort bon déjeuner. Le petit vieillard était coiffé d'une vieille perruque rousse; il avait un rabat très-sale, et de plus il était décoré d'une large croix de Saint-Louis.

Vous avez renversé l'excellent conseiller, M. Carré de Montgeron; vous avez de plus, mon cher frère, injurié le culte des saints, et calomnié les convulsions, en appelant le guet à votre aide... Vous avez...

— C'est-à-dire, monsieur le chevalier, que le guet, en me voyant m'enfuir avec un grand manteau, m'aura pris pour quelqu'un des vôtres, car il m'a fort obligeamment conduit en chaise jusqu'ici. On veut à toute force que je sois un convulsionnaire; peste soit de votre monsieur Pâris!

— Fort bien! jeune homme, j'aime à voir que vous ne désespérez pas. Ne désespérez jamais, *vos qui spirituales estis*, dit le Psalmiste. Voyez, j'ai couvert aujourd'hui mon chef de la perruque du bienheureux martyr, et je porte en surplus le rabat du vénérable M. Quesnel. En un mot, mon frère, continua le vieux chevalier en baissant la voix, j'attends aujourd'hui un miracle, un miracle pour aujourd'hui même!

— Celui de ma délivrance!...

— Oui, oui, cher frère, reprit le Végèce français, de plus en plus sourd; aujourd'hui, 23 mars, expire la neuvaine que j'ai faite pour retrouver ma traduction de *Polybe*. Vous l'avez dit, c'est ce miracle que j'attends. J'ai fait vœu, vis-à-vis le grand autel de Saint-Médard, de laisser un très-bon legs à qui me la rendrait cet après-midi...

— Pour l'amour de Dieu, monsieur Folard, cria de tous ses poumons le jeune ouvrier, souffrez que je répare un peu le désordre de votre perruque... »

Et Gervais, qui ne voyait en effet que ce moyen de couper court aux doléances inévitables du chevalier, s'apprêtait à démêler complaisamment la sainte toison...

Heureusement que la porte de sa chambre s'ouvrit. C'était le deuxième lieutenant de monsieur le gouverneur, qui venait pour lui demander poliment ses nom et prénoms.

« Gervais Robin, dit hardiment le jeune homme. Je suis menuisier, au quartier de l'Estrapade; en tout cas, monsieur, je connais la consigne, ajouta-t-il, et je voudrais à cette heure n'avoir

jamais quitté le service du roi dans le régiment de Picardie. »

En même temps Gervais porta gaiement la main à sa tempe droite, balança ses hanches et marqua le pas comme un fantassin.

« Bravo! bravo! jeune homme, s'écria le vieux chevalier de Folard en tenant sa canne haute. — Par file à droite, marche! — Alignement, — ordre profond, — colonnes d'attaque. Pardieu! jeune homme, Moïse est le grand capitaine que j'aie le plus en estime; car il avait découvert mon système *des colonnes*, ce brave Moïse! — A présent rompez les rangs... Voici dix écus que je te baille, dit-il à Gervais; tu vas être libéré ce soir, car j'aurai dans une heure ton laisser-passer, signé de monseigneur le garde-des-sceaux.

— Inutile, monsieur le chevalier, inutile, répondit l'officier de la Bastille; car je ne sais.... comment vous le dire... mais c'est vous qui devez remplacer le prisonnier...

Le lieutenant exhiba en même temps au vieux chevalier une large pancarte où pendaient les sceaux de monseigneur de Vintimille, archevêque de Paris, et de monseigneur le cardinal de Fleury. Il y était dit que les saturnales qui avaient lieu depuis trois ans, au sujet du diacre Pâris, devaient cesser, et que, sur le rapport de monseigneur de Vintimille (1) au roi, M. de Montgeron et le che-

(1) Charles Gaspard du Luc de Vintimille, archevêque de Paris, succéda en 1729 au cardinal de Noailles. Il était arrivé à Paris le 24 mai; et n'avait reçu le pallium que le 7 septembre. Tout le temps que dura le ministère pontifical de M. de Vintimille, il ne désira rien tant que d'apaiser les haines et les persécutions dont le schisme fournissait le prétexte.

« Ma foi, monseigneur, écrivait-il au cardinal de Fleury (22 mai 1731), je perds » la tête dans toutes ces malheureuses affaires qui affligent l'église. J'en ai le cœur » flétri, et je ne vois nul jour de soutenir cette bulle en France, que par un moyen, » qui est de nous dire, à la franquette, les uns et les autres, ce que nous enten- » dons par chacune des propositions de la bulle *Unigenitus*, etc., etc. »

Il mourut à Paris, le 13 mars 1746, à l'âge de quatre-vingt-onze ans. « N'est-il pas étrange, disait l'abbé de Grécourt, que ce prélat, dont l'existence a été si tourmentée, ait pu la prolonger jusque-là? Voilà un fier miracle pour lui, qui ne croyait pas aux nôtres! » (On sait que Grécourt croyait à ces jongleries.)

(*Note de l'Auteur.*)

valier de Folard devaient être détenus trois jours au moins à la Bastille, par ordre de Sa Majesté. »

Le vieux chevalier frappa du revers de sa main le papier fatal; puis, se relevant non sans une sorte de fierté :

« J'avais reçu mon épée du roi; s'il la demande, c'est que peut-être monseigneur de Fleury ne ferait pas mal de s'en servir contre les Anglais. »

L'arrivée d'un nouveau détenu, M. de Montgeron, ne contribua guère à égayer le dépit du chevalier. M. Carré de Montgeron était pourtant à cette heure le conseiller le plus défrisé du monde parlementaire; il avait la démarche et le ton d'un homme qui sent trop tard combien le ridicule compromet un magistrat. Toutefois il se donnait des airs d'importance et d'exigence, en disant bien haut qu'il ne s'expliquait pas comment le parlement ne venait pas le réclamer, lui messire Basile Carré de Montgeron, conseiller en la deuxième chambre des enquestes.

Le vieux chevalier était depuis un quart d'heure enseveli dans le monologue le plus sérieux et le plus réfléchi du monde avec la perruque du bienheureux Pâris, qu'il venait d'ôter et à laquelle il demandait un second miracle, indépendamment de celui par lequel il comptait retrouver sa traduction de Polybe. Quant au menuisier Gervais, il étudiait sans doute en pareil moment l'architecture décorative de son appartement; car il regardait d'un œil aussi luisant que celui d'un furet la boiserie de cette immense chambre... Malheureusement l'architecte du lieu, par un art infernal, avait uni le *solide* à l'agréable, et toute évasion était impossible à espérer. M. de Montgeron ne se mettait guère en peine de consoler le guerrier sexagénaire que M. le cardinal de Fleury confinait avec lui dans cette prison. Ce conseiller, assis à une petite table de bois de chêne, était agréablement occupé à transcrire quelques vers et quelques malicieuses pensées jansénistes dont l'idée lui était venue en route. Il faut vous dire que M. de Montgeron était renommé pour ces aimables plaisanteries. Que ce fût lui ou d'autres qui fissent ses vers, toujours est-il qu'il en *poussait* parfois de soupirans et de tendres au possible. Lorsque la

porte de la prison s'ouvrit de nouveau, le conseiller se relisait à lui-même cet anagramme :

A ANGÉLIQUE.

Oui, ce qui me plaît entre mille,
Et rend mon cœur dévot, saintement amoureux,
En purgeant la délectation de mes feux,
C'est que dans votre nom je trouve l'Évangile (1).

La belle Françoise, qui survint alors, entra toute gauche et tout effarée jusqu'à son vieux maître; elle rougit en voyant Gervais.

« N'ayez aucune crainte de vos effets, mon cher pays, dit-elle à l'oreille du jeune garçon; j'étais là quand le guet vous vint happer, et je me suis assurée moi-même, de bon matin et d'après votre désir, de la seule chose que vous vouliez leur soustraire. Ce coffret vient de m'être remis en mains propres par la demoiselle Léonarde, votre hôtesse... Prenez-le; il est encore enveloppé dans la nappe où vous l'aviez mis. »

Gervais, sans donner aucune sorte d'attention à ce que lui remettait Françoise, la fit asseoir le plus près possible de l'oreille du chevalier.

« Monsieur, s'écria Françoise, je viens vous dire que je me suis en vain essoufflée auprès de vos anciens amis, M. le comte de Saxe et M. le maréchal de Boufflers, pour que vous ayez votre grâce. Je vous apporte dans ma jupe un casaquin lâche et des jupes

(1) Comme on peut s'en convaincre par l'à-propos suivant, ces vers ne valent pas ceux que M. de Boufflers écrivait à la même époque, et à l'occasion des mêmes disputes mystiques, à une jolie janséniste :

N'allez pas, comme avec Quesnel
En usa le Saint-Père,
Me faire un procès criminel :
Je crains votre colère...
Pour mes tendres réflexions
Quelle heureuse fortune
Si de cent *propositions*
Vous en acceptiez une !

(CHANSONS, etc.)

à la vigneronne. Maintenant écoutez bien, cria-t-elle de son mieux; c'est moi qui vais endosser votre vieux pourpoint et me coiffer de votre vilaine perruque. Vous passerez avec ce panier de légumes sous le premier guichet et tout ainsi sous le second. Quand vous serez au troisième, vous laisserez tomber quelques-uns de vos fruits, ce qui fera rire et courir les porte-clefs, et vous vous esquiverez vivement par l'avant-cour...

— Palsambleu! Françoise, cela est renouvelé de la prise d'Amiens, folle que tu es!

Amiens, superbe frontière,
La reine de l'Amiénois,
Ville magnifique et pas chère,
Puisqu'on l'a prise pour des noix!

Mais, ma chère Françoise, je n'en ferai rien, moi le chevalier de Folard, qui combattais à la Cassine de la Bouline, en 1688! Entends-tu cela, Gervais, mon garçon? Ventrebleu! que j'avais alors bon air avec mon pourpoint à la housarde, l'épée courte en pointe et le bonnet d'ours! J'aurais fait trembler l'ennemi rien qu'à me voir passer. Et dire qu'à l'heure qu'il est me voici dans une chambre de Bastille! Holà! que cherches-tu donc, toi, dans ce coffret-là? »

Gervais regardait alors en effet et sans savoir pourquoi le coffret du Havre sous toutes ses faces.

« La peste ou le feu exterminent les coffrets! cria de nouveau Folard; sans cette invention damnée j'aurais encore de quoi confondre mes ennemis et mes critiques avec mon manuscrit de Polybe!... Imagine-toi, Françoise, qu'un damné sergent auquel j'avais expressément recommandé mon coffre me l'a perdu! C'était en 1600...

— Mon excellent maître, dépêchez-vous; vous n'avez pas un moment à perdre, dit Françoise, en le pressant de s'habiller en jupe à la vigneronne.

— Puisque vous refusez, voisin, dit alors inopinément M. le

conseiller de Montgeron, qui guettait l'heure de sortir comme un chat une souris, j'aurai moins de scrupules. Donnez-moi le casaquin, mademoiselle Françoise; voici deux pistoles pour vos beaux yeux...

Mais il fallut le geste d'assentiment que donna son maître pour que Françoise consentît à cette substitution, si contraire aux intérêts de M. de Folard. Ce ne fut pas à coup sûr l'incident le moins comique de cette journée de prison que de voir le conseiller s'évader dans un accoutrement semblable. Le vieux chevalier riait tout haut de cette toilette, qui lui eût pourtant servi à gagner lui-même la clef des champs. Telle était la singulière préoccupation de ce vieillard, que sur la fin de sa vie il éprouvait une crainte perpétuelle de ce qu'on pourrait dire de lui; il se croyait calomnié dans l'opinion, critiqué et maltraité de toutes les manières. Le ridicule de ses démarches extatiques en faveur de M. Pâris l'effrayait peut-être en secret sur le jugement qu'on devait porter de ses *Mémoires* militaires.

« C'est cela, s'écria-t-il; ici du moins je n'entendrai pas croasser l'envie, je ne serai pas contraint de lire les discussions du colonel Guischardt contre mon système de colonnes; je vivrai content, et l'on dira de moi : *Non sibi, sed patriæ vixit.* Les malheureux! s'ils devaient pourtant profiter de ma captivité pour renouveler leurs attaques et leurs pamphlets contre ma tactique! Ne me cache rien, Françoise; as-tu reçu pour mon compte quelque brochure de Prusse ou d'Allemagne? Le roi Frédéric, je le sais, m'en ménage une..... Ah! si j'avais seulement mon premier *Polybe* surchargé de notes à la marge, et qui devait me faire admettre dans la société royale de Londres! Par saint Quesnel! je donnerais bien mes deux pensions du roi à qui le retrouverait!

— Le pauvre homme! murmura Gervais, examinant son maudit coffret d'un air désolé; il a la tête aussi vide que ce diable d'étui-là.

— Et voilà pourtant ce qu'il nous rabâche depuis deux ans, dit Françoise attirant à l'écart le jeune menuisier; mais en dépit de tout cela, c'est un brave gentilhomme. Avec un faible patri-

moine et quelques écus sur la cassette du roi, M. le chevalier trouve le moyen de faire du bien. Si tous ces jongleurs ne lui avaient pas renversé la cervelle.... J'aime à croire que ce qui doit se passer ce soir au cimetière de Saint-Médard achèvera de le dégriser. M. de Vintimille en doit faire clore les portes!...

— Silence! silence! cria d'un ton lentement solennel le prisonnier, tirant d'un tiroir de table un grand almanach....

— Silence, Françoise, c'est aujourd'hui le quatrième jour, le jour auquel expire ma neuvaine au bienheureux! Allume-moi ces deux chandelles que voici devant l'appui de la fenêtre. — Bien cela! — Fais-moi donc le plaisir de t'agenouiller à côté de moi... Bien encore! — Maintenant soulève délicatement de tes deux doigts la perruque sainte et mets-la sur ce grand bâton qui se trouve fiché au mur assez convenablement. — Françoise, tu es vraiment fort intelligente! Je te veux du bien; prends ce petit livre et récite avec moi les litanies que tu sais.

Sancte Jansenius,
Sancte Cyran, } *Ora pro nobis.*
Sancti Arnaud et Quesnel, orate pro nobis.
BEATE PARIS, ora pro nobis.

Le chevalier et Françoise, son acolyte, venaient à peine de prononcer cette dernière invocation, qu'elle fut suivie d'un violent coup de marteau.

— *Miraculum!* s'écria M. de Folard en voyant les éclats du coffre que l'impatience long-temps contenue de l'examinateur Gervais venait de réduire en mille pièces....

Portentosum miraculum! s'exclama-t-il de nouveau en ramassant à terre un petit cahier oblong et très-sale.

— « La voici ma délicieuse traduction de Polybe, la première, l'ancienne, la seule véritable que j'aie écrite à l'arrivée de M. de Vendôme! J'en reconnais chaque bribe et chaque rature. *Beate Paris*, vénérable bienheureux, c'est à vous que je la dois!

— Par exemple, il est joli celui-là! s'écria Gervais; c'est grâce au coup de marteau par lequel j'ai fait jaillir le double fond!

Figurez-vous, ma payse, que c'est mon père, ancien sergent, qui gardait ce maudit coffre dans sa chambre depuis dix ans. «Tu vas aller à Paris, me dit-il un jour, prends ce coffre que je n'ai jamais ouvert, et porte-le au chevalier de Folard. Par ma foi, j'avais oublié le nom de votre maître, et de plus le coffre était vide... Voilà une fière occasion, mademoiselle Françoise, de lui demander vos gages; et la permission de notre hymen....

—Robin... Pierre Robin, sergent... grommelait le vieux chevalier qui avait l'air de lire ce nom sur l'une des pages.... C'est bien à lui que j'avais confié cela!

— Et voilà son fils, M. Gervais.... Voyez donc, monsieur le chevalier! »

A ces derniers mots que Françoise jeta de toute la force de son larynx, dans le cornet du sourd, la physionomie du vieux Folard s'illumina joyeusement.

« Gervais Robin, dit-il au jeune homme, écoute bien ce que je m'en vais te dire: Il y a dans ces pages que je viens de retrouver, un certain billet de Frédéric, qui peut-être ne te sera pas indifférent. C'est une pension viagère de trois mille livres. Seulement pour la toucher à ma place, mon bon ami, il te faut partir ce soir même avec Françoise pour Berlin.... Tu feras mes baisemains à Son Altesse de Prusse Frédéric, et tu reviendras bientôt, n'est-ce pas? Quant à Françoise, j'aime à penser qu'elle croit à cette heure aux miracles du bienheureux Pâris?

—Au feu! au feu! » cria Gervais en se précipitant alors sur la perruque fichée au bâton du mur.

Effectivement, c'était une des chandelles allumées en guise de cierges qui venait de mettre le feu à la sainte relique.

Le chevalier de Folard, qui recevait en cet instant même ses lettres de grâce que le maréchal de Richelieu venait de solliciter et d'obtenir pour lui, eut la douleur de traverser sans perruque le guichet de la Bastille, et quand on pense que la perruque qu'il avait à regretter était celle du saint diacre, on croira fort aisément qu'il aurait préféré ne pas sortir de prison au prix d'un pareil sacrifice!

Ce soir-là, par un clair de lune magnifique, Gervais était serré comme sa valise dans le coche de Sainte-Menehould qui devait le mener à Berlin, et Françoise, la belle fille, dormait complaisamment sur son épaule.... Lorsque le coche pesant longea les murs de Saint-Médard, Gervais ne put se défendre d'un étonnement singulier, en voyant la solitude de cet endroit. Le cimetière était régulièrement fermé, et deux hallebardiers le gardaient comme un prisonnier d'état. Gervais crut distinguer pourtant une perruque qui sauta le mur assez prestement après avoir déposé sur la porte de derrière un large écriteau. Le menuisier pensa peut-être que c'était la perruque du bienheureux Pâris qui revenait s'agiter, gambader et se convulsionner elle-même au cimetière de Saint-Médard. Comme il y avait à ce même endroit un embarras de moellons et de pavés, Gervais avança la tête en dehors du coche et lut très-distinctement ceci :

« De par le roi, défense à Dieu
» D'opérer miracle en ce lieu. »

Et il reconnut M. de Montgeron sous cette perruque qui fuyait au grand galop, la perruque et le Conseiller, l'un portant l'autre.

Cette épigramme termina la guerre et les miracles jansénistes.

ROGER DE BEAUVOIR.

LES FEMMES GRECQUES

AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

§ II. — LA FEMME GRECQUE SOUS LA DÉMOCRATIE.

> Où sont les femmes? Elles ne se montrent pas. Leur sexe est-il détruit? et les justes dieux ont-ils trouvé moyen de perpétuer la race humaine sans leur secours?
>
> EURIPIDE (1).

La femme, telle que la conçoit Homère, se montre encore chez Pindare. Ennemi de la nouvelle démocratie, attaché aux vieilles traditions, ce grand poète, devenu aussi mystérieux pour nous et aussi difficile à comprendre que Ferdousi le Persan ou que les auteurs indiens des épopées samskrites, conserve et embellit encore l'auréole sacrée dont Homère s'est plu à environner le front de ses héroïnes. A-t-il à décrire les amours des dieux et des mortels, il ne sacrifie pas ces dernières; il les élève et les glorifie. Quelques histoires assez scandaleuses sont même colorées par lui de nuances chastes, voluptueuses et presque divines. Lui, chantre des hommes, panégyriste des lutteurs, encomiaste des vainqueurs à la course, homme au génie tout viril, plein de mépris pour la populace et

(1) *Médée*, vers 574. — *Hippolyte*, vers 616.

pour ceux qui la flattent ; esprit grave, ame haute ; versé dans les antiques traditions du pays ; lui qui n'a rien de féminin dans le style ni dans la pensée, il ne se permet pas une digression sans parler des femmes avec respect et avec décence. La démocratie n'est pas née.

Chez Sophocle, la femme grecque, déja renfermée dans des limites plus étroites, se colore cependant encore d'un rayon pur et assez doux. Les admirables vers chantés par le chœur d'Agamemnon semblent offrir le portrait naïf de l'idéal de la femme, à cette époque :

« Fidèle comme le chien qui fait l'orgueil du pasteur solitaire ; — ferme comme le gouvernail qui guide et protége le navire ; — inébranlable comme la colonne sur laquelle la voûte élevée repose ; — paisible et calme comme l'intérieur de la famille pour le voyageur qui regagne ses foyers ; — tendre comme le jeune enfant qui répond aux caresses de sa mère ; — gracieuse comme l'aurore succédant à un jour d'orage ; — bienfaisante comme le ruisseau limpide que le voyageur rencontre sans l'avoir espéré (1)!... »

Déja, on le sait, l'esprit héroïque s'est affaibli ; déja le génie du vieux temps s'est éteint, la femme ne se place plus que sur une ligne inférieure. Ce que l'on estime surtout en elle, c'est la fidélité, l'obéissance, la tendresse, le dévouement. « Quel est celui (demande une des héroïnes de Sophocle) qui daignera me nommer sa femme ? Quel est le maître qui enchaînera ma destinée à la sienne ? »

Divinisée par Pindare, attaquée par Hésiode, grandiose sous le pinceau d'Homère, respectée encore par Sophocle, la femme va, pour ainsi dire, s'engloutir et se cacher sous terre, quand la Grèce républicaine aura pris forme ; étrange éclipse, dont nous observerons toutes les phases.

Le développement de la civilisation grecque a eu lieu comme l'exigeait la situation géographique d'un pays divisé par tant de

(1) *Agamemnon*, chœur.

collines et de fleuves. Rien ne favorise la subdivision féderale, comme ces limites naturelles de montagnes et de coteaux. Ajoutez à ces causes les troubles et les malheurs qui succédèrent à la guerre de Troie et au règne des Héracléides : ajoutez-y surtout la population d'esclaves que la Grèce avait déjà recueillie ; population qui donnait aux Grecs libres la position et les ressources d'une haute et puissante aristocratie. Bientôt le ferment de liberté s'introduisit partout : la royauté disparut du sol de la Grèce, et ne fut regardée que comme un insupportable joug. La lutte qu'il fallut soutenir contre la Perse donna de la vigueur aux idées démocratiques. La nécessité de se défendre contre un ennemi commun et gigantesque, força tous ces intérêts dissidens à se réunir en un faisceau. Le monde sait les grandes choses qui se sont faites dans cette immortelle lutte. Ce n'est pas à nous de les répéter.

Tant qu'il fallut seulement se battre, Sparte, ce phénomène étrange, cette monacale ville qui avait créé des hommes de fer, fut dominatrice et souveraine. Après ses premiers succès, elle vit s'élever une bizarre rivale : Athènes, exemple d'un peuple sans lois, d'un peuple souverain, d'un peuple-tyran, comme disent Aristophane et Thucydide : mendians-rois qui détrônaient le roi de Perse et qui venaient, sur la place de l'Agora, vendre au prix de trois oboles par jour leur opinion, bonne ou mauvaise. Les Athéniens avec leur vivacité, leur curiosité, leur subtilité, leur susceptibilité, leurs vices, ont fait les arts, le drame et la poésie de la Grèce. La cité de Minerve avait des statues et point de pavés ; là, l'utilité était toujours négligée, la beauté toujours idolâtrée. Les temples des Athéniens étaient splendides, et leurs habitations incommodes. Leurs portiques se peuplaient de merveilleuses peintures, et nulle des convenances de la vie ne se trouvait dans le foyer domestique. Au milieu de cette pittoresque cité, coulait un ruisseau fangeux qu'il fallait passer à pied. Telle était Athènes avec sa triple population, Athènes qui contenant trois fois plus d'esclave que d'hommes libres, trois fois plus d'étrangers que d'indigènes.

Une fois républicaine, vivant de plaisir et d'orgueil, ivre de ses conquêtes et de sa souveraineté récemment acquise, Athènes

condamne ses femmes à un servage misérable. Comment les femmes n'auraient-elles pas perdu tout leur pouvoir dans la vie nouvelle des Athéniens? La ville était souvent troublée par des émeutes; les hommes vivaient entre eux. D'après leur forme de gouvernement, ils étaient forcés de se réunir chaque jour pour discuter les intérêts de la communauté. Les pauvres commandaient; c'étaient eux qui formaient la majorité, et tous les votes avaient une égale valeur. Aux plus turbulens, aux plus grossiers, aux plus furieux, appartenait le pouvoir. Il fallait capter le nouveau tyran, imiter ses manières, marcher sur ses traces, lutter avec lui dans les gymnases, causer avec lui sous les portiques. Les hommes qui gouvernaient la Grèce, les riches, les gens instruits, enfermaient leurs femmes, auxquelles ils ne pouvaient plus tenir compagnie, et qu'ils ne voulaient pas exposer aux insultes et aux mauvais exemples de la populace. Comme elles n'avaient plus aucune part aux affaires sociales, leur cercle se rétrécit peu à peu; on négligea de les élever : elles ne furent plus rien, si ce n'est les maîtresses des esclaves; on leur laissa le vain honneur du sacerdoce, et les prêtres prirent soin de leur dicter leurs oracles; elles ne parurent en public que pour figurer dans les cérémonies sacrées.

La femme honnête, la matrone, la vierge, la veuve, la prêtresse même, se trouvèrent donc réduites à une extrême insignifiance; à peine s'élevèrent-elles d'un seul degré au-dessus des esclaves. Adieu, grandes et nobles figures de l'*Iliade* et de l'*Odyssée;* vous ne laissez plus, dans les tragédies d'Eschyle et de Sophocle, que des images idéales et lointaines, copiées sur le modèle homérique. C'est Xénophon, c'est Démosthènes, c'est Thucydide qu'il faut lire pour se faire une idée de la situation des femmes sous la démocratie. Toute la part vulgaire et commune de l'existence leur est abandonnée, et elles n'ont que cette part. Sur le tombeau de la ménagère on sculpte une bride, un bâillon et un hibou, symboles de vigilance, d'économie et de silence. La Vénus chaste, la Vénus du mariage, pose son pied sur une tortue, pour exprimer que la femme ne doit se permettre aucun mouvement d'esprit et de cœur. A peine les écrivains mentionnent-ils les femmes, si ce n'est pour

en dire du mal. Elles ne comptent plus; elles dirigeaient seulement les esclaves, en restant esclaves de leurs maris.

Voyez la femme chez Aristophane : à quelle barbarie est-elle arrivée! à quel degré d'avilissement est-elle tombée dans ces petites républiques où tout était viril, où tout était guerre, éloquence et art; où le développement immense des forces humaines a lieu en faveur de la force, de la volupté, de la beauté! A mesure qu'ils s'éloignent de l'épopée héroïque, les Grecs considèrent la femme comme ne devant servir qu'à leurs plaisirs et à perpétuer leur race. La complète séparation des hommes et des femmes se laisse surtout apercevoir chez Aristophane. Il a consacré aux femmes plusieurs de ses drames; et toujours il les traite avec ce mépris sans colère que l'on réserve aux enfans. Il a écrit *les femmes en conciliabule*, les *femmes dans leurs fêtes* et les *courtisanes;* dans ses autres pièces, les femmes ne se montrent seulement pas.

La femme n'était pour rien dans les voluptés de l'homme d'Athènes. Écoutez l'accent de la joie athénienne, le paradis que crée Aristophane au service de ses compatriotes :

Allégresse! allégresse!
Adieu batailles!
Adieu fromage, ognons!
J'aime peu les combats;
Mais, étendu près du feu
Avec d'autres hommes, mes amis,
J'aime à faire griller des pois
Sur un feu qui pétille;
J'aime à boire, en faisant rôtir
Le gland du hêtre;
J'aime à embrasser la fille de Thrace,
Quand ma femme est au bain (1).

(1) Ἡδομαι, ἡδομαι,
Κρόνους ἀπηλλαγμενος,
Τυροῦ τε καὶ κρομμύων.
Οὐ γὰρ φιλοῦμαι μάχας,
Ἀλλὰ πρὸς πῦρ διέλκων

Μετ' ἀνδρῶν ἑτέρων φίλων indique tout un état de société. La vie joyeuse se passait avec les hommes : on appelait la fille de Thrace ; — on laissait sa femme aller au bain.

Pour bien comprendre les femmes athéniennes de la démocratie, il faut leur opposer les femmes d'Homère et d'Hésiode, grandes, nobles, demi-déesses, pleines d'une dignité presque sauvage; puis descendre le cours de la démocratie, et trouver les femmes d'Aristophane, séparées des hommes, enfermées dans leurs maisons!

Jamais Aristophane ne s'adresse aux femmes; il ne leur parle point dans ses admirables morceaux lyriques. On voit que l'homme régnait seul alors, que le sexe mâle dominait seul. Pas une douce parole pour elles. Le cynisme abonde : jamais la déférence pour les femmes; déférence qui avait appartenu aux temps héroïques. Les mœurs s'étaient dépravées sans rien accorder à la volupté de l'ame. On parlait *d'appeler l'esclave thracienne;* les images sensuelles étaient prodiguées; la blanche poitrine de la courtisane apparaissait au milieu des cris du parterre; mais jamais de mots et d'images qui donnassent l'idée d'une chaste volupté. Mais direz-vous, Aristophane était cynique! Ah! cet Aristophane le cynique avait l'ame bien grande et l'esprit bien haut. Comme il planait sur toutes choses! qu'il voyait admirablement et d'un point élevé les crimes et les fautes d'Athènes! que tout se dessinait nettement devant cet esprit immense! et qu'elle était belle et pure, cette raison, et qu'il était clair et grand, ce génie, roi d'un genre, que nous autres, misérables orgueilleux de ces derniers temps, nous croyons avoir inventé et qui est vieux comme le monde, le genre Fantastique!

Μετ' ἀνδρῶν ἑτέρων φίλων,
Οὐκ ἐᾶς τῶν ζύλων ἀπτ' ἀν ἡ
Δαινότατα τοὺς θέρους
Ἐκπεπιεσμένα
Κανθρακιζων τουρεθινθου
Τόν τε φηγὸν ἐμπυρεύων
Ἀ' ἅμα τὰν Θρᾶτταν βινῶν
Τὰς γυναικὸς λουμένας.

Oui, la femme, telle qu'on la trouve chez Aristophane, est la véritable matrone grecque, sous la république. Elle s'efface, se cache et se perd dans l'obscurité, comme l'ordonne Thucydide. Voici, selon Xénophon, tous les devoirs d'une femme parfaite (1) : « Elle doit ressembler à la reine-abeille, ne pas sortir de la maison, exercer une surveillance active sur les esclaves, leur distribuer leurs tâches diverses; recevoir les provisions et les mettre en ordre, économiser avec soin tout ce qui n'aura pas été employé; le mettre en réserve; surveiller la fabrication de la toile et des habits, ainsi que la cuisson du pain; prendre soin des esclaves infirmes, quel que soit leur nombre ou leur âge; ranger avec attention et tenir bien propres tous les ustensiles de cuisine, leur donner des noms convenables, qui servent à les faire reconnaître; nourrir et élever les enfans; enfin prendre soin de sa toilette. »

Pauvre femme! Assurément le *bas-bleu*, triste produit des temps modernes, ne pouvait fleurir et prospérer au sein de cette civilisation. Il y avait trois sociétés dans la société, trois nations dans la nation : les esclaves, espèces de bêtes de somme; les femmes, qui s'acquittaient de leur métier de ménagères, et les hommes (ανδρες), qui vivaient entre eux et pour eux seuls.

De là les erreurs de Sapho, celles d'Alcibiade et de Socrate; de là ce mélange impur qui circule à travers l'admirable poésie grecque, et tous ces vices « dont je devrais parler, comme l'a dit Montesquieu, si la voix de la nature ne criait pas contre moi! »

L'avilissement des femmes en Grèce se releva un peu quand la civilisation romaine eut pénétré dans ce pays. Plutarque est moins insolent envers elles qu'Aristophane, moins dédaigneux que Xénophon. Dans ce petit ouvrage naïf qu'il a intitulé *le Banquet*, on voit deux femmes s'asseoir à la même table que leurs seigneurs et maîtres. Il est vrai qu'elles se lèvent et quittent le festin au moment précis où la grande coupe commence à circuler; il est vrai aussi que leurs maris, de peur qu'elles ne voulussent briller par leur parure, ont eu soin, avant le repas, de cacher leurs plus

(1) *Traité de l'économie domestique.*

belles robes, leurs aigrettes, leurs *zones* et leurs bracelets; tyrannie étrange qui contraint ces dames à se présenter en déshabillé.

L'Athénienne s'occupait beaucoup de sa parure; son sort était un peu celui des Orientales : elle avait son diadème, ses tuniques de mille espèces : voilà toute sa vie.

Alors naquit nécessairement la femme de plaisir, l'hétaïre. Ne la confondez pas avec la courtisane. Écoutez ce que dit Démosthènes (1). La condition des femmes, dans la société grecque, à cette époque, est singulièrement et naïvement résumée par lui :

« Nous avons des hétaïres (*amies*) pour la volupté de l'ame, des courtisanes (πάλλακας) pour la satisfaction des sens, des femmes légitimes pour nous donner des enfans de notre sang et bien garder nos maisons. »

Il nous reste à donner l'histoire de ces *hétaïres*, histoire qui se trouve à peu près complète dans les écrits des anciens.

(1) Discours pour Neera.

PH. CHASLES

(*La fin à la prochaine livraison.*)

Un souvenir de ma jeunesse.

LE TEMPLE DE SÉGESTE.

La curiosité et un certain besoin de locomotion sont tellement dans la nature de l'homme, que le goût des voyages couvre de vaisseaux toutes les mers, et de chaises de poste ou de caravanes tous les continens, sans parler des émigrations forcées et des courses commerciales. Combien nous pourrions citer de pélerinages d'amateurs et d'enthousiastes qu'on rencontre partout où il y a des ruines du passé, des poussières respectables, des forêts vierges, et surtout des hôtelleries pittoresques, où l'on peut écrire son nom sur des albums!

Les voyageurs curieux peuvent se diviser en fashionables et en excentriques; ceux-ci appartiennent plutôt aux âges chevaleresques qu'à notre époque de civilisation; ils se composent de quelques individualités, dont Chateaubriand, Humboldt et Byron, sont les vrais types. Donnez à ces voyageurs les Cordilières ou les Alpes à gravir; creusez des ravins et des gouffres, précipitez des torrens sous leurs pas; égarez-les dans les sables de l'Afrique ou dans les forêts impraticables du Nouveau-Monde, ils sont au-dessus de toute

épreuve. Ils ne voient aucun péril quand ils sont initiés aux grands mystères de la nature; ils ne craignent ni la fureur des océans, ni la colère des cieux; ils admirent la tempête, et après avoir triomphé de mille obstacles, s'ils ne touchent pas enfin au but de leur pélerinage, c'est qu'ils n'ont pu franchir la mort! Ces hommes, qui auraient été les dignes compagnons de Cortez et de Pizarre, sont fort rares dans notre siècle, où pullulent en revanche les voyageurs petits-maîtres, les commis littéraires, les observateurs des théâtres et des salons étrangers. Ceux-ci veulent bien aborder de préférence l'Italie, ce temple des artistes dont la coupole est un ciel sans nuage; ils veulent bien se donner la gloriole de gravir, sur l'épaule d'un guide, quelque petit pic des Alpes; mais en conscience, toutes les émotions solitaires que procurent le spectacle d'une sauvage nature et les souvenirs du passé, valent-elles les soirées, les routs, les causeries, les parties montées de ces rendez-vous cosmopolites que par prétexte on nomme les eaux de Spa, de Baden ou d'Aix? Nos voyageurs, en cravate noire et en veste de chasseur, aiment les grandes routes, les chaises de poste, les hôtels garnis. Leur curiosité aristocratique ne transige pas avec les peines et les privations; elle veut trouver partout le confortable de la vie et s'instruire à une bonne table.

Transportez de tels voyageurs dans la Sicile, cette autre terre-sainte du paganisme, faites-leur toucher une à une toutes les reliques imposantes de l'antiquité, déroulez devant eux tout le prestige des siècles, toute la pompe de l'histoire; qu'ils aient des temples au-dessus de leur tête, des villes à leurs pieds; montrez-leur dans ce vaste cimetière du temps les lambeaux de tous les peuples, de toutes les sociétés ensevelis dans la même poussière, confondus dans le même sommeil; que votre doigt passe des colonnes antiques de *Sélinunte* aux tours féodales de Luna et Perollo, où votre souvenir évoquera les haines sanglantes de deux puissantes familles du moyen âge; relevez et ajoutez dans votre imagination tout ce qui manque à ces villes de temples; puis, parcourant les champs d'Agrigente, écoutez dans un recueillement mêlé d'effroi l'oracle qui va sortir de l'autel de Jupiter-Ammon; suivez sous ces

portiques consacrés à Diane ou à Vénus-Érycine, les cortéges de jeunes filles ; saluez le temple de la Concorde pour son nom, puis pour sa beauté ; et, s'il vous reste encore de l'admiration, gardez-la pour les vestiges de Taormine, les monumens de Syracuse, les restes d'Héraclée et les débris d'Érinne... Mais c'est en vain que vous chercherez à répandre autour de vous cet amour sacré de l'art, cette religion du souvenir. Que font à nos petits-maîtres toutes ces merveilles pour lesquelles un artiste donnerait sa vie, s'il faut acheter le plaisir de les contempler par la privation des plus riches habitudes ; s'il faut renoncer aux restaurans, aux chevaux de poste, aux lits de plume, et se résigner, en parcourant la Sicile, à ne recevoir d'autre hospitalité que celle des moines et des paysans ; traverser des sentiers un peu scabreux, parcourir des collines inondées par la lumière d'un soleil brûlant, sans être étendu dans une bonne calèche !

Depuis une dizaine d'années, les communications sont sans contredit beaucoup plus aisées en Sicile, grâce aux routes nombreuses que l'on y trace dans tous les sens ; mais dans l'intérieur de l'île, on est encore forcé de faire usage des litières, de monter sur des mules bardées comme des pièces d'artillerie ambulante, et d'avoir recours à quelque administrateur des biens des anciens barons pour trouver un toit hospitalier.

Cependant on allait déjà, il y a trente ans, de Palerme à Alcamo par une belle route, où l'on pouvait voyager avec tout l'agrément et toute la commodité possibles ; aussi arrivait-on au fameux temple de Ségeste, le plus ancien monument dorique que l'on connaisse, après une petite course des plus faciles et sans avoir eu besoin de se meurtrir les pieds ou de crever de pauvres mulets à travers des sentiers encombrés de pierres et de broussailles. Le tableau que présente la route de Palerme à Alcamo est ravissant, et on avait le temps de s'extasier.

La ville d'Alcamo, bâtie par les Sarrasins, au dixième siècle, jouissait d'une grande réputation ; car elle était le chef-lieu du département (les Arabes avaient aussi leur distribution départementale) et la résidence d'un émir. Si l'on voulait se livrer à des

recherches autrement exactes que celles de l'abbé Vella, cet imposteur littéraire qui a su tromper pour quelque temps la crédulité de l'Europe par son roman du *Code Arabe*, on trouverait sans doute des documens fort curieux sur le séjour des Sarrasins dans cette ville. Mais il ne s'agit ici que d'un souvenir de ma jeunesse, dont je vais faire confidence à ceux qui voudront m'écouter un peu.

Quelque temps après ma sortie du collége, je me trouvais un soir au théâtre avec une compagnie fort brillante. Là on décida une excursion à Ségeste, pour laquelle trois dames fort aimables furent les premières à s'inscrire. Le marquis de La Cerda, qui venait de parcourir toute l'Europe, avait proposé la partie, et certes il n'avait rien négligé pour la faire accueillir. Mêlant aux manières exquises d'un homme du grand monde l'enthousiasme d'un artiste, il faisait de si brillantes descriptions, il parlait avec tant de verve et de poésie de ces grands tableaux ouverts par la nature aux débris de l'histoire, il prêchait son pélerinage vers les temples détruits avec tant de ferveur, qu'il était impossible de refuser à l'éloquence de l'orateur ce qu'on n'aurait pas accordé à ses goûts. Le marquis avait avec lui l'abbé Cannella, son compagnon de voyage, qui s'était en quelque sorte francisé dans les salons de Versailles et dans les cercles littéraires de Paris. Dameret et philosophe à la fois, il jurait tantôt par Boufflers et Parny, tantôt par d'Alembert et Diderot, et il avait rapporté de la France le goût de cette littérature piquante et légère que des auteurs de la foire, des capitaines de chevau-légers ou des enfans perdus de l'Église gallicane avaient intronisée sous le manteau de l'école voltairienne. Nos deux voyageurs avaient vu la poésie française, encore ivre des orgies de la régence, apporter sa couronne flétrie sur la tête chauve de cette philosophie aveugle qui voulait fonder comme elle renversait, au nom de l'athéisme, et qui, au lieu d'appliquer un fer brûlant sur la plaie gangrénée du siècle, y trempait elle-même sa main tout entière! Ils avaient suivi les progrès de la réforme, souvent paradoxale, mais du moins austère et consciencieuse de Rousseau, et à travers ce grand mouvement où toutes les classes

de la société, tous les ordres politiques, s'appelaient déjà les uns les autres, et prenaient leur rang pour la grande bataille, ils avaient pressenti la révolution française. A côté de ces deux personnages il y en avait un autre dont la physionomie altière, dont les allures presque castillanes, tranchaient parfois avec la vivacité et l'enjouement du reste de la compagnie : c'était le prince de Val de S***, champion déclaré des hautes convenances. Ce noble cavalier avait pour les faire respecter un bras sûr et une épée fidèle; aussi, toujours à cheval sur l'étiquette, faisait-il impitoyablement la police aux mots des autres. Du reste, c'était un homme accompli, d'une instruction peu commune et d'une courtoisie accablante; car, à cette époque, on poussait la politesse aussi loin que la bravoure. Un voyageur anglais qui avait été recommandé à M. de la Cerda s'était réuni à nous. Pour moi, qui venais à peine de secouer la poussière du collége, c'était sous les auspices des trois dames, du prince et des deux autres voyageurs mentionnés plus haut, que je faisais mon début dans un monde où tout était nouveau pour moi. J'étais à cet âge heureux où l'ame n'est ouverte qu'à des sentimens généreux, qu'à des impressions agréables, où l'esprit n'analyse pas, mais où le cœur se passionne. Ainsi j'étais avide de voir, avide d'entendre, avide d'admirer, avide de jouir, d'apprendre, d'aimer. Du reste, on s'imaginera facilement que le langage de l'abbé, les manières du prince et les charmes des aimables voyageuses, devaient être déjà pour un naïf écolier des textes d'un bien autre intérêt que les pages des rhéteurs et des philosophes classiques. Durant les deux jours que nous restâmes à Alcamo, nous reçûmes la visite de l'évêque, dont la gravité n'était pas incompatible avec la galanterie qu'un homme bien élevé doit aux dames. La tenue apostolique de ce prélat contrastait singulièrement avec les manières frivoles de l'abbé, qui cependant faisait une grande contenance vis-à-vis de monseigneur. Le lendemain, nous montâmes sur des mulets, et nous nous acheminâmes vers le temple de Ségeste. L'abbé, qui faisait sans doute son premier apprentissage d'écuyer, nous amusa beaucoup, durant la route, par son embarras et sa frayeur. Ne sachant pas se servir des rênes, il

se laissait emporter à droite et à gauche par sa monture, et allait s'accrocher à toutes les broussailles et à toutes les ronces, où ses jambes, mal défendues par des bas de soie, recevaient d'étranges caresses. Rien n'était plus grotesque que de voir le sautillement continuel de ce pauvre abbé, qui, au moindre cahot de son coursier, tombait de l'encolure à la croupe; et ce n'était pas assez d'une position aussi critique : le patient avait encore à subir une grêle d'épigrammes que la verve plaisante des autres cavaliers décochait contre lui. Enfin, à sa grande satisfaction et, faut-il le dire, à notre regret, nous arrivâmes au temple.

A part les Orientaux et les Égyptiens, qui plaçaient le plus communément leurs temples dans de vastes plaines, les peuples de l'antiquité choisissaient d'ordinaire pour ces monumens le plateau d'une montagne ou le point culminant d'une vallée. L'idée religieuse et les belles proportions de la perspective gagnaient beaucoup à de tels emplacemens. Quand le peuple accourait en foule aux fêtes solennelles, la divinité parlait à ses yeux et à son ame avant même qu'il eût abordé le seuil du temple. Il se sentait disposé au recueillement et à la prière lorsqu'il entrait dans ces collines pleines de majesté et de solitude, qui l'isolaient de toute image profane, et semblaient repousser ses regards vers le couronnement sublime, où le temple, dominant tout de ses portiques, se découpait seul au milieu de l'horizon, comme s'il eût été bâti plutôt dans le ciel que sur la terre. Il y avait là tout un symbole. C'était le chemin de la vie, au bout duquel l'homme ne doit voir que Dieu! et ce symbole était aux portes du temple!

La vue de Ségeste est de loin si imposante qu'on oublie entièrement devant elle tout ce qu'on a autour de soi, et l'on se reporte bien vite à cette antiquité si gigantesque et pourtant si belle dans ses monumens. Trente-six colonnes d'ordre dorique, formant un immense parallélogramme, restent encore debout et sont dans un tel état de conservation qu'on a peine à croire qu'elles ont traversé tant de siècles. Une seule colonne a été restaurée au temps du vice-roi Coramanica, et, en regardant cette profanation, on est indigné contre la main impie de l'architecte qui a osé retoucher aux

chefs-d'œuvre de l'antiquité. On restaure partout les monumens du moyen âge, mais nulle part ceux de l'école grecque. La simplicité de ceux-ci est bien plus difficile que l'afféterie des autres. Les peuples primitifs étaient sublimes dans leurs conceptions, parce qu'ils avaient tout à inventer et rien à imiter. L'art jaillissait de leur pensée, comme la nature avait jailli de la pensée du Créateur. Si, près de leur berceau, les hommes étaient encore tout entiers sous le reflet de la puissance divine, ils voyaient leur beauté, ils sentaient leur force, ils se miraient au sein de l'univers; leur vie était une inspiration aussi grande, aussi virginale que la nature, qui, pour paraître à leurs yeux, venait à peine de déchirer le voile de la création. Dans ce temps-là, l'art était simple comme tout ce qui est sublime, comme tout ce qui naît de la foi; l'homme n'avait qu'à ouvrir les yeux pour admirer. Pour revenir à cette simplicité de l'art antique, il faudrait que l'humanité revînt à ses premières impressions.

Le silence régnait autour du temple; — l'aspect de ces débris fascinait tellement nos yeux et notre ame que chacun de nous resta plongé dans une extase difficile à décrire. Nous avions peur de commettre un sacrilége en troublant le repos de ces solitudes, en imprimant nos pas sur ces poussières sacrées. Chaque colonne brisée et gisante avait pour baptême ses hiéroglyphes; chaque pierre rongée ou noircie par le temps nous semblait une tombe où notre pensée écrivait un nom! Comme dans ce grand tableau il y avait un langage mystérieux qui parlait à l'ame et la remplissait de tristesse! Environnés de tous côtés par une nature sauvage et dans un état d'abandon, nous reportions nos regards de cette terre si défigurée par les siècles, si pleine de ruines et de deuil, vers le ciel dont l'azur n'a pas changé. Tantôt il nous échappait un soupir de ristesse, en voyant au sommet de la colline ce temple sans dieu, mutilé par le temps, abandonné des hommes, qui offrait encore ses débris de portiques aux rayons du soleil. Tantôt nous tombions dans une douce rêverie en voyant à nos pieds le lierre, la mousse et toutes ces végétations si tenaces sur les tombeaux, enlacer de leurs feuilles ou couvrir de leur tapis de verdure des tronçons de

colonnes et des blocs amoncelés. Au pied de la colline coule un petit ruisseau au nom homérique de Scamandre, qui va se perdre dans les vallées du mont Érix. — Ce nom de Scamandre, l'aspect encore lointain, mais déjà imposant du mont Érix où se retracent tant de souvenirs fabuleux et historiques, donnèrent lieu à une conversation savante qui finit par prendre un caractère fort grave. Il s'agissait de l'opinion que chacun donnait sur l'origine du temple : selon l'abbé Cannella, la ville d'Égeste, qui se trouvait tout près de là, aurait donné son nom au temple que ses habitans élevèrent à Cérès après avoir mis en déroute une colonie troïenne qui était descendue sur les côtes de Sicile. Du reste la déesse qu'on vénérait à Égeste était la même que Cérès. Le prince de Val de S... soutenait que ce monument avait été bâti par Énée, lorsque le héros troïen, après être descendu sur les rivages de Drépanum et avoir enseveli le corps de son père Anchise au pied du mont Érix, s'était porté dans la colline avec ses compagnons et avait érigé un temple à Vénus sa mère, pour la remercier de l'assistance et de la protection qu'elle avait accordée à ses compagnons pendant la traversée périlleuse de la mer Tyrienne. On demandait au prince où il avait puisé cette assertion. Est-ce dans les récits des historiens ou des poètes ? mais l'historien et le poète d'Énée, Virgile n'aurait pas manqué de la consigner à la fin du troisième livre de l'Énéide où il parle de la mort d'Anchise à Drepanum : bien loin de là, c'est tout au plus si cette dernière catastrophe, ainsi que le débarquement en Sicile, sont indiqués en quelques vers, pour laisser plus de place à l'épisode de Polyphème. Cette différence d'avis amena une vive altercation. Le marquis de la Cerda et l'Anglais s'étaient rangés du côté de l'abbé Cannella, qui soutenait sa version d'une manière moins abstraite et plus solide. Le prince n'était pas d'humeur à souffrir de contradiction ni de démenti en présence des dames sur lesquelles il voulait produire de l'effet, et il donnait déjà à sa controverse un ton d'aigreur que l'on aurait dû s'efforcer d'adoucir ; mais l'abbé fort de son avantage, ayant laissé échapper quelques plaisanteries indiscrètes, « Monsieur, lui dit le prince, incapable de se contenir

plus long-temps, sans ce rabbat qui vous donne un caractère sacré, je vous aurais déjà jeté le gant au pied de l'autel du temple!» Jetez toujours, je le ramasserai moi, répliqua vivement l'Anglais. L'abbé était trop galant homme pour se retrancher à l'ombre d'un tiers; aussi en même temps qu'il accueillait par un salut plein de gratitude la généreuse intervention de l'étranger, il s'écria : « Et » moi je déclare que là, sur l'autel, il n'appartient qu'à un prêtre de » répandre le sang!—Mais alors je serai la victime! » Et ces derniers mots sortis d'une bouche adorable, étaient encore soutenus par l'éloquence de deux beaux yeux noirs. C'était la plus jolie de nos dames qui jetait à travers les débats sa pacifique et victorieuse intervention. Le prince, en homme qui savait bien les règles et le code de la chevalerie, s'inclina et se tut; mais quand les dames eurent tourné le dos, il prit l'Anglais à part pour lui dire qu'il regardait le gant comme ramassé. Cet incident n'eut pas d'autres suites pendant le reste de la journée, qui se passa en promenades et en observations d'artistes, sous les colonnes du temple et à travers les sites romantiques de Ségeste. Puis l'on se dirigea sur Alcamo où l'on devait coucher.

Cependant, le soir, l'attitude sérieuse et solennelle du prince et certains mots piquans échangés entre lui et l'Anglais nous firent concevoir des appréhensions qui ne tardèrent pas à se confirmer. Un incident fortuit révéla le secret du lendemain. Tandis que la compagnie était au salon où elle recevait la visite de l'évêque, des muletiers, entrant sans cérémonie, et s'avançant brusquement vers le prince, vinrent annoncer que leurs mulets seraient prêts pour quatre heures du matin; nous comprîmes ce que cela voulait dire, mais nous ne savions comment empêcher une rencontre qui pouvait nous faire déplorer à jamais le jour où nous avions puisé au sein de l'art tant de sublimes impressions. Heureusement que l'ingénieuse sollicitude des dames ne fut pas au-dessous de la difficulté des circonstances.

Le lendemain, à la pointe du jour, le prince et l'Anglais étaient sur la route de Ségeste, s'avançant côte à côte au pas de leurs mules. Sauf les manières ambrées qu'un homme du monde est

obligé de prendre dans la compagnie des dames, les deux cavaliers avaient conservé leur physionomie distinctive de la veille. Le prince n'avait rien perdu de sa minutieuse politesse, l'Anglais rien de son flegme imperturbable. Durant la route on échangea des paroles obligeantes, sinon affectueuses. On admirait d'un commun élan les sites qu'on voyait pour la première fois, ou que déjà l'on avait admirés la veille. Entre les deux adversaires, les procédés étaient réciproques; un sourire de l'un répondait à l'esprit de l'autre. On allait même jusqu'à effleurer le compliment. Cependant on prit un air un peu plus grave, mais non moins poli, lorsqu'on fut à quelques pas du rendez-vous. Alors on mit pied à terre en même temps, et l'on s'arrêta au milieu du temple, à l'endroit même où le défi avait été porté et reçu. « Monsieur, dit l'Anglais au prince, c'est ici que j'ai ramassé votre gant. — Et c'est ici que je viens le reprendre à la pointe de mon épée, » répliqua le prince. Puis, après les formalités et le salut d'usage, les deux adversaires se mirent en garde. Leurs épées se croisaient déjà... mais à peine l'écho avait-il frémi au premier gémissement de l'acier qu'une voix sortie du fond du temple proféra ces paroles : « Arrêtez, profanes, arrêtez; la déesse qui préside aux moissons ne veut pas du sang des hommes. Si vous voulez répandre le vôtre, allez l'offrir aux dieux des barbares, mais respectez le sol de ce temple. » Les deux combattans s'arrêtèrent stupéfaits; et, bien qu'ils se reconnussent tout d'abord les dupes de quelque mystification, ils ne purent se défendre d'une sorte de trouble lorsqu'ils entendirent cette voix mystérieuse sortir du milieu des ruines. Cependant, comme ils auraient bien pu revenir de leur surprise, ne pas obtempérer aux ordres d'une déesse invisible, ils y furent bientôt contraints par la présence de trois charmantes créatures qui étaient apparues au milieu d'un groupe de colonnes et semblaient rajeunir de leur beauté toute raphaélesque les vieux débris du paganisme. Pour le coup, les deux champions remirent non-seulement l'épée au fourreau, mais ils s'inclinèrent devant cette trinité de madones (qu'on me permette de ne plus dire les trois Grâces, même sur le terrain de la mythologie), et ils offrirent le

bras à chacune d'elles avec une courtoisie qui pouvait passer pour une dévotion. Il fallut, pour faire agréer cet hommage, que le prince et l'Anglais se réconciliassent sur l'autel même du temple, ce qu'ils firent aussitôt, sans arrière-pensée et le plus cordialement du monde; car dans le fond ils s'estimaient autant que cela est possible entre de braves gentilshommes.

On a sans doute reconnu à cet expédient nos aimables voyageuses de la veille, qui seules, à la sortie du salon, n'avaient pas désespéré d'empêcher l'effusion du sang. Quant à nous (le marquis, l'abbé et moi), nous avions accueilli leur projet avec enthousiasme, et nous nous étions mis à leur entière disposition lorsqu'il avait fallu devancer les deux adversaires au lieu du rendez-vous. Après l'apparition des deux dames, nous fîmes donc la nôtre, et nous achevâmes de donner une tournure tout-à-fait plaisante à une affaire qui pouvait avoir des suites funestes.

Le soir nous revînmes à Alcamo, et dans un dîner, où la gaieté la plus vive et l'expansion la plus franche ne cessèrent de régner, nous festoyâmes l'heureuse issue de la journée; et le digne évêque dont nous avons parlé plus haut, qui était aussi des nôtres, ne craignit pas de prendre part à ce qu'il regardait comme la consécration bien légitime d'une œuvre de charité.

Tel fut mon voyage à Ségeste. Mon extrême jeunesse, ma position, en me donnant un rôle peu actif dans la compagnie où je me trouvais alors, me donnaient par cela même la faculté d'observer plus à mon aise; aussi, joignant au souvenir de l'une des plus imposantes ruines de l'antiquité celui de la petite comédie que jouèrent mes compagnons, j'ai fait une page d'album.

MARQUIS DE SALVO.

Lettre inédite de Victor Jacquemont.

A M. LE DOCTEUR KOREFF, A PARIS.

A bord de la corvette *la Zélée*, doublant le cap de Bonne-Espérance, le 2 janvier 1829.

Monsieur et ami,

J'ai reçu au cap de Bonne-Espérance, par la plus heureuse rencontre, il y a douze jours, votre aimable billet du 1er septembre dernier, ajouté à la précieuse lettre de M. de Humboldt. Depuis quatre mois que j'avais quitté l'Europe, je n'en avais encore rien reçu; aussi ne puis-je vous exprimer combien votre souvenir, le premier qui soit venu de Paris me visiter dans mon long voyage, m'a touché et charmé. Je voulais vous en remercier tout de suite et remercier M. de Humboldt; à qui j'ai, grâce à votre obligeante intercession, l'obligation la plus vive; mais, trop confiant dans la longueur de notre relâche à Rio, je me suis vu surpris par le moment du départ sans l'avoir fait, et alors qu'il n'était déjà plus temps.

Une autre rencontre bien agréable que j'ai faite au Cap est celle de d'Urville, qui rapporte avec les nombreux débris du naufrage

de Lapeyrouse, plus de travaux géographiques, d'observations de physique générale, et plus d'objets d'histoire naturelle que n'en a jamais produit aucune autre expédition scientifique. J'ai vu, à bord de *l'Astrolabe* qu'il commandait, plusieurs centaines de portraits de Polynésiens, d'Australiens, de Tasmaniens, de Malais et de Nouveaux-Zélandais. On les dit infiniment ressemblans. Beaucoup de ces figures-là vous intéresseront et vous surprendront par leur ressemblance avec nos traits européens. Vous verrez les quatre vocabulaires assez complets que d'Urville, depuis six ans, a recueillis dans les divers archipels de la Polynésie. Ils ne peuvent manquer de jeter un grand jour sur les anciennes migrations de ces peuples insulaires.

Quoique fort ami des herbes et des pierres, parce que la botanique offre à un esprit philosophique une vaste étude de rapports d'organisations, et que les pierres, fort sèches assurément pour le minéralogiste (qui trouve cependant dans leur examen de belles lois de concomitance, sinon de causalité, des formes géométriques avec la composition chimique) deviennent pour le géognoste des monumens pleins d'intérêt, de sens et de charme, j'ai toujours trouvé l'homme le plus intéressant, le plus curieux de tous *les objets d'histoire naturelle*. Je parle là en philosophe français, en idéologiste, qui met bien haut la zoologie. Ce langage est inexact; car je n'ai pas l'honneur d'être idéologiste du tout, et je ne suis pas convaincu que *la science de l'homme* ne soit absolument qu'une branche de celle des animaux. Si tant est que l'homme ne soit qu'un animal, que nous ont appris les zoologistes sur cet animal-là?

Animal ou non, son organisation mobile se montre variée de tant de façons, qu'il est bien difficile d'en faire une étude générale embrassant toutes ses variétés. C'est, comme vous l'appelez, un protée qu'on ne peut saisir. Au Cap, où je viens de passer huit jours, a commencé pour moi la confusion des races. Des Hollandais, des Anglais, des nègres Cafres, des nègres Hottentots, des Mozambiques, des Madécasses, des Malais de diverses îles de l'Archipel, des Moluques et des Malabars, y vivent mêlés, et, malgré

les immenses distances de leur état civil, l'antipathie de leurs religions, ils s'unissent entre eux depuis plus de deux siècles; en sorte qu'on trouve dans les rues peu de figures qui ne soient des problèmes insolubles.

Chacun de ces peuples, je n'ose dire de ces races, a ses instincts spéciaux, ses aptitudes caractéristiques. L'Anglais, entre tous, a la capacité du commandement; il gouverne moins par la force des baïonnettes de ses régimens que par la supériorité de son habileté dans les spéculations commerciales, dans l'administration de ses biens acquis; l'Anglais peu à peu fait venir en ses mains toutes les richesses accumulées par l'économie, tout le pouvoir et toute la force. Sans que nous nous en apercevions en Europe, cette grande nation devient pacifiquement, sans guerres, sans violence, et par le pacifique exercice de son industrie, maîtresse du reste du monde. L'Italie, pendant ce temps-là, envoie des chanteurs aux capitales de l'Amérique du nord et du sud, et la France des maîtres d'armes, des danseurs, des perruquiers et des marchandes de modes.

Adieu, mon cher philosophe! Je compte sur vous pour adresser à M. de Humboldt mes remerciemens.

Tout à vous de cœur,

VICTOR JACQUEMONT [1].

En rade de Bourbon, par un temps détestable, 29 janvier 1829.

[1] Nous tenons cette lettre inédite du savant et spirituel correspondant de Victor Jacquemont, que nous remercions ici de son aimable obligeance pour la REVUE DE PARIS. (*N. du D.*)

ALBUM.

— Chronique. — Une chronique d'Album se compose sous l'influence de la préoccupation des derniers jours de la semaine ; les circonstances ont pris une teinte grave et triste. Les nouvelles de Lyon, un bulletin de guerre civile, ont écarté depuis jeudi toute autre question. Dans ces circonstances, la littérature s'efface devant la politique et remet au lendemain ses nouvelles d'un moindre intérêt.

— M. le baron Bosio, membre de l'Institut, vient d'exposer dans ses ateliers (cour de l'Institut) son admirable groupe de Louis XVI. Le roi est sur l'échafaud; l'ange descend et lui montre le ciel : *Fils de saint Louis, montez au ciel!* On voit aussi chez M. Bosio des peintures qu'il expose pour la première fois, et dont le coloris et le dessin rappellent les grands-maîtres d'Italie. Le faubourg Saint-Germain et tout ce qu'il y a d'amateurs à Paris se portent en foule chez M. Bosio.

— bulletin musical. — Vous supposez peut-être que depuis la clôture du Théâtre-Italien, le monde musical ne s'occupe plus d'un plaisir ajourné, d'un avenir de six mois, et qu'il se fie au ministère éclairé de M. Robert. Erreur ! C'est le sort des ministres d'être soupçonnés. Chaque coterie d'amateurs compose et décompose quotidiennement sa troupe, comme ailleurs chaque faction renouvelle son conseil politique. Tel veut ravoir Lablache et tel autre exiler Rubini, sous le prétexte, apparemment, de l'avoir toujours entendu appeler *le juste*. Pour nous, nous croyons savoir qu'il ne nous sera rien enlevé de nos richesses présentes, si vous exceptez Mlle Ungher; et encore l'Italie nous rendra-t-elle en deux jeunes cantatrices la monnaie de la brillante virtuose ? Mais le roi des basses, l'amour des Napolitains,

Lablache, vous sera rendu. Puis HERNANI et NORMA, deux *libretti* de MM. Hugo et Soumet, vous seront présentés, réchauffés, comme on dit, aux accens de Gabussi et de Bellini. Donizetti retouche pour le parterre parisien un opéra tout inédit. Mais l'objet le plus nouveau, le plus piquant peut-être, dans l'ensemble de cette réunion d'artistes, sera la présence d'un talent déjà sous vos yeux, et dont vous soupçonnez à peine tout l'avenir. Il est vrai qu'il est occupé encore à grandir, et que vous avez le droit de ne pas le remarquer plus que la beauté des jeunes filles qui traversent l'intervalle de quatorze à seize ans. Mais après les six mois de loisirs, ou plutôt d'études que va lui laisser la saison d'été, vous reconnaîtrez avec orgueil l'élève qui n'a débuté qu'à Paris, qui s'est formé par vous, éclairé de vos conseils, électrisé de vos encouragemens. Cette espérance du théâtre est Mlle Schultz; Mlle Schultz, la Suédoise, la fille bien née, l'enfant d'adoption de Rossini. Mlle Schultz possède des qualités destinées à devenir incessamment précieuses pour l'exécution des œuvres du grand-maître. Ce que vous ne saurez guère avant l'harmonieuse époque de novembre est déjà révélé pour Rossini. Où donc avez-vous entendu, en effet, un plus riche organe dans les notes basses? D'autres *premières dames* peuvent atteindre transitoirement un de ces accens qui étonnent et charment à la fois; mais Mlle Schultz s'établit là, et y module tout un chant, comme fait Paganini sur la grosse corde. Mlle Schultz méritera, à quelque titre que ce soit, le bonheur que vos applaudissemens lui préparent. Tombée dans la mauvaise fortune du haut d'un rang élevé, elle porte au théâtre, où son frère l'accompagne, toute la grâce de cette pudeur à laquelle eussent refusé de croire, il y a vingt ans, les préjugés d'une société plus corrompue que les coulisses. Elle a quitté le Nord sous la protection d'une reine française (Mme Bernadote), et c'est une reine française aussi (Mme la comtesse de Survilliers) qui lui a fait au printemps dernier les honneurs de Florence. Ce serait une touchante histoire à faire que celle de la comtesse livonnienne, et de son *année d'apprentissage*, comme dirait Goëthe, sous les auspices de deux majestés parvenues. Il appartenait à un parterre français d'achever et de couronner dignement cette éducation de l'artiste. Il manque encore, dit-on, à la débutante, quelques notes du *medium* de la voix; mais il va sans dire qu'elle saura infailliblement les conquérir, ou plutôt les retrouver, sous l'influence d'un pays tel que le nôtre: le pays du juste milieu. Jean-Jacques disait d'Isocrate, un orateur grec à la voix pénétrante et suave: « Il était digne d'avoir des talens, car il eut des vertus. » Vous pouvez, si vous ne craignez pas quelque accusation de pédantisme, appliquer ces paroles à Mlle Schultz.

— On ne se compromet pas beaucoup en avançant qu'en général les Anglaises ne brillent pas comme cantatrices ; et il vient assez rarement dans la pensée des *impressarij* de parcourir les trois royaumes-unis pour *scritturare* des *contralti*, des *soprani* ou même des *tenori* purement indigènes. C'est donc une véritable curiosité qu'une future *prima dona* arrivant des bords de la Tamise pour passer en Italie, avec ces blonds cheveux, ce cou long et flexible, ces traits délicats, cette taille élancée, enfin cette allure, tantôt nonchalante, tantôt d'une vivacité un peu exagérée, signes auxquels on reconnaît infailliblement les belles filles d'Albion.

Mme Salmon-Hantute, qui s'était fait entendre déjà dans plusieurs de nos salons à la mode, a charmé, dans un concert qu'elle vient de donner, les amateurs les plus exigeans, par la suavité, la sonorité argentine de son *mezzo contralto*, et par une légèreté, un bon goût dans les traits, une hardiesse dans les *staccadi* à grands intervalles, qu'on ne trouve pas toujours chez les meilleures virtuoses.

Il faut dire, et les Anglais le savent bien, qu'il y a quelque chose d'héréditaire dans son fait. Mistress Salmon, sa mère, est la première cantatrice anglaise qui se soit acquis une véritable réputation. Mais les leçons de Garcia, le premier des professeurs, et les conseils de l'excellent Rubini qui s'intéresse de cœur à tous les vrais talens, n'ont rien gâté aux rares dispositions de la fille.

Mme Salmon-Hantute, qui a tant de titres au patronage de ses compatriotes, en a aussi à notre hospitalier appui. Mariée à un Français, elle vient à nous comme demi-Française. C'est une grande témérité, une sorte de coup de tête qui ne se pardonne pas dans les *middle ranks* de la société anglaise, et qui encourt même la proscription de la *respectability*, cette classe toute empesée de préjugés et de raideur nationale, qui n'a rien de l'élégance de la haute société. Vous voyez qu'il y a un article à stipuler dans le prochain traité d'alliance à intervenir entre la France et l'Angleterre.

Entre autres morceaux, Mme Hantute a chanté des variations sur un air montagnard, mêlées de couplets italiens et concertantes avec hautbois ; variations composées tout exprès pour elle, on l'a bien vu, car toutes les voix ne s'en tireraient pas aisément, et la sienne y a brillé du plus vif éclat. La belle finale d'Anna Bolena n'avait point encore été chantée à Paris avec plus de pathétique et de justesse de sons en même temps, que par Mme Salmon-Hantute. Les applaudissemens qui l'ont saluée, et auxquels le célèbre maestro Paër s'associait chaudement, doivent l'encourager à se présenter sur la scène lyrique, où l'attendent de grands succès.

— BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE. — MÉMOIRES DE MIRABEAU, t. III, chez MM. A. Guyot et U. Canel. — Avec le troisième volume finit la vie privée de Mirabeau : avec le quatrième commencera sa vie publique.

On peut dire, avant toute analyse, que dans ces trois premiers volumes Mirabeau nous a apparu plus d'une fois sous un tout nouveau jour. Ce n'est plus le forcené joueur, l'ignoble débauché, le vorace gastronome de quelques biographes; tout est exagération sans doute dans ce colosse, mais tout s'explique naturellement, ses vices grandissent comme son génie. Cette publication est neuve, elle est riche en détails, et d'une rédaction très-heureuse, quoique çà et là un peu confuse.

— EXCURSIONS EN GRÈCE, 1 vol. in-8°. — Nous ne manquons pas de voyages en Grèce ; mais les points de vue changent avec les voyageurs. Celui-ci est M. Lacour, intendant militaire, attaché à l'armée de Morée. M. Lacour a visité la Grèce en littérateur. Ses pages sont pleines de souvenirs poétiques, mais aussi de descriptions bien faites. Ce volume paraît chez M. Arthus Bertrand (prix 7 fr. 50 cent.), qui a publié récemment deux ouvrages sur Alger et sur la Suède. La collection des ouvrages de ce genre, qu'on trouve chez M. Arthus Bertrand, formerait une excellente bibliothèque.

— BASIL HALL. — La seconde livraison des MÉMOIRES ET VOYAGES du capitaine Basil Hall est sur le point de paraître chez M. Dumont. Le même éditeur a réimprimé les MÉMOIRES DE TRELAWNEY en trois volumes, la première édition manquait dans le commerce : le même succès attend la traduction de CRINGLE'S LOG. BASIL HALL, TRELAWNEY et CRINGLE'S LOG, sont trois ouvrages également curieux avec divers genres d'interêt.

— HÉLÈNE. — Le dernier roman de miss Edgeworth, publié en anglais par M. Baudry, traduit en trois volumes par Mme Belloc, paraît une troisième fois aujourd'hui chez M. Ch. Gosselin, dans la traduction de M. Defauconpret. Les bons romans sont trop rares pour que les lecteurs manquent à cette version nouvelle d'HÉLÈNE. Quoique publiée en deux volumes seulement, la traduction de M. Defauconpret est complète.

C'est chez le même éditeur que paraissent LES ÉTUDES SUR LES POÈTES LATINS, de M. Nisard, et L'ÉDUCATION DES MÈRES DE FAMILLE, par M. Aimé-Martin.

— MÉMOIRES DE TOUS. — M. Levavasseur, éditeur, place Vendôme, publie la première édition des MÉMOIRES DE TOUS, recueil où l'histoire

contemporaine puisera ses plus précieux documens. MM. de Peyronnet, la reine Hortense, le général Lafayette, etc., font les frais de ce premier volume.

— VOYAGE D'UN ICONOPHILE, par M. Duchesne, chez M. Heideloffe, rue Vivienne. — Ce volume est indispensable aux artistes et aux amateurs d'estampes. L'auteur y passe en revue tous les cabinets d'estampes d'Allemagne, d'Angleterre et de Hollande. C'est un vrai pendant au fameux voyage bibliographique du docteur Dibdin, le don Quichotte des bibliomanes. M. Duchesne est connu par son CURIEUX ESSAI SUR LES NIELLES.

— BIBLIOTHÈQUE DU SOLDAT. — Sous ce titre général, M. le colonel F. de Brack vient de réunir une collection de petits traités destinés à l'éducation du soldat. Ce sont des cours élémentaires d'histoire, de géographie, de mathématiques, d'hippiatrique, etc. Le plan du volume est exposé dans une introduction adressée aux hussards du 4e régiment, écrite de ce style à la fois noble et familier qui va si bien au soldat français. Rien de pédant, rien de prétentieux dans ce volume, où l'on trouve cependant un système tout entier de connaissances militaires, mais exposé avec clarté toujours, et souvent avec charme. C'est une révolution entière pour l'éducation de nos troupes que propose l'auteur. Les routiniers en riront peut-être ; mais M. le colonel de Brack leur oppose un an d'expérience dans son régiment. Quelques théoriciens considèrent le soldat comme une machine plus ou moins bien dressée. J'aimerais mieux être le cheval de M. de Brack que le soldat de ces officiers. « En guerre, dit M. de Brack, notre cheval n'est plus un instrument qu'on raccommode ou qu'on change, mais bien notre ami le plus précieux, la moitié de nous-même, notre vie, notre gloire ! » Je veux prendre ces lignes pour l'épigraphe d'un petit roman que je viens de terminer, et dont le héros est un cheval, un héros qui en vaut bien un autre, je vous assure, surtout depuis que les romanciers mes prédécesseurs ont épuisé la famille des héros de roman. Mais n'oublions pas que c'est de la BIBLIOTHÈQUE DU SOLDAT qu'il est question, livre où la digression est écartée soigneusement. M. le colonel de Brack prétend que ses soldats soient des hommes et des citoyens : il se dit fier de commander un des plus beaux régimens de notre armée. Si j'avais l'honneur de servir au 4e de hussards, je serais fier d'un colonel qui, non content de m'appeler son camarade et son ami dans une préface, m'indiquerait en trois cents pages comment on peut mériter deux fois l'épaulette, par la bravoure et l'instruction.

— PAUVRE FILLE ! roman fataliste ; par M. Lefloch, un vol. in-8°; rue des Beaux-Arts, n° 3 *bis*. Nous avions le roman intime, voici le roman fataliste. L'auteur se déclare athée honnête homme, et prétend, en fait de composition, avoir pris sa recette dans un article de M. Ph. Chasles. Voici la liste de ses principaux chapitres : *Le Bal*, *le Cadavre*, *l'Enterrement*, *le Chiffonnier*, *Encore du Hideux*, *le Suicide*, *l'Accouchement*, *l'Infanticide*, *la sale Maison*, *la Guillotine*, *le Panier du Bourreau*, *le Cercueil et la Noce*. Le dernier mot du roman fataliste est en capitales, page 398, LA MESSE DES MORTS. Nous ajouterons avec tout l'à-propos possible : *Requiescat in pace !* Prix : 7 fr. 50 c. — On a pour le même prix, et même pour 6 francs, un abonnement à LA COUR D'ASSISES, dont la huitième livraison vient de paraître. Ce recueil est une mine féconde où nos romanciers et nos dramaturges peuvent trouver de la besogne toute faite.

— REVUE RÉPUBLICAINE, 1re livraison. — Dans son allure indépendante, mais jusqu'ici un peu capricieuse peut-être, comme la société elle-même depuis 1830, la REVUE DE PARIS qui, naturellement a consulté quelquefois la qualité de ses souscripteurs, a été plus que soupçonnée d'une tendance aristocratique ; ce qui n'exclut pas les idées libérales les plus larges, heureusement. En recevant la première livraison d'une *Revue républicaine*, nous avons donc pensé à relever le gant de la polémique, qu'appelle le titre seul de ce nouveau recueil. Mais commencer des luttes de principes au moment où les principes sont aux prises avec le canon sur un point de la France, ce ne serait pas convenable. Cette semaine nous nous contentons d'annoncer la première livraison de la *Revue républicaine*, publiée sous la direction de M. And. Marchais.

— LES ÉTOILES. - Voici un volume varié comme une revue, un volume de vers et de prose par divers collaborateurs, sous la direction de M. Ed. Poyat. Les divers morceaux de cette publication, qui sera périodique, promettent beaucoup. La critique y est novatrice, les vers ont de l'énergie, les nouvelles sont *hautes en couleur*. Qu'y manque-t-il donc? le goût peut-être. Mais qu'est-ce que le goût? Les auteurs menacent la littérature d'une révolution nouvelle. Pour eux, M. Hugo est déjà un vieillard, ils le pressent d'abdiquer. Les poètes de ce temps seraient-ils comme les dynasties, qui durent de dix à quinze ans, si elles naissent viables? Soyons justes, il y a dans ce volume une pièce de vers sur Robespierre, qui n'est pas parfaite, mais d'une énergie byronienne ou dantesque.

— SUITES A BUFFON. — Au premier volume des SUITES A BUFFON succède déjà le second, contenant les crustacés par M. Milne Edwards. Cette publication importante de M. Roret, rue Hautefeuille, mérite un examen particulier. Collection indispensable à toutes les bibliothèques où sont les œuvres de Buffon; elle répond aux exigences des savans et au goût du simple amateur.

— ITALIE, drame, chez M. Just-Testier. Drame en prose de l'école nouvelle, l'ITALIE est dédiée à M. Alexandre Dumas, que l'auteur compare à Shakspeare et à Brantome, en déclarant que l'auteur d'*Antony* a même surpassé Molière dans cette pièce sublime. Avec des admirations de cette force on peut narguer les revues anglaises et même les revues françaises. L'admirateur ajoute même que M. Alex. Dumas pense comme Shakspeare, et écrit comme Tacite. Si cette préface n'était un peu longue nous l'aurions mise en note à l'article de la QUARTERLY REVIEW, afin de prouver que nous sommes *sine irá nec studio*, pour emprunter les termes de Tacite, puisque voilà les classiques latins réhabilités par une comparaison enfin digne d'eux : renvoyé à M. Nisard.

— HISTOIRE DU SIÉGE D'ORLÉANS, par M. Jollois, un vol. in-folio. Nous nous proposons de faire connaître ce bel ouvrage, doublement remarquable sous le rapport de l'érudition historique et de la typographie ; à ce livre se rattache la publication des MONUMENS A LA MÉMOIRE de *Jeanne d'Arc*, composés de neuf feuilles de dessins.

— HISTOIRE PARLEMENTAIRE DE LA RÉVOLUTION, par MM. Roux et Buchez, 7e et 8e livraisons : chez M. Paulin, place de la Bourse. — Les documens de ces deux livraisons nouvelles sont du plus haut intérêt : le succès de l'ouvrage est désormais assuré.

— LUISA STROZZI. — Dans ce roman, comme dans LA MONACA DI MONZA, M. Giovani Rosini semble s'être proposé de nous faire connaître les mœurs de la société italienne du siècle de Léon X. Le sujet est emprunté à l'histoire de Florence. L'action s'ouvre le 6 juillet 1531, jour où Alexandre de Médicis prend possession de l'autorité suprême, et comprend les trois années suivantes, jusqu'à la retraite de Strozzi à la cour de France. Le livre de M. Rosini est un commentaire plein de vie et de passion de cette époque, l'une des plus intéressantes des annales d'Italie. Dans l'action

variée de son drame, l'auteur a su faire entrer sans effort la plupart des hommes qui tenaient un rang éminent à Florence par leur puissance ou eur génie. Michel-Ange y paraît à côté de Guicciardini; les folies spirituelles de Cellini font diversion aux détours obscurs de la politique espagnole; et la violente opposition de Pierre Strozzi contraste avec la sombre résignation des disciples de Savonarole. La sympathie du lecteur se concentre graduellement sur les deux héros du roman, Luisa Strozzi et Francesco Nasi. Entraînés l'un vers l'autre par une passion sincère et pure, ils s'abandonnent pendant quelque temps aux illusions de l'espérance : mais bientôt l'ambition du père de Luisa exige de sa piété filiale un grand sacrifice, et l'infortunée est contrainte à donner sa main à Louis Capponi, dont l'aveuglement laisse Luisa sans défense contre la passion effrénée du duc Alexandre.

Quand le dénouement approche, le style, généralement brillant et figuré de l'auteur, se dépouille de tout artifice, et dans une éloquente simplicité devient terrible à force de naturel. L'ouvrage de M. Rosini a été réimprimé par M. Baudry; nous en recevons une autre édition qui paraît rue Mazarine, n° 70, enrichie d'une foule de vignettes et de portraits exécutés avec le plus rare talent, entre autres la tête de Cellini, par l'habile Morghen.

— COMPAGNIE DE L'HORLOGERIE PARISIENNE. — On vient de publier sous ce titre un prospectus qui doit intéresser vivement tous les amis des arts et de l'industrie parisienne. Nous les invitons à consulter les statuts de la société chez M. Bouard, notaire, rue Vivienne, n° 10. Les administrateurs-fondateurs de l'HORLOGERIE PARISIENNE sont : MM. Arago, Baudrand, de Caux, Gueheneuc, Jouanain, Pouillet, de Prasl'in, A. Séguier, Gambey, Ingold, etc., etc.

— LE SECRÉTAIRE INTIME de M. G. Sand vient de paraître en deux vol. in-8° chez M. V. Magen, libraire, rue Hautefeuille, n° 10.

— Un roman nouveau de M. Alphonse Karr paraîtra le 20 avril. Il est intitulé FA DIEZE ; un vol. in-8°., chez M. A. Ledoux.

— On parle beaucoup dans le monde littéraire d'un roman de femme, publié sous le titre modeste du JOURNAL D'AMÉLIE. Nous ne connaissons pas encore ce volume.

Souvenirs de la vie d'un soldat.

TROIS ANS D'ESCLAVAGE.

J'avais vendu mes bijoux et mes hardes, et en trois jours le jeu avait englouti cette dernière ressource. Il ne me restait plus que mes armes, les vêtemens qui me couvraient et quelques pièces de cuivre, contre lesquelles le banquier du jeu n'avait pas voulu risquer sa fortune. Heureusement je devais peu à l'aubergiste; mais ce peu, c'était dix fois plus que je ne possédais. Il fallait vivre cependant. Mon parti fut bientôt pris. Trois jours avant, un bâtiment corailleur avait relâché à Cagliari pour faire des vivres. Le second avait été assassiné, la veille, dans une débauche : je me proposai pour le remplacer. Deux mois de ma solde, payés d'avance, m'acquittèrent envers mes créanciers; et me voilà aux appointemens de quatre écus par mois, second du signor Reboa, commandant, sous lui, un équipage de sept hommes que portait avec nous la felouque *la Vierge des Carmes*.

Reboa, notre capitaine, était un homme de trente-cinq ans environ, robuste, beau parleur, brave tout juste ce qu'il était nécessaire, assez bon homme de mer, fort peu instruit, du reste, et super-

stitieux à l'excès. Il était de Porto-Longone, et c'était là que, dans sa famille, il avait recruté presque tous ses matelots. Un Napolitain nommé Antonio Buffamalco, poltron, gourmand, vantard, mais le plus habile plongeur, l'homme le plus jovial que l'on puisse rencontrer, et moi, étions seuls étrangers; comme les gens de l'équipage virent bientôt que j'étais un solide compagnon, aussi vigoureux que le plus robuste d'entre eux, et, quand besoin était, plus prompt à jouer du couteau que le plus emporté, je n'eus point à m'en plaindre, et nous vécûmes en bonne intelligence.

Nous quittâmes Cagliari le 13 avril 1804, et fîmes voile pour Tabarque. C'était là que nous devions pêcher le corail, non que la pêche y soit plus avantageuse que sur les côtes de Bonne ou de Budjeiah; mais à Tabarque les corailleurs n'étaient assujettis au paiement d'aucun droit, tandis que sur les autres points, le consul prélevait la meilleure partie de la pêche, sous je ne sais quel prétexte.

La pêche fut mauvaise les premiers jours. Ce sont hasards du métier : rien aujourd'hui, demain récolte abondante. Il nous fallut nous rapprocher des côtes de Bonne, et là nous fûmes plus heureux; mais ce fut surtout le 9 juin que la Vierge, sous la protection de qui notre felouque avait été placée, montra bien, comme le disait notre patron Reboa, toute la puissance de son intercession. Dès le matin, le corail fut trouvé à soixante pieds à peine de profondeur. Nos filets rompaient sous le poids des branches arrachées, et quoique la plus grande partie retombât à la mer, ce que l'étoupe retenait, ce que sauvait Buffamalco, notre plongeur, suffisait, et au-delà, pour nous satisfaire. Sous ce beau ciel, doucement bercée par cette mer si calme, la felouque *la Vierge des Carmes* présentait alors un joyeux spectacle. Buffamalco avait voué à saint Janvier, au nom de l'équipage, un cierge pesant trois fois le poids moyen de chacune des trois plus lourdes branches qu'il retirerait de la mer; il en rapportait d'énormes, et personne ne s'en étonnait; car n'avait-il pas pris le bon moyen en intéressant le saint lui-même au succès de l'entreprise?

Mais ce corail était de si belle couleur, si sain, si lourd, de si bon

diamètre et de grandeur si convenable, que tout nous présageait d'énormes bénéfices; et moi-même, en aidant à traîner le filet, je calculais à quelle somme s'élèverait ma part; car, outre mes quatre écus par mois, j'avais droit au vingt-cinquième du produit net, lorsqu'une felouque, faisant force de voiles, se rapprocha de la côte et de nous : c'était *l'Assunta*, de l'île d'Elbe, avec laquelle nous nous étions trouvés à Cagliari. Sereno, le patron, nous cria qu'il avait vu au large un bâtiment suspect, un corsaire anglais peut-être. Un corsaire : la fuite était notre seule ressource; car, alors même qu'ils eussent été armés jusqu'aux dents, nos sept matelots n'étaient point hommes à trancher de l'héroïsme et à suppléer par le courage à l'insuffisance du nombre.

Heureusement nous étions peu éloignés de la côte, et, au bout de quelques heures, après avoir risqué de nous briser contre les rescifs qui en barrent l'entrée, nous trouvâmes un refuge au port de la Calle. Nous y mouillâmes à la nuit tombante; quatre bâtimens nous y avaient précédés : dans le plus proche de nous, nous reconnûmes une felouque de l'île d'Elbe, *la Notre-Dame de Montferrat*. *L'Assunta* nous suivit de près; et, bien en sûreté dans un port ami, nous nous félicitions ensemble d'avoir échappé à la poursuite du corsaire. Il y avait une demi-heure à peine que nous avions jeté l'ancre, lorsqu'un canot, monté par deux hommes, s'approcha de nous; ils nous demandèrent, en langue franque, quelle était notre nation. « Nous sommes Français, dit Reboa. — C'est bon, répondirent-ils; » et après s'être informés du nombre d'hommes que portait la felouque, ils s'éloignèrent. La même question fut successivement adressée aux autres bâtimens.

Cependant il nous semblait que la grève se couvrait d'une grande foule; nous distinguions les blanches capes des Arabes, et çà et là quelques armes brillaient à la lueur des étoiles. Ceci nous inquiéta. Peu après minuit, un sandal qui était auprès de nous leva l'ancre, et, se présentant à la sortie du port, nous en ferma le passage. Reboa était consterné, et alors que nous nous demandions ce qu'en pays allié voulaient dire de telles précautions, et si, pour éviter

une poursuite incertaine, nous ne nous étions pas exposés à un péril assuré, les Arabes rassemblés sur la rive poussèrent tout à coup de grands cris, et commencèrent contre les bâtimens une terrible fusillade. Une balle me traversa la cuisse : je tombai; Reboa fut blessé auprès de moi, mais fort légèrement. Pendant ce temps-là, les Maures sautent sur *l'Assunta* et *la Notre-Dame*, s'en emparent sans coup férir, et nous crient de nous rendre. Personne n'hésita; car il fallait ou se rendre ou mourir, et dix minutes à peine après l'attaque commencée, nous étions tous, les mains liées derrière le dos, attachés à la proue du sandal. Je passai une terrible nuit; ma blessure, qui n'avait pu être pansée, me faisait souffrir, mais moins cruellement encore que l'inquiétude. Au point du jour, je comptai cinquante-cinq prisonniers, l'équipage complet des six felouques; car personne n'avait été tué : dix hommes étaient blessés, fort légèrement pour la plupart.

Bientôt le pirate fit conduire devant lui les six patrons. Un raiss, nommé Ali, qui parlait la langue franque, lui servait d'interprète; il demanda à chacun quelle était sa nation, ce qu'il venait faire sur ces côtes, combien d'armes à feu et d'argent étaient à son bord? Ils répondirent qu'ils étaient Français, ainsi que le portaient leurs passeports. Partis de l'île d'Elbe pour la pêche du corail, ils l'avaient commencée sur les côtes de la Calle, ainsi qu'ils en avaient le droit, d'après les concessions faites à la France; poursuivis par un corsaire, ils avaient cherché dans le port un refuge. Treize fusils, vingt pistolets, composaient l'armement des six felouques, et leur argent réuni montait à six cents piastres fortes.

Les armes et les piastres furent remises au vainqueur; il distribua les premières aux gens de sa suite, ne se réservant qu'un fusil et l'un de mes pistolets; pour l'argent, il l'enferma dans une cassette, dont il garda la clef; puis il dit en congédiant les patrons que nous lui avions tous l'air d'être Napolitains; que, dans le doute, il devait nous retenir comme tels. Arrivés à Bonne, si là nous justifiions de notre qualité de Français, nous serions rendus à la liberté, et tout nous serait restitué.

On nous délia les mains; mais nous restions toujours attachés à

la proue, gardés à vue par douze Arabes, qui avaient ordre de surveiller nos mouvemens et de faire feu à la moindre tentative de résistance. Pour plus de sûreté, on avait braqué contre nous le seul petit canon que portât le sandal, précaution bien inutile, car, eussions-nous été gens à nous faire tuer pour éviter la captivité, l'espoir que nous avaient donné les dernières paroles du pirate suffisait pour assurer notre entière soumission.

Ce jour-là le vent contraire nous retint dans le port. Un sandal tunisien, armé en course et en marchandises, y relâcha. Il y eut quelques pourparlers entre les deux raiss; il fallut donner au nouveau-venu une part dans la prise, la felouque de Giovanni Paolino lui fut abandonnée.

Le 12 le vent devint favorable, le pirate partagea son équipage entre le sandal et les cinq felouques; les prisonniers furent aussi répartis sur les six bâtimens. Je restai seul sur le sandal, avec Buffalmalco et dix-neuf autres; bientôt nous eûmes atteint la hauteur de Bonne. Nous la dépassions évidemment lorsqu'un des nôtres se plaignit, et somma le raiss de tenir sa parole; il reçut cinquante coups de bâton, et nous continuâmes notre route, désespérés, osant à peine nous demander tout bas ce que nous allions devenir.

Cinq jours après, on relâcha au Collo; nous y restâmes vingt-quatre heures. Nous descendîmes à terre, et l'on nous promena par la ville, à la grande satisfaction des habitans. Nous étions attachés quatre par quatre, et sur deux rangs; nos vainqueurs hâtaient à coups de bâton la marche des traînards, et comme je pouvais à peine me soutenir, je fus frappé plus qu'un autre.

Le lendemain nous remîmes à la voile, nous abordâmes à une petite calanque située sous la montagne Sette-Cabessas. Nous y fûmes débarqués; le raiss nous consigna à des Kobails, qui se chargèrent de nous conduire dans la montagne de Valsavorva, qui est éloignée d'une journée environ du lieu où nous avions pris terre, et dans l'intérieur du pays.

Lorsqu'il nous fallut quitter le rivage, quand nous perdîmes de vue et la felouque qui nous avait apportés, et la mer, la vaste mer, qui nous séparait de la patrie, plus d'un de mes compagnons se

prit à pleurer amèrement, car chacun avait une famille, celui-là une femme et des enfans, celui-ci une mère ou une sœur : parmi tous ces hommes, moi seul je n'avais personne au monde qui m'attendît, personne qui comptât les jours de mon absence et priât Dieu pour moi!

Ce fut alors seulement que nous apprîmes en quelles mains nous étions tombés.

Notre maître était un marabout qui avait levé l'étendard de la révolte, et, appelant aux armes Maures et Arabes, prétendait enlever aux Turcs le pouvoir suprême.

C'était un homme de trente-six ans environ, beau, bien fait, brave de sa personne, infatigable, d'une constitution robuste, d'une imagination ardente, fanatique et ambitieux à l'excès. Il avait conquis sur toutes ces peuplades sauvages une influence sans bornes; il leur avait fait jurer sur le Coran une obéissance absolue, et pas un n'eût osé manquer à son serment, car on se disait tout bas qu'une puissance surnaturelle veillait sur lui. On racontait comment deux traîtres, qui avaient vendu sa tête au bey de Constantine, avaient été mis en pièces et dévorés par leurs propres chiens; puis il avait promis à ceux qui le suivraient le pillage de Constantine et de Bonne, et dans Alger conquise l'extermination du dernier Turc. Il projetait alors une expédition contre Constantine, et s'y préparait par des jeûnes et des prières publiques : pour se rendre le ciel favorable, il contraignit quatre de nos plus jeunes novices à se faire mahométans. Cependant les Kobails armés se rassemblaient en grande hâte, nous fûmes tous forcés de les suivre.

Le 24 juin, au point du jour, nous étions devant Constantine. Le marabout donna aussitôt l'ordre d'attaquer la ville; il avait espéré la surprendre, mais cela ne réussit point. Que pouvaient quelques milliers de Kobails, dont le tiers à peine était armé de fusils, contre une ville ceinte de murailles, pourvue d'artillerie, et que défendaient des habitans aussi nombreux que les agresseurs! Quelque mal manœuvré qu'il fût, le canon fit perdre aux assiégeans assez de monde, et force fut d'abandonner le champ de bataille.

Le lendemain nouvelle tentative. Dès le commencement de l'action, blessé à la cuisse par une balle de tromblon, le marabout ne quitta la place qu'après douze heures de combat. Vivement poursuivi par la cavalerie ennemie, il ne regagna qu'avec peine la montagne. Mes camarades le portèrent en litière jusqu'à Valsavorra; pour moi, je fus exempté de ce service, parce que je boitais.

Comme il avait perdu beaucoup de sang et souffrait cruellement, il fit demander si parmi nous il y avait un médecin. Giuseppe Polèse, matelot de notre felouque, se présenta hardiment; il composa avec je ne sais quelles herbes un cataplasme, et l'appliqua sur la blessure; la liberté lui fut promise en cas de guérison; mais cette guérison se fit long-temps attendre, car ce fut seulement trois mois plus tard qu'un chirurgien maure, venu de Gigeri, parvint à extraire la balle, qui était de bronze et d'une grosseur peu ordinaire.

Les quatre mois qui suivirent furent quatre mois bien longs et bien pénibles; occupés sans relâche aux travaux les plus durs, frappés cruellement sous le plus léger prétexte, presque nus (on nous avait enlevé nos vêtemens), nous étions réduits à disputer aux chiens les restes des Arabes, car une grande famine régnait alors; la mesure de froment se vendait jusqu'à sept piastres fortes, huit fois sa valeur ordinaire, et l'on ne nous donnait à manger que ce qu'il nous fallait d'orge pour ne pas mourir d'inanition. Heureux qui pouvait découvrir des herbes ou une racine à dévorer.

La fièvre vint en aide à la faim. Dans la même semaine vingt-sept prisonniers en furent atteints, et que de ces vingt-sept malheureux qui n'avaient pas une natte pour se coucher, une couverture pour leur servir d'abri, il n'y en ait pas eu un seul qui ait succombé, ce fut, certes, un miracle, sinon un bienfait de Dieu, car avant de nous appeler à lui, il nous réservait à d'autres souffrances.

Ce fut en ce temps-là que nous perdîmes un de nos compagnons, le patron Giovanni Ricci; il fut tué par le marabout, voici pourquoi.

Quelques semaines avant, il avait été mordu au talon par un leffah (1). La plaie avait été cicatrisée, et la guérison était fort avancée ; son pied cependant était encore enveloppé de quelques linges qu'il avait obtenus de la pitié d'une femme : étant auprès de la tente du marabout, il s'entendit appeler et entra aussitôt, il savait bien que le moindre retard serait puni de vingt coups de bâton : malheureusement dans sa précipitation, il oublia de déchausser son pied malade, le marabout s'en aperçut et le tua d'un coup de pistolet.

Car de tous les Kobails il n'en était pas un seul qui osât se présenter devant lui sans avoir les pieds nus, et telle était la vénération qu'il avait su leur inspirer, que lorsqu'il voulait cracher il y en avait toujours quelqu'un des plus considérables qui s'approchait avec respect pour recevoir son crachat dans un morceau d'étoffe qu'il conservait ensuite précieusement.

Le second qui mourut fut Piétro Francescone, matelot d'une felouque de Marciana : Piétro était le plus âgé d'entre nous, il ne s'était embarqué que pour accompagner Giuseppe son plus jeune fils qui faisait ,comme mousse, sa première campagne. On lui coupa la tête, parce qu'atteint de la fièvre, il était trop faible pour nous suivre quand il fallut quitter Valsavorra.

Le marabout ne s'y croyait plus en sûreté. Il avait appris que le bey de Constantine Osman était en marche à la tête de l'élite de ses troupes ; la montagne était déjà entourée de trois côtés lorsque nous le transportâmes en litière jusqu'à Sette-Cabessas. Il reçut là de fréquentes visites des scheik des Kobails, leur donna ses ordres et passa quatre jours en jeûnes et en prières. Le cinquième on sut que le bey de Constantine qui s'était imprudemment engagé dans les montagnes, enveloppé de toutes parts, avait été fait prisonnier après un combat assez vif et mis à mort aussitôt ; un scheik nous apporta sa tête, celle du kalifha et celles de ses trois principaux officiers. Le marabout pour le récompenser lui donna à baiser la paume de la main.

(1) Serpent fort dangereux.

Les cinq têtes furent plantées sur des piques ; elles restèrent exposées cinq ou six jours. Après ce temps, je fus chargé avec Polèse d'aller les jeter dans les bois.

Pour sa part de butin, le marabout eut, avec les cinq têtes, cinq magnifiques chevaux qui avaient appartenu au bey, une selle de velours rouge presque entièrement couverte de plaques d'or, trois couvertures galonnées en or et en argent, un zaroufa (diadème) enrichi de diamans et de perles, l'habit brodé d'Osman tout taché de son sang, son yathagan, un pistolet monté en or, un grand parasol et une fort belle armure.

Cette défaite du bey de Constantine, qui nous avait ravi tout espoir et semblait nous présager une éternelle captivité, pouvait nous sauver. Le marabout avait contracté des engagemens avec les scheiks ; il avait besoin d'argent pour s'acquitter envers eux ; nous fûmes donc rassemblés, et l'on nous offrit d'envoyer deux d'entre nous à Bonne pour obtenir du consul français le paiement de notre rançon. Il demandait cent cinquante piastres fortes pour chaque homme : à grand'peine et à force de prières nous obtînmes que le prix serait fixé à cent piastres fortes par tête.

Lorsque ceci fut arrêté, il nous prit une joie qui allait jusqu'au délire, nous nous embrassions et remerciions Dieu, car il nous semblait que notre esclavage était fini : y aurait-il un cœur assez dur pour nous refuser, lorsqu'on saurait que si dans six mois les 5500 piastres n'étaient pas comptées au marabout, cinquante têtes tombaient? Telle était la loi du contrat.

Il fallut choisir les deux députés : chacun souhaitait ardemment d'être préféré, et il y eut bien des promesses, bien des sermens, bien des intrigues, bien des menaces ; on s'arrêta enfin à ceci, qu'un homme serait choisi par l'équipage de chacune des six felouques, entre ces six hommes le sort déciderait.

Les cinq patrons obtinrent la majorité des suffrages, Antonio Ricci, le frère du patron dont j'ai raconté la mort, fut le sixième.

Chacun des six écrivit son nom sur une petite pierre plate et la déposa, en faisant un signe de croix, dans une marmite de

terre ; Antonio Sereno, le plus jeune mousse, s'approcha les yeux bandés, fit un signe de croix, récita trois *Pater* et trois *Ave* en l'honneur de la sainte Trinité, et tous agenouillés autour de lui, implorant du plus profond de notre cœur la miséricorde divine, nous priâmes Dieu de désigner pour nos envoyés ceux dont la parole devait être plus persuasive, dont l'intervention devait être plus instante et plus efficace.

Le premier nom qui sortit fut celui de Reboa, notre patron : l'équipage de la felouque le salua de grandes acclamations, et nous recommençâmes à prier.

Le second fut Lorenzo Sereno, le patron de l'*Assunta*.

Polèse devait les accompagner, la liberté était le prix dont le marabout payait les soins qu'il en avait reçus.

Et le six octobre à cinq heures du matin, après mille embrassades, mille recommandations et mille sermens d'exactitude, ils partirent pour Bonne avec le raiss Ali, frère de Messaoud, caid du Collo, dont la présence devait leur servir de sauvegarde.

Les premiers jours qui suivirent leur départ passèrent vite à espérer et à faire des projets; mais bientôt les mauvais traitemens nous rappelèrent à la réalité. Il semblait que le marabout, prévoyant notre délivrance prochaine, avait hâte d'exercer sur nous sa puissance et de contenter la haine qu'il portait au nom chrétien; et il ne se passait pas de jours sans que plusieurs d'entre nous fussent cruellement battus.

Pour moi, j'eus moins à souffrir que les autres. J'ai dit que le marabout avait eu pour sa part du butin les cinq chevaux d'Osman. Un de ces chevaux fut pris de violentes coliques; on employa sur-le-champ les remèdes du pays, c'est-à-dire qu'avec un fer rouge on cautérisa le ventre, et qu'on fit boire au malade le sang tout chaud d'un chien qu'on venait d'égorger. Mais ceci ne produisit qu'un soulagement momentané, et l'animal mourut le troisième jour. Une semaine après un autre cheval fut attaqué, et les mêmes symptômes se manifestèrent. C'était le plus beau des cinq, un étalon gris argenté de grande taille, remarquable par sa vitesse, sa sûreté, et surtout par la force et la magnifique confor-

mation de ses jarrets. Le marabout, qui le montait de préférence à tout autre, fut infiniment contrarié de cet accident. Dans ma jeunesse j'avais aimé les chevaux jusqu'à la fureur, je m'étais plu à étudier et leurs maladies et leurs besoins, et sans être bien habile j'en savais plus que pas un des médecins du pays sur les soins à donner en pareille circonstance. Puis l'exemple de Polèse, dont le marabout avait récompensé les efforts infructueux, m'excitait vivement à entreprendre cette cure. J'y fus autorisé. Quelques boissons rafraîchissantes et une saignée me suffirent pour y parvenir.

Cette guérison donna aux Arabes une grande opinion de mes connaissances médicales, et cela améliora sensiblement ma position, car depuis lors je fus consulté toutes les fois qu'un cheval était malade, et j'en saignai plusieurs, à la grande admiration des assistans; admiration dont on ne s'étonnera guère quand on saura que telle est leur ignorance que, lorsqu'ils veulent saigner un cheval, sans se donner la peine de chercher la veine, ils frappent à tort et à travers tous les points de l'encolure avec une espèce de clou aiguisé; et que, lorsqu'ils veulent saigner un homme, ils commencent par lui serrer le cou si fort qu'il en est presque étranglé; puis, quand les veines du front sont gonflées et fort saillantes, ils y font cinq ou six incisions avec un rasoir, roulent sur ces incisions une baguette d'arbousier pour activer l'effusion du sang, effusion que l'on arrête en appliquant sur les blessures une compresse de terre humide.

Cependant plusieurs semaines s'étaient écoulées, et nous ne recevions pas de nouvelles. Chaque jour augmentait la disette, et, comme on avait supprimé le peu d'orge qu'on nous donnait d'abord, et que nous en étions réduits à vivre d'herbes, de feuilles sèches et de racines, la faim poussa cinq jeunes novices à se faire musulmans. Ils furent circoncis. Parmi eux était Antonio Sereno, le frère de notre député, celui qui avait tiré les noms, ainsi que je l'ai raconté plus haut.

Ces abjurations nous affectèrent profondément, car, en prenant ce parti, les malheureux enfans avaient renoncé à leur patrie. Cet

exil, dont tout nous annonçait à nous la fin prochaine, pour eux devenait éternel. Puis n'avaient-ils pas renié leur Dieu! et l'on sait ce que devant des Italiens est un tel crime. Pour moi, qui jusque-là n'avais jamais été pieux, il me semblait que je partageais et leur indignation et leur douleur; car parmi les malheureux il n'y a plus guère d'esprits forts, et ceux qui ont souffert savent seuls ce qu'il y a de consolation dans cette religion qui promet aux opprimés une éternité de bonheur.

Nous nous réunîmes tous le soir de cette circoncision. Le patron Giovanni Olivaro récita à haute voix à leur intention ce qu'il se rappelait de l'office des morts, et, comme tous les autres, je joignis tout bas, mais du fond du cœur, mes prières aux siennes. Ceci se passa le 23 décembre.

Le 25, vers dix heures du matin, le marabout, couché dans sa litière, se fit porter par les nommés Ambrosio Vacca, Francesco Arcoci, Giovanni Pero et Giuseppe Balsano; il s'arrêta à trente ou quarante pas de sa tente, fit appeler tous les prisonniers, qu'entourèrent aussitôt des Kobails armés; puis il fit demander par le raiss Ali ce qu'étaient devenus les deux patrons; avions-nous reçu de leurs nouvelles? la rançon promise arriverait-elle bientôt? Nous répondîmes que trois mois n'étaient pas encore écoulés depuis le départ de Reboa et de Sereno; il leur fallait du temps pour rassembler les 5,500 piastres fortes; elles lui seraient payées sans aucun doute; elles étaient en route vraisemblablement; demain, aujourd'hui peut-être elles lui seraient remises.

En répondant ainsi nous tremblions tous, car à chaque réponse les sourcils du marabout se fronçaient et ses yeux brillaient d'une fureur sauvage.

Buffamalco était parmi nous tous le plus proche de lui; il lui demanda brusquement s'il voulait se faire mahométan. Buffamalco dit qu'il était chrétien et ne pouvait embrasser la religion musulmane. La même question lui fut répétée trois fois; et comme il ajoutait qu'il avait laissé dans son pays sa femme et quatre petits enfans, qu'il ne pouvait par son apostasie les déshonorer et renoncer au bonheur de les revoir, le marabout, saisissant une cara-

bine que portait un des Kobails, l'arma et le mit en joue. Alors notre compagnon, voyant que c'en était fait de lui, se jeta à genoux et cria qu'il était prêt à faire tout ce qu'on exigerait. Mais il était trop tard, les Kobails le dépouillèrent des méchans haillons qui le couvraient, et le marabout, d'un coup de carabine tiré à bout portant, le renversa raide mort.

Les patrons Paolino, Giovanni et Carlo Olivaro et onze matelots furent tués ensuite à leur rang, l'un après l'autre et à coups de carabine tirés presqu'à bout portant. A la fin, comme le marabout était fatigué de mettre en joue et tremblait de fureur, il appuyait sa carabine sur la tête et les épaules de ceux qui portaient la litière. Il en fut ainsi lorsqu'il tua Giuseppe Arcoci : pour mieux ajuster, il posa sa carabine sur l'épaule de Francesco son frère, un des quatre porteurs.

Mon tour était venu, le marabout répéta cette terrible parole que je venais d'entendre quatorze fois : *A un autre chien*. Je m'avançai; en m'approchant je glissai dans le sang et tombai la face contre terre. Et pendant que je recommandais mon ame à Dieu et me recueillais pour mourir, je me sentis enlevé par quatre hommes et porté à quelque distance.

J'entendis encore huit coups de feu, et entre chaque détonnation, les hurlemens de joie que poussaient les Arabes.

Nous perdîmes ce jour-là vingt-trois de nos compagnons, et je n'ose dire quelles dégoûtantes et infâmes profanations étaient réservées à leurs cadavres avant qu'ils fussent dévorés par les chiens.

Les soins que j'avais donnés au cheval favori du marabout me sauvèrent la vie en cette circonstance; on me garda parce que j'avais été utile, parce que je pouvais l'être encore.

Ce fut quelques mois après seulement que j'appris le mot de cette sanglante énigme.

Une boîte lourde, entourée de cercles de fer, cachetée et fermée, avait été remise dans les premiers jours de décembre à quelques affidés du marabout. Cette boîte sur laquelle était attachée une lettre, contenait, leur avait-on dit, le 5500 piastres promises. On leur avait fait jurer de la remettre au marabout, à lui seul :

mais la tentation était trop forte, ils ne purent résister au désir de s'approprier cette somme, et essayèrent d'ouvrir la caisse. Alors avait eu lieu une horrible explosion, et dix-neuf Arabes avaient été tués ou blessés grièvement, car cette boîte était pleine de mitraille et de poudre; c'était une sorte de machine infernale à l'aide de laquelle le bey de Constantine avait espéré se délivrer du marabout, et celui-ci avait appris le 25 décembre et l'envoi de la caisse et ce qu'elle contenait.

Deux jours après, Philippo Cari et Luigi Gozi furent tués, et la nuit suivante deux autres dont j'ai oublié le nom furent égorgés pendant leur sommeil.

Je ne chercherai pas à exprimer ce que nous éprouvâmes, il me suffira d'emprunter ces paroles d'un vieil historien des premiers temps du christianisme.

« Le matin, quand chacun de nous se levait, il avait juste » raison de croire qu'il ne lui serait plus permis de se coucher » ailleurs que dans le tombeau, et quand on se couchait, il n'y » avait personne sur la terre qui eût moins de certitude de se le- » ver autrement qu'à la résurrection générale. »

Ainsi s'écoulèrent deux années, pendant lesquelles bon nombre de mes compagnons furent assez heureux pour rompre cette horrible servitude: les uns furent pris dans un engagement qui eut lieu entre le marabout et le bey de Constantine; parmi ceux-ci était Francesco Arcoci, dont j'ai parlé plus haut: les autres parvinrent à s'échapper; parmi ceux-là étaient Giuseppe Paolino et Antonio Sereno, frères des deux patrons. Ambrosio Pavona était parti avec eux, mais il s'en sépara sans le vouloir; il était parvenu jusqu'aux environs de Budjeiah lorsqu'il fut pris par des Kobails guidés par un chien qui n'avait pas perdu sa trace, et reconduit au marabout.

Voici comment on punit sa fuite. Nous fûmes tous réunis, puis on lui attacha les jambes, on lui lia les bras derrière le dos, et quatre hommes l'ayant enlevé en le tenant perpendiculairement la tête en bas et les pieds en l'air, le laissèrent retomber. La tête du malheureux faisait son trou dans le sable et s'y enfonçait jus-

qu'aux épaules. Ils recommencèrent six fois : à la cinquième Pavona était resté sur la place sans mouvement et ne donnait plus signe de vie.

Ce cruel châtiment n'eut point pour effet de détruire dans nos ames le désir et l'espérance de la fuite, car le semaine suivante Tranchini et Barbotto, pendant une nuit obscure, trompèrent la surveillance de nos bourreaux et disparurent ; ils étaient parvenus à s'emparer d'un yathagan, d'une carabine et de quelques cartouches. Et quelques mois plus tard, le premier d'énar (environ le 9 janvier 1807), celui de mes compagnons d'infortune que j'aimais le plus tendrement, celui dont la douce affection était ma seule consolation, mon seul bonheur, Gaetano Besti, parvint aussi à s'échapper. Mais Dieu ne protégea pas sa fuite, car douze jours après, à quelques lieues de là, les chiens découvrirent dans une broussaille quelques os demi rongés, quelques lambeaux de chair putréfiée, derniers restes de mon pauvre ami que ses haillons seuls purent nous faire reconnaître.

Quant à moi, quelque danger que présentât une tentative de fuite, j'en eusse sans hésiter couru toutes les chances ; mais encore fallait-il avoir quelque espérance de succès, et j'étais gardé de trop près pour oser même l'entreprendre. Deux Kobails avaient été placés près de moi pour apprendre à saigner, et ils ne me perdaient pas de vue un seul moment, moins, je pense, par amour pour la science que par frayeur des menaces du marabout qui, irrité de la fuite de mes compagnons, avait juré que si je venais à disparaître, ils paieraient de leurs têtes leur négligence. Aussi faisaient-ils bonne garde : le jour, tous deux m'accompagnaient en quelque endroit qu'il me fallût aller, et la nuit ils m'attachaient les pieds et les mains avec des cordes qu'ils roulaient autour d'eux ; puis ils se couchaient l'un à droite, l'autre à gauche, bien sûrs que le moindre mouvement que j'essaierais de faire pour m'échapper les réveillerait aussitôt.

Sans ces précautions, dont pendant deux années, quoique j'affectasse de paraître résigné à mon sort, et heureux comme peut l'être un esclave, on ne se départit pas une seule fois, certes, on

j'aurais été dévoré par les bêtes féroces, ou je serais parvenu à Alger ou à Constantine, car les occasions de fuite étaient nombreuses ; mais comme je ne pouvais en profiter, il ne me restait d'autre espérance que celle de la mort du marabout et du triomphe du bey de Constantine.

Dans la guerre qu'ils se faisaient, il y avait vraiment d'inconcevables retours de fortune. Tantôt le marabout entraînant à sa suite les populations que le fanatisme et la haine jurée aux Turcs avaient soulevées tout entières, semblait devoir écraser par le nombre le bey de Constantine et sa petite armée; quelques jours après, fugitif, il errait par les montagnes, accompagné à peine de quinze Kobails qui s'étaient voués à lui corps et ame, et ne l'abandonnèrent jamais ; puis lorsque l'on pensait qu'il ne cherchait plus qu'à cacher dans les profondeurs du désert sa tête mise à prix, il reparaissait tout à coup plus puissant et plus audacieux que jamais.

Mais quelle que fût son opiniâtreté et son bonheur à réparer ses défaites, quelle que fût son influence sur les tribus arabes, cette lutte ne se fût pas prolongée aussi long-temps si des circonstances extérieures ne l'avaient servi merveilleusement.

D'abord, dans la province de Mascara, des soulèvemens eurent lieu; ils furent réprimés, mais cette diversion sauva le marabout. Une autre fois il était cerné et sur le point d'être pris, lorsque la révolte des Kobails de Slao, de Felizah et de Medshannah, parvint à le dégager. Enfin, la guerre avec Tunis, dont l'armée commandée par Mustafa *l'Anglais*, ancien bey de Constantine, cerna et bombarda cette ville, aida puissamment sa résistance; mais ce qui faillit assurer son succès, ce fut le changement des beys de Constantine, qui, dans ce moment, se succédaient si vite qu'il y en eut jusqu'à trois dans la même année; et ce fut ainsi que la défiance du dey d'Alger débarrassait le marabout de ses plus dangereux ennemis.

Parmi les plus implacables, fut Abdallah qui périt bien misérablement. Je ne sais pour quel soupçon, il fut étranglé après avoir reçu huit cents coups de bâton. Sa femme fut traitée plus

cruellement encore ; elle reçut en quatre jours mille coups de bâton, on écrasa ses seins dans des étaux, et dans son caleçon on attacha un chat affamé qu'on excita à lui dévorer les entrailles. Ceci se passa vers les fêtes du courban Beiram, dans les premiers mois de 1807. Abdallah eut pour successeur un fils de Salah-bey, jeune homme de vingt-et-un ans, qui lui-même fut mis à mort cinq mois après et remplacé par un tchaouch nommé Ali.

A cette époque je fus de nouveau atteint par la fièvre ; ma blessure, qui n'avait jamais été guérie complétement, se rouvrit. Mes forces diminuaient chaque jour, aux frissons et aux vertiges succédèrent les vomissemens ; enfin un matin il me fut impossible de me lever. Alors, pendant que je gisais à terre, une terreur bizarre s'empara de mon esprit et me rendit cruelle cette pensée de la mort que j'avais si souvent appelée à mon aide et qui, cette fois, semblait accourir en toute hâte ; je me demandais lequel de ces chiens qui hurlaient autour de moi dévorerait mon cadavre, et cette incertitude, cette crainte qui ne me quittaient pas un instant, me torturèrent plus que je ne puis dire.

Dieu en avait autrement ordonné. Je me rétablis, mais bien lentement, car sept semaines après j'étais encore si faible que je ne pouvais me traîner qu'en rampant. Ma convalescence fut longue et pénible ; je dus à mon état de faiblesse un peu de liberté. Mes gardiens n'avaient plus peur que je leur échappasse, assurés comme ils l'étaient qu'alors même que je l'essaierais, il m'était impossible de faire trois lieues en un jour, et qu'en mettant les chiens sur ma trace ils m'auraient retrouvé en moins de trois heures.

Je fus donc employé à garder les troupeaux. Un jour, le plus jeune et le plus faible de mes chiens, en furetant dans les broussailles, fit lever un chat-tigre dont il suivit la trace, il l'atteignit dans un ravin, et là s'engagea entre eux une lutte acharnée ; je me précipitai au secours de mon chien, et d'un coup de couteau, je le débarrassai du chat-tigre qui l'avait à moitié étranglé: il fallait sortir de ce ravin, la montée était raide, presque droite; j'étais bien faible encore, aussi je m'accrochais aux branches des

buissons et m'aidais de leur secours. En saisissant ainsi la tige d'un arbousier, j'aperçus à travers les broussailles une sorte d'excavation que le roc surplombait, que les feuilles et les branches dérobaient si bien aux yeux, qu'il fallait que le hasard m'eût porté à tirer à moi cette sépée pour que j'eusse pu la découvrir. En voyant ce trou qui béait comme la gueule d'un four, ou plutôt comme ces cases vides qui attendent un corps dans les cercueils de famille, l'espérance de la liberté surgit dans mon ame. Si ce trou était assez grand pour contenir un homme, ne pourrais-je pas m'y tapir pendant quelques jours, pendant qu'on me poursuivrait dans la direction d'Alger ou de Constantine? Qui viendrait me chercher là au-dessus d'un précipice, dans ce trou à pic que cachent des broussailles, que personne ne peut voir qu'au péril de sa vie? J'enfonçai un bâton dans le trou, je vis qu'il était profond et qu'il s'élargissait un peu après l'ouverture. Enfin, l'amour de la liberté l'emporta. Je pris entre mes dents mon couteau ouvert, puis me cramponnant d'abord fortement aux branches, appuyant ensuite les pieds sur la souche, je me fourrai, la tête la première, dans le trou, et rampai sur l'estomac et le ventre pour y entrer tout entier; il avait environ la longueur d'une bière, six pieds, et dans sa partie la plus élevée moins de trois pieds de haut.

Il m'est impossible de dire quelle sensation de bonheur j'éprouvai lorsque je fus parvenu jusqu'au fond : j'ai déjà dit que j'étais entré en rampant sur le ventre, je pouvais me tourner sinon m'asseoir. Il y avait donc là place pour un homme, je pouvais rester là plusieurs jours sans être découvert, je pouvais y boire et y manger si j'y apportais à manger et à boire. Puis la liberté, la liberté après ces trois ou quatre jours de gêne et de souffrance. Mais lorsqu'il fallut sortir de ce trou, lorsqu'il fallut sortir les pieds les premiers, sans voir où les poser, balancé sur l'abîme, cherchant la souche qui déjà m'avait servi d'appui; lorsque je pensais que si je ne retrouvais pas cette souche, que si mes pieds ne s'y reposaient point d'aplomb j'étais mort, je tremblai de tous mes membres et je fus long-temps à trouver assez de courage pour oser l'entreprendre.

J'y réussis cependant, et dès cet instant je me regardai comme libre : j'avais pour ma nourriture de la journée un peu de farine d'orge concassée entre deux pierres. Je la pétris avec l'eau d'une mare voisine, et en formai une sorte de galette que j'entourai de feuilles, et que je cachai dans un coin de mon trou ; puis je dépeçai le chat-tigre, et pour dîner j'en disputai un morceau à mes chiens. Il s'agissait bien de répugnance lorsque j'entrevoyais la liberté ! Le lendemain j'apportai ma gourde pleine d'eau, j'y joignis la moitié de ma farine d'orge, et suppléai par quelques racines à ce que j'économisais sur ma portion ordinaire.

J'avais cinq jours devant moi, car le sixième était marqué pour lever le camp ; le marabout projetait alors une nouvelle expédition. Les tribus arabes devaient se mettre en marche, et le 20 novembre rendez-vous avait été donné dans une plaine plus rapprochée de dix lieues de Constantine. Je comptais me cacher la veille du départ ; jusque-là j'avais le temps de faire une provision suffisante pour ne mourir ni de faim ni de soif pendant les quatre jours qui suivraient ma disparition, et pendant lesquels je resterais caché dans mon trou.

Une circonstance extraordinaire me força d'avancer le moment de la fuite. Dans la nuit du 12 au 13 novembre, il y eut un épouvantable orage, puis un violent tremblement de terre. Éperdus sous les décombres de leurs adouards renversés, les Arabes ne songeaient guère à leur captif ; dans le tumulte, je m'emparai d'une carabine, d'une poire à poudre et de quatre balles, et m'attachant sous les pieds des étriers de fer pour cacher la trace de mes pas et pour dépister les chiens (1), je me confiai à la Providence et je

(1) Ambrosio Pavona dans sa fuite avait été poursuivi par les chiens l'espace de plus de trente lieues, et, grâce à eux, il avait été repris, comme je l'ai raconté plus haut. Un souvenir d'enfance me suggéra l'expédient dont je me servis ; je me rappelai qu'un vieux garde-chasse de mon père, lorsqu'il tendait des piéges au renard, n'employait jamais les mains pour recouvrir ces piéges avec de la terre ; car, disait-il, le renard aurait senti sa trace, et, pour le mettre en défaut, c'était avec des instrumens de fer qu'il opérait ; le fer, suivant lui, suffisant pour le dépister ; il détruisit ainsi plus de vingt renards dans un seul hiver.

partis. Oh! comme je bénissais et la foudre et l'orage, et que me semblaient une douce musique ces hurlemens plaintifs des chiens, ces cris des femmes, ces hennissemens des chevaux effrayés!

Les étriers que j'avais aux pieds embarrassaient ma marche; puis ces secousses successives de la terre me faisaient chanceler comme un homme ivre, et il me semblait que tout tournait autour de moi; mais rien ne pouvait m'arrêter, ni les torrens de pluie, ni les ébranlemens du sol : au bout de quatre heures, j'étais arrivé sur le bord du ravin. A la lueur des éclairs, je descendis avec un sang-froid, un courage que je n'ai jamais eus depuis; je m'enfonçai dans mon trou la tête la première, et là, après avoir remercié Dieu, je m'endormis.

Je passai trois jours et deux nuits sans sortir, tantôt couché sur le dos, tantôt couché sur le ventre. J'eus bientôt épuisé mes petites provisions, vidé ma gourde; la faim et la soif me pressaient cruellement. Je sortis le soir du troisième jour, je me traînai vers la marre; le tremblement de terre l'avait presque entièrement comblée : toutefois, en me jetant à plat ventre, j'étanchai ma soif, en pressant de mes lèvres un limon humide que le soleil du lendemain devait entièrement dessécher. Je trouvai quelques racines, quelques fruits, et avant le jour j'étais tapi dans mon trou; j'y restai ainsi deux jours encore, sortant la nuit pour manger et pour boire, puis rentrant aussitôt que j'avais, tant bien que mal, apaisé ma faim et ma soif.

Ce fut la cinquième nuit après ma fuite que je me mis en marche, me dirigeant vers Alger, m'orientant le mieux que je pouvais sur le cours des étoiles, et trois journées encore se passèrent ainsi; le matin je me cachais dans les roseaux, dans d'épaisses sépées, au milieu des chardons et des broussailles qui me mettaient en sang, et là je dormais quelques momens; puis le soir, vers onze heures, je me remettais en marche pour m'arrêter avant l'aurore. La quatrième nuit, je ne trouvai rien, pas un fruit, pas une racine, pas une goutte d'eau; il me fallut dépouiller les branches de leur écorce et manger cette écorce; il me fallut manger des

feuilles sèches et amères, et quand le matin vint, j'étais mourant de faim, de soif, de fatigue.

Je venais de m'assoupir lorsque je fus réveillé par le hennissement d'un cheval. A travers les broussailles, les tiges de roseaux, de chardons, derrière lesquelles je m'étais tapi, j'aperçus un Arabe qui s'avançait dans la montagne : il était bien armé; à son côté était une gourde, et sur la croupe de son cheval je distinguai une besace bien gonflée. En le voyant, je remerciai Dieu, j'étais sauvé. Je mourais de soif, et cet homme avait une gourde; je mourais de faim, et derrière lui était une sacoche pleine : il me fallait sa gourde et sa besace; il me fallait son cheval, car j'étais épuisé de fatigue; il me fallait sa vie, puisque c'était à ce prix seul que je devais gagner tout cela. Je glissai dans le canon de mon fusil mes deux dernières balles, et j'attendis. L'Arabe continuait sa route lentement, l'œil au guet, l'oreille attentive; quelquefois il se retournait pour voir s'il n'était pas suivi; d'autres fois il s'arrêtait pour examiner le chemin dans lequel il s'engageait, et d'un regard perçant scrutait chaque sépée; et moi, accroupi derrière mon buisson, immobile, serrant en mes mains ma carabine, mon salut, je retenais mon haleine; si j'eusse pu, j'eusse retenu les battemens de mon cœur. Il passa à huit pas de moi. Je tirai; il cria : *Char Allah!* justice de Dieu! et tomba sur le sable. Une balle lui avait traversé les poumons et la poitrine, l'autre lui avait cassé l'épaule : il se débattait en d'affreux râlemens, un coup de couteau y mit fin. J'arrachai la gourde, la vidai d'un trait, et, soit fatigue, soit épuisement, soit émotion, je perdis connaissance.

Deux heures à peu près s'étaient écoulées lorsque je repris mes sens. L'Arabe gisait près de moi; son cheval, dont sa main serrait encore les rennes, le regardait tristement. C'était un homme de vingt-cinq ans, bien fait et robuste; ses traits étaient horriblement contractés. Ce fut alors seulement que je compris le danger auquel je venais d'échapper; car si de mon coup de feu je ne l'eusse pas blessé mortellement, j'eusse été là étendu à sa place. Il était mort, j'étais sauvé, et je me pris à pleurer amèrement.

Cependant la faim, que tant d'émotions avaient fait taire, se

réveilla. Depuis deux jours je n'avais mangé que quelques fruits sauvages, des feuilles et des écorces... avec la faim, la soif; hélas! la gourde était vide; je l'avais épuisée d'un seul trait; mais j'avais la besace si lourde, si rebondie! Avec mon poignard je coupai les cordes qui la liaient, et pendant que je coupais ces cordes et que je la sentais si pleine, la faim semblait me tordre l'estomac d'une plus horrible manière. Je secouai le sac et je vis rouler à terre une tête d'homme et quelques chapelets d'oreilles. Les provisions que l'Arabe portait en croupe, c'était la justice d'Ali, le bey de Constantine; c'était la tête d'un scheick rebelle et les oreilles de sa tribu vaincue. Cependant je mourais de faim; quoi que ce fût, il fallait manger, et mes regards se portaient alternativement sur le cadavre, sur la tête, sur le cheval.

C'était un magnifique cheval, et dans mes jours de fortune j'en eusse donné cinq cents louis sans hésiter. J'eusse donné mille louis, si je les avais eus, pour un morceau de pain; mais si pour le manger je tuais ce cheval, je mourais dans les montagnes, car ma blessure s'était rouverte; ma cuisse et ma jambe, chaque jour plus enflées, me faisaient cruellement souffrir; je ne me traînais plus qu'avec peine; demain peut-être je m'arrêterais, cloué par la douleur; et ce bon cheval, en quelques heures peut-être il me portera à Bonne: ce cheval, c'est mon salut. Je dégageai sa bride des mains froides de l'Arabe et le flattai de la main, puis je regardai le cadavre, je regardai cette tête que, malgré le sel dans lequel on l'avait plongée, les vers dévoraient déjà. Je me baissai; elle exhalait une odeur si infecte que le cœur me souleva. Pour disputer aux vers cette charogne, il n'y avait qu'un vautour.

Et je ne regardai plus que le cadavre. Ce fut alors que Dieu, qui m'avait si visiblement protégé depuis neuf jours, m'inspira une pensée dont je le remercie encore aujourd'hui de toute la sincérité de mon cœur.

Je déroulai la corde de poil de chameau qui entourait la tête du cadavre, et la coupai en deux parties égales; puis j'attachai solidement un des bouts au tronc d'un olivier qui était sur le bord du chemin: avec l'autre morceau de corde je fis des entraves, à

l'aide desquelles je retins les jambes du cheval, et j'attachai les entraves à la corde qui entourait l'arbre. Ceci fait, avec mon couteau je saignai le cheval, et bus avec volupté quelques onces de son sang recueilli dans ma gourde.

Ce fut ainsi que je vécus deux jours; le troisième, j'eus de la viande et du courcouçon; car j'avais dépouillé l'Arabe et m'étais couvert de ses vêtemens. Enfin j'arrivai à Alger le 25 novembre 1807, trois ans, cinq mois et seize jours après le jour où j'avais été fait esclave. Le consul de France me reçut comme un frère; je lui contai sans détour et mes fautes et le châtiment terrible qui les avait suivies. Dès lors mes malheurs furent finis; car un décret de l'empereur, du 12 août 1807, avait proclamé une amnistie dont je me hâtai d'invoquer le bénéfice.

Le capitaine A. de Mauguenac.

Moyen âge français [1].

ASILES RELIGIEUX.

DES ASILES EN GÉNÉRAL, JUSQU'A LEUR ABOLITION EN 1539.

§ II.

Comme nous l'avons déjà dit, le droit d'asile n'était pas restreint aux églises seulement : il s'étendait encore aux chapelles, cloîtres, monastères, abbayes, et quelquefois à leurs vastes dépendances, comme l'abbaye de Saint-Denis et tout son territoire. Au nombre des lieux consacrés se trouvaient aussi les cimetières : c'était la terre sainte, asile inviolable de la mort, et les hospices connus sous le nom d'Hôtel-Dieu, asile inviolable du malheur. Au reste, pour n'avoir pas à faire l'énumération des lieux qui pouvaient servir d'asile, les anciennes ordonnances de nos rois avaient consacré la formule que les coupables seraient saisis pourvu qu'ils fussent rencontrés hors lieu saint.

L'emploi de cette formule fut constant durant tout le quator-

[1] Voir la livraison du 6, page 5.

zième siècle. Le roi donnait-il l'ordre, le 14 janvier 1373, d'arrêter l'abbé de Saint-Oyent de Jouan qui faisait battre de la fausse monnaie, les lettres portaient pourvu que ce soit hors lieu saint; et la même mention se retrouve dans toutes les ordonnances des 15 septembre 1374, 7 août 1376 et 15 janvier 1406, relatives au même crime. Elle se retrouve encore dans une ordonnance du 28 janvier 1368 relative aux meurtres qui pourraient être commis dans la ville de Péronne; dans une ordonnance du 6 juillet 1388 concernant ceux qui attaqueraient ou maltraiteraient les officiers des aides; dans une autre du 21 juin 1401 sur les voleurs et les assassins; du 16 avril 1409 contre les détenteurs des deniers reçus pour le secours de l'empereur de Constantinople contre les Turcs; et enfin du 30 août 1410 contre les assemblées de gens de guerre faites sans autorisation du roi. Toutes ces ordonnances portent la même formule. Ordre d'arrêter le coupable *hors lieu saint*.

Les monumens religieux jouissaient aussi du droit d'asile; ainsi ce droit était attaché à toutes les croix plantées sur les chemins. C'est ce que prouve le passage précité de la coutume de Normandie, où nous avons vu que celui qui *s'aërd à une croix* a droit de franchise. D'ailleurs le concile de Clermont tenu en 1095 avait déjà déclaré formellement que celui qui ferait refuge auprès de ces croix devait avoir la paix de l'Église. Aussi mentionne-t-on comme un horrible sacrilége l'acte cruel de Gérard de Roussillon, qui, sans respect pour la religion, et l'on pouvait ajouter pour l'humanité, fit massacrer des soldats vaincus qui s'étaient réfugiés au pied d'une croix.

Nos divers historiens ne donnent que très-peu de détails sur le droit d'asile; ils se bornent pour la plupart à rapporter quelques faits que nous allons essayer de considérer dans leur ensemble, et qui nous serviront du moins à montrer quelle autorité eurent les lieux d'asile aux diverses époques de notre histoire.

Le père de nos historiens, Grégoire de Tours, rappelle que le droit d'asile était accordé aux églises et à tous les lieux consacrés, et que ce droit, qui faisait partie des immunités de l'Église, sem-

blait aux rois tellement inviolable qu'ils permettaient de l'invoquer pour ceux-là même qui s'étaient rendus coupables du crime de lèse-majesté. A ce sujet il rapporte qu'un assassin ayant été saisi dans l'église de Saint-Marcel de Châlons au moment même où il se disposait à frapper le roi Gontran, celui-ci ordonna qu'il lui fût accordé la vie sauve, déclarant que l'on ne devait pas livrer au supplice quiconque avait été saisi dans une église. Ses complices seuls, arrêtés hors lieu saint, furent mis à mort.

Plus loin le même historien raconte un fait dont les détails méritent d'être présentés.

Une conspiration ayant été ourdie contre Childebert, ordre fut donné d'arrêter les conjurés; mais une partie d'entre eux parvint à se réfugier dans l'enceinte d'une église. Alors le roi, s'avançant vers eux en personne, leur dit : « Sortez et présentez-vous à notre » justice pour que nous puissions prendre connaissance des faits » qui vous sont imputés, et savoir s'ils sont vrais ou faux; encore » bien que pour moi je ne pense pas que vous fussiez venus cher- » cher asile dans cette église si vous n'aviez pas la conscience de » votre crime, cependant recevez de moi la promesse d'avoir la » vie sauve si vous êtes trouvés coupables; car nous sommes chré- » tiens, et il n'est pas permis de punir les criminels qui ont été » tirés de l'église. » Conduits hors du lieu saint, ils comparurent devant le roi en jugement, et pour se défendre ils alléguèrent : « qu'ils avaient eu en effet connaissance du crime projeté, mais » qu'ils l'avaient appris avec exécration et s'étaient constamment » refusés à y donner les mains. » Le roi leur répondit : « Si vous » n'en aviez pas été les complices, vous vous seriez empressés de » porter le crime à notre connaissance, et très-certainement vous » avez prêté votre appui aux coupables, puisque vous n'avez pas » voulu que leurs projets nous fussent dévoilés. » Et aussitôt ils furent jetés hors du tribunal, d'où ils se retirèrent dans l'église qui leur avait servi d'asile.

Ces deux exemples justifient pleinement que l'on en était venu à n'admettre aucune exception au droit d'asile, puisqu'il pouvait être invoqué par les criminels de lèse-majesté. Cependant les abus

qui résultèrent bientôt de cette faveur durent engager à renouveler les exceptions; et l'on était généralement d'accord que le droit d'asile ne devait point profiter à ceux qui s'étaient rendus coupables du crime de lèse-majesté ou d'assassinat commis de guet-apens. L'on conçoit cependant que ces règles n'avaient rien d'absolu, et que, toutes les fois que l'Église était assez puissante pour retenir les réfugiés, elle n'y faisait point faute; mais, toutes les fois aussi que la justice séculière a pu s'emparer des coupables sans qu'il y eût crainte de perturbation dans l'état, elle s'est appliquée à détruire le privilége ecclésiastique, jusqu'à ce qu'enfin il ait été entièrement aboli. C'est ce que nous explique parfaitement la série des faits curieux que Sauval a recueillis à l'égard des asiles de la ville de Paris. Lui-même a le soin de faire observer qu'il serait assez difficile de distinguer les cas privilégiés de ceux qui ne l'étaient pas, plusieurs asiles ayant été violés effectivement, et d'autres, que l'on aurait voulu violer, ayant été respectés, parce que l'on n'avait point eu assez d'audace.

Entre autres faits il rapporte que, sous Chilpéric, Phatir, juif converti, ayant assassiné un autre juif nommé Priscus, favori du prince, un jour de sabbat, se réfugia avec ses complices dans Saint-Julien-le-Pauvre, ainsi que dans un asile inviolable; mais que le roi donna ordre qu'ils en fussent arrachés, sur quoi Phatir parvint à prendre la fuite; mais quant aux valets, ajoute Sauval, à l'ordinaire des juifs, chacun pria son compagnon de le dépêcher au plus vite, si bien que tous charitablement s'entr'égorgèrent, hors-mis un qui resta, et qui néanmoins, plein de résolution, ne désespérant pas de pouvoir échapper, sort, l'épée toute sanglante à la main, pour se faire jour au travers de toute la populace qui tenait l'église assiégée, mais où il demeura accablé par le grand nombre.

Chilpéric lui-même ayant été assassiné peu après, Frédégonde sa femme, soupçonnée d'être complice du meurtre, se retira aussitôt dans la cathédrale de Paris, où elle fut maintenue par l'évêque Raimond, malgré les sollicitations pressantes et même les menaces de Childebert, qui demandait vengeance.

Dagobert, pour éviter les effets de la colère du roi son père, se

réfugia dans la chapelle de Saint-Denis, lieu consacré par le tombeau du saint, et toute la puissance du roi ne put l'arracher de cet asile. Tous ceux qui eurent ordre d'entrer dans la chapelle, disent les chroniques, ne purent pas seulement y mettre le pied, et Clotaire lui-même, étant enfin venu en personne, fut contraint de pardonner à son fils. Dagobert étant monté sur le trône témoigna sa reconnaissance au chapitre de Saint-Denis par la fondation de l'abbaye de Saint-Denis, l'érection de l'église et de riches dotations. « Il voulut même que, comme ce lieu lui avait servi d'asile, il en servît encore aux criminels de tous les pays ; et il étendit ce privilége aux terres appartenant à l'abbaye jusqu'à Louvres en Parisis d'un côté, et Montmartre de l'autre. »

Aussi lorsque Amand, duc de Guyenne, vint avec les principaux seigneurs de ce pays demander grâce à Dagobert des courses et des pillages faits par ses sujets dans le royaume, eut-il la précaution de se mettre d'abord sous la sauvegarde de saint Denis.

Depuis cette époque l'histoire de Paris reste muette sur le droit d'asile jusqu'au quatorzième siècle ; mais du silence des historiens à cet égard il ne faut pas conclure que ce droit eût rien perdu de sa force. L'exemple suivant, le premier qui se rencontre dans l'ordre des temps, prouve évidemment le contraire. En 1357, Perrin Marc, garçon d'un changeur, ayant tué dans la rue Neuve-Saint-Merri Jean Baillet, trésorier du duc de Normandie (Charles, fils aîné du roi), se jette aussitôt dans l'église Saint-Merri ; mais Robert de Clermont, maréchal de France, et Jean de Châlons, maréchal de Champagne, assistés du prévôt de Paris et de quantité de gens en armes, « font violence, rompent les portes, se saisissent du meurtrier et le mènent au Châtelet. » Dès le lendemain Marc est livré au supplice, on lui fait couper le poing devant l'église même, d'où il est conduit à Montfaucon et pendu. Mais cette atteinte portée au privilége d'une église devait être suivie d'une terrible vengeance. Jean de Meulant, évêque de Paris, appelle toutes les foudres ecclésiastiques sur ceux qui ont osé violer la sainteté de l'asile ; il se rend en grande pompe à Montfaucon, donne l'ordre que le corps soit descendu religieusement du gibet,

puis transporté dans l'église même de Saint-Merri, où Marcel, prévôt des marchands, le fit enterrer honorablement avec grand concours de bourgeois. Cette réparation publique ne suffit même pas à la vengeance de Marcel, ou plutôt il voulut faire servir le pouvoir de l'Église à son ressentiment particulier. En effet, un mois après il appelle le peuple aux armes pour venger les libertés de l'Église et de la ville indignement violées. A la tête de trois mille hommes tous bien armés qu'il rassemble à Saint-Éloi, il marche à l'hôtel Saint-Pol où résidait le duc de Normandie, fait massacrer sous ses yeux les deux maréchaux qui avaient osé pénétrer de force dans Saint-Merri, et après avoir fait traîner leurs corps dans la cour du palais, il force Charles lui-même à déclarer que c'est avec justice que ces deux officiers ont été mis à mort. L'après-dîner, ajoute Sauval, les corps de ces seigneurs furent mis sur une charrette traînée par deux crocheteurs, et conduits à Sainte-Catherine du Val des Écoliers, où néanmoins ces religieux refusèrent de les enterrer qu'ils n'en eussent auparavant la permission du prévôt. L'étant donc venu trouver pour cela, Marcel les renvoya au prince, qui leur ordonna de les mettre en terre secrètement et sans pompe. L'évêque avait été jusqu'à défendre d'ensevelir le corps de Robert de Clermont en terre sainte, comme étant excommunié pour avoir violé la franchise de Saint-Merri.

Depuis lors une suite non interrompue de faits authentiques viennent d'année en année témoigner de la puissance de l'Église, malgré les efforts constans de la justice séculière pour rendre inutile le droit d'asile, ce qui parfois l'entraînait même dans des écarts dont l'Église savait profiter. C'est ainsi que vers cette époque parurent deux ordonnances, l'une de 1364 et l'autre de 1370, prescrivant aux chirurgiens de Paris de prêter serment devant le prévôt de cette ville : « qu'ils ne panseront qu'une première fois les blessés » qui seront dans les lieux saints et privilégiés, et qu'ils averti- » ront ensuite le prévôt ou les auditeurs du Châtelet. » Mais des mesures aussi odieuses ne pouvaient obtenir aucun résultat, et le droit d'asile n'en reçut pas la moindre atteinte.

En effet, vers 1377 trois sergens ayant osé enlever encore de

Saint-Merri un clerc nommé Jean Bridelle, qu'ils menèrent au Châtelet, le chapitre de Notre-Dame se joignit au curé et aux chanoines de Saint-Merri pour porter plainte au parlement. Cette cour, malgré les vives remontrances du procureur du roi, ordonna, par arrêt du 7 octobre, que les sergens qui avaient commis le fait seraient tenus de ramener Jean Bridelle à Saint-Merri un jour de dimanche en présence des chanoines, et de leur dire : « Messieurs, » ce que nous avons fait, en ce que nous l'avons fait pour le bien » de justice et non pour injurier l'Église ne vous, ne cuidans » mal faire, nous vous prions que vous nous veuillés pardon- » ner. »

Une décision beaucoup plus sévère encore est rendue par le même parlement en 1387. Cette année trois sergens ayant arrêté deux écoliers dans l'église des Carmes de la place Maubert, ils furent condamnés à faire amende honorable devant la porte de l'église, l'un nu en chemise et tenant une torche de quatre livres, les autres nu-pieds, sans chaperon, et ayant seulement une cotte et un cierge de deux livres à la main. En outre le premier fut condamné en 30 livres d'amende, dont la moitié pour le roi, et moitié pour les carmes; les deux autres eurent à payer chacun 15 livres, consacrées, clause remarquable! à faire un tableau où ils seraient représentés faisant amende honorable. Ce tableau devint l'ornement de la nef de l'église.

Cependant la justice séculière n'en renouvelait pas moins ses efforts, mais toujours sans succès. Ainsi en 1406, des sergens ayant arraché pendant l'office, de Saint-Jacques-la-Boucherie, un criminel qui s'y était retiré, l'évêque d'Orgemont fait aussitôt cesser le service divin et fulmine les interdits, qui ne furent levés par lui, malgré les sollicitations du parlement, que lorsque l'arrêt de réparation eut été rendu. Un second arrêt du 8 février de la même année ordonna également de reconduire dans la même église un meurtrier qui en avait été enlevé.

Mais à partir de cette époque le privilége ecclésiastique commence à faiblir, et les troubles qui survinrent contribuèrent surtout à sa ruine. En 1416, Gérard de Montagu, évêque de Paris,

tint la même conduite que son prédécesseur l'évêque d'Orgemont : lorsque les Armagnacs firent saisir diverses personnes dans l'église des Quinze-Vingts, le service fut interrompu et les offices cessèrent ; mais il n'obtint pas le même succès, les Armagnacs ayant eux-mêmes aposté des prêtres pour rouvrir l'église et officier malgré l'évêque.

Bientôt le parlement lui-même, qui jusque-là avait consacré le privilége par tous ses arrêts, parut croire que le moment de la résistance était venu, et en 1433 il rendit un arrêt qui sursit indéfiniment à statuer sur la demande faite par l'évêque en délivrance de deux prisonniers qui avaient été arrêtés dans l'église du Saint-Esprit.

Dans la même année, sous la domination anglaise, Vincent dit le Bembourg, convaincu de menées politiques, est privé par arrêt de la franchise de Saint-Jacques-de-la-Boucherie, d'où il fut arraché pour être mis à mort.

En 1440 cependant trois sergens avec leurs hommes ayant enlevé du cloître des Grands-Augustins un religieux, furent poursuivis, parce qu'au milieu de la résistance qui leur était opposée ils tuèrent l'un des moines. Ils eurent néanmoins la vie sauve, mais ils furent condamnés à un bannissement perpétuel après avoir fait amende honorable en chemise, nu-jambes et pieds nus, dans la chambre civile du Châtelet, devant le couvent des Augustins et à la place Maubert. Ils eurent en outre à payer 1,000 livres parisis d'amende, sur quoi l'on devait prendre ce que coûterait à faire ériger une croix en bas-relief de pierre, proche du lieu où le crime avait été commis ; mais l'arrêt ne dit point que le religieux qui avait été arrêté dût être rendu à l'église.

En 1441 arrêt qui déclare qu'un religieux augustin qui était parvenu à se sauver des prisons de l'évêque de Paris et à se jeter dans Notre-Dame ne pourrait jouir de l'immunité attachée à l'église.

En 1459 arrêt qui ordonne que deux criminels retirés dans l'église des Augustins y seraient mis aux fers sous la garde de deux huissiers de la cour. Deux jours après l'un d'eux fut mené à la

Conciergerie, l'autre sans doute fut relâché. Il y avait loin de cet arrêt à ceux qui avaient été rendus en 1377 et 1387. Dès lors le parlement se déclara juge souverain de l'inviolabilité du droit d'asile, et, suivant les circonstances particulières du fait, il prit le parti d'accorder ou de refuser à son gré le privilége. Ainsi en 1460, sur les réclamations faites par Guillaume Chartier, évêque de Paris, en faveur de divers prisonniers qui avaient été arrachés de l'église Saint-Hippolyte du faubourg Saint-Marceau, divers arrêts du parlement intervinrent, dont l'un refuse de rétablir en lieu de franchise Jacotin-le-Clerc, qui fut ensuite condamné à être pendu, tandis que les autres ordonnèrent la restitution de Michault-le-Creaux et de Philippe Aubert, sans que l'on connaisse les causes qui ont motivé la diversité de ces décisions.

En 1464 et 1465 deux arrêts furent rendus en faveur du droit d'asile : l'un autorise le gardien et le couvent des cordeliers à tirer des prisons de la Conciergerie un prisonnier qui avait été saisi dans leur église ; et l'autre ordonne le rétablissement de Guillaume Charpentier dans l'Hôtel-Dieu, où on était venu le prendre après qu'il eut confessé avoir assassiné sa femme.

En 1467 un autre arrêt offre une particularité nouvelle. Antoine Gervais avait été arrêté dans l'église de Saint-Jacques-de-la-Boucherie, où il s'était réfugié après avoir tué Étienne Gravel, bourgeois de Paris ; sur la plainte de l'évêque, le parlement ordonna qu'il serait conduit à la Conciergerie, et qu'information serait faite ; mais après l'exécution de cet arrêt il fut ordonné qu'il serait ramené dans son asile pour y être en sûreté.

En 1492 nouvel arrêt en faveur de la franchise qui ordonne la réintégration d'un nommé Poton dans l'église des Carmes ; mais l'année suivante Emeri Rousseau s'étant réfugié dans Saint-Antoine-des-Champs, après avoir tué Jean Valleret, réclama vainement l'impunité ; arraché de ce lieu d'asile par les sergens, il fut traduit au Châtelet et condamné à mort.

En 1474 nouvel incident : Rolin de Berynes ayant été saisi dans l'église des Carmes et condamné à mort par le prévôt de Paris, la cour ordonna qu'il serait aussitôt ramené aux Carmes,

donnant toutefois permission au prévôt de le faire ajourner à trois briefs jours pour être procédé contre lui à l'ordinaire. Mais dans la même année le droit d'asile est refusé à deux voleurs qui, après avoir soustrait de complicité une somme d'argent assez forte, se réfugièrent l'un aux Carmes, l'autre à Sainte-Catherine du Val des Écoliers, d'où l'on ordonna qu'ils seraient tirés pour être mis à mort. Mais, lorsqu'on se présenta pour les prendre, l'un d'eux, qui était Écossais, se défendit si opiniâtrément « que les gens du » prévôt, dit Sauval, trouvèrent à qui parler, de sorte qu'ils ne » mirent guère à voir de quelle couleur était leur sang. Quant à » l'autre, on le chargea de tant de fers et de chaînes que, ne » pouvant marcher, on fut contraint de le porter jusque dans la » prison. »

Enfin en 1477, et c'est le dernier fait que nous ayons à mentionner : « Petit-Jean, bourreau de Paris, fameux, dit Sauval, » pour avoir tranché la tête au connétable de Saint-Pol, fut as- » sassiné à la rue de Grenelle par un meunier qu'il avait battu, » ennemi si cruel que, non content de sa mort, il lui fit couper » les jambes par ses associés, qui tous ensemble coururent ensuite » aux Célestins pour s'y réfugier. La nuit même cependant, et par » ordre du prévôt de Paris, qui avait été averti du fait aussi bien » que le conseil, ils en furent tirés à cause de la qualité du crime, » qui était un guet-apens ; et, quoique alors les Célestins remuassent » ciel et terre pour eux, aussi bien que l'évêque en particulier, » qui leur voulait faire leur procès comme étant écoliers, non- » obstant cela ils furent condamnés d'être pendus à Montfaucon, » et là exécutés par maître Henri Cousin, maître bourreau de la » ville de Paris, père de Petit-Jean. »

Après les diverses atteintes qu'il avait reçues dans tout le cours de ce dernier siècle, le privilége d'impunité attaché au droit d'asile ne pouvait pas subsister long-temps encore ; aussi fut-il restreint d'abord le plus qu'il était possible par une ordonnance de 1515 ; puis enfin ce droit d'asile fut entièrement supprimé par une ordonnance de 1539.

Malgré cette suppression générale, un lieu d'asile fut conservé

en France, et il subsistait encore au moment de la révolution; ce lieu d'asile, qui le croirait? c'était la prison de Rouen, dans laquelle le chapitre avait chaque année, au jour de l'ascension, le droit d'élire un prisonnier pour lui donner l'impunité. Ce privilége exorbitant, connu sous le nom de *privilége de Saint-Romain* ou *de la fierte*, a été exercé jusqu'en 1791. Jusqu'à ce jour on savait fort peu de chose sur cette coutume unique dans les fastes de la France; mais un ancien élève de l'école des Chartes, M. Floquet, greffier en chef de la cour royale de Rouen, a consacré ses veilles à la recherche de tous les documens historiques épars dans les divers dépôts littéraires, et spécialement dans les manuscrits particuliers à la bibliothéque de Rouen, et aux archives du parlement de cette ville. L'ouvrage qu'il vient de livrer au public sous le titre d'*Histoire du privilége de Saint-Romain*, riche de faits curieux exposés avec autant de conscience que de talent, ne laisse rien à désirer sur cet épisode de notre histoire, qui avait un si grand besoin d'éclaircissemens.

ALEXANDRE TEULET.

PARIS ET LA PROVINCE.

PALANUS, COMTE DE LYON (1).

Le provincial qui, devenu un des enfans adoptifs de la capitale, conserve encore une pieuse mémoire de son berceau, prête quelquefois à rire aux Parisiens, s'il se laisse aller au plaisir d'exalter le lieu qui le vit naître. Cet amour de la petite ville, tour à tour si tendre et si enthousiaste, n'est guère compris des citoyens de la grande cité; car l'amour des Parisiens pour Paris est un patriotisme où il entre plus de vanité que de sentiment, un patriotisme à la fois trop large et trop étroit pour sympathiser avec ces idées de la famille et du voisinage, avec ces souvenirs des jeux de l'enfance, des premières amours et de tant d'émotions naïves que réveille dans un cœur de provincial le nom seul du clocher de son village. Un égoïste cosmopolitisme domine à Paris; c'est que Paris est la ville de tout le monde, autant la capitale de l'Europe que celle de la France, la ville des étrangers autant et plus que celle des Français de la Provence ou de la Bretagne. Pour classer Paris, pour lui trouver des sœurs ou des rivales, il faut passer le Rhin, les Pyrénées, les Alpes et les mers, ou rapprocher sur la carte les capitales des autres empires : Londres, Rome, Saint-Pé-

(1) Histoire de Palanus, comte de Lyon, un vol. in-8°, à Paris, chez M. Crozet, quai Voltaire; à Lyon, chez M. Louis Perrin.

tersbourg, Vienne, Madrid, Naples, etc., toutes cités qui se connaissent, se donnent la main avec Paris, correspondent et trafiquent ensemble sans intermédiaire, ou se visitent en grand cérémonial par ambassadeurs, et ignorent jusqu'aux noms des villes tributaires de leur centralisation dévorante.

Chose singulière, les premiers regards du Parisien s'ouvrent sur toutes les merveilles de la civilisation. Enfant, il joue et grandit à l'ombre des palais et des monumens, son intelligence se familiarise de bonne heure avec tous les chefs-d'œuvre de l'industrie et des arts; il prend directement sa part de tous les complimens que l'étranger adresse à la capitale de la France; il est le citoyen de la plus belle ville — du plus beau royaume — de la plus belle partie du monde... Comment se fait-il donc qu'en général le Parisien soit comparativement moins poète que l'habitant d'une ville du troisième ordre? C'est que, blasé de bonne heure, rien ne l'étonne, mais rien ne l'émeut; c'est qu'il a peut-être trop d'esprit, trop de goût, trop de peur du ridicule pour avoir de l'imagination. Presque tous les poètes, presque tous les littérateurs de Paris lui viennent de la province. C'est Paris qui les révèle au monde et souvent à eux-mêmes, qui les forme, qui les polit; mais c'est la province qui les a vu naître; dans les villes de province sont les mines d'or ou de diamans, à Paris les orfévres, les bijoutiers, l'hôtel de la Monnaie; là tout ce que produit la nature, ici l'art.

Cette différence d'organisation qui distingue le Parisien proprement dit du provincial, je l'attribue à l'égoïste cosmopolitisme du premier, au patriotisme plus circonscrit, mais plus tendre, du second. Paris est une mère riche qui a beaucoup d'enfans: ils sont tous bien nourris et bien tenus dans une belle et large maison; mais aimés d'une manière trop égale pour que leur propre tendresse n'en contracte pas quelque chose de moins expansif, de moins reconnaissant que celle d'autres enfans à la fois plus pauvres et plus *gâtés*.

Enfin, quel besoin aurait Paris d'être défendu, flatté et embelli par l'imagination de ses enfans! Qu'est-ce qui conteste la supériorité morale et matérielle de Paris? Nos petites villes, de tout temps

obscures, ou déshéritées de leurs grandeurs, attendent de nous quelques consolations dans leur délaissement. Mme de Staël, vivant loin de son père, préférant Paris à Coppet, le ruisseau de la rue du Bac au lac de Genève, ne payait encore qu'à demi sa dette d'amour filial lorsqu'elle ne cessait de vanter les talens et les vertus incomparables de M. Necker.

Nous devons l'avouer, beaucoup de provinciaux devenus Parisiens aiment leur ville natale comme Mme de Staël aimait son père. Il ne faut donc pas leur en vouloir de tout l'amour qu'ils portent au clocher du village dans les salons de Paris, dans les Revues de Paris!

En ces derniers temps, la province a rêvé la décentralisation littéraire; franchement, ce n'est encore qu'un rêve. Beaucoup d'excellens livres nous sont venus directement des départemens, beaucoup d'excellentes Revues de province; mais ces livres, ces Revues, ont un grand défaut : dans les formes du style, sinon par le sujet, les auteurs en général ont toujours Paris en vue, le Paris des feuilletons, des vaudevilles et des romans. Oser être soi est un grand courage, à ce qu'il paraît, pour un littérateur de province; le plus mince journaliste d'un chef-lieu de préfecture veut paraître savoir par cœur Paris et ses théâtres, Paris et ses petits journaux. De l'autre côté de la Manche, Walter Scott est resté Écossais dans tous ses romans, Burns Écossais dans ses poésies : par malheur nous en sommes encore à demander à nos départemens leurs Burns et leurs Walter Scott.

L'ouvrage qui m'a fourni ces réflexions n'en est que le prétexte. C'est de la littérature de province, mais qui date du seizième siècle. D'après une note apposée sur la garde du manuscrit de l'Arsenal, « il semble que l'intention de l'auteur ait été, en com-
» posant ce roman, de faire connoître un héros lyonnois dont
» l'existence, vraie ou fabuleuse, illustre Lyon, comme, dans l'o-
» rigine de cette ville, il a nommé tous les saints et saintes origi-
» naires de Lyon, qui y ont, dit-il, des églises, et dont les vertus
» chrétiennes, ainsi que les faits chevalereux de Palanus, font la
» gloire de Lyon. »

L'auteur écrivait son roman à l'abri de toute préoccupation politique; le canon ne grondait pas sur sa tête. Aujourd'hui c'est avec un sentiment de tristesse qu'on transcrit ces lignes paisiblement descriptives de son début :

« Or dit lystoire que au pays de Gaule est une moult bonne » contrée appellée Lyonnois, en laquelle estoit assise une des meil- » leures villes du monde appellée Lyon, laquelle estoit plantu- » reuse et riche de tous biens tant par la cituation et fertillité du » lieu que par deux rivières, dont lune estoit bien grosse appel- » lée Araris, passant par le milieu dicelle, et l'autre non moindre » appellée le Rosne, laquelle passe à rez des murs de lun des » coustez et va jusques en la mer du cousté du levant. Au moyen » desquelles rivières en grant habondance tous biens y habon- » dent. » . . . .

Quelques antiquaires de bonne foi en ont beaucoup voulu aux pastiches du moyen âge, qui ont été quelque temps à la mode, mais dont quelques-uns n'ont eu cours, il faut le dire, qu'à la faveur de certains noms justement populaires parmi nos romanciers. Ces pastiches auront eu cependant ce résultat tout littéraire ou tout bibliographique, que les bibliophiles, stimulés par une généreuse émulation, se sont mis en quête des précieux manuscrits oubliés naguère dans nos bibliothèques, pour réhabiliter par d'utiles réimpressions ce pauvre moyen âge, si traîtreusement ou si maladroitement défiguré. L'Histoire de Palanus, supérieurement *mise en lumière jouxte le manuscrit de la bibliothèque de l'Arsenal*, prouverait au besoin que la province a, comme Paris, ses zélateurs en bibliographie, ses Montmerqué et ses Chateaugiron. Ce joli volume, qu'on trouve à Paris, chez M. Crozet, sort des presses de M. Louis Perrin, de Lyon; et notre imprimeur, M. Éverat, a chevaleresquement écrit une lettre de félicitation à son confrère des bords du Rhône : « Si je n'étais Alexandre, je voudrais être Parménion. » Voilà pour la typographie. Quant à la correction du texte (je dirais volontiers son érudite incorrection, tant l'ancienne orthographe est ici fidèlement copiée), elle a pour garantie auprès *des benins bibliophiles* le nom de M. Alfred de Ter-

rebasse, qui *donne à ses trèsillustres et trèsprecieux confrères la presente histoire en telle forme qu'ils la pourroient desirer si Claude Nourry, Francois Iuste ou Benoist Rigaud l'eussent imprimée avant nostre Louis Perrin*,—le tout paraphé d'une figure parlante, d'un sphynx bibliographique, c'est-à-dire d'un taureau accroupi, qui rumine un hémistiche de Virgile, *ruminat herbas*.

M. Alfred de Terrebasse est déjà connu dans le monde littéraire par une excellente Histoire de Bayart, où l'érudition n'exclut pas le charme du récit, et qui remplace dans toutes les bibliothèques l'inexact et incomplet Guyard de Berville. C'est encore un sentiment de nationalité provinciale qui a fait exhumer par l'historien de Bayart le manuscrit de Palanus.

Ce petit roman de chevalerie n'a d'ailleurs rien de bien original, pour ce qui est du fond. Ce brave comte de Lyon, qui délivre une princesse d'Angleterre, faussement accusée, n'a pas des aventures bien extraordinaires pour quiconque a lu quelques volumes de la Bibliothèque bleue dans sa vie. Le langage est naïf, mais par sa vétusté même, bien plus que par un tour particulier à l'auteur. Cet auteur, quel est-il? M. de Terrebasse disserte là-dessus avec une sorte d'indifférence qui prouve qu'il n'est pas dupe de son amour pour les vieux bouquins et les vieux auteurs au point de les admirer tous pêle-mêle, qu'ils soient lyonnais, normands ou dauphinois. Il écarte même Symphorien Champier, auquel Palanus avait été attribué, et en fait honneur à Guillaume Raméze, originaire de Sécz en Normandie, qui était venu, il est vrai, se fixer à Lyon, dans le seizième siècle. Encore M. de Terrebasse conteste-t-il le mérite de l'invention à Raméze, qui aurait traduit seulement ou imité l'histoire de Palanus de quelque vieil auteur latin, comme l'a fait depuis Bandello. La sixième des histoires tragiques de ce conteur italien, traduite par Boistuau en français, et par Painter en anglais (*palace of pleasure*), est intitulée : Comment une duchesse de Savoie, faussement accusée d'adultère et jugée à mort, fut délivrée par le combat d'un chevalier espagnol. Le sujet de cette nouvelle et celui de Palanus sont identiquement les mêmes ; il

n'y a de changé que le lieu de la scène, les noms propres et quelques détails de peu d'importance. M. de Terrebasse retrouve une troisième fois le même sujet dans LA COMTESSE DE SAVOIE, de Mme de Fontaines. Sans être aussi heureux bibliophile que M. Alfred de Terrebasse, nous pourrions lui donner une quatrième version de PALANUS, telle que nous la trouvons dans une vieille histoire de notre ville natale, qui, n'en déplaise à l'historien de Bayart, Dauphinois de cœur et de plume, était jadis au-dessus de Vienne, autant que Raymond Bérenger au-dessus de Palanus. Voici cette tradition, qui me dispense d'ailleurs de déflorer le bijou bibliographique de M. A. de Terrebasse.

« En ce temps-là, l'empereur Henri III, cinquième entre les empereurs et dixième roi d'Arles, fut pressé de grandes afflictions, non-seulement du côté du saint-siége et de ses sujets, qui de tous les cantons des Allemagnes se révoltoient, mais encore il fut grandement troublé par l'archi-ministre ou son grand maître-d'hôtel, qui, trop amoureux de l'impératrice, et se voyant par elle rejeté, l'accusa faussement d'adultère. Pour fortifier son accusation, il offroit de se battre corps à corps, les armes en main, contre ceux qui voudroient soutenir le contraire; ce qui obligea l'empereur, contre sa volonté et sa croyance, de mettre en prison l'impératrice, sa femme, et lui assigner les délais compétens pour se justifier ou par armes, ou par raisons, ou par témoins; autrement qu'iceux passez, elle seroit bruslée toute vive comme adultère et ayant souillé la couche nuptiale. La nouvelle de cette accusation vint aux aureilles du comte Raymond Bérenger, comte de Provence et de Barcelone, hommageable de l'impératrice, comme reyne d'Arles, qui, touché de compassion et sachant qu'aucun Anglois subjet du père de cette princesse ne daignoit se proposer pour la défendre, s'en alla, avec un seul cavalier de sa maison, à Aix-la-Chapelle, sans se faire connoître. Arrivé le jour où le délai devoit expirer (ayant par subtil moyen apprins l'innocence de cette jolie dame), tout armé à creu, il se presente au lieu assigné pour le combat, appelle le faux accusateur, qui d'abord qu'il entra dans la carrière, fut porté d'un coup de lance par terre et si fort pressé

par ce généreux comte qu'il confessa tout haut sa fausse accusation et la cause qui l'avoit porté à la faire. Cette action fut ce qui conserva la vie et le droit de l'impératrice, fit brusler l'accusateur, et mit l'esprit de l'empereur en repos. On donna mille louanges à ce beau cavalier, qui, sans être reconnu, retourna à Arles, et quelque espace de temps après, fut reconnu de celle qu'il avoit délivrée par un diamant qu'il portoit au doigt, qu'elle lui avoit donné dans la prison, soubs l'habit d'un hermite, afin de prier pour elle, le jour avant sa délivrance, comme se croyant au dernier période de sa vie. »

Le déguisement du prince en cordelier et le don du diamant se retrouvent dans Palanus. Avant Mme de Fontaines et M. de Voltaire, l'Arioste et Shakspeare avoient déjà tiré parti de cette tradition; mais n'importe où Ramèze a puisé son petit roman, on y trouve quelques détails pleins de grâce, qui justifient M. A. de Terrebasse de l'avoir mis en lumière pour l'*ébastement* de six vingts élus; car le roman de Palanus n'a été tiré qu'à ce nombre.

Cependant, comme l'auteur de l'Histoire de Bayart n'est pas un de ces bibliomanes à qui s'appliquent la fameuse épigramme de Lucien ou le portrait de Labruyère, nous l'engageons à mettre à profit ses études historiques dans un travail plus difficile que la publication de manuscrits inédits.

Amédée Pichot.

SALON DE 1834.

Cinquième Article.

LES PAYSAGISTES. — MM. ALIGNY. — E. BERTIN. — COROT. — JADIN. — DESGOFFE. — REGNIER. — REMOND, etc.

La clôture du Salon pendant quelques jours a ranimé la curiosité déjà un peu affaiblie du public; cependant, il faut en convenir, l'inconstance parisienne a déjà ses impatiences; nous avons entendu faire sous quelques belles toiles cette profane question : « A quand l'exposition des produits de l'industrie? » Hâtons-nous donc de parcourir une dernière fois LE TEMPLE avant que le dernier flot des curieux nous entraîne, nous aussi, vers ces quatre bazars de bois de la place de la Concorde, où les *marchands* nous convieront bientôt à l'admiration de leurs *toiles* imprimées. Honneur au commerce! honneur à l'industrie, qui demain, pourront dire : du haut de l'obélisque de Luxor, quarante siècles nous contemplent! Accordons encore un jour ou deux à nos artistes, et aujourd'hui quelques pages aux cinq cent soixante et onze paysages, marines, vues, etc., etc., qui décorent le Salon!

Dans cette liste nombreuse, il est impossible de ne pas remar-

quer qu'un principe tout matériel a prévalu parmi nos paysagistes. Combien d'entre eux ont oublié la gloire que le Titien, le Carrache et le Poussin avaient acquise par un principe tout différent ! A peine y a-t-il dix paysages cette année qui ne soient pas des *paysages-portraits !* Que voulez-vous que dise la critique devant toutes ces imitations serviles du ciel, des terrains, des arbres, des montagnes? Paysages exacts, paysages vrais; mais dans les arts comme dans la diplomatie, selon Figaro, il y a deux *vérités*, messieurs. Voilà bien des talens qui rivalisent honorablement avec la vérité hollandaise; mais permettez-moi de préférer la vérité plus choisie du Poussin, de Claude et Ruysdael : c'est avec eux qu'Horace a raison, *ut pictura poesis :* c'est leur peinture qui est aussi une poésie, qui m'émeut, qui me fait rêver; dans les Saisons du Poussin, dans les Heures de Claude, dans la Forêt ou la Tempête de Ruysdael, il n'y a pas seulement un admirable talent à caractériser un site par une scène, qui s'harmonie avec la vérité historique et la *noblesse* des lignes; il n'y a pas seulement l'inépuisable éclat d'une lumière limpide, l'artifice de prolonger des perspectives aériennes, la richesse de la végétation, la vigueur des effets, le mouvement imprimé aux élémens... Mais ils se gardaient bien, ces grands artistes, de faire de l'art pour l'art : chez eux la pensée d'abord, la vie de l'ame, la poésie.

Si nous avions une théorie à développer, ce serait celle-là : contentons-nous de laisser entrevoir la raison de notre préférence pour les paysagistes qui comprennent et rendent la nature sous son aspect le plus large et le plus général, pour ceux qui manifestent une volonté d'artiste et s'attachent à rendre une idée ou un effet sans accorder une importance exclusive ou du moins trop minutieuse à la perfection des détails.

M. Aligny nous arrêtera donc un peu plus long-temps que d'autres.

La scène que M. Aligny a introduite dans son paysage est celle du Samaritain secourant le blessé. « Un homme, qui allait de » Jérusalem à Jéricho, dit l'Évangile, tomba entre les mains des » voleurs, qui le dépouillèrent, le couvrirent de plaies, et s'en

» allèrent le laissant pour mort. Un prêtre et un lévite venant
» tour à tour par le même chemin passèrent outre; mais un Sa-
» maritain qui voyageait s'approcha de lui et le secourut. »

Cette scène est fort bien expliquée par la composition de M. Aligny. Sur le premier plan au tournant d'un chemin pratiqué au travers des broussailles et des rochers, au pied de deux arbres qui couvrent de leurs branches et de leur feuillage une grande partie du tableau, le Samaritain, descendu de cheval, a relevé à demi le pauvre blessé et paraît invoquer du geste le secours du prêtre ou du lévite suivant tous deux l'égoïste droite ligne du chemin de la ville qu'on aperçoit dans le fond au bord de la mer, qui est à l'horizon. Un torrent encaissé dans la plaine immense où se trouve la ville, isole entièrement le lieu escarpé où se passe la scène. Mais ce qui ajoute beaucoup, selon nous, à la poésie de cette composition, c'est le contraste ménagé par l'artiste entre le dessin énergique de tous ces mouvemens de terrain, de toutes ces masses de rochers qui les encaissent, et l'harmonie si calme et si riche du soleil qui inonde de ses derniers rayons la plaine et la scène principale. Il y a bien là quelque chose de cette affreuse sérénité qui faillit coûter la vie à Christophe Colomb arrivé près du but de sa périlleuse entreprise. Un artiste qui ose de pareils contrastes comprend certes toute la poésie de son art. M. Aligny a réussi dans ce tableau à nous rappeler les compositions des grands maîtres, et son œuvre ne serait pas déplacée dans nos galeries à côté des paysages du Poussin et du Titien. Ce n'est pas cependant que la critique ne puisse trouver à redire dans quelques parties de l'exécution. Les figures surtout ne nous semblent pas touchées avec la hardiesse convenable. Le chemin que suivent le prêtre et le lévite a plutôt l'air d'un sentier étroit que d'une route praticable; les broussailles sur le devant sont un peu mollement accusées; enfin, rien n'indique dans la végétation que nous soyons en Judée plutôt qu'en Italie, c'est une idée qui n'aurait pas échappé aux maîtres que nous avons cités; mais sous le rapport de l'effet, du caractère du dessin, du choix du site ou de son invention, ce tableau est l'œuvre d'un grand peintre.

M. Aligny a exposé encore un petit paysage dont les lignes sont très-agréablement balancées, une vue de PONTE-LUPO A TIVOLI PRÈS ROME, et un dessin à la plume, inscrit au livret sous le titre de SOUVENIR DE LA CAMPAGNE DE ROME. Mais nous croyons avoir expliqué assez clairement l'année dernière la manière à l'aide de laquelle M. Aligny traduit la nature et le point de vue duquel il l'envisage. Nous ne nous répéterons pas.

M. Édouard Bertin n'est pas resté en arrière de ses précédens succès. Un SOUVENIR DE LA FORÊT DE NETTUNO DANS LES MARAIS PONTINS, nous paraît bien supérieur sous le rapport des difficultés vaincues au site pris dans les carrières de Fontainebleau, qui fit sa réputation d'artiste. Il y a bien un autre mérite à peindre des arbres et des plantes qu'à figurer les masses de grés des carrières. Mais, il faut le dire, si l'arrangement et le dessin de la percée qui forme le milieu du tableau nous semblent pleins de goût et d'imagination, l'effet général manque d'ensemble et de vigueur, la transition des premiers plans aux derniers nous paraît trop brusque de proportion, l'arbre à gauche est surtout gigantesque, et fait l'effet d'être apporté là tout exprès comme une coulisse de théâtre. La lumière est peut-être aussi factice; on ne se rend pas bien compte de sa direction; elle ne masse point les objets d'une manière pittoresque et mystérieuse comme au milieu d'une forêt. Il y a pourtant de la richesse et de la fraîcheur dans toute cette végétation, et si M. Bertin ne produit pas un effet aussi complet qu'il y a deux ans, il doit s'en prendre à la difficulté du site qu'il a choisi, mais non douter de ses progrès.

M. Corot voit la nature aussi largement que M. Aligny, mais il ne la choisit pas, sa lumière est harmonieuse et vraie, ses terrains fortement modelés, mais ses lignes n'ont rien de noble; il n'arrange rien et copie *bonnement* ce qu'il voit; aussi ne réussit-il à captiver que l'attention d'un certain nombre d'artistes, qui savent ce qu'il faut d'études et de sentiment de l'art pour arriver à faire un paysage comme LA FORÊT de M. Corot (nº 371).

M. Jadin a été heureusement inspiré de la vue d'un site de MONTFORT L'AMAURY; l'effet de ce troupeau de vaches se déta-

chant *en vigueur* sur un ciel très-lumineux, est très-puissant et parle à l'imagination; à la variété de mouvement et de nature de ces animaux, on croirait voir dans une poétique réalité le songe dont Pharaon demandait l'explication à Joseph. La facilité surprenante d'exécution que M. Jadin a déployée dans ce paysage, et le prestige de l'effet, placent son tableau immédiatement après le tableau de M. Aligny.

Un Site près d'Arbonne, étude d'après nature, par M. Desgoffe, dont nous voyons pour la première fois le nom au rang des exposans, nous paraît aussi une peinture large et d'un effet aussi vrai que hardi; mais toute cette plaine couverte de bruyères et de morceaux de granit n'est point assez riche de formes. M. Desgoffe possède l'une des qualités les plus essentielles au peintre de paysages, celle de l'harmonie de la couleur. Le reste viendra.

M. Régnier conserve l'originalité de ses anciens ouvrages et varie ses effets en artiste consciencieux. L'un de ses plus jolis tableaux est l'étude inscrite au livret sous le nº 1610 et exposée dans le grand Salon.

M. Rémond remue bien un ciel, dessine avec vigueur les arbres et les terrains, ajuste avec adresse et facilité toutes les parties d'un site; l'œil parcourt facilement les lieux qu'il a voulu représenter: mais sa couleur est lourde et terne; ce n'est pas l'air qui manque à ses tableaux, mais cette transparence, cette lumière qu'exprimait si bien Claude. Ces défauts sont surtout sensibles dans la Vue du lac de Varèse et d'une partie du lac Majeur, qui, sous ce rapport, ne cause pas plus d'illusion que ne le ferait une toile de décoration. La Vue prise aux environs d'Appignano est aujourd'hui le meilleur tableau de M. Rémond, qui dans le paysage un peu de convention, créé par Michalon, surpasse souvent celui qu'il a pris pour guide.

Si M. V. Bertin vient protester, au nom de l'école de l'empire, contre les dédains de la nouvelle école, il nous force de convenir ici qu'ils ont été poussés trop loin. Il y a dans la Vue prise au lac de Pérouse un goût de dessin dont on ne peut con-

tester le mérite; cependant l'aspect de cette peinture manque d'énergie.

Au nombre de ceux qui ont fait école et conservé leur supériorité sur leurs imitateurs, nous ne devons point oublier M. Jolivard; c'est lui qui le premier a essayé de traduire naïvement la nature. Il y a dans les quatre tableaux que cet artiste a exposés une grande variété de formes; mais le choix n'en est pas toujours agréable à l'œil : son ciel reflète bien ses arbres; mais sa lumière est toujours hésitante; il n'y a pas de parti pris dans l'effet. J'excepte sa VUE PRISE A FRESNAY, qui me paraît pleine de clarté et d'harmonie.

Les débuts de MM. Cabat et Jules Dupré, si brillans l'année dernière qu'on criait presque au miracle, ont attiré sur la même route un grand nombre d'imitateurs : tels sont MM. Jules André, Flers, Malatier et d'autres encore. S'ils cèdent aujourd'hui le pas à MM. Cabat et Jules Dupré, ces derniers ne sont pas, cette année, si différens d'eux-mêmes qu'on ne puisse revenir un peu de l'étonnement qu'ont causé leurs premiers ouvrages, et pressentir une rivalité bientôt dangereuse, puisqu'au bout d'une année on voit si rapidement singer leur talent, qu'au premier aspect la méprise est complète, et qu'il faut l'attention minutieuse d'un critique consciencieux pour leur restituer la part de gloire qui leur appartient légitimement. Y aurait-il aussi une *peinture facile?*

M. Rousseau conserve une originalité plus complète; bien que son tableau d'aujourd'hui soit inférieur, selon nous, à celui de 1833, au moins est-il différent. M. Rousseau ne s'endort pas sur un succès.

M. Giroux et M. Smargiassi, tous deux plus heureux que l'année dernière, ont retrouvé leur rang. M. Giroux s'est défait de cette lumière jaune qui colorait d'un effet faux et désagréable ses derniers ouvrages; il a repris cette touche habile et pourtant naturelle qui faisait le mérite des études qu'il envoyait d'Italie. M. Smargiassi s'est mis à serrer son dessin, à modeler ses arbres, à donner forme et figure enfin aux sites sur lesquels il s'était contenté de répandre la lumière du soleil, don précieux qui caracté-

rise son talent. MM. Lapito, Dagnan, Paul Huet, Debray, Joinville, Mercey, Léon Fleury, Baccuet, Rémy, Beauplan, Raffort, Amédée Faure, sont au nombre de ceux dont nous avons recueilli les noms au bas de leurs ouvrages ; mais quelques lignes seulement nous restent pour dire que, dans le genre des marines, MM. Gudin, Isabey, Tanneur et Mozin, ne sont point aujourd'hui les rivaux de M. Garneray, qui, dans sa Pêche du maquereau, nous rappelle les bons Hollandais. Pour les vues de monumens, les seuls noms à citer sont ceux de MM. Gué, Marillat et Perrot.

J'aurais tort d'oublier aussi Mme Empis, dont les tableaux attestent un progrès incontestable. C'est un talent plein de grâce et de hardiesse.

Un dernier article nous suffira pour l'examen et l'exposition de cette année.

La Revue de Paris au Salon.
(A. Le Go.)

LA SEMAINE SAINTE DE PARIS [1].

A MADAME LA COMTESSE D'APPONY.

La semaine-sainte à Paris n'est pas la semaine-sainte des villes de province, où le tableau d'un recueillement tout bourgeois se dessine si bien dans toutes les places publiques et dans les rues qu'on ose à peine élever la voix et prendre une attitude profane. La semaine-sainte à Paris n'est pas la semaine-sainte des pays catholiques de l'Allemagne, où le peuple se place tranquillement et sans

(1) Cet article nous fut offert il y a dix jours avec celui qu'on a pu lire dans notre précédente livraison. Nous avions regretté de ne pouvoir l'admettre, parce que nous étions déjà un peu loin de l'époque qui lui donnait un mérite d'à-propos. Il nous a semblé que les derniers événemens lui rendaient quelque chose de cet intérêt de circonstance que ne peut négliger une Revue hebdomadaire. On pourra du moins y remarquer une allusion qui nous a frappés d'autant plus que par la position sociale de l'auteur et les fonctions qu'il exerce cette allusion ne saurait passer inaperçue.

Enfin, dans un moment où les rapports des étrangers présens à Paris pourraient tendre à représenter le caractère français sous un jour de plus en plus défavorable, nous nous sommes emparés du témoignage d'un observateur étranger, appartenant au corps diplomatique, pour montrer que, malgré quelques récens épisodes de nos orages révolutionnaires, Paris n'est pas cette Gomorrhe sans foi ni loi que les Revues anglaises dénoncent à la haine des nations européennes. Nous n'avons pas demandé ce document, parce qu'après tout la France sait se passer de justification; mais notre fierté nationale ne devait pas aller jusqu'à le repousser. (*N. du D.*)

confusion sous les voûtes des églises avec des costumes de fête, attendant que les orgues, par leurs sons tristes et lugubres, lui révèlent le mystère de ces jours sacrés, pour y répondre par des cantiques empreints d'une vive et douloureuse tendresse... La semaine-sainte à Paris n'est pas la semaine-sainte des villes d'Italie, où les hommes, les images, les temples du Seigneur, tout porte le deuil ; où les autels paraissent des tombeaux jonchés de fleurs, où le cortége à la fois morne et pompeux des prêtres dans la plus imposante attitude attire aux pieds du Christ la foule qui se croit coupable de sa mort ; où le cierge qui s'éteint, la cloche qui se tait, la croix qui s'élève, présentent la décoration la plus tragique que l'humanité puisse contempler pour nous retracer ce moment incompréhensible dans lequel, au milieu de la désolation, le monde a su trouver le gage de l'espérance! La semaine-sainte à Paris, vous ne l'attendez que pour suivre Longchamps, que pour voir la foire des modes, les toilettes recherchées, les chevaux anglais en étalage, les brillantes voitures, les livrées dorées, le luxe des riches, l'ostentation des bourgeois, la coquetterie des jeunes femmes ; en un mot toute la mise en scène de la vanité, aux mille formes, en contraste avec l'austère tableau que devrait présenter la commémoration des jours si solennels, des jours où le grand mystère de la rédemption vient parler au cœur des fidèles dans le simulacre offert par le culte catholique. Et pourtant l'idée profane de ce spectacle, où la dissipation étale tout son luxe, est devenue si familière, qu'à l'approche du jeudi et du vendredi saints, on ne songe qu'à faire des vœux pour rendre le temps favorable à une course qui avait jadis un but religieux, et qui depuis quelques années est devenue la promenade d'ovation, où les élégans s'attèlent au char de la mode, espérant de plaire, de séduire ou d'en imposer.

Je voulais moi-même, dans ces temps de fête pour les uns, de piété pour les autres, observer dans les églises l'attitude du peuple et celle des hautes classes sur lesquelles la religion doit avoir une influence plus directe et plus soutenue. Par un de ces contrastes bizarres qu'on ne peut expliquer que par la nature de l'homme si

ondoyante, comme dit Montaigne, je désirais assister moi-même à ce tableau contre lequel ma pieuse colère lançait l'anathème, et tandis qu'une idée toute religieuse m'entraînait vers le parvis de Notre-Dame ou le portail de l'église de Saint-Sulpice, une autre idée me poussait vers ces Champs-Élysées plus profanes que ceux du paganisme; car dans ceux-ci, du moins, se promenaient les justes qui avaient adoré les dieux.... Mais ne nous apprêtons pas au blâme ou à la réprobation, tout le courroux du prophète ne serait plus qu'une hyperbole de rhéteur..... Approchez de ces lieux que vous supposez être le bazar de toutes les vanités sociales.... Parcourez cette promenade où vous croyez trouver l'apparat de toutes les ostentations, le tableau de toutes les grandes frivolités et de tous les contrastes roturiers et aristocratiques !.... Hâtez-vous d'arriver à Longchamps..... Longchamps est quasi désert : plus de cavalcades, plus d'équipages comme autrefois, plus de curieux ni de promeneurs. La grande avenue de l'Étoile n'est qu'une arène presque abandonnée, où les gardes à qui est confié le maintien de l'ordre parmi la cohue des chevaux et des piétons, font la police dans le vide! On ne va plus à Longchamps, entends-je dire autour de moi.... Ce n'est plus la mode.

En revanche, les rues n'ont jamais été si fréquentées, si remplies. Partout circule une foule silencieuse, mais empressée.... et où va-t-elle cette foule? elle couvre bientôt le péristyle des églises, se porte plutôt qu'elle ne marche sous les voûtes où la foi chrétienne cachant pour un jour son auréole sous un voile de deuil, prononce l'oraison funèbre du Dieu fait homme!..... Je suivis la foule, je voulus prier avec elle ; ce nouveau spectacle me charme, m'intéresse, me touche. J'étais curieux de voir en face de l'autel ce peuple qu'on accuse d'indifférence, de mépris pour le culte, ce peuple qu'on regarde comme l'héritier de la philosophie irréligieuse du dix-huitième siècle ; je voulais observer la physionomie de ceux qui montraient tant d'impatience pour arriver aux pieds du Seigneur.

Suivant tour à tour des yeux cette dame à la mise sévère, au maintien recueilli, cette jeune fille au visage d'ange, ce vieillard

si vénérable, ce militaire dont la mâle fierté ne craint pas de se courber devant l'autel, cet écolier qui ne balance plus sa tête incrédule en s'approchant des marches du temple, j'essayai de pénétrer dans les églises principales ; mais tout est encombré, tout est rempli. La foi et la piété triomphent ! Je parcours Paris dans tous les sens, et partout je rencontre même foule, même empressement. L'église était tout pour la ville, l'église réunissait toutes les classes, toutes les conditions. Le tablier de la femme du peuple touchait pour la première fois peut-être le cachemire de la grande dame, et le pauvre ouvrier, dans son habit de travail, pouvait s'asseoir ou s'agenouiller au même rang que le riche encore tout parfumé de l'ambre du salon. Là toutes les opinions mêlées et confondues oubliaient leurs signes de ralliement en présence du symbole sacré qui fait de tous les hommes autant de frères ; elles venaient déplorer le sang versé dans les crises politiques et oublier toute haine et tout ressentiment au pied du saint sépulcre ; elles venaient, abjurant leurs erreurs, chercher cette consolation pure et céleste qui ne peut nous être accordée que par la prière.

A Notre-Dame, où la foule était plus régulièrement distribuée, je pus m'arrêter aux nombreux souvenirs que ce temple retraçait à ma mémoire. J'avais, dans mon jeune âge, assisté au couronnement de Napoléon. A ces galeries, aujourd'hui si spacieuses, si nues, si réduites à elles-mêmes, à ces pilastres d'exécution presque celtique, je rattachais toute la pompe de ce grand jour où la vieille cathédrale reçut dans son sein un pape et un empereur ! Tous ces murs badigeonnés d'une couleur blafarde, je les couvrais d'or et de soie ; j'étendais partout la pourpre de Charlemagne, et partout j'arborais les drapeaux conquis ; car en ce temps-là il y avait concurrence parmi *les tapissiers de Notre-Dame !* Puis je peuplais toutes ces tribunes, si richement disposées, de mille têtes de femmes, étincelantes de parure et de beauté. Là, tout autour du chœur, je rassemblais l'élite des deux clergés romain et gallican ; ici j'énombrais toute cette noblesse éclose sur les champs de bataille, tous ces grands dignitaires de l'état, tous ces jeunes lieutenans, hier les compagnons du général Bonaparte, aujour-

d'hui les nouveaux pairs de l'empereur Napoléon. J'accompagnais les chants religieux du bruit des armes, et sous les salves réitérées du canon, qui annonçait une nouvelle ère au monde, j'aimais à faire trembler dans leurs niches et sous leurs ogives ces anges, ces démons et toutes ces créatures fantastiques que le génie du moyen âge a incrustés sur le portail de Notre-Dame.

Que reste-t-il aujourd'hui de tant de grandeur et de fracas? Rien que le souvenir! La cathédrale a repris sa vieille austérité. La prière y est silencieuse; mais sous les voûtes imposantes retentit la voix de ceux qui, ne désespérant pas de ramener le peuple dans des voies salutaires, persistent à prêcher les grands enseignemens de cette religion qui sait oublier les torts et sourit au repentir. Ce spectacle d'une véritable dévotion commençait à me convaincre qu'après tant de vicissitudes, fatigués, épuisés de nos excès ou de nos maux, sans bonheur et sans espérance, nous reconnaissant dupes de notre ambition incertaine et de notre folle crédulité, nous cherchons à ressaisir dans notre ame les liens qui rattachent notre existence à son véritable but, en nous berçant de toutes ces images incomparables que la seule foi chrétienne peut offrir à l'ame. Mais je laisse à chacun le soin de commenter ces simples remarques; j'ai hâte de reproduire le tableau ravissant qui s'est présenté à mes yeux dans l'église de Saint-Roch.

Même dans les lieux empreints d'une religieuse tristesse, où l'homme va pleurer cette scène incompréhensible d'une mort humaine et d'une résurrection divine, on a besoin en Italie d'égayer le saint tombeau par des bouquets et des couronnes. Les roses, les lis, les jasmins d'Arabie, les rubans qui lient toutes ces fleurs, ornent le sarcophage du Christ, et le sourire des anges qui posent de leurs mains les guirlandes sur le pied du crucifix, semble plutôt annoncer le triomphe de l'éternité que déplorer le dernier coup de la mort. Les chapelles qui contiennent les tombeaux, éclairées à jour et jonchées de myrtes et de résédas, donnent l'idée d'une fête dans le deuil, d'une réjouissance dans la calamité, et les Italiens qui viennent au pied de la croix passent, saluent, s'inclinent, et dans leurs génuflexions momentanées

offrent l'hymne de leur piété. Mais à Paris, les églises présentent une physionomie bien différente : on y est en plein recueillement, en pleine tristesse. L'église de Saint-Roch particulièrement est d'un aspect aussi simple, mais aussi imposant aux yeux qu'à l'imagination. Derrière le grand chœur s'élève, au fond d'une chapelle obscure, un calvaire de marbre pâlement éclairé par quelques rayons de jour; plus bas, et de chaque côté où le Christ expire pour le salut des hommes, sont figurées deux autres grandes scènes de la passion, la descente au tombeau et la résurrection. Quand je vis cet imposant tableau, le jour commençait à décliner; un voile sombre couvrait la voûte du temple, et la lumière des cierges projetait une clarté mystérieuse qui venait remplacer peu à peu les rayons du soleil. La foule défilait; les portes étaient ouvertes à deux battans, et les fidèles qui attendaient sur les degrés du parvis remplaçaient aussitôt dans l'intérieur du temple ceux qui en sortaient. Ce fut au milieu de l'un des goupes que je remarquai une femme revêtue d'un caractère auguste, qui venait mêler ses prières à celles des autres chrétiens. Son attitude imposait plus de respect pour le sanctuaire autour duquel s'agenouillait la foule, et ses mains, levées vers le ciel, semblaient rassurer les Français sur la grâce du Seigneur. Comme je le trouvai sublime ce recueillement d'une princesse descendue comme l'ange de la clémence et de la paix au milieu de ce peuple vivant d'agitations et de tumultes! Oh! si vous l'eussiez vue comme moi entourée de ses filles, auxquelles la Providence accorda de lui ressembler! si vous l'eussiez contemplée dans cette position suppliante! si vous eussiez tenté, comme moi, de vous agenouiller près d'elle, vous eussiez dit : « Reine, soyez bénie! ô sainte, priez pour nous! » Moi, étranger, j'aurais voulu que d'autres étrangers fussent spectateurs de ce tableau, dans lequel elle cherchait à s'effacer! Moi, étranger, j'étais fier, car je disais : « Elle est née sous le ciel de mon pays! » Pourtant je sentais bien qu'elle devait être la reine des Français, parce que la France, cette terre de célébrités, était digne d'une telle princesse. Moi, étranger, j'aurais voulu enfin que d'autres étrangers qui pouvaient croire comme moi au manque de prin-

cipes et à l'irréligion de la société de ce pays d'orages fussent témoins du recueillement de cette foule qui priait partout, et priait selon le cœur!

Quel beau moment pour moi, lorsque, renfermé dans ma cellule littéraire, je me retraçai les doux souvenirs que la semaine-sainte m'avait laissés! Pourquoi, me suis-je dit, calomnier les peuples qui ont malheureusement subi des révolutions? Si l'arbre de la foi est chez eux battu par la tempête, il n'est pas pour cela déraciné. Chaque peuple, comme chaque homme, a ses jours d'effervescence et de passion; l'œil du sage voit au-delà. Il faut en quelque sorte que la surabondance de la vie physique soit dépensée avant que la vie morale commence son rôle. Voyez la nouvelle société française, voulant se débarrasser des bornes tracées par l'ancien régime; elle s'est élancée, la bride sur le cou, vers la pente hasardeuse des révolutions; elle a voulu essayer toute seule ses forces et sa puissance; elle a voulu faire acte de majorité. Aussi voyez comme depuis un demi-siècle elle a heurté de son choc tous les pouvoirs, toutes les institutions, tout ce qui la gênait dans sa course ou lui portait ombrage! comme, en secouant tout l'édifice du passé, elle a jeté çà et là tous ses principes, toutes ses croyances et s'est mise à nu devant un ennemi qu'elle ne connaissait pas, la démoralisation! ennemi effrayant, irréconciliable avec l'ordre de la société, avec le bonheur des peuples. De même qu'un homme, dans toute la fougue de la jeunesse et de la passion, ne connaissant pas de terme moyen entre deux principes extrêmes, la France a été tour à tour ou sublime ou insensée; mais aujourd'hui qu'après tant d'excès, de malheurs et d'expérience, elle peut connaître ce qui fait le vrai bonheur d'une nation, elle cherchera sans doute, sous l'égide protectrice des lois, à développer dans son ame tous les sentimens de paix, d'amour, d'espérance, et c'est à la foi chrétienne qu'elle demandera la force morale qui seule peut faire la conquête de ces grands biens.

MARQUIS DE SALVO.

ALBUM.

—CHRONIQUE DE LA SEMAINE.—Malgré le triomphe définitif de l'ordre, toute la semaine s'est passée, on peut le dire, en réflexions pleines de tristesse. Dans les salons, dans les foyers des théâtres, le même sentiment dominait toutes les conversations. Cette dernière épreuve était nécessaire peut-être, afin que les partis pussent enfin se compter, les uns pour rentrer dans le repos de la force et de la sécurité, les autres pour se réduire à ce rôle d'opinion expectante qui convient aux minorités vaincues; car une opinion n'en convertit jamais une autre, quel que soit le résultat d'une lutte. Paris a eu son propre deuil, mais qui s'efface devant les affligeans bulletins de Lyon. Les lettres particulières et les premiers journaux qui nous arrivent de cette ville malheureuse absorbent tout l'intérêt du moment. Aucune nouvelle littéraire, on le pense bien, ne saurait encore réclamer vivement l'attention. Les pièces annoncées aux grands théâtres, telles qu'UNE LIAISON, de MM. Mazère et Empis, où débutera Mme Dorval, et les MAL CONTENS, à la Porte-Saint-Martin, sont différées jusqu'à la semaine prochaine. Celle-ci, nous n'avons à enregistrer qu'un succès un peu froid au Gymnase, qui a donné le petit drame en deux actes annoncé primitivement sous le titre de L'AMOUREUX DE LA REINE. Ce titre, changé par ordre supérieur, en M. DE SALVOISY, indiquait le sujet emprunté à une anecdote *historique* de Marie-Antoinette. En vérité, notre imagination se prête difficilement à voir cette reine infortunée sur les planches du Vaudeville; les auteurs ont eu le bon goût de la peindre sous un jour favorable; mais ce martyre de l'histoire traduit en couplets nous a paru une profanation, le second acte surtout, qui nous conduit jusqu'à l'arrestation de Varennes. Mme Léontine Volnys joue la reine avec toute la décence qui fait partie de son talent; il y a une scène fort dramatique,

qui, quoique fort mal amenée, a sauvé l'ouvrage, d'ailleurs fort peu intéressant. Les auteurs auraient dû étudier chez M. Esquirol avant de mettre leur fou en scène.

— REVUE CRITIQUE. — TABLEAU DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'EUROPE DE 1814 A 1830. 3 vol. in-8°. — Les mémoires, les romans, les contes, les nouvelles, le drame et le vaudeville, ont singulièrement abusé de l'épithète *historique;* il restera cependant de notre littérature actuelle quelques bons livres d'histoire et de biographie, où l'on ne cherchera pas toujours en vain le détail des faits généraux et le témoignage de quelques contemporains de bonne foi. Malgré la diffusion qui caractérise une littérature où le *moi* tient tant de place, un *moi* gros d'orgueil et de suffisance, un *moi* étourdi, prétentieux, bavard et digressif, quelques bons esprits encore ont compris que l'art de bien dire consiste à ne dire que ce qu'on sait. Ce goût, ce tact d'écrivain, a présidé au TABLEAU DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'EUROPE DE 1814 A 1830; il faut en louer d'autant plus l'anonyme que les documens ne lui manquaient pas.

« Tout tend, dans le monde physique et intellectuel, à abréger le » temps et l'espace, dit-il dans son introduction. J'entre donc dans l'in- » clination du siècle, en essayant de faire passer en quelques heures, sous » les yeux de mes lecteurs, l'histoire générale de seize années, et en vi- » sant à resserrer dans ces pages ce qui seulement eût mérité un souve- » nir, après une lecture de plus de cent ouvrages...

» Il n'est pas bien sûr que toute la vérité ne soit pas révélée au » bout d'un certain temps; car la durée des secrets politiques est bien » courte de nos jours. Quelques mois, et les voiles se déchirent; la pa- » role retentit à la tribune, les justifications surviennent, l'intérêt de se » taire s'évanouit, et tout ce qu'il y avait encore d'obscur et d'incertain » dans les faits se laisse recueillir par l'historien qui attendait le moment » de rassembler en un foyer unique toutes les étincelles de cette vérité » manifestée en divers lieux, à plusieurs époques, sous un grand nombre » de formes... »

On a fait l'histoire philosophique, conjecturale, biographique, pittoresque; l'auteur du TABLEAU écrit *celle des affaires*... L'anonyme n'a pas cependant la fatuité de mettre sur le titre de son livre : *Par un homme d'état.* Il se garde bien de se croire mieux informé que tout le monde; mais il consulte en quelque sorte *le bon sens* public pour juger les faits sur lesquels il a découvert le plus de révélations officielles.

« Ce n'est pas, dit-il, que je ne joigne une certaine opinion à l'exposé » de chaque fait capital; mais je la tire du jugement porté aujourd'hui

» par la majorité du public sur cet événement; de sorte que, même en » jugeant, je fais encore l'office d'historien. »

Le Tableau de l'Histoire générale de 1814 a 1830 ne nous a pas seulement satisfaits par sa concision, mais par les opinions qui y sont plutôt indiquées que développées. Bien que nous ne partagions pas toutes ces opinions, il nous est impossible de ne pas reconnaître dans l'auteur un homme consciencieux qui aime avec passion l'humanité, la morale, et par-dessus tout son pays; qui a prodigieusement lu, et possède une connaissance profonde de toutes les grandes questions de politique extérieure. Ainsi on trouve dans cette histoire un exposé précieux des affaires d'Orient, de Pologne, de Portugal et d'Allemagne; les droits des peuples y sont défendus avec une grande force de raisonnement, et les prétentions injustes des souverains discutées sans aucune réticence. Ce n'est pas un tiède *juste-milieu*, mais une honnête impartialité.

Cependant nous le dirons avec franchise, au risque de blesser quelques susceptibilités diplomatiques, il est des princes dont il nous semble que l'historien a parlé avec un ménagement trop courtois. Nous pourrions suppléer à son silence, parce que nous nous croyons, nous aussi, bien informés. Nous nous contenterons d'une seule remarque :

La cession de la Norwége à la Suède fut un acte odieux de la politique de Bernadote; il voulait se faire acheter. Vers la fin de 1811, il avait fait presser à plusieurs reprises Napoléon de lui accorder la Norwége pour prix de la coopération qu'il lui promettait dans la guerre projetée contre la Russie; mais l'empereur, qui n'a peut-être pas toujours suivi cette politique de l'honneur, répondit constamment qu'il ne consentirait jamais à dépouiller d'une partie de ses états son fidèle allié le roi de Danemarck. Ce fut après ce refus réitéré que Bernadote entra dans la coalition contre la France. Déjà long-temps avant cette époque, on peut supposer que la vanité de Bernadote s'était irritée du génie et de la gloire de Napoléon. Il ne pouvait se refuser le plaisir d'en parler quelquefois avec des sarcasmes plus dignes du ton des bivouacs que de la causticité des cours. Mais ce qui est plus grave, c'est de voir les griefs particuliers de Bernadote contre son ancien souverain, plutôt que les intérêts de la Suède, exciter en lui une animosité fatale à la France, sa première patrie.

L'histoire dira qu'à un prince français les alliés durent, en 1813, le gain de la bataille de Leipzig; en effet, le corps d'armée de Bernadote était opposé à notre aile gauche, où se trouvaient les Saxons; ceux-ci nous abandonnèrent au commencement de la bataille, mais ils se retiraient à l'écart, et ils seraient restés inactifs, lorsque, l'artillerie de Bernadote n'étant pas arrivée, il somma le général saxon de tourner la sienne contre nous. Sur le refus de celui-ci, Bernadote insiste et le me-

nace de la vengeance des souverains alliés ; le général cède enfin, l'artillerie saxone tonne sur nos soldats, et jette un affreux désordre dans les rangs de notre aile gauche qui se rompt et entraîne la perte de la bataille. Comme Bernadote prenait un soin extrême de faire publier les bulletins particuliers de son corps d'armée, on pense bien qu'il n'oublia pas de louer la présence d'esprit dont il avait fait preuve en cette occasion. Il n'a pas non plus oublié d'envoyer ces bulletins à sir Walter Scott, avec les autres documens sur Napoléon qu'il s'empressa de fournir à l'historien écossais (1).

Bernadote est un soldat heureux qui doit sa couronne à sa réputation militaire, et cette réputation aux victoires des armées françaises; eh bien! le croira-t-on? c'est le seul souverain qui refuse encore aujourd'hui obstinément à ses anciens frères d'armes les arrérages des dotations que l'empereur leur avait accordées en Poméranie!

Faut-il donc que ce soit au fils d'un roi *si peu Français* qu'Eugène de Beauharnais, fils adoptif de Napoléon, ait donné sa fille en mariage! Singulière destinée que celle des enfans d'Eugène! Les plus petits princes d'Allemagne avaient refusé avec dédain une épouse au prince Oscar. Le prince de Leuchtenberg, au lieu de se considérer comme honoré de l'alliance suédoise, en sa qualité de prince bavarois, n'aurait-il pas dû montrer que le patriotisme français a sa fierté comme le blason allemand?

L'auteur du TABLEAU DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE, etc., a négligé ici de caractériser cette alliance par une de ces épithètes dont il n'est pas avare dans le cours de son ouvrage et qu'il applique souvent à propos. Ses appréciations sont alors à la fois justes et pittoresques. Tel est le récit du débat du vieux roi de Wurtemberg avec ses sujets, lorsque le vieux roi leur octroie une constitution, afin de témoigner du moins sa liberté en établissant la leur, et la rédigeant de manière à la faire rejeter : « Tant il y a que le débat continua jusqu'à sa mort, et que le roi s'éteignit en tenant sa petite couronne à deux mains. » Tel est le parallèle entre M. de Chateaubriand et M. de Villèle : « Si d'un côté, la profession des lettres rend l'esprit indépendant et indiscret ; de l'autre, rien n'est plus opposé aux hardiesses du génie que la pratique assidue des affaires; mais si l'imagination nuit, dans l'homme d'état, à l'esprit gouvernemental, le mépris des lettres, dans un temps où elles remuent le monde, ne le fait pas

(1) Ces documens sont passés de l'histoire de Walter Scott dans les Mémoires de M. de Bourrienne, mémoires indignement falsifiés en l'absence de l'auteur. Cette falsification, contre laquelle M. de Bourrienne n'osa pas réclamer, est une honte pour la librairie française. Il n'est pas plus permis de dénaturer le livre d'un auteur que de faire de la fausse monnaie.

moins faillir. M. de Villèle méconnut l'autorité de la réputation du génie et de la presse; en disgraciant son collègue avec une rudesse sauvage, il causa dans les rangs des royalistes une telle défection, que la couronne devint paisible par sa solitude même, et se crut assurée de son salut, parce qu'elle périssait. »

Nous citerions encore volontiers le combat de Navarin, que nous n'avons vu nulle part aussi bien décrit; mais nous renvoyons à l'ouvrage, que nous croyons pouvoir recommander, parce qu'il donne plus qu'il ne promet, chose rare depuis quelque temps. Nous louerons le style; cependant il n'a pas toujours la bonne couleur historique : quelques expressions prétentieusement poétiques, quelques autres prétentieusement familières, doivent disparaître d'une seconde édition. Z.

— MÉMOIRES DE TOUS. — Ce recueil de mémoires contemporains est ouvert à toutes les notabilités historiques et littéraires de notre époque. Si l'éditeur réalise son idée, il y a là tous les élémens d'un grand succès. Le premier volume est de bon augure, il contient des mémoires de M. de Peyronnet, du général Lafayette et de la reine Hortense. Nous ne parlerons aujourd'hui que de ceux de la reine Hortense, qui voulut bien, il y a quelques mois, détacher pour la REVUE quelques pages de ce récit, où se trouve racontée une faible partie des malheurs de cette grande maison des Bonaparte, dont les malheurs ont égalé la gloire. Nous n'avons pu lire sans émotion ces pages touchantes où nous voyons bien plus la mère que la reine, bien plus l'exilée que la fille adoptive de l'empereur. Histoire bien triste que l'histoire de cette noble femme, qui tout d'un coup se voit enfermée entre deux révolutions, la révolution italienne, qui a fini par n'être qu'une émeute, et notre révolution de 1830, qui a failli se perdre dans vingt émeutes successives. Quelle fatalité a poursuivi quinze ans la reine Hortense, sans parler de ce coup de foudre qui brisa l'empire et l'empereur! En 1821, l'empereur expire sur le fatal rocher; en 1824, Eugène le bras droit, l'ami, le fils de l'empereur, descend dans la tombe : nouveau deuil pour la reine Hortense! puis elle perd des amies, Mme Campan et Mme de Caulaincourt; puis le roi de Bavière, son ami, lui dit adieu, lui aussi, pour toujours! Deux enfans lui restaient, Napoléon et Louis, jeunes gens du même courage, du même cœur, du même sang, tout fervens, tout remplis de grandes pensées de liberté, tout dévoués à cette Italie, leur seconde patrie; l'Italie, ce royaume d'un jour, mais un grand royaume, tant qu'il fut à l'empereur! Vint tout à coup la révolution de juillet; la grande nouvelle se répandit prompte comme l'éclair :

l'Italie et les Bonaparte battirent des mains sans égoïsme et uniquement parce que c'était la liberté de la France; puis bientôt les Bonaparte et l'Italie se mirent à penser que la liberté de la France, comme existait l'ancien projet de 89, pouvait bien être la liberté du monde. Vous savez le reste; cette jeunesse qui se souleva, le peuple qui la laissa faire, aussi disposé à crier vive la France! que vive l'Autriche! Vous savez les premiers mois de l'insurrection : Foligno fortifié, Civita-Castellana, éloignée de Rome, presque emportée d'assaut! Vous savez aussi comment l'Autriche vint encore une fois se jeter entre le présent et l'avenir de l'Italie.

Dans cette insurrection, italienne dans la forme, mais française dans le fond, les deux fils de la reine Hortense, Bonaparte et Louis, se présentèrent en vrais Bonaparte de vingt à vingt-cinq ans; ils furent vaincus avec les autres, et leur pauvre mère éperdue dut aller à leur recherche; car au milieu de cette défaite de l'Italie, au milieu de ce triomphe de l'Autriche, à présent qu'on ne se bat plus, où les trouvera-t-elle, ses deux enfans, cette pauvre mère qui n'a plus que ses enfans dans le monde? Elle les cherche partout où l'on s'est battu, à Foligno, à Bologne, à Ravenne, à Forli; enfin elle les retrouve à Pesaro; mais hélas! Napoléon était mort, et Louis, à genoux devant un lit funèbre, embrassait un cadavre, en appelant son frère! Pauvre mère!...

Cependant les Autrichiens avançaient de toutes parts; on entend le bruit de l'armée qui marche, on voit au loin leurs vaisseaux sur l'Adriatique. En même temps arrivaient les proclamations du gouvernement de Rome, qui promettaient la vie sauve à tous les révoltés, excepté aux sujets du duc de Modène, excepté au général Zucchi, excepté à Bonaparte et à Louis.

Bonaparte était mort; mais Louis vivait : il fallait le sauver! De tous côtés arrivèrent ces malheureux héros de la jeune Italie, traqués comme des bêtes fauves; Ancône se remplissait de fugitifs, et dans le port, deux vaisseaux, qui spéculaient sur cette défaite, offraient à prix d'or et seulement aux plus riches une fuite qui devenait plus impérieuse de momens en momens. La reine Hortense, inspirée par l'amour maternel, fit partir dans l'un des vaisseaux le général Zucchi. Louis resta près de sa mère, couché dans son palais. Le vaisseau partit; mais il tomba dans la flottille autrichienne; il fut pris, et le général Zucchi vit s'ouvrir pour lui les cachots de Maroncelli et de Lafayette.

Cependant l'armée autrichienne entrait dans Ancône; le général autrichien fut logé dans le palais même de la reine Hortense, tout le palais se remplit de soldats : elle resta seule avec son fils caché à tous les regards, son fils Louis, malade, pris de la fièvre, et qu'il fallait secourir dans le plus grand péril. La maladie dura huit jours; enfin le malade put se mettre

en route, il prit un habit de livrée, et un matin, avant le jour, ils sortirent lui et sa mère de ce palais, tout rempli d'ennemis; les soldats autrichiens dormaient dans l'antichambre, il fallut leur passer sur le corps sans les réveiller; enfin Louis et sa mère sont sur la route; mais sur cette route que de dangers à éviter! Tout le chemin était rempli de troupes autrichiennes à chaque relais, à Loreto, à Tolentino, à Foligno, partout c'étaient nouveaux dangers. Bientôt il fallut traverser la Toscane, si dévouée à l'Autriche! Eh bien! la Toscane fut franchie avec bonheur! Ils traversèrent même une partie du duché de Modène, cette terre sanglante. Ce ne fut que lorsqu'ils eurent touché Gênes, Nice, et enfin le sol français, ce beau sol, que la reine put embrasser son enfant sans terreur!

Le séjour de la reine Hortense à Paris n'est pas moins intéressant que l'histoire de son voyage. Le hasard la fit loger à *l'hôtel de Hollande*, non loin du boulevard; de son appartement elle voyait la colonne, le seul piédestal qui soit digne de l'empereur en personne, où il est remonté pour n'en plus descendre qu'à la fin du monde! L'histoire de la reine Hortense à Paris est tout-à-fait une histoire inouïe! Que de sensations diverses! la colonne! les Tuileries! le nom de Bonaparte dans toutes les bouches, son portrait sur toutes les places! Un jour elle va au Diorama voir le tombeau de Sainte-Hélène; puis de Paris elle va à Londres; et dans son rapide voyage que de souvenirs! que d'histoires à raconter! Tout l'empire a passé par-là cependant! Elle arrive enfin à Londres obsédée de souvenirs. Le séjour de la reine Hortense en Angleterre est honorable pour nos voisins; ils ont salué de tous leurs respects ce grand nom de Bonaparte. De Londres, la reine Hortense s'embarqua pour Calais : elle se rendit à Boulogne, où l'empereur avait bâti un camp en baraques, que l'on eût pris pour quelque brillante contrefaçon de Paris impérial. A chaque pas la reine Hortense retrouvait un souvenir; Chantilly avait appartenu à son second fils; à Ermenonville elle avait assisté aux chasses de l'empereur; à Morfontaine, Jérôme Bonaparte lui avait donné une fête brillante; à Saint-Denis elle avait été la patronne des nobles filles de la Légion-d'Honneur; enfin, elle vint jusqu'à la porte de la Malmaison! Oh! voyez la fortune... la reine Hortense ne put pas entrer à la Malmaison, le propriétaire avait défendu à son portier de l'ouvrir à personne!

Pouvait-il se douter, cet honnête portier, que la femme qui frappait ainsi en suppliante à cette porte, était venue sur ce même seuil, la mort dans l'ame, mais le front serein, recevoir l'empereur après Waterloo!

Ici s'arrêtent les fragmens de ces Mémoires, qui seront lus par tous ceux qui aiment les belles et nobles pensées, les grands et tristes événemens, les noms illustres et les brillans courages; par tous ceux qui sont

fidèles à ces deux choses, trop souvent inséparables, le malheur et la gloire! J. J.

白蛇精記

— PÉ-CHÉ-TSING-KI, BLANCHE ET BLEUE, ou *les Deux Couleuvres fées*, roman chinois, traduit par M. Stanislas Julien, professeur de langue chinoise au collége de France. — L'histoire de BLANCHE et BLEUE, composée en 1807, offre une peinture fidèle et curieuse des mœurs, des croyances populaires et de la mythologie des Chinois. C'est le premier roman de féerie traduit du chinois qui ait paru jusqu'ici en Europe. Nous ne connaissons pas le chinois, mais nous connaissons M. S. Julien pour un érudit très-capable de le traduire.

— LES DEVOIRS. — Nous avons annoncé un nouveau livre de Silvio Pellico. Empreint du même charme que le livre des PRISONS, il aura, nous n'en doutons pas, le même succès. La version française a paru chez M. Fournier; elle est du traducteur des MÉMOIRES, M. Ant. de Latour : c'est dire que cette traduction est à la fois exacte et élégante. M. de Latour la fait précéder d'une préface qui vaut l'ouvrage original.

— TUTTI FRUTTI. — Le nouvel ouvrage du prince Muskau ne tardera pas à paraître chez M. Fournier. Le titre italien a été traduit par : DE TOUT UN PEU.

— PETER SIMPLE. — La précieuse collection des Romanciers anglais à 5 fr. le volume, publiée par M. Baudry, vient de s'augmenter de ce roman du capitaine Marryat, dont la traduction doit paraître chez M. Fournier.

— JUVÉNAL. — M. Hachette, d'Épernay, vient de publier une traduction de JUVÉNAL, en vers. L'ouvrage de M. Nisard appelle de nouveau l'attention sur le satirique romain. Quelques vers de M. Hachette prouvent qu'il a étudié et compris son auteur. Il y a cependant plus de vers faciles que de vers énergiques dans cette version.

— Le sixième numéro du MAGAZINE FRANÇAIS vient de paraître. Ce recueil consacre sa spécialité comme *nouvelle bibliothèque des romans*. On a comparé ce recueil à un herbier littéraire, où chaque échantillon de romans s'étend, sec et décoloré, entre deux pages; mais les botanistes ne recueillent que des *simples*, et M. Fournier ne rejette pas les *monstres* de sa collection.

— M. X. Marmier, qui voyage en ce moment en Allemagne, vient de terminer un ouvrage intitulé : ÉTUDES SUR GOETHE. Ce jeune littérateur nous envoie une CHRONIQUE DE FAUST que nous nous proposons de publier.

— LA VIEILLE POLOGNE. — Cette publication de M. Charles Forster continue avec un succès mérité. La quatrième livraison contient de beaux dessins de M. Devéria, fondés sur des poèmes populaires en Pologne, et reproduits en vers français par MM. Alex. Dumas, Fréd. Soulié et Mme Tastu. Les pages de prose qui les accompagnent sont de M. Forster, et retracent l'époque la plus importante de l'histoire de la Pologne, celle de la jonction de la Lithuanie à la Pologne, en 1386, *union qui*, pour nous servir des expressions de l'auteur, *a résisté à la conquête et à la décadence*.

— Monsieur le ministre de l'instruction publique vient de souscrire, pour les principales bibliothèques de France, à la publication du COURS DE DROIT NATUREL, professé cette année par M. Th. Jouffroy, à la Faculté des lettres de Paris.

Cette importante publication, faite du consentement et avec le concours du professeur, est digne du plus haut intérêt; elle se recommande à toutes les personnes qui s'occupent de la discussion des hautes questions philosophiques.

La souscription aux douze premières leçons est, franco, de 8 fr. pour Paris, et 8 fr. 50 c. pour les départemens. Les six premières leçons sont en vente, chez M. Prévost-Crocius, éditeur, cour du Commerce, n° 30, faubourg Saint-Germain.

CONTES NÈGRES.

Si Peau d'âne m'était conté.....

§ Ier. — LA CRUCHE CASSÉE.

[Quelques bons esprits prétendent que la littérature du jour a fait le tour du cercle et va être réduite à repasser par le naturel et le naïf, par les pastorales et les contes de nourrice. Si cela est vrai, nous prendrons les devans de bonne grâce dans ce retour sur nous-mêmes. Voici, pour commencer, deux ou trois contes rapportés de la Jamaïque par le fameux auteur du MOINE.]

— Deux sœurs avaient toujours vécu ensemble de bon accord, toutes les deux veuves, toutes les deux mères d'une fille. L'une d'elles mourut et laissa son orpheline aux soins de l'autre. Mais celle-ci fit bientôt une différence entre sa fille et sa nièce. La pauvre Marie, c'était son nom, se vit peu à peu traitée bien cruellement par sa tante et sa cousine, qui en firent leur servante, une autre Cendrillon. Un jour Marie ayant cassé une cruche fut chassée de la maison avec défense d'y rentrer, jusqu'à ce qu'elle rap-

portât une cruche aussi neuve que celle qu'elle avait cassée. La voilà qui s'en va seule et en larmes; elle arrive près d'un cotonnier sous lequel était assise une vieille femme sans tête. Sans tête! je suppose que cette apparition inattendue lui fit ouvrir de grands yeux, car la vieille femme, surprise de son air effaré, lui demanda : « Eh bien! ma petite, que voyez-vous?

— Oh! bonne mère, répondit Marie, moi ne rien voir.

— Bonne fille! reprit la vieille, allez, et qu'aucun mal ne vous advienne! »

A peu de distance était un cocotier, et là encore une vieille femme sans plus de tête que la première. La même question fut adressée à Marie, qui ne manqua pas de faire la même réponse, laquelle lui avait valu un si bon accueil.

Cependant Marie continua son chemin. Elle commençait à se sentir faible de besoin lorsque, sous un arbre d'acajou, elle vit une troisième vieille; mais, à sa grande satisfaction, celle-ci avait une tête entre les deux épaules. Elle s'arrêta et lui fit sa meilleure révérence : « Bonjour, mère-grand! lui dit-elle.—Bonjour, ma petite, répondit la vieille; qu'avez-vous donc? Vous ne paraissez pas bien.—Mère-grand, moi avoir un peu faim.—Ma petite, vous voyez cette cabane; entrez, il y a du riz dans le pot, prenez-le et mangez. Mais si vous voyez un chat noir, ayez soin de lui donner sa part. »

Marie se hâta de profiter de la permission. Le chat noir ne manqua pas de venir, et fut servi le premier de sa portion de riz, après quoi il s'en fut. Marie avait à peine fini son repas que la maîtresse de la maison avec un jupon rouge entra. « Fort bien, mon enfant, lui dit-elle, je veux que vous emportiez encore trois œufs de mon poulailler; mais ne prenez pas ceux qui parlent. Peut-être aussi trouverez-vous le chat noir, mais ne faites plus attention à lui. »

Malheureusement tous les œufs parlaient, ou presque tous; ils parlaient, parlaient comme auraient fait de vieilles filles; et quand Marie entra dans le poulailler il n'y eut qu'un cri de *Prenez-moi! prenez-moi!* qui partit de tous les paniers où les poules

avaient pondu. Cependant Marie obéit à la lettre, et, quoique les œufs bavards fussent les plus beaux et les plus gros, elle chercha si bien qu'à la fin elle en trouva trois petits, assez sales, mais qui ne soufflaient mot. La vieille femme dit alors adieu à Marie : « Retournez sans crainte, fit-elle, mon enfant, mais n'oubliez pas de casser un des œufs près de chacun des trois arbres sous lesquels vous avez rencontré une vieille ce matin. »

Marie ne manqua pas de faire comme on lui avait dit. Le premier œuf produisit une cruche exactement semblable à celle qu'elle avait brisée le matin. Du second sortit une belle maison avec un beau champ de cannes à sucre, et du troisième un magnifique équipage dans lequel elle retourna chez sa tante, à qui elle remit la cruche, en lui disant qu'une vieille avec un jupon rouge avait fait d'elle une grande dame. Cela fait et dit, elle retourna en triomphe à son habitation et à ses cannes à sucre.

Tourmentée par l'envie, la tante ne perdit pas un moment pour envoyer sa fille à la recherche d'une semblable bonne fortune. La cousine de Marie trouva le cotonnier, et sous son ombre la vieille sans tête qui lui fit la même question qu'à Marie; mais la cousine, au lieu de répondre comme elle : « Ce que je vois? dit-elle, moi voir une vieille femme sans tête. » Or cette réponse était doublement offensante. Elle était d'abord grossière, parce qu'elle rappelait à la vieille dame ce qui pouvait être certes considéré comme une défectuosité corporelle; ensuite elle était dangereuse pour la femme sans tête, parce que si une pareille circonstance venait aux oreilles des blancs, cela pouvait lui causer du chagrin, les femmes ne marchant et ne parlant guère sans tête, si la chose est possible, qu'avec l'aide de la magie. « Mauvaise fille, cria la vieille, mauvaise fille! et mal vous arrivera. »

Les choses n'allèrent pas mieux sous le cocotier, et même sous l'acajou; quoiqu'elle vît là la vieille qui avait non-seulement sa tête, mais encore un jupon rouge, tout ce que la petite méchante put dire fut *bonjour* tout court, sans y ajouter mère-grand! (Or parmi les nègres c'est presque un affront que de parler à quelqu'un sans ajouter à son nom quelque terme de parenté, comme « ma

mère-grand, mon oncle ou mon cousin). Cependant elle reçut la permission de manger du riz à la cabane avec la recommandation de donner la part au chat noir. Mais la petite fille oublia totalement la recommandation, quoiqu'elle ne se fît aucun scrupule d'assurer à son hôtesse qu'elle avait fait manger le chat jusqu'à ce qu'il n'en voulût plus. La vieille au jupon rouge parut avaler le mensonge sans sourciller, et envoya la petite menteuse au poulailler chercher trois œufs, comme elle y avait envoyé sa cousine; mais elle eut beau lui répéter deux fois de ne pas prendre les œufs parlans, la petite obstinée s'imagina que ceux-ci n'en étaient que plus précieux. Elle choisit donc les trois qui parlaient le plus haut et le plus vite de tous ceux que les poules avaient pondus ce jour-là; puis, de peur que leur bavardage ne trahît sa désobéissance, elle se garda bien de repasser par la cabane, et s'en retourna tout droit au logis. Elle n'était encore que près de l'acajou lorsque la curiosité lui fit casser un des œufs.

A son grand désappointement, l'œuf se trouva vide! Hélas! plût à Dieu que le second eût été vide aussi! car en le brisant contre terre, elle en fit sortir un énorme serpent jaune qui se dressa sur elle avec d'horribles sifflemens! La pauvre fille de courir!... Un bambou arraché se trouvait sur son chemin, elle le heurte du pied et tombe. Dans sa chute, le troisième œuf se casse; la vieille femme sans tête en sort et lui dit : « Si vous m'aviez traitée civilement, si vous m'aviez dit la vérité, vous auriez obtenu les mêmes dons que votre cousine; mais vous avez été impolie, mais vous n'avez dit que des mensonges, contentez-vous d'emporter au logis ces coquilles d'œufs. »

Là-dessus la vieille monta sur le serpent jaune, galopa avec une incroyable vitesse, et on ne vit plus son jupon rouge dans cette partie de l'île.

§ II. — LA PLUS JEUNE DES TROIS.

L'homme-tête (c'est-à-dire le roi) d'une grande province d'Afrique, étant en voyage, s'arrêta chez un jeune seigneur avec le-

quel il perdit au jeu une somme considérable. En partant, il combla son hôte de caresses, et lui fit promettre de venir recevoir en personne à sa cour la somme qu'il lui devait; mais sa prétendue bienveillance n'avait pu tromper la nourrice du jeune homme. « Le roi, lui dit-elle, est irrité contre vous parce que vous l'avez gagné au jeu; il veut se venger, croyez-moi. Il vous a si positivement ordonné d'aller à sa cour, que vous ne pouvez vous dispenser d'obéir; mais prenez le chemin qui longe la rivière : là, à trois heures de l'après-midi, vous trouverez la plus jeune fille du roi qui se baigne, et vous agirez comme je vais vous dire. » Là-dessus la nourrice lui donna ses instructions.

Le jeune homme prit le chemin indiqué. Il se cacha au bord de l'eau et attendit que la princesse vînt se mettre au bain. Elle entra seule dans la rivière et nagea un peu loin; mais quand elle voulut regagner le bord, elle se trouva fort embarrassée. « Holà! qu'est-ce donc? que sont devenus mes vêtemens? qui m'a volé mes vêtemens? Holà! si quelqu'un me rapporte mes vêtemens, je promets qu'aucun mal ne pourra lui arriver aujourd'hui. Holà! quelqu'un. » Le jeune homme, bien instruit par sa nourrice, attendait ces paroles pour se montrer. « Voilà vos vêtemens, mademoiselle, dit-il sortant de sa cachette; un voleur vous les avait enlevés, je les lui ai repris pour vous les rendre. — Eh bien! jeune homme, je tiendrai ma promesse. Vous allez à la cour, je le sais; je sais aussi que le roi vous tranchera la tête, à moins qu'à la première vue vous ne lui disiez laquelle de ses trois filles est la plus jeune. Or c'est moi! et afin que vous ne vous trompiez pas, je vous ferai un signe : faites-y bien attention! »

Le jeune homme l'assura que quand on l'avait vue une fois, on ne pourrait jamais prendre une autre pour elle; ensuite il partit, le cœur léger. Le roi le reçut très-gracieusement, le festoya avec magnificence et lui dit qu'il allait le présenter à ses trois filles. « Seulement, ajouta-t-il, il y a une petite clause à laquelle il faudra vous conformer relativement à elles. Quiconque ne dit pas tout d'abord quelle est la plus jeune, a la tête tranchée immédiatement. Le jeune homme se prosterna en signe d'obéissance : la porte s'ouvrit.

et trois petits chiens noirs entrèrent. La princesse du bain n'avait pas inutilement recommandé au jeune homme de faire attention au signe qu'elle lui ferait, et la précaution était nécessaire; le jeune homme regardait de tous ses yeux, et le roi ayant par hasard tourné la tête, un des trois chiens leva sa pate de devant. « C'est celle-là! s'écria le jeune homme. Voilà votre plus jeune fille! » et à ces mots les trois chiens disparurent, laissant voir à leur place trois jeunes princesses. Le roi était surpris autant qu'irrité; mais dissimulant sa colère, il fit comme s'il était charmé que son hôte eût si bien deviné. « La loi veut, ajouta-t-il, que ma fille soit donnée en mariage à celui qui l'aura reconnue; vous êtes mon gendre futur : venez dans une semaine, et je vous donnerai votre fiancée en mariage. » Mais ses funestes caresses ne pouvaient plus tromper le jeune homme : il était évident que le roi se mêlait de magie. Il n'osa pas lui désobéir, sachant bien que sa fuite serait inutile. Il prit donc congé ce jour-là, et au bout de huit jours, le cœur plein de tristes pressentimens, il se remit en route. Par l'avis de sa nourrice, il ne manqua pas toutefois de suivre le cours de la rivière et de se cacher encore sur le bord. La princesse revint s'y baigner, ses vêtemens disparurent de nouveau; elle recommença ses plaintes et ses promesses : le jeune homme se trouva là encore à propos pour rendre les vêtemens égarés, « que le vent avait, dit-il, enlevés à une grande distance, et qu'il avait aperçus par hasard accrochés à un buisson. » Probablement la princesse dut penser qu'il était assez drôle que chaque fois que ses vêtemens lui manquaient, la même personne se trouvât là par hasard pour les lui rendre. Cependant comme c'était une très-débonnaire princesse, si elle le pensa, elle n'en dit rien, et assura le jeune homme de sa protection.

« Mon père, dit-elle, vous fera encore deviner quelle est sa plus jeune fille; mais, comme il me soupçonne de vous avoir aidé la première fois, il menace de *me* couper la tête si je lui désobéis celle-ci. Il va donc m'épier de très-près, de peur que je ne vous fasse un signe. Je chercherai cependant un moyen de me distinguer de mes sœurs. Regardez-nous bien. »

En effet, le roi ne vit pas plus tôt entrer son gendre qu'il lui dit qu'il allait lui remettre sa fiancée, mais que s'il ne la reconnaissait pas les lois du royaume le condamnaient à avoir la tête tranchée. Là-dessus la porte s'ouvrit, et entrèrent trois gros chats noirs, si exactement semblables que le jeune homme commençait à désespérer, quand il crut voir que chacun de ces chats portait un fil léger passé autour du cou, et qu'un des trois avait ce fil bleu, tandis que les deux autres l'avaient rouge. « Voilà votre plus jeune fille, s'écria-t-il, mettant la main sur le chat au fil bleu. » Le roi fut honteux et confus de la découverte, mais ne put nier le fait; car les trois princesses parurent au même moment sous leur forme naturelle. Il feignit donc d'être enchanté, donna sa fille au jeune homme, et célébra le mariage par un grand festin, suivi d'un bal. Entre deux contredanses, la princesse dit à son époux de la suivre au jardin, où elle lui apprit qu'une vieille sorcière, qui avait été la nourrice de son père, l'avait prévenu que si sa plus jeune fille vivait le lendemain de son mariage, il perdrait le pouvoir et la vie en même temps. « Je suis donc persuadée que son intention est de nous faire périr cette nuit, pendant notre sommeil; mais j'ai surpris quelques-uns de ses secrets magiques, et j'espère échapper à la mort qui nous menace. » Tout en parlant ainsi, la princesse cueillit une rose, ramassa un caillou, remplit une petite bouteille d'eau, et ainsi munie, elle conduisit son amant dans l'écurie de son père, où ils montèrent sur deux de ses chevaux les plus vites. Il était minuit avant que le roi s'aperçût de leur évasion. Sa rage fut excessive; et, montant lui-même aussitôt son grand cheval, Dandy, il se mit à leur poursuite.

Or Dandy galopait à raison de trois lieues par minute. La princesse entendit bientôt le bruit de son galop: sans perdre de temps, elle se mit à effeuiller la rose derrière elle. A l'instant s'éleva un fourré de buissons si fort et si épais que Dandy essaya en vain de se désenchevêtrer les jambes engagées dans ce labyrinthe. Mais hélas! c'était une barrière d'une nature trop périssable. Au bout du même temps qu'il eût fallu aux feuilles de rose pour se faner, les buissons s'affaissèrent; Dandy put les fouler sous son pied im-

patient, et poursuivre les fugitifs de plus belle. Alors la princesse jeta le caillou sur le chemin; il se brisa en quarante morceaux, et en une minute chaque morceau devint un rocher aussi haut que les Andes; mais les Andes elles-mêmes n'auraient pas été un obstacle insurmontable à Dandy, qui bondissait de précipice en précipice. Les amans purent apercevoir le roi et son cheval aux premiers rayons du soleil levant. Le roi criait ou plutôt rugissait comme un tigre, et brandissait un énorme sabre. Dandy déchirait la terre en galopant, et hennissait avec une voix de tonnerre. Le désespoir ne laissait point d'alternative à la princesse; elle répandit l'eau de la bouteille, et cette eau se convertit en un épouvantable torrent qui emporta tout dans ses flots, les rochers, les arbres, les maisons; Dandy et son cavalier furent emportés comme le reste.

On n'entendit plus parler du roi et de Dandy. La princesse retourna alors à la cour, où un fort parti se déclara en sa faveur. Elle s'empara de ses deux sœurs, qui ne valaient guère mieux que leur père; et, les ayant mises à mort avec tous leurs partisans par un mode de justice expéditif, elle monta sur le trône comme reine, et y fit monter son époux comme roi. C'est depuis ce temps-là que *tous* les rois d'Afrique sont des rois constamment doux et bons. Jusque-là c'étaient des tyrans, et tyrans ils seraient encore si cette vertueuse princesse n'avait changé la face des choses en noyant son père, étranglant ses deux sœurs, et tranchant la tête à une trentaine de ses plus proches parens ou parentes.

M.-G. Lewis [1].

[1] Ces deux contes sont traduits de l'ouvrage inédit de Lewis, dont nous avons parlé dans une de nos précédentes livraisons.

Une lecture à l'Abbaye-aux-Bois.

LES MÉMOIRES

DE

M. DE CHATEAUBRIAND [1].

La première fois que je lus une page de M. de Chateaubriand, c'était sur un banc de pierre, dans une de ces cours du collége de Lyon dont les murs sont si hauts et si tristes que l'on aperçoit à peine un coin du ciel, et que le soleil n'y pénètre à aucune heure

(1) L'importance historique et littéraire d'un ouvrage tel que les MÉMOIRES DE M. DE CHATEAUBRIAND nous a fait penser qu'un second article sur le grand écrivain et sur un livre qui ne doit paraître qu'après sa mort serait bien accueilli dans la REVUE DE PARIS. M. Edgar Quinet a été du petit nombre des élus de cette lecture qu'il raconte. Pour répondre ici à quelques questions qui nous ont été faites sérieusement, nous croyons devoir ajouter que M. J. Janin a été historiquement vrai en disant n'avoir fait son article que sur des *ouï-dire*. Le tour de force en paraîtra plus prodigieux, et la comparaison des deux récits plus piquante. (*N. du D.*)

*

et en aucune saison. J'avais déjà feuilleté dans ma vie une infinité de poèmes, qui tous appartenaient à l'école de Delille, et que j'avais fini par rejeter, n'en pouvant rien tirer. Ces pages que je lisais alors, c'étaient *Atala* et *René*, firent sur moi l'effet d'une vision. Je sentais une sorte de terreur devant ce monde idéal qui m'était ouvert pour la première fois. J'avais déjà lu assez de livres touchans pour en pleurer; mais cette impression particulière qui s'appelle poésie, je ne l'avais jamais vue que dans mes rêves. Quand j'eus fini ce livre, il me sembla que je venais d'apprendre le secret du grand amour, et de goûter du fruit de l'arbre du bien et du mal dans l'Éden de l'imagination. Les fleurs qui tombaient des acacias autour de moi dans la cour étaient devenues autant de fleurs d'amour qui tombaient de l'arbre des fées sous lequel j'avais eu mon songe; et ce petit coin du ciel que les murs me laissaient entrevoir avait l'air de sourire et de me dire pour la première fois : « Regarde-moi si je suis beau jusqu'au fond de mon nuage. »

La France sur le banc de pierre de sa littérature classique dut éprouver quelque chose de semblable à cela, à la première apparition des ouvrages de M. de Chateaubriand. C'était une voix qui ne sortait tout-à-fait ni du nouveau ni de l'ancien monde, mais qui s'était formée toute seule dans l'océan qui les sépare. Cette parole avait le port inaccoutumé d'un des grands végétaux de l'Amérique du Nord. Le vent tirait de son branchage feuillé des bruits qui n'étaient pas de nos climats. Les sentimens autant que les images appartenaient en apparence à un autre hémisphère ; mais le prodige de tout cela, c'était que les impressions du vieux monde se glissaient et serpentaient sous le nouveau. Tous les soucis de l'Europe vieillie reparaissaient sous les formes d'une création née d'hier. Le poète avait emporté avec lui la plaie de l'ancien homme, et il ne se trouva dans cette création plantureuse de l'Amérique ni assez d'eau dans le Meschascébé pour la laver, ni assez d'herbes dans les savanes pour la guérir, ni assez de fleurs aux magnolias pour cacher son aiguillon.

Ce génie dont personne ne savait le secret apparut en France au même moment que l'empire. Cette voix devint en un instant aussi

étrange que les événemens et que les choses qui l'entouraient. Elle était comme eux pleine de surprise et d'une grandeur infinie. C'était à sa manière une phrase conquérante et altière dont le premier mot touchait aux Pyramides, et le dernier au Kremlin, qui courait d'un monde à l'autre, qui sans respirer s'en allait par des bonds de géant du Tage à l'Ebre, du Nil au Rhin, pour suivre la fortune de ce temps-là. Je ne sais si je m'égare, mais il me semble qu'il y a une foule de ressemblances entre la fantaisie de M. de Chateaubriand et la France sous l'empire qui feront de lui à jamais le vrai poète de cette époque. Son imagination s'en va boire avec le cheval de Napoléon dans toutes les sources et hennir sur tous les sommets; elle est à la fois triomphante et familière; elle est empereur et soldat. Tantôt elle a le manteau impérial, et tantôt la capote grise.

Mais ni la France sous l'empire, ni le voyage en Amérique ne suffisaient à l'expliquer tout entier. Il restait dans cette grande nature mille ombres où aucune lumière ne pouvait arriver. Il y avait dans cette harmonie des effets sans cause, des voix imprévues dont M. de Chateaubriand seul avait le secret; et il ne devait pas mourir sans le faire connaître. En écrivant ses Mémoires, il a dénoué lui-même son énigme. Si le vent des forêts qui fait rêver quand vient la nuit pouvait redire les mers, les lacs, les clairières, les ruines, les landes, les masures, qu'il a trouvées sur son chemin pour arriver le soir vers votre seuil, tout chargé des parfums et des soupirs du monde, ce serait une histoire belle à entendre, et les heures se passeraient sans se compter. Au lieu de cela, supposez une imagination d'homme, autre tempête qui souffle sur des songes; elle a roulé, à son tour, à travers cieux et terre, joie et douleurs; elle est arrivée, elle aussi, à son terme, pleine des harmonies qu'elle a tirées de toutes choses; elle a traversé, elle aussi, ses déserts sans soleils, ses bruyères, ses pans de ruines sous lesquels les souvenirs sommeillent; elle s'est chargée, chemin faisant, de parfums et de poisons à travers l'infini de l'espérance et des regrets; et si elle se met à raconter jour par jour comment cela s'est fait, en quel temps, en quel endroit, quel soir, quelle

matinée, ce récit est à la fois plus poétique que le poème et plus vivant que la vie. Peu d'écrivains en France ont plus puisé que M. de Chateaubriand dans leurs souvenirs personnels. On veut savoir l'origine de *René*, d'*Atala*, d'*Amélie*; il faut pouvoir mesurer ces fantômes avec la réalité. On veut savoir ce qu'il a fallu changer à la vie, lui ôter, lui donner, pour produire ces divins songes, s'ils valent toujours mieux qu'elle, s'ils lui cèdent par un endroit, et en quoi ils lui cèdent. Dites-moi où sont nés ces fantômes, par quel chemin ils ont passé pour venir du néant à l'être. Que je sache leur histoire même avant qu'ils fussent nés, quand ils n'avaient de vie que dans le cœur du poète. Montrez-moi le sentier de merveilles qu'ils ont suivi pour arriver jusqu'à moi. Je veux voir sur la poussière de vos jours la trace de leurs invisibles pas, et marcher après eux sur la cendre des souvenirs éteints. Ombre que je suis, ce que j'aime le mieux, c'est l'histoire des ombres.

Ces Mémoires n'expliquent pas seulement les ouvrages de M. de Chateaubriand; ils seront le véritable poème héroïque des cinquante dernières années qu'il a fallu à la révolution française pour enterrer ses morts. Pendant que lui il poursuit son rêve de poète comme Roland son Angélique, on entend de tous côtés des bruits d'armes, des duels de peuples, des trônes qui se relèvent et des trônes qui tombent, des rois qui chevauchent sans sceptres ni pages, des empires qui ont perdu leur empereur et qui crient : Je me noie! Une monarchie décapitée, une nation couronnée; des merveilles faites seulement pour l'épopée : une île qui sort de la mer pour porter un tombeau, et ce tombeau se remplissant le même jour de toute la gloire du monde; le même siècle changeant plusieurs fois d'idole et de nom, tous les sermens épuisés et faussés, toutes les fortunes avortées et bafouées, les mêmes échafauds dressés pour des crimes contraires, la royauté et la démocratie buvant l'une après l'autre leur sang, comme Beaumanoir, pour étancher leur soif; des chutes d'état qui toujours recommencent, la même pierre qui toujours croule et jamais ne s'arrête; la grande église catholique toute vide et lézardée là-haut sur la colline; des pouvoirs surgissant l'un après l'autre et condamnés dès qu'ils pa-

raissent; la république, l'empire, la restauration, ayant à peine le temps de prononcer leur nom, et mourant dès qu'ils l'ont dit; une succession non interrompue de fantômes dont aucun ne peut voir son ombre; des générations plus froides que la mort, et comme elle impuissantes; ce grand mot d'avenir capable encore d'amuser et d'entraîner à son néant; à travers tous ces leurres un seul homme, Napoléon, qui passe et repasse sans cesse, et fait sonner sous sa botte le vide de son siècle, et puis encore le doute qui s'ouvre après cela tout grand pour abîmer ce don Juan qu'on appelle le monde. A chacun de ces bruits le poète accourt de quelque endroit qu'il soit. Pas un événement n'arrive qu'il ne soit là près le bord du chemin pour le regarder passer. Une fois il quitte l'Amérique pour voir de plus près mourir un roi; une autre fois il quitte ses illusions de parti pour voir un peuple maître. Ces grandes scènes sont liées entre elles par le fil de sa vie intime. Pour se reconnaître dans son chemin, il sème derrière lui ses rêveries, ses souvenirs et ses jours un à un. De cela résulte un ensemble où l'homme et l'humanité sont incessamment mêlés, et où la vie palpite à chaque endroit. Des transitions se font là entre les événemens comme elles se font dans la nature. Entre deux monarchies qui croulent on entend l'oiseau babiller sur la porte de l'auberge. Le bœuf mugit dans l'abreuvoir; l'étoile se lève; la lune fait neiger ses songes floconneux par les vitres dans la voiture du voyageur. Cette vie de poète est elle-même un poème. Il vous eût été donné de choisir les événemens à votre fantaisie, que vous ne les eussiez pas si bien entrelacés et brouillés. Vous n'eussiez point trouvé de hasards plus romanesques, ni tant de voyages aventureux, ni tant de solitude, ni tant de foule, ni un berceau si beau, ni un cercueil si bien taillé d'avance pour le mort qui lui revient. Vous touchez à la fois à deux mondes, à celui de la fantaisie et à celui de la réalité. Il y a des endroits qui sont écrits, il semble, par une fée de Bretagne, et qui confinent par un mot à une dépêche ministérielle ou à un mémoire politique. Vous heurtez incessamment le ciel et la terre. Vous frappez à la porte des rêves, et c'est la vie qui ouvre. Vous entrez dans la vie,

et c'est le rêve encore qui reparaît. Vous suivez les affaires des rois, et vous entendez en même temps l'herbe qui point. Cette imagination fait et défait tout ce qu'elle veut; d'une herbe elle fait un monde, d'un monde elle fait un rien. Elle rapetisse le grand, elle grandit le petit. L'hirondelle qui passe a sa becquée aussi bien que la monarchie qui tombe; et il n'y a là tant de vie rassemblée que pour sentir sous toutes ces choses une même unité d'ennui et de néant. Si vous allez au fond, c'est encore là le grand René assis un peu plus bas sur le bord des espérances humaines. Son ame vide qui appelait la tempête a trouvé la tempête, qui ne l'a pas remplie. La feuille séchée du monde a roulé devant lui et l'a mené jusqu'au bout de sa bruyère. Sa divination de vague douleur s'est trouvée accomplie et n'est pas encore contente. Cette plaie de génie que la vie lui a faite n'est pas encore guérie; seulement à son mal l'ironie s'est ajoutée; il siffle à présent sur sa peine comme il sifflait autrefois sur son vaisseau.

Quand, en 1763, J.-J. Rousseau eut achevé la lecture de ses *Confessions*, il ajouta au manuscrit la note suivante : « J'achevai » ainsi ma lecture, et tout le monde se tut. Mme d'Egmont fut la » seule qui me parût émue : elle tressaillit visiblement; mais elle » se remit bien vite et garda le silence, ainsi que toute la com- » pagnie. Tel fut le seul fruit que je tirai de cette lecture et de » ma déclaration. »

Je ne connais rien de plus triste que ces lignes. La vie intime de cet homme, dévoilée là tout entière, et qui n'arrache pas un soupir de cette assemblée, n'est-elle pas désespérante? On étouffe dans cette salle, entre ces mots sans échos, entre ces cris d'angoisse que ces murs rejettent, et l'on voudrait ouvrir la fenêtre pour appeler un autre siècle à les écouter. Il semble que chacun soit distrait là par une autre voix que par celle qu'il entend, que le pressentiment de la révolution qui frappe à la porte ait glacé d'avance tous les cœurs, et que chacun soit bien décidé à épargner ses larmes jusqu'à ce que le temps soit arrivé. Le dix-huitième siècle écoute là d'un œil sec les aventures et les misères d'ouvrier. Il garde tous ses pleurs pour des misères prochaines de peuples et de rois.

M. de Chateaubriand a été ici plus heureux que Rousseau. Il n'est pas un homme de ceux qui ont assisté à la lecture des Mémoires qui ne considère cette fête d'imagination comme un événement important dans sa vie. L'amie de Mme de Staël et de M. de Chateaubriand, celle qui a inspiré Canova et que tous les poètes ont aimée, parce qu'elle est la poésie même, avait préparé cette fête. On arrivait au milieu du jour, et la lecture se prolongeait bien avant dans la soirée. On jouissait là pendant des heures entières du bonheur de se perdre dans une admiration sans bornes pour un génie qui étonnait toujours et semblait toujours avoir atteint sa dernière limite. On se sentait frêle et mortel à côté d'un immortel écho, et cette impression n'était pas moins douce. Ces paroles, qui vivront quand personne ne vivra plus de ceux qui les entendaient, vous atteignaient par mille chemins, et vous auriez voulu y attacher à chacune votre ame tout entière pour renaître et durer avec elles. Jamais d'ailleurs l'écrivain n'avait atteint ce degré de puissance. Son âge mûr se retrempait dans son enfance; sa vieillesse et sa jeunesse se rejoignaient là dans une idéale beauté, et il semblait que cette fantaisie qui fit *Atala* et *René* recommençait incessamment de vivre pour la première fois, et puis le lieu convenait à tout cela. Ces murs d'abbaye étaient faits pour recevoir cette confession de génie. On était là dans un lieu qui n'était ni le monde ni la retraite, comme les choses qu'on entendait n'appartenaient ni à la vie ni à la mort. A mesure que le jour baissait, la Corinne du tableau de Gérard semblait laisser tomber sa harpe pour entendre un autre chant que le sien. Les femmes cachaient leurs larmes; les arbres soupiraient sous le vent dans le jardin. De temps à autre, à travers les frémissemens et les surprises des assistans, la grande figure du poète se détachait dans l'ombre sur son récit; et l'horloge du couvent, qui sonnait l'heure, avait l'air de dire à chaque coup : « C'est pour vous, mais non pour lui. »

La première partie contient l'histoire de la famille des Chateaubriand. Ces traditions de famille expliquent par une foule d'analogies le sens de l'écrivain, comme, tout nouvellement, l'histoire de la race de Mirabeau vient de jeter un jour inattendu sur

l'orateur. Il y a là pour l'un et pour l'autre une prédestination marquée bien avant la naissance. Le père de M. de Chateaubriand porte déjà dans sa destinée errante les destinées de son fils. Il ressemble au roi des Aulnes, qui emporte son enfant dans ses bras, à travers la nuit et l'orage. Il s'embarque deux fois pour faire fortune et naufrage deux fois. Il revient après cela dans son nid, à Saint-Malo, où il se marie. M. de Chateaubriand est le fruit de cette union. La maison dans laquelle il vient au monde touche à celle où naquit plus tard M. de La Mennais. M. de Châteaubriant devait naître sur les flots, et c'est la mer qui devait recevoir son premier cri. Dans cette origine sont renfermées, comme dans un talisman de fée, toutes les fortunes de l'enfant. La mer, sur laquelle il est né, lui jettera son premier sort; dans chacune de ses fantaisies il y aura quelque chose de l'immensité et de la vapeur des flots. L'esprit féodal de ses ancêtres l'a frappé de sa baguette, et il sera, en commençant, le soutien des croyances croulantes; enfin le génie druidique et celtique de ses grèves de Bretagne l'a marqué aussi de ses mystères. Il sera long-temps isolé dans l'esprit de la France, comme l'île des druides était loin de la côte.

Il est mis en nourrice, et comme il est attaqué d'une maladie mortelle, sa nourrice le voue à la Vierge de l'Ermitage. Ses premières années se passent chez ses tantes; l'une d'elles faisait des vers. Quand le soir arrivait, les deux tantes frappaient avec la pincette la plaque de la cheminée, et l'on voyait entrer, à ce signal, deux de leurs amies qui apportaient leur ouvrage et venaient terminer ensemble la journée par une prière. C'est dans cette vie monotone et bénie, parmi ces pieuses filles, que s'écoulèrent cinq ou six années. A l'âge de huit ans, le petit Chateaubriand alla se relever de ses vœux. Le prêtre lui fit un sermon. Cette scène du *Génie du christianisme* n'a pas été perdue : l'homme s'est encore une fois relevé du vœu de l'enfant.

Du village où il était, il revint chez ses parens, à Saint-Malo. Ici tout change. Le petit saint de l'Ermitage fait connaissance de tous les mauvais sujets de la ville. Par hasard, son frère aîné le

mène au spectacle. Il s'imagine là que les acteurs sur la scène sont des gens qui se sont donné rendez-vous pour parler réellement de leurs affaires, et il sort sans avoir compris un mot de ce qu'ils ont dit. Ses véritables jeux sont avec la mer; elle entre déjà dans sa vie, elle est de moitié dans tous ses méfaits, et on l'entend gronder toujours sous ces souvenirs et ces amusemens d'enfance, comme un bruit lointain de renommée qui s'approche. Il y a là plusieurs endroits, dans cette partie des Mémoires, qui ne peuvent se comparer qu'aux récits les plus délicieux des *Confessions*, ennoblis par un goût de château et de vieilles tourelles. M. de Chateaubriand eut pour premier maître, comme il le dit, *les vents et les flots*. On l'engloutit ensuite dans le collége de Dol. L'arrivée au collége est marquée par un de ces chefs-d'œuvre de narration, abondans dans ce livre, l'histoire de la pie. Je n'en parlerai pas, ne pouvant la citer tout entière.

Du collége de Dol, François de Chateaubriand passe à celui de Rennes. Sa mère le destinait à l'état ecclésiastique; il recevait, à ce titre, des leçons particulières de latin. Sa mémoire était prodigieuse. Quand le soir, à la lecture du sermon, le régent l'apercevait au fond d'un confessionnal où il se blottissait ordinairement pour échapper à ses regards, et qu'il lui disait de sa voix tonnante : « François de Chateaubriand, répétez la dernière phrase, » l'écolier pouvait réciter le sermon d'un bout à l'autre sans se tromper d'un mot. Son imagination commençait dès lors à fermenter. Deux livres qui tombent entre ses mains, les *Confessions* de saint Augustin et une édition non châtiée d'Horace, achèvent de le bouleverser. L'ascétisme de l'Église primitive se rencontrant tout d'un coup avec les nudités sensuelles de la vie romaine, ces deux sociétés, le christianisme et le paganisme se disputant et s'arrachant par lambeaux cette pauvre ame de quinze ans, les songes d'un enfant, partagés entre les voluptés latines et l'enfer du moyen âge, ce sont là les premiers vagissemens de douleur qui annoncent la vie dans le cœur de l'homme moderne. Il en souffrit beaucoup, et beaucoup sans en rien dire. Quant à son génie, je ne doute pas qu'il n'ait trouvé une partie de sa beauté dans cette lutte silen-

cieuse; car, dans chacune de ses œuvres, saint Augustin et Horace ont toujours été mêlés. Dans sa volupté païenne il y a de la douleur chrétienne, comme dans sa douleur il y a de la volupté: et la fleur de la cour d'Auguste s'est toujours épanouie, dans sa fantaisie, sur la souche amère des traditions de l'Église.

Son père avait acheté le château de Combourg, vieille terre située au-dessus de la ville du même nom, et qui avait appartenu aux Chateaubriand. Toute la famille s'y rendit. Le château de Combourg a été pour M. de Chateaubriand ce que les Charmettes ont été pour Rousseau. C'est là que sa pensée a couvé et qu'elle a trouvé sa langue. La vie des Charmettes, enclavées dans un ravin de la Savoie, a parfumé pour jamais l'imagination de Rousseau de l'odeur des pervenches de Chambéry. La senteur un peu âpre des plantes des Alpes s'exhale par bouffées dans son langage. Son génie tout montagnard est l'écho du torrent de l'Arc, à la fonte des neiges, du cri de la buse, des travaux champêtres, de la sonnerie des troupeaux, du bruit de la ferme et du chalet, toujours mêlés ensemble dans ces innocentes vallées de la Savoie. Au contraire, les harmonies de M. de Chateaubriand ont été recueillies dans un pays de landes et de bruyères. On y retrouve le lointain clapotement des grèves de l'Océan et ces furieux battemens d'aile d'une orfraie dans le gros temps. Elles s'élèvent, elles sanglotent, elles fouettent devant elles leurs feuilles séchées, comme des plaintes ou des rafales du vent dans les chambres et les cours abandonnées d'un vieux château de Bretagne. Il semble que c'est le vieux château lui-même qui parle, le soir, son langage blasonné par les fentes de ses tours, et qui soupire par le soupirail ensorcelé de son caveau.

La petite famille féodale, nichée dans ce donjon, était de celles où l'esprit du dix-neuvième siècle n'avait point percé encore; le père surtout en était resté au temps de Duguesclin : c'était un homme grand, pâle, taciturne, vieille épée féodale qui se rouillait, tristement appendue aux murs de ce manoir. Son portrait se détache dans les Mémoires sur un fond de vieilles mœurs à la manière des chefs-d'œuvre de Rembrandt. Le jour il restait dans sa

chambre devant une table chargée de papiers de famille : tout autour de lui étaient des armes de chasse et de guerre ; le soir, sur la terrasse, il tirait des coups de fusil aux hibous, pendant qu'à ses côtés on rêvait de poésie et d'amour. Avant le coucher du soleil, on rentrait, on se mettait à table ; le silence durait toujours. Après la table, la mère et les enfans se blottissaient autour de la cheminée et se taisaient. Alors commençait dans une grande salle, éclairée par une seule bougie, cette promenade qui a déjà été racontée ; le père allait et venait dans l'ombre et la lumière, il disparaissait au bout de la chambre, et puis l'on n'entendait plus que le bruit des pas ; puis après il émergeait tout d'un coup des ténèbres, il se rapprochait de la cheminée avec son grand manteau blanc, et demandait aux enfans : Qu'avez-vous dit? Et puis le silence recommençait ; le bruit de ces pas vous reste dans l'esprit ; on dirait qu'on les a entendus depuis retentir sans s'arrêter, et que ce sont les pas de la féodalité qui va et vient, et qui chemine et disparaît enténébrée dans la gloire du fils.

A dix heures le père remontait dans sa chambre ; c'était pour les enfans le signal d'un intarissable babil. Avant de se coucher, on envoyait François regarder sous les lits et dans les alcôves, car ce château était tout plein de revenans. On faisait là-dessus mille histoires à en mourir d'effroi : il y avait une certaine jambe de M. de Coatquin qui, tous les ans, la veille de Noël, à minuit, sortait seule ; elle montait, elle descendait, elle s'arrêtait devant les portes ; elle frappait, elle ouvrait, elle fermait, elle piétinait et s'engouffrait avec le jour dans les caveaux. Il y avait une histoire bien plus formidable que racontait Mme de Chateaubriand (1).

Mme de Chateaubriand était la véritable image de la châtelaine au moyen âge : elle s'agenouillait de longues journées dans la chapelle, et le dimanche seulement elle descendait à Combourg pour entendre la messe dans le banc seigneurial : c'était le seul événement de la semaine. Tout le reste du temps, le château était fermé ; il n'avait guère de visiteurs que de loin à loin quelques

(1) C'est le Conte du Revenant que nous avions promis, mais que M. de Chateaubriand a cru devoir remplacer par un autre extrait.

vieux seigneurs bretons se rendant, pour un procès, au parlement, et que l'on voyait chevaucher de loin sur la margelle des étangs : le maître du château recevait l'étranger tête nue sur le perron, le lendemain l'hôte partait; tout redevenait silence, les revenans se remettaient en chemin, le vent recommençait à siffler.

Auprès d'elle était sa fille Lucile : Lucile rappelle dans les Mémoires une de ces statues du moyen âge qui dorment accoudées sur un tombeau. On la prendrait pour un rêve de poésie, si l'on ne voyait pas en approchant sa ressemblance avec son frère. Elle avait alors dix-sept ans et lui seize : elle était grande, pâle; dans tous ses traits une souffrance inguérissable, et avec cela une douceur et une rêverie infinie; c'était dans ce château une de ces fleurs de nuit qui ne croissent que sur les vieux donjons. Souvent, en songeant à ses rêves de jeune fille et aux mille fantômes qui les berçaient tous deux, elle disait à son frère, en s'appuyant sur une fenêtre : « Tu devrais peindre tout cela! » Elle sentait, elle, vaguement qu'il y avait dans ces tours et dans ces chambres solitaires et dans ce cœur d'enfant un poème qui devait s'écrire un jour, et qui balbutiait malgré elle sur ses lèvres. Elle écrivait quand elle ne souffrait pas trop, et l'on a conservé d'elle plusieurs morceaux en prose de ce temps-là. J'en ai entendu quelques-uns qui ont la grâce attique d'André Chénier, avec plus de larmes et de soupirs; ils tiennent de l'ange et de la muse : mais sa vraie fraternité de poésie était avec son frère. C'est déjà un monde entier que ces deux ames d'enfans qui s'ouvrent ensemble, dans la retraite, à l'infini. Il fallait ces deux passions sans objet et de même âge, qui, sans se toucher, s'entendent et s'associent, qui ne peuvent rien l'une pour l'autre qu'éternellement s'attiser l'une l'autre, et éternellement s'abreuver l'une de l'autre sans se désaltérer jamais, pour creuser à la fois la profondeur de René. Lucile a donné de sa vie à Amélie, à Velléda, à Cymodocée; elle a fait comme une sœur aînée avec ses plus jeunes sœurs, elle les a habillées de ses meilleurs habits, elle leur a donné sa plus belle ceinture, sa coupe de jeune fille s'est

versée dans les songes du poète; elle-même, en défaillant à chaque pas, pleine de mystère en toutes choses, elle est sa pensée qui marche sans son corps; elle vit, elle meurt, comme l'inspiration, sans qu'on sache comment, et elle n'a eu, il semble, d'autre mission sur terre que de faire passer son fantôme de vie dans le génie de son frère.

Mais lui que faisait-il? rien. De sa fenêtre il regardait passer sur les landes ces grands nuages de l'Océan qui le matin berçaient dans le pan de leurs robes automnales René, Atala, Cymodocée; il écoutait siffler le vent de Bretagne, pour apprendre de lui comment les mots gémissent et comment la parole pleure; il foulait la feuille séchée qui devait rouler plus tard sous les pas de René; il suivait de lande en lande le vol de la corneille grise qui devait un jour s'abattre pour jamais sur le chêne centenaire de Velléda; il cherchait dans les bois de Combourg ces nichées de bouvreuils, de rossignols, de merles siffleurs, qui devaient éclore plus tard dans le *Génie du Christianisme*, et prendre de là avec leurs petites ailes leur vol éternel qui jamais ne se lassera; il cueillait dans le grand mail la fleur de mai, meurtrie par les passans, la rose de pré, la jonquille morte, qui devaient refleurir pour toujours dans le livre des *Martyrs*, et y répandre leur senteur de printemps qui jamais ne passera; il écoutait, le poète, sans le savoir, autour du vieux château, un oiseau bleu, couleur du temps, qui voletait et lui disait : Me connais-tu? Je suis bien las, et je ne veux me reposer que sur l'arbre qui porte ton nom. Voilà ce qu'il faisait!

C'était, au reste, une occupation bien suffisante de devenir ainsi l'écho de toutes les harmonies rassemblées autour de lui, si l'on y joint surtout l'épouvante d'un génie qui s'éveille en sursaut et qui ne laisse plus de relâche à celui qui le possède. Ce cri de douleur que pousse tout homme en naissant à la vie morale, comme en sortant du sein de sa mère, cette impuissance de vivre qui vous saisit en commençant de vivre, sont peints ici en traits qui n'ont jamais été égalés. C'est l'idéalité de René avec des détails réels qui la font plus cuisante et plus amère. Son bonheur était de s'égarer à la chasse dans quelque lande écartée, où il se

sentait, comme il dit, puissance et solitude. Un jour qu'il était dans l'un de ces endroits les plus reculés, il arma son fusil et il appliqua le canon contre son front, en frappant la crosse à terre. Il y avait aussi dans l'écurie du château deux grands chevaux de trait sur lesquels il chevauchait tout seul à travers le bois. Quelquefois sa sœur l'accompagnait à pied, et ils se perdaient tous les deux, le plus loin qu'ils pouvaient, dans les landes; ils ne rentraient que le soir bien tard, pour le malheureux souper, par où finissait la journée; il lisait ses vers à Lucile, car alors il n'écrivait qu'en vers, et Lucile lui lisait sa prose de jeune fille. De cela se composait à leur insu une langue intérieure qui tenait à la fois de l'homme et de la femme, du frère et de la sœur, de la prose et des vers. La vue d'une femme qui vient à passer par hasard au château achève ce cœur déjà malade. L'amour d'une femme imaginaire, l'amour des lieux et des nuages, l'amour des rêves de son génie naissant, bouillonnent dans ce vase vide et plein à la fois, et qui menace de se rompre. Les fantômes à demi formés de sa pensée, et qui s'appelleront plus tard Atala, Velléda, Chactas, Eudore, passent et repassent dans son esprit comme des larves qui n'ont encore ni voix, ni figure, ni nom, et qui pourtant ont des pieds pour rester debout dans son cœur et des mains pour lui ôter le sommeil. Vous assistez vraiment en ce moment, dans ce manoir gothique, à une sorte d'incantation de la nature, d'où ce génie doit sortir avec des merveilles poétiques. Elle trace autour de lui un cercle de douleurs impalpables; elle jette dans son cœur, comme une sorcière dans son brasier, des désespoirs sans cause qu'elle attise jour et nuit, des désirs inconnus, des noms de femmes, d'invisibles caresses, mille angoisses sans formes, des insomnies, des ténèbres, des luttes, des soupirs et des larmes sans nombre, pour en faire des ames immortelles. Quand il sortira de ce cercle, s'il n'y succombe pas, il aura reçu le pouvoir de créer d'une parole un palais de diamant où ses songes vivront.

Ces pages des Mémoires sont peut-être celles qui seront le plus souvent lues; celui qui les a écrites touchera plus tard de grands noms et de grandes choses, des catastrophes politiques, deux

chutes de rois et d'empereurs. A présent il parle de choses qui n'ont ni forme ni figure, d'événemens sans cause et sans effets, de pensées sans paroles, de vraie fumée; et pourtant dans ce livre, on se préoccupera un jour de ce souffle ou de cette vapeur qui n'est pas et qui ne peut pas être, autant qu'on le fera des histoires d'empires et de royaumes, des traités de paix et de guerre, parce que dans ce rien est tout un monde, et que cet infiniment petit recèle en soi, aussi bien que René, toute l'histoire de l'homme.

Mais il ne suffisait pas à cette imagination de se nourrir du sifflement du vent et de l'écume des vagues. Ce n'était pas assez d'entendre son vieux château crouler sous la pluie, et l'hirondelle de mer jeter en passant son cri de tempête; il fallait qu'elle entendît encore une tempête d'hommes, qu'elle vît une royauté naufragée, et qu'elle, pauvre hirondelle de triste augure, elle jetât aussi son cri de détresse sur cet autre océan des passions sociales; il fallait que sa longue solitude se peuplât en un jour de figures ineffaçables, de noms devenus fameux en une nuit, d'échafauds et de victoires; que la foule la remplît et l'obsédât incessamment de son bruit, de ses clameurs, plus hautes que la mer de Bretagne; pour cela il va assister à une révolution.

Avant de l'y suivre, je dois dire que ces Mémoires sont fréquemment interrompus par des espèces de prologues mis en tête de chaque livre. Ces prologues sont datés de différens lieux et de différens temps; ils marquent ainsi l'endroit et l'année où chaque partie a été écrite. Il y en a de 1811 et de la vallée aux Loups; ce sont les premiers. Il y en a d'autres de l'ambassade de Berlin et de l'ambassade de Londres; les derniers sont de 1832 et de la rue d'Enfer. Le poète se réserve là tous ses droits, et il se donne pleine carrière; le trop plein de son imagination, que la réalité ne peut pas garder, déborde en nappes enchantées dans des bassins de vermeil. Il y a de ces commencemens pleins de larmes qui mènent à une histoire burlesque, et de comiques débuts qui conduisent à une fin tragique; ils représentent véritablement la fantaisie qui va et vient dans l'infini, les yeux fermés, et qui se réveille en sursaut là où la vie la blesse. Par-là, vous sentez à chaque point de

cet ouvrage la jeunesse et la vieillesse, la tristesse et la joie, la vie et la mort, la réalité et l'idéal, le présent et le passé, réunis et confondus dans l'harmonie et l'éternité d'une œuvre d'art.

Chateaubriand part d'abord de Combourg pour Brest, où il devait entrer dans la marine royale; il songe quelque temps à s'embarquer pour les Indes-Orientales. Ce projet manqué, il reparaît tout à coup à Combourg. Son père, à son grand étonnement, le reçoit bien, et lui propose d'entrer dans le régiment de Navarre. Il arrive à Paris, de là à Cambrai, où son régiment était alors en garnison; il passe par tous les grades inférieurs, et il instruit les recrues sur les galets des falaises de Dieppe. Sa chambre devient bientôt le rendez-vous de tous les officiers; les vieux lui racontent leurs campagnes, les jeunes leurs aventures d'amour. Il y avait alors en France deux sous-lieutenans qui faisaient l'exercice en même temps sur le pré, l'un à Brienne, l'autre à Dieppe : l'un portait dans sa giberne Arcole, Marengo, Austerlitz, Wagram; l'autre *René*, *Atala*, *Eudore*, le *Génie du Christianisme*.

Ce régiment de Navarre laissait, à ce qu'il paraît, bien du temps à ses lieutenans. Dans un second voyage qu'il fait à Paris, Chateaubriand est présenté à Louis XVI; il traverse les grandes salles de Versailles et assiste au petit lever du roi. Le roi parle à tout le monde; il arrive à Chateaubriand, il le regarde, et au bout d'une minute il le salue sans rien dire. Cette royauté moribonde ne se trouva rien sur les lèvres à dire à ce jeune inconnu qui doit dépenser plus tard tant de génie à réchauffer sa cendre. Pour que la présentation fût complète, il fallait que Chateaubriand montât dans les carrosses du roi. Une chasse dans la forêt de Saint-Germain lui en fournit l'occasion. Dans la description de cette chasse se déploient les ressources infinies de l'écrivain. C'est une sorte de chant d'Arioste mis en tête du drame de la révolution française; et ce dernier amusement de la royauté avant son échafaud produit là un étonnant effet. On part de Versailles dans les carrosses dorés; au milieu de la forêt, les chevaux piaffent, les cors résonnent; on entend hurler la meute des chiens de Dagobert. Les vieux chênes jettent leur ombre de malheur sur cette vieille joie. Les

chardonnerets chantonnent leurs chansons du temps de Clovis sur cette tête de roi qui va tomber. Toute cette forêt est enchantée.

La révolution éclate, Chateaubriand retourne en congé à Combourg. Les états de Bretagne sont convoqués, et ils deviennent dans les Mémoires l'objet d'une longue introduction historique ; car c'est le caractère de ce livre de mêler incessamment la poésie, la biographie, l'histoire et la nature. Le bouleversement qui se prépare est déjà tout entier dans l'enceinte de ces états de Bretagne. Le peuple hurle, il veut forcer les portes. Le jeune lieutenant et les seigneurs bretons sont obligés de se faire jour l'épée à la main. Ils laissent plusieurs des leurs morts dans la rue. Cette avant-scène éloignée de la révolution retentit comme un bruit de hache au milieu des rêveries des bois de Combourg. C'est une nouvelle voix qui s'ajoute au génie futur de l'écrivain. Le politique va se joindre au poète. Il ne vivra pas comme un poète allemand seulement dans sa nuée; la réalité a déjà marché sur ses songes. La robe d'Atala, qui n'est encore que filée, est déjà tachée de sang. Elle n'aura pas seulement pour frères et sœurs Amélie, Cymodocée et le dernier des Abencerrages, mais aussi l'*Essai sur les révolutions*, la politique du *Conservateur*, et *la Monarchie selon la charte*.

Ce dur enseignement d'une révolution se continue à Paris. Chateaubriand assiste à la prise de la Bastille. Le soir, en rentrant chez lui, dans la rue du Mail, il entend quelque bruit dans la rue et regarde. On lui présente deux têtes portées sur une pique. Cette première accolade du génie révolutionnaire décide de son choix entre les partis; et plus tard ces deux têtes reparaîtront maintes fois portées en représailles devant le visage du peuple au sommet de ces phrases sanguinolentes que lui seul sait aiguiser pour cela. Il est présent au retour de la famille royale, il voit de près les pleurs de la *belle boulangère* et du *petit mitron*. Il va au club des jacobins : Robespierre, Danton, Marat, lui passent par les mains. Ce sont de terribles portraits. Vous les entendez parler, crier, gesticuler, hurler. C'est la première fois qu'ils ont été peints avec l'impartialité souveraine du poète et de l'artiste. Mirabeau aussi comparaît dans ce Pandœmonium. Chateaubriand dîne deux

fois avec lui ; Mirabeau l'enchante par ses projets romanesques, par ses histoires d'amour, par ses rêveries mêlées à ses entreprises politiques. Il y a quelque chose d'orgiaque dans ce tableau, et qui vous fait penser au plâtre moulé sur la tête encore fumante de ce mort, une heure avant les funérailles d'Achille. Vous y retrouvez chacune des morsures de la petite vérole, les escarrhes et les marques de cet invisible foudre qu'il portait en lui-même. Placée là à l'entrée des événemens pour en garder le seuil, cette figure colossale est celle de la révolution française elle-même qui vous regarde, béante, sur sa porte. Ajoutez que ces scènes sont racontées avec cette langue de la révolution qu'il a prise dans les clubs, toute criante et hurlante, et à qui lui, un des premiers, il a su donner la consistance de l'art et de la parole écrite. Car c'est une chose à remarquer que, pendant que la Convention, par ses orateurs et ses chefs, parlait encore la langue classique du dix-huitième siècle, aussi blanche que la cocarde de l'ancien régime, Chateaubriand se faisait déjà cet idiome vraiment tricolore mêlé du roi et du peuple, cousu de pourpre et de haillons, de monarchie et de démocratie, de grand et de petit, qui devait si bien représenter le mélange haletant de toutes les fortunes passées et de toutes les destinées mises à pied dans la rue. Il ramasse dès lors ces mots sans-culottes que plus tard il jettera impunément dans ses écrits politiques, et ces paroles coiffées du bonnet rouge qu'il mandera trente ans après, tout essoufflées, à la barre de la chambre des pairs.

Après cette vie des clubs vient le tableau de la vie littéraire. Chateaubriand avait retrouvé Lucile à Paris auprès de son frère. Ils s'étaient liés tous deux avec plusieurs gens de lettres. C'était Parny, toujours assoupi, comme une bayadère, au bruit de la fontaine de sa cour ; c'était Fontanes, qui ne fait là que paraître ; c'étaient beaucoup d'inconnus, Flins surtout, le seul que je me rappelle, et qui faisait grand bruit alors. Rien n'est plus amusant que ces petites passions, tant remplies d'elles-mêmes qu'elles ne voient pas les grandes qui les dévorent, et que ces pâtés d'encre qui cachent à tout ce monde nain le mot d'une révolution. On pouvait encore là parler de vers, on en récitait, on en lisait. Chateau-

briand vient à bout de faire imprimer une idylle dans *le Mercure*, et il manque en mourir de joie. On voit là à nu et mieux que partout ailleurs comment la vie ordinaire se passait à travers les menaces de la vie publique, et comment il était possible, sous le couteau, de rire, de muser, de chanter, de se promener, de méditer, d'apprendre le grec, de chercher une rime, d'aller au spectacle, de rêver et d'aimer. Tout cela se faisait cependant; mais le poète ne pouvait pas s'en contenter toujours. Les ailes et les plumes avaient crû à ce jeune oiseau de mer des grèves de Bretagne. Le temps de prendre son vol est arrivé. Qu'il parte donc! pendant que la société tout entière, moitié riant, moitié pleurant, se noie sur son arche dans le déluge du passé; qu'il aille chercher, s'il peut, à travers l'océan, la branche d'olivier du Nouveau-Monde.

Le projet de départ pour l'Amérique date de ce temps-là. Un peu plus tard, les chimères qui s'agitaient en lui n'auraient pas trouvé, pour y poser le pied, un pouce de terre en Europe; elles cherchaient, sans le savoir, une terre vierge comme elles; elles s'élevaient dans le cœur de ce jeune homme comme des troupes d'hirondelles, quand est venu le temps de la migration et qu'il leur faut ou mourir ou partir pour un autre pays. Avec cela, l'instinct du poète se cachait en lui sous l'aspect de la science. Le compatriote de Duguay-Trouin voulait devenir, avant tout, un grand navigateur. Il lui fallait naturellement découvrir au moins le passage du détroit de Behring. Il passait ses jours sur des cartes avec M. de Malesherbes. Le vieillard enviait le jeune homme. Il n'était question entre eux que de la renommée du futur géographe. Ils ne voyaient ni l'un ni l'autre, sur ce rivage lointain, ces fantômes d'amour, Chactas, Céluta, encore privés de corps, qui appelaient lamentablement leur poète nuit et jour, et ne lui laissaient ni paix ni cesse qu'il ne fût arrivé. Jusque-là les Indes-Occidentales n'avaient eu que peu ou point d'influence sur l'art européen : elles n'existaient pas pour lui. Ce devait être une des meilleures gloires de M. de Chateaubriand de découvrir, à proprement parler, l'Amérique de l'imagination, ou d'être pour nous le Cortès ou le Pizarre de la Colombie idéale. Il était naturel que ce fût un cadet

de Bretagne, né dans cet îlot de Saint-Malo, qui le premier en France allât aborder, sur l'autre rive, le grand vaisseau de poésie, tenu en panne vis-à-vis de l'Europe, tout chargé à son bord des songes et des soupirs d'un autre monde.

Il part. A Saint-Malo, il dit adieu à sa mère, qui s'était retirée dans sa ville natale depuis la mort de son père. Il s'embarque le jour même où arrive la nouvelle de la mort de Mirabeau. Viennent ici plusieurs scènes de mer, dont les premiers traits ont été déposés dans le *Génie du Christianisme*. On les retrouve en cet endroit plus familiers, plus intimes, plus mêlés de goudron et d'eau salée. Vous voyez marcher le vaisseau, voiles et bonnettes déployées, avec ses ballots, avec ses agrès, avec ses passagers, avec ses habitans de divers genres, et jusqu'au matou du capitaine, qui se raidit sur ses pates contre le tangage. Tout cela nage dans une lumière phosphorescente, à la manière de l'une des plus belles marines de Claude Lorrain. Il touche à deux îles : dans la dernière, il rencontre une courte histoire de jeune fille, véritable rose marine, que je voudrais pouvoir cueillir sur sa tige pour la placer ici. Arrivé à New-York, il se présente à Washington. On a lu déjà cette entrevue, ainsi que le parallèle de Washington et de Napoléon, sur lequel je ne reviendrai pas. Le passage du nord-ouest et les plans du géographe sont bientôt oubliés. Le poète s'enfonce dans les forêts, seul, à cheval, avec un domestique hollandais. Il visite la Louisiane, la Floride, le Canada, le pays des Siminoles, des Natchez, des Muscogulges; il cherche déjà, sans y penser, la retraite idéale du père Aubry; il lui fraie, chaque matin, à son insu, le sentier par où il passera. Les lianes l'enlacent, les oiseaux moqueurs le saluent sur les branches; les herbes des savanes qu'il regarde lui apprennent leur langue plantureuse; les vieux dattiers lui disent : « Cueillez avec votre serpe nos souvenirs et les belles fleurs de magnolias; donnez-nous une sœur, une sœur de votre fantaisie, aussi belle que nous, et qui fasse son ame de la senteur de nos rêves. » Le lieu, la scène, la langue, étaient trouvés; il ne manquait plus qu'une femme pour peupler le poème. Le voyageur arrive dans une tribu de *Bois-Brûlés;* c'est ainsi qu'on ap-

pelle les Indiens métis, nés des sauvages et des Européens. Il remonte avec eux le Mississipi. Il y avait dans cette tribu deux Floridiennes qui s'éprennent d'amour pour lui; elles ne le quittent plus, elles le suivent dans une île, elles s'y enferment avec lui; pendant la nuit, elles se couchent toutes deux près de sa natte, et la jalousie les fait veiller toutes deux. Leurs jeux ne sont pas moins extraordinaires qu'elles : elles rencontrent une tortue sur le rivage; la plus jeune s'assied sur le dos de la tortue, et l'autre la pousse devant elle avec des lianes, en lui jetant des fleurs et des coquillages. Une fois, c'était le matin, on entend un coup de sifflet et la voix rude d'un Bois-Brûlé; les deux pauvres *femmes peintes* se lèvent en sursaut et quittent l'île. En se réveillant, le voyageur voit la tribu qui se rassemble; des buffles et des taureaux beuglent et se précipitent; une grande poussière s'élève; des hommes jettent sur deux chevaux vigoureux les deux Floridiennes: tout part au galop et disparaît. C'est Atala qui fuit sur ce cheval; c'est elle, c'est cette Floridienne bourbeuse que vous voyez passer, qui s'en va se laver au loin dans la source du poète. Son fouet retentit à travers les bois; elle va, elle va frapper à la porte du père Aubry, dans le pays où vivent Amélie, René, Chactas. Son cheval souffle et écume. Elle ne s'arrêtera plus qu'elle n'ait atteint la dernière limite de l'idéal et de la beauté imaginaire.

Sans doute Atala n'était pas la seule de sa famille qui errait dans les forêts quand Chateaubriand l'a rencontrée. J'imagine qu'elle avait maintes sœurs inconnues, auxquelles il ne manque à présent encore que leur poète. Certainement il y en a d'immortelles qui chevauchent à cette heure avec les Gauchos dans les Pampas du sud, et dont on saura l'histoire plus tard. Il y en a de ces ames en peine, qui pleurent toutes nues dans les *lianes*, au bord de l'Océan, et qui regardent depuis l'éternité s'il ne viendra pas, le vaisseau qui leur doit apporter le lin et le fil pour les habiller de gloire. Il y en a de ces fantômes d'art qui attendent, comme Virginie, au bord des rivières, que leur Paul les prenne dans ses bras, avec leurs robes brumeuses, et qu'il les porte de l'autre côté, toutes palpitantes d'aise, sur l'herbe et sur les mousses

Il y en a d'autres qui montent et descendent le long des Andes, dans une insupportable angoisse, et qui psalmodient là d'éternelles chansons d'amour, dans le vent et la bruyère, en cherchant à travers l'immensité celui qui doit venir un jour leur donner un nom et une langue humaine.

Malgré tout cela Chateaubriand interrompt tout d'un coup son voyage. Le journal d'un planteur qui annonce l'arrestation du roi à Varennes le réveille au milieu de ces songes. Il repasse en France. Une tempête essuyée sur les côtes lui fournit une des plus belles pages des Mémoires. En arrivant en Bretagne, il se marie. Ici le livre descend à une si profonde intimité qu'il m'est impossible de l'y suivre. Tout ce qu'il m'est permis de dire, c'est que vous sentez un souffle saint tout nouvellement sorti du cloître qui entre en ce moment dans le récit, et une ame de chrétienne qui circule en cet endroit dans le langage de l'écrivain. Les événemens qui suivent sont déjà connus, je ne fais que les rappeler : son émigration avec son frère, — son arrivée à Bruxelles au milieu de l'état-major de l'armée des princes, — on lui refuse du service, — il s'engage dans le bataillon des volontaires royaux de Bretagne, — le siége de Thionville, — il y est blessé à la cuisse. La petite-vérole et la dyssenterie se joignent à cette blessure. Le corps d'armée des émigrés se dissout. — Chateaubriand fait la retraite à pied. — A Namur, des femmes lui donnent une couverture et veulent le mener à l'hôpital, — son évanouissement dans les Ardennes, — il est ramassé par des bûcherons et mis dans un fourgon du prince de Ligne. Il retrouve son frère à Bruxelles. — De là il va prendre la mer à Ostende et débarque mourant chez son oncle dans l'île de Guernesey. Cette affreuse histoire est mêlée de rire fiévreux, de chant d'alouettes, de descriptions de lieux et de combats de nuits que l'on retrouvera dans la vie d'Eudore. Il fallait que le grand écrivain contemporain de Napoléon eût senti l'odeur de la poudre et en eût au moins barbouillé ses doigts. Ce soldat qui montait la garde en sentinelle perdue contre la révolution française avait d'ailleurs un fusil dont le chien ne partait pas. Quand on le relevait de faction, et qu'il ne faisait pas le feu au

bivouac, ou qu'il ne lavait pas ses chemises, il s'asseyait dans les fossés et rêvait ou écrivait. Mais il avait déjà sur les lèvres deux de ces noms qui ouvrent d'eux-mêmes sans frapper les portes barricadées, et font passer la nuit sur les murailles. Si on lui eût demandé le mot d'ordre pour entrer dès ce temps-là dans la ville des esprits immortels, il aurait pu déjà répondre : *René, Atala.*

Un jour à Jersey son oncle entre dans la chambre du malade; il était en deuil de la tête aux pieds; on venait d'apprendre la mort de Louis XVI.

Un peu après, dans la crainte de gêner cet oncle, Chateaubriand passe à Londres. Il trouve là pour compagnons d'anciens officiers de l'armée de Condé et de vieux prêtres non assermentés. C'est ici que commence une longue agonie qui semble devoir finir comme celle de Gilbert et de Chatterton. Le jeune émigré reste sans argent et sans ressource; il habite avec un ami un taudis dont la fenêtre donnait sur un cimetière. Les jours où il faisait froid les deux amis demeuraient au lit, ne pouvant point allumer de feu. Ils restent ainsi une fois plusieurs jours sans manger. Quand Chateaubriand passait dans la journée devant une boutique de boulanger, il s'arrêtait et se tenait aux murs, tout près de s'évanouir. Son compagnon de chambre perd courage; il se frappe plusieurs coups dans la poitrine avec un canif, et il est sur le point d'en mourir. Heureusement le hasard vient à leur secours; Chateaubriand reçoit de sa famille quelque argent qu'il n'attendait pas; et pour comble de bien un de ces hommes à ressource qui étaient alors la fortune des émigrés lui offre d'aller déchiffrer pour un libraire de vieux manuscrits dans un comté d'Angleterre. Ce fut ce qui le sauva et ce qui faillit le perdre encore.

Dans ce comté, et dans la ville où il s'était rendu, il y avait une veuve qui vivait retirée avec sa fille; Chateaubriand fait leur connaissance. Dans une partie de chasse à cheval, il se casse la jambe. Ce fut dès lors chez elles qu'il demeura, et ce fut Charlotte qui prit soin de lui dans sa convalescence. Mais rien sur terre ne pourrait obtenir de moi de me faire raconter plus avant cette histoire : ni la vie douce et recueillie, ni les rêveries près du

piano, ni les lectures du Dante et de Pétrarque, ni les jours monotones et remplis. Remplis de quoi? Je n'en sais rien. Et puis ce mot qui éclate tout à coup dans cette maison paisible, comme un tonnerre : « Madame, je suis marié! » Et puis ce long silence, et puis ces vingt ans écoulés sans nouvelles, et puis après cela cette dame tout en noir, avec ses deux enfans aussi en noir, qui entre dans le cabinet de l'ambassadeur français à Londres; et puis ces éternels « Vous en souvenez-vous? » qui reviennent et reviennent toujours, et vous creusent le cœur comme une larme qui tombe de haut et de loin. Ah! c'est à s'en désespérer et à ne s'en jamais guérir.

C'est une de ces courtes histoires où l'on met dans une heure tout son génie si l'on en a. L'écrivain disparaît, l'homme reste; les mots ne sont plus des mots, ils ont des aiguillons, et leurs poisons se trempent dans votre souvenir. Prenez garde que vous ne marchez plus ici sur des fables. Tout ici a des larmes pour pleurer : le seuil, la porte, la mère, la fille, et le bord du chemin de Londres qui ne ramènera plus son voyageur. Vous voilà descendu au dernier fond de la vie réelle; tendez votre main, que son serpent vous morde à votre tour.

Ici s'arrête la partie déjà achevée des Mémoires; elle ne va pas plus loin que 1800. La vie du voyageur finit, celle de l'écrivain commence. Le dur noviciat du poète, il l'a fait sans se plaindre. Il peut mettre désormais la plume à la main. Il a souffert le froid et le chaud, l'adieu et le retour; il a espéré, il a désiré; il a fait le tour de tous ses rêves. Qu'il écrive maintenant dans de longs volumes le poème intarissable de sa jeunesse. Par ce que nous savons de lui, nous pourrions déjà dire quelles seront ses idées, quelles leur forme et leur couleur. Nous connaissons les personnages principaux qui vont paraître devant nous, transfigurés par l'art. Combourg, la Bretagne, l'Amérique; voilà le fond sous lequel toute pensée qui vient de lui subsistera. Dans ce ciel idéal on verra marcher, s'arrêter, s'asseoir, se relever comme des ressuscitées une autre Lucile plus pâle que la Lucile terrestre, une autre Floridienne plus belle que celle des Florides. L'océan At-

lantique lui a montré ses grands couchers de soleil. Il a regardé long-temps dans l'océan des lacs *tranquilles;* il a écouté jusqu'au soir le bruit des oiseaux qui s'endorment dans les forêts. Il lui fallait encore, outre cela, voir jusqu'au fond dans le cœur et la passion d'une femme, et y puiser ces larmes que le génie n'invente pas. Charlotte vient d'en pleurer assez, Dieu merci! de ces larmes divines pour en tremper toute la vie sa plume, et pour remplir, s'il veut, sans y laisser ni blanc ni marge, son livre jusqu'à la dernière page.

M. de Chateaubriand est séparé des traditions littéraires de l'ancienne France par une révolution; il y a entre le siècle de Louis XIV et lui la monarchie de moins. Il dit quelque part qu'il écrit sur un tombeau, je le crois bien; dans ce tombeau dort avec son écusson un passé de mille ans : il mène le deuil de tous les morts que 89 a faits. A tous ceux qui n'ont point de sépulcre, à la féodalité, à la royauté, à l'église, à l'aristocratie, à toutes ces illusions finies et trépassées, il donne une voix pour se plaindre et des larmes pour pleurer. Après ces funérailles des anciens droits et des anciens pouvoirs, c'est lui qui a mission d'écrire l'inscription de tout ce monde détruit en une année. Sur l'un il écrit : Je m'appelle espérance! Sur l'autre : Et moi désir! Sur l'autre : Je m'appelle royauté! Sur l'autre : J'étais la foi quand j'étais quelque chose! Ses premiers ouvrages sont une sorte de chant ossianique que chantent toutes les ames qui ont perdu leurs corps dans le tombereau de la révolution, et qui ne le retrouveront pas. La feuille séchée dans la cour du château de René, c'est celle qui est tombée du chêne de la vieille royauté; le beffroi sans cloches et sans battans, c'est le beffroi de la tour de l'aristocratie qui s'est usé à crier jour et nuit : Au secours! Dans la fosse que creuse le père Aubry avec sa pelle, mettez d'avance, au lieu d'Atala, les vains désirs d'une société qui commence, et dans la cellule d'Amélie tous les soupirs d'un monde qui s'en va. Il y a entre la mort et le génie de cet écrivain un pacte que rien ne peut briser, et sans lequel il ne serait pas; il sera instruit, avant les autres, de tout ce qui va mourir, de tout ce qui meurt, de tout ce

qui est déjà mort; et quand, après quinze ans, ce fantôme de royauté que l'on croyait avoir dispersé et décapité, reparaîtra silencieusement, avec la restauration, au milieu de la France stupéfaite, et qu'il arrivera au trône sans que personne, au milieu de tant de corps vivans, puisse l'empêcher ni d'y monter, ni d'en descendre, cet homme sera encore là pour saluer du doigt ce mort couronné, pour le reconnaître et pour l'appeler par son nom; et quand il disparaîtra, ce sera lui encore qui suivra sa vapeur dans les ruines, partout où elle se cachera, et qui dira, comme dans *Hamlet :*

« Ce fantôme est mon père ! »

Mais si par son origine, par ses sentimens, par ses souvenirs de Combourg, il relève du passé, par sa poésie il est tout entier dans l'avenir; il a beau regretter ce qui n'est plus, dès qu'il parle ou qu'il écrit, le voilà dans l'art l'homme le plus révolutionnaire de son temps. Chacun de ses livres est, sans qu'il y pense, une pierre ôtée au donjon de l'ancien régime, où l'imagination de la France restait embastillée sous les lettres de cachet du sensualisme et de l'abbé Delille; il attaque le nouveau siècle, et il le sert et il le devance, sans le savoir, plus que personne, par les témérités de sa fantaisie; il le couronne, et il croit le tuer; il lui apprend à ce géant au berceau à balbutier sa véritable langue, et à oser dans l'idéal autant qu'il a osé dans la réalité.

Certes, après la poésie ridée du dix-huitième siècle qui branlait la tête sur le fauteuil de Voltaire, en séchant son encre avec la cendre de toutes les espérances humaines, ce dut être une belle journée que celle où naquit cette poésie du jeune siècle. On aurait dû sonner les cloches, comme pour une fille de rois, pour cet enfant de bon augure qui montrait assez que l'humanité n'était ni morte, ni vieillie, et que son sang coulait encore bien dans ses veines. Venez, venez, il nous est né une fille, une fille de roi; elle pleure et se lamente, parce qu'elle est bercée dans l'orage; ses langes sont cousus par des génies de Bretagne. Dans ses cheveux elle porte une fleur qui ne fleurit qu'en Amérique; tous les oiseaux en sont joyeux, parce qu'elle ressemble au vert printemps. Quand

elle sera grande, elle sera l'héritière du vieux monde qui pleure pensant qu'il va mourir.

Pendant les trois derniers siècles qu'avait vécu la monarchie en France, en même temps que tous les pouvoirs politiques avaient été réunis sur le trône, l'imagination et le génie littéraire étaient venus aussi s'abriter près de lui. Cette littérature féodale, qui dans la première époque du génie français s'en allait librement en plein air avec les chanteurs et les trouvères, de châteaux en châteaux, à travers les clairières, avait été obligée de quitter ses belles tours et ses perrons et l'abeille bourdonnante des provinces, pour venir s'enfermer avec l'état dans les rues et les murs de Paris. Tant que dura la même forme politique, elle ne mit pas le pied hors des portes; il fallut dire adieu aux vieilles forêts, aux fleuves, à la mer, à tout ce qui n'était pas de l'homme; de la nature entière il lui restait un pan du ciel qu'elle entrevoyait de sa fenêtre. La royauté l'avait poussée dans sa ville et fermée aux verrous. Dans cette prison, il y fallut passer trois siècles. Ainsi se forma en France une poésie urbaine et sociale pour qui la nature n'existait pas, et que l'on ne retrouve à ce degré d'abstraction dans aucun autre pays; mais quand la monarchie fut renversée, pour ne jamais renaître, cette même poésie qui étouffait et s'étiolait dans ces murailles, fut la première à s'échapper; le toit qui l'avait abritée venait de s'écrouler. Elle leva la tête, et vit pour la première fois le ciel et l'infini à découvert : elle avait pour ainsi dire le mal du pays en songeant aux bois, aux îles, à l'Océan, à tout ce qu'elle ne connaissait pas. Avec Bernardin de Saint-Pierre et avec M. de Chateaubriand elle se mit en quête de tous côtés, elle ne voulut pas reprendre haleine qu'elle n'eût abordé avec le vaisseau de Paul et Virginie les îles des Indes-Orientales, et avec Chactas les lacs de la Louisiane. Si on l'avait laissé faire, elle se serait consumée sur la corolle d'une fleur, sur une mousse, sur un insecte dans cette mousse, tant ces choses lui étaient redevenues nouvelles. Après le bouleversement et la ruine apparente de l'état social, ce fut une littérature pleine d'avenir que celle qui montra ainsi, même à travers ses larmes, la nature qui reverdissait, l'oi-

seau qui chantait en secouant ses plumes au bord de ce chaos, et le soleil de l'Atlantique et des savanes qui remplissait son urne de gloire pour Marengo et Austerlitz.

Deux écrivains restèrent pour attester que la révolution politique avait passé dans l'art et la parole écrite : Mme de Staël et M. de Chateaubriand; leur voix murmure et retentit à tous deux dans le vide de l'empire, comme dans une urne d'airain qu'agite incessamment une main surhumaine; mais ni l'un ni l'autre ne trouva un mot pour saluer l'empereur. Ce devait être une des originalités de cet homme de ne point réfléchir son nom dans les génies contemporains et de marcher sans laisser d'ombre. Sa gloire, tant qu'il vivait, devait se faire toute seule; elle n'avait pour écho que sa voix et pour poème qu'elle-même. Tout se tait dans le sable quand le lion royal se lève et passe.

Cet isolement des intérêts politiques fut ce qui donna à l'imagination de M. de Chateaubriand, sous l'empire, la faculté de se développer sans limites. D'un côté était le peuple avec son empereur, et de l'autre cette fantaisie errante qui se promenait au loin sur tous les rivages, sans aucun rapport apparent avec ce qui était là, ne vivant que sur des ruines, sans vouloir toucher au présent, et qui semblait chercher çà et là dans la poussière un monde perdu. Mieux il s'était séparé de l'ombre du géant, mieux il put croître à son aise; il grandissait par son isolement, il devenait là une de ces choses sans nom que le peuple se montre au doigt, en demandant ce qu'elles sont. Dans la solitude de sa pensée, monté sur tous les débris des souvenirs et des traditions de l'ancienne société, c'est lui qui contemplait véritablement du haut des quarante siècles de cette pyramide funèbre la grande bataille de l'empire.

Sous la restauration, quelle a été la mission de M. de Chateaubriand? Sa mission a été de faire l'oraison funèbre de la monarchie en France et en Europe. Après lui rien ne peut se dire de sérieux ni de durable sur cette question; il a rendu au monde cet infini service de résumer pour une dernière fois, dans une admirable langue, les prétentions de la royauté, et de donner son dernier mot à la société présente. Qui est-ce qui aujourd'hui parlerait

encore avec autorité de monarchie selon la Charte, de royauté constitutionnelle, d'hérédité et de liberté politique? S'il n'a pas pu convertir la France à ces formules, et si elle lui a échappé une fois, qui est-ce qui se chargera de la reprendre et de la tenir engagée dans ces termes? Dans la coupe de son génie, il a présenté au monde moderne le breuvage de la royauté, et quand le monde l'a trouvé amer, qui donc le lui fera boire désormais jusqu'à la lie, et qui saura mieux dorer le vase?

Monarchie féodale, monarchie absolue, monarchie représentative, il leur a donné à chacune leur expression la plus pittoresque et la plus belle; il a tiré de chacune d'elles tout ce qu'elle pouvait dans notre temps produire d'éloquence, de poésie et d'art. Quant au mot, il l'a fait résonner si bien et si haut, qu'après lui il ne rend plus de son; désormais aucune royauté ne peut l'aimer, pas plus que Louis XIV n'aimait à voir de sa fenêtre les caveaux de Saint-Denis; car il est ce fossoyeur de Shakspeare qui ne relève de terre que des chefs qui ont porté couronne ou diadème; et sa parole est un sépulcre plein d'aromes où s'abîme, magnifiquement vêtu, le principe de tout ce qui s'est appelé parmi les hommes monarchie.

Les dernières pages que M. de Chateaubriand ait écrites sont l'itinéraire de son voyage au château de Prague en 1833, conclusion anticipée du drame qui a commencé, dans ses Mémoires, avec les fanfares et la chasse de Louis XVI dans la forêt de Saint-Germain. Il ne m'appartient pas de suivre l'écrivain dans les confidences où il pénètre, ni de surprendre le secret de l'intérieur d'une cour désarmée. Tout ce que je sais, c'est que ce n'est pas seulement un homme que l'Europe tient à son ban dans ce château, mais un principe; non pas seulement un roi, mais une royauté; non pas seulement une famille, mais une institution; non pas seulement une institution, mais une société. Ce ne sont pas des personnes qui vivent là, mais des symboles, et c'est la grandeur qui leur reste et que rien ne leur ôtera. Tout a un sens dans ces murailles tant qu'elles les habiteront, la porte, l'escalier, le fossé, le pont-levis... et même à cette triste table de la vieille

monarchie de France, où toutes les places semblent remplies, il y a plus d'un siége vide encore qui attend son convive couronné avec le pain et le vin et le sel de l'exil.

Tel qu'il est, ce château de Prague ressemble à cet autre château d'Allemagne qu'habite encore l'empereur Barberousse. Depuis bientôt mille ans, le vieil empereur y est assis sur son trône, dans une salle basse; il dort appuyé sur son coude. Devant lui est une table de pierre, et sur cette table sa barbe roule en flocons et en fait sept fois le tour. Son écusson pend à un poirier qui a crû sur une tourelle. Toutes les fois que le vent frappe l'écusson, Barberousse se réveille, il secoue ses cheveux et il demande si la corneille vole encore autour de la montagne, et quand l'écho dit : Oui, il répond : Eh bien! je veux encore dormir cent ans! Le vieil empereur, c'est le passé qui ne peut pas se ranimer et reprendre la vie; la corneille, c'est l'oiseau de l'avenir qui jamais ne se repose. Dormez donc sur votre coude vos cent années, sociétés qui croyez être et n'êtes plus! dormez, illusions finies, espérances découronnées, tant qu'il lui restera à elle ses deux ailes pour voler!

EDGAR QUINET.

ROYAL TIMBRE 5c. SIXTE

MA TRAVERSÉE EN AMÉRIQUE.

Relâche à l'île Saint-Pierre[1].

Il y a vingt-deux ans, je viens de le dire, que j'esquissais, à Londres, *les Natchez* et *Atala :* j'en suis précisément, dans mes Mémoires, à l'époque de mes voyages en Amérique. Cela se rejoint à merveille. Supprimons ces vingt-deux ans, comme ils sont en effet supprimés dans ma vie, et partons pour les forêts du Nouveau-Monde ; le récit de mon ambassade viendra à sa date, quand il plaira à Dieu. Mais pour peu que je reste ici quelques mois, j'aurai le loisir d'arriver de la cataracte de Niagara à l'armée des princes en Allemagne, et de l'armée des princes à ma retraite en Angleterre. L'ambassadeur du roi de France pourra raconter l'histoire de l'émigré français dans le lieu même où celui-ci était exilé. Il s'agit d'abord de mers et de vaisseaux : ne suis-je pas bien placé à Londres pour parler de ces choses-là?

Vous avez vu que je me suis embarqué à Saint-Malo. Nous sortîmes de la Manche, et l'immense houle venant de l'ouest nous annonça notre entrée dans l'Atlantique.

Il est difficile aux personnes qui n'ont jamais navigué de se faire

(1) M. Edgar Quinet, dans son article, parle du départ de M. de Chateaubriand et de sa peinture de l'Océan; mais le lecteur ne connaîtrait qu'imparfaitement ce passage des Mémoires si l'auteur n'avait daigné lui-même nous communiquer son propre texte, que nous nous estimons heureux de pouvoir donner ici. (*N. du D.*)

une idée des sentimens qu'on éprouve, lorsque du bord d'un vaisseau on n'aperçoit de toutes parts que la face sérieuse et menaçante de l'abîme. Il y a dans la vie périlleuse d'un marin une indépendance qui tient de l'absence de la terre : on laisse sur le rivage les passions des hommes ; entre le monde que l'on quitte et celui que l'on cherche, on n'a pour amour et pour patrie que l'élément sur lequel on est porté. Plus de devoirs à remplir, plus de visites à rendre, plus de journaux, plus de politique. La langue même du matelot n'est pas la langue ordinaire ; c'est une langue telle que la parlent l'océan et le ciel, le calme et la tempête. Vous habitez un univers d'eau parmi des créatures dont le vêtement, les goûts, les manières, le visage, ne ressemblent point aux peuples autochthones ; elles ont la rudesse du loup marin et la légèreté de l'oiseau. On ne voit point sur leur front les soucis de la société ; les rides qui le traversent ressemblent aux plissures de la voile diminuée, et sont moins creusées par l'âge que par la bise, ainsi que dans les flots. La peau imprégnée de sel de ces créatures est rouge et rigide comme la surface de l'écueil battu de la lame.

Les matelots se passionnent pour leur navire ; ils pleurent de regret en le quittant, de tendresse en le retrouvant. Ils ne peuvent rester dans leur famille ; après avoir juré cent fois qu'ils ne s'exposeraient plus à la mer, il leur est impossible de s'en passer, comme un jeune homme ne peut s'arracher des bras d'une maîtresse orageuse et infidèle.

Dans les docks de Londres et de Plymouth, il n'est pas rare de trouver des *sailors* nés sur des vaisseaux : depuis leur enfance jusqu'à leur vieillesse, ils ne sont jamais descendus au rivage ; ils n'ont vu la terre que du bord de leur berceau flottant ; spectateurs du monde où ils ne sont point entrés. Dans cette vie réduite à un si petit espace, sous les nuages et sur les abîmes, tout s'anime pour le marinier : une ancre, une voile, un mât, un canon, sont des personnages qu'on affectionne et qui ont chacun leur histoire.

La voile fut déchirée sur la côte du Labrador ; le maître voilier lui mit la pièce que vous voyez.

L'ancre sauva le vaisseau quand il eut chassé sur ses autres ancres, au milieu des coraux des îles Sandwich.

Le mât fut rompu dans une bourrasque au cap de Bonne-Espérance : il n'était que d'un seul jet ; il est beaucoup plus fort depuis qu'il est composé de deux pièces.

Le canon est le seul qui ne fut pas démonté au combat de la Chesapeak.

Les nouvelles du bord sont les plus intéressantes : on vient de jeter le loch ; le navire file dix nœuds.

Le ciel est clair à midi ; on a pris hauteur : on est à telle latitude.

On a fait le Point : il y a tant de lieues gagnées en bonne route.

La déclinaison de l'aiguille est de tant de degrés : on s'est élevé au nord.

Le sable des sabliers passe mal : on aura de la pluie.

On a remarqué des procellaria dans le sillage du vaisseau : on essuiera un grain.

Des poissons volans se sont montrés au sud : le temps va calmer.

Un éclairci s'est formé à l'ouest dans les nuages : c'est le Pied du vent ; demain le vent soufflera de ce côté.

L'eau a changé de couleur ; on a vu flotter du bois et des goëmons ; on a aperçu des mouettes et des canards ; un petit oiseau est venu se percher sur les vergues : il faut mettre le cap en dehors, car on approche de terre, et il n'est pas bon de l'accoster la nuit.

Dans l'épinette il y a un coq favori et pour ainsi dire sacré, qui survit à tous les autres ; il est fameux pour avoir chanté pendant un combat, comme dans la cour d'une ferme au milieu de ses poules. Sous les ponts habite un chat : peau verdâtre zébrée, queue pelée, moustaches de crin, ferme sur ses pates, opposant le contre-poids au tangage et le balancier au roulis ; il a fait deux fois le tour du monde, et s'est sauvé d'un naufrage sur un tonneau. Les mousses donnent au coq du biscuit trempé dans du vin, et

matou a le privilége de dormir, quand il lui plaît, dans le vitchoura du second capitaine.

Le vieux matelot ressemble au vieux laboureur; leurs moissons sont différentes, il est vrai. Le matelot a mené une vie errante, le laboureur n'a jamais quitté son champ, mais ils connaissent également les étoiles, et prédisent l'avenir en creusant leurs sillons : à l'un l'alouette, le rouge-gorge, le rossignol; à l'autre la procellaria, le courlis, l'alcyon; leurs prophètes. Ils se retirent le soir, celui-ci dans sa cabine, celui-là dans sa chaumière; frêles demeures où l'ouragan qui les ébranle n'agite point des consciences tranquilles.

If the wind tempestuous blowing,
Still no danger they descry:
The guiltless heart its boon bestowing,
Sooth them with its *lolly boy, lolly boy*, etc., etc.

« Si le vent souffle orageux, tranquilles ils n'apercoivent aucun
» danger. Le cœur innocent, en leur versant son baume, les
» berce avec ses *dodo, l'enfant do; dodo, l'enfant do*, etc. »

Le matelot ne sait où la mort le surprendra, à quel bord il laissera sa vie, casaque usée : peut-être, quand il aura mêlé au vent son dernier soupir, sera-t-il lancé au sein des flots attaché sur deux avirons pour continuer son voyage; peut-être sommeillera-t-il enterré dans un îlot désert que l'on ne retrouvera jamais, ainsi qu'il a dormi isolé dans son hamac, au milieu de l'Océan.

Le vaisseau seul est un spectacle : sensible au plus léger mouvement du gouvernail, hippogriffe ou coursier ailé, il obéit à la main du pilote, comme un cheval à la main du cavalier. L'élégance des mâts et des cordages, la légèreté des matelots qui voltigent sur les vergues, les différens aspects dans lesquels se présente le bâtiment, soit qu'il vogue penché par un autan contraire, soit qu'il fuie droit devant un aquilon favorable, font de cette machine savante une des merveilles du génie de l'homme. Tantôt la lame et son écume brise et rejaillit contre la carène; tantôt l'onde

paisible se divise sans résistance devant la proue. Les pavillons, les flammes, les voiles, achèvent la beauté de ce palais de Neptune. les plus basses voiles déployées dans leur largeur, s'arrondissent comme de vastes cylindres ; les plus hautes comprimées dans leur milieu, ressemblent aux mamelles d'une syrène. Animé d'un souffle impétueux, le navire avec sa quille, comme avec le soc d'une charrue, laboure à grand bruit le champ des mers.

Sur ce chemin de l'Océan, le long duquel on n'aperçoit ni arbres, ni villages, ni villes, ni tours, ni clochers, ni tombeaux ; sur cette route sans colonnes, sans pierres milliaires, qui n'a pour bornes que les vagues, pour relais que les vents, pour flambeaux que les astres, la plus belle des aventures, quand on n'est pas en quête de terres et de mers inconnues, est la rencontre de deux vaisseaux. On se découvre mutuellement à l'horizon avec la longue vue ; on se dirige les uns vers les autres. Les équipages et les passagers s'empressent sur le pont. Les deux bâtimens s'approchent, hissent leur pavillon, carguent à demi leurs voiles, se mettent en travers. Quand tout est silence, les deux capitaines, placés sur le gaillard d'arrière, se hèlent avec le porte-voix : « Le nom du navire? de quel port? le nom du capitaine? d'où vient-il? combien de jours de traversée? la latitude et la longitude? Adieu, va! » On lâche les ris, la voile retombe. Les matelots et les passagers des deux vaisseaux se regardent fuir sans mot dire ; les uns vont chercher le soleil de l'Asie, les autres le soleil de l'Europe, qui les verront également mourir. Le temps emporte et sépare les voyageurs sur la terre plus promptement encore que le vent ne les emporte et ne les sépare sur l'Océan : on se fait un signe de loin : *Adieu, va!* Le port commun est l'éternité.

Et si le vaisseau rencontré était celui de Cook ou de Lapeyrouse?

Le maître de l'équipage de mon vaisseau malouin était un ancien subrecargue appelé Pierre Villeneuve, dont le nom seul me plaisait, à cause de la bonne Villeneuve. Il avait servi dans l'Inde, sous le bailli de Suffren, et en Amérique, sous le comte d'Estaing : il s'était trouvé à une multitude d'affaires. Appuyé sur l'avant du

vaisseau auprès du beaupré, de même qu'un vétéran assis sous la treille de son petit jardin dans le fossé des Invalides, Pierre en mâchant une chique de tabac qui lui enflait la joue comme une fluxion, me peignait le moment du branle-bas, l'effet des détonations de l'artillerie sous les ponts, le ravage des boulets dans leurs ricochets contre les affûts, les canons, les pièces de charpente. Je le faisais jaser des Indiens, des nègres, des colons; je lui demandais comment étaient habillés les peuples, comment les arbres faits, quelle couleur avaient la terre et le ciel, quel goût les fruits, si les ananas étaient meilleurs que les pêches, les palmiers plus beaux que les chênes. Il m'expliquait tout cela par des comparaisons prises des choses que je connaissais: le palmier était un grand chou, la robe d'un Indien celle de ma grand'mère; les chameaux ressemblaient à un âne bossu; tous les peuples de l'Orient, et notamment les Chinois, étaient des poltrons et des voleurs. Villeneuve était de Bretagne, et nous ne manquions pas de finir par l'éloge de l'incomparable beauté de notre patrie.

La cloche interrompait nos conversations; elle réglait les quarts, l'heure de l'habillement, celle de la revue, celle des repas. Le matin, à un signal, l'équipage rangé sur le pont dépouillait la chemise bleue pour en revêtir une autre qui séchait dans les haubans. La chemise quittée était immédiatement lavée dans des baquets, où cette pension de phoques savonnait aussi des faces brunes et des pates goudronnées.

Aux repas du midi et du soir les matelots, assis en rond autour des gamelles, plongeaient l'un après l'autre, régulièrement et sans fraude, leur cuiller d'étain dans la soupe flottante au roulis. Ceux qui n'avaient pas faim vendaient pour un morceau de tabac ou pour un verre d'eau-de-vie, leur portion de biscuit et de viande salée à leurs camarades. Les passagers mangeaient dans la chambre du capitaine. Quand il faisait beau, on tendait une voile sur l'arrière du vaisseau, et l'on dînait à la vue d'une mer bleue tachetée çà et là de marques blanches par les écorchures de la brise.

Enveloppé de mon manteau, je me couchais la nuit sur le til

lac. Mes regards contemplaient les étoiles au-dessus de ma tête. La voile enflée me renvoyait la fraîcheur de la brise qui me berçait sous le dôme céleste : à demi assoupi et poussé par le vent, je changeais de ciel en changeant de rêve.

Les passagers à bord d'un vaisseau offrent une société différente de celle de l'équipage : ils appartiennent à un autre élément ; leurs destinées sont de la terre. Les uns courent chercher la fortune, les autres le repos ; ceux-là retournent à leur patrie, ceux-ci la quittent ; d'autres naviguent pour s'instruire des mœurs des peuples, pour étudier les sciences et les arts. On a le loisir de se connaître dans cette hôtellerie errante qui voyage avec le voyageur, d'apprendre maintes aventures, de concevoir des antipathies, de contracter des amitiés. Quand vont et viennent ces jeunes femmes nées du sang anglais et du sang indien, qui joignent à la beauté de Clarisse la délicatesse de Sacontala, alors se forment des chaînes que nouent et dénouent les vents parfumés de Ceylan, douces comme eux, comme eux légères.

. . . . . .

. . . . . .

RELACHE A L'ÎLE SAINT-PIERRE DE TERRE-NEUVE.

Le gouverneur logeait dans le fort à l'extrémité de la ville. Je dînai deux ou trois fois chez cet officier, d'une grande obligeance et d'une extrême politesse. Il cultivait sous un bastion quelques légumes d'Europe. Après le dîner, il me montrait ce qu'il appelait son jardin. Une odeur fine et suave d'héliotrope s'exhalait d'un petit carré de féves en fleurs ; elle ne nous était point apportée par une brise de la patrie ou par un souffle d'amour, mais par un vent sauvage de Terre-Neuve, sans relations avec la plante exilée, sans sympathie de réminiscence et de volupté. Dans ce parfum changé d'aurore, de culture et de monde, il y avait toutes les mélancolies des regrets, de l'absence et de la jeunesse.

Nous allions ensuite causer au pied du mât du pavillon planté au haut du fort. Le nouveau drapeau français flottait sur notre tête, tandis que, comme les femmes de Virgile, nous regardions la mer qui nous séparait de la terre natale : *flentes*. Le gouverneur était inquiet : il appartenait à l'opinion battue ; il s'ennuyait d'ailleurs sur ce rocher ; retraite convenable à un songe-creux de mon espèce, mais rude séjour pour un homme occupé d'affaires ou ne portant point en lui cette passion qui remplit tout et fait disparaître le reste du monde. Mon hôte s'enquérait de la Révolution ; je lui demandais des nouvelles du passage au nord-ouest. Il était à l'avant-garde du désert ; mais il ne savait rien des Esquimaux, et ne recevait du Canada que des perdrix.

J'étais allé seul, un matin, au morne oriental pour voir se lever le soleil du côté de la France. Je m'assis au ressaut d'un rocher, les pieds pendans sur la vague qui déferlait au bas de la falaise. Une jeune marinière parut dans les déclivités supérieures ; elle avait les jambes nues quoiqu'il fît froid, et marchait parmi la rosée. Ses cheveux noirs passaient en touffes sous le mouchoir des Indes dont sa tête était entortillée ; par-dessus ce mouchoir elle portait un chapeau de roseaux du pays, en forme de nef ou de berceau ; un bouquet de bruyères lilas sortait de son sein que modelait l'entoilage blanc de sa chemise. De temps en temps elle se baissait pour cueillir les feuilles d'une plante aromatique qu'on appelle dans l'île *thé naturel*. D'une main elle mettait ces feuilles dans un panier qu'elle tenait de l'autre main. Elle m'aperçut : sans être effrayée elle vint s'asseoir à mon côté, posa son panier près d'elle et se mit, comme moi, les jambes ballantes sur la mer, à regarder le soleil.

Nous restâmes quelques minutes sans parler et sans oser nous tourner l'un vers l'autre ; enfin, je fus le plus courageux, et je dis : « Que cueillez-vous là ? » Elle leva sur moi de grands yeux noirs, timides et fiers, et me répondit : « Je cueillais du thé. » Elle me présenta son panier. « Vous portez ce thé à votre père et à votre mère ? — Mon père est à la pêche avec Guillaumy. — Que faites-vous l'hiver dans l'île ? — Nous tressons des filets ; le

dimanche nous allons à la messe et aux vêpres, où nous chantons des cantiques, et puis nous jouons sur la neige et nous voyons les garçons chasser les ours blancs. — Votre père va bientôt revenir? — Oh! non; le capitaine mène le navire à Gênes avec Guillaumy. — Mais Guillaumy reviendra? — Oh! oui, à la saison prochaine, au retour des pêcheurs. Il m'apportera dans sa pacotille un corset de soie rayée, un jupon de mousseline et un collier noir. — Et vous serez parée pour le vent, la montagne et la mer. Voulez-vous que je vous envoie un corset, un jupon et un collier d'Amérique? — Oh! non. »

Elle se leva, prit son panier et se précipita par un sentier rapide le long d'une sapinière. Elle chantait d'une voix sonore un cantique des missions :

Tout brûlant d'une ardeur immortelle,
C'est vers Dieu que tendent mes désirs.

Elle faisait envoler sur sa route des mouettes et de beaux oiseaux marins appelés aigrettes, à cause du panache de leur tête; elle avait l'air d'être de leur troupe. Arrivée à la mer, elle sauta dans un bateau, déploya la voile et s'assit au gouvernail; on l'eût prise pour la Fortune; elle s'éloigna de moi :

Vider picciola nave; e in poppa, quella
Che guidar gli doveva, fatal donzella.

Oh! oui. Oh! non, Guillaumy; l'image du jeune matelot sur une vergue, au milieu des vents, changeait en terre de délices l'affreux rocher de Saint-Pierre.

L'isole di Fortuna, ora vedete.

CHATEAUBRIAND.

Nouvelles Lettres sur l'origine de la Chouannerie.

JAMBE-D'ARGENT ET DUR-AU-FEU.

Le premier traité de paix conclu avec la Vendée et les Chouans par les commissaires de la république fut signé à la Jaunais, en Poitou, le 17 février 1796, puis à la Mabilais, près de Rennes, le 18 avril. Enfin, dans une réunion convoquée au bourg de Bazougers, près de Laval, les Chouans du Bas-Maine y accédèrent le 7 mai de la même année.

Ce traité n'eut pour résultat qu'une courte trève que ne respecta pas toujours l'animosité des partis. D'après les conventions arrêtées, les républicains pouvaient venir librement dans les campagnes faire des achats de grains pour leur approvisionnement; mais, contre les stipulations, ils imaginèrent d'envoyer des troupes pour escorter leurs convois. De là s'élevèrent de vives altercations entre les deux partis, et la reprise des hostilités ne tarda pas à s'ensuivre.

La trève avait eu pour les insurgés des conséquences funestes. Les soldats républicains, dans les relations qu'ils eurent avec les Chouans, reconnurent que ces hommes, dont ils s'étaient fait une

si terrible idée, n'étaient que de pauvres paysans d'un esprit simple et borné. Ils eurent à se moquer de leur démarche lourde, de leur maintien embarrassé, de leurs façons pleines de rusticité et de gaucherie : dès lors fut détruit ce prestige mystérieux dont la Chouannerie s'était d'abord enveloppée, et qui l'avait rendue si redoutable.

De leur côté, les insurgés, qui n'avaient jamais pensé qu'il y eût des accommodemens possibles avec les ennemis de leur Dieu et de leur roi, ébranlés dans leur foi par les concessions de leurs chefs, n'eurent plus le même enthousiasme pour la cause à laquelle ils s'étaient dévoués. Bientôt aussi ils se laissèrent corrompre par la fréquentation des soldats de la république, et, par suite de leurs rapports avec eux, l'espionnage et la trahison ne tardèrent pas à s'établir dans leurs rangs. C'était là réellement le but du gouvernement révolutionnaire en entrant en négociation, et il fut pleinement atteint.

En cet état de choses, le dimanche 27 mai 1795, un détachement assez nombreux de troupes républicaines arriva dans le bourg de Nuillé et s'y établit, tandis que ses envoyés parcouraient les métairies des environs pour réunir plusieurs charrettes chargées de blé. Toutes les campagnes du Bas-Maine étaient alors occupées militairement par les Chouans. La paroisse de Nuillé-sur-Vicoin, à deux lieues de Laval, faisait partie de la division du chef connu sous le nom de *Jambe-d'Argent*.

J'ai dit ailleurs (1) quel fut ce chef, l'un des plus remarquables, sans contredit, parmi ceux que les Chouans placèrent à leur tête. Je crois devoir répéter quelques-uns des détails que j'ai donnés sur lui.

Jean-Louis Treton, dit *Jambe-d'Argent*, était l'un des douze enfans d'un pauvre laboureur de la paroisse d'Astillé. Infirme dès sa jeunesse par suite d'une blessure à la jambe, il dut commencer par mendier sa vie ; puis, devenu grand et fort, quoique toujours

(1) Voir les *Lettres sur l'origine de la chouannerie*. 2 vol. in-8°, chez Bricon, libraire, à Paris.

boiteux, il se fit batelier sur la Mayenne; ensuite il se décida à suivre l'armée de la Vendée, malgré les représentations de ses camarades, qui lui alléguaient sa jambe malade. Il leur avait dit : « A tout risque, je veux aller me battre contre les Bleus; c'est mon devoir, car je suis resté bon chrétien, et dans l'ame je me sens bon soldat. »

Après la défaite des Vendéens au Mans et à Savenay, il revint dans son pays, où bientôt, encouragés par lui, quelques fugitifs reprirent les armes et le choisirent pour chef. Les insurgés se donnèrent alors un surnom pour ne pas compromettre leur famille ; ce fut ainsi que, par une triste allusion à son infirmité, Treton se fit appeler Jambe-d'Argent. De ce moment il établit des rapports avec la bande des quatre frères *chouans*, et comme eux il ne tarda pas à se rendre redoutable aux troupes républicaines. Un an après, dans son propre canton, au milieu des paysans qui se souvenaient de l'avoir nourri de leurs charités, le pauvre boiteux réunissant deux mille soldats sous ses ordres, étendait son autorité sur vingt-cinq paroisses; et cependant il était alors à peine âgé de vingt-trois ans. C'est que ce mendiant infirme, ce malheureux toujours souffrant, semblait réellement né pour commander. Il produisait cet effet sur tous ceux qui l'approchaient. Cela m'a été attesté par une foule de gens, et mes propres souvenirs aussi m'ont laissé de lui cette idée; mais, je dois le dire, mes souvenirs sont ceux d'un enfant d'onze ans, et je ne l'ai vu qu'une seule fois. Toujours est-il certain qu'il avait su prendre sur les Chouans un ascendant inconcevable; et quand, au plus fort du combat, sa voix vibrante, dominant tout le bruit des fusillades, venait à faire entendre son cri de guerre : *A Jambe-d'Argent! à Jambe-d'Argent!* une soudaine exaltation faisait bondir le cœur de ses soldats. Animés d'une ardeur surnaturelle, ils répétaient : *Jambe-d'Argent! Jambe-d'Argent!* et de ce moment les périls n'étaient plus pour eux un obstacle : la mort pouvait seule les arrêter.

A qui voudra lire la vie entière du vaillant boiteux, ce que je dis ici ne paraîtra point avoir la moindre exagération. Je reviens au fait dont j'ai annoncé le récit.

Jambe-d'Argent ne se fiait point aux promesses tant de fois violées des républicains, et faisait soigneusement surveiller leurs démarches. Il fut donc promptement informé de l'arrivée de leur détachement dans la paroisse de Nuillé. Il réunit aussitôt une petite troupe de ses soldats d'élite, et vint prendre poste à la closerie de la Hervétrie, à deux portées de fusil du bourg; ensuite, avec sa loyauté ordinaire, il envoya prévenir le commandant des Bleus que lui, Jambe-d'Argent, était là pour veiller à la stricte exécution du traité qui ne permettait pas aux républicains de prendre position dans le pays occupé par les Chouans. Son envoyé ne tarda pas à lui rapporter une réponse tout amicale, avec la promesse du prompt départ du détachement; mais il lui apprit en même temps qu'il avait aperçu dans l'hôtel du *Pigeon-Blanc*, buvant avec les républicains et assis à leur table, le Chouan Dur-au-Feu, un des cavaliers d'ordonnance de l'état-major. Il était venu là, au dire de l'aubergiste, annonçant hautement l'intention de s'engager parmi les Bleus, qui lui avaient fait grand accueil et aussi les plus belles promesses.

Salmon, surnommé *Dur-au-Feu*, d'abord soldat dans les troupes républicaines, avait déserté pour se joindre à l'armée de la Vendée; mais, comme il le disait lui-même, c'était moins par opinion que par l'attrait d'une vie vagabonde. Après la défaite des Vendéens au Mans, ayant eu l'occasion d'apprécier la bravoure et l'énergie de Jambe-d'Argent, il s'associa à son sort et ne le quitta plus.

Dur-au-Feu était lui-même un homme entreprenant, infatigable, plein de résolution et d'audace. Mais son séjour parmi les républicains lui ayant fait perdre ses sentimens religieux, il se laissa emporter par ses inclinations vicieuses, et sa conduite déréglée lui fit perdre toute considération parmi les Chouans.

Ici se trouve la place d'une juste remarque : c'est que, la part faite des désordres qui sont la suite inévitable des guerres civiles, presque tous les actes répréhensibles reprochés aux Chouans ont été le fait des déserteurs qu'ils reçurent dans leurs rangs. Le vrai Chouan, c'est-à-dire le paysan du Bocage combattant pour dé-

fendre sa religion opprimée, s'est toujours montré aussi désintéressé que brave, et ne s'est point souillé par les honteux excès dont quelques transfuges se rendirent coupables.

Souvent de graves accusations s'étaient élevées contre Salmon Dur-au-Feu. Le jour même dont nous parlons, une nouvelle plainte venait d'être portée contre lui, et Jambe-d'Argent, qui se repentait de sa trop longue indulgence à l'égard de cet homme, avait déclaré qu'il en ferait sévère justice. Sans doute celui-ci, averti de cette résolution, était allé se livrer aux républicains afin d'échapper au châtiment. Probablement encore un prix offert à sa cupidité devait achever de le rendre traître à son parti. Ceci pouvait avoir les suites les plus funestes.

Dur-au-Feu, ancien soldat vendéen, ayant des premiers repris les armes, se montrant tout dévoué à Jambe-d'Argent, avait dû inspirer une confiance entière. Il connaissait donc les asiles pour les blessés, les retraites des prêtres, les dépôts de munitions. Il savait toutes les ruses de guerre, tous les expédiens, toutes les ressources; il n'ignorait aucun des moyens de succès, aucunes des précautions de salut. Voilà les observations que faisaient avec effroi les Chouans que Jambe-d'Argent avait réunis à la closerie de la Hervétrie. Lui-même plus que tous les autres appréciait l'imminence du danger; il fallait sur-le-champ y porter remède. Mais faire enlever de vive force le déserteur au milieu des républicains, c'était immanquablement exciter une sanglante querelle; et Jambe-d'Argent, qui avait pris l'engagement de s'abstenir de toute provocation, ne savait point manquer à sa parole. Dans cette perplexité, un seul moyen lui paraît propre à sauver tout; d'ailleurs ce moyen n'expose que lui, il le prend sans hésiter.

Sa troupe reçoit l'ordre de se tenir prête à tout événement, mais de ne pas bouger de son poste tant qu'elle n'entendra pas de coups de fusil. Dans ce cas seulement elle doit se précipiter à l'attaque du bourg sous le commandement de *Moustache*, le chef de canton. Cela réglé, Jambe-d'Argent ordonne au capitaine de la paroisse de Nuillé, Herminié dit le *Chasseur*, homme calme et prudent, de mettre ses armes en état et de le suivre. Accompagné de

ce seul homme, il marche vers le bourg, et arrive sans obstacle jusqu'à l'auberge du Pigeon-Blanc, où le détachement républicain était réuni.

Les Bleus, qui étaient au nombre de quatre-vingts hommes environ, voulant montrer leur confiance, n'avaient point posé de sentinelle. Quand donc Jambe-d'Argent parut inopinément sur le seuil de la porte d'entrée, il y eut, parmi la troupe, un vif mouvement de surprise, qui s'accrut encore quand Dur-au-Feu laissa échapper l'exclamation : « C'est notre chef ! c'est Jambe-d'Argent ! » A ce nom, tous, officiers et soldats, se lèvent d'un mouvement spontané, offrant le salut militaire dû à un supérieur; le déserteur seul resta assis. Jambe-d'Argent rendit le salut, mais il n'entra pas et n'adressa pas la parole aux républicains.

« Dur-au-Feu, dit-il d'une voix ferme, je viens te chercher. Je te commande de me suivre à cette heure. — Je ne suis plus ton soldat, répondit le Chouan sans tourner la tête, tu n'as plus droit de me commander. » Jambe-d'Argent entrant alors dans la salle, s'avança jusqu'auprès de Dur-au-Feu : « J'ai droit sur toi, tu es mon soldat, lié par ton serment; ainsi tu me suivras, sinon (il leva sa carabine) je t'écrase sur la place ! — Tu ne l'oseras pas, » dit le déserteur en se redressant brusquement. A peine avait-il prononcé cette parole, qu'un coup de crosse de la carabine l'avait étendu par terre. Il se releva à l'instant sur les genoux, mais le sang lui jaillissait par la bouche et par le nez. « A présent, suis-moi, » reprit Jambe-d'Argent resté froid et calme.

Dur-au-Feu jeta un regard sur les Bleus; ils ne bougeaient pas, et se disaient les uns aux autres : « Le chef est dans son droit; d'ailleurs il y a ici un homme pour un homme, nous n'avons rien à voir à leurs affaires. »

Le déserteur entendit ces paroles, et se résignant, il se leva péniblement et suivit son chef. Sur un signe de celui-ci, *le Chasseur*, qui était resté en dehors, prit le bras de Dur-au-Feu, encore tout étourdi et chancelant, et le conduisit au quartier des Chouans. Pendant ce temps, les républicains étaient aussi sortis de l'au-

berge; Jambe-d'Argent les salua de la main seulement, puis il s'éloigna tranquillement.

L'un des soldats dit alors : « Voilà sur ma parole un boiteux qui ne se mouche pas du pied! » Toute la troupe se mit à rire de la plaisanterie, et rentra à l'auberge du Pigeon-Blanc, sans s'inquiéter davantage du déserteur. Une heure après, suivant la parole donnée, le détachement retourna à Laval.

Revenu au poste des Chouans, Jambe-d'Argent ne permit pas que Dur-au-Feu l'approchât. « C'est devant l'état-major, dit-il, qu'il aura ce soir compte à rendre. J'ai pour devoir de l'y faire amener, je n'ai pas autrement à m'occuper de lui. »

Le prisonnier fut conduit sous bonne garde à la métairie du Grand-Bordage, où se tenait le quartier-général. Le soir venu, douze des principaux officiers de la division s'y trouvèrent réunis : c'étaient les chefs de canton Bezier, dit *Moustache*, et Jamois, dit *Placenette;* les capitaines de paroisse, Herminié, dit *le Chasseur;* Barbier, dit *la Risque;* Quélen, dit *Houzard;* Guinoseau, dit *le Blond;* tous ceux-là fils de laboureurs, chefs *par le choix d'amitié* de leurs camarades; les autres, appelés officiers d'état-major, étaient quelques gentilshommes du pays, ou des jeunes gens de familles riches que la haute réputation de Jambe-d'Argent avait engagés à venir servir sous ses ordres. De ce nombre étaient MM. de Lancreau, de Loresse, d'Aubert, de Souvré, de Valois, etc. Plusieurs d'entre eux m'ont confirmé l'exactitude des détails que je rapporte.

Ce tribunal improvisé, établissant sa séance dans la demeure d'un paysan; ces juges sans appareil, allant s'asseoir autour de cette table où chaque jour une paisible famille venait prendre ses repas; cet auditoire composé uniquement des femmes et des enfans de la métairie, qui, pressés dans un coin, restaient là stupides d'étonnement; enfin toute cette scène éclairée par une seule petite lampe accrochée à la poutre noircie, ce n'était point là un spectacle solennel et imposant, et toutefois les assistans se montraient frappés d'une impression profonde et douloureuse. C'est que là une question de mort allait être discutée; que là étaient

appelés à prononcer sur l'existence d'un homme ceux qui, ce jour même encore, nommaient cet homme leur camarade, leur compagnon d'armes. Aussi lorsque le déserteur Salmon Dur-au-Feu fut amené devant eux, il y eut dans toute l'assemblée un mouvement involontaire de pénible frisson. Quant à l'accusé, il paraissait tranquille et assuré dans son maintien : son visage, il est vrai, était pâle et défait; mais le mouchoir taché de sang qui enveloppait sa tête en expliquait la cause, en témoignant combien la crosse de la carabine de Jambe-d'Argent l'avait rudement atteint.

Comme chacun restait silencieux et immobile, Dur-au-Feu se mit à promener son regard sur ceux qui le devaient juger; mais alors, ne voyant point parmi eux l'homme qui jusqu'ici avait été son appui, sa sauvegarde, il se montra troublé et s'écria : « Le chef ne doit-il donc pas être ici? » Un des officiers lui indiqua du geste Jambe-d'Argent qui, assis à l'écart, dans un coin obscur, tenait son visage caché dans ses mains. Il avait déclaré qu'il ne croyait pas devoir prendre part à la délibération, mais qu'il se croyait obligé d'y être présent. A sa vue, Dur-au-Feu, reprenant confiance, n'attendit point d'être interrogé : « Je ne ferai ici aucune menterie, dit-il d'un ton ferme; je conviens d'être coupable en tout ce qu'on m'accuse d'avoir fait. J'ai *fauté* grandement : ordonnez la punition; je la mérite. — Mais savez-vous bien, Salmon, répliqua un des chefs, que vous êtes accusé d'avoir voulu nous trahir, et qu'un traître doit être fusillé? Voyez si vous avez quelque chose à dire. — J'en ai assez dit, reprit l'accusé : à présent donc, à vous d'ordonner. »

L'officier se leva, alla recueillir l'opinion de chacun, puis, élevant la voix, il dit : « Au nom du conseil de guerre, et à l'unanimité, Salmon, dit Dur-au-Feu, vous êtes reconnu coupable de mauvaise conduite, manquemens à la discipline et trahison, et comme tel condamné à être fusillé sur l'heure.

— Je le mérite, je le mérite, répondit le condamné d'une voix sourde, le conseil a fait son devoir. » Alors il se retourna vers Jambe-d'Argent et demeura un moment à le regarder en silence.

Celui-ci restait immobile et la figure entièrement cachée ; Salmon s'avança vers lui : « Justice m'a été faite par ces messieurs, dit-il ; mais à cette heure le chef n'aura-t-il pas une parole de faveur à dire pour moi ? Mon ancien camarade n'a pas oublié que mon assistance lui fut bonne plus d'une fois ; et puisqu'il est le maître à tous ici.... » Jambe-d'Argent se soulevant de son siége l'interrompit : « Malheureux, dit-il, pourquoi me forcer à dire en ce moment une parole qui sera contre toi ? Oui, tu m'as assisté souvent dans les embarras et les fatigues ; pauvre estropié que je suis, je t'ai dû beaucoup, je le reconnais, mais de moi à toi il n'y a pas eu d'ingratitude, tu le sais ! — C'est vrai, c'est vrai ! s'écria Salmon. — Aujourd'hui, reprit Jambe-d'Argent, c'est affaire entre les royalistes et toi, qui as voulu les trahir et les vendre. Entre eux et toi, que suis-je ? Rien ; rien, sinon le chef qui a le devoir de commander pour que justice soit faite..... Justice vient d'être faite ; toi-même tu l'as dit. » A ces mots, Jambe-d'Argent se laissa retomber sur sa chaise, si pâle, si saisi, qu'il semblait prêt à défaillir.

En ce moment le père Joseph entra dans la maison (1). Contre l'ordinaire il s'était abstenu d'assister au conseil ; mais, comme il prévoyait l'issue de la délibération, il était resté à portée d'être averti si les tristes soins de son ministère devenaient utiles. « C'est la pensée du bon Dieu qui amène monsieur ! s'écria le condamné dès qu'il l'aperçut ; au moins donc, je ne serai pas abattu comme une bête enragée ; je ferai la fin d'un chrétien ! Allons, allons, à vous, mon père, je suis prêt à me confesser. »

Le père Joseph lui serra la main avec affection, puis il se dirigea vers une petite chambre dont la porte était entr'ouverte. Salmon fit d'abord quelques pas pour le suivre, puis tout à coup il revint vers Jambe-d'Argent. « A présent, dit-il, que je vais me

(1) Le père Joseph était un missionnaire lazariste qui, après avoir suivi l'armée de la Vendée, était resté caché dans le Maine. Quand les Chouans occupèrent le pays, il devint aumônier de la division de Jambe-d'Argent. C'était un homme de mérite et fort respecté des paysans.

préparer à mourir en chrétien, j'ose demander à mon chef de se réconcilier avec moi avant que je paraisse devant Dieu. »

A ces mots, Jambe-d'Argent se leva; il était tout navré, mais il gardait cet air de dignité qui lui était habituel; il s'avança vers le condamné, se découvrit la tête devant lui et l'embrassa; ensuite il voulut lui parler, mais il s'efforça en vain de le faire, et voyant cela il l'embrassa encore une fois. Alors Salmon se précipita dans la chambre où l'attendait son confesseur. Quant à Jambe-d'Argent, il alla s'agenouiller dans le coin du foyer, et à la lueur de la flamme qui brillait dans l'âtre, on vit des larmes couler sur ses joues. Il fit le signe de la croix, prit son chapelet, et, comme il en récitait les prières à demi-voix, tous les assistans, à son exemple, se mirent à genoux et prièrent avec lui; mais à la fin, le chef de canton Jamois, dit Placenette, qui était d'un naturel bouillant et emporté, s'écria : « Si ce qu'on a décidé gêne trop notre chef, il faut qu'il casse notre jugement. Je n'y trouverai pas à redire, j'en jure; ni les autres non plus, je le garantis bien! »

D'un geste de mécontentement, Jambe-d'Argent imposa silence à Placenette, et ne daignant pas lui répondre, il sortit en disant seulement : « Je charge Moustache de commander en mon absence! » Peu après on entendit le galop de son cheval qui s'éloignait. Alors la plupart des officiers de l'état-major sortirent aussi.

Quelques hommes de garde avaient été placés par ordre de Jambe-d'Argent dans la grange de la métairie. Moustache alla faire choix de cinq d'entre eux, leur fit prendre les armes, vérifia lui-même si elles étaient en état, et chargeant l'un d'eux de tenir la lanterne qu'il avait allumée, parce que la nuit était très-noire, il les amena à la porte de la maison. Pour lui, il entra en disant à voix haute : « A présent tous les ordres sont donnés! »

Ces paroles furent comprises de ceux pour qui elles étaient dites; car peu après, le père Joseph et Salmon, tous deux priant avec ferveur, sortirent de la chambre. Quand le condamné vit des hommes en armes à la porte, sans hésiter aucunement, sans cesser non plus de prier, il alla se placer au milieu d'eux.

Éclairé par l'homme qui portait la lanterne, le peloton se mit aussitôt en marche, et se rendit au milieu du jardin de la métairie; là on fit halte. Dur-au-Feu demanda à embrasser les hommes qui allaient le fusiller, leur disant qu'il ne leur en voulait pas, qu'ils ne faisaient que leur devoir; et, comme il s'aperçut qu'ils pleuraient, il ajouta : « Prenez-y garde, si vous vous chagrinez de la sorte, vous allez me manquer. Mais puisque je vous fais ainsi compassion, écoutez-moi : Je ne suis qu'un mauvais pécheur, et guère préparé à paraître devant le bon Dieu; donnez-moi le temps de dire encore deux mots de prière. Quand je me sentirai le cœur tourné à la contrition, tenez-vous préparés, je vous ferai signe avec la main, ce sera le moment de tirer, et ne me manquez pas! »

Cela fut ainsi convenu : Dur-au-Feu alla se mettre à genoux à dix pas en avant. L'homme qui portait la lanterne en tint la lumière dirigée sur lui, et les quatre autres attendirent le signal. Le condamné priait à haute voix; un instant il s'interrompit : « Patientez encore, dit-il, patientez, je ne suis pas prêt. » Et il se remit à prier avec une nouvelle ferveur. Deux minutes après il fit le signal; la décharge partit, il tomba; mais il n'était que blessé. Aussitôt, sans cris, sans plainte aucune, se soulevant à demi, il dit d'une voix tranquille : « Je m'y attendais bien, pleureurs, que vous alliez me manquer. Je vous le pardonne, mais ne me laissez pas ainsi dans le martyre. Que le plus déterminé d'entre vous prenne le fusil de celui qui tient la lanterne, et qu'il vienne me le décharger dans la tête... à bout portant... le canon dans mon oreille... Allons, allons!... »

Un homme lui obéit. Le malheureux dit encore : « Que Dieu me fasse miséricorde! » Le coup partit, et tout fut fini.

Cette mort pieuse et résignée d'un criminel qui, à sa dernière heure, s'est ressouvenu d'être chrétien, ne vaut-elle pas l'insensibilité orgueilleuse ou l'insouciante légèreté que l'incrédule réussit quelquefois à s'imposer?

J'ai écrit ce récit, ainsi que je l'ai annoncé en commençant, presque toujours mot à mot d'après les dires de gens qui furent ou

acteurs ou témoins dans cette affaire : Bezier, dit Moustache, chef du canton où la chose se passa ; Herminier, dit le Chasseur, capitaine de la paroisse de Nuillé-sur-Vicoin ; et enfin le métayer du Grand-Bordage, qui fut l'un des hommes commandés pour l'exécution du condamné. De plus, un grand nombre d'autres témoins m'ont garanti la vérité de ces détails. Bien que peu importans, je les ai tous minutieusement rapportés, croyant qu'ils pourraient faire envisager sous un point de vue nouveau cette Chouannerie encore si peu connue et si mal appréciée.

J.-D. Descepeaux.

CRITIQUE DRAMATIQUE.

THÉATRE-FRANÇAIS. — UNE LIAISON, COMÉDIE EN CINQ ACTES, PAR MM. MAZÈRES ET EMPIS. — MADAME DORVAL.

Nos lecteurs n'ont pas oublié sans doute un article publié par notre prédécesseur, M. Véron, *sur la nécessité d'appeler les gens de lettres aux affaires* (REVUE DE PARIS, tome XVII.) M. Véron fut pris au mot.

Avant que l'Administration, cette prosaïque administration qui a fait tant de larcins à la littérature, nous eût enlevé aussi l'auteur du JEUNE MARI et d'autres comédies dont le succès ne fut jamais contesté, M. Mazères s'était honorablement placé au théâtre entre M. Scribe et Picard. Cette place lui appartient encore, et UNE LIAISON, produit des rares loisirs que la politique militante laisse à ses fonctionnaires, ne la lui ôtera pas, quoique le cinquième acte de cette pièce n'ait pas répondu à l'attente qu'avaient fait naître dans la salle les quatre premiers. Vérité d'observation, portraits piquans, mots heureux, rien n'avait manqué au développement des situations; mais le public et les auteurs ne se sont plus trouvés du même avis au dénoûment. On nous apprend aujourd'hui que ce dénoûment a été changé. J'aurais voulu qu'on attendît au moins la deuxième ou troisième épreuve d'usage. Il m'avait semblé que ce dénoûment, écueil de l'ouvrage, n'était pas mauvais en lui-même; peut-être eût-il suffi de le mieux préparer. M. Mazères a préféré se laisser condamner sans appel.

C'est une docilité d'auteur bien rare, mais qui prouve que, comme Molière, M. Mazères tient moins à ses dénoûmens qu'à ce qui les précède.

La critique serait injuste si, en relevant les défauts d'Une Liaison, elle ne tenait pas compte de la difficulté du sujet. Toutes les situations et toutes les exceptions sociales appartiennent au poète comique. Le sujet même choisi par MM. Mazères et Empis appartient à nos mœurs. C'est presque une classe tout entière dans la société moderne que celle de ces femmes que leur position équivoque exclut de la *bonne* société proprement dite, mais qui ne sont pas non plus précisément repoussées dans la *mauvaise*. Si jamais on trouve la femme libre, je me persuade que ce sera dans cette classe d'Épicènes, chez qui ont fait fortune toutes les récentes déclamations de nos conteurs et romanciers contre le mariage; cependant, comme Mmes de Saint-Brice et Augusta, dans Une Liaison, ces dames négligent rarement de se faire épouser, lorsqu'elles croient avoir assez d'influence sur un amant pour cela; jeune ou vieux, peu importe même, tant elles ont à cœur cette espèce de réhabilitation. Sous ce rapport, les femmes en question n'ont rien de commun avec cette classe des hétaïres ou courtisanes grecques dont M. Ph. Chasles nous trace en ce moment l'histoire, classe à part aussi dans le monde athénien, mais qui n'auraient pas volontiers échangé leur poétique liberté contre les prosaïques ennuis du ménage de Socrate.

La difficulté relative du sujet d'Une Liaison, dont je parlais tout à l'heure, tient à la pruderie de notre langue dramatique. Les anciens nommaient toute chose par son nom, et les courtisanes étaient d'ailleurs les personnages habituels de leurs comédies, tandis que notre public s'effarouche du moindre mot un peu libre, et si un personnage équivoque, introduit sur notre scène, parle honnêtement, notre imagination soupçonneuse prête un coupable double sens à la plus innocente parole. Plus nous allons, plus cette hypocrisie bâillonnera la vérité d'observation et la franchise du dialogue. Molière, Le Sage, Regnard, Dancourt, avaient bien des licences que nous n'avons plus. Les Italiens et les Anglais en

sont au même point. On ne peut plus jouer à Londres Shakspeare, B. Johnson, Shirley, Vanburgh, Congrève, sans dénaturer en même temps leurs personnages et leurs façons de parler. Adieu la comédie, du jour où elle se fait collet-monté. Il faut choisir entre Molière et La Chaussée, entre les mauvais sujets de Fielding et les héros puritains de Richardson. Nous confondons si facilement nos règles dramatiques et nos principes de société, que des deux femmes dans la même catégorie, mises en scène par M. Mazères, la plus franche, la plus vraie, la comédienne Augusta, n'a pas paru de bon ton, et que le public, prenant fait et cause pour les convenances du monde, n'a pas voulu d'un dénoûment où l'autre épouse un honnête homme. Non que je prétende cependant qu'il n'y ait pas eu un peu de la faute de l'auteur : je ne trahirai pas les devoirs de la critique au point de dissimuler ses torts réels, dans une rapide analyse de la pièce.

Eugène de Rainville s'est épris d'une vive passion pour une dame qui porte dans le monde le nom de Mme de Saint-Brice. Il éprouve déjà la lassitude qui accompagne ces sortes d'attachemens comme les affections plus légitimes, hélas ! car notre pauvre humanité est bien faible et bien inconstante ; mais au lieu de profiter de la liberté qu'il aurait de rompre une chaîne qui l'importune et souvent même l'humilie, Eugène se laisse dominer par l'habitude et par l'influence d'un caractère plus adroit que le sien. La mauvaise humeur, les impatiences, les *scènes* et autres petits orages domestiques de cette *liaison* nous sont révélés par le laquais et la femme de chambre d'abord, puis par un tableau d'intérieur complet.

Eugène a quitté la France avec sa maîtresse : ils sont à Vienne, où une similitude de position a rapproché d'eux un membre du corps diplomatique, et Mlle Augusta, actrice du grand-théâtre. Mme de Saint-Brice est plus sentimentale, plus tendre ; Mlle Augusta est plus versée dans la diplomatie de la passion. C'est elle qui a droit de conseil dans cette intimité de femmes : elle se croit sûre d'amener son propre amant à ses fins, et trace à Mme de Saint-Brice le plan de conduite qui doit assurer également son ave-

nir. Or il est d'autant plus urgent pour Mme de Saint-Brice d'épouser, que, même en pays étranger, Eugène n'a pu échapper encore à sa famille : une influence redoutable, celle d'une mère, va combattre celle de la maîtresse. La mère d'Eugène est arrivée à Vienne sous prétexte de le consulter sur l'établissement de sa jeune sœur, mais bien plutôt pour le détacher de Mme de Saint-Brice, en lui offrant l'occasion de voir une jeune orpheline confiée à ses soins, et qu'elle croit plus digne que Mme de Saint-Brice de faire le bonheur de son fils. Eugène a déjà fait une comparaison peu favorable à celle-ci : aussi ose-t-il à peine lui confier le bonheur qu'il éprouve dans cette vie de famille dont il s'était sevré depuis qu'il avait quitté la France ; il préfère s'exposer à ses soupçons, en recevant chez lui à dîner, avec une sorte de mystère, sa mère, sa sœur, son beau-frère futur et la jeune orpheline. Il sait bien que Mme de Saint-Brice serait à bon droit jalouse de cette innocente partie. C'est la vertu qui a maintenant pour lui le plaisir du fruit défendu. Sa mère se prête à cette fantaisie, et, soit par calcul, soit que le prétexte qu'elle donne à cet arrangement soit le véritable, elle se fait même précéder chez son fils par sa fille et la jeune orpheline, tant elle désirerait *compromettre* Eugène avec la sage fiancée qu'elle a rêvée pour lui ! mais Mme de Saint-Brice, éveillée par la jalousie, ne souffrira pas que d'autres qu'elle occupent aussi paisiblement cet appartement de garçon. Elle fait dire à Eugène qu'il faut qu'elle le voie, qu'il le faut absolument, et, pendant qu'il accourt pour aller la rassurer, elle est trop impatiente pour l'attendre, et elle survient à l'improviste au milieu de ces deux jeunes filles, dont l'une, la sœur d'Eugène, effrayée de son air de conquérante, s'enfuit dans une chambre voisine. L'orpheline est loin de s'y opposer, quoiqu'elle ait reconnu Mme de Saint-Brice, ou plutôt parce qu'elle l'a reconnue et qu'elle ne redoute nullement de se trouver seule avec cette dame. Ce n'est pas la première fois qu'elles se voient : le premier amant de Mme de Saint-Brice fut le père de Clara, la fille adoptive de Mme de Rainville ; et cette liaison causa autrefois sa ruine et son suicide. Une explication a lieu : Clara reproche à Mme de Saint-Brice ses

fatales séductions qui lui ont coûté sa fortune et la vie de son père ; Mme de Saint-Brice repousse cette accusation en disant avoir été elle-même séduite par le père de Clara. C'est là une scène de vérité pénible qui sort du cadre de la comédie et du drame même, parce qu'une jeune fille y joue un rôle peu convenable, et s'expose à entendre d'outrageantes récriminations contre l'auteur de ses jours. La scène se complique encore lorsque survient à son tour Mme de Rainville, qui ne craint pas de descendre de sa dignité de mère, pour accabler la courtisane de ses dédains. Eugène arrive lui-même et assiste à cette scandaleuse lutte qui l'humilie dans sa famille. Mme de Rainville s'éloigne enfin avec sa fille et l'orpheline, croyant son fils plus coupable qu'il n'est réellement, et décidée à se venger à tout prix de Mme de Saint-Brice. Alors dans un tête-à-tête dont on prévoit toute l'amertume, Eugène et la courtisane en viennent à une rupture éclatante, l'irritation du dépit faisant oublier à Mme de Saint-Brice que ce n'est pas le moment de déclarer à son amant qu'il faut opter entre elle et sa mère. Ils se quittent pour ne plus se revoir. Mais on ne brise pas ainsi un lien qui dure depuis si long-temps.

Mme de Saint-Brice veut punir Eugène par un moyen qui sent un peu trop la courtisane. Depuis quinze jours elle est poursuivie par un jeune Français, M. d'Arnay, qu'elle a aimé avant M. de Rainville, et qui lui est tout à coup apparu dans Vienne, sans qu'elle sache ce qui a pu l'amener en Autriche. Elle avait feint de ne pas le reconnaître ; mais il lui revient à la pensée comme un vengeur que l'amour envoie à sa querelle ; ce sera le remplaçant d'Eugène, qui verra combien on tenait peu à lui, puisqu'on lui a trouvé si vite un successeur. Elle lui écrit donc et lui donne rendez-vous chez elle. M. d'Arnay accourt, et Mme de Saint-Brice ayant fait dire qu'elle n'y est pour personne, son nouveau chevalier ne doute plus de sa bonne fortune. D'ailleurs, c'est presque ici une restauration qui renoue la chaîne des temps ; M. d'Arnay veut recommencer son rôle d'amant heureux, en abrégeant les frais d'installation, mais Mme de Saint-Brice semble vouloir dicter une charte, ou du moins un petit protocole, et M. d'Arnay est forcé de s'as-

seoir pour parlementer, malgré toute sa *furià francese :* nous sommes dans un pays d'étiquette. Tout à coup l'entretien, moitié grave, moitié tendre, est interrompu par la femme de chambre. Quelqu'un veut violer la consigne, et prétend qu'elle ne peut être faite pour lui. « Quel est ce puissant seigneur? — C'est *monsieur.* » M. d'Arnay hoche la tête à ce mot, qui lui révèle que le terrain doit être disputé ; mais quand il apprend que *monsieur* se nomme Eugène de Rainville, notre brave chevalier est interdit, comme si ce nom avait sur lui la vertu talismanique de l'*Ilbondocani* du CALIFE DE BAGDAD. En entendant monter le premier occupant de la place, M. d'Arnay se réfugie dans un cabinet, d'où il sera l'invisible témoin de ce qui va suivre. Les cabinets au théâtre appartiennent par privilége immémorial au caprice des auteurs ; selon le besoin qu'ils en ont, le personnage qu'ils y enferment peut tout y ouïr et tout y voir, ou y être complétement intercepté comme dans une tombe. Ce cabinet-ci est un de ceux où rien n'échappe à l'œil et à l'oreille de l'acteur. Eugène de Rainville, car c'est lui, a été ramené auprès de Mme de Saint-Brice par la générosité bien plus que par l'amour; il en résulte que sa mère, résolue d'employer les grands moyens de l'arbitraire autrichien pour rompre la fatale liaison, vient d'obtenir un ordre d'incarcération ou d'exil contre Mme de Saint-Brice. Le danger que court Mme de Saint-Brice a triomphé du ressentiment d'Eugène; il retourne à elle pour la défendre ou partager son sort. Mme de Saint-Brice trouve même son amant si exalté dans sa générosité qu'elle croit le moment venu de river la chaîne de cet esprit incertain et faible. Elle n'acceptera son dévouement chevaleresque qu'à la condition de devenir sa femme. Eugène promet, et il ne sort que pour aller préparer leur fuite et leur mariage. C'est alors que M. d'Arnay reparaît, comprenant fort bien qu'il n'avait été appelé là que par un coup de tête. Mais un nouvel intérêt dicte sa conduite; il déclare s'opposer au mariage de Mme de Saint-Brice, qui, dans son explication avec son amant, vient de découvrir que M. d'Arnay n'est à Vienne que pour épouser la sœur d'Eugène. M. d'Arnay se montre très-sévère sur les convenances, et si Mme de Saint-Brice persiste dans ses

projets sur son futur beau-frère, il la menace de montrer la lettre assez significative qu'il a reçue d'elle le matin. Mme de Saint-Brice le menace, à son tour, de tourner les mêmes armes contre lui pour l'empêcher d'épouser Mlle de Rainville. M. d'Arnay accepte la lutte, et il faut avouer que la partie n'est pas égale, quoique ce ne soit pas fort bien de renouer avec une ancienne connaissance la veille de son mariage; — la guerre est donc déclarée.

Une auxiliaire arrive à Mme de Saint-Brice, la chanteuse Augusta, qui, dormant sur la foi des traités, se regarde déjà comme la femme de son diplomate, et offre à son amie tout le crédit dont elle dispose auprès du corps diplomatique. Tout semble favoriser Mme de Saint-Brice.

Nous voici chez Eugène de Rainville, qui a déjà préparé son départ. Toute une nuit s'est écoulée depuis la dernière scène. M. d'Arnay demande un entretien secret à son futur beau-frère; après quelques mots de franche amitié il se dit instruit de tous ses projets de fuite et de mariage. L'honneur, ajoute-t-il, lui impose le devoir de s'y opposer. Le temps presse : sans s'effrayer des regards irrités d'Eugène, M. d'Arnay lui apprend qu'il est trahi, montre la lettre de la veille, et raconte comment un jeune homme était caché chez Mme de Saint-Brice au moment même où elle réclamait de son amant trahi un titre qui serait à peine justifié par le plus fidèle attachement. Eugène est à la torture, d'autant plus qu'au milieu de cet entretien Mme de Saint-Brice traverse la chambre avec son amie Augusta pour entrer, d'un air assez fier, dans une pièce voisine, sans s'inquiéter beaucoup de ce que peut dire son ennemi. Peut-on supposer, d'après ce qui va suivre, que cette femme ait négligé de prévenir M. d'Arnay en arrangeant quelque histoire qui détruise ou affaiblisse ses accusations? C'est être ou bien peu adroite ou bien éhontée, j'en demande pardon aux auteurs. A peine M. d'Arnay a-t-il, par un honnête motif, exagéré un peu sa bonne fortune de la veille, qui après tout n'a pas été loin, que Mme de Rainville, sa fille, Mlle Claire et M. de Guthenberg le diplomate entrent et président à une visite domiciliaire ordonnée par le *despotisme* autrichien. Mme de Saint-Brice se présente, car c'est elle

qu'on cherche. « Vous êtes Mme de Saint-Brice? lui demande l'agent de police; j'ai ordre de vous arrêter.—Je ne suis plus Mme de Saint-Brice, répond-elle, mais Mme de Rainville. Eugène, laisserez-vous arrêter votre femme?— Sa femme? s'écrie-t-on. — Hélas! oui, » dit Eugène:—le mariage a été expédié cette nuit.

C'est ce mariage que le public n'a pas voulu confirmer, et qu'il a forcé les auteurs d'annuler, sous prétexte sans doute que la publication des bans a été omise.

Tout ce qui tourne au drame dans cette pièce est d'un effet médiocre. Les scènes comiques, comme celle où Mlle Augusta la chanteuse veut persuader au diplomate qu'il est le plus tendre des amans, rappellent l'auteur du Jeune Mari. Mais si le succès d'une Liaison ne répond pas aux espérances du théâtre, c'est parce que les personnages principaux, qui appartiennent à la haute société, agissent trop en dehors des mœurs avouées de cette société. L'observation est vraie, je le répète; mais la mesure même de l'expression prouve que le sujet est mal choisi. Deux comparaisons écrasent d'ailleurs cet ouvrage, malgré le mérite des détails: il rappelle à la fois l'idée-mère d'un délicieux roman de Benjamin Constant, Adolphe, et celle du Vieux Célibataire, quoique ni Mme de Saint-Brice ni la chanteuse Augusta ne ressemblent précisément ni à Éléonore ni à Mme Evrard.

M. Empis, associé de M. Mazères dans Une Liaison, avait déjà été son heureux collaborateur dans les Trois Quartiers et la Mère et la Fille.

Le jeu des acteurs a été justement applaudi; l'excellent ton de l'ancienne Comédie-Française n'est pas tout-à-fait perdu. Un début qui n'en est pas un à vrai dire, celui de Mme Dorval, ajoutait à la solennité de cette soirée. C'était Mme Dorval qui jouait Mme de Saint-Brice. Ses amis lui auraient désiré un rôle de meilleure compagnie, persuadés qu'il n'en est aucun au-dessous de son talent. Mme Dorval, qui a souvent élevé le mélodrame jusqu'à la tragédie, avait depuis long-temps sa place marquée à notre premier théâtre.

Le Directeur de la Revue de Paris.

ALBUM.

— CHRONIQUE DE LA SEMAINE. — La polémique politique vit encore des dernières scènes de guerre civile qui avaient menacé la France d'une révolution nouvelle. Néanmoins déjà le temps calme les passions; les théâtres ont osé convier le public à leurs pièces nouvelles, le feuilleton littéraire a réclamé sa place d'usage dans nos gazettes, et même la brillante description d'une toilette de mariée a rempli jusqu'à trois colonnes d'un de ces graves organes de la presse. Il faut dire aussi que jamais trousseau, corbeille de mariage et cadeaux de noces n'avaient été si dignes d'occuper les curieux. Trois ou quatre grandes pièces remplies de riches tissus, de bijoux brillans, de ces jolis meubles qui font de Paris la capitale du bon goût, un bazar entier, une exposition digne de la prose descriptive des MILLE ET UNE NUITS! On a évalué le prix de toutes ces belles choses à plus de cinquante mille écus. C'est le mercredi 16 de ce mois que M. C. P. fils a épousé Mlle A. P.; car nous devons imiter la discrétion du TEMPS, qui, en louant la beauté et la grâce de la mariée, s'est cru dispensé de donner au-delà de ses initiales. Dans ces occasions, les graves journaux de la vieille Angleterre sont moins discrets.

— Les nouveautés que nos petits théâtres ont représentées cette semaine ont été assez peu importantes pour que nous puissions en remettre la mention à la semaine prochaine. La Porte-Saint-Martin ne donne que ce soir sa grande pièce des MALCONTENS.

— BULLETIN LITTÉRAIRE. — M. ROGER, de l'Académie-Française. — M. Roger annonce deux volumes d'œuvres diverses par souscription. C'est un appel qu'il fait à ses amis de toutes les opinions, mais surtout à ceux de la sienne. Cet appel mérite d'être entendu. M. Roger a occupé sous la restauration une place importante, et y a rendu des services;

ceux qui ont été moins heureux auprès de lui ne sauraient conserver leur rancune au-delà du naufrage politique de l'auteur. M. Ch. Nodier s'est chargé du *Prospectus* de M. Roger; on sait avec quelle chaleur M. Ch. Nodier plaide pour ses amis, qu'ils soient sur les bancs de l'Académie ou au ban de l'Académie. Dans cette circonstance, M. Ch. Nodier nous dit que la littérature impériale n'est pas jugée et ne le sera que dans cent ans. Cette question, purement littéraire, pourra provoquer la discussion; nous préférons aujourd'hui citer quelques phrases d'une lettre de M. Roger, qui parle avec une aimable modestie de son léger bagage d'académicien, et après avoir dit que son premier volume contiendra ses pièces de théâtre et le second ses mélanges, rappelle en ces termes les derniers événemens de sa vie :

« Entré de bonne heure dans la carrière de l'administration, j'y ai » presque constamment sacrifié mes goûts à mes devoirs, mes travaux » littéraires à des services publics; et comme il n'était ni dans ma na- » ture de m'enrichir par mes emplois, ni en mon pouvoir de m'occuper » beaucoup de littérature, il est résulté de cette double position que je » n'ai rempli ni ma bourse ni mon portefeuille. Aussi, quand la révo- » lution de juillet vint à l'improviste couper les cordons de l'une, je ne » songeai guère à me faire une ressource de l'autre.

» Et pourtant il fallait vivre !

» J'avais quelque argenterie, je la vendis; quelques bijoux, je les ven- » dis; quelques meubles et autres débris de mes petites grandeurs dé- » chues, je les vendis. Sacrifices légers que je fis sans regrets, et, je » puis le dire même sans humeur... Mais il fallut bientôt me résigner » à de plus rudes épreuves.

» J'avais une bibliothèque, commencée avec mes prix de collége, » augmentée chaque année d'acquisitions nouvelles... J'en sacrifiai d'a- » bord les plus belles reliures, puis un rayon, puis deux, puis quatre, » si bien que je dis adieu successivement à la moitié de mes livres.

» Sans vous, mon cher confrère, j'allais sans doute me séparer de » l'autre moitié. Cette résolution vous a semblé de la barbarie, et, vou- » lant me conserver ces vieux amis, si doux dans la prospérité et plus » doux encore dans le malheur, vous m'avez fait renoncer à ce cruel di- » vorce en me proposant de publier par souscription une édition de » mes ouvrages. Je vous ai soumis d'abord, sans fausse modestie, les » objections que je renouvelle et développe aujourd'hui dans cette lettre.

» Y avez-vous réponse ?

» Croyez-vous du moins que si le public accueille cette édition avec » indifférence, il me reste encore assez d'amis pour que je ne fasse pas un » vain appel à leur vieille indulgence ? »

— M. COUSIN ET M. MAINE DE BIRAN. — M. Cousin, qui comme philosophe avait disparu aux yeux des adeptes dans le nuage doré de sa pairie et de ses autres dignités, est enfin retrouvé pour nous. Chargé de publier un ouvrage posthume de M. Maine de Biran, LES NOUVELLES CONNAISSANCES SUR LES RAPPORTS DU PHYSIQUE ET DU MORAL DE L'HOMME, M. Cousin, en élève reconnaissant, fait précéder ce volume d'une préface qui en est la complète appréciation. « Avec leurs défauts et leurs mérites, dit M. Cousin, les travaux de M. de Biran ne peuvent pas périr! Je l'ai dit, et je le répète avec une entière conviction, M. de Biran est le premier métaphysicien français de mon temps. » Qu'ajouterions-nous pour recommander cette œuvre posthume? On trouve ce volume chez M. Ladrange, quai des Augustins, qui vient de publier un petit Dictionnaire français, *édition diamant*, vrai bijou typographique, ou, si mieux aimez, microscopique.

— VOYAGES. M. D'ORBIGNY. — Depuis long-temps aucun Français n'avait exécuté un voyage d'exploration scientifique aussi complet et aussi heureux que celui dont s'est occupée l'Académie des Sciences dans sa séance du 21 de ce mois. M. d'Orbigny a voyagé pendant huit années dans l'Amérique du Sud, et en rapporte de riches collections pour l'histoire naturelle, la botanique, la géologie, etc. Espérons que le gouvernement ne laissera pas tant de découvertes sous le boisseau. En Angleterre, où les particuliers font les frais de ces publications, le voyage de M. d'Orbigny exciterait l'enthousiasme général. En France, le gouvernement ne saurait trop encourager les explorateurs, dont les travaux n'obtiennent pas aussi facilement l'attention du public.

— MACKINTOSH. — M. Baudry, rue du Coq, qui s'empresse de publier les meilleurs ouvrages nouveaux de la littérature anglaise, vient de mettre sous presse l'HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION DE 1688. Sir James Mackintosh avait eu à sa disposition tous les documens du muséum britannique et les papiers dits des Stuarts, trouvés dans la succession du cardinal d'York. Cette histoire formera deux volumes in-8°, qui ne coûteront que 10 francs. L'édition, à Londres, se vend 80 francs.

— On annonce comme devant paraître sous peu de jours, chez M. Eugène Renduel, UN ROMAN POUR LES CUISINIÈRES, par M. Cabanon. Ce titre serait une mystification à son adresse, s'il ne servait à exprimer une ingénieuse critique.

— COLLECTIONS DE DOCUMENS INÉDITS. — La maison L. Hauman et compagnie, de Bruxelles, publie sous ce titre un recueil de pièces histo-

riques réunies par M. L.-P. Gachard, archiviste du royaume belge. Il y a là une précieuse mine pour les historiens de la Belgique. M. Gachard a puisé largement à toutes les sources, archives municipales, chartes monastiques. Deux volumes de cette collection ont déjà paru à Bruxelles : on devrait les trouver dans toutes nos bibliothèques publiques.

— Le troisième volume des HISTORIETTES de Tallemant des Réaux vient de paraître chez M. Levavasseur, place Vendôme.

— MÉMOIRES DE NAPOLÉON, 2 volumes in-8°, chez M. Charles Gosselin. — Le grand Sully dictant ses mémoires à ses secrétaires, parlait de lui à la troisième personne. Nous faisons aujourd'hui l'histoire contemporaine par le procédé contraire, en la faisant raconter, à la première personne, par le héros principal. Au lieu de dire, comme Sully : Ce jour-là, monseigneur fit ou dit cela, nous dirions : Moi, Sully, je fis ou dis telle ou telle chose. Ce qu'on peut dire de mieux des MÉMOIRES DE NAPOLÉON, rédigés à l'île d'Elbe, c'est qu'ils composent et composeront une excellente histoire de Napoléon, racontée par Napoléon, à la manière de l'histoire de Louis XVIII. Sa Majesté impériale se copie elle-même dans *le Moniteur* et les bulletins; mais c'est là que la forme de mémoires ajoute quelque chose de vraiment dramatique au récit. Ces proclamations, ces bulletins, qui furent quelquefois de brillans mensonges, deviennent alors d'authentiques révélations de la pensée politique du grand homme. Enfin, Napoléon a été comparé si souvent à César, qu'il fallait bien qu'il eût écrit, comme César, ses COMMENTAIRES : les voici. Qu'on dise maintenant que le retour de l'île d'Elbe fut le résultat d'une longue correspondance entre l'empereur et ses partisans. L'empereur était, à l'île d'Elbe, exclusivement occupé de la composition de ses Mémoires, et il ne consentit à s'embarquer pour le golfe Juan que lorsqu'il eut terminé le huitième volume; car nous n'aurons que huit volumes de cette intéressante publication, qui pouvait se passer des preuves d'authenticité accumulées par l'éditeur.

— MÉMOIRES DE MADAME LA DUCHESSE D'ABRANTÈS, tomes XIII et XIV. — Ce sont aussi des mémoires de Napoléon, sous beaucoup de rapports, et les plus curieux qu'on ait publiés depuis vingt ans. Traduits dans toutes les langues de l'Europe, ces Mémoires seront à l'histoire contemporaine ce que sont ceux de Saint-Simon au dix-huitième siècle

— DU MÉCANISME DE LA SOCIÉTÉ en France et en Angleterre, par M. Rubichon, 1 vol. in-8°; prix : 6 fr., chez Mme Blanc, au Palais-Royal. — Ce livre est une critique quelquefois paradoxale, mais souvent vraie, de la société moderne. L'auteur est un hardi novateur, alors même qu'il semble suivre la ligne rétrograde. Ses considérations sur le commerce, l'industrie, les arts et les professions savantes, sont certainement pleines d'aperçus originaux. M. Rubichon ne ménage pas les termes; mais sa logique marche appuyée sur les faits. Nous sommes surpris que ce livre n'excite pas une polémique vive, ardente même. On peut dire qu'il contrarie bien des systèmes et une foule de ces axiomes reçus sans examen depuis 1814.

— LE SECRÉTAIRE INTIME, 2 vol., chez M. V. Magen, rue Hautefeuille. — Ces deux volumes de G. Sand sont précédés d'une justification de LÉLIA, ce roman qui a fait jeter les hauts cris à la critique et aux gens du monde, ce roman que nous n'avons pas osé nous-mêmes juger avec détail, nous défiant de notre impartialité. LE SECRÉTAIRE INTIME est une histoire qui ne causera pas autant de scandale, quoique l'auteur y peigne des mœurs assez étranges, les mœurs d'une femme philosophe, espèce de monstre qui n'est plus de notre société. Les événemens romanesques de ce nouvel ouvrage de G. Sand sont racontés avec cette magie de style qui a placé l'auteur au premier rang de nos femmes auteurs, entre Mme de Staël et Mme Cottin. LE SECRÉTAIRE INTIME ne forme que les deux tiers de cette publication. Trois nouvelles composent le second volume.

— FA DIÈZE. — Un vol. in-8°. Chez M. Ledoux. — Ce roman de M. Alph. Karr se distingue par la grâce nonchalante du style et un charme de douce rêverie dont le vague appartient plutôt à l'école allemande qu'à l'école française. — SOUS LES TILLEULS, malgré l'horrible dénoûment du second volume, a obtenu les honneurs d'une seconde édition. On peut prédire au moins le même succès à ce nouvel ouvrage du même auteur.

— MÉMOIRES ET VOYAGES DU CAPITAINE BASIL HALL. — Chez MM. Dumont et Ch. Gosselin, tomes II et IV. Ces deux volumes complètent un ouvrage qui a déjà pris place dans toutes les bibliothèques. Nous ferons connaître ces tomes II et IV, qui sont tout-à-fait inédits, et dont l'intérêt égale celui des deux tomes précédens. Basil Hall nous conduit successivement en Espagne et dans l'Inde, passant des scènes les plus sombres aux scènes les plus gaies; il a une verve intarissable. Cet ouvrage est classique dans tous les ports de mer, comme les bons romans de Cooper, ceux de M. E. Sue et les SCÈNES MARITIMES DE M. JAL.

TIMBRE ROYAL

— HISTOIRE DU SIÉGE D'ORLÉANS, contenant une dissertation où l'on s'attache à faire connaître la ville et ses environs, tels qu'ils étaient en 1428 et 1429, par M. Jollois, ingénieur en chef des ponts-et-chaussées, membre de plusieurs sociétés savantes. Prix : 14 francs. A Paris, chez l'auteur, rue Louis-le-Grand. — Le siége d'Orléans, un des faits militaires les plus remarquables de notre histoire, soit par la valeur qu'y déployèrent les Français, soit par le merveilleux qui sembla s'y manifester, soit par les suites heureuses qu'il eut pour la France, n'avait pas encore eu d'historiens. Il fallait chercher dans diverses chroniques du temps des détails épars et toujours insuffisans ; car la circonstance seule d'être témoins des événemens les fait décrire avec une négligence que l'on ne découvre qu'à l'époque où le travail le plus minutieux, la sagacité la plus exercée, deviennent indispensables pour parvenir à les connaître exactement. Nous en savons quelque chose, nous qui, cherchant une autorité pour citer le nom du lieu où fut enfermé Richard-Cœur-de-Lion, en avons trouvé cinq également respectables, mais également discordantes... Les chroniqueurs de 1428 ne disent pas un mot de l'enceinte de la ville, de la construction de ses murs et de ses tours, des bastilles construites par les Anglais, du nombre de leurs soldats, de celui des assiégés. Ils savaient tout cela, et, dans la naïveté de leur siècle, supposaient que nous le saurions aussi. Le contraire est précisément arrivé, et il ne fallait pas moins que le talent et les habitudes de M. Jollois pour nous faire connaître ce mémorable siége. M. Jollois est allé apprendre en Égypte comment on étudiait l'antiquité. Le moyen âge, à qui reconstruisit Thèbes et ses grandeurs, n'a pu opposer de grandes difficultés. Cependant si M. Jollois n'avait, pendant huit ans, été ingénieur en chef du Loiret, s'il n'avait exploré attentivement ce département, si toutes les archives publiques et particulières qu'il contient ne lui eussent été ouvertes, si enfin il ne se fût depuis long-temps occupé de tout ce qui concerne Jeanne d'Arc, il lui eût été impossible de remplir aussi parfaitement cette lacune dans nos annales militaires.

L'auteur de l'HISTOIRE DU SIÉGE D'ORLÉANS établit d'abord, dans son premier chapitre, la situation de la ville et ses moyens de défense, ses tours, leur position, l'enceinte des murs, les bastilles et fortifications des Anglais, les différens boulevards qui protégeaient les assiégés. Un beau plan d'Orléans et de ses environs, à cette époque, concourt, avec cette description si précise, à ne laisser rien à désirer aux lecteurs. Tous les moyens de combattre alors, la forme des armes, les machines de guerre servant à l'attaque et à la défense, les forces des deux armées, leur matériel, leurs approvisionnemens, sont relatés d'après des documens puisés dans des journaux du temps de ce siége et dans divers manuscrits. Ce qui importait surtout à l'explication des hauts faits d'armes du siége d'Or-

léans, c'était la connaissance exacte des localités, et particulièrement la position du pont d'Orléans et la situation du fort des Tourelles, sur ce pont. Aussi la description topographique du fort des Tourelles, résultant de tous les documens que l'auteur a recueillis, et appuyée par un plan très-précis et très-détaillé, sert-elle merveilleusement à faire comprendre, dans le deuxième chapitre, tous les événemens remarquables du siége et à faire apprécier la bravoure, l'intrépidité et les heureuses combinaisons employées par Jeanne d'Arc pour vaincre l'ennemi.

Un rapide aperçu de l'état où se trouvait la France lorsque le siége commença, était indispensable; M. Jollois le donne à la tête de son second chapitre, qui contient les événemens du siége. Ici l'auteur n'est plus géographe et archéologue, il devient historien; et certes il n'en est ni de plus consciencieux, ni de plus instruit, ni de plus attachant, lorsqu'il déplore les désordres qui amènent dans le sein de la France ses plus ardens ennemis, et leurs triomphes, qu'une obscure et pauvre fille va interrompre, cette bergère qui disait : « Je ne sais ne A ne B; mais » je viens de la part du roi du ciel pour faire lever le siége d'Orléans » et conduire le roi à Reims. » Cette figure de Jeanne d'Arc, vraiment unique dans l'histoire des peuples modernes, donne une physionomie particulière à la nôtre de cette époque. Ce n'est point une princesse revendiquant ses droits, ce n'est point une amante passionnée que l'amour entraîne, c'est une modeste et humble villageoise que son Dieu, que son patriotisme inspirent, et qui pressent pour tout *guerdon* une mort ignominieuse...

Il n'est pas besoin de connaissances stratégiques pour prendre part à la situation des Orléanais près de tomber au pouvoir d'une armée anglaise, pour s'animer du courage de Jeanne d'Arc et de celui des guerriers qui la suivent, et qu'elle étonne; pour admirer un dévouement sublime, et un ordre providentiel qui renverse les calculs de l'orgueil et de la puissance humaine.

Un point avait besoin d'être particulièrement éclairci, c'est celui qui traite de la route que suivit la Pucelle en amenant de Blois des troupes au secours d'Orléans. Plusieurs auteurs ont erré à ce sujet, et la carte sur laquelle M. Jollois a tracé cette route est du plus haut intérêt; il faut même dire qu'elle était indispensable pour quiconque veut connaître les opérations par lesquelles on parvint à introduire des secours dans la ville, et enfin à en faire lever le siége.

L'utilité de ce bel ouvrage, imprimé avec le plus grand soin, sera appréciée de tous les amateurs de nos antiquités historiques, et de tous ceux qui veulent joindre le souvenir des vieilles gloires nationales de la France à celles dont ils ont été témoins.

Il y a assez long-temps que le mérite de M. Jollois comme écrivain est connu. On ne peut que le féliciter d'avoir consacré à nos annales le style clair et éloquent, quoique concis, qu'il employa à la description de Thèbes et des merveilles de l'Égypte. Il est heureux, puisque nos vieux temps sont à la mode, qu'un homme aussi éclairé s'occupe à nous en retracer l'histoire, et qu'il daigne y mettre un intérêt trop souvent négligé par les savans ses devanciers. Refroidis par la frivolité des romans historiques ou par la sécheresse des chroniqueurs, les gens du monde qui ne savent où puiser l'instruction sans erreurs et sans ennui, ne liront pas LE SIÉGE D'ORLÉANS avec un plaisir moins vif que les amateurs d'antiquités nationales et de stratégie; ce n'est donc qu'avec la conviction que nous acquerrons quelques droits à la reconnaissance des lecteurs, que nous avons osé rendre compte de cet ouvrage.

Nous devons parler en même temps des MONUMENS anciens et modernes érigés en France à la mémoire de Jeanne d'Arc; recueil composé de neuf feuilles de dessins lithographiés par Charles Pensée, professeur à Orléans. M. Pensée, jeune artiste très-distingué, vient, en publiant cet ouvrage, d'augmenter la réputation qu'il avait déjà acquise par ses dessins dans L'ALBUM DU LOIRET. Rien n'est plus fini, plus gracieux, que le recueil que nous annonçons, et dont M. Jollois a fourni le texte, aussi curieux qu'intéressant. On peut assurer hardiment que la vignette dans laquelle l'artiste a groupé par fragmens les monumens anciens et modernes élevés en l'honneur de Jeanne d'Arc, est comparable à tout ce qui a paru de plus parfait en ce genre. Ce volume lui-même est un monument consacré à la gloire de notre héroïne, et doit se trouver bientôt dans toutes les bibliothèques de France. Lorsque les officiers des armées étrangères visitaient la bibliothèque publique d'Orléans, ils ne savaient comment exprimer leur surprise en voyant le peu de souvenirs qu'avait laissés sa mémoire dans les lieux défendus par elle, et le reproche d'*ingratitude* s'est souvent étendu sur la nation entière. Le recueil de M. Pensée prouvera qu'il était moins mérité que ne l'ont cru nos voisins jusqu'à ce jour.

LA COMTESSE DE BRADI.

— DICTIONNAIRE GÉNÉRAL ET GRAMMATICAL DES DICTIONNAIRES FRANÇAIS, par M. Napoléon Landais (1). — M. Napoléon Landais, à la première ligne de l'avertissement qui précède son Dictionnaire, rappelle ces mots de d'Alembert, cités par M. le directeur de l'Académie, c'est-à-dire qu'un bon Dictionnaire de notre langue était l'ouvrage le plus utile et le plus philosophique dont une Société littéraire pût doter son pays. Cette vé-

(1) Le bureau central est rue du faubourg Montmartre, n° 15.

rité est de celles qui n'admettent pas de discussion. Toutes les fois que les esprits mathématiques comme celui de d'Alembert, ou puissamment analytiques comme celui de Volney, se sont occupés du principe des connaissances humaines, cette vérité est sortie de leurs études et de leurs réflexions. Volney nous semble cependant l'avoir mieux exprimée que d'Alembert ; il dit : « Le premier livre d'un peuple est le Dictionnaire de sa langue. »

Cependant la langue n'attendait pas ; pressée par de nouvelles exigences, par de nouvelles mœurs politiques et civiles, lancée dans des études dédaignées jusqu'à ce jour, amoureuse des noms spéciaux de chaque chose, elle a créé des milliers de mots pour la tribune, elle en a tiré par centaines du vieux français de Froissard et de Villehardouin, elle a emprunté tout ce qui ne sent pas trop la chaire professorale ou le métier à la science et à l'art. Il en est résulté qu'on trouve à toutes les pages d'un journal des mots inconnus il y a trente ans, et dans la plupart des livres qu'on écrit, des expressions réservées aux philologues et aux savans, et reléguées dans les glossaires et vocabulaires scientifiques.

C'est du reste une condition de notre langue de s'enrichir de locutions prises dans l'argot de choses, d'affaires ou de modes qui occupent spécialement un siècle. Nous nous servons du mot argot, parce que l'adoption d'une locution exceptionnelle n'a droit de cité dans la langue usuelle qu'après un long usage. Ainsi la langue de la vénerie est restée un argot, quoique la langue usuelle lui ait emprunté une foule d'expressions et des plus ordinaires, telle que demander une chose *à cors et à cris* ; *perdre la trace* d'une idée ; *avoir vent* d'une affaire. Le Jeu de Paume a fourni aussi son contingent. Enfin, presque tout ce qui a été de mode ou d'intérêt public a apporté son tribut.

Avec un système de formation si rapide, si varié, la rédaction du Dictionnaire de l'Académie qui dure depuis quarante ans, menace de ressembler à la construction de nos monumens publics dont les bases croulent en ruine quand on pense à en élever le faîte. Et, s'il est permis d'exprimer notre opinion par une comparaison triviale, nous craignons que la lettre A ne paraisse au jour avec la poudre, les culottes, la veste et les souliers à boucles de Suard, la lettre F avec les cadenettes, l'oreille de chien, la lévite et le jabot de Chénier, et la lettre U avec le frac et le pantalon de Nodier. Cependant le besoin était urgent ; un homme de mérite l'a senti, il a fait plus, il y a satisfait. Cet homme est M. Napoléon Landais.

A nos yeux, son Dictionnaire a trois grands mérites. Le premier, et le plus incontestable pour nous, c'est d'être le Dictionnaire de notre langue

le plus avancé ; le second, c'est d'être le Dictionnaire le mieux fait ; le troisième, c'est d'être le Dictionnaire le meilleur marché.

Il nous semble que les réflexions qui précèdent ce que nous venons de dire expliquent suffisamment ce que nous entendons par le Dictionnaire le plus avancé. Quant au Dictionnaire le mieux fait, nous entendons par là celui qui présente le plus complétement et le plus logiquement tout ce qu'on peut demander à un Dictionnaire. Ainsi celui de M. Landais, dans la seule manière dont il traite les verbes irréguliers, nous paraît résumer toutes les qualités d'un bon Dictionnaire. Dès les premières livraisons, on peut juger de la facilité que la manière de M. Landais donnera aux étrangers pour l'intelligence de notre langue. La conjugaison du verbe régulier est un type sur lequel on calque tous les autres verbes réguliers de la même conjugaison ; le verbe irrégulier, au contraire, est un caprice de la langue qui n'a point raison d'être comme il est, et qui, par conséquent, n'a pour garantie d'un bon emploi que la sûreté de la mémoire. Avec les vieux Dictionnaires, quand un étranger, étranger à la France ou étranger à la langue française, rencontrait dans un livre un verbe irrégulier employé à un temps autre que l'infinitif, défense lui était faite de comprendre ; car, pour le comprendre, il fallait savoir précisément ce qu'il ne savait pas et ce qu'il ne pouvait savoir. En effet, que voulez-vous qui apprenne à un étranger ou à un écolier que le mot *je m'abstiens* vient du verbe *s'abstenir*. Pour eux, les verbes en *ir* sont de la troisième conjugaison, et *abstenir* fera pour eux *je m'abstenis, tu t'abstenis*, etc. Ils pourront donc passer vingt fois sur le mot *s'abstenir*, sans se douter qu'il fait *je m'abstiens*. Dans le Dictionnaire de M. Napoléon Landais, cette parcimonie d'explications affectée par nos philologues ne mettra jamais les ignorans dans l'embarras. Tous les temps et toutes les personnes de ces temps, aux deux nombres singulier et pluriel, y sont entièrement donnés sans abréviation.

Une objection que nous avions envie de faire à M. Landais, et dont notre seule réflexion nous a montré la fausseté, prouvera combien sa manière est logique. Parlons du verbe *s'abstenir*, puisqu'il se trouve dans les livraisons qui ont déjà paru. Nous avons d'abord trouvé quelques temps de ce verbe tels que l'imparfait de l'indicatif et autres, puis l'infinitif avec quelques temps. Puis tout à coup des mots complétement étrangers à ce verbe, des substantifs, des adjectifs, d'autres verbes même, et enfin plus loin de nouveaux temps du verbe *s'abstenir*. Dès l'abord il nous a semblé que la réunion de tous ces temps à la suite de l'infinitif eût été plus naturelle ; mais bientôt nous nous sommes aperçus que nous demandions au Dictionnaire ce qui est le partage d'une grammaire, et que c'eût été demander à celui qui peut y avoir recours la connaissance même

qui lui manque, c'est-à-dire de savoir, par exemple, que le mot je *m'abstins* vient du verbe *s'abstenir*.

M. Landais, en insérant chacun des temps à son ordre rigoureusement alphabétique, a assuré à l'étranger la certitude de trouver tous les mots dérivés d'un verbe irrégulier, même quand il prendrait ces mots pour un nom de ville. En ceci, M. Landais a fait preuve d'une haute perspicacité; car il a poussé la science jusqu'à savoir l'ignorance des commençans, chose assez rare parmi les hommes très-éclairés, presque toujours portés à croire que, parce qu'ils se comprennent, ils en disent assez pour tout le monde.

Dans les autres parties du Dictionnaire, M. Landais nous semble avoir compris aussi toute l'étendue des énigmes d'un bon dictionnaire. Nous avons cherché dans les livraisons déjà parues les mots dont les définitions et les applications présentent de nombreuses difficultés, et nous les avons trouvées surmontées avec exactitude, conscience et bonheur. Ainsi le mot *air*, l'un de ceux qui dans le discours a tant de significations contraires, qui s'allie à plusieurs locutions d'un usage ordinaire, et même à quelques idiotismes; le mot *air* nous a paru aussi lucidement et aussi complétement traité que possible. M. Landais y fait voir ce qui est d'usage et ce qui est de règle; et sous ce rapport étrangers, gens du monde et hommes de lettres ne sauraient avoir un meilleur guide que le Dictionnaire de M. Landais.

Un bon livre n'a pas besoin de luxe, et c'est pour cela sans doute que les devanciers de M. Landais, confians dans leur mérite, faisaient imprimer leurs dictionnaires sur du papier gris et sans consistance. Les éditeurs n'ont pas pensé de même : ils ont cru, et ils ont eu raison, que la beauté sera bien d'enseigne au mérite, et ils ont déployé dans leur publication un luxe de typographie merveilleux. D'ailleurs, à considérer matériellement ces avantages, il est indispensable qu'un livre qu'on peut consulter à toute heure et qu'on feuillète tous les jours, soit parfaitement imprimé et sur papier qui résiste à l'assiduité des études. A tous ces avantages joindre celui d'un prix effrayant par sa modicité; je dis effrayant, parce qu'il va épouvanter la librairie, accoutumée à vendre le papier au poids de l'or. C'est véritablement réunir toutes les conditions d'un succès immense, succès que nous prédirions à l'ouvrage de M. Landais s'il n'était déjà obtenu.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE QUATRIÈME VOLUME

DE LA REVUE DE PARIS.

Pages.

Moyen âge français. — Asiles religieux, par MM. H. Royer-Collard, A. Teulet, etc., etc. . . . . 5 et 152

Paris avant la révolution. — Les convulsionnaires, par M. E. Roger de Beauvoir. 15 80

Les femmes grecques avant l'ère chrétienne (Ier et IIe articles), par M. Ph. Chasles. . . . . 31 et 99

France méridionale. — Aix en Provence, par M. Eugène Guinot. . 42

Polémique littéraire. — MM. Victor Hugo et Alexandre Dumas jugés par les critiques anglais. 65

Un souvenir de ma jeunesse. — Le temple de Ségeste, par M. le marquis de Salvo. 107

Lettre inédite de Victor Jacquemont. 118

Souvenirs d'un soldat. — Trois ans d'esclavage, par le capitaine A. de Mauguenac. 129

Paris et la province. — Palanus, comte de Lyon, par M. Amédée Pichot. 165

Salon de 1854, par M. A. Le Go. 170

La semaine-sainte de Paris, par M. le marquis de Salvo. . . . 177

Contes nègres, par M. G. Lewis. 195

Les mémoires de M. de Chateaubriand, par M. Edgar Quinet. . 201

Ma traversée en Amérique, par M. le vicomte de Chateaubriand. . 231

Nouvelles lettres sur la Chouannerie. — Jambe-d'Argent et Dur-au-Feu, par M. J.-D. Descepeaux. 240
Critique dramatique, par M. Amédée Pichot. 252
Album . . . . . 59, 121, 184 et 260

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.

ÉVERAT, IMPRIMEUR DE LA REVUE DE PARIS.